

armillaire



PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

- La vie de laboratoire*, La Découverte, Paris, 1988 (avec Steve Woolgar) (première édition anglaise Princeton University Press, 1979).
- Les microbes, guerre et paix* suivi de *Irréductions* (La Découverte, Poche, 2001, première édition A.M. Métailié, 1984).
- La science en action*, La Découverte, Paris, 1989 (première édition anglaise Harvard University Press, 1987).
- Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, 1991.
- Aramis, ou l'amour des techniques*, La Découverte, 1992.
- Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*, Les Empêcheurs de penser en rond, 1996.
- Petites leçons de sociologie des sciences*, Seuil, 1996.
- Paris ville invisible*, La Découverte-Les Empêcheurs de penser en rond, 1998 (avec Émilie Hermant).
- Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, 1999.
- L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, La Découverte, 2001 (première édition anglaise Harvard University Press, 1999).
- Jubiler ou les difficultés de l'énonciation religieuse*, Les Empêcheurs, 2002.
- La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, La Découverte, 2002.
- Iconoclash. Beyond the Image Wars in Science, Religion and Art* (catalogue de l'exposition — avec Peter Weibel), MIT Press, 2002.
- Making Things Public. Atmospheres of Democracy* (catalogue de l'exposition — avec Peter Weibel), MIT Press, 2005.

Bruno Latour

Changer de société Refaire de la sociologie

Traduit de l'anglais par Nicolas Guilhot
et révisé par l'auteur

ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE
9 bis, rue Abel-Hovelacque
PARIS XIII^e
2006

Ouvrage initialement publié sous le titre *Re-assembling The Social. An Introduction To Actor-Network Theory*.

ISBN 2-7071-4632-3

Le logo qui figure sur la couverture de ce livre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir du livre, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines et sociales, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément, sous peine des sanctions pénales réprimant la contrefaçon, la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse brutale des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc qu'en application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute photocopie à usage collectif, intégrale ou partielle, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Si vous désirez être tenu régulièrement au courant de nos parutions, il vous suffit d'envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte, 9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris. Vous recevrez gratuitement notre bulletin trimestriel *À La Découverte*.

Vous pouvez également retrouver l'ensemble de notre catalogue et nous contacter sur notre site www.editionsladecouverte.fr.

© Oxford University Press, 2005.

© Pour l'édition française, Éditions La Découverte, Paris, 2006.

*Aux doctorants que j'ai eu la bonne fortune
d'accompagner dans certaines de leurs tribulations.*

Remerciements

CE livre a traversé bien des vicissitudes. L'idée en remonte à une trentaine d'années, lorsque j'eus la chance d'être initié, au Kenya, par Shirley Strum et ses babouins, à la sociologie des primates. En 1996, lorsqu'on m'a demandé de tenir les Conférences Leclerc à Louvain-la-Neuve, j'ai décidé qu'il était temps de faire la synthèse de ce que m'avaient appris Michel Callon, John Law, Madeleine Akrich, Andy Barry, Annemarie Mol, Antoine Hennion et bien d'autres à propos de ce qu'il est depuis convenu d'appeler « Sociologie de la traduction » ou « Théorie de l'acteur-réseau ». À bien des reprises dans nos recherches communes, je m'étais aperçu que les lecteurs étaient moins troublés par notre conception de la pratique scientifique que par le sens inhabituel que nous donnions aux termes de « social » et d'« explication sociale ». Or, cette conception, bien que souvent appliquée parfois de façon, disons, curieuse, n'avait jamais fait l'objet d'une introduction systématique. Plutôt que de me lamenter sur le sort de ce monstre échappé du laboratoire de son Docteur Frankenstein, je me suis dit qu'il serait plus courtois d'en livrer aux lecteurs intéressés l'architecture intellectuelle — fût-ce au risque d'en forcer le trait.

Ce n'est pourtant qu'en 1999, à la demande de Barbara Czarniawska, que je l'ai finalement rédigé, après l'avoir essayé à la London School of Economics au cours des hivers 1999, 2000 et 2001, puis donné dans le cadre des Clarendon Lectures à la Said Business School, durant l'automne 2002. Pendant toute cette période j'ai bénéficié des critiques de nombreux relecteurs que je remercie vivement, même si j'ai le regret de dire qu'ils n'ont pas toujours su trouver le remède aux nombreux défauts de ce texte !

Ma dette la plus grande va cependant aux étudiants en doctorat qui, au fil des années, ont participé à mes « ateliers d'écriture de thèse ». Ils ont été les meilleurs et les plus patients de mes professeurs dans une discipline où je n'ai jamais reçu de diplôme mais à laquelle je n'ai jamais désespéré de contribuer.

Maintenant que cette conception alternative du monde social se trouve présentée d'une façon raisonnée, les lecteurs pourront décider s'ils peuvent l'utiliser sans risque, la transformer de fond en comble, ou, plus probablement, la laisser tomber — mais, cette fois, en toute connaissance de cause... Quant à moi, j'ai découvert en écrivant ce livre sous quelles conditions je pourrais être fier du titre de sociologue*.

* Bien que j'aie, en révisant la traduction, adapté les notes, modifié et ajouté quelques encarts et, bien sûr, francisé les références, cette édition reste, dans le déroulement de l'argument, conforme à la version anglaise. Je remercie vivement Frédéric Audren pour son aide précieuse dans la version française.

Introduction

Comment recommencer à suivre les associations ?

« ... avant tout, l'amour vif et joyeux du sujet. »

G. TARDE

L'OBJET de ce livre se laisse facilement résumer : lorsque les chercheurs en sciences sociales ajoutent l'adjectif « social » à un phénomène, ils désignent un état des choses stabilisé, un assemblage de liens qu'ils peuvent ensuite invoquer, si nécessaire, pour rendre compte d'un phénomène. Il n'y a rien à redire à cet usage du terme, tant qu'il désigne ce qui est *déjà* assemblé et qu'il n'implique aucune hypothèse superflue quant à la *nature* de ce qui est assemblé. Les problèmes commencent toutefois à surgir lorsque l'adjectif « social » se met à désigner un type de matériau, comme si le mot était comparable à des adjectifs comme « métallique », « biologique », « économique », « mental », « organisationnel » ou « linguistique ». À ce stade, le sens du mot se dédouble, puisqu'il désigne désormais deux choses totalement différentes : d'une part, un mouvement qui se produit au cours d'un processus d'assemblage ; et, d'autre part, un ingrédient spécifique distinct d'autres types de matériaux*.

* On trouvera en note les références sous une forme abrégée, et la bibliographie complète à la fin de l'ouvrage. En parallèle de ce livre bien austère on peut lire l'ouvrage plus agréable de B. Latour et E. Hermant, *Paris ville invisible* (1998), également disponible en version web www.bruno-latour.net, qui tente de couvrir le même terrain grâce à des séries de photographies commentées.

Cet ouvrage se propose de montrer que le social ne peut être pris comme un matériel ou comme un domaine particulier ; il conteste le projet de fournir une « explication sociale » à un état de choses donné. Bien que ce projet ait été fertile et probablement nécessaire par le passé, il a largement cessé de l'être, en raison du succès même des sciences sociales ; au stade actuel de leur développement, il n'est plus possible d'inspecter les ingrédients qui entrent dans la composition des forces sociales. C'est pourquoi je voudrais redéfinir la notion de « social » en revenant à son sens originel et en la rendant à nouveau capable d'enregistrer des connexions inattendues. Il sera alors possible de reprendre l'objectif traditionnel des sciences sociales mais, cette fois, avec des outils mieux adaptés à la tâche. Après avoir réalisé de nombreux travaux sur les « assemblages » de la nature, je crois qu'il est nécessaire de regarder de plus près et avec plus de rigueur le contenu exact de ce qui se trouve « assemblé » sous le couvert de la notion de société. Il me semble que c'est là la seule façon de rester fidèle à la mission originelle de la sociologie, cette « science de la vie ensemble ¹ ».

Un tel projet implique cependant de redéfinir ce que l'on entend couramment par « socio-logie », qui signifie par sa racine à la fois latine et grecque « science du social ». L'expression serait excellente, si elle ne présentait deux défauts : le mot « social » et le mot « science » ! Les vertus que nous sommes prêts à reconnaître aujourd'hui aux entreprises scientifiques et techniques n'ont que peu à voir avec ce que les fondateurs des sciences sociales avaient à l'esprit lorsqu'ils donnèrent naissance à leurs disciplines. Quand la modernisation battait son plein, la Science avec un grand S constituait une puissante impulsion qui devait se prolonger indéfiniment, sans qu'aucune hésitation ne vienne ralentir son progrès. Nos prédécesseurs n'avaient pas envisagé que le développement des sciences pourrait les rendre coextensives au reste des interactions sociales. Mais ce

1. Cette expression est de L. Thévenot, « Une science de la vie ensemble dans le monde » (2004). Cet ordre logique — les assemblées de la société après celles de la nature — est l'exact opposé de l'ordre biographique : les deux livres jumeaux — B. LATOUR, *L'espoir de Pandore* (2001), et B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999) — ayant été écrits longtemps après la théorie sociale alternative que nous avons développée pour tirer les leçons des premières recherches en sociologie des sciences et des techniques.

qu'ils désignaient par « société » a connu une transformation qui ne fut pas moins radicale, en partie à cause de la place grandissante occupée par les résultats de la science et de la technique. Il n'est plus du tout évident aujourd'hui qu'il existe des relations assez spécifiques pour être appelées « sociales » et qu'on pourrait rassembler dans un domaine particulier qui formerait une « société ». Le social semble désormais dilué : il se trouve à la fois partout et nulle part. Ni la science, ni la société ne sont donc restées assez stables pour tenir les promesses d'une « sociologie » forte.

Malgré cette double métamorphose, peu de sociologues en ont tiré la conclusion extrême qui consiste à modifier en conséquence tant l'objet des sciences sociales que leur méthode. Après bien des déceptions, ils espèrent encore atteindre un jour la terre promise de la science véritable d'un monde véritablement social. Nul n'est plus conscient de ce douloureux dilemme que ceux qui, comme moi, ont passé des années à pratiquer cet oxymore : la « sociologie des sciences ». À cause des nombreux paradoxes soulevés par cette sous-discipline aussi vivace que perverse, mais surtout à cause des nombreuses transformations du mot « science », je crois que le temps est venu de transformer ce que l'on entend par « social ». Je souhaite donc mettre au point une définition alternative de la « sociologie » tout en conservant cet utile vocable, et en restant fidèle, je l'espère, à sa vocation traditionnelle.

Qu'est-ce qu'une société ? Que signifie le terme « social » ? Pourquoi dit-on de certaines activités qu'elles ont une « dimension sociale » ? Comment peut-on démontrer la présence de « facteurs sociaux » à l'œuvre ? Selon quels critères peut-on dire qu'une étude de la société est une bonne étude ? Comment peut-on altérer le cours de la société ? Pour répondre à ces questions, on a retenu deux approches très différentes, dont l'une est passée dans le sens commun alors que l'autre fait l'objet de cet ouvrage.

La première solution consiste à postuler l'existence d'un type de phénomène spécifique appelé, selon les cas, « société », « ordre social », « pratique sociale », « dimension sociale », ou « structure sociale ». Au cours du siècle écoulé qui a vu le développement de ces théories, on a jugé important de distinguer ce

champ d'autres domaines tels que l'économie, la géographie, la biologie, la psychologie, le droit, la science et la politique. Un phénomène donné était dit « social » ou « relever de la société » à partir du moment où on pouvait le définir en lui assignant des propriétés spécifiques, pour certaines négatives — il ne devait pas être « purement » biologique, linguistique, économique, ou naturel — et pour d'autres, positives — il devait produire, renforcer, exprimer, maintenir, reproduire ou subvertir l'ordre social. Une fois ce domaine défini, fût-ce en termes très vagues, on pouvait alors l'utiliser pour rendre compte d'autres phénomènes sociaux — le social pouvait expliquer le social — et pour fournir un certain type d'explication que d'autres disciplines étaient incapables de donner, comme si le recours à des « facteurs sociaux » pouvait expliquer les « dimensions sociales » de phénomènes non sociaux.

Selon cette première façon de voir on dira, par exemple, que le droit, bien que l'on s'accorde à reconnaître qu'il dispose d'une force propre, serait plus compréhensible si l'on y ajoutait une « dimension sociale » ; même si les forces économiques déploient leur propre logique, il existerait aussi des éléments sociaux susceptibles d'expliquer le comportement quelque peu erratique des agents calculateurs ; bien que la psychologie se développe à partir de ses propres motifs internes, on pourrait attribuer certains de ses aspects les plus énigmatiques à des « influences sociales » ; bien que la science soit entraînée par sa propre logique autonome, sa quête serait néanmoins « restreinte » par les « limites sociales » des scientifiques qui « s'inscrivent dans le contexte social de leur époque » ; même si l'art demeure largement « indépendant », il n'en serait pas moins « influencé » par des « considérations » sociales et politiques qui pourrait rendre compte de certains aspects de ses plus fameux chefs-d'œuvre ; bien que la science du management obéisse à ses propres rationalités, il ne serait pas mauvais de considérer aussi les « aspects sociaux, culturels et politiques » susceptibles d'expliquer pourquoi certains principes d'organisation bien établis ne sont jamais appliqués dans la pratique.

On pourrait facilement trouver d'autres exemples, dans la mesure où cette version de la théorie sociale est devenue la configuration par défaut de notre logiciel mental : a) il existe un « contexte » social dans lequel s'inscrivent les activités non

sociales ; b) ce contexte définit un domaine particulier de la réalité ; c) il fournit un type de causalité spécifique pour rendre compte des aspects résiduels que les autres domaines ne peuvent expliquer (la psychologie, le droit, l'économie, etc.) ; d) ce domaine est étudié par des chercheurs spécialisés appelés sociologues ou socio-(x) — « x » pouvant prendre la valeur de différentes disciplines ; e) dans la mesure où les agents ordinaires sont toujours situés « à l'intérieur » d'un monde social qui les dépasse, ils peuvent, au mieux, devenir des informateurs et, au pire, être aveuglés par des déterminations dont les effets ne sont pleinement visibles que pour l'œil plus discipliné des sociologues ; f) quelles que soient les difficultés que ceux-ci rencontrent en menant ces études, il leur est possible d'imiter grossièrement le succès des sciences naturelles en étant aussi objectifs que les autres savants, grâce à l'usage d'instruments quantitatifs ; g) si ce degré de certitude se révèle impossible à obtenir, alors il faut développer des méthodes alternatives qui prennent en ligne de compte les aspects proprement « humains », « intentionnels » ou « herméneutiques » de ces questions, sans pour autant abandonner la vocation scientifique ; et, enfin, h) lorsque les chercheurs en sciences sociales sont sollicités pour donner leur avis d'experts en ingénierie sociale ou pour accompagner la modernisation, leurs études peuvent afficher un certain degré de pertinence politique, mais seulement à condition d'avoir réuni suffisamment de connaissances.

Cette configuration par défaut s'est muée en sens commun, non seulement pour les sociologues, mais aussi pour les acteurs ordinaires, par le truchement des journaux, de l'enseignement supérieur, des partis politiques, des conversations de comptoir, des histoires d'amour, des magazines de mode, etc². Les sciences sociales ont distribué leur définition de la société aussi largement que les services publics l'ont fait pour l'électricité ou les abonnements téléphoniques. Proposer des commentaires sur l'inévitable « dimension sociale » de ce que nous faisons « en société » est devenu aussi banal que d'utiliser un téléphone

2. La diffusion même du terme « acteur », que je maintiens délibérément dans le flou pour l'instant, est l'un des nombreux marqueurs de cette influence. Je ne m'en déferai qu'à la page 315.

portable, commander une bière, ou invoquer le complexe d'Œdipe — du moins dans le monde industrialisé.

Or il existe une autre approche, beaucoup moins connue, qui rejette l'axiome fondamental de la première. Dans cette nouvelle façon de voir, on affirme que l'ordre social n'a rien de spécifique ; qu'il n'existe aucune espèce de « dimension sociale », aucun « contexte social », aucun domaine distinct de la réalité auquel on pourrait coller l'étiquette « social » ou « société » ; qu'aucune « force sociale » ne s'offre à nous pour « expliquer » les phénomènes résiduels dont d'autres domaines ne peuvent rendre compte ; que les membres de la société savent très bien ce qu'ils font même s'ils ne le verbalisent pas d'une façon qui puisse satisfaire les observateurs ; que les acteurs ne s'inscrivent jamais dans un contexte social et, par conséquent, qu'ils sont toujours plus que de « simples informateurs » ; qu'il est absurde d'ajouter des « facteurs sociaux » à d'autres disciplines scientifiques ; que l'éventuelle pertinence politique d'une « science de la société » n'est pas nécessairement désirable ; enfin que, loin d'être un contexte « dans lequel » tout se trouve délimité, on devrait plutôt concevoir la « société » comme un connecteur parmi tant d'autres, circulant à l'intérieur d'étroits conduits. Cette seconde école de pensée pourrait prendre pour slogan, avec un certain goût de la provocation, la fameuse exclamation de Mme Thatcher (mais pour des raisons très différentes !) : « La société n'existe pas ! »

Si ces deux approches sont si distinctes, comment peuvent-elles toutes deux prétendre incarner une science du social et revendiquer l'étiquette de « sociologie » ? À première vue, elles devraient être incommensurables, dans la mesure où la principale énigme que la seconde prétend résoudre est justement ce que la première considère comme une solution : l'existence de liens sociaux spécifiques qui révéleraient la présence cachée de forces sociales spécifiques. Dans la perspective alternative présentée ici, le « social » n'est pas une colle capable de tout attacher, y compris ce que d'autres colles ne peuvent faire tenir, mais plutôt *ce qui* est assemblé par de nombreux *autres* types de connecteurs. Tandis que les sociologues (ou les socio-économistes, les socio-linguistes, les psychologues sociaux, etc.) prennent les agrégats sociaux comme un donné susceptible d'éclairer les aspects résiduels de l'économie, de la linguistique, de la

psychologie, du management, etc., les chercheurs qui se rattachent à cette seconde perspective considèrent au contraire les agrégats sociaux comme ce qu'il faut expliquer à partir des *associations* propres à l'économie, à la linguistique, à la psychologie, au droit, au management, etc.³.

La filiation des deux approches apparaît aussitôt si l'on garde à l'esprit l'étymologie du mot « social ». Bien que de nombreux spécialistes préféreraient appeler « social » quelque chose d'homogène, on peut très bien désigner par ce terme des *associations* entre éléments hétérogènes puisque, dans les deux cas, le mot a la même origine : la racine latine *socius*. On peut donc rester fidèle aux intuitions premières des sciences sociales en redéfinissant la sociologie non plus comme la « science du social » — que je noterai social n° 1 —, mais comme le *suivi d'associations* — noté n° 2⁴. En prenant ce sens particulier, l'épithète « social » ne désigne plus une chose parmi d'autres, comme un mouton noir au milieu de moutons blancs, mais un *type de connexion* entre des choses qui ne sont pas elles-mêmes sociales.

Au premier abord, cette définition peut sembler absurde, dans la mesure où elle risque de diluer la sociologie au point de la faire porter sur n'importe quel type d'agrégat, qu'il s'agisse de réactions chimiques ou de liens juridiques, de forces atomiques ou de firmes commerciales, d'organismes biologiques ou d'assemblées politiques. Mais c'est justement ce que cette branche alternative de la théorie sociale voudrait suggérer puisque tous ces éléments hétérogènes *peuvent* se trouver recombinaison de façon inédite et donner lieu à de nouveaux assemblages. Loin d'être une hypothèse extravagante, c'est au contraire par ce biais que nous faisons tous l'expérience la plus quotidienne de ce que nous appelons en fait le « social » : le sens de l'appartenance est entré en crise. On commercialise un nouveau vaccin ; un nouveau profil professionnel se trouve mis sur le marché de l'emploi ; un

3. J'utilise l'expression « société ou autre agrégat social » pour désigner tout l'éventail de solutions offertes à ce que j'appellerai par la suite la « première source d'incertitude », qui porte sur la nature des groupes sociaux. Je ne me réfère pas spécifiquement aux définitions « holistes », dans la mesure où, comme nous le verrons, les définitions « individualistes » ou « biologiques » ne sont pas plus valides. Voir *infra* p. 52.

4. À ces deux sens, j'ajouterai plus tard p. 94 un n° 3, la sociabilité de base, et enfin p. 348 un n° 4 pour désigner le « plasma ».

nouveau mouvement politique voit le jour ; de nouvelles planètes sont découvertes hors de notre système solaire ; une loi nouvelle est votée ; une épidémie imprévue s'abat sur nous : à chaque fois notre conception de ce qui nous faisait jusqu'ici tenir ensemble se trouve ébranlée ; nous ne sommes même plus certains de ce que veut dire « nous » ; il semble que nous soyons tenus par des « connections » qui ne ressemblent plus aux liens sociaux agréés ; le doute plane alors sur ce que nous sommes censés faire ensemble. N'est-ce pas ainsi que nous nous trouvons face à face, le plus souvent, avec la dimension sociale de notre existence ? C'est justement pour prendre acte de ce sentiment de crise et pour suivre les nouvelles connexions qui s'y révèlent qu'il nous faut mettre au point une autre conception du social — le sens n° 2. En effet, il faut que celle-ci soit *beaucoup plus large* que ce que l'on désigne communément par ce terme, et pourtant *strictement limitée* au suivi de nouvelles associations et à l'architecture créée par leurs assemblages imprévus. C'est la raison pour laquelle je vais définir le social non comme un domaine spécifique, mais comme un mouvement très particulier de réassociation ou de réassemblage.

Dans cette seconde perspective, il ne faut plus considérer le droit, par exemple, comme ce qui doit être expliqué à partir de la « structure sociale », qui viendrait s'ajouter à sa logique propre ; au contraire, c'est la logique propre au droit qui doit pouvoir expliquer certains des traits qui permettent aux associations de durer plus longtemps et de s'étendre sur une échelle plus vaste. Sans la capacité que nous donnent les précédents juridiques d'établir des connexions entre un cas particulier et une loi générale, que saurions-nous de l'opération qui consiste à replacer un élément donné « dans un cadre plus large »⁵ ? De même, on n'a pas à remplacer la science dans son « contexte social », parce que les objets de la science eux-mêmes contribuent à disloquer tout contexte donné par l'introduction d'éléments nouveaux que les laboratoires de recherche associent de façon imprévisible. Ceux qui se sont retrouvés placés en quarantaine en raison de l'épidémie de SARS ont appris à leurs dépens qu'ils ne

5. P. EWICK et S. SILBEY, *The Common Place of Law* (1998) et le chapitre de S. SILBEY dans B. LATOUR et P. WEIBEL (sous la dir.), *Making Things Public* (2005) ; B. LATOUR, *La fabrique du droit* (2002).

Le social : une peau de chagrin sémantique

Les variations successives du champ lexical du « social » laissent clairement apparaître une tendance (S. Strum et B. Latour, « The Meanings of Social : from Baboons to Humans » [1987]) qui va du plus général au plus superficiel. L'étymologie du mot « social » est elle-même instructive. La racine *seq-*, *sequi* lui donne le sens premier de « suivre ». Le latin *socius* se réfère à un compagnon, un associé. La généalogie historique de ce terme fait apparaître, dans les différentes langues, un sens qui est d'abord celui de « suivre quelqu'un », avant de désigner le fait d'enrôler ou de se rallier, puis, enfin, celui d'« avoir quelque chose en commun ». L'autre sens de « social » est d'avoir une part dans une entreprise commerciale. « Social » au sens du contrat social est une invention de Rousseau. « Social » au sens de la question sociale est une innovation du XIX^e siècle. Des termes proches, tels que « sociable », se réfèrent aux compétences permettant aux individus de vivre en bonne entente en société. Comme le donne à voir cette dérive du terme, le sens du social se réduit avec le temps. À partir d'une définition originelle qui est *coextensive* à toute association, nous trouvons désormais, dans le langage courant, un usage limité à ce qui reste *après* que la politique, la biologie, l'économie, le droit, la psychologie, le management, la technologie, etc., ont prélevé leurs parts respectives sur les associations.

En raison de ce rétrécissement constant du sens (contrat social, question sociale, travailleurs sociaux, problèmes sociaux), nous avons désormais tendance à limiter le social aux sociétés humaines et modernes, et à oublier que le domaine du social s'étend bien au-delà. Candolle, l'inventeur de la scientométrie — l'utilisation des statistiques en vue de mesurer l'activité scientifique —, était, comme son père, un *sociologue* des plantes (Candolle, *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles d'après l'opinion des principales académies ou sociétés scientifiques*, [1987 (1873)]). Les coraux, les babouins, les arbres, les abeilles, les fourmis et les baleines sont eux aussi sociaux. La socio-biologie a bien reconnu cette acception étendue du social⁶. Malheureusement, cette entreprise n'a fait que confirmer les pires craintes que les sociologues des humains nourrissent quant à l'extension du mot « social ». Il est pourtant parfaitement possible d'accepter cette extension sans pour autant donner trop de crédit à la définition très restreinte de l'action que de nombreuses théories socio-biologiques assignent aux organismes.

6. E. O. WILSON, *Sociobiology, the New Synthesis* (1975).

pouvaient plus s'« associer » à leurs parents et à leurs proches comme auparavant à cause de la mutation de cette bestiole révélée grâce à l'imposante institution de l'épidémiologie et de la virologie⁷. La religion n'a pas à être « expliquée » par le rôle des forces sociales, dans la mesure où, en vertu de sa définition même, elle relie entre elles des entités qui n'appartiennent pas d'avance à l'ordre social. Depuis l'époque d'Antigone, tout le monde sait ce que signifie être mû par des ordres venus des dieux et qui passent par-dessus la tête de politiciens comme Créon. Il n'y a pas à replacer les organisations dans un « cadre social plus large », dans la mesure où elles donnent elles-mêmes un sens très pratique au fait de s'inscrire dans une situation « plus large⁸ ». Après tout, quel voyageur saurait à quelle porte d'embarquement se rendre sans regarder anxieusement et à plusieurs reprises le numéro figurant sur sa carte d'embarquement, entouré en rouge par une hôtesse ? Faut-il vraiment mettre au jour les « forces sociales obscures » cachées derrière la langue de bois des politiciens, dans la mesure où, sans ces mêmes discours, une grande partie de ce que nous voulons désigner par l'appartenance à un groupe disparaîtrait aussitôt ? Sans les versions contradictoires données par les factions qui se livrent bataille en Irak, qui saurait distinguer les alliés des ennemis dans les zones « occupées » ou « libérées » de Bagdad ?

Et cela vaut dans tous les autres domaines⁹. Tandis que la première approche permettait d'expliquer chaque activité — le droit, la science, la technologie, la religion, les organisations, la politique, le management, etc. — en la rapportant aux *mêmes* agrégats sociaux qui opéreraient *derrière* elle, il n'y a, pour la sociologie seconde version, *rien* derrière ces activités, même si elles peuvent être reliées d'une façon qui produit — ou *ne parvient pas* à produire — une société. Tel est en effet le principal point de divergence entre ces deux interprétations de la sociologie : être social ne désigne plus une propriété assurée

7. B. LATOUR, *Pasteur, guerre et paix des microbes* (2001). Bien que l'étude des pratiques scientifiques ait fourni l'impulsion principale menant à cette définition alternative du social, nous nous y arrêterons seulement plus loin, lorsque nous aurons défini la quatrième incertitude. Cf. *infra*, p. 125.

8. F. COOREN, *The Organizing Property of Communication* (2001).

9. Il nous faudra attendre la deuxième partie, p. 343 pour reformuler cette opposition d'une façon plus subtile qu'une simple inversion de la cause et de l'effet.

puisqu'il s'agit d'un mouvement qui peut échouer à établir de nouvelles connexions ou à produire un assemblage *bien formé*. Comme nous allons le découvrir dans ce livre, après avoir rendu de bons et loyaux services par le passé, ce qu'on appelle l'« explication sociale » est devenue contre-productive parce qu'elle *interrompt* le mouvement d'association au lieu de le poursuivre.

Aux yeux de la seconde approche, les représentants de la première ont tout simplement confondu ce qu'ils devaient expliquer avec l'explication elle-même. Ils commencent par la société ou d'autres agrégats sociaux, alors qu'il s'agit de conclure par eux ; ils pensent que le social est essentiellement constitué de liens sociaux, quand les associations sont faites de liens qui ne sont pas sociaux par eux-mêmes ; ils imaginent que la sociologie se limite à un domaine spécifique, tandis que les sociologues doivent se rendre partout où de nouvelles associations hétérogènes voient le jour ; ils pensent que le social se tient toujours là, à leur disposition, alors que le social n'est pas une catégorie de choses qui seraient visibles ou qu'il faudrait supposer derrière le visible ; ils ne démordent pas de l'idée que nous sommes toujours déjà soumis à la force exercée par la société, alors que notre avenir politique repose tout entier sur la tâche de décider à nouveau de ce qui nous rassemble. Le social ne peut être saisi que par les *traces* qu'il laisse (au cours d'épreuves) lorsqu'une *nouvelle* association se crée entre des éléments qui ne sont aucunement « sociaux » par eux-mêmes. En bref, la seconde école prétend *poursuivre* le travail de connexion et de collecte que la première avait suspendu. C'est pour aider les enquêteurs désireux de *réassembler* le social que ce livre a été écrit.

Par souci de clarté, j'appellerai la première approche « sociologie du social » — portant sur le social n° 1 — et la seconde « sociologie des associations » — sur le social n° 2 (à défaut de pouvoir utiliser le terme peu euphonique mais précis d'« associologie » !). Au fil des pages, nous allons également apprendre à distinguer la sociologie standard du social d'une sous-famille plus radicale que j'appellerai la *sociologie critique*¹⁰. On peut

10. Sur la distinction entre la sociologie critique et la sociologie de la critique, voir L. BOLTANSKI et L. THÉVENOT, « The Sociology of Critical Capacity » (1999) ; et, plus particulièrement, L. BOLTANSKI, *L'amour et la justice comme compétences* (1990). S'il

définir cette dernière branche par trois caractéristiques : a) elle ne se contente pas de limiter l'enquête à la dimension sociale des phénomènes, comme les sociologues ordinaires, mais elle va jusqu'à *remplacer* l'objet étudié par un autre *constitué de relations sociales* ; b) elle affirme que cette substitution est insupportable aux yeux des acteurs sociaux, qui ont *besoin* de vivre dans l'illusion qu'il y a là quelque chose d'« autre » que du social ; enfin c) elle considère que les objections horrifiées des acteurs à l'explication sociale de leur action constitue la meilleure preuve de la *justesse* de ces explications.

Je sais que ces étiquettes ne rendent pas justice aux nombreuses nuances qui différencient les sciences sociales qui se trouvent ainsi mises dans le même sac, mais mon traitement cavalier se justifie dans le cadre d'une introduction qui peut se permettre de passer rapidement sur les terrains connus à condition d'être lente et précise pour les arguments peu familiers. On me pardonnera ce manque d'égards dans la mesure où il existe d'excellentes introductions à la sociologie du social, mais aucune, à ma connaissance, qui concerne cette petite subdivision de la théorie sociale¹¹ que l'on a appelée... au fait, comment faut-il l'appeler ? Hélas, l'appellation convenue est « théorie de l'acteur-réseau » : une expression si maladroite, source de tant de confusion, et si vide de sens qu'elle mérite d'être maintenue ! Si l'auteur d'un guide de voyage est libre d'offrir un commentaire inédit sur le pays qu'il a choisi de présenter, il ne peut guère modifier le nom qui le désigne couramment, dans la mesure où la signalisation la plus simple est aussi la meilleure — après tout, le terme « Amérique » a une origine plus fortuite encore. J'étais prêt à laisser tomber ce label au profit d'appellations plus sophistiquées, comme « sociologie de la traduction », « ontologie de l'actant-rhizome », ou « sociologie de l'innovation », lorsque quelqu'un m'a fait remarquer que l'acronyme ANT était tout à fait adapté — du moins dans la langue anglaise où il veut dire aussi « fourmi » — pour désigner un voyageur myope qui ne

m'apparaît nécessaire d'établir une continuité avec la sociologie du social, je devrai m'opposer de façon plus marquée à la sociologie critique et à son « illusion d'une illusion ».

11. On trouvera un aperçu récent dans J. LAW, *After Method* (2004). Pour une bonne introduction, voir A. Barry, *Political Machines* (2001) et A. MOL, *The Body Multiple* (2003), ainsi que B. LATOUR, *Aramis, ou l'amour des techniques* (1992).

peut suivre des traces qu'en les reniflant, et qui marche à l'aveugle et en groupe : une fourmi écrivant pour d'autres fourmis, voilà qui correspond parfaitement à mon projet¹² ! Évidemment, le mieux serait d'employer le mot « sociologie », mais je ne peux m'en servir sans inquiétude avant d'avoir reconditionné ses deux moitiés : le social et la science. Au fur et à mesure que nous avancerons dans ce livre, j'y aurai pourtant recours de plus en plus fréquemment, réservant l'expression redondante de « sociologie du social » pour désigner le répertoire auquel se limitent trop souvent, selon moi, les autres chercheurs.

Je reconnais volontiers que, dans la plupart des situations, il est non seulement raisonnable mais aussi indispensable de recourir à la sociologie du social, dans la mesure où elle offre un raccourci commode permettant de désigner tous les composants déjà *acceptés* dans le monde commun. Il serait aussi bête que prétentieux de s'abstenir d'utiliser des notions telles que « IBM », « France », « culture Maori », « mobilité ascendante », « totalitarisme », « socialisation », « classes populaires », « contexte politique », « capital social », « *downsizing* », « construction sociale », « agent individuel », « motivations inconscientes », « pression du milieu », etc. sous prétexte que leur composition exacte n'est plus toujours vérifiable. Cependant, dans des situations où les innovations abondent, quand les frontières du groupe sont incertaines, quand la gamme d'entités qu'il faut prendre en considération devient fluctuante, la sociologie du social n'est plus capable de tracer les nouvelles associations d'acteurs. Le pire serait de limiter par avance la forme, la taille, l'hétérogénéité et la combinaison des associations — le social n° 2. C'est alors qu'il faut remplacer le raccourci commode du social par le détour long, ardu et coûteux des associations en changeant également les tâches assignées d'habitude aux sociologues : il n'est plus possible de réduire les acteurs au rôle d'informateurs venant illustrer de façon exemplaire quelque type déjà répertorié ; il faut leur restituer la

12. Je dois m'excuser ici de défendre la position exactement inverse à celle que je défendais dans B. LATOUR, « On Recalling ANT » (1999). Tandis que je passais au crible de la critique tous les éléments de cette horrible expression, y compris le trait d'union, je vais maintenant tous les défendre, y compris le trait d'union !

Comment s'y retrouver dans la littérature se réclamant de la sociologie de l'acteur-réseau

On peut trouver l'essentiel des références bibliographiques pertinentes sur l'excellent site de John Law, « The Actor Network Resource », et bien sûr sur le site du Centre de sociologie de l'innovation¹³. Cette approche trouve ses origines dans un besoin de renouvellement de la théorie sociale suscité par les études sur les sciences et la technologie (M. Callon et B. Latour, « Unscrewing the Big Leviathans : How Do Actors Macrostructure Reality » [1981]), mais on peut en fait isoler trois documents fondateurs (B. Latour, *Pasteur, guerre et paix des microbes* [2001] ; M. Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique, numéro spécial : La sociologie des Sciences et des Techniques*, 36, p. 169-208 ; J. Law, « On the Methods of Long-Distance Control : Vessels, Navigation and the Portuguese Route to India » [1986b]). Elle prend son essor lorsque les non-humains — les microbes, les coquilles Saint-Jacques, les rochers, et les bateaux — se présentent sous un nouveau jour pour la théorie sociale. Comme j'aurai l'occasion de l'expliquer p. 152 lorsque nous examinerons la quatrième incertitude, c'était la première fois que les objets de la science et de la technologie devenaient à nos yeux, pour ainsi dire, socio-compatibles. Les fondations philosophiques de cet argument furent présentées dans la seconde partie de B. Latour (1984), bien que sous une forme plutôt ardue.

Depuis, cette approche s'est développée dans bien des directions et elle a fait l'objet de nombreuses analyses et critiques reprises sur le site de J. Law. Bien qu'il n'existe pas de véritable examen d'entrée dans la communauté des praticiens de l'acteur-réseau, on pourrait cependant imaginer quelques critères *ad hoc*. Il va sans dire que cette interprétation de la sociologie de l'acteur-réseau n'engage que moi : ce livre vise à en donner une présentation systématique plutôt que collective. Voici donc quelques-uns des critères que j'ai trouvés les plus utiles.

L'un de ces critères concerne le rôle précis assigné aux non-humains. Ils doivent être des *acteurs* (voir la définition de ce terme p. 101) et pas simplement les supports malheureux de projections

13. <http://www.comp.lancs.ac.uk/sociology/css/antres/antres.htm>, pour le premier, <http://www.csi.ensmp.fr/> pour le second.

symboliques. Mais, par ailleurs, on ne saurait assimiler leur activité au type d'agence que l'on a jusqu'ici associée à des *matters of fact* ou des objets naturels. Si bien qu'on ne saurait inclure dans le corpus un compte rendu qui ferait usage d'un type de causalité symbolique ou naturaliste, quand bien même il prétendrait le contraire. À l'inverse, toute étude qui accorde aux non-humains une forme de présence plus variée que la causalité naturelle traditionnelle — mais aussi plus efficace que la causalité symbolique — peut faire partie de notre corpus, quand bien même ses auteurs ne souhaitent en rien se trouver associés à cette approche. Ainsi, un ouvrage de biologie (comme J.-J. Kupiec et P. Sonigo, *Ni Dieu ni gène* [2000]) peut très bien se rattacher à l'acteur-réseau en raison du rôle actif qu'il accorde au gène.

Un autre test consiste à vérifier la direction dans laquelle se déploie l'explication. La liste de ce qui est social finit-elle par recouvrir le répertoire limité de ce qu'on a jusqu'ici utilisé pour expliquer la plupart des éléments (ou plutôt se passer d'explication à leur sujet) ? Si le social reste stable et sert à expliquer une situation donnée, alors nous n'avons pas forcément affaire à une description en termes d'acteur-réseau. Par exemple, aussi enrichissante qu'en soit la lecture pour chacun d'entre nous, la sociologie des techniques développée par Wiebe Bijker (W. Bijker, *Of Bicycles, Bakelites, and Bulbs : Towards a Theory of Socio-technical Change* [1995]) ne saurait appartenir tout à fait au corpus, puisque le social y est constamment maintenu dans un état de stabilité et sert à expliquer les modalités du changement technologique. En revanche, bien qu'il ne s'agisse aucunement d'un sociologue des réseaux, un ouvrage comme celui de W. MacNeill, *Le temps de la peste* (1978), pourrait prétendre y figurer, dans la mesure où les éléments à associer se trouvent modifiés par l'inclusion de rats, de virus et de microbes dans la définition de ce qu'un empire doit « collecter ». De la même façon, un livre comme celui de W. Cronon, *Nature's Metropolis : Chicago and the Great West* (1991), est sans aucun doute un chef-d'œuvre de méthode, car il ne recourt à aucune force sociale cachée pour expliquer la composition progressive de la métropole elle-même. On peut dire la même chose du travail de E. Hutchins, *Cognition in the Wild* (1995), sur la cognition distribuée. Ce sont ces critères qui ont rendu une bonne partie de l'histoire des sciences et des techniques importante pour notre programme, et qui ont fait de la sociologie de l'art un compagnon de voyage, notamment à travers l'influence de A. Hennion, *La passion musicale : une sociologie de la médiation* (1993).

Un troisième critère, plus délicat, consiste à vérifier si l'étude en question vise à réassembler le social ou si, au contraire, elle insiste encore sur sa dispersion et sa déconstruction. On a confondu cette théorie avec une insistance postmoderne sur la critique des « grands récits » et des points de vue « eurocentriques » ou « hégémoniques ». Rien de plus faux. La dispersion, la destruction et la déconstruction ne sont pas des objectifs à atteindre, mais précisément ce qu'il s'agit de dépasser. Il est beaucoup plus important d'identifier les nouvelles institutions, les nouvelles procédures et les nouveaux concepts capables de collecter et de reconnecter le social (M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe, *Agir dans un monde incertain : Essai sur la démocratie technique* [2001] ; B. Latour, *Politiques de la nature : comment faire entrer les sciences en démocratie* [1999])¹⁴.

capacité de produire leurs propres théories sur le social. Notre devoir ne consiste plus à imposer un ordre, à limiter le spectre des entités acceptables, à enseigner aux acteurs ce qu'ils sont, ou à ajouter de la réflexivité à leur pratique aveugle. Pour reprendre un slogan souvent critiqué de l'acteur-réseau sur lequel il me faudra m'expliquer plus loin, il nous faut « suivre les acteurs eux-mêmes ». Ce qui revient à documenter leurs innovations souvent sauvages, afin qu'ils nous apprennent ce que l'existence collective est devenue entre leurs mains, quelles méthodes ils ont élaborées pour la maintenir, et quels récits sont les plus adaptés pour rendre compte des nouvelles associations qu'ils ont été obligés d'établir. Si la sociologie du social fonctionne parfaitement avec ce qui a déjà été *assemblé*, elle laisse à désirer lorsqu'il s'agit de réassembler ceux qui participent à ce qui n'est pas — *pas encore* — le domaine du social proprement dit.

On peut tenter un parallèle quelque peu bancal avec l'histoire de la physique : la sociologie du social resterait « pré-relativiste », tandis que notre sociologie serait pleinement « relativiste »¹⁵. En physique, comme en sociologie, dans la plupart des situations ordinaires, quand le changement est lent, un cadre de référence absolu enregistre sans déformation insupportable

14. On lira en français, F. CHATEAURAYNAUD, « Forces et faiblesses de la nouvelle anthropologie des sciences » (1991).

15. M. CALLON, B. LATOUR, « Pour une sociologie relativement exacte » (1983).

l'action discordante des agents : le paradigme pré-relativiste convient parfaitement. Mais dès que les choses s'accélèrent, dès que les innovations prolifèrent, dès que le nombre d'entités se trouve multiplié, si l'on s'obstine à maintenir un point de repère absolu, on recueille des données qui n'ont très vite ni queue ni tête. Si l'on veut maintenir une commensurabilité entre les traces laissées par des cadres de référence voyageant avec des vitesses et des accélérations trop différentes, c'est à ce moment qu'il faut opérer une « révolution relativiste ». Comme la théorie de la relativité est un exemple célèbre de transformation radicale de notre appareillage mental provoquée par des questions extrêmement simples, elle illustre assez bien la façon dont la sociologie des associations inverse et généralise la sociologie du social. La question se pose alors de la façon suivante : si, au début du siècle dernier, les physiciens sont parvenus à se passer de la solution de bon sens qui postulait l'existence d'un éther absolument rigide et pourtant indéfiniment plastique, les sociologues peuvent-ils découvrir de nouvelles possibilités de déplacement d'un cadre de référence à l'autre en abandonnant, à leur tour, la notion de substance sociale comme s'il s'agissait d'une « hypothèse superflue » ?

Jusqu'où peut-on aller en suspendant le bon sens qui postule que l'existence d'un domaine social offre un cadre de référence légitime pour les sciences sociales ? Dans ce qui suit, nous allons nous intéresser non pas à la réfutation — prouver que les autres théories sociales sont fausses — mais à la proposition¹⁶. Ma position est si marginale et ses chances de succès sont si faibles que je ne vois aucune raison de me montrer trop respectueux des alternatives parfaitement raisonnables et susceptibles à tout moment de la réduire à néant. Je serai donc opiniâtre et souvent partial dans le but de souligner autant que possible le contraste entre ces deux points de vue. En compensation de cette attitude peu équitable, j'essaierai d'être aussi cohérent que possible en

16. Si le traitement que je réserve à la sociologie du social peut sembler sévère, et si je me montre véritablement déplaisant avec la sociologie critique, cela n'est que provisoire. Le moment venu, nous apprendrons à récupérer ce qui était correct dans leurs intuitions initiales. Si la notion clé de « standards » (voir deuxième partie p. 323) nous permettra de rendre justice à la sociologie du social, j'ai bien peur que la sociologie critique ne doive attendre son tour jusqu'à la conclusion, lorsque nous aborderons la question de sa pertinence politique.

poussant à ses conséquences les plus extrêmes la position que j'ai choisie d'adopter à titre expérimental. L'épreuve consistera à voir combien de nouvelles questions il est possible de formuler en m'en tenant coûte que coûte, et parfois aveuglément, à toutes les obligations que ce nouveau point de départ m'a imposées. En dernière analyse, et en conclusion de cet ouvrage, il s'agira de savoir si la sociologie des associations s'est montrée capable de prendre le relais de la sociologie du social en suivant des connexions nouvelles, et si elle a pu hériter de tout ce qu'il y avait de légitime dans l'ambition de construire une science du social. Comme d'habitude, il reviendra au lecteur de juger du succès de cette opération.

Pour ceux qui se plaisent à relier une innovation à quelque ancêtre vénérable, il n'est pas inutile de rappeler que cette distinction entre deux façons très différentes de concevoir la tâche des sciences sociales n'a rien de nouveau. On la trouve établie dès les tout premiers commencements de la discipline (du moins en France), dans la dispute entre Gabriel Tarde et Émile Durkheim qui en sortit vainqueur¹⁷. Tarde déplorait toujours que Durkheim ait confondu, d'après lui, la cause et l'effet, abandonnant la tâche d'expliquer la société au profit d'un projet politique qui substituait à la compréhension du lien social un objectif d'ingénierie sociale. Contre son jeune rival, Tarde affirmait vigoureusement que le social ne constituait pas un domaine particulier de la réalité, mais un principe de connexion ; qu'il n'y avait aucune raison de séparer le « social » humain d'autres associations, comme les organismes biologiques, voire les atomes ; que, pour devenir une science sociale, la sociologie n'avait pas besoin de rompre avec la philosophie, et en particulier avec la métaphysique ; que la sociologie était en fait une sorte d'interpsychologie¹⁸ ; que l'étude de l'innovation, et tout particulièrement de la science et de la technique, était l'un des terrains les plus prometteurs de la théorie sociale ; et qu'il fallait reconstruire

17. Malgré les travaux précurseurs de J. MILET, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire* (1970) et les préfaces de D. Reynié et B. Karsenti, ce n'est que récemment, grâce aux rééditions des *Empêcheurs de penser en rond*, qu'on a pu juger de l'importance de Tarde, au point qu'on a pu parler de « tardomania ». En anglais, on trouvera l'excellente compilation de T.C. CLARK, *On Communication and Social Influence* (1969) et pour un aperçu récent, voir B. LATOUR, « Gabriel Tarde and the End of the Social » (2002).

18. Par opposition à l'*intra*-psychologie, sur laquelle il fut avare de paroles, voir G. TARDE, *Monadologie et sociologie* (1999 [1895]).

l'économie de fond en comble plutôt que de l'utiliser comme une vague métaphore pour décrire le calcul des intérêts. Par-dessus tout, Tarde concevait le social non pas comme un organisme mais comme un fluide en circulation que de nouvelles méthodes quantitatives de type épidémiologique devaient permettre de suivre. Nous n'avons pas à accepter toutes les particularités de Tarde — et elles sont nombreuses — mais, dans la galerie de portraits des éminents prédécesseurs, il est, avec John Dewey et Harold Garfinkel, l'un des très rares théoriciens qui ait pensé que la sociologie pouvait expliquer la façon dont la société se maintient comme telle, plutôt qu'une façon d'utiliser l'existence préalable de forces sociales pour expliquer quelque chose d'autre. Le fait que les sociologues du social aient infligé à Tarde une défaite écrasante, qui l'a réduit pendant un siècle à une existence fantomatique, ne prouve pas qu'il ait eu tort. Au contraire, cela ne rend le présent ouvrage que plus nécessaire. Je suis convaincu que si la sociologie avait été influencée dans une plus large mesure par Tarde (en plus de Comte, Marx, Durkheim et Weber), elle aurait pu devenir une discipline plus pertinente encore : à mon sens, elle dispose encore des ressources nécessaires. D'ailleurs, comme nous le verrons à la fin de cet ouvrage, on peut aisément réconcilier les deux traditions, la seconde se contentant de reprendre la tâche que la première avait cru trop rapidement complétée. Les facteurs qui se trouvaient rassemblés par le passé sous l'étiquette « domaine social » ne sont que quelques-uns des éléments qu'il s'agit, à l'avenir, d'assembler à l'intérieur de ce que j'appellerai non pas une société, mais un *collectif*.

Gabriel Tarde. Un autre précurseur pour une théorie sociale alternative

Gabriel Tarde (1843-1904) était magistrat, avant de s'initier seul à la criminologie et d'entrer au Collège de France, où il fut le prédécesseur de Bergson. Quelques citations suffisent à donner une idée de la distance qui sépare les deux courants de pensée qui nous intéressent. Voici la définition que Tarde donne de la sociologie :

« Mais cela suppose d'abord que *toute chose est une société*, que tout phénomène est un fait social. Or, il est remarquable que la

science tend, par une suite logique d'ailleurs de ses tendances précédentes, à généraliser étrangement la notion de société. Elle nous parle de sociétés animales [...], de sociétés cellulaires, pourquoi pas de sociétés atomiques ? J'allais oublier les sociétés d'astres, les systèmes solaires et stellaires. Toutes les sciences semblent destinées à devenir des branches de la sociologie. » *Monadologie et sociologie* (1999), p. 58.

Il est intéressant de noter que Tarde fut pendant de nombreuses années chef du Bureau de la statistique au ministère de la Justice et qu'à ce titre il crut toujours autant aux monographies qu'aux données quantitatives. Son point de désaccord avec Durkheim concernait en revanche le type de *quantum* que la sociologie devait identifier.

Chose capitale pour notre argument, en généralisant les monades de Leibniz, mais en l'absence d'un Dieu, le projet de Tarde inverse le lien entre les niveaux micro et macro :

« [...] c'est toujours la même erreur qui se fait jour : celle de croire que, pour voir peu à peu apparaître la régularité, l'ordre, la marche logique dans les faits sociaux, il faut sortir de leur détail, essentiellement irrégulier, et s'élever très haut jusqu'à embrasser d'une vue panoramique de vastes ensembles ; que le principe et la source de toute coordination sociale réside dans quelque fait très général d'où elle descend par degré jusqu'aux faits particuliers, mais en s'affaiblissant singulièrement, et qu'en somme l'homme s'agite mais une loi de l'évolution le mène. Je crois le contraire en quelque sorte. » *Lois sociales* (1999), p. 114.

Ceci explique l'opposition radicale entre Tarde et Durkheim, ce dernier plus jeune d'une génération¹⁹ :

« Cette conception, en somme, est presque l'inverse de celle des *évolutionnistes unilinéaires* et aussi de M. Durkheim : au lieu d'expliquer tout par la prétendue imposition d'une *loi d'évolution* qui contraindrait les phénomènes d'ensemble à se reproduire, à se répéter identiquement dans un certain ordre, au lieu d'expliquer le *petit* par le *grand*, le *détail* par le *gros*, j'explique les similitudes d'ensemble par l'entassement de petites actions élémentaires, le *grand* par le *petit*, le *gros* par le *détail*. Cette manière de voir est destinée à produire en sociologie la même transformation qu'a produite en mathématiques l'introduction du calcul infinitésimal. » *Lois sociales*, p. 63.

19. Sur cette importante dispute voir B. KARSENTI, « L'imitation : Retour sur le débat entre Durkheim et Tarde » (2002), et Eduardo VARGAS, « La polémique Tarde vs Durkheim » (2006).

Mais si l'on peut considérer Tarde comme un ancêtre direct de la théorie de l'acteur-réseau, c'est parce que son meilleur exemple de connexion sociale tient toujours à l'histoire et à la sociologie des sciences :

« Quant au monument scientifique, le plus grandiose peut-être de tous les monuments humains, il n'y a pas de doute possible. Celui-là s'est édifié à la pleine lumière de l'histoire, et nous suivons son développement à peu près depuis ses débuts jusqu'à nos jours. [...] Il n'est pas de loi, il n'est pas de théorie scientifique, comme il n'est pas de système philosophique, qui ne porte encore écrit le nom de son inventeur. Tout est là d'origine individuelle, non seulement tous les matériaux, mais les plans, les plans de détail et les plans d'ensemble ; tout, même ce qui est maintenant répandu dans tous les cerveaux cultivés et enseigné à l'école primaire, a débuté par être le secret d'un cerveau solitaire [...]. » *Lois sociales*, p. 125.

Mais si pour Tarde tout est d'origine individuelle, tout dans l'individu est d'origine infra-individuelle. Ce qui l'intéresse ce ne sont pas les personnes comme telles, mais les innovations, des *quanta* de changement doués d'une vie propre :

« Voilà pourquoi enfin une œuvre sociale quelconque ayant un caractère à soi plus ou moins marqué, un produit industriel, un vers, une formule, une idée politique ou autre apparue un jour quelque part dans le coin d'un cerveau, rêve comme Alexandre la conquête du monde, cherche à se projeter par milliers et millions d'exemplaires partout où il y a des hommes, et ne s'arrête dans ce chemin que refoulée par le choc de sa rivale non moins ambitieuse. » *Monadologie et sociologie*, p. 96.

Enfin, Tarde est de la plus grande utilité pour la théorie de l'acteur-réseau parce qu'il ne sépare jamais les sciences sociales de la philosophie ou même de la métaphysique :

« Exister c'est différer, la différence, à vrai dire, est en un sens le côté substantiel des choses, ce qu'elles ont à la fois de plus propre et de plus commun. Il faut partir de là et se défendre d'expliquer cela, à quoi tout se ramène, y compris l'identité d'où l'on part fausement. Car l'identité n'est qu'un *minimum* et par suite qu'une espèce, et qu'une espèce infiniment rare, de différence, comme le repos n'est qu'un cas du mouvement, et le cercle qu'une variété de l'ellipse. Partir de l'identité primordiale, c'est supposer à l'origine une singularité prodigieusement improbable, une coïncidence impossible d'êtres multiples, à la fois distincts et semblables, ou bien l'inexplicable mystère d'un seul être simple et ultérieurement divisé on ne sait pourquoi. » *Monadologie et sociologie*, p. 72-73.

Pour explorer la façon dont la sociologie de l'acteur-réseau peut contribuer à réassembler les connexions sociales, ce livre est organisé en trois parties, de taille inégale, qui correspondent aux trois tâches que la sociologie du social a confondues pour des raisons qui, d'après moi, ne sont plus justifiées :

Première question : comment *déployer* les nombreuses controverses portant sur les associations sans restreindre par avance le social à un domaine spécifique ?

Deuxième question : comment documenter les moyens qui permettent aux acteurs de *stabiliser* ces controverses ?

Troisième question : par quelles *procédures* est-il possible de réassembler le social non plus sous la forme d'une société, mais d'un collectif ?

Dans la première partie, nous verrons pourquoi les sciences sociales sont devenues beaucoup trop timorées lorsqu'elles déploient la complexité des associations qu'elles rencontrent et pourquoi nous ne devons pas limiter *a priori* les types d'êtres qui peuplent le monde social²⁰. Contrairement à elles, je voudrais suggérer qu'il est possible de se nourrir des controverses et d'apprendre à devenir de bons relativistes. La seconde partie montrera comment il est possible de rendre les connexions sociales traçables en suivant le travail de stabilisation des controverses analysées dans la première partie. Enfin, nous verrons en conclusion pourquoi il vaut la peine de mener à bien la tâche qui consiste à assembler le collectif, mais seulement après avoir abandonné les raccourcis de la « société » comme de l'« explication sociale ». S'il est vrai que les visions de la société offertes par les sociologues du social furent surtout une façon de garantir la paix civile à l'époque du modernisme triomphant²¹, quelle vie collective et quel type de savoir les sociologues des associations peuvent-ils produire, maintenant que le doute plane sur la

20. J'ai laissé de côté la question de la sociologie quantitative, non en vertu de quelque croyance dans la supériorité des données qualitatives, mais parce que la définition même du *quantum* à comptabiliser est en jeu dans les différentes définitions du vecteur social que je vais suivre dans cet ouvrage.

21. « La première occurrence du mot « science sociale » se trouve dans la première édition du fameux texte d'Emmanuel Sieyès « Qu'est-ce que le tiers état ? ». Sieyès (et non Comte) est également l'inventeur du mot « sociologie ». Sur la science sociale comme « science de l'organisation sociale » : F. AUDREN, *Les juristes et les mondes de la science sociale en France* (2006). Voir une longue discussion dans B. KARSENTI, *Politiques de l'esprit : Auguste Comte et la naissance de la science sociale* (2006).

modernisation, bien qu'il soit encore plus important d'inventer des formes de cohabitation ?

En recourant à une métaphore cartographique, on pourrait dire que la sociologie de l'acteur-réseau s'efforce de rendre le monde social aussi *plat* que possible, afin de s'assurer que l'établissement de tout nouveau lien deviendra clairement visible²². À certains égards, cet ouvrage s'apparente à un guide de voyage portant sur un terrain à la fois complètement banal — il ne s'agit de rien d'autre que du monde social tel que nous le connaissons — et totalement exotique — il nous faudra apprendre à ralentir le pas à chaque étape. S'il peut sembler indigne aux yeux de chercheurs sérieux de comparer des règles de méthode sociologique à un guide de voyage, rappelons courtoisement que les questions « où aller ? » et « que vaut-il la peine de voir ? » ne sont rien d'autre qu'une manière de traduire en bon français ce que le grec nomme pompeusement « méthode » ou, pire, « méthodologie ». L'avantage d'une approche « guide de voyage » sur tout « discours de la méthode », c'est qu'on ne peut la confondre avec le territoire auquel elle ne fait qu'ajouter sa voix off. On peut choisir d'utiliser un guide à bon escient ou de l'ignorer, de le mettre dans son sac à dos, de le maculer de café ou de taches de graisse, de le couvrir de notes, ou d'en déchirer les pages pour allumer un barbecue... Bref, il offre au lecteur des suggestions plutôt qu'une sujétion. Ceci dit, il ne s'agit pas pour autant d'un ouvrage de salon qui s'adresserait sur papier glacé au visiteur trop paresseux pour partir en voyage ; c'est un livre pour praticiens qui a pour ambition, une fois qu'ils se seront bien enlisés, de leur proposer d'autres repères. Pour ceux que le déploiement du monde social n'intéresse pas ou qui ne s'y sont pas encore brûlé les doigts, il apparaîtra, j'en ai peur, complètement opaque.

22. Voir la seconde partie pour la définition de cette « platitude » volontaire...

I

*Comment déployer
les controverses
sur le monde social*

Introduction

Du bon usage des controverses

COMME toutes les sciences, la sociologie commence par l'étonnement. Bien des choses peuvent provoquer la surprise, mais c'est toujours la présence paradoxale de quelque chose à la fois invisible et tangible, tenu pour acquis et pourtant surprenant, banal mais d'une subtilité stupéfiante, qui donne le coup d'envoi de cette tentative étrange pour dompter le fauve du social. « Nous vivons en groupes qui paraissent solidement établis : comment se fait-il qu'ils se transforment si rapidement ? » « Nos actions sont déterminées par des entités sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle et qui semblent pourtant aller de soi. » « Il y a quelque chose d'invisible qui nous surplombe, plus solide que l'acier et, pourtant d'une désarmante fragilité. » « Il existe des forces étrangement semblables à celles qu'étudient les sciences de la nature, et pourtant qui obéissent à de tout autres lois. » « Ce mélange étonnant de résistance entêtée et de complexité perverse semble s'offrir à l'analyse, et pourtant il défie toute analyse. » On aurait du mal à trouver un sociologue qui ne soit pas ébranlé par l'une ou l'autre de ces perplexités. Ces énigmes ne sont-elles pas la source de notre *libido sciendi*, ce qui nous pousse à consacrer tant d'énergie à les résoudre ?

Et pourtant, comme nous allons nous en rendre compte, la distance est chaque jour plus grande entre la cause de ces étonnements et les efforts pour en rendre compte. Dans cette première partie je voudrais montrer que, bien que les intuitions de la

sociologie soient souvent justes, les solutions offertes par une définition automatique du social ont altéré ce que ces intuitions avaient de scientifique et de fertile. C'est pour cela que nous réexaminerons chacune de ces questions, l'une après l'autre, afin de pouvoir renouveler notre définition de la société.

Au lieu de diviser le domaine social, comme le font généralement des manuels de sociologie, en listes d'acteurs, de méthodes et de domaines *déjà* considérés comme des membres à part entière, je suis resté fidèle à mes principes relativistes en organisant la première partie de cet ouvrage en fonction des types de controverses portant sur ce qui *constitue* cet univers. Je crois qu'il est possible de conserver les principales intuitions des sciences sociales en examinant cinq incertitudes majeures portant¹ :

1°) sur la nature des regroupements : il existe de nombreuses manières contradictoires d'assigner une identité aux acteurs ;

2°) sur la nature des actions : dès qu'on suit un cours d'action donné, un vaste éventail d'êtres font irruption pour en transformer les objectifs initiaux ;

3°) sur la nature des objets : il semble que la liste des entités qui participent aux interactions sociales soit beaucoup plus ouverte qu'on ne l'admet généralement ;

4°) sur la nature des faits établis : les controverses se multiplient sur la nature des sciences naturelles et leurs liens de plus en plus étranges avec le reste de la société ;

5°) et, finalement, sur le type d'études conduites sous l'étiquette d'une science du social, dans la mesure où on ne voit jamais très clairement en quoi les sciences sociales seraient empiriques.

Si presque tout semble jouer contre la sociologie de l'acteur-réseau, c'est parce que, avant d'avancer dans quelque direction que ce soit, il faut *additionner* ces cinq incertitudes, chacune venant d'ailleurs rendre la précédente plus intrigante encore, avant de pouvoir retrouver un peu de bon sens — ce qui ne saurait advenir qu'à la fin. La plupart des utilisateurs de cette

1. J'ai retenu le terme d'« incertitudes » — dans une vague allusion au « principe d'incertitude » — parce qu'il n'est jamais possible de décider si l'incertitude provient de l'observateur ou du phénomène observé. Comme nous le verrons, l'observateur ne peut jamais savoir ce que l'acteur ignore, pas plus que l'acteur ne sait ce que l'observateur ignore. C'est précisément pour cette raison que le social demande à être réassemblé.

théorie ont jusqu'ici montré une patience limitée, et je ne peux pas leur en vouloir puisque le lecteur trouvera dans cette première partie une liste d'instructions qui visent à rendre le déplacement plus coûteux, plus lent et plus pénible²... C'est que je veux rompre avec l'habitude qui consiste à lier les notions de « société », de « facteur social » et d'« explication sociale » avec une *accélération* soudaine de la description. Lorsque les sociologues du social prononcent les mots « société », « pouvoir », « structure » et « contexte », ils semblent faire un bond en avant reliant de vastes pans de vie et d'histoire, mobilisant des forces titanesques, discernant dans les cas étudiés autant d'exemples typiques de structures cachées. Même s'il est vrai que les relations sociales plus anciennes sont empaquetées de façon à fournir des explications toutes faites à bien des énigmes, le temps est pourtant venu d'ouvrir tous ces emballages pour examiner avec soin le genre d'explications qu'ils peuvent vraiment fournir.

Dès qu'on souhaite découvrir des acteurs nouveaux et inattendus qui n'ont émergé que récemment et qui ne sont pas encore des membres de plein droit de la « société », il faut partir vers d'autres destinations et emporter avec soi un équipement très différent. Comme nous allons le voir, il y a autant de différences entre les deux usages du terme « social » qu'entre apprendre à conduire sur une autoroute déjà ouverte à la circulation et explorer pour la première fois le terrain irrégulier que devra traverser une route dont le projet a été planifié contre la volonté de nombreuses communautés locales³. Il ne fait pas de doute que

2. Les lecteurs plus directement intéressés par la sociologie des sciences peuvent commencer par lire le chapitre 4, p. 125, pour ensuite digérer les autres sources d'incertitude l'une après l'autre. On peut aussi commencer par l'interlude plus léger de la page p. 205.

3. Une lectrice qui nous demandait dans quelle mesure on pouvait réconcilier notre théorie du social avec la sociologie « conventionnelle » avançait comme objection la façon dont les malades atteints du sida se mobilisent en tant que groupe. Elle voyait dans les organisations de patients un cas de définition « conventionnelle » du social — tout simplement parce qu'elle avait déjà oublié l'innovation majeure grâce à laquelle ces patients s'étaient mis à faire de la politique avec des rétrovirus. Or, l'activisme lié au sida et, plus généralement, la prolifération des organisations de malades offrent exactement le genre d'innovations qui avait obligé les protagonistes, il y a quelques années, à modifier la définition du social. Voir S. EPSTEIN, *Impure Science. Aids, Activism and the Politics of Knowledge* (1996) ; M. CALLON et V. RABEHARISOA, *Le pouvoir des malades* (1999) ; et N. DODIER, *Leçons politiques de l'épidémie de sida* (2003). Cet exemple prouve avec quelle vitesse les sociologues peuvent inclure des associations même très nouvelles dans leur définition « conventionnelle » de la société.

le praticien de l'acteur-réseau préfère avancer lentement, sur des petites routes, à pied, et en payant de sa poche tout le coût du déplacement.

Ce changement de tempo est dû au fait que, au lieu d'adopter une position raisonnable et d'assigner un ordre défini par avance, la sociologie de l'acteur-réseau prétend être mieux en mesure de trouver de l'ordre *après* avoir laissé les acteurs déployer toute la gamme des controverses dans lesquelles ils se trouvent plongés. Tout se passe comme si l'on disait aux acteurs : « Nous n'allons pas essayer de vous discipliner, de vous faire coller à nos catégories ; nous allons vous laisser déployer vos propres mondes ; ce n'est qu'ensuite que nous vous demanderons d'expliquer comment vous en êtes arrivés à les établir. » Autrement dit, la tâche de définition et de mise en ordre du social doit être laissée aux acteurs eux-mêmes, au lieu d'être accaparée par l'enquêteur. C'est pourquoi, si l'on veut retrouver un certain sens de l'ordre, la meilleure solution consiste à tracer des connexions *entre* les controverses elles-mêmes plutôt que d'essayer de décider comment résoudre une controverse donnée⁴. La quête d'ordre, de rigueur et de structure n'est aucunement abandonnée. Elle est seulement décalée d'un degré supplémentaire vers l'abstraction, afin que les acteurs puissent déployer leurs différents cosmos, aussi contre-intuitifs qu'ils puissent paraître⁵.

C'est ce degré accru d'abstraction dans la théorie sociale qui rend notre théorie d'un abord difficile. Et pourtant, ce déplacement n'est pas plus difficile à comprendre que ce que fait une cartographe lorsqu'elle tente de reproduire le contour d'un

4. L'un des meilleurs exemples de la richesse de cette approche est fourni par L. BOLTANSKI et L. THÉVENOT, *De la justification* (1991). Dans cet ouvrage fondamental, les auteurs ont montré qu'il était possible de trouver un ordre beaucoup plus solide une fois que l'on avait accepté le fait que des Français ordinaires, lorsqu'ils sont engagés dans des polémiques au cours desquelles ils doivent justifier leurs positions, peuvent recourir non pas à un, mais à six principes de justification (les « Cités » ou « ordres de grandeur ») auxquels les auteurs ont par la suite ajouté la possibilité d'une justification écologique (Cf. C. LAFAYE et L. THÉVENOT, « Une justification écologique ? » [1993]) et, plus tard, une Cité « du projet » (BOLTANSKI et E. CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme* [1999]). Bien que ces principes soient incommensurables, en montant d'un degré dans l'abstraction les sociologues peuvent néanmoins les rendre comparables. C'est ce magnifique exemple de la puissance de la relativité que je voudrais m'efforcer d'imiter ici.

5. Ce n'est que dans la seconde partie que nous nous occuperons de la stabilisation des controverses. Pour des raisons qui ne seront éclaircies que plus tard, les sociologues du social n'ont pas été capables de maintenir la distinction nécessaire entre les deux étapes.

littoral inconnu sur une feuille de papier. Elle peut certes tenter de donner aux divers rapports envoyés par les explorateurs un format géométrique prédéterminé — les baies doivent avoir la forme de cercles, les caps de triangles, les continents de carrés. Mais, après avoir constaté la confusion de ces relevés dont aucun n'obéit exactement aux formes prédécoupées, la cartographe acceptera avec empressement toute proposition de remplacer la quête de rigueur géométrique par un quadrillage cartésien totalement abstrait. S'il paraît terriblement pauvre de relever chaque point par sa longitude et sa latitude, il serait plus stupide encore de s'obstiner à ne garder que les données qui correspondent à des formes géométriques définies à l'avance... Notre cartographe utilisera ce quadrillage vide pour enregistrer patiemment le contour du littoral autorisant dès lors un tracé aussi tortueux que l'histoire géologique elle-même. De la même façon, l'acteur-réseau prétend qu'il est possible de tracer des relations plus solides et de découvrir des motifs plus éclairants en prenant acte des liens entre des cadres de références instables et changeants, plutôt qu'en s'efforçant de maintenir la stabilité d'un de ces cadres. La société n'est pas plus faite d'« individus », de « cultures » ou d'« États-nations », même « en gros », que l'Afrique n'est, « en gros », un cercle, la France un hexagone, ou la Cornouaille un triangle. Rien de surprenant dans ce mouvement vers l'abstraction : chaque discipline scientifique met du temps à développer le type de relativisme adapté à ses données. Pourquoi la sociologie serait-elle la seule discipline à ne pas inventer sa propre voie et à s'en tenir aux évidences premières ? Maintenant que les géologues ont accepté le principe de plaques continentales froides et rigides flottant librement au-dessus du magma en fusion qui s'épanche hors de failles océaniques profondes, ne disposent-ils pas, si l'on me permet l'expression, d'un terrain plus ferme ? De même, la sociologie de l'acteur-réseau prétend que nous parviendrons à construire le monde social de façon beaucoup plus scientifique si nous nous abstenons d'interrompre le flot des controverses. Nous devons, nous aussi, prendre pied sur un terrain solide : en l'occurrence, sur des sables mouvants. Bien qu'on mette souvent en garde contre le danger de « se noyer dans le relativisme », je prétends au contraire qu'on doit apprendre à y nager...

Les métaphores empruntées à la cartographie ou à la physique font cependant long feu dès que l'on commence à déployer tout l'éventail des incertitudes auxquelles les sociologues des associations vont avoir affaire. En effet, les acteurs semblent avoir une capacité stupéfiante à se trouver en désaccord avec tout ce que les sociologues sont censés tenir pour acquis au début de leur travail. Abandonner le cadre de référence fixe qu'offrait l'éther, comme l'ont fait les physiciens, semble assez facile par comparaison avec le lest qu'il nous faudra lâcher si nous voulons laisser les acteurs libres de déployer toute l'incommensurabilité dont ils sont capables dans leurs manières de faire des mondes⁶.

Pour revenir à l'exemple de notre cartographe, tout se passe comme si celle-ci devait non seulement recourir à des relevés provenant de nombreux voyageurs, mais encore à de multiples grilles de projection, comme si chaque point requérait son propre système de coordonnées. Face à une telle confusion, elle peut décider soit de restreindre la gamme des controverses, soit de leur laisser libre cours. Pré-relativiste, la première solution fonctionne parfaitement, mais elle risque de limiter la sociologie à des situations de routine, froides et tranquilles. Relativiste, la seconde solution devra cartographier des situations chaudes, actives et extrêmes, mais à condition qu'on laisse les controverses se déployer jusqu'au bout. La plupart des difficultés auxquelles se heurte le développement de nos disciplines tiennent à un refus d'être trop théorique et à une tentative déplacée de s'accrocher au bon sens, mêlée à un désir prématuré d'engagement politique. La pire solution serait de tenter un compromis entre ces deux positions, dans la mesure où les controverses ne sont pas seulement des nuisances qu'il s'agirait de tenir à l'écart, mais ce qui permet au social de s'établir et aux différentes sciences sociales de contribuer à sa construction. Telle est la position extrême que je voudrais m'efforcer de maintenir aussi longtemps que possible. Son principal défaut est que, tout au long de leurs pérégrinations, les lecteurs devront se contenter

6. En anglais, l'expression « *world-making* » : N. GOODMAN, *Manières de faire des mondes* (1992), serait appropriée si ce n'est pour la conception du « faire » qui lui est associée et pour l'unicité du « monde » impliqué dans sa définition. Nous redéfinirons plus loin le constructivisme — voir p. 126 — et, plus loin encore, ce que composer un « monde commun » signifie — p. 373.

d'une diète sévère : il leur faudra se nourrir des controverses sur le social.

Dans le monde que la sociologie de l'association s'efforce de parcourir, aucun déplacement ne semble possible sans de coûteuses et pénibles traductions. En choisissant de voyager avec la sociologie de l'acteur-réseau, le lecteur doit se préparer à marcher très lentement ; son mouvement sera constamment interrompu, perturbé, stoppé et désorienté par les cinq types d'incertitudes. Les sociologues du social, eux, peuvent se déplacer rapidement, emportant avec eux du pouvoir et des connexions de façon presque immatérielle, tandis que le praticien de l'acteur-réseau doit cheminer aussi lentement qu'un termitier pour tracer la plus infime connexion. Et pourtant, cette lenteur, cette lourdeur, cette myopie, c'est la méthode même. C'est pourquoi, à la fin de cet ouvrage, nous tenterons de résumer ce qui différencie une bonne description d'une mauvaise en nous posant trois questions : a) Toutes les difficultés du voyage ont-elles été identifiées ? b) Nous sommes-nous acquittés de l'intégralité du prix qu'entraîne le déplacement d'une connexion à l'autre ? c) Le voyageur n'a-t-il pas triché en acceptant subrepticement de se faire prendre en auto-stop par un « ordre social » déjà existant ? Mais, avant d'en arriver là, mon conseil est d'emporter aussi peu de bagages que possible, de ne pas oublier de payer son billet, et de s'attendre à des retards...

Première source d'incertitude

Pas de groupes, mais des regroupements

PAR où faut-il commencer ? Comme toujours *in medias res*, par le milieu des choses. La lecture d'un quotidien ferait-elle l'affaire ? Pourquoi pas ? Ce point de départ en vaut bien d'autres.

Dès que nous ouvrons le journal, nous sommes pris sous une averse, une inondation, une épidémie, une infestation : toutes les deux lignes, un auteur laisse des indices qu'un groupe est en train de se faire ou de se défaire. Ici, c'est le P-DG d'une grande entreprise qui déplore que, cinq ans après la fusion, les différentes branches de sa société ne soient pas encore pleinement intégrées et se demande comment « promouvoir une culture d'entreprise commune » ; quelques lignes plus bas, on trouve un anthropologue qui explique qu'il n'y a pas de différence « ethnique » entre les Hutus et les Tutsis au Rwanda, mais qu'il s'agit en réalité d'une « différence de classe » « instrumentalisée » par les autorités coloniales puis « naturalisée » sous forme de différence « culturelle » ; dans le Courrier des lecteurs, un Écossais nous rappelle l'« alliance glorieuse » entre la France et la reine Mary d'Écosse, pour expliquer pourquoi son pays ne devrait pas céder à l'europhobie des Anglais ; un autre correspondant s'efforce d'expliquer pourquoi les jeunes Françaises de seconde génération issues de l'immigration algérienne qui se présentent à l'école en portant un voile islamique sont considérées par leurs professeurs comme des « fanatiques » qui

« s'excluent elles-mêmes » de la République ; dans la section sur l'Europe, on apprend que les fonctionnaires de Bruxelles pensent de plus en plus « en tant qu'Européens » et ne sont plus « prisonniers de leur origine nationale » ; dans le supplément musical, une dispute féroce sur la fréquence de leurs diapasons déchire les ensembles baroques : on s'accuse d'« archaïsme », de « mépris de la tradition », ou d'« académisme » ; dans la section informatique, un journaliste tourne en dérision l'attachement des utilisateurs d'Apple à des machines devenues marginales et propose une « interprétation culturelle » de ce qu'il appelle une forme de « techno-fanatisme » ; plus bas, un éditorialiste prédit que, bien que ses frontières soient relativement récentes, l'Irak continuera d'exister en tant que nation et ne se divisera pas en fonction des vieux clivages religieux ou des « zones d'influence » historiques ; dans une autre colonne, l'accusation selon laquelle ceux qui seraient contre la guerre en Irak seraient « anti-américains » est tournée en dérision. Bref, ça ne s'arrête jamais : appartenir à un groupe, c'est se trouver mobilisé par des liens incertains, fragiles, controversés et constamment fluctuants.

N'est-ce pas étrange ? Si nous nous contentions de suivre les indices livrés par nos journaux, l'intuition principale de la sociologie devrait être qu'à chaque moment les acteurs se voient proposer l'affiliation à un groupe. Et pourtant, lorsqu'on lit les théoriciens du social, il semblerait que la question principale, à la fois la plus importante et la plus urgente, c'est de savoir quelle unité originaire fournit le meilleur point de départ pour commencer une enquête sociale. Devons-nous considérer que les agrégats sociaux sont constitués d'« individus », d'« organisations », de « classes », de « rôles », de « trajectoires biographiques », de « champs discursifs », de « gènes égoïstes », de « formes de vie », ou de « réseaux sociaux » ? Les sociologues n'ont de cesse de désigner une entité réelle, solide, prouvée et bien établie, pour s'en prendre aux autres en critiquant leur caractère artificiel, imaginaire, transitoire, illusoire, abstrait, impersonnel ou privé de signification. Devons-nous concentrer nos efforts, se demandent-ils, sur le niveau micro des interactions, ou nous faut-il considérer le niveau macroscopique, à moins qu'il ne soit préférable de partir d'un niveau intermédiaire ? De quels éléments vaut-il mieux partir : des marchés, des organisations ou des réseaux ?

Alors que l'expérience la plus courante du monde social consiste à être soumis simultanément à *plusieurs* sollicitations de regroupement possibles et contradictoires, il semble que la décision la plus importante qu'il faille prendre avant de devenir chercheur en sciences sociales soit de déterminer au préalable quels sont les ingrédients *déjà* présents dans la société. S'il est assez évident que nous nous trouvons *enrôlés* dans un groupe à travers une série d'interventions qui rendent visibles ceux qui clament la pertinence d'un groupe et le peu d'importance des autres, tout se passe comme si les sociologues devaient décréter qu'il existe « dans le monde » un type de groupes qui serait réel, tandis que les autres seraient inauthentiques, obsolètes, artificiels. Alors que nous savons pertinemment que le monde social se caractérise avant tout par le fait que des agents y tracent constamment des frontières pour y regrouper d'autres agents, les sociologues du social considèrent que la caractéristique principale de ce monde réside dans l'existence indubitable des frontières, indépendamment de l'identité de ceux qui les dessinent et du type d'outils qu'ils emploient. Plus étrange encore : tandis que les sociologues, les économistes, les historiens, les psychologues et les politologues, armés de leurs articles de presse, de leurs démonstrations, de leurs cours, de leurs rapports, de leurs enquêtes, de leurs commissions et de leurs statistiques, œuvrent à définir et redéfinir les groupes, les théories sociales les plus courantes font encore comme si l'existence des acteurs concernés restait indépendante de cette masse de travail investie par les professionnels ou, pire, comme si cette boucle réflexive inévitable empêchait à tout jamais la sociologie de devenir une véritable science. Et pourtant, qui saurait invoquer l'« inconscient » sans Freud ? Qui pourrait dénoncer l'« aliénation » sans Marx ? Qui serait en mesure de s'identifier aux « classes moyennes aisées » sans les statistiques sociales ? Qui apprendrait à « se sentir européen » sans les éditoriaux de la presse proeuropéenne ?

Pour résumer, tandis que le premier problème, pour les sociologues, semble être de choisir un regroupement privilégié, notre expérience quotidienne, si nous l'écoutons, nous suggère qu'il faudrait plutôt prendre comme point de départ les processus contradictoires de formation ou de démantèlement de groupes — tâche à laquelle les sociologues contribuent activement. Ou bien nous suivons les sociologues et nous commençons notre

voyage en déterminant dès le départ quelle sorte de groupe et quel niveau d'analyse doivent retenir notre attention, ou nous commençons nos pérégrinations par les traces que laissent derrière elles les innombrables controverses où se trouvent engagés les acteurs eux-mêmes. Ce premier résultat nous met devant un choix qu'il faudra refaire plusieurs fois au cours de cet ouvrage : suivre les sociologues ou suivre le social...

Alors qu'on ne compte plus les enquêtes sociologiques qui commencent par affirmer l'existence d'un ou de plusieurs types de regroupement avant de s'excuser profusément pour cette limitation quelque peu arbitraire, rendue nécessaire, explique-t-on le plus souvent, par l'« obligation de limiter son propos » ou par le « droit d'un scientifique à définir son objet », ce n'est pas là le genre d'affirmations, d'obligations et d'excuses avec lesquelles les sociologues des associations choisissent de commencer. La première source d'incertitude dont nous devons tirer des leçons, c'est justement qu'il n'y a pas de groupe ni de niveau qu'il faille privilégier, pas de composant pré-établi qui puisse faire office de point de départ irréfutable¹. Notre tâche ne consiste pas à établir — même par souci de clarté, pour paraître raisonnable ou par obligation de méthode — une liste stable des regroupements constituant le social. Bien au contraire : nous allons débiter par les controverses sur l'appartenance, y compris bien sûr les controverses qui divisent les sociologues au sujet de la composition du monde social lui-même.

Si quelqu'un s'avisait de me faire remarquer que les termes de « groupe », de « regroupement » et d'« acteur » sont privés de signification, je répondrais que c'est exact. Le mot « groupe » est si vide de sens qu'il n'indique ni la taille ni le contenu ; on pourrait l'appliquer à une planète autant qu'à un individu, à Microsoft autant qu'à ma famille, aux plantes comme aux babouins. C'est précisément pour cela que je l'ai choisi.

1. Les ethnométhodes de Garfinkel partent du même constat, en commençant par des descriptions mondaines plutôt que par des controverses, ou par l'idée astucieuse de « *breaching* », qui permet de révéler les controverses même dans les situations les plus ordinaires. Voir H. GARFINKEL, *Studies in Ethnomethodology* (1967). Comme dans l'acteur-réseau, la conclusion est identique : ce n'est pas au sociologue de décider à l'avance et à la place de celui qui y participe ce dont le monde social est fait — une idée parfaitement acceptée par les chimistes, les physiciens et les naturalistes, mais encore considérée avec beaucoup de méfiance par les sciences sociales. Pour une présentation en français voir M. DE FORNEL, A. OGIEN, A. et L. QUÉRÉ, *L'ethnométhodologie* (2001).

Nous touchons là à un point important du vocabulaire de la sociologie de l'acteur-réseau, avec lequel je dois familiariser le lecteur dès à présent afin d'éviter toute confusion entre le langage employé dans cet ouvrage et le paysage que nous allons traverser. En règle générale, je préfère recourir au répertoire le plus vague, le plus banal, voire le plus vulgaire, de façon à éviter de le confondre avec les langues multiples parlées par les acteurs eux-mêmes. Les sociologues du social, quant à eux, font exactement le contraire : ils s'efforcent d'employer des termes précis, bien choisis, sophistiqués pour désigner ce que les acteurs expriment. Mais c'est d'après moi ce qui leur fait courir le risque de confondre les deux métalangages — car les « acteurs aussi » possèdent leur propre métalangage, aussi sophistiqué et aussi réflexif que celui qui prétend les expliquer. En affirmant que les acteurs ne font que dissimuler ce que le sociologue leur fait dire, on court le risque de ne plus conserver la variété de ce que disent les acteurs — la sociologie critique, elle, n'hésite pas à parler à la place des acteurs rendus muets par définition. La sociologie de l'acteur-réseau préfère recourir à ce qu'on pourrait appeler un *infralangage* qui reste vide de sens, si ce n'est qu'il permet le déplacement d'un cadre de référence à l'autre. Mon expérience me porte à croire que c'est là une meilleure façon de faire résonner le vocabulaire des acteurs — et si cette pratique relègue au second rang le jargon des sciences sociales, j'avoue que cela ne m'inquiète pas le moins du monde². Si je devais proposer un contrôle qualité pour décider si une description de type acteur-réseau est bonne ou mauvaise, il suffirait de nous demander si elle permet aux concepts des acteurs d'être *plus forts* que ceux des analystes ou si, au contraire, c'est l'analyste qui fait tout le travail. Dans le cas d'un document écrit, cela implique un test aussi simple que discriminant : la prose des commentateurs est-elle plus intéressante, aussi intéressante ou moins intéressante que les citations et documents provenant des « acteurs eux-mêmes » dont le compte rendu est issu ? Si vous pensez que le test est trop facile à passer, c'est que la sociologie de l'acteur-réseau n'est pas faite pour vous.

2. Pour la même raison que J. RANCIÈRE, *Le philosophe et ses pauvres* (1983).

Une liste des traces laissées par la formation de groupes

Les nombreuses disputes auxquelles se livrent les sociologues et les acteurs eux-mêmes au sujet des composantes premières de la société ne doivent pas nous faire désespérer des sciences sociales. Si la sociologie de l'acteur-réseau ne prétend pas nous apprendre un jour que la société est « vraiment » faite de petits agents individuels et calculateurs, elle ne prétend pas non plus que, puisque tout se vaut, on peut choisir son candidat selon l'humeur du moment. Au contraire, elle tire de ces incertitudes la conclusion relativiste, c'est-à-dire scientifique, que ces controverses fournissent à l'analyste une ressource essentielle pour rendre traçables les connexions sociales. Elle affirme simplement que, une fois ces nombreux cadres de référence devenus familiers, il sera possible de parvenir à une compréhension adéquate de la genèse du social, dans la mesure où une connexion relativiste entre des cadres de référence constitue une meilleure base de jugement objectif que les coordonnées absolues (et donc arbitraires) suggérées par le bon sens. C'est pour cette raison qu'il est essentiel de *ne pas* commencer par une déclaration du type : « les agrégats sociaux originaires sont principalement faits de (x) » — et peu importe si (x) représente l'« agent individuel », les « organisations », les « races », les « petits groupes », les « États », les « personnes », les « membres », la « volonté de puissance », la « libido », les « biographies », les « champs », etc. Notre but n'est pas de stabiliser le social à la place des acteurs qu'elle étudie mais de laisser les acteurs, au contraire, faire le travail de composition du social à notre place³.

S'il peut sembler à première vue plus facile pour les sociologues de choisir un groupe plutôt que de cartographier les controverses sur la formation de tous les groupes, c'est l'inverse qui est vrai : les controverses laissent beaucoup plus de traces dans leur sillage que des connexions déjà établies qui, par définition, restent muettes et invisibles. Si un groupement donné est simplement donné, alors il est muet et on ne peut rien en dire ; il

3. Comme nous l'avons vu dans l'introduction, les tâches de stabilisation sont exactement aussi importantes mais ne peuvent être étudiées qu'après avoir été soigneusement distinguées du déploiement des controverses.

n'engendre aucune trace et ne produit par conséquent aucune information. S'il devient visible, c'est parce qu'on est en train de le constituer ou de le démanteler : les données nouvelles et intéressantes vont alors proliférer. Notre solution consiste à ne plus chercher à dresser la liste des groupements de base — tâche qu'on ne saurait jamais mener à bien — mais plutôt la liste des éléments toujours présents dans les controverses portant sur les groupes — ce qui est beaucoup plus simple. Cette seconde liste est plus abstraite, certes, dans la mesure où elle porte sur le travail nécessaire à la délimitation de tout regroupement, mais elle produit aussi beaucoup plus de données, puisque chaque fois qu'il est fait référence à un nouveau groupe, le mécanisme de fabrication nécessaire à sa perpétuation deviendra visible, et par conséquent traçable. Tandis que, après cent cinquante ans de labeur, les sociologues ne se sont pas encore mis d'accord sur de ce qu'ils devraient considérer comme les « vrais » agrégats sociaux⁴, il est relativement facile de s'accorder sur le fait que certains éléments seront toujours présents dans toute controverse portant sur la formation de groupes — en y incluant bien évidemment les disputes universitaires : a) on fait parler les groupes ; b) on identifie les antigroupes ; c) on a recours à de nouvelles ressources pour rendre leurs frontières plus durables ; et d) on mobilise les professionnels avec tout leur équipement statistique et intellectuel.

Commençons par le premier trait : pour délimiter les contours d'un groupe — peu importe s'il s'agit de le créer *ex nihilo* ou simplement de le réaffirmer —, il faut d'abord qu'il y ait des porte-parole qui « parlent au nom » du groupe et de son existence, porte-parole souvent très bavards, comme on l'a vu dans l'exemple du journal. Quel que soit l'exemple que l'on prenne, qu'il s'agisse des féministes californiennes propriétaires de chiens, des Kosovars dans l'ancienne Serbie, des « chevaliers du Tastevin » dans ma Bourgogne natale, des Achuars d'Amazonie, des comptables, des militants altermondialistes, des sociologues des sciences, du moi, des trotskistes, de la classe ouvrière, des

4. Cette incertitude sur le point de départ — individus, structures, champs, trajectoires, etc. — s'explique notamment par la croyance qui veut que la société soit hiérarchisée selon des dimensions qui iraient du petit au grand. L'origine de cette erreur de saisie et les façons de l'éviter ne seront abordées que dans la seconde partie.

forces du marché, des conspirations, des « indigènes de la République », etc., tous ces groupes ont besoin de personnes qui définissent ce qu'ils sont, ce qu'ils devraient être, ce qu'ils ont été. Ces porte-parole sont constamment au travail, justifiant l'existence du groupe, invoquant des règles et des précédents et, comme nous allons le voir, mesurant chaque définition à l'aune de toutes les autres. Les groupes ne sont donc pas des objets silencieux, mais plutôt le produit provisoire d'un brouhaha constant où s'expriment des millions de voix contradictoires définissant des limites et assignant des appartenances. Point de groupe sans une espèce de préposé au recrutement. Point de troupeau de moutons sans un berger — et son chien, sa canne, ses liasses de certificats de vaccination, ses montagnes de formulaires destinés à obtenir des subventions européennes... Si vous croyez encore que les regroupements existent « par eux-mêmes », comme par exemple celui que constitue l'« individu », songez seulement à la quantité de travail requise pour que chacun d'entre vous puisse « prendre sa vie en main ». Combien d'admonestations, d'exhortations faut-il entendre de nos parents, de nos enseignants, de nos patrons, de nos compagnons, de nos collègues avant d'apprendre qu'il nous faut dorénavant constituer un groupe par nous-mêmes et posséder un *ego* ? Et avec quelle rapidité sommes-nous capables d'oublier cette leçon⁵ ! Il suffit de penser à la masse de propos et d'écrits qui ont été investis dans la délimitation de cet ensemble extraordinaire : l'*Homo œconomicus*⁶. Ainsi, bien que les groupes semblent tenir par eux-mêmes, la sociologie de l'acteur-réseau n'en considère aucun sans son cortège de faiseurs de groupes, de porte-parole et de préposés à la cohésion.

5. C'est la grandeur de l'inter-psychologie de Tarde que d'avoir mis en relation le degré d'influence et l'augmentation de l'individualisation. Cf. G. TARDE, *L'opinion et la foule* (1901 [1989]) ; nous reprendrons cette question de la subjectivation p. 311.

6. Voir G. TARDE, *Psychologie économique* (1902). L'ouvrage principal reste K. POLANYI, *La grande transformation* (1983) ; voir aussi A.O. HIRSCHMAN, *Les passions et les intérêts* (1980) ; M. CALLON, *The Laws of the Markets* (1998) ; ainsi que les disciplines de l'anthropologie et de l'économie. Pour des études empiriques récentes se plaçant dans la perspective de la sociologie de l'acteur-réseau, voir. F. MUNIESA, « Des marchés comme algorithmes : sociologie de la cotation électronique à la Bourse de Paris » (2004) et V. LÉPINAY, « Les formules du marché. Ethno-économie d'une innovation financière : les produits à capital garanti » (2003).

Deuxièmement, à chaque fois qu'il est nécessaire de tracer ou de retracer les frontières délimitant un groupe, les autres sont systématiquement désignés comme étant vides, archaïques, dangereux, obsolètes, etc. On n'affirme jamais un lien que par comparaison avec d'autres liens concurrents, si bien que la définition de tout groupe implique aussi de dresser une liste des *anti-groupes*. Voilà qui est bien commode pour l'observateur, car cela veut dire que les acteurs seront constamment engagés dans un travail explicite pour établir la carte du « contexte social » dans lequel ils évolueront, offrant ainsi à l'analyste une théorie pleinement développée du type de sociologie qu'il convient de leur appliquer⁷. C'est pour cette raison qu'il est si important de *ne pas* définir par avance le type d'agrégats sociaux susceptibles de fournir le contexte de toutes ces cartographies. La délimitation des groupes n'est pas seulement l'une des choses qui occupent les sociologues : c'est aussi l'une des tâches auxquelles les acteurs se livrent constamment, les acteurs faisant la sociologie pour les sociologues, les sociologues apprenant des acteurs ce qui constitue leurs associations.

Ce résultat trivial s'oppose pourtant aux réflexes conditionnés des sociologues critiques : pour eux, le cadre d'ensemble échappe aux acteurs, qui se réduisent à de simples « informateurs ». C'est pour cette raison qu'il faut leur *apprendre* ce qu'est le contexte « dans lequel » ils opèrent et dont ils n'aperçoivent qu'une petite partie, tandis que l'analyste, perché en altitude, embrasserait tout l'« ensemble » de son regard. Le prétexte qui permet aux chercheurs d'occuper le point de vue de nulle part, celui de Dieu, vient généralement de ce qu'ils prétendent faire de façon « réflexive » ce que les acteurs feraient « sans y prêter attention ». Mais même cela est douteux. Le peu de savoir raisonné que les sociologues sont en mesure d'accumuler est toujours extrait du processus réflexif de formation de groupes prélevé par une opération très proche du parasitisme. La plupart du temps, ce qui passe en sciences sociales pour de la réflexivité n'est que l'absence de pertinence des questions que l'analyste soulève, en complet

7. Personne n'a développé cela aussi bien que Garfinkel. Voir notamment le cas célèbre de l'affiliation sexuelle incertaine d'Agnes et sa critique par N.K. DENZIN, « Harold and Agnes : A Feminist Narrative Undoing » (1990).

décalage avec ce qui préoccupe véritablement les acteurs⁸. En règle générale, il vaut donc mieux adopter la position par défaut selon laquelle l'observateur a toujours une boucle de réflexivité de *retard* sur ceux qu'il choisit d'étudier. Même si ce n'est pas toujours vrai, on risquera moins de se tromper qu'en prétendant être plus lucide que ceux qu'on étudie.

Troisièmement, lorsque des groupes sont formés ou redistribués, leurs porte-parole cherchent frénétiquement des façons de les *définir* : leurs frontières fragiles doivent être marquées, délimitées, et fixées pour devenir un peu plus durables. Quelle que soit sa taille, chaque groupe a besoin d'un *limes*, à l'image de la frontière mythologique que Romulus traça autour de ce qui allait devenir Rome. Encore une fois, c'est pour l'analyste une chance, puisque toute formation d'un groupe va s'accompagner ainsi de la mise au jour de toute une gamme de ressources mobilisées pour renforcer sa frontière contre les pressions contradictoires exercées par tous les antigroupes concurrents qui menaceraient de la dissoudre. Et, en effet, il existe mille et une façons d'inscrire la définition du groupe de façon plus stable et plus certaine, si stable et si certaine qu'à la fin il semblera aussi indiscutable qu'une table ou qu'un broc. On peut se réclamer de la tradition ou du droit ; on peut inventer des hybrides étranges, comme l'« essentialisme stratégique », ou fonder la frontière en « nature » ; on peut même aller chercher un « fondement génétique », l'associer avec « le sang et le sol », en faire une « tradition populaire », ou l'enraciner dans les mœurs et les habitudes ; on peut rattacher le groupe à la liberté, à l'émancipation, à l'artifice, à la mode, ou à l'histoire. Toujours est-il qu'à la fin il sera devenu si difficile de douter de son existence durable qu'il sera tenu pour acquis et ne produira plus de trace, d'étincelle ou d'information. Le nouvel élément se trouvera désormais entièrement *hors* du monde social — au sens n° 2 — même s'il ne devient qu'à ce moment l'un des composants agréés de la société au sens n° 1.

8. La réflexivité est un terme piégé qui revêt une signification intéressante lorsqu'il s'applique aux acteurs et aux objets, et qui prend un sens délétère lorsqu'il fait office de vertu épistémologique protégeant le sociologue de toute infraction à l'objectivité. Cf. A. HENNION, « Vers une pragmatique du goût » (2003). Hennion suggère souvent de prendre plutôt pour exemple de réflexivité cette merveilleuse forme pronomiale de la grammaire française : « il s'avère », « il s'agit ».

Enfin, quatrième, parmi les nombreux porte-parole qui contribuent à la définition durable des groupes, il convient d'inclure les sociologues, les sciences sociales, les statistiques et le journalisme. C'est là l'une des principales différences entre les deux écoles de pensée. Pour les sociologues du social, la sociologie devrait s'efforcer de devenir une science, au sens traditionnel et désintéressé d'un regard objectif porté sur un monde extérieur qui autoriserait une description en quelque sorte indépendante des groupes que les acteurs contribuent à matérialiser. Pour les sociologues des associations, toute étude d'un groupe par quelque sociologue que ce soit est partie intégrante de ce qui fait exister, durer, décliner ou disparaître tel ou tel groupement. Dans le monde développé, il n'existe aucun agrégat qui n'ait pour appendice quelque instrument, document, observation, généalogie lié à l'une ou l'autre des sciences sociales. Qu'on ne voie pas là une « limite inhérente » de la discipline, les sociologues étant aussi des « membres de leur société » et ne pouvant donc « s'arracher » à l'emprise de leurs propres « catégories sociales ». Il faut simplement imputer cette qualité (et non cette faiblesse) au fait que les analystes se trouvent sur un pied d'égalité avec ceux qu'ils étudient, qu'ils font exactement le même travail et qu'ils participent aux mêmes tâches de tracer des liens sociaux, même s'ils emploient des instruments différents et n'ont pas les mêmes vocations professionnelles. Si, dans la première école, les acteurs et les observateurs sont dans deux bateaux différents, dans la seconde, ils sont dans le même bateau tout du long et jouent le même rôle, à savoir contribuer à la formation de groupes. Si le social doit être assemblé, on ne sera jamais trop nombreux. Ce n'est qu'à la fin de cet ouvrage que nous tirerons les conclusions politiques de ce principe d'égalité fondamentale entre acteurs et observateurs.

Malgré le caractère grossier et provisoire de cette liste, elle nous apprend déjà à tracer de nombreuses connexions sociales, et nous évite de nous retrouver constamment enlisés dans l'impossibilité de décider une fois pour toutes ce qui devrait constituer l'unité d'analyse pertinente par laquelle la sociologie devrait débiter. Ce n'est là toutefois qu'un avantage très partiel de la sociologie de l'acteur-réseau : d'un côté, nous sommes en effet libérés d'une tâche impossible qui nous aurait ralentis ; de l'autre, il nous faut maintenant prendre en considération un

nombre de cartographies contradictoires beaucoup plus grand que ce que nous aurions souhaité — et cela va nous ralentir encore plus.

Pas de travail, pas de groupe

Comme nous venons de le voir, le choix n'est pas entre la certitude et la confusion, l'arbitraire de quelque décision *a priori* et le marasme des variations indéfinies. Ce que nous avons perdu d'un côté — une liste stable de groupes —, nous l'avons regagné de l'autre, puisque les regroupements doivent être constamment faits, ou refaits, et puisque, au cours de ce processus de création ou de re-création, les faiseurs de groupes laissent derrière eux des traces que l'informateur peut utiliser comme des données. Une façon d'exprimer cette différence consiste à dire que les agrégats sociaux ne sont pas l'objet d'une définition *ostensive* — comme le sont par exemple les tasses, les chats ou les chaises, que l'on peut pointer du doigt — mais seulement d'une définition *performative* : ils existeraient en vertu des différentes façons dont on affirme qu'ils existent. Cette distinction enveloppe toutefois toute une série de difficultés d'ordre linguistique et métaphysique, car je ne veux nullement suggérer que les groupes existeraient en vertu d'un *fiat*, ou, pire, en vertu de simples conventions linguistiques, par l'effet d'actes de parole⁹. J'utilise le terme de « performatif » uniquement pour souligner la distinction entre des groupes dotés d'une sorte d'inertie et des groupes dont la cohésion doit constamment être maintenue par des efforts de mobilisation et d'enrôlement. Trop souvent, en effet, les sociologues du social se plaisent à invoquer l'« inertie sociale », comme s'il existait quelque part un stock de connexions dont le

9. Non pas au sens que J. SEARLE, *La construction de la réalité sociale* (1998), applique aux sciences sociales, mais plutôt au sens proposé par I. HACKING, « The Self-Vindication of the Laboratory Sciences » (1992), pour rendre compte du succès des sciences naturelles. Afin de sauver le naturalisme, Searle a défini le monde social en termes de *bootstrapping*, augmentant ainsi l'abysse séparant les faits des lois sociales. Une seule minute d'enquête suffit cependant à dissoudre cette distinction, puisqu'il serait totalement impossible de maintenir quelque chose comme l'argent — l'exemple préféré de Searle — sans matériaux, et qu'aucun état de fait ne saurait être défini sans recourir à des catégories, du formalisme, de la convention et des traductions, à commencer par les mesures. Voir p. 157.

capital ne saurait s'éroder que sur de longues périodes. Dans la perspective de la sociologie de l'acteur-réseau, en revanche, lorsque vous cessez de faire et de refaire des groupes, vous cessez d'avoir des groupes. Aucune « force sociale » s'épanchant d'un quelconque réservoir ne viendra vous aider. Pour les sociologues du social, l'ordre constitue la règle, tandis que le déclin, le changement ou la création sont l'exception. Pour les sociologues des associations, l'innovation est la règle, et ce qu'il s'agit d'expliquer — les exceptions qui donnent à penser —, ce sont les diverses formes de stabilité à long terme et à grande échelle. Tout se passe comme si ce qui distinguait les deux écoles était comme une inversion brutale du rapport de la forme et du fond, du premier et du deuxième plan.

Les conséquences de cette inversion sont énormes. Si l'inertie, le caractère durable, l'étendue, la solidité, l'engagement, la constance, l'adhésion, etc. sont ce qu'il s'agit d'expliquer, alors on ne peut le faire sans rechercher des véhicules, des outils, des instruments et des matériaux capables de produire une telle stabilité — voir la troisième et la quatrième sources d'incertitude. Alors que le fait d'invoquer la société a pour le sociologue du social la grande vertu de servir sur un plateau cette stabilité — et en plus, gratuitement —, nous considérons la stabilité comme ce qui doit être expliqué en recourant à des *moyens* coûteux, innovants et rares. Mais surtout, notre théorie nous suggère que, par définition, ces instruments doivent avoir une autre qualité que celle qui consiste à être « sociaux », puisqu'ils doivent augmenter quelque peu l'*extension* du regroupement dans l'espace ainsi que sa *durée* dans le temps. Le problème de toute définition ostensive du social est qu'elle ne requiert aucun effort supplémentaire pour maintenir les groupes en existence, tandis que l'influence de l'observateur semble ne compter nullement — ou simplement comme un facteur de perturbation qu'il s'agit de minimiser autant que possible. Le grand avantage d'une définition performative est inverse : elle attire l'attention sur les pratiques nécessaires au maintien constant des groupes et sur la contribution fondamentale des *ressources* dont dispose l'observateur lui-même. La sociologie des associations doit s'acquitter en petite monnaie de dépenses que la sociologie du social semble payer d'un stock illimité de capital.

En mettant en relief les moyens pratiques investis dans la délimitation des groupes et dans leur entretien, nous rencontrons une différence de procédure qui marque une divergence nette — ce n'est pas la dernière ! — entre les autoroutes qu'empruntent les sociologues du social et les sentiers tortueux qui traversent les régions que nous souhaitons cartographier. Tout dépend en effet de ce que l'on désigne sous le terme de « moyens ». Les enquêteurs de la première école s'exclament : « Il nous faut de toute évidence partir de quelque part, par conséquent pourquoi ne pas commencer par définir la société comme un ensemble constitué de l'agrégat (x) — par exemple l'individu calculateur, ou le champ, ou la classe ? » Les autres affirment avec autant d'énergie : « Laissons les acteurs faire le travail à notre place. Ne définissons pas pour eux ce qui constitue le social ! » Ces démarches divergentes s'expliquent par le fait que, aux yeux du premier groupe de chercheurs, le choix d'un point de départ n'est pas absolument crucial, dans la mesure où le monde social existe *toujours déjà*. À leurs yeux, mettre en exergue les « classes » plutôt que les « individus », les « nations » plutôt que les « classes », les « trajectoires biographiques » plutôt que les « rôles sociaux », ou les « réseaux sociaux » plutôt que les « organisations » ne change rien au fond, dans la mesure où les chemins finiront de toute façon par se recouper, puisqu'ils ne sont que des façons quelque peu arbitraires de dessiner le contour du même gros animal — de la même façon qu'il est possible d'attraper le proverbial éléphant du conte indien par la jambe, l'oreille, la trompe, ou les défenses. La situation est toute différente dans le cas de la sociologie de l'acteur-réseau, puisque ni l'existence de la société ni celle du social ne sont données de prime abord. Il faut au contraire les discerner à travers de subtils changements dans la façon de connecter des ressources qui sont encore à ce stade non sociales. Ainsi, en fonction du point de départ sélectionné, on aboutira à des dessins absolument incommensurables d'animaux complètement différents. Pour la première école, la société est toujours là, jetant tout son poids derrière tout véhicule susceptible de la transporter ; dans la seconde approche, les liens sociaux doivent être tracés *par la circulation* de différents véhicules dont aucun ne saurait *remplacer* l'autre.

Si, par exemple, un informateur affirme qu'il vit « dans un monde ordonné par Dieu », une telle affirmation n'est pas vraiment différente de celle d'un autre informateur expliquant qu'il est « dominé par les forces du marché », puisque chacun de ces termes — « Dieu » et le « marché » — ne sont que de simples « expressions » du *même* monde social. Mais, pour le sociologue de l'acteur-réseau, il y a là une différence énorme, insurmontable, incommensurable. Une association avec Dieu *n'est pas* remplaçable par une autre association ; elle est absolument spécifique et ne peut être réconciliée avec une expression associant les forces du marché qui, à leur tour, se réfèrent à un schéma totalement différent de celui que dessineraient, par exemple, des liens juridiques. Les sociologues du social disposent toujours d'un troisième terme, un maître vocabulaire apparemment aussi stable qu'absolu dans lequel il leur est possible de traduire les vocabulaires des informateurs, un étalon qui agirait comme une sorte de caisse de compensation pour les tirages instantanés d'explications qui ont toutes en commun la même qualité première : celle d'être faites *en social* — le social n° 1. Les sociologues de la seconde école, en revanche, ne disposent pas d'une telle devise. Le terme « social » — n° 2 — ne peut rien remplacer, il ne saurait mieux exprimer quelque chose d'autre, il ne saurait se substituer — sous quelque forme que ce soit — à aucune autre chose. Il n'est pas la mesure commune de toutes choses, à l'image d'une carte de crédit acceptée presque partout. Ce n'est qu'un mouvement que l'on ne peut saisir qu'indirectement, lorsque se produit un léger changement dans une association préexistante qui se renouvelle ou se transforme. Loin d'être une denrée stable et certaine, le social n'est qu'une étincelle occasionnelle produite par le glissement, le choc, le léger déplacement d'autres phénomènes, *non sociaux*. Faut-il en conclure que les tenants de l'acteur-réseau vont devoir prendre au sérieux les moindres nuances entre les différentes façons qu'ont les gens de « faire le social » ? J'en ai peur.

Médiateurs contre intermédiaires

On pourrait atténuer les différences entre les deux écoles de pensée en disant que tous les sociologues s'accordent

« naturellement » sur le fait que les groupes sont nécessairement façonnés et refaçonnés sous l'effet de quelque moyen non social, et qu'aucun regroupement ne saurait se perpétuer sans être entretenu. Tout le monde sera d'accord pour dire, par exemple, que les festivals populaires sont nécessaires si l'on veut « restaurer du lien social » ; que la propagande est indispensable pour « ranimer » les passions liées aux « identités nationales » ; que les traditions sont régulièrement « inventées » ; qu'il est bon pour une entreprise de distribuer un journal si elle entend « créer un sentiment de loyauté » ; que sans étiquettes et sans codes barres, il serait très difficile de « calculer » un prix ; que les « fessées » ne peuvent pas nuire à l'apprentissage de la « responsabilité » chez l'enfant ; que sans un totem, il serait difficile aux individus composant une tribu de comprendre qu'ils sont « membres » du même clan, et ainsi de suite. Nos claviers d'ordinateurs vomissent à flot continu ce genre d'expressions. Mais leur effet dépend de la façon dont nous comprenons précisément des façons de parler qui font toutes allusion à la « fabrication » des groupes. Pour les sociologues du social, de telles expressions désignent les nombreux avatars du *même* ordre social ou les différents outils à travers lesquels il se « représente » ou se « reproduit »¹⁰. À leurs yeux, les « forces sociales » sont toujours déjà présentes en coulisses, si bien que les *moyens* nécessaires à leur manifestation comptent beaucoup certes — mais pas tant que cela...

Or, pour les sociologues des associations, ces moyens font toute la différence, puisqu'il n'y a pas de société donnée au commencement, pas de réservoir de liens, pas de grand pot de colle pour coller tous ces groupes. Si le festival n'a pas lieu maintenant ou si le journal n'existe plus aujourd'hui, on perd tout simplement le groupe, qui n'est pas une construction en attente d'être restaurée, mais un mouvement qui a besoin d'être continué. Si un danseur cesse de danser, la danse est finie. Point. Aucune inertie ne viendra prolonger le spectacle. C'est pour cette

10. Le terme de « reproduction », qui est si souvent utilisé dans des expressions telles que « reproduction sociale », peut revêtir deux significations totalement différentes en fonction de la relation entre le produit et le « reproducteur ». La plupart du temps, le produit est entièrement prévisible par le progéniteur, de telle sorte que la « re »-production n'ajoute rien de nouveau, puisqu'elle se réduit à un enchaînement d'intermédiaires nécessaires mais largement passifs.

Un moment tardien de Durkheim

Comme le montrent ces citations d'un passage célèbre de Durkheim sur le rôle des totems, la différence entre un médiateur et un intermédiaire est subtile. Le totem exprime-t-il le groupe, facilite-t-il sa cohésion, ou est-il ce qui permet au groupe d'exister en tant que groupe ? C'est l'hésitation même de Durkheim qui est tardienne :

« Qu'un emblème soit, pour toute espèce de groupe, un utile centre de ralliement, c'est ce qu'il est inutile de démontrer. En exprimant l'unité sociale sous une forme matérielle, il la rend plus sensible à tous et, pour cette raison déjà, l'emploi des symboles emblématiques dut vite se généraliser une fois que l'idée en fut née. Mais de plus, cette idée dut jaillir spontanément des conditions de la vie commune ; car l'emblème n'est pas seulement un procédé commode qui rend plus clair le sentiment que la société a d'elle-même : il sert à faire ce sentiment ; il en est lui-même un élément constitutif. » *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1915 [1967]), p. 329.

« D'ailleurs, sans symboles, les sentiments sociaux ne pourraient avoir qu'une existence précaire [...]. Mais si les mouvements par lesquels ces sentiments se sont exprimés viennent s'inscrire sur des choses qui durent, ils deviennent eux-mêmes durables. Ces choses les rappellent sans cesse aux esprits et les tiennent perpétuellement en éveil ; c'est comme si la cause initiale qui les a suscités continuait à agir. Ainsi l'emblématisme, nécessaire pour permettre à la société de prendre conscience de soi, n'est pas moins indispensable pour assurer la continuité de cette conscience.

« Il faut donc se garder de voir dans ces symboles de simples artifices, des sortes d'étiquette qui viendraient se surajouter à des représentations toutes faites pour les rendre plus maniables : ils en sont partie intégrante » (p. 330-331).

« L'unité du groupe n'est donc sensible que grâce au nom collectif que portent tous ses membres et l'emblème, également collectif, qui reproduit la chose désignée par ce nom. Un clan est essentiellement une réunion d'individus qui portent un même nom et qui se rallient autour d'un même signe. Enlevez le nom et le signe qui le matérialise, et le clan n'est même plus représentable. Puisqu'il n'était possible qu'à cette condition, on s'explique et l'institution de l'emblème et la place prise par cet emblème dans la vie du groupe » (p. 334).

raison qu'il était nécessaire d'introduire la distinction entre ostensif et performatif : l'objet d'une définition ostensive demeure, quoi qu'il arrive, à l'index de celui qui le montre du doigt. Mais l'objet d'une définition performative disparaît dès qu'il cesse d'être « performé » — ou s'il demeure, c'est que d'autres acteurs ont pris le relais. Et ce relais, par définition, ne peut être le « monde social » puisque c'est précisément ce monde qui doit être relayé.

Pour utiliser deux des rares termes techniques auxquels j'aurai besoin de recourir dans cet ouvrage d'introduction, la situation change du tout au tout selon qu'on considère les moyens de produire le social comme des *intermédiaires* ou des *médiateurs*. Au départ, la bifurcation peut sembler négligeable, mais il nous faut pourtant essayer de nous familiariser avec elle dès maintenant, dans la mesure où elle restera notre pierre de touche tout au long du parcours. En effet, si nous suivons l'un ou l'autre de ces deux sens, nous finirons par aborder des territoires complètement distincts, comme nous le verrons à la fin de ce livre — si le lecteur est suffisamment patient pour aller jusque-là !

Un *intermédiaire* désigne, dans mon vocabulaire, ce qui véhicule du sens ou de la force sans transformation : définir ses entrées, ses *inputs* suffit à définir ses sorties, ses *outputs*. À toutes fins utiles, on peut considérer un intermédiaire non seulement comme une boîte noire, mais comme une boîte noire qui compte pour un, même si elle se compose intérieurement de plusieurs parties. En revanche, on ne saurait comptabiliser des *médiateurs* comme de simples unités ; ils peuvent compter pour un, pour zéro, pour de grands nombres, ou pour une infinité. Leur *input* ne permet jamais de prédire vraiment leur *output* : il faut à chaque fois prendre en compte leur spécificité¹¹. Les médiateurs transforment, traduisent, distordent, et modifient le sens ou les éléments qu'ils sont censés transporter. Quel que soit le degré de *complication* d'un intermédiaire, il prend en pratique la forme d'une unité — voire d'un zéro,

11. Le fait qu'il faille altérer les relations entre les causes et les effets n'exige rien d'extraordinaire. Avant que le lis n'ait appris à extraire l'énergie solaire par photosynthèse, le soleil n'était pas la « cause » du lis ; avant que Venise n'ait appris à émerger de l'eau, la lagune n'était pas une des raisons de son développement. Les causes et les effets ne sont qu'une façon rétrospective d'interpréter des *événements*. Cela est vrai des événements « sociaux » comme des événements « naturels ». Sur cette philosophie de la causalité, voir I. STENGERS, *Penser avec Whitehead* (2002).

puisqu'on peut aisément l'oublier. Quel que soit le degré de simplicité apparente d'un médiateur, il peut devenir plus *complexe* ; il peut se déployer dans de multiples directions qui vont modifier tous les comptes rendus contradictoires que l'on donnera de son rôle. On peut par exemple considérer un ordinateur en état de marche comme un bon exemple d'intermédiaire compliqué, tandis qu'une banale conversation peut se muer en chaîne de médiateurs terriblement complexe, où les passions, les opinions et les attitudes bifurquent à chaque nouveau tournant. Mais s'il tombe en panne, ce même ordinateur peut devenir un médiateur atrocement complexe, alors qu'une conférence internationale de très haut niveau peut devenir simplement compliquée si elle ne fait qu'entériner des décisions venues d'ailleurs¹². Comme nous allons le découvrir peu à peu, cette incertitude permanente quant à la nature intime des entités — se comportent-elles comme des intermédiaires ou comme des médiateurs ? sont-elles compliquées ou complexes ? — est la source de toutes les autres incertitudes que nous allons décider de suivre.

Une fois cette définition posée, on comprend pourquoi il ne suffit pas aux sociologues de reconnaître qu'un groupe est constitué, « reproduit », ou « construit » à travers une multitude de moyens et exprimé à travers un grand nombre d'outils. En fait, lorsqu'on voit ce que la plupart des sociologues appellent « construction », il n'est pas certain qu'ils aient jamais bâti quelque chose d'aussi simple qu'une cabane, sans parler de la « société » (nous reviendrons plus longuement sur ce point p. 126). La véritable différence entre les deux écoles de pensée devient visible lorsque les « moyens » ou les « outils » employés dans la « construction » sont traités comme des médiateurs et non plus comme de simples intermédiaires. Si cela revient à couper les cheveux en quatre, c'est que la nuance qui distingue au début les directions empruntées par les deux sociologies est en effet aussi mince qu'un cheveu ! Après tout, si les physiciens ont été capables de se débarrasser de l'éther, ce fut après avoir démêlé, eux aussi, bien des subtilités...

12. Pour un usage de cette distinction entre complexité et complication, voir S. STRUM et B. LATOUR, « The Meanings of Social » (1987) et B. LATOUR, « Une sociologie sans objet ? » (1994).

La nuance peut sembler oiseuse, mais ses effets sont radicaux. Supposons par exemple qu'une différence sociale « s'exprime » ou « se projette » à travers une nouvelle mode : si cette nouveauté — disons le brillant de la soie plutôt que celui du nylon — est considérée comme un intermédiaire véhiculant fidèlement une signification sociale — « la soie est réservée aux classes dominantes ; le nylon est pour les classes dominées » —, il est alors vain d'évoquer la nature du matériau : celui-ci n'a été mobilisé qu'à des fins d'illustration. Même en l'absence de toute différence chimique entre la soie et le nylon, la différence sociale entre les dominants et les dominés n'en aurait pas moins existé ; elle n'a été que « représentée » ou « réfléchie » par un bout de tissu demeuré totalement indifférent à son transport. Si, au contraire, les différences de composition chimique et de fabrication sont traitées comme autant de médiateurs, il se peut alors que, *faute* de telles nuances matérielles de la texture, du toucher, de la couleur ou de l'éclat de la soie et du nylon, *cette* différence sociale-là n'aurait pas du tout existé¹³. C'est cette distinction infinitésimale entre les médiateurs et les intermédiaires qui va produire, au bout du compte, toutes les différences dont nous aurons besoin pour distinguer les deux types de sociologie. Pour résumer cette opposition d'une façon grossière, on peut dire que les sociologues du social croient en *un* seul type d'agrégats sociaux, *peu* de médiateurs, et *beaucoup* d'intermédiaires ; pour la sociologie de l'acteur-réseau, il n'y a *pas* d'agrégat social privilégié, il y a en revanche un nombre *indéfini* de médiateurs, et la transformation de ceux-ci en intermédiaires fidèles ne constitue pas la règle, mais une exception *rare* dont l'explication exige un travail supplémentaire — travail qui passe généralement par la mobilisation d'un plus grand nombre encore de médiateurs¹⁴ ! On ne saurait imaginer deux points de vue plus opposés sur un même objet.

Il est étonnant de voir que les principaux courants de la sociologie ne partagent pas cette intuition fondamentale, alors que j'ai affirmé plus haut que la sociologie de l'acteur-réseau n'était rien d'autre que la reprise des principales ambitions des sciences

13. Pour l'histoire socio-chimique du nylon, voir S. HANDLEY, *Nylon : The Story of a Fashion Revolution* (2000). Voir aussi la biographie de Coco Chanel par A. MADSEN, *Chanel : A Woman of Her Own* (1991).

14. Cette stabilisation des controverses à travers les notions clés de formes et de standards sera abordée dans la seconde partie.

sociales. Si l'on n'a pas reconnu plus tôt la parité foncière entre les acteurs et les sociologues engagés dans des controverses portant sur les groupes, c'est que la sociologie a été trop tôt engagée dans une entreprise d'*ingénierie sociale*. Dès le début, il y a eu une sorte de confusion des étapes : en décidant que leur travail consistait à définir la composition du monde social, les sociologues du milieu du XIX^e siècle ont repris à leur compte les tâches de la politique¹⁵. Si celle-ci se définit, comme nous le verrons plus tard, comme la composition progressive du monde commun, certains sociologues, lassés par la période révolutionnaire, ont trouvé une façon de court-circuiter ce processus de composition lent et difficile, et décidé de décréter eux-mêmes quelles étaient les unités sociales les plus pertinentes. Le plus simple était évidemment pour eux de se débarrasser des définitions les plus extravagantes et les plus imprévisibles que les acteurs proposaient de leur propre « contexte social ». Les penseurs de la société ont ainsi commencé à jouer les législateurs, fortement encouragés dans leur entreprise par l'État, engagé au même moment dans un processus brutal de modernisation¹⁶. Le pire, c'est que ce geste de législation pouvait passer pour une preuve de créativité scientifique, dans la mesure où, depuis Kant, les scientifiques se croient autorisés à « construire leur propre objet ». Pour toutes ces raisons, les acteurs humains ont ainsi été réduits au rôle de simples informateurs se contentant de répondre aux questions du sociologue *juge*, ce qui était censé produire une discipline aussi scientifique que la chimie ou la physique¹⁷. Sans cette impérieuse obligation de jouer un rôle

15. Sur la place des sciences sociales parmi les sciences de gouvernement, voir P. NAPOLI, *Naissance de la police moderne* (2003) ; et F. AUDREN, *Les juristes et les mondes de la science sociale en France* (2006) ; B. KARSENTI, *Politique de l'esprit* (2006) et bien sûr M. FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique* (2004).

16. Je reprends ici des arguments dont Z. BAUMAN, *Intimations of Postmodernity* (1992), a donné la formulation la plus claire, en différenciant les « législateurs » des « interprètes ». Si Tarde est si intéressant, c'est précisément parce qu'il a évité, comme Garfinkel plus tard, le rôle de législateur.

17. L'épistémologie des sciences sociales a été obsédée par ce thème du droit de l'observateur à définir le type d'entités auxquelles il avait affaire, ce thème recoupant lui-même une étrange philosophie des sciences empruntée, dans le cas français au moins, à l'interprétation de la physique par Gaston Bachelard. Cf. P. BOURDIEU, J.-C. CHAMBOREDON et J.-C. PASSERON, *Le métier de sociologue* (1968), qui est presque exclusivement construit sur la philosophie des sciences de Bachelard. Il est clair que tout changement dans la conception de la science modifie les prétentions et les tâches des sciences sociales, voir p. 178.

politique, les sociologues n'auraient jamais osé limiter la première source d'incertitude en se coupant du travail explicite et réflexif effectué par les ethnométhodes des acteurs eux-mêmes. Dans la mesure où ils devaient s'intéresser aux cultures prémodernes et où ils n'étaient pas autant tenus d'imiter les sciences naturelles, les anthropologues ont été plus chanceux et laissèrent les acteurs déployer un monde beaucoup plus riche — au prix, il est vrai, d'une notion de représentation quelque peu condescendante. À bien des égards, la sociologie de l'acteur-réseau n'est qu'une tentative pour permettre aux membres des sociétés contemporaines de se définir en bénéficiant de toute la latitude offerte par les ethnologues. Si, comme je le prétends, « nous n'avons jamais été modernes », la sociologie pourrait finalement devenir aussi fine que l'anthropologie¹⁸.

Je prétends qu'avec l'équipement extrêmement léger que je viens de définir, nous sommes maintenant prêts à tirer profit de la première source d'incertitude. Pour des raisons scientifiques, politiques et même morales, il est fondamental que les enquêteurs ne définissent pas à l'avance et à *la place* des acteurs ce que sont les composantes du monde social. Le lecteur intéressé peut commencer dès maintenant à relever les nombreuses façons contradictoires d'évoquer, d'effacer, d'allouer et de redistribuer les agrégats sociaux. Certes, cette leçon n'est que négative, mais elle constitue une façon efficace d'inverser la pulsion politique qui démange tant de sociologues critiques. Il est peut-être temps de remettre sur ses pieds la célèbre formule de Marx : « Jusqu'ici les sociologues ont *transformé* le monde de plusieurs façons ; le temps est venu de l'*interpréter*. » Mais, pour l'interpréter, il nous faut abandonner l'idée bizarre selon laquelle tous les langages seraient susceptibles d'être traduits dans l'idiome déjà établi du social. Une telle propédeutique est importante, dans la mesure où, comme nous allons le voir dans le prochain chapitre, les agrégats sociaux ne sont pas nécessairement constitués de liens *humains*.

18. Bien que j'aie déjà écrit sur cette question du modernisme — sa définition, son étude, son dépassement, cf. B. LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes* (1991) —, je la laisse ici de côté afin de me concentrer sur la théorie sociale qu'une alternative à la modernité exigerait — l'autre exigence étant une transformation parallèle de notre conception de la nature, comme je l'ai montré dans B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999). On verra plus bas p. 169 une autre différence entre anthropologie et sociologie sur la question de l'unité *du* ou *des* mondes.

Deuxième source d'incertitude

Débordés par l'action

LE plus souvent, nous utilisons le terme « social » pour désigner ce qui est déjà assemblé et fonctionne comme un tout, sans nous montrer trop regardants sur la nature exacte de ce qui a été collecté, rassemblé et empaqueté. Lorsque nous disons que quelque chose « est social » ou « possède une dimension sociale », nous mobilisons un ensemble de traits qui, pour ainsi dire, marchent au pas, même si les éléments de cet ensemble proviennent d'un peu partout. Cet usage du terme est parfaitement acceptable tant que nous ne confondons pas la phrase : « Le social est ce qui tient ensemble » avec celle-ci : « Le social est un matériau particulier ». La première phrase signifie simplement que nous nous intéressons d'abord à la *liaison* des éléments que la routine a regroupés, tandis que la seconde désigne une sorte de substance dont la caractéristique majeure est qu'elle est *différente* d'autres matériaux. Dans ce cas, on suppose que certains assemblages seraient faits d'une matière sociale *au lieu* d'une matière physique, biologique ou économique, à la manière des maisons que les Trois Petits Cochons avaient construites en paille, en bois ou en pierre. Afin de ne pas confondre ces deux sens totalement distincts du mot « social », nous devons aborder une deuxième source d'incertitude, portant cette fois sur la nature hétérogène des ingrédients qui entrent dans la composition des liens sociaux — le social n° 2.

Lorsque nous agissons, qui d'autre agit en même temps que nous ? À combien d'entités faisons-nous appel ? Comment se fait-il que nous ne faisons jamais ce que nous voulons ? Pourquoi sommes-nous tous sous l'emprise de forces qui ne dépendent pas de nous ? Telle est l'intuition la plus ancienne et la plus légitime des sciences sociales, celle qui n'a cessé de fasciner les observateurs depuis que les foules, les masses, les moyennes statistiques, les mains invisibles et les pulsions inconscientes se sont mises à remplacer les passions et les raisons, sans parler des anges et des démons qui avaient ballotté jusque-là nos humbles personnes. Dans le chapitre précédent, nous avons appris à tracer les connexions sociales en utilisant les pistes inattendues que laissent derrière elles les controverses portant sur la formation des groupes ; les sociologues et les acteurs se trouvaient sur un pied d'égalité puisque les uns comme les autres se posaient fondamentalement les mêmes questions : comment savons-nous de quoi le monde social est fait ? Nous devons maintenant apprendre à exploiter une deuxième source d'incertitude, plus fondamentale encore, qui se trouve au cœur de toutes les sciences sociales : l'action n'est pas transparente, rien ne se fait sous le plein contrôle de la conscience. C'est bien cette vénérable source d'incertitude que nous avons voulu raviver à travers l'expression bizarre d'« acteur-réseau » : l'action croise, noue, fusionne des sources inattendues qu'il faut apprendre à lentement démêler.

Que nous ne soyons jamais seuls à agir, il suffit de quelques exemples pour nous le rappeler. Vos diplômes universitaires vous ont tellement éloignés de vos parents que vous en êtes arrivés à être embarrassés par leur apparente stupidité ; or, en lisant des travaux de sociologie critique, vous réalisez que c'est là une expérience commune à toute une génération de jeunes en pleine « ascension sociale », issus des « classes populaires » mais privés de « capital social » ; c'est alors que vous commencez à vous demander *qui* vous a éloigné de votre milieu familial, qui a façonné votre voix, vos manières et votre apparence d'une façon si différente des leurs. Peut-être s'agit-il d'un animal étrange qui n'a partie liée avec personne en particulier et dont personne n'est responsable : une véritable force, à n'en pas douter, un *habitus* peut-être. Vous pensez être amoureuse de votre futur compagnon ? Voici que vous lisez une étude

statistique sur le mariage dans laquelle son âge, sa taille, ses revenus, ses diplômes, la distance entre la ville qu'il habite et la vôtre correspondent, à peu de chose près, à une moyenne représentant les aspirations amoureuses de milliers d'autres jeunes femmes au même moment. Qui est donc amoureux ? *D'autres*, à coup sûr, une forme d'existence étrange et inconnue qui ne vous ressemble pas, qui n'a pas d'yeux, de bouche, ou d'oreilles, mais qui a bien pourtant un comportement. Les villages du Bourbonnais semblent ponctuer le paysage d'une façon aléatoire, jusqu'au jour où un archéologue met au jour les anciens réseaux routiers et comprend que tous les habitats correspondent très exactement à la distance que parcourt en un jour une légion romaine. Qui a créé ces implantations à cet endroit ? Quelle force s'est exercée ? Comment César pourrait-il encore agir à travers le paysage contemporain ? Existe-t-il un *alien*, doté du pouvoir souterrain et durable qui consiste à faire « choisir librement » par les colons la place même qu'il leur a assignée ? Là encore, vous vous interrogez, et vous le faites encore plus lorsque vous vous apercevez, en suivant les cours de la Bourse un matin, que dix millions d'actionnaires ont vendu les mêmes titres aujourd'hui, comme si votre esprit collectif s'était déterminé sous la contrainte exercée par la main invisible de quelque géant dissimulé. Au cours de la kermesse de l'école, vous vous demandez pourquoi tous les parents se ressemblent si étrangement : mêmes vêtements, mêmes bijoux, même façon d'articuler les mots, mêmes ambitions pour leurs enfants. Qu'est-ce donc qui nous fait faire la même chose au même moment ? Au cours de l'histoire longue et variée de leurs disciplines, les sociologues, les historiens, les géographes, les linguistes, les psychologues et les économistes ont dû — à l'instar de leurs collègues des sciences naturelles — multiplier ce qu'on pourrait appeler les *formes d'existence* — pour traduire l'intraduisible « *agency* » anglais — afin de rendre compte de la complexité, de la diversité et de l'hétérogénéité de l'action.

Chaque science a dû trouver un moyen de domestiquer ces nombreux *aliens* qui s'invitent sans prévenir dans tout ce que nous faisons. La sociologie de l'acteur-réseau n'a d'autre but que de reprendre cette tradition et cette intuition : l'action est toujours dépassée ou débordée, reprise par d'autres, distribuée dans un grand nombre de formes d'existence sans visage, ce qui

lui donne toujours un aspect mystérieux. Nous ne sommes pas seuls au monde. « Nous faisons », « Je fais », autant de nids de guêpes. Comme l'a dit Rimbaud, « Je est un autre ».

Et pourtant il y a un gouffre béant, insurmontable, abyssal, entre cette intuition — l'action est débordée — et la conclusion habituelle selon laquelle c'est une force sociale qui aurait pris le contrôle. Tandis que la sociologie de l'acteur-réseau entend reprendre le premier questionnement, elle veut empêcher qu'on passe trop vite à la réponse ; elle veut démontrer qu'entre la prémisse et la conclusion la conséquence n'est pas bonne, qu'il existe un abîme qu'il faut se garder de combler. Pour que les sciences sociales retrouvent leur énergie première, il est essentiel de ne *pas* assimiler toutes les formes d'existence qui débordent l'action à une d'entre elles seulement, qui serait faite *en social* — la « société », la « culture », la « structure », les « champs », les « individus », peu importe le nom qu'on lui donne. L'action doit rester une surprise, une médiation, un événement. C'est pour cette raison qu'il nous faut commencer, encore une fois, non pas par les « déterminations de l'action par la société », les « capacités de calcul des individus », ou le « pouvoir de l'inconscient » comme nous le ferions d'ordinaire, mais par le caractère *sous-déterminé de l'action*, par les incertitudes et les controverses portant sur « qui » agit lorsque « nous » agissons — sans pouvoir décider si cette source d'incertitude tient à l'observateur ou à l'acteur. Si nous devons accepter l'intuition centrale des sciences sociales — sans quoi il serait absurde de se considérer comme un « socio »-logue —, il nous faut donc procéder avec la plus grande prudence pour extirper le poison secrété lorsque l'intuition juste se transforme en une interprétation fautive ou en tout cas trop rapide : « quelque chose de social » aurait *déclenché* l'action. Contrairement à ce que tant d'« explications sociales » semblent suggérer, non seulement les deux arguments ne découlent pas l'un de l'autre, mais ils sont en totale contradiction : c'est justement parce que ce qui nous fait agir *n'est pas* de nature sociale, qu'il est possible de l'*associer* de façon inédite¹.

1. C'est très précisément le contraire de la limitation proposée avec beaucoup de bon sens par Weber : « [Nous entendons] par activité sociale l'activité qui, d'après son sens visé par l'agent ou les agents, se rapporte au comportement d'*autrui* par rapport auquel s'oriente son déroulement. » M. WEBER, *Économie et société*, tome 1, p. 28.

Un acteur n'agit pas : on le *fait* agir

Un « acteur », au sens où le terme est utilisé dans l'expression « acteur-réseau », n'est pas la source d'une action, mais la cible mouvante de tout un essaim d'entités qui fondent sur lui. Pour retrouver cette multiplicité, la solution la plus simple consiste à réactiver les métaphores liées au terme d'acteur tel que je l'ai utilisé jusqu'à présent, sans lui donner de sens précis.

Ce n'est pas un hasard si cette expression, tout comme celle de « personne », vient de la scène. Loin de désigner une source d'action pure et immédiate, ces deux notions renvoient à des énigmes aussi vieilles que l'institution du théâtre elle-même — comme l'a montré Jean-Paul Sartre dans son fameux portrait du garçon de café qui ne perçoit plus la différence entre son moi « authentique » et son « rôle social »². Utiliser le terme d'« acteur » implique que l'on ne simplifie pas trop vite celui qui passe à l'action, puisqu'un acteur sur scène n'est jamais seul à agir : d'emblée la performance théâtrale nous place devant un imbroglio où la question du sujet de l'action devient insondable. Dès que la représentation commence, comme Erving Goffman l'a si souvent montré, tout devient trouble : est-ce pour de vrai, ou pour de faux³ ? La réaction du public compte-t-elle ? Qu'en est-il de l'éclairage ? Que fait l'équipe en coulisses ? Le message du dramaturge est-il convenablement transmis, ou irrémédiablement bâclé ? Le personnage est-il bien rendu ? Et, si tel est le cas, par quelle qualité de « jeu », quels procédés ? Que font ses partenaires ? Où est le souffleur ? Dès que nous acceptons de filer la métaphore, le terme d'acteur dirige notre attention vers une redistribution complète de l'action et nous rappelle qu'elle n'est jamais une affaire cohérente, contrôlée, rondement menée, dont les contours seraient bien définis. Par définition, l'action n'est jamais localisable mais toujours *disloquée*⁴. Si l'on dit qu'un acteur est un *acteur-réseau*, c'est d'abord pour souligner à quel point l'origine de l'action est source d'incertitude — il faudra, le moment venu, s'intéresser au terme « réseau ». L'action est

2. L'épisode est relaté dans J.-P. SARTRE, *L'être et le néant* (1943).

3. Voir les nombreux exemples dans E. GOFFMAN, *La mise en scène de la vie quotidienne* (1973).

4. Comme le propose F. COOREN, *The Organizing Property of Communication* (2001).

toujours empruntée, distribuée, suggérée, influencée, dominée, trahie, traduite. Comme Jésus sur la croix, c'est des acteurs que l'on devrait toujours dire : « Pardonne-leur, Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (Luc, 23:34).

Mais cette controverse souvent vive sur la source de l'action ne nous autorise nullement à nous précipiter pour lui assigner une origine, en prenant par exemple les « forces globales de la société », les « calculs transparents du soi », les « passions du cœur », l'« intentionnalité de la personne », les « scrupules qui rongent la conscience morale », les « rôles que nous assignent les attentes sociales », ou la « mauvaise foi ». L'incertitude doit rester l'incertitude tout du long parce que nous ne voulons pas tirer hâtivement la conclusion que les acteurs pourraient ne pas savoir ce qu'ils font mais que nous autres, les sociologues, nous « savons bien » qu'il existe une force sociale qui leur « fait faire » des choses sans qu'ils y pensent. À ce stade, inventer une pulsion sociale, un inconscient, ne manquerait pas de réintroduire cet éther du social dont nous cherchons à nous passer. Non pas que les acteurs savent ce qu'ils font et que les sociologues ne le savent pas, mais parce que les uns comme les autres doivent rester surpris *assez longtemps* par l'identité des participants au déroulement de toute action s'ils entendent les assembler à nouveau.

À l'inverse des sociologues ordinaires, c'est précisément parce que le social n'est pas encore constitué ou parce qu'il convient de le réassembler que les sociologues des associations doivent s'attacher à suivre toutes les traces des hésitations que ressentent les acteurs eux-mêmes quant aux « pulsions » qui les font agir. C'est la seule façon de rendre à nouveau fertile l'intuition qui est au cœur de nos disciplines — avant qu'elle ne devienne l'affirmation stérile de l'action sempiternelle d'une force faite *en social* — n° 1. Nous devons donc prendre à nouveau pour fondation solide une source d'incertitude et d'hésitation : cette fois-ci, l'abîme de perplexité où nous plonge toujours l'origine de l'action. De même que, nous venons de le voir, les acteurs sont constamment sollicités par d'autres pour entrer ou sortir de groupes en formation (première incertitude), ils n'arrêtent pas de proposer des comptes rendus contradictoires pour rendre compte de leur action et de celle des autres. Là encore, dès que la décision de s'engager dans cette direction est

prise, les traces deviennent innombrables et aucune étude ne s'arrêtera par manque d'information sur ces controverses. Chaque entretien, chaque récit, chaque cours d'action, aussi triviaux qu'ils soient, fourniront à l'observateur un éventail stupéfiant d'entités qui rendent compte du pourquoi et du comment d'une action donnée. Les sociologues tomberont de sommeil bien avant que les acteurs ne cessent de les inonder de données.

L'erreur à éviter serait d'écouter de façon distraite ces productions tortueuses, en *laissant de côté* les termes les plus étranges, les plus baroques et les plus inhabituels, pour ne suivre *que* ceux qui ont cours dans l'arrière-monde du social. Hélas, cette erreur est si commune qu'elle passe pour la plus rigoureuse des méthodes scientifiques et qu'elle produit la plupart des artifices impliqués dans les analyses sociologiques. Lorsqu'un criminel dit : « Ce n'est pas ma faute, j'ai eu de mauvais parents », faut-il dire que « c'est la société qui en a fait un criminel », ou qu'« il essaie d'échapper à sa propre culpabilité en la diluant dans l'anonymat du social » — comme Mme Thatcher n'aurait certainement pas manqué de l'observer ? Mais le criminel n'a rien dit de tout cela ; il a seulement dit : « J'ai eu de mauvais parents. » Si nous prenons cette affirmation au sérieux, « mauvais parents » ne se traduit pas automatiquement en quelque chose d'autre, et certainement pas en « société » — et le criminel, notons-le, n'a pas parlé non plus de « mère castratrice »... Il nous faut résister à l'idée qu'il existerait quelque part un dictionnaire où tout le vocabulaire bigarré des acteurs serait traduit par un nombre restreint d'entrées dans le lexique social⁵. Pour pratiquer la sociologie de l'association, il faut avoir le courage de *ne pas* remplacer une expression inconnue par un terme déjà répertorié. C'est là qu'apparaît toute la différence, scientifique, politique et même morale entre les deux sociologies.

La difficulté ne fait que s'accroître lorsqu'un pèlerin nous dit : « Je suis venu jusqu'à ce monastère parce que la Vierge

5. Cette nuance est parfaitement exprimée par les drogués lorsqu'ils cessent d'être des « patients » ou des « délinquants » pour devenir des « usagers des drogues ». Cf. E. GOMART, *Surprised by Methadone* (1999) ; E. GOMART, « Methadone : Six Effects in Search of a Substance » (2002), ainsi que l'argument développé dans I. STENGERS, *Drogues, le défi hollandais* (1991).

Marie m'y a appelé. » Combien de temps l'enquêtrice doit-elle se retenir de sourire d'un air suffisant, et de remplacer le mode d'existence de la Vierge par l'illusion « évidente » d'un acteur qui « prend prétexte » d'une icône religieuse pour « occulter » sa propre décision d'entendre des voix ? Les sociologues répondront : « Autant que l'exige la politesse », car se gausser en présence d'un informateur ne fait pas partie des bonnes manières — même pour une sociologue critique... Mais il n'en sera pas de même pour une adepte de l'autre école, qui devra, quant à elle, apprendre à dire : « Je dois me retenir aussi longtemps qu'il me sera possible, afin de saisir l'occasion que nous offre le pèlerin de prendre la mesure des diverses entités qui sont simultanément à l'œuvre dans le monde. » S'il est possible de découvrir que la « Sainte Vierge » est aujourd'hui capable de faire prendre le train à des pèlerins et de les amener à vaincre tous les scrupules qui les retiennent chez eux, c'est bel et bien un miracle⁶. Lorsqu'une célèbre soprano affirme : « C'est ma voix qui me dit quand je dois commencer et quand je dois m'arrêter de chanter », le sociologue ordinaire s'empresse de conclure que voilà bien l'« exemple typique » de la « fausse conscience », les artistes étant toujours enclins — c'est bien connu — à prendre leur propre création pour le fétiche qui les fait agir⁷ ! Il ne s'agit donc pas d'écouter la chanteuse mais, plutôt, de la « libérer de sa propre illusion » en ayant le courage d'exposer ses mensonges, dont elle n'est bien sûr pas responsable. À bas les Muses et autres étrangers sans papiers ! Et pourtant, la soprano a bien expliqué qu'elle partageait sa vie avec une voix qui *lui faisait faire* certaines choses. Sommes-nous capables de respecter cette étrange façon de parler ? Car elle est très précise, très révélatrice, très significative, et aussi très émouvante. Ce qu'il faut entendre par une enquête, n'est-ce pas précisément le fait d'être touché, ému, c'est-à-dire, comme le dit l'étymologie, *mis en mouvement* par les informateurs⁸ ?

6. Je reprends ici la magistrale leçon de méthode de E. CLAVERIE, *Les guerres de la Vierge* (2003). Voir aussi P. DE AQUINO, « La mort défaite » (1998).

7. Cf. Julia Varady dans le film de B. MONSAINGEON, *Le chant possédé* (Idéale Audience, 1998).

8. Principe de méthode fondamentale que nous avons appris du maître livre de J. FAVRET-SAADA, *Les mots, la mort, le sort* (1977).

La leçon difficile que nous devons apprendre est l'exact contraire de ce qui est encore enseigné partout sous le nom d'« explication sociale » : nous ne devons pas substituer à une expression surprenante mais précise le répertoire bien connu du social qu'elle est censée occulter. Nous devons éviter de faire comme si les acteurs ne disposaient que d'un seul langage tandis que l'analyste disposerait en plus d'un *métalangage* dans lequel le premier serait « enchâssé ». Comme je l'ai dit plus haut, mieux vaut faire la supposition que les observateurs n'ont le droit qu'à un *infralangage*, dont le rôle se borne à les aider à devenir attentifs au métalangage pleinement développé que possèdent les acteurs eux-mêmes et qui fournit toujours un compte rendu plus réflexif des propos qu'ils tiennent. Dans la plupart des cas, les explications sociales ne sont que des ajouts superflus qui, au lieu de révéler les forces qui se tiennent derrière ce qui est dit, ne font, comme Garfinkel n'a jamais cessé de le montrer, que dissimuler ce qui a été vraiment suggéré⁹. Il ne sert à rien de justifier cette pratique sous prétexte que les sciences naturelles ne cessent elles aussi d'ajouter des entités cachées pour rendre compte des phénomènes : lorsque les naturalistes invoquent des entités invisibles, c'est pour rendre compte des détails les plus délicats de l'objet étudié, pas pour détourner le regard face à des informations embarrassantes avant de les remplacer par d'autres moins récalcitrantes !

Bien sûr, il y a des raisons tout à fait respectables qui expliquent cette confusion de devoir, comme je l'ai déjà brièvement indiqué : l'agenda politique de nombreux sociologues a pris le contrôle de leur *libido sciendi*. Ils en sont venus à considérer que leur tâche ne consistait pas tant à faire l'inventaire des modes d'existence à l'œuvre dans le monde, qu'à pourchasser les nombreuses forces qui, à leurs yeux, encombrant la société et maintiennent les gens dans un état d'aliénation — les « Saintes Vierges » et les « fétiches » figurant parmi les premiers coupables. Le travail d'émancipation auquel les sociologues croient devoir se consacrer les pousse à raréfier d'abord le nombre d'entités acceptables. Redéfinissant leurs droits et leurs

9. Une ethnométhode consiste à découvrir que les membres de la société possèdent un vocabulaire complet et une théorie sociale développée leur permettant de comprendre leur propre comportement.

devoirs, ils se mettent alors tranquillement à décider, à la place de ces acteurs dont ils devraient apprendre à déployer les univers, quelle est la liste des êtres qui doivent, à leurs yeux, composer le monde social. Et tout cela au nom d'une politique d'émancipation ! On voit mal pourtant la vertu d'un projet qui commencerait par s'épargner le travail de composition en retranchant artificiellement du monde la plupart des entités qu'il va falloir assembler.

Cette habitude d'ajouter trop vite des forces dissimulées fait courir un autre risque, celui de glisser de la sociologie du social à la sociologie critique¹⁰. Cette sous-discipline de la sociologie croit scientifique de *remplacer* les données par des forces sociales déjà rassemblées dans un paquetage que la routine oublie de rouvrir. Mais le pire, c'est qu'elle se croit plus scientifique encore lorsqu'elle prend les réactions indignées de ceux qui font l'objet d'une « explication » comme la *preuve* de la vérité insupportable de l'interprétation critique qu'elle propose. À ce stade, la sociologie cesse d'être empirique pour devenir « vampirique ». Il est vraiment tragique pour les sciences sociales qu'elles n'aient pas tenu compte de cette leçon et que les sociologues critiques continuent de considérer comme leur trésor ce dont ils devraient plutôt avoir honte : confondre ce qui occulte les données avec ce qu'elles révèlent. Qualifieriez-vous de « scientifique » une discipline qui mettrait de côté l'information précise offerte par le travail de terrain pour lui substituer d'*autres* instances, des forces *invisibles*, expliquant des choses que les acteurs *n'ont pas* dites et qu'ils réfutent avec véhémence ? Pour une fois, ce sont les sociologues des associations qui font preuve de sens commun. Selon eux, les controverses sur ce qui nous fait agir doivent être déployées jusqu'au bout, quelle qu'en soit la difficulté, de façon à ne pas simplifier à l'avance la tâche d'assembler plus tard le collectif.

Cela ne veut pas dire qu'il faut s'abstenir à tout jamais de faire référence à des variables cachées, ou que nous devons

10. La sociologie critique naît, rappelons-le, lorsque les limites acceptables de la théorie sociale sont exagérées jusqu'au point où l'existence de la société est considérée comme plus réelle que l'existence de tout le reste, y compris du droit, de la religion, de l'économie, de la science ou de la technologie, ce qui contribue ainsi à inverser l'ordre de l'explication et à faire des acteurs autant de victimes d'illusions. À ce stade, il est impossible de distinguer la sociologie critique des théories du complot : étrange fusion du plus extrême scepticisme et de la plus extrême naïveté.

croire que les acteurs font l'expérience claire et distincte de quelque *ego cogito* qui se tiendrait aux commandes de leurs actions. Bien au contraire, nous venons de voir que l'intuition la plus forte des sciences sociales porte sur le fait que nous sommes amenés à faire des choses par des entités sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. Dans le prochain chapitre, nous aurons de nombreuses occasions de voir comment l'action se distribue parmi des agents dont seul un petit nombre ressemblent à des humains¹¹. La raison pour laquelle nous souhaitons faire preuve de prudence en ralentissant l'usage de l'explication sociale, vient de ce que l'appel aux forces invisibles rend aujourd'hui impossible le contrôle du matériel en quoi elles sont faites. Expliquer quelque chose par le recours à la « sociologie instantanée » est devenu une évidence, comme la « psychanalyse instantanée ». Les commentaires qu'elles déclenchent sont aussi impossibles à examiner, à tester et à réparer qu'un ordinateur. C'est parce que le succès même des explications sociales en a fait des produits bon marché qu'il nous faut rendre leur emploi plus difficile, augmenter le coût de leur application et accroître le contrôle qualité sur ce qui constitue une force cachée¹².

Une enquête de métaphysique appliquée

Si nous appelons *métaphysique* la discipline inspirée par la tradition philosophique qui entend définir l'équipement de base du monde commun, alors la *métaphysique appliquée* est ce sur quoi débouchent les controverses sur les entités qui nous font agir, puisqu'elles ne cessent de peupler le monde de nouvelles forces et d'en contester d'autres¹³. La question est alors de savoir

11. À la fin de la seconde partie, nous ferons connaissance avec la figure du « plasma ».

12. Cela signifie aussi qu'une agence peut être cachée bien autrement qu'en agissant simplement par-dessous ou de l'extérieur. Les ethnométhodologues nous ont désormais familiarisés avec la célèbre formule « vu mais pas remarqué », et nous allons bientôt en rencontrer une autre : être *poussé* à agir.

13. La plupart des sociologues résisteraient farouchement à l'idée qu'il leur faudrait faire de la métaphysique afin de définir le social. Une telle attitude ne recouvre cependant rien d'autre qu'un attachement à leur propre métaphysique, une métaphysique généralement très pauvre, incapable de rendre justice à la multiplicité de questions fondamentales que soulèvent les acteurs ordinaires. Personne n'est allé aussi loin que Tarde dans la critique de cette attitude. Cf. G. TARDE, *Monadologie et sociologie* (1999 [1895]).

comment explorer la métaphysique des acteurs. La réponse apportée par les sociologues du social a consisté à prétendre s'abstenir de toute métaphysique et à couper les ponts avec la philosophie, cette discipline fantaisiste et non empirique qui représenterait, à leurs yeux, la petite enfance des sciences sociales désormais parvenues à maturité. En limitant de façon drastique l'ensemble des entités « réellement agissantes » dans le monde, ils ont cru affranchir les acteurs de leurs propres illusions, aplanir la voie qui mène à la modernisation, préparer le terrain pour une ingénierie sociale à grande échelle¹⁴.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que ce programme de recherches ait fini dans une impasse. Comme les anthropologues n'ont cessé de le montrer, les acteurs se livrent constamment aux constructions métaphysiques les plus abscones en redéfinissant tous les éléments qui composent le monde. Seul un chercheur formé à la gymnastique conceptuelle offerte par la tradition philosophique peut se montrer assez rapide, assez fort, assez audacieux et assez souple pour enregistrer laborieusement ce qu'ils ont à dire. L'origine de l'action est probablement le problème le plus difficile de la philosophie ; comment des enquêteurs pourraient-ils comprendre les mots d'une femme au foyer, d'un employé de bureau, d'un pèlerin, d'un criminel, d'une soprano, d'un P-DG, s'il n'y avait aucun Hegel, aucun Aristote, aucun Nietzsche, aucun Dewey ou aucun Whitehead pour leur venir en aide ? Ces auteurs n'ont-ils pas accompli un travail énorme pour clarifier ce que peuvent être un acteur, une forme d'existence, une entité ? Cela ne veut nullement dire que les philosophes en sauront plus, iront plus loin et se montreront plus profonds que les sociologues, ni qu'ils fourniront à la sociologie ses « fondements » ou qu'ils en feront la « métathéorie ». Mais en coupant les sciences sociales des réservoirs d'innovation philosophique, on s'assure que personne ne sera en mesure de relever les innovations métaphysiques proposées par les acteurs ordinaires — qui dépassent

14. Un exemple significatif de cette confusion nous est fourni par l'« histoire sociale » des philosophies de Randall Collins (R. COLLINS, *The Sociology of Philosophies* [1998]). Il ne réalise à aucun moment que les philosophes dont il « explique » les idées ont en réserve des douzaines d'arguments supplémentaires concernant ce qu'est une société, ce qu'est une influence, ce qu'est un groupe. S'en tenir au même métalangage appauvri — le social n° 1 — pour parler de tous les philosophes de l'histoire ne prouve en aucun cas que l'on a fourni une explication sociale — au sens n° 2 — de leurs philosophies.

souvent celles des philosophes professionnels. La situation ne fait qu'empirer lorsque les sociologues, non seulement s'abstiennent de toute métaphysique, mais considèrent comme leur devoir de s'en tenir à une liste d'agences extrêmement limitée, et ne cessent de traduire la production indéfiniment variée des acteurs dans ce lexique rudimentaire. Alors que les acteurs ont toujours au feu plusieurs philosophies, les sociologues pensent qu'ils doivent s'en tenir à quelques-unes seulement ; alors que les acteurs peuplent le monde de formes d'existence très diverses, les sociologues du social leur expliquent de quels éléments le monde est « réellement » composé. Je sais bien qu'ils se livrent à cet exercice pour de nobles raisons, mais cela ne me rassure pas. Il y a d'autres moyens de prouver son utilité politique que se montrer critique à la place des acteurs ainsi « libérés » du joug des puissances archaïques. Même si cela devait mener à une bonne politique — ce qui n'est pas le cas, comme nous le verrons —, une telle attitude serait quand même de la très mauvaise science.

Il existe bien entendu une raison d'ordre pratique, plus respectable, pour limiter à l'avance la liste des forces qui font agir les acteurs. Si l'on écarte l'obsession des sociologues pour la politique d'émancipation, il faut bien mesurer la difficulté qui se présente dès qu'on veut suivre leur prolifération. Demander à des enquêteurs de se livrer à de la métaphysique appliquée et les envoyer trotter derrière les acteurs, voilà qui est bien ardu. Et pourtant, si les formes d'existence sont innombrables, les *controverses* à leur sujet ont l'élégance de se mettre en ordre d'elles-mêmes. La solution est la même que pour la source d'incertitude précédente : bien qu'il existe un nombre indéfini de regroupements, il était possible de dresser une liste des *prises* pour permettre au sociologue de passer d'un processus de formation de groupe à l'autre. De même, il est possible de proposer un nombre limité de prises permettant de suivre la façon dont les acteurs créditent ou discréditent une entité dans les comptes rendus qu'ils font de ce qui les amène à agir.

Cela peut sembler paradoxal (bien que ce paradoxe devrait s'atténuer au fil de la lecture), mais le fait de s'appuyer sur les controverses constitue une méthode beaucoup plus sûre que le travail improbable qui consiste à établir *a priori*, et à la place des acteurs, quels groupes et quelles formes d'existence seront

désormais autorisés à remplir le monde social. Une fois encore, le déplacement d'un cadre de référence à l'autre offre plus de liberté de mouvement que tout point de vue absolu ou arbitraire. Et, pour revenir de nouveau à la métaphore du guide de voyage, la liberté de mouvement est essentielle — même si elle oblige le voyageur à se déplacer encore plus lentement !

Une liste pour enregistrer les controverses sur les sources de l'action

Bien que nous ne sachions jamais avec certitude ce qui nous fait agir, nous pouvons définir une liste d'attributs qui sont toujours présents dans les arguments contradictoires pour rendre compte d'un cours d'action donné : a) les formes d'existence sont définies par des comptes rendus ; b) elles reçoivent une figuration particulière ; c) elles s'opposent à d'autres formes concurrentes ; d) enfin, elles s'accompagnent d'une théorie explicite de l'action.

En premier lieu, les entités controversées se présentent toujours dans un compte rendu comme *faisant* ou *faisant faire* quelque chose : elles introduisent une certaine différence dans une situation donnée, en transformant A en B à travers des épreuves C¹⁵. Sans comptes rendus, sans épreuves, sans différences, sans transformation d'une situation donnée, sans cadre de référence détectable, on ne peut jamais dire d'une entité qu'elle *agit*. Une forme d'existence invisible qui ne produit aucune différence, aucune transformation, qui ne laisse aucune trace et qui ne figure dans aucun compte rendu n'est *pas* une forme d'existence. Un point, c'est tout. Ou elle est agissante ou elle ne l'est pas. Si l'on fait mention d'une force, il faut rendre compte de son action et, pour ce faire, il faut spécifier plus ou moins la nature des épreuves et celle des traces observables qu'elles ont laissées — ce qui ne veut pas dire qu'il faut se limiter aux actes de langage, la parole n'étant que l'un des nombreux comportements capables de produire un compte rendu, et l'un des moins

15. Le fait de rendre compte (*accountability*) est un autre aspect majeur de l'ethnométhodologie : on y reviendra dans le chapitre 5.

fréquents¹⁶. Cette définition peut sembler évidente, et pourtant il faut bien la rappeler à ceux qui ne cessent de peupler leur récit de forces sociales invisibles qui ne sont repérables par aucune épreuve particulière et qui ne font l'objet d'aucun compte rendu précis. Dans la sociologie de l'acteur-réseau, il n'est pas permis d'affirmer : « Personne n'en fait mention, je n'ai aucune preuve, mais je sais qu'il y a un acteur caché à l'œuvre dans les coulisses. » Cela, c'est de la théorie du complot, pas de la théorie sociale. À chaque fois qu'un sociologue affirme la présence d'une force pour expliquer un phénomène, il doit le démontrer par une épreuve précise, qui, en plus, doit être fréquemment renouvelée ; il ne peut se contenter de la postuler une fois pour toutes. Si une force sociale ne dispose d'aucun véhicule pour se déplacer, elle n'avancera pas d'un centimètre, elle ne laissera pas de trace, elle ne figurera dans aucun document. Même pour détecter la présence de Polonius derrière la tapisserie qui devint son linceul, il a bien fallu que Hamlet entende le couinement d'un rat.

Deuxièmement, c'est une chose de sentir la présence d'une force cachée, c'en est une autre, tout à fait différente, de la *figurer*. Ce qui agit revêt toujours, dans le compte rendu qui en est fait, une certaine consistance, une apparence qui lui donne une certaine forme et des contours, aussi vagues soient-ils. La figuration fait partie de ces termes techniques qu'il me faut introduire pour parer aux réflexes pavloviens de l'« explication sociale », parce qu'il est nécessaire de comprendre que les figures sont loin de se limiter aux formes anthropomorphiques. Encore une fois, la science sociale doit accepter de devenir plus abstraite. Conférer l'anonymat à une entité, c'est la figurer aussi exactement que si on lui donne un nom, un nez, une voix ou un visage. La seule différence est qu'elle devient *idéomorphique* plutôt qu'*anthropomorphique*. Les agrégats statistiques obtenus à partir d'un questionnaire auxquels on donne une étiquette — comme par exemple les types A et B que l'on obtient en recherchant les causes des maladies cardio-vasculaires — sont

16. Cette notion d'épreuve de force est longuement développée dans B. LATOUR, *Les microbes, guerre et paix* (1984). La notion d'« épreuve » est au cœur de la sociologie morale développée par Luc Boltanski. Voir L. BOLTANSKI et L. THÉVENOT, *De la justification* (1991).

tout aussi concrets que « mon voisin colérique au teint coupé-rosé qui est mort samedi dernier d'une crise cardiaque en plantant ses navets parce qu'il a mangé trop de graisses ». En termes de figuration, dire que « la culture interdit d'avoir des enfants en dehors du mariage » requiert autant de travail que l'affirmation « ma future belle-mère veut que j'épouse sa fille ». Certes, le premier type de figuration (anonyme) est différent du second (ma belle-mère), mais tous deux donnent une figure, une forme, un habillage, de la consistance à une entité qui m'interdit ou m'oblige à faire certaines choses. Du point de vue de la figuration, rien ne justifie de dire que le premier cas est une « abstraction statistique » tandis que le second serait un « acteur concret ». Les agents individuels ont, eux aussi, besoin de figurations abstraites. Lorsque les gens se plaignent des « hypostases » de la société, ils ne devraient pas perdre de vue le fait que « ma belle-mère », elle aussi, est une hypostase... — de même que les personnes douées de sens moral, les agents calculateurs, tout autant que la fameuse Main Invisible. C'est très précisément le sens des mots « acteur » et « personne » : nul ne sait exactement combien de forces sont simultanément à l'œuvre dans un individu donné ; et, à l'inverse, personne ne sait combien d'individualités se trouvent potentiellement recélées dans un nuage de points statistiques. La figuration leur donne une forme, mais pas nécessairement à la manière d'un portrait lisse qui serait l'œuvre d'un peintre *figuratif*. Pour faire leur travail, les sociologues devraient pouvoir faire preuve, lorsqu'ils « dessinent » les acteurs, d'une variété égale à celle des débats sur la figuration dans l'art moderne et contemporain.

Pour rompre avec l'influence de ce qu'on pourrait appeler la « sociologie figurative », la sociologie de l'acteur-réseau utilise le terme technique d'*actant*, qu'elle emprunte à l'étude de la littérature. Voici, par exemple, quatre façons de donner figure à un même actant : « l'impérialisme tend vers l'unilatéralisme », « les États-Unis souhaitent se retirer de l'ONU », « Bush Junior souhaite se retirer de l'ONU », « de nombreux officiers de l'armée américaine et deux douzaines de chefs de file néoconservateurs veulent se retirer de l'ONU ». Le fait que la première soit une caractéristique structurelle, la deuxième une entité institutionnelle, la troisième un individu et la quatrième une nébuleuse d'individus est évidemment lourd de conséquences pour le style

de compte rendu qui en est fait, mais elles offrent toutes une figuration différente des mêmes actants. Aucune n'est plus « réaliste », plus « concrète », « abstraite » ou artificielle qu'une autre. Elles mènent seulement à la stabilisation de différents groupes et contribuent ainsi à réduire la première incertitude que nous avons appris à repérer plus haut. La grande difficulté à laquelle la sociologie de l'acteur-réseau doit faire face consiste à ne pas se laisser intimider par le type de figuration : les *idéo-*, *techno-* ou *bio-*morphismes sont des morphismes, tout autant que l'incarnation d'un actant sous la forme d'un individu singulier.

Parce qu'ils ont affaire à des fictions, les théoriciens de la littérature ont bénéficié dans leurs recherches sur la figuration d'une plus grande liberté que leurs collègues des sciences sociales, notamment lorsqu'ils ont eu recours à la sémiotique ou aux différentes sciences du discours. Dans une fable, par exemple, le même actant peut être amené à agir par le truchement d'une baguette magique, d'un nain, d'une pensée traversant l'esprit d'une fée, ou d'un chevalier tuant deux douzaines de dragons¹⁷. De la tragédie grecque à la bande dessinée, les romans, les dialogues de théâtre et les films offrent un vaste domaine où nous apprenons tous à faire des commentaires plus ou moins sophistiqués sur ce qui nous fait agir¹⁸. C'est pour cela que, une fois saisie la différence entre l'actant et l'acteur, des phrases deviennent pleinement *comparables* même si elles véhiculent des théories du social aussi différentes que, par exemple, celles-ci : « Vous êtes mû par vos intérêts de classe », « Ça, c'est du pur conformisme social », « Je ne suis pas la simple victime de la structure sociale », « Vous vous laissez guider par la routine », « Tu es appelé par Dieu », « Moi fais ce que moi veux », « Nous devons calculer nos avantages à l'euro près »,

17. Il ne serait pas exagéré de dire que la sociologie de l'acteur-réseau est redevable pour moitié à Garfinkel et pour moitié à Greimas : elle a simplement associé deux des plus intéressants courants intellectuels de part et d'autre de l'Atlantique, et elle est parvenue à se nourrir de la réflexivité intrinsèque des comptes rendus qu'offrent les acteurs comme les textes. Pour une synthèse des travaux classiques dans le domaine de la sémiotique, voir A. J. GREIMAS et J. COURTÈS, *Sémiotique* (1979) ; pour une présentation récente, voir J. FONTANILLE, *Sémiotique du discours* (1998).

18. Pour quelques magnifiques exemples de la liberté métaphysique des sémioticiens, voir L. MARIN, *Opacité de la peinture* (1989) ; L. MARIN, *Des pouvoirs de l'image : Gloses* (1992) ; et L. MARIN, *On Representation* (2001). Bien qu'il soit un ennemi des sémioticiens, Thomas Pavel donne à voir la liberté de mouvement incomparable dont jouissent les théoriciens de la littérature : T. PAVEL, *La pensée du roman* (2003).

« Je suis tenu par le respect des normes sociales » ou « Le capitalisme a bon dos ». Ce sont seulement différentes façons de faire *faire* des choses aux acteurs, dont la diversité est pleinement déployée, sans avoir à distinguer à l'avance les « vraies » formes d'existence des « fausses », et sans les traduire toutes dans le seul lexique du social. Autrement dit, l'infralangage de la sémiotique protège contre les tentations du métalangage de la sociologie.

C'est pour cela que la sociologie de l'acteur-réseau, de même qu'elle n'a pas voulu se couper de la philosophie la plus spéculative, n'a pas voulu se priver des secours de la théorie littéraire, dont elle a emprunté moins le jargon que la liberté de mouvement. Non pas que la sociologie soit de la fiction, ou que les théoriciens de la littérature en sachent plus long que les sociologues, mais parce que les différents mondes fictifs, inscrits sur le papier, permettent à l'enquêteur d'acquérir la souplesse et la portée nécessaires à l'étude du monde réel¹⁹. Ce n'est que par la fréquentation assidue de la littérature et des analyses littéraires que les sociologues des associations pourront devenir moins raides, moins guindés lorsqu'ils doivent retracer les aventures des étranges personnages qui viennent peupler le monde social. C'est grâce à elle qu'ils pourront faire preuve d'autant d'inventivité linguistique que les acteurs qu'ils s'efforcent de suivre — d'autant que les acteurs lisent eux aussi beaucoup de romans et regardent souvent la télé, apprenant ainsi comment rendre compte de leurs actions ! Ce n'est qu'en comparant constamment des répertoires d'action complexes que les sociologues seront capables d'enregistrer des données — une tâche qui semble toujours très difficile aux yeux des sociologues du social, qui croient devoir filtrer tout ce qui ne ressemble pas d'emblée à un « acteur social » uniforme. *Prendre acte* et non filtrer, *décrire* et non discipliner, c'est la Loi et les Prophètes...

Troisièmement, les acteurs sont également engagés dans la critique continuelle d'autres formes d'existence, coupables à leurs yeux d'être fausses, archaïques, absurdes, irrationnelles, ou illusives. De la même façon que la production performative des groupes donne à voir, pour le plus grand bénéfice de l'enquêteur, l'ensemble des antigroupes qui composent leur monde social, les comptes rendus qu'ils font des formes d'existence ne cessent

19. Cf. T. PAVEL, *Univers de la fiction* (1986).

Richard Powers au sujet de l'entreprise

Dans son roman *Gain*, Richard Powers (1998, p. 349-350) fait le portrait du P-DG d'une grande entreprise au moment où il tente de faire un discours pour motiver son équipe : chaque version de ce qu'est une entreprise pour son représentant ajoute à la difficulté de détecter la nature exacte de cette personne morale.

« Faire du bénéfice. Faire du bénéfice sans arrêt. Faire du bénéfice à long terme. Gagner sa vie. Faire des choses. Faire des choses de la façon la plus économique qui soit. Faire le plus de choses possible. Faire des choses qui durent le plus longtemps. Faire des choses pour aussi longtemps que possible. Faire des choses dont les gens ont besoin. Faire des choses que les gens désirent. Faire désirer les gens. Offrir des emplois intéressants. Offrir des emplois sûrs. Donner aux gens des choses à faire. Faire quelque chose. Nourrir le plus grand nombre. Promouvoir le bien-être général. Contribuer à la défense commune. Accroître la valeur des actions ordinaires. Verser un dividende régulier. Augmenter la valeur nette de l'entreprise. Défendre les intérêts de tous les actionnaires. Croître. Progresser. Se développer. Augmenter le savoir-faire. Augmenter le chiffre d'affaires et abaisser les coûts. Faire le travail à moindre coût. S'engager efficacement dans la compétition. Acheter bas et vendre haut. Améliorer ce que l'humanité a reçu en partage. Produire le prochain cycle d'innovations technologiques. Rationaliser la nature. Améliorer le paysage. Briser l'espace et arrêter le temps. Voir ce dont l'espèce humaine est capable. Quitter les lieux avant que le soleil ne s'éteigne. Rendre la vie un peu plus facile. Rendre les gens un peu plus riches. Rendre les gens un peu plus heureux. Construire un avenir meilleur. Reverser quelque chose dans la cagnotte. Faciliter la circulation du capital. Préserver l'entreprise. Faire des affaires. Rester dans la course. Parvenir à donner un sens aux affaires. »

d'ajouter de nouvelles entités en même temps qu'elles en *retirent* d'autres, considérées comme illégitimes. Ainsi, l'observateur peut profiter du fait que chaque acteur va dessiner les contours de la métaphysique empirique à laquelle ils sont tous deux confrontés. Soit les affirmations suivantes : « Je refuse de me ranger à l'opinion commune, qui est de toute façon de la pure propagande » ; « Vous pensez exactement ce que pense la

génération à laquelle vous appartenez » ; « La structure sociale est un terme vide de signification, il n'existe que des actions individuelles » ; « Dieu ne s'adresse pas à vous, ce sont les imams qui parlent en son nom » ; « Les forces du marché sont beaucoup plus intelligentes que les bureaucrates » ; « Ce lapsus révélateur a trahi votre inconscient » ; « J'aime mieux protéger les saumons que les humains ²⁰ ». Tout se passe comme si ces phrases opéraient autant d'additions ou de soustractions dans la liste des entités acceptées comme légitimes.

La seule chose qui puisse interrompre l'enquête est la décision, de la part de l'observateur, de choisir parmi ces motifs ceux qui semblent les plus raisonnables. Cela ne veut pas dire que les observateurs seraient réduits à l'impuissance, constamment tenus en laisse par leurs informateurs, mais que, s'ils entendent proposer à leur tour une métaphysique alternative, ils doivent *d'abord* se confronter aux constructions de mondes de ceux qu'ils étudient. Et il ne leur suffira pas d'affirmer qu'eux, les enquêteurs, ont enfin découvert ce qui fait réellement agir les acteurs auxquels ils s'adressent. Il ne leur suffira pas non plus de déguiser cette forme particulière d'ignorance volontaire sous prétexte de réflexivité. Trop souvent, en effet, les sociologues — et en particulier les sociologues critiques — se comportent comme s'ils étaient des observateurs « réflexifs » et « distanciés » confrontés à des acteurs « naïfs », « non critiques » et « non réflexifs ». En fait, la plupart du temps, l'observateur se contente paresseusement de traduire les nombreuses expressions de ses informateurs dans le vocabulaire unique des forces sociales auquel il est habitué. Sous le prétexte de faire œuvre de science, l'enquêteur se bornera à réaffirmer ce dont le monde social est fait ; pendant que les acteurs, eux, se contenteront d'être indifférents aux analyses que l'on a faites d'eux. Sans vergogne, les sociologues tireront de cette indifférence la conclusion que les acteurs sont aveugles à ce qui les détermine ²¹ ! À aveugle, aveugle et demi.

20. La dernière citation est extraite de C. GRAMAGLIA, « La mise en cause environnementale comme principe d'association » (2005).

21. Et, comme nous le verrons lorsque nous aurons affaire à la cinquième source d'incertitude, dans la mesure où la présence ou l'opinion des acteurs ne modifient en rien le compte rendu de l'enquêteur, ils ne sont pas de véritables *acteurs* et n'ont pas été « pris en compte ». Par conséquent, le collectif — au sens que revêt ce terme dans la sociologie de l'acteur-réseau — n'a pas été réassemblé et il n'y a aucune chance pour qu'une telle sociologie du social ait une quelconque pertinence politique.

Enfin, quatrièmement, les acteurs sont tout à fait capables de proposer leurs propres *théories de l'action* afin d'expliquer comment les formes d'existence manifestent leurs effets²². Métaphysiciens aguerris et pleinement réflexifs, les acteurs — tel est du moins le réglage par défaut que propose de choisir la sociologie de l'acteur-réseau — possèdent eux aussi leurs propres métathéories sur la façon dont les entités agissent, théories qui laissent le plus souvent le métaphysicien traditionnel totalement stupéfait. Le plus souvent en effet, les acteurs ordinaires s'engagent dans des controverses qui ne visent pas seulement à déterminer quelle est la forme d'existence qui prédomine, mais aussi comment son influence peut se manifester. Là encore, toute la différence consiste à décider si cette force — une fois dotée d'une existence, d'une figuration et de forces rivales — doit être traitée comme un intermédiaire ou comme un médiateur. Selon la décision de l'analyste, on aboutira à des comptes rendus totalement différents²³.

Il est fondamental pour la suite de notre propos de bien comprendre que cette différence traverse toutes les formes d'existence, *quelle que soit leur figuration*. En effet, le choix d'une figuration ne permet pas, en lui-même, de prédire quelle sera la théorie de l'action invoquée : ce n'est pas le type de figures qui compte, mais la gamme de médiateurs que l'on peut déployer. C'est ce qui a tant contribué à semer la confusion dans les débats entre les différents courants des sciences sociales : on a trop insisté sur la question de savoir *quelles* formes d'existence il fallait privilégier — la figuration —, au détriment de la question : *comment* chacune parvient-elle à agir ? — l'apparition des médiateurs. Or, dans un compte rendu donné, on peut très bien faire que l'expression usée « l'état des forces productives détermine l'état des représentations sociales » devienne

22. Jusqu'ici, les sociologues ont considéré qu'il était de leur devoir de choisir parmi ces théories de l'action celle qui était juste, et donc d'intervenir directement dans les controverses au lieu de les déployer. L'originalité du travail entrepris par Thévenot tient justement à cela : relever les divers régimes d'action qui sont simultanément à l'œuvre parmi les participants ordinaires. Voir L. THÉVENOT, « Which Road to Follow ? The Moral Complexity of an "Equipped" Humanity » (2002) et L. THÉVENOT, *L'action au pluriel* (2006).

23. Comme dans la première source d'incertitude, les sociologues, les philosophes et les psychologues vont ici *ajouter* leurs propres versions aux controverses. Les discussions sur l'existence de l'individu calculateur en sont un bon exemple.

plus active, c'est-à-dire engendre un plus grand nombre de médiateurs qu'une phrase apparemment beaucoup plus locale, concrète, « vécue » et « existentielle » telle que « l'action individuelle est toujours intentionnelle ». L'intentionnalité, si elle est utilisée pour véhiculer du sens en tant qu'intermédiaire, fera bien *moins* que le plus abstrait et général « état des forces productives », à condition que cette agence soit traitée comme un médiateur²⁴. La figuration et la théorie de l'action sont donc deux éléments distincts sur notre liste et ne doivent pas être confondus. Si cela devait se produire, l'enquêteur serait tenté de privilégier certaines personnifications sous prétexte qu'elles sont « plus concrètes » que d'autres « plus abstraites », et il retomberait ainsi dans le rôle législatif et disciplinaire des sociologues du social en abandonnant la terre ferme du relativisme²⁵.

Comment faire faire quelque chose à quelqu'un

Si nous décidons d'accepter cette deuxième source d'incertitude, la sociologie devient alors une discipline qui respecte le processus de dislocation inhérent au fait de *faire faire quelque chose à quelqu'un*. La plupart des théories de l'action méconnaissent une telle dislocation parce que le second terme est rendu prévisible par le premier : « Donnez-moi la cause et je vous donnerai l'effet. » Mais tel n'est pas le cas lorsque les deux termes sont traités comme des médiateurs. Naturellement, dans le cas des intermédiaires, il n'y a aucun mystère puisque les *inputs* permettent de prévoir les *outputs* de façon relativement fiable : il n'y a rien, dans l'effet, qui ne soit aussi présent dans la cause. Mais cette façon apparemment scientifique de procéder est, en réalité, toujours problématique. Si l'*input* permettait

24. Le slogan postmoderne « j'insiste sur le spécifique, le local et le singulier » peut ainsi se révéler aussi complaisant que vide, tandis qu'un « Grand Récit » peut finir par donner libre cours à plus de voix agissantes. Une fois encore, la différence ne se situe pas au niveau des figures choisies, mais dans la proportion relative de médiateurs à qui l'on permet d'exister.

25. Afin de détecter ces différences, il nous faut un critère de qualité textuelle qui nous permette de mesurer, pour ainsi dire, la densité relative des médiateurs par rapport aux intermédiaires, une sorte de thermomètre des comptes rendus textuels. Comme nous le verrons en examinant la cinquième source d'incertitude, cela deviendra la pierre de touche d'une forme d'objectivité : la prolifération des objecteurs.

toujours de prévoir l'*output*, autant ignorer les effets et ne prêter attention qu'à la cause, où tout ce qu'il y a d'intéressant est déjà contenu — au moins en puissance. Dans le cas des médiateurs, la situation est différente : les causes ne permettent pas de déduire les effets, dans la mesure où elles ne font qu'offrir des occasions, définir des circonstances et établir des précédents. Par conséquent, bien des *inconnues* surprenantes peuvent surgir dans l'intervalle²⁶.

Une telle distinction affecte tous les actants, qu'il s'agisse de ceux dont la figuration semble « abstraite » — comme l'« état des forces productives » — ou de ceux dont la personnification semble plus « concrète » — comme « mon amie Julie ». Tant qu'on les traite comme des causes simplement véhiculées par des intermédiaires, les vecteurs chargés de déployer leurs effets n'ajouteront rien à l'affaire. Dans cette théologie étrange et très archaïque, les causes sont censées produire des effets *ex nihilo*. Mais, si l'on considère ces vecteurs comme des médiateurs qui mettent à leur tour d'autres médiateurs en mouvement, il en découle des situations imprévisibles puisqu'elles font faire d'*autres* choses que celles qui étaient attendues. On dira, encore une fois, que je coupe les cheveux en quatre mais, très vite, on ne peut plus superposer les deux cartographies qui vont résulter de cette minuscule différence entre traiter les actants comme des médiateurs ou comme des intermédiaires. La première solution consiste à cartographier un monde composé d'un petit nombre d'agences, qui laissent un sillage de conséquences qui ne sont jamais autre chose que des effets, des expressions ou des reflets de quelque chose d'autre. La seconde solution, privilégiée par la sociologie de l'acteur-réseau, dessine un monde fait de *concaténations de médiateurs*, dont on peut dire que chaque point est

26. Cela reste vrai dans le cas des expériences, comme nous l'ont appris les études que Harry Collins a consacrées à la science (H. COLLINS, *Changing Order. Replication and Induction in Scientific Practice* [1985] ; ainsi que son dernier ouvrage, *Gravity's Shadow : The Search for Gravitational Waves* [2004]), mais aussi l'ethnométhodologie (M. LYNCH, *Art and Artifact in Laboratory* (1985) ; H. GARFINKEL, M. LYNCH, E. LIVINGSTON, « The Work of a Discovering Science Construed with Materials from the Optically Discovered Pulsar » [1981]). C'est en réalité la découverte de la complexité réelle des connexions causales dans les secteurs les plus formatés des sciences naturelles qui a rendu oiseuse la description de l'action causée dans les sciences sociales. Isabelle Stengers a souligné cette transformation que l'étude des sciences naturelles a entraînée dans les devoirs des sciences sociales. Cf. I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes* (1993).

pleinement agissant²⁷. Par conséquent, la question centrale qui se pose aux sciences sociales est de décider si elles doivent s'efforcer de déduire, à partir d'un petit nombre de causes, le plus grand nombre possible d'effets déjà présents *in potentia*, ou si elles doivent au contraire remplacer autant de causes que possible par une association d'actants — tel est le sens technique que nous donnerons plus tard au terme « réseau ».

Cette distinction peut sembler inutilement compliquée ; il suffit pour l'instant de la simplifier à l'aide d'une vignette. On accuse souvent les sociologues, pour se moquer d'eux, de traiter leurs personnages « comme autant de marionnettes » manipulées par les forces sociales. Mais il se trouve que les marionnettistes, comme les sopranos, ont des idées très différentes quant à *ce qui fait faire des choses* à leurs marionnettes ou à leur voix. Bien que les figurines semblent offrir l'exemple le plus extrême de causalité directe — il suffit de suivre les ficelles —, les marionnettistes se comportent rarement comme s'ils exerçaient un contrôle absolu sur celles dont ils tirent les ficelles. Ils confesseront bien des choses étranges, et diront par exemple : « Mes marionnettes me suggèrent souvent de faire des choses auxquelles je n'aurais jamais pensé par moi-même²⁸. » Lorsqu'une force en manipule une autre, cela ne veut pas dire qu'il s'agit d'une cause produisant des effets ; elle peut aussi fournir l'occasion pour que d'autres choses se mettent à agir. La *main* qui se cache dans l'étymologie latine du terme « manipuler » indique tout autant un contrôle absolu qu'un *manque total de contrôle*. Qui tire les ficelles, alors ? Eh bien, les marionnettes tout autant que leurs marionnettistes. Ce qui ne veut pas dire qu'elles contrôlent leurs maîtres — ce qui reviendrait seulement à inverser l'ordre de la causalité —, pas plus qu'on ne s'en tirera par le recours à la dialectique. Cela signifie simplement qu'à ce stade de notre enquête la question intéressante n'est pas de savoir qui agit et comment, mais de passer de la certitude à l'*incertitude* quant aux sources de l'action. Dès que nous déployons toute la gamme de controverses concernant les actants, nous retrouvons la puissante

27. Pour reprendre les termes de Deleuze, la première ne connaît que des « potentiels réalisés », tandis que la seconde s'intéresse à des « virtualités actualisées ». Pour une présentation de cette opposition fondamentale, voir F. ZOURABICHVILI, *Le vocabulaire de Deleuze* (2003).

28. Cf. V. NELSON, *The Secret Life of Puppets* (2002).

intuition qui se trouve aux origines des sciences sociales. Ainsi, lorsqu'on les accuse de traiter les acteurs « comme des marionnettes », les sociologues devraient y voir un compliment, à condition qu'ils multiplient les ficelles et se préparent à de continues surprises en matière d'action, de contrôle et de manipulation. « Traiter les gens comme des marionnettes » ne devient une imprécation que lorsque cette prolifération de médiateurs est transformée en une seule force — le social n° 1 — dont l'effet est simplement véhiculé, sans déformation aucune, à travers une longue chaîne d'intermédiaires. L'intuition originale est alors perdue de vue pour de bon.

Il est d'autant plus important de garder à l'esprit cette distinction entre intermédiaire et médiateur, que la sociologie a toujours été encombrée — comme nous aurons l'occasion de le voir à plusieurs reprises dans la seconde partie — par le préjugé selon lequel il existe un secteur particulier du domaine social où l'action serait « concrète » : la « parole » plus que la « langue », l'« événement » plus que la « structure », le niveau « micro » plus que le niveau « macro », l'« individu » plus que les « masses », l'« interaction » plus que la « société », ou, au contraire, les « classes » plus que l'« individu », le « sens » plus que les « forces », la « pratique » plus que la « théorie », les « personnes morales » plus que les « personnes physiques », et ainsi de suite. Mais si l'action est dislocale, elle n'appartient à aucun secteur en particulier ; elle est distribuée, différenciée, multiple, disloquée, et elle reste une énigme tant pour les enquêteurs que pour les acteurs ²⁹.

Cette précision nous aidera à ne pas confondre la sociologie de l'acteur-réseau avec l'un des nombreux courants polémiques qui ont invoqué la « concrétude » de l'individu et de son action porteuse de sens, intentionnelle et intersubjective, contre les effets « anonymes, froids et abstraits » de la « détermination par les structures sociales » ou contre la « manipulation froide et technique » des individus par la matière, au détriment du monde

29. Les disciplines de la cognition « située » ou « distribuée » ont parfaitement montré cela, et les résultats auxquels elles sont parvenues sont importants pour la sociologie de l'acteur-réseau. Cf. E. HUTCHINS, *Cognition in the Wild* (1985) ; J. LAVE, *Cognition and Practice* (1988) ; L. SUCHMAN, *Plans and Situated Actions* (1987). La relation entre la sociologie de l'acteur-réseau et ces travaux se resserrera encore lorsque nous considérerons la troisième incertitude.

vécu. Inspirés la plupart du temps par la phénoménologie, ces mouvements de réforme ont hérité de ses défauts : ils sont en effet incapables d'imaginer une métaphysique dans laquelle il y aurait d'autres actants que ceux qui impliquent des intentions humaines ou, pire, ils opposent l'action humaine au simple « effet matériel » des « objets naturels » qui ne sauraient, selon eux, agir ; les objets matériels, selon ces courants de pensée, peuvent avoir un « comportement » (*behavior*) mais pas véritablement une action puisqu'il n'y a pas d'intention³⁰. Et pourtant, une sociologie « interprétative » est tout autant une sociologie du social que les versions « objectivistes » ou « positivistes » qu'elle prétend remplacer : elle croit seulement qu'en introduisant un certains types d'actants — les personnes, l'intention, le sentiment, le travail, les interactions face à face — on obtiendra *automatiquement* des sources d'action plus riche, plus humaine, plus concrète.

Cette croyance dans les vertus du « monde vécu » constitue un cas typique de ce que Whitehead appelle « une forme déplacée d'esprit concret ». En effet, un compte rendu peuplé d'individus peut s'avérer, au bout du compte, plus abstrait qu'un compte rendu qui ne serait composé que d'acteurs collectifs. Une boule d'ivoire qui en heurte une autre sur le feutre vert d'une table de billard peut disposer d'un cours d'action tout aussi précieux qu'une « personne » portant son « regard » sur le « riche monde humain » d'un autre « visage porteur de sens » dans la salle enfumée du pub. Ce n'est probablement pas ce que diraient les phénoménologues ni les sociologues du social, mais écoutons alors ce que les joueurs eux-mêmes ont à dire au sujet de leur « comportement » à eux, et de l'« action intentionnelle » imprévisible des boules de billard. Eux, en tout cas, les joueurs, feront faire, à l'interaction de leurs boules et des humains, des acrobaties métaphysiques pourtant strictement interdites par la théorie qui veut qu'il existe une différence radicale entre

30. Malgré de nombreux efforts visant à réconcilier la sociologie de l'acteur-réseau et la phénoménologie (voir notamment D. IHDE et E. SELINGER, *Chasing Technoscience* [2003]), l'écart entre les deux programmes de recherche reste grand, en raison du poids excessif des sources humaines de l'action chez les phénoménologues. Et cet écart ne fera que croître lorsque nous aurons ajouté les trois autres sources d'incertitude — ce qui ne veut pas dire pour autant que nous devons nous priver du riche vocabulaire descriptif de la phénoménologie : il faut simplement étendre les trouvailles de l'intentionnalité à tous les êtres « non intentionnels »...

l'« action intentionnelle » et le « comportement strictement objectif »³¹. Là encore, les sociologues ont trop souvent confondu le rôle de l'enquêteur avec celui de quelque prédicateur politique appelant à la discipline et à l'émancipation.

C'est quand on est face à de telles situations qu'il faut décider des droits et des devoirs de l'enquêteur. Ou bien nous décidons de suivre les analystes, qui ne disposent que d'une seule métaphysique pleinement développée, ou bien nous décidons de « suivre les acteurs eux-mêmes », qui en ont plus d'une à leur disposition. On ne parvient pas au concret en privilégiant une figuration plutôt que d'autres à la place des acteurs, mais en s'efforçant d'augmenter dans les comptes rendus que nous donnons de leur action la *part relative* que les médiateurs occupent par rapport aux intermédiaires. C'est à cette proportion, au fond, que l'on reconnaîtra toujours une bonne étude de sociologie de l'acteur-réseau. De même que, comme nous l'avons appris dans le chapitre précédent, il ne fallait surtout pas favoriser un groupe plutôt qu'un autre, de même l'erreur à commettre serait de décider d'emblée quelle est la source de ce qui nous fait agir. À la place des notions de « concret » et d'« abstrait » qui ne sont aucunement superposables à des types particuliers de personnage, il nous faut préférer des questions transversales : Quelles formes d'existence sont invoquées ? Quelles figurations reçoivent-elles ? À travers quel mode d'action sont-elles mises en œuvre ? Sommes-nous face à des causes véhiculées par des intermédiaires, ou devant une concaténation de médiateurs ? L'acteur-réseau n'est rien d'autre que cette théorie qui a décidé de se fier aux indigènes plus qu'aux sociologues, aussi bizarres que soient les métaphysiques appliquées dans lesquelles ils nous entraînent — et bizarres, elles le sont en effet, comme nous allons le voir !

31. Et cela malgré la défense astucieuse de cette distinction par H. COLLINS et M. KUSCH, *The Shape of Actions. What Human and Machines Can Do* (1998).

Troisième source d'incertitude

Quelle action pour quels objets ?

QUAND nous agissons, d'autres forces passent à l'action : telle est la première source d'étonnement à l'origine de la sociologie. Mais il en existe une deuxième, dont l'importance empirique, éthique, politique est encore plus frappante : le monde social est marqué par de telles asymétries qu'il ressemble au paysage tourmenté de la haute montagne ; ces asymétries sont si fortes qu'aucune dose d'enthousiasme, aucun appel au pouvoir du libre arbitre, aucun bon esprit ne peuvent les faire disparaître par un coup de baguette magique ; les inégalités pèsent d'un poids aussi énorme que celui des pyramides ; leur inertie entrave l'action individuelle à un point tel qu'on ne peut s'empêcher de prendre la société pour une entité spécifique, *sui generis*. Tout chercheur qui nierait l'existence de ces inégalités et de ces différences serait un nigaud ou un abominable réactionnaire ; en bref, ignorer le poids des inégalités sociales serait aussi grotesque que de nier l'influence de la pesanteur.

Comment pouvons-nous rester fidèles à cette intuition tout en affirmant, comme je viens de le faire avec les deux premières sources d'incertitude, que les groupes sont « constamment » performés et que les actants sont « sans cesse » controversés ? N'est-il pas naïf de prétendre transformer un espace social très inégal en un terrain nivelé où apparemment chacun disposerait de la même capacité de déployer sa propre métaphysique ? La sociologie de l'acteur-réseau n'est-elle pas l'un des symptômes

de cet esprit libéral qui proclame, envers et contre tout, que chacun dispose des mêmes chances — et tant pis pour les perdants¹ ? « Que faites-vous donc, avec votre prétendue théorie, pourrait-on nous demander avec une certaine exaspération, du pouvoir et de la domination ? » Mais c'est justement parce que nous voulons *expliquer* ces asymétries que nous ne nous pouvons pas nous contenter de les *répéter* — et moins encore de les *prolonger* sans modification aucune. Une fois encore, nous ne voulons pas confondre la cause et l'effet, ce qu'il faut expliquer avec l'explication. C'est pourquoi il est si important d'affirmer que le pouvoir, comme la société, est le résultat final d'un processus, et non un réservoir, un stock ou un capital qui fournirait automatiquement une explication. Le pouvoir et la domination demandent à être produits, fabriqués, composés². Oui, les asymétries existent, mais d'où viennent-elles et de quoi sont-elles faites ?

S'ils veulent fournir une réponse à cette question fondamentale, les sociologues des associations doivent prendre une décision tout aussi drastique que lorsqu'ils voulaient puiser à la deuxième source d'incertitude. C'est *parce que* nous voulons rester fidèles à l'intuition originelle des sciences sociales que nous devons *rejeter* avec quelque véhémence la solution impossible qui nous est proposée, et qui consiste à postuler que la société est d'emblée inégale et hiérarchique ; qu'elle pèse de façon disproportionnée sur certains de ses composants ; qu'elle a tout les attributs de l'inertie. Affirmer que la domination broie les corps et les âmes est une chose ; mais c'en est une autre de conclure que ces hiérarchies, ces asymétries, ces inerties, ces pouvoirs et ces cruautés sont *faits* d'un matériau lui-même social. Non seulement aucune continuité logique ne relie ce second argument au premier, mais, comme nous allons le voir, ils sont en totale contradiction l'un avec l'autre. De même que le détournement de l'action par des forces extérieures ne signifie pas que

1. Dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (1999), L. Boltanski et E. Chiapello ont explicitement adressé ce reproche à la sociologie de l'acteur-réseau. Voir aussi l'attaque cinglante portée par P. MIROWSKI et E. NIK-KHAH, « Markets Made Flesh » (2004). Il nous faudra attendre la conclusion de cet ouvrage pour revenir à la question de la pertinence politique et répondre à ces critiques.

2. Voir J. LAW, « On Power and Its Tactics : A View from the Sociology of Science » (1986), ainsi que J. LAW, *A Sociology of Monsters* (1992).

ces forces sont elles-mêmes sociales, l'existence d'asymétries dans la distribution des ressources n'implique pas que celles-ci soient engendrées par des asymétries *sociales*. C'est même exactement l'inverse : si l'on peut produire des asymétries aussi frappantes, c'est la preuve que sont entrés en jeu des acteurs qui ne sont pas eux-mêmes faits en matière sociale. Il est donc temps de faire subir à l'explication sociale ce que Marx prétendit faire avec la dialectique de Hegel : la remettre sur ses pieds.

Élargir la gamme des acteurs

Jusqu'ici, j'ai insisté principalement sur la distinction entre « social » au sens de « liens sociaux » — le social n° 1 — et « social » au sens d'« associations » — le social n° 2 — en gardant à l'esprit le fait que cette seconde acception est plus proche de l'origine étymologique. La plupart du temps, « social » désigne un certain type de lien : le terme se réfère à un domaine spécifique, une sorte de matériau, comme la paille, la boue, la corde, le bois ou l'acier. En théorie, on pourrait entrer dans un supermarché imaginaire et se diriger vers le rayon des « liens sociaux », tandis que d'autres allées seraient achalandées en liens « matériels », « biologiques », « psychologiques » et « économiques ». Pour la sociologie de l'acteur-réseau, comme nous le savons désormais, la définition du terme est différente : il ne désigne pas un domaine de la réalité ou un objet particulier, mais il se réfère à un mouvement, un déplacement, une transformation, une traduction, un enrôlement. Il s'agit d'une association entre des entités qu'on ne peut aucunement dire sociales au sens ordinaire du terme, *excepté* durant le bref instant au cours duquel elles sont redistribuées. Pour filer la métaphore du supermarché, nous dirons désormais que relèvent du « social » non pas tel rayon ou telle allée, mais les multiples *modifications* apportées à l'organisation des marchandises rassemblées en cet endroit — leur packaging, leur étiquetage, leur prix — parce que ces nombreux petits déplacements révèlent à l'observateur les nouvelles combinaisons qui sont explorées et les voies qui seront suivies (ce qui sera plus tard défini comme un « réseau »)³. Aux

3. Sur cette notion d'ajustement, voir F. COCHOY, *Une sociologie du packaging* (2002).

yeux de l'acteur-réseau, par conséquent, « social » désigne un type particulier d'associations entre des forces jusque-là « inassociées⁴ ».

Une fois posée cette seconde acception du « social » comme « association », nous comprenons ce qui causait, chez les sociologues du social, une telle confusion : ils devaient utiliser le même adjectif pour désigner deux types de phénomènes radicalement distincts : d'une part, les interactions locales, transitoires, face à face, entre agents dépourvus d'équipement — que je vais dorénavant désigner par social n° 3 ; et, d'autre part, une force durable qui permet d'expliquer pourquoi ces mêmes interactions temporaires pouvaient se prolonger et s'étendre — c'est notre social n° 2 maintenant bien repéré. S'il est parfaitement raisonnable de désigner par le terme « social » le phénomène en effet partout présent des relations face à face, il est pour le moins bizarre d'utiliser le même terme pour désigner un phénomène exactement contraire : une « force » sociale capable de stabiliser ces mêmes interactions dans le temps et dans l'espace. Privée des moyens pratiques permettant d'expliquer cette stabilisation, une telle « force » sociale ne serait rien d'autre qu'une tautologie, un tour de passe-passe, une invocation magique — c'est le social n° 1. Passer de la reconnaissance des interactions à l'existence d'une force sociale est, une fois de plus, une conclusion qui contredit les prémisses.

Cette distinction entre le social n° 3 — les interactions locales face à face — et le social n° 2 — ces mêmes interactions rendues stables et durables — est d'autant plus importante qu'il est devenu difficile d'isoler dans les sociétés humaines ce que l'on pourrait appeler l'équipement social de base. Comme nous le verrons dans la seconde partie lorsque nous critiquerons la notion d'« interactions locales », c'est dans les sociétés non humaines (chez les fourmis, chez les loups et surtout chez les singes) qu'il est possible de concevoir un monde social presque entièrement engendré par une imbrication d'interactions face à face. Bien qu'il soit omniprésent aussi chez les humains, cet équipement

4. A. MOL et J. LAW (« Regions, Networks, and Fluids : Anaemia and Social Topology » [1994]) ont introduit le terme « fluide ». Ce terme permet à l'analyste de souligner la circulation et la nature de ce qui est transporté, plus qu'il ne saurait le faire en recourant au terme « réseau ».

social de base — le social n° 3 — y joue un rôle néanmoins limité. Aucun chercheur n'a jamais imaginé d'expliquer les sociétés humaines avec le seul répertoire des babouins ou des loups. Ils font donc tous appel au social n° 2, c'est-à-dire aux associations durables et de grande envergure qui sont faites de quelque chose d'autre. Malheureusement, ce quelque chose reste indétectable aussi longtemps qu'on n'a pas soumis à l'examen la notion de force sociale. C'est pourquoi, avec la sociologie de l'acteur-réseau, nous allons limiter la notion d'interaction à une sphère très restreinte en cherchant à nous passer complètement de la notion élargie — le social n° 1 —, à moins qu'on ne décide de l'utiliser comme une sorte de sténographie commode pour résumer d'un mot ce qui a déjà été assemblé⁵. Pour résumer ce point délicat : gardons le social au sens d'interaction face à face et oublions pour un temps le social au sens d'une force qui serait elle-même sociale. Autrement dit, on ne peut dire d'aucune association qu'elle est à la fois durable et sociale...

Le principal avantage que je trouve à mettre de côté la notion de force sociale — n° 1 — et à la remplacer par des interactions brèves — le social n° 3 —, c'est que, à chaque fois que nous voudrions expliquer l'extension dans le temps et dans l'espace d'une interaction quelconque, il va nous falloir en détecter les *moyens* pratiques. Oui, il existe bien des liens durables, mais cela ne veut pas dire qu'ils sont constitués d'un matériau social — bien au contraire. Nous allons enfin pouvoir découvrir les instruments qui maintiennent les liens en place ; révéler l'ingéniosité constamment requise pour mobiliser des sources nouvelles d'association ; mesurer le prix à payer pour le prolongement de toute interaction. En levant la confusion de la force sociale, il est désormais possible de distinguer, dans la notion composite de « société », ce qui relève de sa durabilité et ce qui relève de sa substance⁶.

5. Pour une première formulation de cet argument, voir S. STRUM et B. LATOUR, « The Meanings of Social : from Baboons to Humans » (1987).

6. Dans le cas de la notion complexe de « nature », j'ai distingué sa réalité extérieure de son unité ; les deux n'allaient pas ensemble, malgré tant de philosophie (cf. B. LATOUR, *Politiques de la nature* [1999]). La même chose est vraie à propos de la société : sa capacité à durer n'indique pas sa matérialité, mais seulement son mouvement. Sur le lien des deux « collecteurs », voir p. 157 et 366.

En considérant l'équipement social de base — social n° 3 —, on s'aperçoit aisément que les connexions qu'il est capable de tisser sont toujours trop fragiles pour supporter le poids que les sociologues entendent donner à leur définition du social n° 1. Laisée à elle-même, une relation de pouvoir qui ne mobilise que des compétences sociales se limiterait à des interactions brèves et transitoires. Mais où a-t-on déjà vu une telle situation ? Même les bandes de babouins, bien qu'ils se rapprochent le plus du monde idéal inventé par de nombreux sociologues, n'offrent pas un exemple aussi extrême. Comme Hobbes et Rousseau l'ont remarqué il y a longtemps, le plus costaud des géants peut être vaincu durant son sommeil par un nain : pas de coalition assez robuste qui ne puisse être débandée par une coalition encore plus large. Quand le pouvoir est exercé pour de bon, il n'est *pas* composé de liens sociaux ; quand il doit compter sur des liens sociaux, il ne s'exerce pas longtemps. Si bien que lorsque les sociologues se réfèrent aux « liens sociaux », ils devraient toujours avoir à l'esprit quelque chose qui a du mal à s'étendre dans le temps et dans l'espace, qui n'a pas d'inertie propre et qui est constamment renégocié — le social n° 3. C'est précisément parce qu'il est si difficile de maintenir des asymétries, d'établir durablement des relations de pouvoir et de faire valoir des inégalités qu'il faut constamment œuvrer à transférer les liens fragiles et rapidement défaits vers d'autres types de liens — le social n° 2. Si le monde social se composait d'interactions locales, il offrirait un aspect provisoire, instable et chaotique, et non pas ce paysage fortement différencié que les références au pouvoir et à la domination prétendent expliquer.

Dès qu'il ne prend plus garde de maintenir la distinction entre l'interaction sociale de base et les moyens non sociaux mobilisés pour la prolonger quelque peu, l'observateur risque de croire que c'est en invoquant les forces sociales qu'il fournira une explication. Les sociologues diront que, lorsqu'ils invoquent la durabilité des liens sociaux, ils introduisent quelque chose qui possède réellement la durabilité, la solidité et l'inertie nécessaires. La « société », les « normes sociales », les « lois sociales », les « structures », les « mœurs sociales », la « culture » ou les « règles », disent-ils, sont d'un acier assez trempé pour expliquer l'emprise qu'elles ont sur nous et le paysage accidenté dans lequel nous peinons tous. C'est en effet

une solution commode, mais qui n'explique pas d'où leur vient cette qualité d'« acier » qui permet de renforcer à ce point les connexions fragiles permises par le seul équipement social de base. C'est là que les sociologues, dans un mouvement inconsidéré, risquent de prendre un mauvais virage en prétendant que la durabilité, la solidité et l'inertie de cette force sociale proviennent de la durabilité, de la solidité et de l'inertie de la société elle-même ! Ils peuvent même aller encore plus loin et prendre cette tautologie non pas pour la plus extrême des contradictions, mais pour ce qu'il faut admirer le plus dans la force miraculeuse d'une société qui est, selon eux, *sui generis*, ce par quoi il faut bien entendre, si le latin a un sens, qu'elle est capable de s'engendrer elle-même⁷.

On me dira que cette façon de parler est inoffensive, qu'elle sert de raccourci pour décrire ce qui est déjà assemblé. Je crois désastreuses, au contraire, les conséquences d'un tel argument. La tentation deviendra trop forte de parler du monde social comme s'il existait désormais une formidable force capable de donner aux asymétries éphémères le caractère durable et extensif que les simples interactions sociales — le social n° 3 — ne sauraient leur donner d'elles-mêmes. C'est alors que l'on inversera les causes et les effets et qu'on perdra de vue les moyens pratiques mis en œuvre pour faire tenir le social — le social n° 2. Ce qui a commencé comme une simple confusion d'adjectifs aura débouché sur un projet radicalement différent : à ce bas monde s'ajoutera un arrière-monde tout aussi insaisissable que le paradis de l'ancienne théologie chrétienne — à ceci près qu'il n'offre aucun espoir de rédemption...

Les sociologues du social sont-ils assez bêtes pour ne pas déceler une telle tautologie dans leur raisonnement ? Sont-ils vraiment enlisés dans la croyance mythique en un autre monde, qui se tiendrait derrière le monde réel ? Croient-ils vraiment en cette étrange contradiction logique d'une société qui

7. C. CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société* (1975), étend ce raisonnement fallacieux plus loin encore, lorsqu'il considère cette tautologie comme la fondation imaginaire de la société — l'adjectif « imaginaire » étant en effet assez bien trouvé puisque, une fois cette fondation acceptée, il n'y a plus aucune façon de déceler la composition du social.

s'engendrerait elle-même⁸ ? Bien sûr que non, puisque, en pratique, ils n'utilisent pas vraiment cette notion, et qu'ils ne sont donc jamais confrontés à la contradiction inhérente à l'idée d'une « autoproduction » de la société. S'ils parviennent ainsi à ne jamais tirer la conclusion logique que leur argument est contradictoire, c'est qu'ils en font un usage plus lâche : lorsqu'ils invoquent le caractère durable de certains agrégats sociaux, consciemment ou non ils prêtent toujours aux liens sociaux faibles le poids exercé par une masse de « choses » non sociales. Ce sont toujours des choses — et j'utilise maintenant ce terme dans un sens fort — qui, dans la pratique, viennent « matérialiser » une « société » fragile. Si bien que lorsque les sociologues parlent de « pouvoir de la société », ce qu'ils ont à l'esprit n'est pas la société elle-même — ce qui serait en effet tautologique — mais une sorte de précipité de toutes les entités mobilisées précédemment pour rendre les asymétries un peu plus durables⁹. J'admets que ce raccourci n'est pas tautologique, mais il est dangereusement trompeur, puisqu'on ne dispose plus d'aucun moyen empirique pour savoir *comment* toutes ces forces à l'origine non sociales ont été mobilisées — et, pire encore, il n'existe plus aucun moyen de savoir si toute cette charge accumulée est encore active aujourd'hui. Entre les mains des spécialistes de l'« explication sociale », l'idée de société s'est récemment transformée en un gigantesque bateau porte-conteneurs sur lequel aucun inspecteur n'est autorisé à monter, et qui permet aux sociologues d'importer des marchandises clandestines à travers les frontières sans avoir à se soumettre à un examen public. La soute est-elle pleine ou vide ? Le chargement est-il en bonne condition ? Est-il frais ou pourri ? On ne peut que faire des suppositions, un peu comme à propos des armes de destruction massive dans l'Irak de Saddam Hussein.

8. Le *bootstrapping* est considéré par certains auteurs comme une des caractéristiques même du social : cf. B. BARNES, « Social Life as Bootstrapped Induction » (1983). L'alternative à l'autofondation étant évidemment la stricte nécessité naturelle, les sociologues ne pouvant apparemment rien inventer en matière de fondation qui ne soit pas la reprise de la division kantienne.

9. Dans la seconde partie, nous verrons que cette tautologie existe bien mais qu'elle indique la présence cachée du Corps Politique : la relation paradoxale du citoyen avec la République a entièrement contaminé la relation totalement différente qui lie l'acteur au système. Cf. p. 231.

La sociologie de l'acteur-réseau n'entend pas engager une polémique avec les sociologues du social, mais simplement multiplier les occasions de détecter rapidement les contradictions dans lesquelles ils ont pu tomber. C'est la seule façon de les obliger courtoisement à revenir au relevé des moyens non sociaux — social n° 2 — qui sont mobilisés chaque fois qu'ils invoquent le pouvoir des explications sociales — social n° 1¹⁰. Notre théorie ne cesse de poser la question suivante : puisque chaque sociologue, en pratique, charge les liens sociaux qu'il invoque d'un fort poids de choses dont seule la présence explique la capacité de ses liens à s'étendre dans le temps et l'espace, pourquoi ne pas le faire explicitement plutôt que subrepticement ? Notre slogan « suivez les acteurs eux-mêmes » devient plutôt « suivez les acteurs au moment où ils se frayent un chemin à travers les choses qu'ils ont dû *ajouter* aux compétences sociales de base afin de rendre plus durables des interactions constamment fluctuantes ».

C'est à ce niveau que la véritable différence entre la sociologie des associations et la sociologie du social saute aux yeux. Jusqu'ici, il se peut que j'aie exagéré les différences entre les deux points de vue. Après tout, de nombreux courants des sciences sociales pourraient accepter de prendre pour point de départ les deux premières sources d'incertitude (notamment l'anthropologie, qui n'est qu'un autre nom pour désigner ce que j'ai appelé plus haut la métaphysique appliquée, et, bien entendu, l'ethnométhodologie). Le fait d'ajouter des controverses n'altère pas véritablement le type de phénomènes qu'ils entendent étudier : il est seulement plus difficile d'en dresser la liste. Mais l'écart va maintenant se creuser, puisque nous n'allons pas limiter à un répertoire défini à l'avance ce dont les acteurs ont besoin pour générer des asymétries sociales : nous allons accueillir comme des acteurs de plein droit des entités que plus d'un siècle d'explications sociales ont explicitement *exclues* de l'existence collective. Il y a deux raisons à cela : d'abord, parce que l'équipement social de base — le social n° 3 — ne forme

10. Dans l'étude des organisations, il est important de rechercher les comptes rendus, les documents et la circulation des formes dès qu'une tautologie introduit subrepticement le « gros animal » de l'organisation elle-même. Cf. B. CZARNIAWSKA, *A Narrative Approach to Organization Studies* (1997) ; F. COOREN, *Rethinking the Theory of Organizational Communication* (1993).

Les babouins de Shirley Strum

Pour comprendre le lien entre les compétences sociales fondamentales et la notion de société, un détour par l'étude des singes et des primates est nécessaire. En revenant sur la première conférence consacrée à l'étude des babouins qu'elle avait organisée en 1978 dans un château près de New York, Shirley Strum écrit :

« Et pourtant, je savais que mon travail offrait un portrait des sociétés de babouins qui n'allait pas emporter l'adhésion de tous. J'avais découvert, à ma plus grande surprise, qu'il n'y avait pas de hiérarchie des mâles dominants ; que les babouins avaient des stratégies sociales ; que la finesse l'emportait sur la force ; que les compétences et la réciprocité sociales prenaient le pas sur l'agression. C'était le début de la politique sexuelle : les mâles et les femelles se faisaient des faveurs en échange d'autres faveurs. Il apparaissait que les babouins devaient travailler dur pour créer leur monde social, mais leur façon de le créer les rendait apparemment plus « aimables » que les humains. Ils devaient se prêter une attention réciproque pour assurer leur survie la plus élémentaire — la protection et les avantages que la vie en groupe offre à l'individu — mais aussi la plus élaborée, marquée par des stratégies sociales de compétition et de défense. S'ils semblaient « aimables », c'est aussi parce que, contrairement aux humains, aucun membre de la *Pumphouse* [c'était le nom donné à ce groupe] n'était en position de contrôler les ressources fondamentales : chaque babouin avait sa propre nourriture, son eau, sa place à l'ombre, et il assurait ses propres besoins vitaux. L'agression pouvait certes servir à exercer une contrainte, mais elle était comme un fauve enchaîné. La toilette, la proximité, la bonne volonté sociale et la coopération étaient les seuls moyens qu'un babouin avait à sa disposition pour marchander ou faire pression sur un autre babouin. Et tous ces aspects renvoyaient à l'« amabilité », à l'affiliation, et non à l'agression. Les babouins étaient « gentils » les uns avec les autres parce qu'un tel comportement était tout aussi essentiel pour leur survie que l'air qu'ils respiraient ou la nourriture dont ils se nourrissaient. J'avais découvert un nouvel aspect, révolutionnaire, de la société des babouins — révolutionnaire, en fait, pour toute société animale jamais décrite. Les conséquences en étaient vertigineuses. J'affirmais que l'agression n'exerçait pas une influence aussi omniprésente ou importante qu'on l'avait pensé sur l'évolution, et que les stratégies sociales ainsi que la réciprocité étaient des facteurs extrêmement importants. Si les babouins en étaient capables, alors les précurseurs de nos premiers ancêtres humains devaient l'être eux aussi. » S. Strum, *Presque humain. Voyage chez les babouins* (1990), p. 200.

qu'un petit sous-ensemble des associations qui composent les sociétés ; deuxièmement, parce que le supplément de force qui semble résider dans l'invocation d'un lien social — le social n° 1 — est, au mieux, un raccourci commode, au pire, une dangereuse tautologie.

Si les sociologues avaient eu le privilège d'observer plus attentivement les babouins sans cesse affairés au rapiéçage de leur « structure sociale » toujours en train de se détricoter, ils auraient mesuré la difficulté de maintenir les asymétries sans aucune autre ressource que les interactions face à face. Chez les babouins, oui, en effet, la tautologie du social est à l'œuvre : les liens sociaux sont faits de liens sociaux¹¹. Partout ailleurs, c'est le pouvoir exercé par des entités qui ne dorment pas et des associations qui ne se défont pas qui permet au pouvoir de durer plus longtemps et d'étendre son emprise — mais, pour en arriver là, il faut utiliser bien d'autres matériaux que la seule agrégation sociale. Cela ne veut pas dire que la sociologie du social soit inutile, mais seulement qu'elle s'applique mieux aux singes qu'aux humains...

Les objets aussi participent à l'action

Difficile d'atténuer la différence entre les deux écoles de pensée : dès que l'on commence à douter de la capacité des liens sociaux à s'étendre durablement, le rôle des objets devient enfin central¹². En revanche, dès que l'on croit les agrégats sociaux capables de se maintenir en vertu des « forces sociales » qui les soutiennent, on perd de vue les objets puisque la force magique et tautologique de la société suffit à assurer la cohésion, littéralement, de *quelque chose* à partir de *rien*. Il est difficile d'imaginer une inversion plus complète du fond et de la forme, un changement de paradigme plus radical. Et c'est bien en effet

11. Sur la notion fondamentale d'« outils sociaux » chez les babouins Hamadryas, voir H. KUMMER, *Vies de singes* (1993).

12. B. LATOUR, « Une sociologie sans objet ? » (1994). Nous utiliserons le terme « objet » comme un simple figurant jusqu'au prochain chapitre, avant de rencontrer les « faits disputés ». Il n'y a pas moyen d'aller plus vite, puisque cet ouvrage introduit à l'acteur-réseau en développant successivement les cinq sources d'incertitude. Voir p. 157.

pour cette raison que la sociologie de l'acteur-réseau a d'abord attiré l'attention¹³.

Non seulement, comme nous l'avons vu, l'action est toujours débordée par des forces nouvelles, mais elle se trouve aussi déplacée ou déléguée à différents types d'acteurs capables de la transporter plus loin à travers d'autres modalités d'action, d'autres types de matières¹⁴. Au premier abord, il peut sembler banal de réintroduire les objets dans le déroulement normal d'un cours d'action. Après tout, il ne fait aucune doute que les bouilloires « font bouillir » l'eau, que les couteaux « coupent » la viande, que les paniers « contiennent » les provisions, que les marteaux « enfoncent » les clous, que les garde-fous « empêchent » les fous et les enfants de tomber, que les verrous « interdisent » l'accès d'une pièce à des visiteurs importuns, que le savon « dissout » la saleté, que les emplois du temps « répartissent » les salles de cours, que les étiquettes de prix « aident » les gens à faire des calculs, et ainsi de suite. Ces verbes ne désignent-ils pas des actions ? Comment ces activités si humbles, si banales, si répandues pourraient-elles apprendre quoi que ce soit au sociologue ?

Et pourtant c'est le cas. La principale raison pour laquelle les objets se sont vu refuser tout rôle jusqu'ici n'était pas seulement liée à la définition du social utilisée par les sociologues, mais aussi à la définition même des acteurs et des actants que l'on avait choisi de privilégier. Si l'action se limite *a priori* à ce que font des humains dotés d'une « intentionnalité » et d'une « intelligence », il est difficile de voir comment un marteau, un panier, un groom mécanique, un chat, un tapis, une tasse, une liste ou une étiquette peuvent véritablement agir. Ils peuvent exister dans le domaine des « pures » relations « matérielles » et « causales », mais pas dans le domaine « réflexif » et « symbolique » des

13. On ne saurait comprendre cette théorie en la séparant des deux premières sources d'incertitude concernant les groupes et l'action. Sans elles, l'acteur-réseau se réduit immédiatement à un argument assez sot sur la nécessité causale des dispositifs matériels, c'est-à-dire à un retour au déterminisme technique.

14. Pour pouvoir utiliser le terme de « délégation », il faut garder à l'esprit la théorie de l'action, c'est-à-dire la façon dont quelqu'un fait faire quelque chose à quelqu'un d'autre. Si on perd de vue ce déplacement, la délégation devient une autre relation causale et la résurrection d'un *Homo faber* ayant le contrôle total de ce qu'il — il s'agit presque toujours d'un « il » — fait avec ses outils. B. LATOUR, *Aramis, ou l'amour des techniques* (1992).

relations sociales. En revanche, si nous nous en tenons à notre décision de commencer par les controverses portant sur les formes d'existence participant à un cours d'action, alors *toute chose* qui vient modifier une situation donnée en y introduisant une différence devient un acteur — ou, si elle n'a pas encore reçu de figuration, un actant. Par conséquent, la question qu'il convient de poser au sujet de tout agent est tout simplement la suivante : introduit-il ou non une différence dans le déroulement de l'action d'un autre agent ? Existe-t-il une épreuve qui permette à un observateur de détecter cette différence ?

La réponse de bon sens devrait être un « oui » franc et massif. Si vous pouvez, en gardant votre sérieux, affirmer que frapper un clou avec ou sans marteau, faire bouillir de l'eau avec ou sans bouilloire, faire des courses avec ou sans panier, marcher dans la rue avec ou sans vêtements, zapper les programmes de la télé avec ou sans télécommande, faire ralentir une voiture avec ou sans ralentisseur, garder à jour un inventaire avec ou sans liste, diriger une entreprise avec ou sans comptabilité sont exactement semblables ; que le fait d'introduire ces légers détails ne change « rien d'important » à la réalisation de ces tâches, alors vous êtes prêt à abandonner ce bas monde et à entamer votre transmigration vers la Planète Lointaine du Social. Pour tous les autres membres de la société, il y a bien une différence qui apparaît à l'épreuve, et ces dispositifs sont par conséquent, selon notre définition, des acteurs ou, plus précisément, des *participants* au déroulement de l'action en attente d'une figuration.

Bien entendu, cela ne veut pas dire que ces participants « déterminent » l'action, que les paniers « causent » l'achat de provisions ou que les marteaux « imposent » le fait d'enfoncer des clous. Un tel renversement de la direction dans laquelle s'exerce l'influence ne serait qu'une façon de transformer les objets en causes dont les effets seraient véhiculés par une action humaine, qui serait dès lors limitée à une simple chaîne d'intermédiaires. Cela signifie plutôt qu'il doit exister de nombreuses nuances métaphysiques entre la causalité pleine et la pure inexistence. Outre le fait de « déterminer » et de servir d'« arrière-fond de l'action humaine », les choses peuvent autoriser, rendre possible, encourager, mettre à portée, permettre, suggérer,

influencer, faire obstacle, interdire, et ainsi de suite ¹⁵. La sociologie de l'acteur-réseau n'est pas fondée sur l'affirmation vide de sens selon laquelle les objets agiraient « à la place » des acteurs humains : elle dit seulement qu'aucune science du social ne saurait exister si l'on ne commence pas par examiner avec sérieux la question des entités participant à l'action, même si cela doit nous amener à admettre des éléments que nous appellerons, faute de mieux, des *non-humains*. Comme toutes les autres expressions de mon infralangage, celle-ci est, par elle-même, privée de sens : elle ne désigne ni un domaine de la réalité, ni non plus des petits elfes coiffés de chapeaux rouges qui agiraient au niveau atomique, mais simplement ce que l'observateur doit se préparer à observer s'il veut rendre compte du caractère durable et extensif de toute interaction ¹⁶. Le projet de la sociologie de l'acteur-réseau consiste simplement à augmenter la liste des participants, à en modifier la morphologie et la physionomie, à trouver un moyen de les faire agir comme un tout.

Pour les sociologues des associations, la nouveauté ne tient pas tant à la multiplicité des objets que toute action mobilise sur son passage — personne n'a jamais nié qu'il y en ait des milliers — mais à l'élévation de ces objets au rang d'acteurs de plein droit, qui permettent d'expliquer la morphologie accidentée du paysage que j'ai pris comme point de départ : l'abîme des inégalités, les asymétries manifestes, l'exercice écrasant du pouvoir. C'est de cette surprise que les sociologues des associations veulent partir, plutôt que de considérer, comme le font la plupart de leurs collègues, que la question est de toute évidence résolue, que les objets ne font rien, du moins rien de comparable

15. C'est pourquoi la notion de « promission » (*affordance*) introduite dans J. G. GIBSON, *The Ecological Approach to Visual Perception* (1986) s'est révélée si utile. La multiplicité des modes d'action auxquels on est confronté lorsqu'on a affaire à la technologie — qu'elle soit *hard* ou *soft* — est merveilleusement retracée dans L. SUCHMAN, *Plans and Situated Actions* (1987) ; C. GOODWIN ET M. GOODWIN, « Formulating Planes : Seeing as a Situated Activity » (1996). Voir aussi B. CONEIN, N. DODIER ET L. THÉVENOT, *Les objets dans l'action* (1993).

16. L'expression *non-humains* reste quelque peu marquée par un biais anthropocentrique. J'ai expliqué ailleurs, en détail, qu'il conviendrait de substituer le couple humain/non-humain à la dichotomie insurmontable entre le sujet et l'objet (cf. B. LATOUR, *Politiques de la nature* [1999]). On ne doit chercher aucune autre signification dans cette notion : elle ne spécifie pas un domaine ontologique, mais elle se contente de remplacer une autre différence conceptuelle. Pour un panorama complet des relations humains/non-humains, voir P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture* (2005).

ni même de *connectable* avec l'action sociale humaine, et que s'il arrive qu'ils « expriment » des relations de pouvoir, qu'ils « symbolisent » des hiérarchies sociales, qu'ils « renforcent » des inégalités, qu'ils « véhiculent » du pouvoir, qu'ils « objectivent » l'inégalité ou qu'ils « réifient » les relations de genre, ils ne sauraient être à l'origine de l'activité sociale.

Une définition asymétrique des acteurs

Un bon exemple d'une définition asymétrique des acteurs est celle que propose Durkheim lorsqu'il écrit, dans les *Règles* :

« Parmi les choses, il faut comprendre, outre les objets matériels qui sont *incorporés* à la société, les produits de l'activité sociale antérieure, le droit constitué, les mœurs établies, les monuments littéraires, artistiques, etc. Mais il est clair que ce n'est ni des uns ni des autres que peut venir l'impulsion qui détermine les transformations sociales ; car ils ne recèlent aucune puissance motrice. Il y assurément lieu d'en tenir compte dans les explications que l'on tente. Ils pèsent, en effet, d'un certain poids sur l'évolution sociale dont la vitesse et la direction même varient suivant ce qu'ils sont ; mais ils n'ont rien de ce qui est nécessaire pour la mettre en branle. Ils sont la matière à laquelle s'appliquent les forces vives de la société, mais ils ne dégagent par eux-mêmes aucune force vive. Reste donc, comme facteur actif, le milieu proprement humain » (*Règles de la méthode sociologique*, édition Flammarion, 1988, commentée par J.-M. Berthelot, p. 205).

Voilà qui m'a toujours surpris : comment se fait-il que, en dépit de ce phénomène massif, la sociologie soit restée pourtant, si l'on ose dire, « sans objet » ? Il est plus surprenant encore de songer que cette discipline est née un bon siècle après la révolution industrielle, et qu'elle s'est développée en parallèle avec les évolutions techniques les plus envahissantes depuis le néolithique. Encore plus étrange : comment expliquer que tant de sociologues se vantent de considérer la « signification sociale » *au lieu* des « seules » relations matérielles, la « dimension symbolique » *à la place* d'une « causalité grossière » ? À l'image du sexe à l'ère victorienne, les objets sont partout et on n'en parle jamais. Ils existent, certes, mais on ne leur accorde pas

une pensée, une pensée sociale. Comme d'humbles serviteurs, ils vivent aux marges du social, font tout le travail, mais ne sont jamais autorisés à se présenter en tant que tels. Il semblerait qu'ils ne disposent d'aucune ouverture, d'aucun accès, d'aucun point d'entrée qui leur permettrait de venir se fondre dans l'étoffe dont le reste des liens sociaux est tissée. Plus les penseurs radicaux veulent attirer l'attention sur les humains situés en marge ou à la périphérie, moins ils parlent des objets. Comme frappés d'un charme, ils restent endormis, gardiens de quelque château enchanté. Et pourtant, dès qu'ils sont libérés de ce sort, ils commencent à frémir, à s'étirer, à murmurer ; ils essaient en toutes directions, ébranlant ainsi les acteurs humains qu'ils réveillent de leur sommeil dogmatique. Serait-il trop puéril de dire que la sociologie de l'acteur-réseau a joué pour eux le rôle du Prince Charmant ? Quoi qu'il en soit, c'est parce qu'elle est une sociologie « orientée-objet », pour reprendre une belle expression de l'informatique, à l'usage d'humains eux-mêmes orientés-objets que cette école de pensée a d'abord été remarquée — et qu'il vaut la peine de lui consacrer cette introduction.

Les objets ne laissent de traces que par intermittence

À première vue, il est vrai qu'il peut sembler difficile de prendre acte du rôle des objets en raison de l'*incommensurabilité* apparente entre leur mode d'action et la conception traditionnelle des liens sociaux. Mais les sociologues du social se sont mépris sur la nature de cette incommensurabilité : parce que les objets sont incommensurables, ils en ont conclu qu'il faut les distinguer des liens sociaux proprement dit, sans voir qu'il fallait parvenir à la conclusion précisément inverse : c'est parce qu'ils sont incommensurables que les objets ont été d'abord choisis ! S'ils étaient aussi fragiles que les compétences sociales qu'ils doivent étayer, si leur qualité matérielle était la même, qu'aurait-on à y gagner ? Babouins nous étions, babouins nous serions restés¹⁷ !

17. C'est là toute la force de la synthèse empiriquement démodée mais toujours superbe de A. LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole* (1964). Pour un survol plus récent de l'état des recherches, voir P. LEMONNIER, *Technological Choices* (1993) ; ainsi que B. LATOUR et P. LEMONNIER, *De la préhistoire aux missiles balistiques* (1994).

La force qu'une brique exerce sur une autre, le mouvement d'une roue autour d'un axe, l'effet d'un levier sur une masse, la démultiplication inversée d'une force par l'intermédiaire d'une poulie, l'effet du feu sur le phosphore : il est vrai que toutes ces modalités d'actions semblent appartenir à des catégories qui sont si manifestement différentes de celle qu'un signal « stop » peut exercer sur un cycliste ou une foule sur l'esprit d'un individu, qu'il semble parfaitement raisonnable de ranger les entités matérielles et les entités sociales sur deux rayons distincts. Raisonnable, mais absurde une fois que l'on s'est aperçu qu'une action *humaine* peut enchaîner en quelques minutes, par exemple, l'ordre de poser une brique, la réaction chimique du ciment et de l'eau, la force d'une poulie sur la corde par un mouvement de la main, le craquement d'une allumette pour allumer une cigarette offerte par un collègue de chantier, etc. À ce niveau, la distinction apparemment raisonnable entre le matériel et le social devient précisément ce qui brouille l'enquête visant à déterminer comment une action *collective* est possible. À condition évidemment que par « collective » nous entendions non pas une action effectuée par des forces sociales homogènes, mais au contraire une action rassemblant différents types de forces qui sont associées précisément *parce qu'elles sont différentes*¹⁸. C'est pourquoi le terme « collectif » remplacera dorénavant celui de « société » — désignant l'assemblée des entités déjà rassemblées, dont on croit qu'elles sont faites *en social*. « Collectif », en revanche, va désigner le projet consistant à assembler de nouvelles entités qui n'ont pas encore été collectées et dont il est évident, pour cette raison, qu'elles ne sont pas faites d'un matériau social au sens n° 2.

Tout cours d'action dessine une trajectoire qui traverse des modes d'existence totalement étrangers les uns aux autres, articulés précisément en raison de cette hétérogénéité. L'inertie sociale et la pesanteur ont beau sembler indépendantes l'une de l'autre, on voit bien qu'elles se mêlent dès qu'un groupe d'ouvriers se met à construire un mur de briques : leurs chemins

18. C'est l'enjeu de la dispute sur le rôle exact des non-humains connue des rares spécialistes en « *science studies* » sous le nom de « controverse de Bath ». Voir H. COLLINS et S. YEARLEY, « Epistemological Chicken » (1992) ; ainsi que M. CALLON et B. LATOUR, « Don't Throw the Baby out with the Bath School ! » (1992) — un véritable tournant pour notre petite discipline.

vont bientôt se séparer, mais uniquement après la fin des travaux ; pendant qu'on construit le mur, il ne fait aucun doute qu'elles sont liées. Comment ? C'est l'enquête qui le déterminera. La sociologie de l'acteur-réseau prétend simplement que nous ne devons pas considérer comme close à l'avance la question des connexions entre des acteurs hétérogènes, et que le terme de « social » a probablement quelque chose à voir avec le réassemblage de nouveaux types d'acteurs. La théorie affirme que si nous souhaitons nous montrer un peu plus réalistes que les sociologues « raisonnables », nous devons accepter le fait que la continuité propre au déroulement d'une action sera rarement faite de connexions d'humain à humain (ce à quoi suffirait de toute façon l'équipement social de base — social n° 3) ou d'objet à objet, mais se déplacera probablement en zigzaguant des humains aux non-humains.

Pour bien prendre la mesure de cette théorie, il est important d'observer qu'elle n'a rien à voir avec une « réconciliation » des termes de la fameuse dichotomie sujet/objet. Distinguer *a priori* des liens « matériels » et des liens « sociaux » avant de les associer à nouveau n'a pas plus de sens que de rendre compte du déroulement d'une bataille en imaginant d'un côté un groupe de soldats et d'officiers nus comme des vers et de l'autre tout un attirail — des tanks, des fusils, des rapports, des uniformes — pour ensuite affirmer qu'« il y a bien sûr une certaine relation (dialectique) entre les deux »¹⁹. Il faut répondre résolument : « Mais non, pas du tout ! Il n'existe aucune relation entre le monde "matériel" et le monde "social", parce que cette distinction est elle-même un pur artefact²⁰. » Rejeter cette distinction

19. Voir l'excellent D. VAUGHAN, *The Challenger Launch Decision* (1996). « Mais je pensais qu'en me plongeant suffisamment dans les documents afférents et en consultant des experts techniques, je pourrais suffisamment maîtriser les détails techniques qui me permettraient de formuler des questions sociologiques. Après tout, c'était le comportement humain qu'il fallait expliquer, et j'avais été formée pour ça » (p. 40). Cette position est raisonnable, mais est-ce la meilleure façon de suivre le déroulement d'une action telle que celle-ci : « Vers 7 heures environ, l'équipe de la glace [*ice team* : équipe chargée de repérer l'éventuelle formation de glace sur les réservoirs d'hydrogène et d'oxygène liquides] procéda à la seconde inspection de la plate-forme de lancement. Après avoir lu leur rapport, on reporta l'heure du lancement pour permettre une troisième inspection » (p. 328). Où est la disjonction entre l'ingénierie et la sociologie ?

20. Les psychologues ont montré que même un nouveau-né âgé de deux mois peut distinguer les mouvements intentionnels des mouvements non intentionnels. Les humains et les objets sont tout à fait distincts : voir O. HOUDÉ, *Rationalité, développement et inhibition* (1997), et D. SPERBER, D. PREMACK, A.J. PREMACK, *Causal Cognition* (1996). Mais

ne revient pas à établir une « relation » quelconque entre un ramassis de soldats et un amas de matériel : elle consiste à remettre en question tout cet assemblage et à le redistribuer de fond en comble. Il n'y a pas une seule situation empirique dans laquelle l'existence de *deux* agrégats cohérents et homogènes, par exemple la « technologie » et la « société », aurait un sens. La sociologie de l'acteur-réseau ne consiste pas — je répète : ne consiste pas — à établir quelque absurde « symétrie entre les humains et les non-humains ». Être symétrique, pour nous, signifie simplement *ne pas* imposer *a priori* une fausse *asymétrie* entre l'action humaine intentionnelle et un monde matériel fait de relations causales. Il existe des divisions que nous ne devrions jamais tenter de contourner, de dépasser, ou de surmonter dialectiquement. Il est aussi absurde de vouloir les attaquer que de continuer, à l'âge du *Blitzkrieg*, de vouloir assiéger des châteaux forts ²¹.

Cet intérêt pour l'objet n'a rien à voir avec un privilège donné à la matière « objective », par opposition au caractère « subjectif » du langage, des symboles, des valeurs ou des sentiments. Comme nous le verrons lorsqu'il nous faudra assimiler la prochaine source d'incertitude, la « matière » chère à la plupart de ceux qui s'autoproclament « matérialistes » n'a pas grand-chose à voir avec le type de force, de causalité, d'efficacité et d'obstination propres aux actants non humains : elle n'est qu'une interprétation politisée de la causalité. Pour assimiler la troisième source d'incertitude, il nous faut parvenir à enregistrer la forme particulière d'existence de toutes sortes d'objets. Or, dans la mesure où la plupart des sciences sociales limitent l'objectivité à des rôles secondaires, il est très difficile d'étendre le rôle des objets participant aux interactions sociales à d'autres supports,

une différence n'est pas une séparation. Les bambins sont beaucoup plus raisonnables que les humanistes : bien qu'ils reconnaissent les nombreuses différences entre les gens et les boules de billard, cela ne les empêche pas de voir comment leurs actions s'entremêlent pour former les *mêmes* histoires.

21. C'est pour cette raison que j'ai abandonné la plupart des métaphores géométriques touchant au « principe de symétrie », lorsque j'ai réalisé que les lecteurs en tiraient la conclusion que la nature et la société devaient être « maintenues dans leur solidarité » afin d'étudier « symétriquement » les « objets » *et* les « sujets », les « non-humains » *et* les « humains ». Pourtant, ce que j'avais en tête n'était pas *et*, mais *ni ni* : une *dissolution conjointe des deux collecteurs*. Donner à la nature *et* à la société une nouvelle vie par l'intermédiaire de la « symétrie » était la dernière chose que je voulais faire.

eux aussi matériels, tels que les inscriptions de toutes sortes, les documents, les graphes, les fichiers, les agrafes, les cartes, les outils organisationnels, bref, les technologies intellectuelles²². Au contraire, dès que les non-humains vont se voir accorder une certaine liberté de mouvements, l'éventail des actants capables de participer au déroulement de l'action va s'élargir de façon prodigieuse et ne sera plus limité à la seule matière imaginée par ceux qui croient que les termes de « réification », de « chosification » et « d'objectivation » sont des étiquettes infamantes. Si la sociologie de l'acteur-réseau est d'un abord si difficile, c'est parce qu'elle prétend parcourir toute la gamme des associations en ignorant tout à fait la longue guerre entre l'objet et le sujet.

Et pourtant, les sociologues du social ne sont pas fous. Ils avaient de bonnes raisons d'hésiter avant de suivre le fluide social partout où il va se faufiler. Il est en effet difficile, il faut le reconnaître, de comprendre que notre enquête doit prendre en compte à la fois la continuité et la discontinuité des modes d'action : tantôt nous devons suivre le tissu sans couture entre des entités pourtant complètement hétérogènes ; tantôt, nous devons accepter que ces mêmes participants à un même cours d'action redeviennent complètement incommensurables. Aux yeux de l'observateur, le fluide social n'a pas l'existence continue d'une substance : il apparaît brièvement par les traces qu'il laisse, comme on saisit les particules physiques par le faisceau de trajectoires qu'elles déposent dans un détecteur du CERN. On commence avec des assemblages qui semblent familiers, on finit avec des assemblages totalement inédits. Aucun doute, dès que l'on commence à ajouter des non-humains à la liste des liens sociaux agréés, cette oscillation rend très délicat le tracé des associations.

Prenons quelques exemples. Si vous rencontrez un berger et son chien, cela évoquera pour vous les relations sociales. Mais si vous voyez ce même troupeau derrière des barbelés, vous vous

22. La cognition distribuée, le savoir en situation, l'histoire des technologies intellectuelles, l'histoire et la sociologie des sciences, les sciences administratives et la comptabilité sociale ont, chacune à sa manière, multiplié la gamme d'objets impliqués dans l'extension temporelle et spatiale des interactions. Ce long courant qui vise à matérialiser les technologies non matérielles remonte à J. GOODY, *La raison graphique* (1979) G.C. BOWKER et S.L. STAR, *Sorting Things out : Classification and Its Consequences* (1999) ; P. QUATTRONE, « Accounting for God » (2004) ; ainsi que l'ouvrage désormais classique de M. FOUCAULT, *Naissance de la clinique* (1963).

demandez où sont passés le berger et son chien — pourtant, si les moutons demeurent sagement dans le pré, c'est que les barbelés remplacent bien les aboiements du chien : qu'un barbelé ait remplacé un chien, voilà bien une relation sociale, et pourtant le chien et le barbelé sont incommensurables aussi bien avant qu'après cette connexion. Si vous voilà devenu, devant votre téléviseur, un paresseux prostré sur son divan, c'est en grande partie grâce à la télécommande qui vous permet de zapper d'une chaîne à l'autre — essayez par vous-même : jetez la télécommande et voyez le temps que vous passerez à vous déplacer entre le divan et le téléviseur... — et pourtant il n'y a pas de *ressemblance* entre les causes de votre immobilité et la part de votre action véhiculée par un signal infrarouge, même s'il est évident que votre comportement est *rendu possible* par la télécommande. Entre un conducteur qui ralentit aux abords d'une école parce qu'il a vu le panneau « 30 km/h » et un conducteur qui ralentit parce qu'il veut prendre soin de ses amortisseurs en passant sur le ralentisseur, la différence est-elle importante ? Oui et non. Oui, puisque, dans le premier cas, l'obéissance du conducteur passe par la moralité, les symboles, la signalétique, les bandes blanches, tandis que, dans l'autre, elle passe à travers la même liste, mais à laquelle il faut ajouter un dos d'âne en béton bien solide. Mais, en même temps, la différence n'est pas si grande : dans les deux cas, les conducteurs ont obéi à quelque chose de plus fort qu'eux, même si le premier a fait preuve d'un rare altruisme — s'il n'avait pas ralenti, la loi morale lui aurait fendu le cœur —, le second à un égoïsme largement répandu — s'il n'avait pas ralenti, le ralentisseur aurait démantibulé ses amortisseurs. Devons-nous dire que la première connexion est sociale, morale et symbolique, et la seconde objective et matérielle ? Bien sûr que non. Mais si nous disons qu'elles sont toutes deux également sociales, comment allons-nous justifier la différence entre l'obéissance à une loi morale et la résistance mécanique des amortisseurs ? Bien qu'elles ne se ressemblent pas, elles ont bien pourtant été *rassemblées* ou *associées* par le travail des ingénieurs de la voirie. On ne peut pas se dire sociologue et décider de ne suivre que certaines associations — les liens moraux, juridiques et symboliques — en s'arrêtant pile dès

qu'une relation de nature physique vient se glisser entre les autres. Voilà qui rendrait toute enquête impossible²³.

Combien de temps est-il possible de suivre une connexion sociale sans qu'un objet ne vienne prendre le relais ? Une minute ? Une heure ? Une microseconde ? Et pour combien de temps ce relais va-t-il rester visible ? Une minute ? Une heure ? Une microseconde ? Une chose est certaine : si nous interrompons notre travail de terrain à chaque relais, en concentrant notre attention exclusivement sur les connexions déjà rassemblées, le monde social deviendra immédiatement opaque, comme drapé dans ces étranges brumes automnales qui ne laissent entrevoir que des fragments de paysage. Et pourtant, nous ne pouvons pas demander aux sociologues de se faire en plus ingénieurs, artisans, producteurs, designers, architectes, managers, promoteurs, etc. : à travers toutes ces existences intermittentes, ils n'en finiraient jamais de suivre leurs acteurs ! Il nous faut donc prendre les non-humains en considération uniquement dans la mesure où ils deviennent commensurables avec les liens sociaux, et accepter, l'instant suivant, leur incommensurabilité fondamentale²⁴. Voyager en utilisant cette autre définition du « social » exige d'avoir les nerfs solides. Il n'est pas surprenant que les sociologues du social reculent devant la difficulté ! Mais le fait qu'ils aient eu de bonnes raisons de ne pas suivre ces oscillations ne veut pas dire qu'ils aient eu raison. Cela signifie seulement que la sociologie a besoin d'un outillage plus complet.

23. Dans la mesure où l'on accuse la sociologie de l'acteur-réseau d'être indifférente à la moralité, il n'est pas inutile de rappeler qu'il y a de bonnes raisons déontologiques pour jouir d'une liberté de mouvement au moins équivalente à celle qu'ont les acteurs que nous étudions. Ce principe est aussi vieux que la notion de traduction. Voir M. CALLON, « Struggles and Negotiations » (1981). On trouvera de nombreux autres exemples dans B. LATOUR, *Petites leçons de sociologie des sciences* (1996).

24. Voilà qui s'oppose nettement au programme explicitement asymétrique que l'on trouve chez Weber : « Mais "étranger à une signification" n'est pas identique à "inanimé" ou "non humain". Tout objet artificiel, une "machine" par exemple, est susceptible d'être interprété et compris à partir du sens que l'activité humaine (dont il se peut que les directions soient très diverses) a attribué (ou a voulu attribuer) à la fabrication et à l'utilisation de cet objet ; si l'on ne se reporte pas à ce sens, la machine reste totalement incompréhensible. » (M. Weber, 1971, p. 32). Suit une définition des moyens et des fins qui est totalement en porte à faux avec la notion de médiateurs : le problème, avec les machines, c'est qu'elles ne sont justement jamais des moyens.

Une liste de situations pour rendre visible le rôle des objets

En explorant les nouvelles associations qui composent le social, nous devons accepter deux exigences contradictoires : d'une part, nous ne voulons pas d'un sociologue qui se limite aux liens sociaux ; d'autre part, nous ne demandons pas à l'enquêteur de devenir un technicien spécialisé. Une solution consiste à s'en tenir à la nouvelle définition du social comme fluide qui devient visible *seulement* lorsque de nouvelles associations sont fabriquées. Tel est le « terrain » propre de la sociologie de l'acteur-réseau, même s'il ne s'agit pas d'un domaine particulier, mais plutôt de moments brefs, de changements de phase, qui peuvent se produire à tout moment n'importe où.

Heureusement et au grand soulagement des enquêteurs, ces situations ne sont pas aussi rares qu'on pourrait l'imaginer. Il suffit, pour qu'on puisse rendre compte de la présence des objets participant à l'action, qu'ils s'inscrivent dans des comptes rendus. S'ils ne produisent aucun effet visible sur d'autres agents, ils n'offriront aux observateurs aucune donnée : ils resteront silencieux, cesseront d'être des acteurs et, littéralement, ne pourront pas être *pris en compte*. On dira que c'était déjà le cas avec les deux premières sources d'incertitude : pas d'épreuves, pas de comptes rendus, pas d'information. La recherche est pourtant plus délicate dans le cas des objets, puisque le fait de produire leurs effets avant de devenir muets est précisément ce en quoi ils excellent, comme l'a observé Samuel Butler. Une fois achevé, le mur de briques ne subit plus aucune épreuve permettant sa mise en mots — même si le groupe de maçons continue à parler et si des graffitis prolifèrent sur sa surface ; une fois remplis, les questionnaires imprimés demeurent à jamais dans les archives, déconnectés de toute intention humaine, jusqu'à ce qu'un historien vienne les ressusciter. C'est en vertu de ce lien singulier qui les rattache clairement aux actions humaines que les objets passent rapidement du statut de médiateurs à celui d'intermédiaires, et que, par une bizarre arithmétique, ils passent de un à zéro à une infinité en fonction du moment et quel que soit par ailleurs le nombre de parties qui les composent vraiment. C'est à cause de cette difficulté particulière qu'il faut inventer des stratagèmes pour les *faire parler*, c'est-à-dire pour leur faire produire

des descriptions d'eux-mêmes, des *scripts* de ce qu'ils font faire aux autres — humains ou non-humains²⁵.

Là encore, la situation n'est pas si différente que pour les groupes et les formes d'existence dont nous avons parlé auparavant, dans la mesure où les humains aussi, il faut apprendre à les faire parler en inventant des situations artificielles afin de rendre visibles leurs actions et leurs performances (nous reviendrons sur ce point en abordant la cinquième source d'incertitude). Il reste tout de même une différence : une fois qu'ils sont redevenus des médiateurs, il est difficile d'arrêter les humains ; un flot de données ininterrompu se met à jaillir, tandis que les objets, quelles que soient leur importance, leur efficacité, la place qu'ils occupent ou leur nécessité, tendent à s'effacer très rapidement, interrompant ainsi le flux de données — et plus ils sont importants, plus ils disparaissent rapidement. Cela ne signifie pas qu'ils cessent d'agir, mais que leur mode d'action n'est plus *connecté de façon visible* aux liens sociaux habituels puisqu'on a recouru à des forces choisies précisément parce qu'elles différaient des forces sociales déjà rassemblées. Les actes de langage semblent toujours comparables, continus, contigus et compatibles avec d'autres actes de langage ; l'écriture avec l'écriture ; l'interaction avec l'interaction ; mais les objets ne sont susceptibles d'être associés l'un avec l'autre ou avec des liens sociaux que *momentanément*²⁶. Rien de plus normal, puisque c'est par l'intermédiaire de leurs formes hétérogènes d'existence que les liens sociaux vont pouvoir emprunter des formes complètement différentes — normal, mais trompeur.

Heureusement, les occasions ne manquent pas où cette visibilité momentanée est suffisamment nette pour que l'on puisse en rendre compte de façon satisfaisante. Comme c'est à propos de ces questions que les résultats de la sociologie des sciences et des techniques sont les plus connus, je peux passer rapidement²⁷.

25. M. AKRICH, « Comment décrire les objets techniques » (1987) ; M. AKRICH, « A Gazogene in Costa Rica : An Experiment in Techno-Sociology » (1993) ; M. AKRICH et B. LATOUR, « A Summary of a Convenient Vocabulary » (1992).

26. Les deux impressions ne sont que superficiellement vraies. Le déroulement d'une action humaine n'est jamais homogène et il n'existe pas de technologie qui soit si au point qu'elle fonctionne automatiquement. Et pourtant, cette différence pratique demeure bel et bien aux yeux de l'enquêteur.

27. On trouvera dans B. LATOUR, *Aramis ou l'amour des techniques* (1992), un traité sur cette question sous la forme de l'analyse continue d'un projet de métro automatisé.

La première solution consiste à étudier les *innovations* dans l'atelier de l'artisan, dans l'unité de conception de l'ingénieur, dans le laboratoire du scientifique, dans les panels du responsable du marketing, chez l'utilisateur, ainsi que les nombreuses controverses sociotechniques. Sur ces sites, il est facile de voir que les objets mènent une vie multiple et complexe à travers des réunions, des plans, des esquisses, des régulations et des épreuves²⁸. Ils s'y présentent totalement mêlés à d'autres formes d'existence que l'on n'a aucune peine à qualifier de sociale. Ce n'est qu'une fois en place qu'ils disparaissent du champ de vision. C'est pourquoi l'étude des innovations et des controverses est l'un des lieux privilégiés où les objets peuvent être maintenus plus longtemps dans leur rôle de médiateurs visibles, distribués et formalisés dans des comptes rendus avant de devenir des intermédiaires apparemment invisibles et asociaux.

Deuxièmement, même les instruments les plus usuels, traditionnels et silencieux cessent d'être tenus pour acquis lorsque s'en approchent des usagers que la *distance* rend ignorants et maladroits — ce peut être a) la distance dans le temps, comme les archéologues qui doivent reconstruire les outils de civilisations disparues ; b) la distance dans l'espace, quand des ethnologues doivent comprendre des modes d'action sur la matière avec lesquels ils ne sont pas familiers, enfin c) la distance en termes de compétence, comme quand nous sommes mis en face de techniques nouvelles dont nous ne connaissons rien. Bien que ces agencements techniques ne constituent pas en eux-mêmes des innovations, comme dans le premier cas, le résultat, du moins pour l'observateur, est le même : il voit clairement que des participants nouveaux, étranges, exotiques, archaïques ou mystérieux font irruption dans un cours d'action donné. Au cours de ces confrontations, les objets deviennent des médiateurs, au moins provisoirement, avant de disparaître à nouveau dans le savoir-faire, l'habitude, ou l'obsolescence. Quiconque a essayé de comprendre le manuel d'utilisation d'un meuble nouveau ou d'un appareil inconnu sait combien de temps et de peine il faut

28. On trouvera cet argument dès le début de l'acteur-réseau dans M. CALLON, « Pour une sociologie des controverses techniques » (1981).

consacrer à assembler les pièces d'un puzzle qui paraît souvent un inextricable labyrinthe²⁹.

Le troisième type d'occasion est celui qu'offrent les accidents, les pannes et les grèves : soudain, des intermédiaires silencieux deviennent de véritables médiateurs ; même les objets, qui semblaient encore, une minute auparavant, totalement automatiques, autonomes et privés d'agents humains, sont maintenant entourés de foules d'humains lourdement équipés qui se déplacent frénétiquement. Ceux qui ont vu la navette *Columbia*, le dispositif humain le plus sophistiqué jamais assemblé, devenir en l'espace d'un instant une pluie de débris s'abattant sur le Texas, comprendront la rapidité avec laquelle le mode d'existence des objets peut basculer. Heureusement, si j'ose dire, pour l'acteur-réseau, la prolifération récente d'objets « à risque » a multiplié les occasions d'entendre, de voir et de sentir ce que les objets font lorsqu'ils décomposent d'autres acteurs³⁰. Qu'il s'agisse de l'amiante, des OGM, des épidémies, des tremblements de terre ou des particules relâchées par les moteurs diesels, il semble que les enquêtes officielles se multiplient, facilitant énormément le travail des sociologues puisqu'elles établissent pour eux, en quelque sorte, la cartographie étonnante de ce que les liens sociaux sont devenus quand ils sont étendus de toutes parts par les dispositifs techniques. Là encore, ce n'est pas le manque de matériau qui saurait mettre un terme aux études en cours³¹.

Quatrièmement, lorsque les objets se sont retirés une fois pour toutes à l'arrière-plan, il est toujours possible — quoique plus difficile — de les ramener à la lumière du jour en recourant à des archives, des documents, des mémoires, des collections de

29. Voir D.A. NORMAN, *The Psychology of Everyday Things* (1988) ; D.A. NORMAN, *Things that Makes Us Smart* (1993) ; M. AKRICH et D. BOUILLER, « Le mode d'emploi : genèse et usage » (1991) ; ainsi que le chapitre 6 dans H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002) ; traduction en français d'un chapitre dans H. GARFINKEL, « Le programme de l'ethnométhodologie » (2001).

30. La multiplication de ces objets « à risque » est au cœur de l'ouvrage de U. BECK, *La société du risque* (2001). Bien qu'il ait recours à une théorie sociale totalement différente, l'attention que Beck prête aux nouvelles formes d'objectivité (ce qu'il appelle la « modernisation réflexive ») fait de sa sociologie innovante un interlocuteur proche de la sociologie de l'acteur-réseau, notamment en raison de ses intérêts politiques ou, plutôt, « cosmopolitiques ».

31. En raison de la prolifération des accidents et de l'extension des intérêts démocratiques, ces sources de données se multiplient. Voir M. CALLON, P. LASCOUMES et Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain* (2001) ; R. ROGERS, *Information Politics on the Web* (2005) ; et D. VAUGHAN, *The Challenger Launch Decision* (1996).

musée, etc., afin de reproduire artificiellement, comme à travers le compte rendu des historiens, l'état de crise qui a présidé à la naissance des machines, des outils et des instruments³². On peut discerner Edison derrière chaque ampoule, mais derrière chaque microprocesseur se tient l'énorme et anonyme entreprise Intel. Je crois qu'on peut considérer comme acquis que l'histoire et l'ethnologie des techniques ont subverti à tout jamais la façon dont les historiographies sociales et culturelles devraient être construites³³. Il n'y a pas jusqu'aux plus humbles et aux plus anciens outils de pierre retrouvés dans les gorges de l'Olduvai en Tanzanie qui n'aient été transformés par les paléontologues en médiateurs responsables de l'évolution de l'« homme anatomiquement moderne ».

Enfin, lorsque tout le reste a échoué, la fiction constitue une ressource susceptible — par l'intermédiaire de l'histoire contre-factuelle, des expériences, et même de ce qu'on peut appeler la « scientifiction » — de ramener les objets solides d'aujourd'hui aux états fluides dans lesquels leurs liens aux humains redeviennent, sinon visibles, du moins pensables et imaginables. Là encore, les sociologues ont beaucoup à apprendre des artistes³⁴.

Quelle que soit la solution retenue, les terrains étudiés par les sociologues de l'acteur-réseau ont démontré que ce n'est pas à cause du manque de données, mais plutôt par manque de volonté que l'on n'étudie pas le rôle des objets dans la formation des associations. Une fois qu'on a levé l'obstacle conceptuel que représente le basculement qui les rend tantôt commensurables et tantôt incommensurables avec les cours d'action humains, tous les problèmes restants ne sont plus que des questions empiriques, et pas des questions de principe — « A-t-on vraiment le droit de “confondre” les humains et les non-humains ? ». Nous

32. La rencontre avec T.P. HUGHES, *Networks of Power* (1983), a été importante, dans la mesure où il s'est abstenu de donner une explication en termes de formation sociale de la technologie ; Hughes est aussi à l'origine de l'expression « tissu sans couture ». Voir T.P. HUGHES, « The Seamless Web » (1986).

33. T.P. HUGHES, « L'électrification de l'Amérique » (1983) et d'ailleurs tout ce numéro de la revue *Culture technique*. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre l'histoire de la technologie et la sociologie de l'acteur-réseau, sauf lorsque la théorie sociale devient explicite — mais cet habillage sociologique a si peu de rapports avec les cas étudiés que cette différence n'a, le plus souvent, que peu de conséquences réelles.

34. Cela va du *Parti pris des choses* de Francis Ponge aux expériences de pensée que la science-fiction rend possibles et au travail décisif de Richard Powers comme romancier de l'étude des sciences, par exemple dans *Galatea 2.2* (1995).

avons laissé derrière nous la frontière infranchissable signalée par des Colonnes d'Hercule qui empêchaient les sciences sociales de dépasser les limites étroites des liens sociaux — social n° 1 et 3. Les sociologues peuvent enfin rattraper ceux, les « humains anatomiquement modernes », qui se sont établis il y a des dizaines de milliers d'années au-delà des limites étroites que les sciences *sociales* leur assignent en mêlant intimement leur existence à celle des choses.

Qui a oublié les relations de pouvoir ?

Nous sommes maintenant en mesure de mettre le doigt sur la faiblesse des sociologues du social qui agacent tant les tenants de l'acteur-réseau : ils prétendent toujours être fidèles à l'intuition centrale de leur discipline, sans jamais parvenir pour autant à expliquer l'origine des asymétries. Le mot « social » renvoie soit à des interactions locales, face à face, trop évanescentes pour pouvoir expliquer les asymétries — le social n° 3 —, soit à l'invocation tautologique de forces qui restent magiques tant qu'on ne se prépare pas à enregistrer le nombre d'objets dont ces forces devaient se charger — le social n° 1.

Si les explications sociales risquent de cacher ce qu'elles prétendent pourtant révéler, c'est dans la mesure où elles demeurent trop souvent « sans objet »³⁵. Les sociologues se limitent trop souvent à un monde social dénué de dispositifs techniques, même si, comme chacun d'entre nous, ils peuvent rester surpris par le côtoiement constant, l'intimité continuelle, la contiguïté profonde, la relation passionnelle, les attachements multiples qui ont lié les primates aux objets depuis plusieurs millions d'années. Notre sociologie prétend simplement prendre en compte cette évidence quotidienne afin d'expliquer le pouvoir et la domination au lieu de s'en servir pour expliquer d'autres

35. Même si on assiste à une prolifération d'objets dans les œuvres de Simmel, d'Elias et de Marx, leur présence ne suffit pas à peser sur le social. Toute la différence tient à la façon dont ils font leur entrée. D'où la nécessité d'ajouter une quatrième incertitude (voir le prochain chapitre) à celle qui concerne le type d'efficacité et à celle qui portera plus tard sur la redéfinition de la politique (voir la conclusion). Pour une série d'exemples très utiles de l'effet qu'ont eu les études de la technologie sur la redéfinition du matérialisme ordinaire, voir D. MACKENZIE et J. WAJCMAN, *The Social Shaping of Technology* (1999).

phénomènes sans avoir compris de quel poids de choses il fallait d'abord les composer. C'est pourquoi, pour définir la qualité d'un compte rendu de type acteur-réseau, il nous faudra vérifier très scrupuleusement si le pouvoir et la domination sont expliqués par la multiplicité d'objets placés au centre de l'analyse et transportés par des vecteurs qui devront être empiriquement visibles — et nous ne nous satisferons pas d'une version qui ferait du pouvoir et de la domination *eux-mêmes* le mystérieux conteneur où se logerait ce qui met en mouvement les participants.

Suivre les liens sociaux même lorsqu'ils se fraient un chemin à travers des objets non sociaux peut se révéler difficile pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la théorie. Les sociologues ont eu de sérieuses raisons de patrouiller constamment sur la frontière séparant le domaine « symbolique » du domaine « naturel » : un bon — c'est-à-dire un mauvais — argument polémique. Afin de se creuser une niche, ils ont abandonné au début du XIX^e siècle les choses et les objets aux scientifiques et aux ingénieurs. La seule façon de revendiquer un peu d'autonomie était d'abandonner les vastes territoires qu'ils avaient cédés et de travailler avec acharnement le lopin de terre qui leur avait été assigné et qui ne cessait de rapetisser : le « sens », les « symboles », l'« intention », le « langage ». Lorsqu'une bicyclette heurte un caillou, disait-on, il n'y a là rien de social. Mais lorsqu'un cycliste dépasse un signe stop, c'est du social. Lorsqu'un nouveau standard téléphonique est installé, rien de social. Mais lorsqu'on se met à discuter de la couleur des postes téléphoniques, ça le devient, puisque ce choix comporte une « dimension humaine », pour parler comme les designers. Lorsqu'un marteau s'abat sur un clou, rien de social. Mais lorsque l'image du marteau est croisée avec celle d'une faucille, le voilà admis dans le domaine social, puisqu'il pénètre dans l'« ordre symbolique ». Chaque objet se trouvait ainsi scindé en deux, les scientifiques et les ingénieurs se taillant la part du lion — efficacité, causalité, connexions matérielles — et laissant les miettes aux spécialistes du « social » et de la dimension « humaine ». Par conséquent, toute allusion de la sociologie de l'acteur-réseau au « pouvoir des objets » sur les relations sociales constituait pour les sociologues du social un rappel douloureux de l'emprise des autres disciplines « plus scientifiques » sur leur

indépendance — sans parler des subventions — et sur les territoires qu'ils n'étaient plus autorisés à traverser librement.

Mais les polémiques entre les disciplines ne produisent pas de bons concepts, seulement des barricades construites avec les débris disponibles. Lorsqu'une situation est divisée en une composante matérielle à laquelle s'ajouterait comme un appendice une composante sociale, une chose est certaine : il s'agit d'une division artificielle imposée par des disputes disciplinaires et non par une exigence empirique. Cela signifie seulement que la plupart des données se sont volatilisées, et qu'on n'a pas suivi le cours d'action jusqu'au bout. Relever à la fois du « matériel » et du « social » n'est pas une bonne façon d'exister pour les objets : il s'agit simplement d'une manière de les séparer artificiellement et de rendre totalement mystérieux leur mode d'existence propre³⁶.

Il serait injuste de reprocher aux seuls sociologues de s'être accrochés dans un but polémique à une seule métaphysique parmi toutes celles qui étaient disponibles. Leurs « chers collègues » des sciences dures s'efforçaient eux aussi d'affirmer qu'il n'y avait qu'« une façon » d'agir pour tous les objets matériels : « déterminer causalement » le mouvement d'autres objets. Comme nous le verrons dans le prochain chapitre, ils n'accordaient au social aucun rôle, si ce n'est celui d'intermédiaire « transportant » fidèlement le poids causal de la matière. Lorsque le social se voit accorder un emploi aussi ingrat, la tentation est grande de réagir de façon disproportionnée et de faire de la matière un simple intermédiaire « transportant » fidèlement ou « reflétant » les agences sociales. Comme d'habitude avec ces polémiques interdisciplinaires, la sottise nourrit la sottise. Afin d'éviter de tomber dans le piège du « déterminisme technique », il est tentant de défendre avec acharnement le « déterminisme social », qui devient à son tour si extrême (la machine à vapeur devient par exemple un « simple reflet » du « capitalisme anglais ») que même l'ingénieur le plus ouvert d'esprit se transforme en déterministe technique farouche, accompagnant ses exclamations au sujet du « poids des contraintes matérielles » de virils coups de poing sur la table. Gesticulations qui n'ont bien

36. J'utilise évidemment ici à dessein l'expression de G. SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques* (1989).

sûr d'autres effets que de pousser le plus modéré des sociologues à insister de façon plus véhémement encore sur l'importance de la « dimension discursive »³⁷.

Ces disputes restent stériles parce qu'il est irréaliste de devoir choisir entre ces positions. Il serait vraiment incroyable que les millions de participants au déroulement de nos actions ne fassent leur entrée dans le monde social qu'à travers trois modes d'existence, et *trois seulement* : comme « infrastructure matérielle » qui « déterminerait » les rapports sociaux, ce qui est le cas dans les différentes formes de matérialisme marxiste ; comme « miroir » qui se contenterait de « refléter » les distinctions sociales, ainsi qu'on le voit dans la sociologie critique de Pierre Bourdieu ; ou comme arrière-plan de la scène sur laquelle les acteurs sociaux humains occupent les rôles principaux, comme dans l'interactionnisme d'Erving Goffman. Naturellement, aucun de ces modes d'entrée des objets dans le collectif n'est erroné, mais ils ne représentent que des façons primitives de rassembler les faisceaux de liens qui forment le collectif. Aucun d'entre eux ne suffit à décrire les nombreux enchevêtrements d'humains et de non-humains.

Parler de « culture matérielle » ne serait pas non plus d'un grand secours, puisque, dans ce cas, les objets seraient simplement connectés *les uns aux autres* de façon à former une couche homogène, une configuration moins plausible encore que celle où les humains seraient liés les uns aux autres par la seule entremise des liens sociaux. De toute façon, les objets ne sont jamais assemblés de façon à former un autre domaine et, même si tel était le cas, ils ne seraient ni faibles ni forts — leur rôle se limiterait à « refléter » les valeurs sociales ou à faire figure de décorum³⁸. À n'en pas douter, leur action est beaucoup plus variée, leurs effets plus ambigus, leur présence plus largement distribuée que ne le suggèrent ces répertoires restreints. Il suffit, pour obtenir la preuve de cette multiplicité, de regarder de plus

37. Voir les exemples de cette lutte acharnée et les façons de la pacifier dans P. DESCOLA et G. PALSSON, *Nature and Society* (1996). Voir aussi T. INGOLD, *Perceptions of the Environment* (2000) ainsi que les premières discussions suscitées par les volumes de Bijker, reprises dans W. BIJKER et J. LAW, *Shaping Technology-Building Society* (1992) ; W.E. BIJKER, T.P. HUGHES et T. PINCH, *The Social Construction of Technological Systems* (1987) ; et W. BIJKER, *Of Bicycles, Bakelites, and Bulbs* (1995).

38. Pour une synthèse de ces débats voir B. LATOUR et P. LEMONNIER, *De la préhistoire aux missiles balistiques* (1994).

près ce que font réellement les objets dans les textes des auteurs mentionnés plus haut : ils déploient de nombreuses *autres* façons d'agir pour les objets que celles que leur accorde la philosophie de la matière propre à ces auteurs. Même en tant qu'entités textuelles, les objets débordent du cadre que leur fixent leurs créateurs et leurs intermédiaires pour devenir des médiateurs³⁹. Mais, pour retenir cette leçon, il faudrait se donner une bien plus grande liberté de manœuvre et cesser de séparer les actions humaines et non-humaines, comme si cette séparation avait la même vertu scientifique, morale et même théologique que celle de Descartes entre la *res extensa* et la *res cogitans* — et pourtant Descartes laissait ouvert l'étroit conduit de la glande pinéale, que les sociologues du social ont sectionné.

Il existe toutefois une raison plus importante encore pour refuser énergiquement le rôle assigné aux objets par la sociologie du social : il vide de tout son sens l'invocation des relations de pouvoir et des inégalités sociales. Parce qu'ils mettent de côté les moyens pratiques, c'est-à-dire les médiateurs par l'entremise desquels l'inertie, la durabilité, l'asymétrie, l'extension et la domination sont produites — le social n° 2 —, et parce qu'ils confondent tous ces différents moyens avec la force vide de l'inertie sociale — social n° 1 —, ce sont les sociologues ordinaires qui occultent les véritables causes des inégalités lorsqu'ils se montrent négligents dans leur usage des explications sociales. S'il y a un cas où le fait de confondre la cause et l'effet fait véritablement la différence, c'est bien lorsqu'il faut fournir une *explication* aux vertigineux effets de la domination. Bien sûr, on peut toujours invoquer la « domination sociale » comme un raccourci commode, mais il est trop tentant d'*utiliser* ce pouvoir au lieu de l'*expliquer*, ce qui est très exactement le problème avec bien des donneurs d'« explications sociales » : dans leur quête d'*explications puissantes*, n'est-ce pas *leur* soif de pouvoir qui se manifeste ? Si, comme le dit le proverbe, le pouvoir absolu corrompt absolument, alors l'utilisation gratuite du concept de pouvoir par tant de théoriciens critiques les a absolument corrompus — ou,

39. Le cas du fétichisme dans *Le Capital* est fondamental : le fétiche textuel a un pouvoir bien plus grand dans le texte de Marx que celui, plus restreint, que Marx assigne au fétiche. Cf. W. PIETZ, *Le fétiche. Généalogie d'un problème* (2005) et W. PIETZ, « Fetishism and Materialism : the Limits of Theory in Marx » (1993).

pour le moins, il a rendu leur discipline redondante, et leur politique impuissante. Comme la « vertu dormitive de l'opium » ridiculisée par Molière, le « pouvoir » ne se contente pas d'endormir l'analyste, ce qui n'a pas tant d'importance, mais il tente aussi d'anesthésier les acteurs — ce qui constitue un véritable crime politique. Cette science prétendument rationnelle, moderne, positive nourrit en son sein le fantôme le plus archaïque et le plus magique qui soit : une société auto-engendrée, auto-explicative. À l'écheveau de moyens *visibles* et *modifiables* mis en œuvre pour produire du pouvoir — le social n° 2 —, la sociologie, et en particulier la sociologie critique, a trop souvent substitué un monde invisible, immobile et homogène du pouvoir en soi⁴⁰. Les explications puissantes, elles aussi, doivent être contrebalancées : en sociologie comme en politique, pas de pouvoir sans contre-pouvoir.

L'accusation d'avoir oublié les « relations de pouvoir » et les « inégalités sociales », ce n'est pas contre la sociologie de l'acteur-réseau qu'il faut la porter, mais bien plutôt contre la sociologie du social. Si nous souhaitons retrouver cette intuition vénérable et justifiée des sciences sociales — le pouvoir est inégalement distribué —, il nous faut aussi expliquer comment, et par quels moyens inattendus, la domination est devenue si efficace, par quels véhicules elle continue de se transporter. C'est en effet la seule façon de pouvoir lutter contre elle. Mais, pour ce faire, il faut accepter une quatrième incertitude, ouvrir un quatrième sac d'embrouilles — qui se révélera, cette fois-ci, une véritable boîte de Pandore.

40. Le destin transatlantique de Michel Foucault montre à quel point il est facile d'oublier cette leçon. Personne n'a été plus précis que lui dans la décomposition analytique des petits ingrédients dont le pouvoir est constitué, et personne n'a été plus critique vis-à-vis des explications sociales. Et pourtant, dès que Foucault a été traduit, il est immédiatement devenu celui qui a « révélé » les relations de pouvoir qui se tenaient *derrière* chaque activité, jusqu'aux plus inoffensives : la folie, l'histoire naturelle, la sexualité, l'administration, etc. Cela prouve encore une fois qu'il faut combattre la notion d'explication sociale très énergiquement : même le génie de Foucault n'a pas suffi à empêcher une telle inversion.

Quatrième source d'incertitude

Des faits indiscutables aux faits disputés

PAS de groupe, mais des regroupements continuels ; pas d'acteur, mais des formes d'existence qui le font agir et dont on comprend mal l'origine et la force ; pas d'interaction face à face, mais de longues chaînes de médiations à travers des objets de toute nature dont la présence passe brusquement du visible à l'invisible : telles sont les trois premières sources d'incertitude sur lesquelles il nous faut nous appuyer pour suivre le fluide social à travers ses formes toujours changeantes et provisoires. Jusqu'ici, notre hypothèse pouvait rester malgré tout grossièrement compatible avec les exigences de ceux qui définissent le social comme une sorte de matériau. Certes, elle exige un travail plus important : il faut rallonger la liste des acteurs et des formes d'existence ; approfondir les conflits qui portent sur une multitude de métaphysiques pratiques ; abandonner la division artificielle entre les dimensions sociale et « technique » d'une situation donnée ; traverser des domaines rarement visités jusqu'ici ; décider que ces sources d'incertitude sont plus fécondes et, finalement, plus objectives que les points de départ absolus ; enfin, se faire à l'idée inhabituelle qu'il va falloir partager le métalangage, la théorie sociale et la réflexivité avec les acteurs eux-mêmes, émancipés du rôle de simple « informateur ». Mais enfin, jusqu'ici les pérégrinations qu'impose notre point de départ avaient beau sortir des sentiers battus, elles n'exigeaient aucune transformation fondamentale de la

démarche *scientifique* elle-même. Après tout, la sociologie pouvait rester une science même s'il allait lui falloir payer un prix plus élevé que prévu, visiter des sites inattendus, encaisser plus de relativité et déployer plus de philosophies contradictoires qu'il ne semblait nécessaire à première vue. Au bilan, abandonner l'éther de la société pour se nourrir des controverses n'apparaît pas comme un sacrifice très douloureux. On se fait très rapidement à de nouvelles habitudes de pensée.

Malheureusement, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Nous allons aborder une quatrième source d'incertitude, qui va nous amener vers les difficultés les plus épineuses de la sociologie des associations, ainsi que vers son point de départ : la sociologie des sciences. Les « études sur les sciences », que l'on appelle encore souvent en France *science studies*, faute d'un bon équivalent, ne sont au fond que la traduction commode en anglais du mot grec « épistémologie »¹. Après avoir, dans le mot composé « socio-logie », douté du préfixe « socio », le tour est venu du suffixe « logie ». Ce n'est qu'au terme de cette double révision que nous serons finalement en mesure d'employer à nouveau cette appellation de façon positive et sans trop d'états d'âme. Mais, comme les problèmes vont se multiplier, il est préférable, une fois encore, de ralentir avant de recouvrer plus tard une plus grande liberté de mouvement.

Constructivisme, pas constructivisme *social*

La sociologie de l'acteur-réseau est l'histoire d'une expérience entamée de façon si désinvolte qu'il a fallu un quart de siècle pour en redresser le cours et prendre toute la mesure de sa signification. Tout a commencé assez mal, avec l'usage malheureux de l'expression « construction sociale des faits scientifiques ». Nous sommes maintenant en mesure de comprendre pourquoi le terme « social » pouvait prêter à tant de malentendus,

1. Une étonnante démonstration de l'impact que la sociologie des sciences a eu sur la théorie sociale est l'effet parallèle qu'elle a eu sur les travaux de Donna Haraway. Voir D. HARAWAY, *Simians, Cyborgs, and Women* (1991). Voir aussi la critique que fait Pickering des explications antérieures fournies par l'École d'Édimbourg (A. PICKERING, *The Mangle of Practice* [1995]) ; ainsi que la définition que K. Knorr-Cetina donne du rôle des agences dans les sciences (K. KNORR-CETINA, *Epistemic Cultures* [1999]).

puisqu'il n'établissait aucune distinction entre deux significations totalement différentes du même mot : une sorte de matériau — social n° 1 — et un mouvement pour assembler des entités nouvelles qui ne sont pas elles-mêmes, en tout cas pas encore, des membres à part entière du social — ce que j'ai qualifié de social n° 2. Mais pourquoi l'introduction du mot « construction » a-t-elle produit une confusion encore plus grande ? En donnant les raisons de cette difficulté, je vais d'abord préciser pourquoi j'attache tant d'importance au champ restreint de la sociologie des sciences : ce domaine a renouvelé le sens de tous les mots qui composent cette petite expression innocente, ce qu'est un fait, ce qu'est une science, ce qu'est une construction, et ce qui est social... Pas mal pour une enquête conduite de façon si inexpérimentée !

En bon français, dire que quelque chose est construit veut dire qu'il ne s'agit pas d'un mystère venu d'on ne sait où, mais que la chose en question a une origine plus humble, mais aussi plus visible et plus intéressante. D'habitude, visiter des chantiers de construction présente le grand avantage d'offrir un point de vue à partir duquel on peut directement observer les connexions entre les humains et les non-humains. Une fois que les visiteurs ont les pieds enfoncés dans la boue d'un chantier quelconque, ils ont normalement la chance de voir se métamorphoser par le travail les propriétés des uns comme des autres². Cela est vrai non seulement de la science, mais de tous les autres chantiers, le cas le plus clair étant celui qui se trouve à l'origine de cette métaphore, à savoir les maisons et les bâtiments construits par les architectes, les maçons, les urbanistes, les agents immobiliers et les propriétaires³. Cela vaut aussi pour les pratiques artistiques⁴. Le « *making of* » de toute entreprise — films, gratte-ciel, faits, réunions politiques, rituels initiatiques, haute couture, cuisine — offre un point de vue suffisamment différent de la version officielle ; non seulement il vous conduit dans les

2. C'est là, bien entendu, l'intuition décisive de Marx, qui constitue l'avantage fondamental de toute historicisation.

3. Voir les exemples très différents mais également remarquables donnés dans T. KIDDER, *House* (1985), et R. KOOLHAS et B. MAU, *Small, Medium, Large, Extra-Large* (1995). Personne ne devrait parler de « construction » sans avoir auparavant lu les écrits des « constructeurs ».

4. Voir A. YANEVA, *L'affluence des objets* (2001) ; ainsi que A. YANEVA, « When a Bus Meets a Museum » (2003).

coulisses et vous fait découvrir les compétences et les trucs des praticiens, mais il offre la chance assez rare d'avoir un aperçu sur l'émergence d'une chose nouvelle dont la temporalité devient clairement marquée. Mais ce qui est encore plus important, c'est que la visite d'un site de construction suscite le sentiment, aussi troublant que réconfortant, que les choses *pourraient être différentes*, ou du moins qu'*elles pourraient encore rater* — sentiment que l'on éprouve moins profondément devant le résultat final, aussi beau ou impressionnant soit-il, faute d'en comprendre l'histoire et, pourrait-on dire, le suspense.

Par conséquent, le terme de « construction » semblait au départ idéal pour offrir une version plus réaliste à ce qu'on veut dire quand une chose « tient ». En effet, dans tous les domaines, dire que « quelque chose est construit » fut toujours associé à une appréciation de sa robustesse, de sa qualité, de son style, de sa durabilité, de sa valeur. Tant et si bien que personne ne prendrait la peine de dire qu'un gratte-ciel, une centrale nucléaire, une sculpture ou une automobile sont « construits » : c'est trop évident pour qu'on le souligne. Les vraies questions qui se posent seraient plutôt : Quelle est la qualité de sa conception ? Quel est son degré de solidité ? Jusqu'où l'objet est-il fiable ? Est-il durable ? Combien coûte-t-il ? Partout, qu'il s'agisse de technologie, d'ingénierie, d'architecture ou d'art, « construction » a fini par devenir *synonyme* de « réel », au point de permettre d'enchaîner aussitôt sur la question suivante et bien plus intéressante : la chose en question est-elle *bien* ou *mal* construite ?

De prime abord, il nous semblait évident — à nous, les sociologues des sciences — que, s'il y avait un site de construction auquel s'appliquait parfaitement la notion de constructivisme, c'était celui des laboratoires, des instituts de recherche, des grands instruments, des vastes institutions scientifiques. En effet, mieux encore que l'art, l'architecture ou l'ingénierie, la science offrait les cas les plus extrêmes d'*artificialité* totale et d'*objectivité* totale se déployant en parallèle. Il ne faisait aucun doute que les laboratoires, les accélérateurs de particules, les télescopes, les statistiques nationales, les satellites, les ordinateurs géants et les collections de spécimens étaient bien des lieux artificiels, fabriqués de main d'homme, dont il fallait faire l'histoire comme on fait celle des cathédrales, des processeurs ou des

locomotives. Et pourtant, il était tout aussi clair que les produits issus de ces sites artificiels et coûteux constituaient les résultats les plus certains, les plus objectifs, les plus assurés jamais obtenus par l'ingéniosité collective des humains. C'est pour cette raison que nous avons commencé, avec un grand enthousiasme, à utiliser l'expression « construction des faits » pour décrire ce phénomène frappant où l'artificialité et la réalité marchaient si clairement du même pas. Dire que la science était elle aussi « construite » procurait les mêmes frissons que tous les autres « *makings of* » : nous passions derrière la scène ; nous apprenions les tours de main des praticiens ; nous assistions à l'innovation en train de se faire ; nous prenions la mesure des risques qu'elle comportait ; surtout nous étions enfin mis face à cette intrigue étonnante : la fusion des formes d'existence humaines et non humaines. En regardant le film que nos collègues de l'histoire des sciences tournaient pour nous, nous pouvions assister, séquence après séquence, au spectacle le plus incroyable : une série d'épisodes époustouflants au cours desquels la vérité se trouvait produite, sans qu'on soit jamais sûr du résultat. En termes de suspense, l'histoire des sciences battait tout ce qu'Hollywood pouvait imaginer. La science devenait à nos yeux plus que simplement objective ; elle devenait *intéressante*, aussi intéressante qu'elle l'était pour ses praticiens engagés dans les risques de sa production⁵.

Malheureusement, cet enthousiasme fut de courte durée et prit fin lorsque nous nous aperçûmes que, pour certains de nos collègues des sciences sociales comme des sciences naturelles, le mot « construction » avait une tout autre signification que celle du sens commun. Dire que quelque chose était « construit » signifiait pour eux que cette chose n'était « pas vraie » ! Nos collègues semblaient partir de l'idée étrange selon laquelle il fallait se plier à ce choix improbable : d'un fait donné il fallait dire *soit* qu'il était réel et non construit, *soit*, s'il était artificiel et

5. Avant les réactions « *anti-whig* » en histoire des sciences, il était impossible de prendre part à la *libido sciendi* des praticiens : mis en présence du produit final, le public n'avait à sa disposition aucun moyen de s'intéresser à la science hors de l'injonction pédagogique : « c'est vrai, donc vous devriez en avoir connaissance ». C'est pourquoi nous nous sommes hâtés de publier les travaux de langue anglaise : M. CALLON, B. LATOUR (sous la dir.), *Les scientifiques et leurs alliés* (1985), repris plus tard dans M. CALLON, B. LATOUR (sous la dir.) (1991), *La science telle qu'elle se fait* (1991).

construit, qu'il était inventé, imaginé, biaisé, faussé. Non seulement une telle idée ne pouvait s'accorder avec les habitudes courantes de parler quand nous disions d'une maison qu'elle était « bien construite », d'un logiciel qu'il était « bien conçu », ou d'une statue qu'elle était « bien sculptée », mais elle venait se heurter à ce que nous observions dans les laboratoires : les deux attributs — être inventé et être objectif — allaient toujours de pair. Si l'on se mettait à couper en deux les comptes rendus sans couture que nous produisions sur la fabrication des faits, l'émergence de la science devenait tout bonnement incompréhensible. Les faits étaient des faits — c'est-à-dire des faits exacts — *parce qu'ils étaient fabriqués* — c'est-à-dire qu'ils émergeaient dans des situations artificielles. Chaque scientifique que nous suivions mettait d'ailleurs sa fierté à établir la connexion entre la qualité de sa construction et la qualité de ses données. Ce lien fort constituait en fait son principal motif de gloire. Et si les épistémologues avaient pu oublier une telle évidence, l'étymologie était là pour nous le rappeler⁶. Si nous étions tout à fait prêts à répondre à la question vraiment intéressante : ce fait scientifique est-il *bien* construit ou *mal* construit, nous n'étions certainement pas disposés à nous plier à l'alternative absurde : « Choisissez ! Soit un fait est réel, soit il est fabriqué ! »

Pourtant, il était devenu rapidement clair que si nous voulions continuer à utiliser le terme de « construction », il nous fallait combattre sur deux fronts à la fois : contre les épistémologues qui continuaient à prétendre que les faits, « bien sûr », n'étaient pas construits — ce qui avait autant de sens que de dire que les bébés naissent dans les choux — et contre nos « chers collègues » qui semblaient impliquer que si les faits étaient construits ils n'étaient pas plus consistants que des fétiches — avec cette étrange façon de *croire* que les fétichistes « croient » en leurs fétiches⁷. À ce stade, il aurait peut-être été préférable d'abandonner totalement le terme de « construction » — surtout dans la mesure où le mot « social » avait ce même

6. Sans parler de Gaston Bachelard qui a souvent insisté sur cette double étymologie et qui ne s'est jamais lassé de montrer le caractère artificiel et second de toute pratique savante — même s'il s'est servi de cet argument pour rendre plus difficile la reconnection des sciences et de leur contexte.

7. Sur ce point de l'invention de la croyance par les sciences sociales voir p. 338 et B. LATOUR, *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Fétiches* (1996).

effet de provoquer la fureur de nos lecteurs tout aussi sûrement que la muleta du torero... Mais au fond pourquoi l'abandonner ? Il avait tous les avantages dont je viens de parler, et, en plus, il mettait parfaitement l'accent sur cette scène centrale où les humains et les non-humains se confondaient en échangeant leurs propriétés. Dans la mesure où la nouvelle théorie sociale que nous étions en train d'inventer visait à renouveler aussi bien la définition de l'acteur social que celle du fait objectif, nous n'avons aucune raison d'abandonner cette vue imprenable sur ces chantiers de construction où se produisait si intensément cette double métamorphose des associations et des certitudes. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était plus approprié de faire pour le constructivisme ce que nous avons fait pour le relativisme : alors qu'on brandissait contre nous ces termes comme des insultes, ils étaient issus d'une tradition beaucoup trop honorable pour ne pas être revendiqués comme un étendard, et même fièrement assumés. Après tout, ceux qui nous reprochaient d'être des relativistes se rendaient-ils bien compte que l'opposé serait l'*absolutisme*⁸ ? Et ceux qui nous reprochaient d'être des constructivistes n'auraient certainement pas souhaité s'apercevoir que la position opposée, si les mots avaient un sens, serait celle de *fondamentalistes*⁹.

À première vue, il aurait dû être facile de redonner un sens robuste au terme si galvaudé de « construction » : il nous suffisait de recourir à la nouvelle définition du « social » présentée dans les premiers chapitres de cet ouvrage. Ajouter le terme « social » au terme « constructivisme » pervertit complètement le sens de ce dernier — de la même façon qu'une République socialiste ou islamique est le contraire d'une République... Autrement dit, il ne faut pas confondre le « constructivisme » avec le « constructivisme social », qui en est l'opposé. Lorsque nous disons qu'un fait est construit, nous voulons simplement dire que nous rendons compte d'une réalité objective solide en mobilisant diverses entités dont l'assemblage pourrait échouer — c'est le social n° 2. Le « constructivisme social », en revanche, implique de *remplacer* ce dont cette réalité est

8. D. BLOOR, *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie* (1982).

9. B. LATOUR, « The Promises of Constructivism » (2003a). Je m'inspire ici du travail éclairant de I. HACKING, *Entre science et réalité* (2001).

constituée par un *autre matériau*, en l'occurrence le social n° 1, dont elle serait « véritablement » composée. Par cette substitution, le compte rendu de la genèse *hétérogène* d'une construction est remplacé par un autre compte rendu portant sur la matière sociale *homogène* dont elle est constituée. Afin de remettre le constructivisme sur pied, il suffit de voir qu'une fois que « social » prend le sens d'« association », l'idée même d'une construction faite de matériau social s'évanouit. Pour que n'importe quelle construction soit possible, il faut que les entités non humaines jouent un rôle de premier ordre, et c'est précisément ce que nous voulions dire dès le départ en employant ce terme plutôt inoffensif.

Mais cette opération de sauvetage n'était pas suffisante tant que les autres sciences sociales en conservaient une conception si différente. Dans la mesure où la « construction » n'avait jamais signifié pour nous la réduction à un seul type de matériau, notre erreur fut de ne produire que très lentement des anticorps pour nous prémunir contre l'accusation de réduire les faits à de « simples » constructions — adjectif qui en dit long sur l'état d'esprit des sciences sociales. Puisqu'il était évident, à nos yeux, que l'expression de « construction sociale » exigeait de prêter une attention renouvelée à toutes les réalités hétérogènes engagées dans la fabrication d'un état de fait donné, il nous a fallu des années pour réagir de façon adéquate aux théories absurdes auxquelles on tentait de nous associer¹⁰. Bien que le constructivisme fût pour nous synonyme de *plus* de réalisme, nos collègues, férus de critique sociale, nous acclamaient parfois pour avoir montré que « *même* la science, c'est de la foutaise » ! Il m'a fallu longtemps pour réaliser le danger contenu dans une expression qui, entre les mains de nos « meilleurs amis », semblait se confondre avec une revanche sur la solidité des faits scientifiques et une mise à nu de leur prétention à la vérité. Ils semblaient suggérer que nous faisons pour la science ce qu'ils étaient si fiers, eux, d'avoir fait pour la religion, l'art, le droit, la

10. Cela fut particulièrement ardu dans le contexte français, où constructiviste et rationaliste étaient synonymes. L'association du mot « construction » avec tout soupçon porté sur la réalité de la science ne vint que très lentement à notre esprit « duhemien » (voir P. DUHEM, *La théorie physique* [1904]), « bachelardien » ou « canguilhemien ». Voir aussi G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie* (1988).

culture, et tout ce en quoi nous croyions dur comme fer : la réduire en poussière en montrant qu'elle était fabriquée de toutes pièces. Ils associaient l'artificialité de la construction avec un *déficit* de réalité... Pour quelqu'un qui n'avait pas été formé dans le cadre de la sociologie critique, il était assez difficile d'imaginer que des chercheurs pourraient avoir le culot d'utiliser l'explication causale comme une preuve de ce que les phénomènes qu'ils devaient expliquer n'avaient pas d'existence réelle ! À notre corps défendant, le constructivisme était devenu synonyme de son opposé : la déconstruction. Le respect des médiations avait tourné au plus banal iconoclasme.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que l'enthousiasme qui nous animait en montrant la « construction sociale des faits scientifiques » se soit heurté à la fureur des acteurs concernés ! Pour les physiciens, trancher des controverses complexes sur la géométrie des trous noirs, ce n'est pas du tout pareil que de s'entendre « expliquer » par un sociologue invoquant des « luttes de pouvoir entre clans de physiciens ». Pour une âme pieuse, le fait de s'adresser à Dieu en prière n'est pas du tout la même chose que d'entendre « expliquer » cette invocation par la « personnalisation de la société » qu'elle viserait en fait. Pour un juriste, obéir à la Constitution ou céder à de puissants lobbies s'abritant derrière le droit sont deux choses non seulement différentes, mais diamétralement opposées. Pour une couturière travaillant dans la mode, couper du velours épais et brossé est une chose ; rendre visible la « distinction sociale » en est une autre. Pour le membre d'un culte, la différence est de taille entre se lier à l'existence d'une divinité et s'entendre dire qu'on adore un fétiche de bois. Dans tous ces cas, la substitution du social à un autre matériau est vécue par les acteurs comme une catastrophe à laquelle il s'agit de s'opposer avec véhémence — et ils ont bien raison ! Si toutefois le terme « social » n'était pas utilisé pour remplacer un matériau par un autre — social n° 1 —, mais plutôt pour déployer les associations qui ont rendu solide et durable un état de choses donné — social n° 2 —, d'autres théories de la société deviendraient peut-être acceptables par ceux qu'on prétend étudier et respecter.

La question devenait de plus en plus embarrassante : comment sous le même mot de « construction » les sciences sociales pouvaient-elles promouvoir deux programmes de

recherche aussi complètement antagonistes ? Peu à peu, nous avons été obligés d'accepter l'idée qu'il y avait quelque chose de profondément défectueux non seulement dans la philosophie des sciences dominante, mais aussi dans les théories de la société couramment utilisées pour rendre compte des domaines *autres* que la production scientifique. C'est ainsi que les théoriciens de l'acteur-réseau furent peu à peu perçus soit comme trop radicaux — on les accusait de s'attaquer « même » aux faits avérés et de ne pas « croire » à la « Nature » ou à la « réalité extérieure » ; soit comme trop naïfs — ils manquaient d'esprit critique et croyaient alors à la capacité agissante de « choses réelles » qui existeraient « par elles-mêmes »¹¹. Et c'est vrai : la sociologie de l'acteur-réseau ne visait rien moins qu'à transformer l'ensemble du répertoire critique en abandonnant *à la fois* l'usage de la Nature et l'usage de la Société, puisque ce répertoire avait été inventé pour redoubler ce qui « se passait vraiment » par un autre monde qui existerait « derrière » les phénomènes sociaux. Mais, pour se libérer de telles habitudes de pensée, il faut réinterpréter cette expérience conduite assez inconsidérément, je le reconnais volontiers, qui visait à rendre compte de la production des sciences naturelles par les sciences sociales. Au bilan, comme nous le verrons, il n'était pas si absurde d'agiter des chiffons rouges au milieu de cette corrida : après tout, c'est ainsi qu'on triomphe parfois des bêtes sauvages...

L'heureux naufrage de la sociologie des sciences

Qu'on me permette d'abord de dissiper un malentendu chez ceux qui ne sont pas familiers avec notre champ de recherche : on présente souvent la sociologie des sciences comme l'*extension* de la sociologie du social à un nouvel objet : les pratiques scientifiques. Après avoir étudié la religion, les luttes de classe, la politique, le droit, les cultures populaires, l'usage des drogues, l'urbanisme, la culture d'entreprise, etc., les sociologues

11. La première critique fut formulée à l'occasion de la « guerre des sciences » (*sciences war*). Pour un aperçu de la seconde critique, voir H. COLLINS et S. YEARLEY, « Epistemological Chicken » (1992) ; S. SCHAFER, « The Eighteenth Brumaire of Bruno Latour » (1991a) ; S. WOOLGAR, « The Turn to Technology in Social Studies of Science » (1991).

n'auraient, à en croire cette version, aucune raison valide de s'arrêter devant ce qui distingue les sociétés contemporaines : la science et la technologie. Dans cette perspective, les laboratoires et les instituts de recherche ne sont rien d'autre que les entrées suivantes à cocher sur une liste des domaines que l'on peut aborder avec l'outillage normal des sciences sociales — outillage qui a, prétend-on, rencontré partout ailleurs un « immense succès ». Telle était l'opinion la plus répandue — y compris chez les collègues avec qui nous avons commencé nos enquêtes des années auparavant, connus sous le nom de « sociologues des connaissances scientifiques » (*sociologists of scientific knowledge*, SSK, ou, plus vaguement : *science and technology studies*, STS ¹²).

Si j'avais eu à écrire une introduction à la sociologie des sciences, j'aurais été heureux de me ranger sous cette bannière ¹³. Mais, dans la mesure où je m'efforce de définir la sociologie de l'acteur-réseau, il me faut montrer comment elle s'est extraite de la sociologie des sciences en tirant des conclusions opposées non seulement pour la science, mais aussi pour la théorie sociale. La sociologie des associations n'est pas ce domaine des sciences sociales qui serait enfin *parvenu* à étendre ses méthodes à l'activité scientifique, puis au reste de la société, mais la branche (ou plutôt le petit rameau) où se retrouvent ceux qui ont accepté de mesurer dans *quelle mesure ils ont échoué à fournir une explication sociale des faits scientifiques*. Les chercheurs qui se reconnaissent dans la sociologie de l'acteur-réseau sont principalement ceux qui, après une trentaine d'années de sociologie des sciences, sont parvenus à une conclusion totalement différente de celle de leurs collègues les plus proches et les plus émérites. Tandis que ces derniers ont jugé que la théorie sociale fonctionnait *même à propos de la science*, nous avons conclu que, en bloc aussi bien qu'en détail, la théorie sociale a si *radicalement* échoué lorsqu'elle a voulu s'appliquer à la science qu'il

12. Bien que je n'aie jamais utilisé ces étiquettes, justement parce qu'elles maintiennent en existence les différents domaines qu'elles devaient dissoudre, je n'ai aucun mal à dire que la sociologie de l'acteur-réseau relève du domaine appelé en anglais STS, pour science, technologie, société.

13. Il en existe plusieurs. Voir M. BIAGIOLI, *The Science Studies Reader* (1999) ; M. BUCCHI, *Science in Society* (2004) ; en français, représentant des écoles de pensée différentes, D. VINCK, *La sociologie des sciences* (1995) ; M. DUBOIS, *Introduction à la sociologie des sciences* (1999) ; O. MARTIN, *Sociologie des sciences* (2000).

est sage de postuler qu'elle a *toujours échoué*, y compris dans les autres domaines qu'elle prétendait avoir si brillamment « expliqués ». Si l'on ne peut « étendre » à la science les explications sociales, c'est qu'elles ne se sont jamais appliquées *non plus* aux autres domaines. Si la sociologie entend émuler quelque peu le statut de science — un objectif auquel nous souscrivons —, elle doit affronter cet obstacle avec détermination.

Pour bien montrer que cet argument n'est pas un paradoxe creux, il me faut dire pourquoi nous avons dû abandonner la position de nos amis — bien évidemment sans sacrifier l'amitié et l'étroite collaboration qui nous liaient ! En fait, le développement de la sociologie des sciences a abouti à quatre conclusions — je me permets d'ignorer la cinquième, dont l'existence est d'ailleurs douteuse, selon laquelle la science serait une « fiction sociale pareille à toutes les autres fictions sociales », puisqu'elle ne porte aucun intérêt à l'élaboration d'une science sociale et n'a de toute façon pas la moindre idée de ce qu'est une fiction¹⁴.

La première position est tout à fait prévisible : la sociologie des sciences *devait échouer* puisqu'on ne peut fournir aucune explication sociale de la science objective ; les faits et les théories sont trop obstinés, trop techniques, trop réels, trop intemporels et trop éloignés des intérêts sociaux et humains. Tenter de fournir une explication sociologique de la science est une contradiction dans les termes puisque, par définition, ce qui est scientifique est ce qui a échappé aux contraintes étroites de « la société » — ce par quoi on entend d'habitude les idéologies, les passions politiques, les humeurs subjectives, et autres facteurs de même farine. L'objectivité scientifique, d'après cette position, restera toujours le roc sur lequel toutes les ambitions de la sociologie sont vouées à s'échouer, la pierre d'achoppement qui n'en finira jamais d'humilier sa fierté. Telle est la principale réaction chez la plupart des philosophes, des épistémologues et, étrangement, chez la majorité des sociologues : il peut y avoir une sociologie du savoir, des

14. J'ai souvent vu cette accusation, mais je n'ai jamais lu qui que ce soit qui ait explicitement formulé cet argument. Cela n'a pas empêché la réfutation d'une position inexistante de devenir une industrie prospère (voir le livre au titre assez judicieux de N. KOERGTE, *A House Built on Sand* [1998]). Comme à l'accoutumée, confondre le relativisme (tout se vaut) et la relativité à un prix. Comme l'a dit Deleuze, le relativisme n'est pas la relativité de la vérité, mais la « vérité de la relation ». G. DELEUZE, *Le pli* (1988).

pseudo-sciences, de la croyance, des aspects superficiels de la science — d'après le cliché « les scientifiques sont aussi des humains » — mais pas des aspects cognitifs, objectifs et éternels des résultats irréfutables de la science¹⁵. *Exeunt* les sociologues.

Moins extrême, la deuxième conclusion peut se formuler ainsi : si elle veut réussir et établir sa respectabilité, la sociologie devrait s'en tenir aux éléments que la position précédente juge avec raison superficiels. Ainsi, la sociologie des sciences devrait se limiter aux trajectoires professionnelles, aux institutions, à l'éthique, à la vulgarisation auprès du public, aux systèmes de récompense, aux débats juridiques, etc. Elle ne devrait proposer d'établir « certaines relations » entre certains facteurs « cognitifs » et certaines dimensions « sociales » qu'avec la plus grande prudence, et sans trop y insister. Telle est la position propre à la sociologie des *scientifiques* (par opposition avec la sociologie des *sciences*) qu'ont pu proposer, par exemple, Robert K. Merton, puis Pierre Bourdieu¹⁶.

La troisième conclusion est celle à laquelle parviennent la plupart de nos collègues de la sociologie des sciences : à leurs yeux, les sociologues qui s'en tiennent à la position précédente sont beaucoup trop timorés. Quant à ceux qui ont prédit avec délectation l'échec de toute explication scientifique de la science, ils ont embrassé une forme d'obscurantisme, n'ayant d'ailleurs jamais pu produire une seule raison valide pour laquelle la science elle-même ne saurait être étudiée scientifiquement¹⁷. Pour les chercheurs appartenant au courant « SSK » et, plus généralement, « STS », les aspects cognitifs et techniques de la science, dans l'ensemble, se prêtent parfaitement à un traitement sociologique. Cela demande de l'imagination, une certaine capacité d'adaptation et de la prudence, mais les outils du métier sont suffisamment adéquats — même si des questions

15. On peut trouver la version la plus intelligente de cette position par défaut chez P. KITCHER, *Science, Truth, and Democracy* (2003), et la plus superficielle dans P.R. GROSS, N. LEVITT et M.W. LEWIS, *The Flight from Science and Reason* (1997).

16. R.K. MERTON, *The Sociology of Science* (1973). L'ouvrage assez crépusculaire que Bourdieu a écrit pour « expliquer » la différence entre sa sociologie des scientifiques et la sociologie des sciences illustre cette distinction. Cf. P. BOURDIEU, *Science de la science et réflexivité* (2001).

17. D. BLOOR, *Sociologie de la logique* (1982) ; H.M. COLLINS et T. PINCH, *Frames of Meaning* (1982) ; H. COLLINS, et T. PINCH, *Tout ce que vous devriez savoir sur la science* (1994).

déliçates de réflexivité et de réalisme peuvent donner le vertige et des maux de cœur à certains¹⁸. C'est cette position qui est devenue, à juste titre, le sens commun des sociologues des sciences.

Quant à nous, nous avons tiré une quatrième conclusion, totalement différente, de la même expérience — ou plutôt, disons que le « nous » que j'emploie dans cet ouvrage se compose de ceux qui ont tiré les conséquences suivantes¹⁹ :

— une sociologie rigoureuse de la science est parfaitement possible — contre les philosophes des sciences et en accord avec l'ensemble de nos collègues qui se reconnaissent dans la sociologie des sciences ;

— une telle sociologie ne saurait se limiter au contexte superficiel et social de la science — contre ceux qui entendent limiter les ambitions de leur discipline à l'étude des scientifiques et qui se détournent volontairement des contenus techniques et cognitifs ;

— la pratique scientifique est trop « dure » pour se laisser aborder par la théorie sociale ordinaire : il faut donc en élaborer une nouvelle, qui soit aussi capable d'apporter un éclairage nouveau aux sujets « mous » — contre nos collègues de la sociologie des sciences qui choisissent d'ignorer la menace que leurs propres travaux font peser sur leur discipline d'origine²⁰.

Je ne prétends pas qu'il s'agisse de la seule conclusion, nécessaire et inévitable, à l'aventure excitante de la sociologie des sciences ; je dis seulement que, pour devenir un tenant de l'acteur-réseau, il faut transformer l'impossibilité de fournir une explication convaincante des faits scientifiques en la preuve, non pas que la sociologie des sciences était destinée à échouer, mais

18. Voir S. WOOLGAR, *Science : The Very Idea* (1988). Woolgar s'est distingué en s'efforçant de rendre ses collègues encore plus sujets au vertige... Il a fait en sorte que l'abîme entre les mots et les mondes ne cesse de croître, sans remarquer que la sociologie des sciences pouvait aussi être une leçon de réalisme, et non seulement d'ironie.

19. Je ne m'aventurerai pas à préciser les dimensions réelles de ce « nous » incroyablement restreint, n'étant pas certain qu'il s'étende au-delà du 62 boulevard Saint-Michel à Paris, où il se peut d'ailleurs qu'il soit confiné au rez-de-chaussée ! Je peux seulement prétendre être un « échantillon représentatif » d'un groupe qui n'existe peut-être pas.

20. Il est facile de situer le point de départ dans les deux disputes qui nous ont opposés à nos amis du courant « SSK ». Voir H. COLLINS, S. YEARLEY, « Epistemological Chicken » (1992). Voir notre réponse dans M. CALLON et B. LATOUR, « Don't Throw the Baby out with the Bath School ! » (1992) ; voir aussi D. BLOOR, « Anti-Latour » (1999), ainsi que ma réponse dans B. LATOUR, « For Bloor and beyond » (1999b).

que c'est l'ensemble des théories de la société qu'il faut reprendre²¹. Dans la mesure où il n'y a pas d'expérience décisive ni en physique ni en sociologie, je ne peux démontrer qu'il s'agit de la seule façon de procéder, mais je peux toutefois affirmer qu'en tirant profit de cet échec — aucune explication sociale de la science n'est possible — il devient possible d'ouvrir une nouvelle perspective : le social n'a jamais rien expliqué puisque c'est lui qu'il s'agit d'expliquer. Autrement dit, c'est la notion même d'explication sociale qui est en cause. Ainsi, quand nos collègues préfèrent affirmer « L'explication sociale de la science a échoué parce qu'elle est contradictoire » — position un et deux — ou « Puisqu'elle a si bien marché ailleurs, continuons à travailler comme à l'accoutumée » — position trois —, la sociologie de l'acteur-réseau propose une tout autre leçon : « Cet échec complet constitue une occasion formidable, puisqu'il va peut-être permettre de remettre la théorie sociale sur ses pieds. » De même que les pères de l'Église voyaient dans le péché d'Adam cette *felix culpa* qui avait mené à la Rédemption, j'ose dire que l'échec des explications sociales de la science représente une chance sans précédent pour la théorie sociale...

Si je ne peux pas prouver cette interprétation extrême de l'expérience que nous avons menée, elle n'est pas frivole pour autant, comme si nous avions simplement voulu « épater le bourgeois ». Il existe, en effet, une excellente raison pour laquelle le cas de la science devait faire échouer si totalement la théorie sociale : c'est en fait la première fois que des sociologues étudiaient vraiment *vers le haut*.

Jusqu'à ce qu'on se mette à scruter attentivement les laboratoires, les dispositifs techniques et les organisations de marchés, on se contentait de prendre pour argent comptant l'existence des trois Grâces du modernisme : l'Objectivité, l'Efficacité et la Profitabilité. Les sociologues avaient pris la mauvaise habitude de n'étudier que les pratiques qui *différaient* de ces positions par défaut : c'est de la seule irrationalité qu'il convenait de rendre

21. Ce mot d'ordre pourrait facilement nous dispenser de lire bien des ouvrages qui se rangent sous la bannière ANT, dans la mesure où cette théorie a été utilisée à rebours, et transformée en « méthodologie » polyvalente et tout-terrain, susceptible d'être « appliquée » à n'importe quel domaine sans qu'elle subisse aucune modification (voir l'interlude p. 205). À l'inverse, nombre de travaux d'histoire des sciences et des techniques pourraient se revendiquer de la sociologie de l'acteur-réseau.

compte. À la différence de la déviation, le droit chemin de la raison n'a besoin d'aucune explication sociale²². Comme la rationalité elle-même n'était jamais prise pour objet, on n'avait jamais cherché à vérifier si une explication sociale de quoi que ce soit tenait debout ou non. Même lorsqu'il s'agissait d'étudier des magnats de l'industrie, des artistes géniaux, des stars de cinéma, des champions de boxe ou des hommes d'État, on pouvait toujours stigmatiser les informateurs des sociologues, en dépit de leur statut souvent supérieur, en affirmant qu'ils manquaient de rationalité, d'objectivité, de réflexivité, de scientificité, ou, tout simplement, de titres universitaires... Ainsi, et malgré leurs dénégations, les sociologues avaient toujours porté leur regard *vers le bas*, puisque le pouvoir de la science restait de leur côté et n'était pas lui-même soumis à l'examen. La religion, la culture populaire, les mythes, les marchés, les entreprises — et même les œuvres d'art — n'apparaissaient jamais aussi forts que la science du social, qui avait pour vocation de *remplacer* toutes ces choses molles par le matériau dur des agrégats sociaux cachés, leur pouvoir, leur structure et leur inertie. Les engrenages de l'*explanans* avaient toujours été forgés dans un acier plus dur que ceux de l'*explanandum* : pas étonnant qu'ils moulinaient si facilement des preuves et qu'ils produisaient des données sans trop d'effort...

Jamais par exemple les âmes religieuses n'ont crié leur colère lorsqu'on les « expliquait socialement ». Qui les aurait écoutées de toute façon ? Au mieux, on aurait vu dans leurs sanglots une preuve supplémentaire de ce qu'elles ne supportaient pas de voir leurs illusions et leurs archaïsmes exposés par la lumière froide des faits sociaux « durs ». Et on aurait dit la même chose si les hommes politiques, les pauvres, les ouvriers, les fermiers et les artistes s'étaient plaints d'être « replacés dans un contexte social ». Et qui aurait prêté l'oreille à trois siècles d'objections égrenés par ces adorateurs venus des Tropiques qu'on accusait si

22. C'est là la contribution du principe de symétrie de David Bloor, qui permettait de rompre avec l'influence paralysante d'une sociologie du savoir limité à l'irrationalisme. Il a été critiqué, mais pour des raisons morales sans rapport avec la question de l'émergence des nouveaux objets dans l'histoire des sciences. Rappelons que la tradition rationaliste française — pourtant constructiviste — faisait de cette asymétrie l'origine même de la distinction nécessaire entre histoire des sciences et histoire tout court ; voir G. CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité* (1977) et, bien sûr, toute la philosophie des sciences de Bachelard.

légèrement de fétichisme ? Peut-être tous ces « expliqués » ont-ils haussé les épaules en grommelant, mais en tout cas ils ne se sont jamais *retournés contre* les sociologues. Qui aurait donc songé à vérifier l'efficacité des explications sociales ? Certainement pas les sociologues critiques, notamment parce que leurs « explications » portaient toujours sur des préoccupations qu'ils trouvaient superflues et que de toute façon ils ne partageaient pas. Si bien que non seulement l'explication sociale ne rencontrait jamais de contre-exemple, mais son acide n'avait aucune difficulté à dissoudre aussi les questions que les sociologues n'avaient aucune raison de protéger, puisqu'ils s'efforçaient, dans leur visée d'émancipation presque prophétique, d'aider les gens à s'en libérer — et c'étaient justement la religion, la magie, la culture populaire, la politique ! Quel événement aurait pu les tirer de leur sommeil dogmatique ? Et si c'était le ronronnement discret de l'air conditionné des laboratoires ?

On me pardonnera peut-être cette envolée lyrique : à mes yeux, c'était là le point d'Archimède dont la théorie sociale avait besoin ! L'activité scientifique constitue un défi totalement différent de tous les précédents, et c'est pour cela que nous avons commencé par là — même si, pour des raisons d'ordre pédagogique, je ne la fais figurer ici qu'en quatrième position. Le problème, c'est que les sociologues ne sont pas seulement attachés à la science, c'est aussi le seul bien qu'il leur reste après le cruel désenchantement que le modernisme a fait subir à tous les vieux idéaux. En plus de l'objectivité, de l'universalité et de la scientificité, il ne reste pas grand-chose à quoi ils pourraient se raccrocher. Leur seul espoir, c'est de devenir d'authentiques scientifiques. Or tout change avec la sociologie des sciences : les sociologues doivent dorénavant étudier *vers le haut* quelque chose qui se révèle bien *plus dur* et *plus fort* qu'eux. Pour la première fois, l'*explanandum* résiste et se met à émousser les engrenages de l'*explanans*. Autre avantage imprévu : ceux qu'on étudie, les chercheurs scientifiques, font entendre leurs protestations haut et fort — et, cette fois-ci, elles ne viennent pas de Bali, des ghettos, des studios télévisés, des conseils d'entreprise ou des assemblées politiques, mais des facultés voisines dans les mêmes universités, de la part de collègues que l'on rencontre dans les mêmes jurys, les mêmes comités et qui décident des mêmes subventions...

Le moment est donc finalement venu de mener dans les sciences sociales une expérience qui n'avait jamais été tentée auparavant : quelle preuve avons-nous de la validité d'une explication sociale a) quand nous étudions un objet qui nous *domine* ; b) quand les réactions de ceux que nous étudions ne peuvent plus être ignorées ; c) quand leur « capital social » est infiniment plus important que celui des enquêteurs ; d) quand les objets auxquels il s'agit de substituer une « force sociale » sont de toute évidence plus forts, plus variés, plus durables que cette puissance sociale supposée les expliquer ; e) quand ceux qui mènent l'enquête aussi bien que ceux qui en sont l'objet tiennent les vérités dont il faut rendre compte pour le seul bien pour lequel il vaut la peine de se battre ? Après deux siècles au cours desquels on s'était trop facilement acquitté de la tâche d'expliquer le comportement et les croyances de fermiers, de pauvres, de fétichistes, de fanatiques, de prêtres, d'avocats et d'hommes d'affaires dont la colère était rarement entendue, et à fournir des explications qu'on ne pouvait jamais examiner à la lumière de ce qui était expliqué, nous allons finalement voir si oui ou non le social pouvait *expliquer* quoi que ce soit d'*autre*. Les chimistes, les ingénieurs du spatial, les physiciens ont l'habitude de voir leurs laboratoires exploser, mais il a fallu attendre longtemps avant de pouvoir mener dans le bureau d'un sociologue une expérience assez risquée pour avoir une chance d'échouer ! Et, cette fois, ce fut l'explosion. Après une semaine dans le laboratoire de Roger Guillemin il y a trente ans, je me souviens à quel point la conclusion s'imposait à moi : le social ne saurait remplacer le plus petit polypeptide, le caillou le plus infime, l'électron le plus inoffensif, le babouin le plus domestiqué. Les objets de la science peuvent expliquer le social, jamais l'inverse. Aucune expérience n'était plus frappante que celle à laquelle j'assistais de mes propres yeux : l'explication sociale s'était évaporée.

Je ne dis pas que cette expérience doit être réservée à la sociologie des sciences : bien d'autres branches des sciences sociales ont fait le même effort, en particulier les études de genre, les *queer studies*, une partie des *cultural studies*, et le gros de l'anthropologie. Mais est-il vraiment malhonnête de dire que ces travaux risquaient de rester périphériques, marginaux et exotiques aussi longtemps qu'on pouvait toujours leur *opposer* l'objectivité scientifique, qui, elle, était censée échapper à ce

genre de traitement ? Le service rendu par la sociologie des sciences aux branches voisines des sciences sociales me paraît être de les avoir allégées de cet étalonnage qui rendait ces disciplines, par comparaison, sinon marginales du moins tout simplement « spéciales ». Après la sociologie des sciences, c'est chaque science sociale qui peut prendre pour objet un objet d'étude situé dorénavant au-dessus d'elle²³.

Se passer de toute explication sociale

Toute la difficulté était de comprendre la portée de cette expérience et cela prit du temps. Par lui-même, le mécontentement de certains scientifiques contre la sociologie des sciences ne suffit pas à lui donner un sens. Autant que j'en puisse juger, ils ont souvent conclu de nos recherches qu'il ne fallait pas laisser les doigts des sociologues maculer la blancheur de leur science²⁴... mais les conclusions qu'ils ont tirées des interactions avec nous, c'est leur affaire ; s'ils n'ont pas su en tirer parti, tant pis pour eux : étudier *vers le haut* n'a jamais voulu dire se soumettre au programme de ceux que l'on examine. Cela ne nous a pas empêchés, nous, de tirer de leur réaction indignée une leçon capitale : ils ont cru que nous passions, en tentant d'expliquer leur travail, à côté de l'essentiel. C'était peut-être injuste à notre égard mais peu importe, car leur réaction signalait que, lorsqu'une explication sociale est fournie, quelque chose de louche est probablement toujours en train de se passer. Au lieu d'associer deux entités l'une avec l'autre, nous risquons de *substituer* l'une à l'autre ; la recherche nécessaire de la causalité se mue, du moins aux yeux de ceux que l'explication indigné, en une entreprise toute différente, dangereusement proche de la prestidigitation.

23. Combien de fois ai-je entendu de la part de ceux qui prétendaient m'avoir lu que j'avais montré à quel point la science « n'avait rien de spécial »... Telle est la source de mon attachement chauviniste à ma chère petite sous-discipline : désormais, la science est elle aussi « spéciale », au lieu d'être ce qui rend « spéciales » par contraste toutes les autres activités.

24. Voir B. JURDANT, *Impostures intellectuelles* (1998) ; et Y. JEANNERET, *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures* (1998).

Comment ce tour de passe-passe se produit-il ? Il survient lorsqu'une série d'expressions complexes, unique, spécifique, variée, multiple et originale se trouve remplacée par un terme simple, banal, homogène et polyvalent sous prétexte que le second « expliquerait » le premier. Ainsi, lorsque vous essayez de rapporter la révolution médicale introduite par Louis Pasteur à un petit ensemble de termes résumant le Second Empire ; ou lorsque vous vous efforcez de rendre compte de la *Chambre à Arles* de Van Gogh à l'aide d'un petit nombre d'expressions à tout faire empruntées à la sociologie de l'art. Ce qui commence comme la recherche classique et totalement respectable d'une explication finit par substituer l'*explanans* à l'*explanandum*. Tandis que les autres sciences ne cessent d'*ajouter* des causes aux phénomènes, la sociologie est peut-être la seule discipline dont les « causes » peuvent avoir l'étrange effet de faire disparaître les phénomènes qu'elles sont censées expliquer !

Telle est la leçon que j'ai choisi de tirer des « guerres des sciences » : les scientifiques nous ont fait prendre conscience du fait qu'il n'y avait pas la moindre chance pour que le type de forces sociales que nous utilisions jusque-là comme des causes puissent avoir pour effets les résultats objectifs que nous cherchions à expliquer²⁵. Non seulement parce que nous aurions manqué de respect aux chercheurs — auquel cas nous aurions pu ignorer leurs prétentions, voire mettre un point d'honneur à déboulonner leurs prétentions²⁶ — mais parce qu'il n'existe aucune *continuité* entre les causalités que nous mettions en avant et les objets qu'elles devaient engendrer. Mais l'essentiel n'était pas là : grâce aux réactions des scientifiques, que nous ne

25. J'emploie l'expression « guerre des sciences » pour désigner toute la gamme de réactions avec lesquelles les scientifiques ont accueilli les études qui leur étaient consacrées, même si une vingtaine d'années se sont écoulées entre les premières véritables études « dures » de sociologie des sciences et les épisodes amers auxquels les publications des « guerriers scientifiques » ont donné lieu. Je ne fais que commenter ce que j'écrivais dans *La vie de laboratoire* en 1979 mais je confesse que l'usage du titre « construction sociale » pouvait induire en erreur des lecteurs peu attentifs à ce que je mettais alors sous ce nom — le social n° 2.

26. C'est ce qui a rendu la critique si dangereuse. Le besoin de démystifier est devenu la meilleure façon pour l'analyste de se protéger et de ne pas avoir à entendre les cris de protestation de ceux qu'il interprète à contresens, tout en se drapant dans le rôle de l'iconoclaste courageux, seul à « percer » les mystères auxquels les gens ordinaires sont naïvement attachés. Sur cette anthropologie de l'iconoclasme, voir B. LATOUR et P. WEIBEL, *Iconoclash* (2002).

pouvions ignorer dans la mesure où ils s'attaquaient à des faits autrement plus « durs » que les nôtres et occupaient des postes universitaires dangereusement proches de ceux que nous occupions, nous avons progressivement réalisé — dans la mesure où nous y étions disposés — que cette substitution habile avait pu se produire de façon *inobservée* dans tous les autres domaines des sciences sociales, y compris lorsque nous étudions *vers le bas* et non *vers le haut*. Si tel était le cas, ce n'était plus seulement la science mais la *théorie sociale dans son entier* qui avait toujours prétendu invoquer des forces sociales moins solides que les objets dont il fallait rendre compte — fétiches, croyances, religions, cultures, arts, droit, marchés. Même lorsque aucun acteur ne protestait violemment et qu'aucune alarme ne retentissait, c'est de façon frauduleuse que la méthode scientifique des sociologues semblait voler « de succès en succès » à la satisfaction générale.

La sociologie de l'acteur-réseau ne postule pas que dans tous les autres domaines les sciences sociales savent ce qu'elles font et que seul le domaine des sciences et des techniques requiert une stratégie particulière parce qu'il serait d'un plus grand poids et d'un abord plus difficile. Elle affirme au contraire que, puisque les explications sociales de la science ont échoué si lamentablement, elles ont dû échouer partout ailleurs, la science n'étant « spéciale » que dans la mesure où ses praticiens n'ont pas laissé les sociologues traverser leurs plates-bandes et détruire leurs objets à coups d'« explications sociales » sans faire entendre haut et fort leur mécontentement. En fait, nous nous en apercevons rétrospectivement, ailleurs aussi, bien sûr, les « informateurs » ont toujours résisté, mais d'une manière que leur statut inférieur rendait moins criante. Ou bien, lorsque cette résistance ne passait pas inobservée, le théoricien critique se contentait d'ajouter la fureur des « expliqués » à ses données et d'en faire une preuve supplémentaire du fait que les « acteurs naïfs » s'accrochent à leurs petites illusions, y compris lorsqu'ils sont mis en face des réfutations les plus évidentes. Ce n'est donc pas que les scientifiques sont plus *récalcitrants* que d'autres : la sociologie des sciences nous a simplement fait découvrir qu'il aurait dû en aller ainsi *partout*, qu'il s'agisse des sciences

sociales ou des sciences naturelles²⁷. Comme nous le verrons plus loin, notre travail de sociologues consiste à générer des faits obstinés et récalcitrants, ainsi que des objecteurs passionnés qui *résistent* aux explications sociales. En fait, la bonne sociologie a toujours su qu'elle étudiait *vers le haut*²⁸. Une telle prise de conscience permettrait-elle enfin de faire marcher la science sociale sur « la voie sûre d'une science », pour reprendre l'expression de Kant ? Cela reste à voir. À ce stade, il est clair que la pratique savante fait *partie du problème*, en même temps qu'elle livre une partie de la solution. Aucune science sociale n'est désormais possible, d'après moi, si elle ne s'appuie pas sur une sociologie de la science assez assurée pour savoir extraire le poison de l'explication sociale — ce qui passe pour de l'« épistémologie des sciences sociales » n'étant trop souvent que l'accumulation de tous les défauts de l'épistémologie et de la sociologie combinés.

Pour que cet argument soit fécond, et non pas une façon d'illustrer comment un excès de réflexivité viendrait scier la branche sur laquelle la sociologie des sciences serait assise, un peu plus de travail est nécessaire. Si nous souhaitons continuer nos pérégrinations, il nous faut pleinement assimiler la découverte — je ne vois aucune raison de m'abstenir de ce terme grandiose — qu'on ne doit pas confondre l'explication d'un fait social avec le remplacement de ce fait par une matière elle-même sociale.

Toute la difficulté tient à la notion de « substitution ». Je suis parfaitement conscient du fait que même le plus positiviste des sociologues du social objectera bien évidemment qu'en donnant, par exemple, une explication sociale de la ferveur religieuse, il n'a jamais « vraiment voulu » *remplacer* littéralement les statues, l'encens, les larmes, les prières et les pèlerinages par un

27. Je n'aurais jamais su négocier ce passage sans I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes* (1993). Pour un essai d'interprétation de son raisonnement, cf. B. LATOUR, « How to Talk about the Body ? » (2004).

28. C'est là l'intuition décisive qu'eut d'emblée Harold Garfinkel. Et il s'agit de l'attitude correcte pour presque tous les autres sociologues, dans la mesure où il est rare qu'un bon observateur puisse maintenir intacte sa théorie sociale. C'est ce qui fait de *l'Esquisse d'une théorie de la pratique* de Pierre Bourdieu un ouvrage si clairvoyant malgré les conclusions qu'il en a tirées par la suite. Cette attitude de respect total est au cœur de l'École de Chicago en sociologie et elle traverse le travail de Howard Becker. Cf. H. BECKER, *Les mondes de l'art* (1988).

« matériau » tel que la « cohésion sociale », qui se cacherait « derrière » les volutes de fumée. Il affirmera que les sociologues ne sont pas si bêtes et que ce qu'il a « réellement voulu dire », c'est qu'il doit exister, « derrière » les diverses expériences religieuses, une force plus puissante et plus profonde que l'on peut assigner à la « société » et qui explique pourquoi la ferveur religieuse persiste « malgré le fait » que les entités mobilisées à travers les prières (les dieux et les divinités) n'ont pas d'« existence réelle ». Dans la mesure où, pour prendre un autre exemple, les objets de l'art n'ont pas de propriétés intrinsèques, les passions auxquelles ils donnent lieu doivent bien provenir d'une autre source qui permettra de rendre compte de l'intérêt durable des gens pour les chefs-d'œuvre. Ainsi, les sociologues ne « veulent pas vraiment dire » qu'il est possible de rendre visible une force sociale qui « prendrait la place » des dieux et des divinités ou qui viendrait s'« ajouter » aux œuvres d'art, mais seulement que cette force est ce qui leur confère une existence durable *en l'absence* de ce qui apparaît aux acteurs trop naïfs comme la chair solide et substantielle de leurs divinités ou de leurs chefs-d'œuvre.

Observons que, contrairement à ce qui se produit d'habitude dans les sciences naturelles, le travail d'explication ne commence qu'après avoir introduit une profonde *suspicion* quant à l'existence même des objets dont il s'agit de rendre compte. Les théoriciens critiques ajouteraient qu'une telle révélation au sujet des entités sociales serait insupportable, dans la mesure où elle détruirait pour de bon l'illusion nécessaire qui permet à la société de maintenir son « voile de fausse conscience ». Si bien qu'à les écouter, les forces sociales jouent un rôle bien complexe : elles sont à la fois ce qu'il faut postuler pour expliquer tout le reste et ce qui doit, pour maintes raisons, rester invisible, tout à fait comme l'éther de l'ancienne physique, qui devait être à la fois infiniment rigide et infiniment élastique. Rien d'étonnant à cela : comme l'éther des physiciens, le social des sociologues est un artefact causé par le même manque de relativité dans la description.

Le passage est d'un abord délicat. Dès que l'on commence à poser des questions naïves sur le poids qu'on doit vraiment donner à une explication sociale, on nous dit de ne pas prendre au sens « littéral » l'existence de forces sociales, puisque aucun

sociologue raisonnable n'a jamais prétendu qu'il pouvait *substituer* la société aux objets qu'il a pour mission d'expliquer. Les sociologues diraient plus volontiers qu'ils s'efforcent d'expliquer des phénomènes peu familiers par des causes familières ou, comme dans ces sciences naturelles qui leur tiennent tant à cœur, des phénomènes familiers par des causes peu familières. Soit, mais la difficulté vient du double sens du terme « social », que nous avons déjà indiqué : derrière l'affirmation épistémologique inoffensive expliquant qu'il faut dénicher les explications sociales se tient l'affirmation ontologique selon laquelle ces causes doivent mobiliser des forces *faites de* matériau social. Pour des raisons qui seront éclaircies dans la seconde partie de cet ouvrage, expliquer n'est pas un mystérieux tour de force cognitif, mais une entreprise très pratique de construction de mondes qui consiste à connecter des entités entre elles, autrement dit tracer un réseau. C'est pourquoi notre discipline ne peut partager la philosophie ordinaire de la causalité en vigueur dans les sciences sociales : pour nous, à chaque fois que l'on affirme qu'un élément A est relié à un élément B, on assiste à la genèse du social lui-même. Si la mise en cause que je fais des explications sociales peut sembler injuste, aveugle et obsessionnellement littérale, c'est parce que je ne veux surtout pas confondre l'assemblage du collectif avec un simple passage en revue des entités déjà assemblées ou avec un faisceau de liens sociaux homogènes. Il est donc essentiel de détecter aussitôt que possible le moindre risque de tour de passe-passe dans la façon de composer le collectif. M'accusera-t-on d'injustice si je dis que la plupart des explications sociales, aux mains de nos contemporains, sont devenues de pieuses et creuses répétitions ? Qu'il est beaucoup plus vain d'en appeler à l'arrière-monde de la société qu'à la promesse d'une vie dans l'au-delà ?

Si l'on me trouve injuste, qu'on m'explique alors pour de bon ce que font les sociologues lorsqu'ils disent qu'une force sociale se tient « derrière les apparences illusoires » et constitue la « chose même » dont sont « réellement » faits les dieux, les arts, les lois, les marchés, la psychologie et les croyances, bien qu'elles ne « remplacent pas réellement » ces phénomènes ? Qu'on m'explique ce que c'est que cette entité qui occupe le premier rôle tout en ne faisant *rien* ? De quelle sorte d'absence/présence s'agit-il là ? Cela me semble plus mystérieux encore

que le dogme de la Sainte Trinité, et je ne suis pas plus rassuré lorsque c'est ce mystère-là qui est censé expliquer la religion, le droit, l'art, la politique, l'économie, les empires, bref tout ce qui existe — et même la Sainte Trinité ! Je ne crois pas qu'on n'ait le droit, devant ces difficultés, de s'abriter derrière l'idée que la sociologie n'est pas la philosophie, que les théories sont oiseuses, les bons sociologues ayant d'autres chats à fouetter que de couper les cheveux en quatre, trop absorbés qu'ils sont par des questions empiriques ou par les tâches, autrement pressantes, de l'émancipation. Si la sociologie doit se rabattre sur des positions anti-intellectuelles dès que les choses se corsent, pourquoi devrait-elle se considérer comme une science ?

C'est arrivés à ce point qu'il nous faut choisir de prendre les choses au pied de la lettre, de nous montrer naïfs et myopes. Refuser de ne comprendre qu'à moitié est parfois une vertu. Après tout, les physiciens ne se sont débarrassés de l'éther que lorsque l'un d'entre eux se montra assez borné pour demander comment la petite aiguille d'une horloge pouvait bien se « superposer » à la grande : il avait choisi, à la différence de tous les autres, de ne pas le savoir²⁹. Sans vouloir manquer de respect, je propose de faire la même chose à propos de ce grand mystère de l'éther social. Tout le monde semble savoir ce que signifie « relier » la religion à la société, le droit à la société, l'art à la société, le marché à la société ; tout le monde trouve évident de comprendre qu'une chose puisse être à la fois « derrière » quelque chose d'autre qu'elle « renforce », tout en restant « invisible » et « dénié » : eh bien, moi pas !

Mon esprit volontairement étroit me suggère que si l'on dit qu'un élément social A « cause » l'existence de B, C et D, alors non seulement il doit être capable de reproduire B, C et D, mais il doit aussi rendre compte des *différences* entre B, C et D, sauf si l'on peut montrer que B, C et D sont la *même* chose, auquel cas leurs différences deviennent négligeables. Or, si l'on parcourt le corpus de l'histoire sociale et si l'on prend note du *nombre de choses* que « les mêmes forces sociales » sont censées *causer*, qu'il s'agisse de l'« émergence de l'État moderne », de l'« ascension de la petite bourgeoisie », de la « reproduction de

29. Voir A. EINSTEIN, *Relativité* ([1920] 1956). Pour une superbe mise en scène de cette rematérialisation, voir P. GALISON, *L'empire du temps* (2005).

la domination sociale », du « pouvoir des lobbies industriels », de la « main invisible du marché » ou des « interactions individuelles », reconnaissons que le rapport peut être celui d'une cause pour des millions d'effets³⁰. Mais une cause est une cause. Cet acteur pris pour une cause est-il capable de rendre compte des différences qui distinguent des millions d'effets — et, si tel est le cas, puis-je reproduire les conséquences B, C et D lorsque je choisis de prendre A comme une cause ? Ou bien ai-je le droit de considérer que les petites différences entre ces millions d'événements sont négligeables — auquel cas, si je m'en tiens à la cause A, j'explique tout ce qui est important, aux perturbations près ? Dans les deux cas, on peut en effet *substituer*, à toutes fins utiles, la cause A aux millions de conséquences B, C et D. Mais quand est-ce le cas ? Avec l'« ascension de la petite bourgeoisie », puis-je vraiment saisir ce qui s'est passé en Angleterre, en France et en Allemagne entre le xv^e et le xx^e siècle ? Le « feedback automatique de la main invisible » me permet-il vraiment de comprendre les millions d'interactions économiques qui ont lieu dans le monde ? Armé de la loi de la pesanteur, puis-je vraiment saisir tout ce qui relève des interactions entre les planètes comme du mouvement du pendule de la vieille horloge de ma mère ? Est-ce que la « société » ou le « marché » contiennent *in potentia* ce qu'ils sont censés causer ? « Bien sûr que non, répondrait le chœur unanime des sociologues, nous n'avons jamais fait nôtre une philosophie causale aussi stupide. Mais alors, suis-je en droit de demander, quel rôle précis assignez-vous aux “forces sociales” ? »

Bien entendu, je suis en train d'inventer une expérience qui n'a jamais été menée, dans la mesure où ceux qui étudient la société n'ont jamais eu l'intention de tester leurs causalités de façon si brutale. Ils concéderaient volontiers que la pesanteur sociale n'est pas la pesanteur newtonienne. Poussés dans leurs

30. C'est très précisément ce que les fournisseurs d'explications sociales trouvent si convaincant dans leur causalité et ce qui les rend si fiers de leurs réalisations scientifiques. Si elle peut expliquer tant de choses, c'est parce qu'elle est si puissante ! Ils devraient toutefois considérer plus attentivement la façon dont les scientifiques établissent des connexions entre des phénomènes et leurs causalités. Cela signifie normalement que l'inconnu peut non seulement donner lieu à du connu, mais aussi s'étendre loin dans l'inconnu de demain. Voir l'illustration qu'en donne B. BENSUADE-VINCENT, « Mendeleïev, histoire d'une découverte » (1989).

retranchements, je crois qu'ils se défendraient en disant qu'ils ont voulu imaginer une forme de causalité plus modeste, plus floue et plus incertaine : un « certain type de relations » et de « corrélations » entre différents « facteurs ». Mais on ne peut pas se permettre d'être flou sur un sujet pareil : quelle est la nature exacte de la relation que l'on imagine entre un facteur social et un autre phénomène ? C'est à ce stade qu'il nous faut recourir de nouveau à la distinction décisive entre intermédiaires et médiateurs, que nous avons abordée plusieurs fois. L'élément B, dont l'émergence est déclenchée par un facteur donné, est-il traité comme un *médiateur*, ou est-il conçu comme l'*intermédiaire* d'une force relayée par un « facteur » qui la laisserait intacte ? Nous devons à nouveau nous montrer très pragmatiques et aussi myopes que possible : nous ne sommes pas en train d'aborder des questions épistémologiques grandioses, nous parlons simplement, matériellement de véhicules, de mouvements, de déplacements et de systèmes de transport³¹. Nous devons rester de véritables têtes de mule. Si quelque « facteur social » est *transporté* par des intermédiaires, alors tout ce qui importe vraiment se trouve contenu *dans le facteur*, pas dans les intermédiaires. Il peut s'y substituer à toutes fins utiles, sans la moindre perte. Si la société explique la religion, alors la société suffit. Si la société explique le droit, alors la société suffit. Si la société explique la science, alors...

À ce stade, plus rien ne tient debout. Pourquoi ? Parce que dans ce cas, *et seulement dans ce cas*, il était d'emblée clair pour les observateurs comme pour les informateurs que les « facteurs » ne sauraient relayer aucune action à travers un événement réduit au statut d'intermédiaire. Oui, Einstein a connu une jeunesse turbulente et a dit que sa théorie était « révolutionnaire » et « relativiste », mais cela ne vous conduit pas *jusqu'à* son utilisation des équations de Maxwell, seulement quelque part aux *environs*³². Oui, Pasteur était quelque peu réactionnaire et adorait l'impératrice Eugénie, mais cela ne vous mène pas loin

31. Cette obstination se révélera payante à la fin de cet ouvrage, lorsque nous parviendrons à rencontrer les entités qui rendent l'action possible, des rencontres que l'assemblage intempestif du collectif sous la forme de la société a jusqu'ici reportées indéfiniment — cf. p. 335.

32. Pour un exemple classique de cette explication, voir L.S. FEUER, *Einstein et le conflit des générations* (2005).

dans sa bactériologie, même si ces facteurs « ne sont pas sans liens » avec, par exemple, son rejet de la génération spontanée³³. Lorsqu'ils doivent transporter des explications sociales dans le sanctuaire de la science, les facteurs ont la fâcheuse tendance à tomber en panne sèche ! Naturellement, cela a toujours été le cas pour le transport de toutes les autres explications dans les divers sanctuaires du droit, de la religion, de la technologie, des marchés et des subjectivités. Mais, avant la sociologie des sciences, on ne s'était pas aperçu de la rapidité avec laquelle tournait l'aiguille de la jauge... Jamais conduite dans le domaine de la théorie sociale, l'expérience qui consiste à clarifier ce que recouvre réellement le terme d'explication sociale, nous l'avons menée tous les jours dans notre petit champ de recherches, dans tous nos articles sur l'histoire et la sociologie des sciences naturelles. Voilà pourquoi l'étude des sciences devrait servir, d'après moi, de laboratoire pour toute la sociologie : grâce aux tentatives d'explication sociale des faits scientifiques durs, nous allons enfin savoir ce qu'ils ont tous voulu dire jusqu'ici par « social ». C'est le moment de faire le grand saut : *hic Rhodus, hic salta*.

Traduction contre transport

Nous voici parvenus sur le véritable lieu de naissance de ce qu'on a appelé la « sociologie de l'acteur-réseau » ou, plus précisément, la « sociologie de la traduction » — une appellation qui n'a malheureusement jamais pris ni en anglais ni en français. Comme je l'ai souligné, cette théorie est née lorsque nous avons réalisé que quelque chose d'inhabituel s'était produit dans l'histoire et la sociologie des faits scientifiques : l'explication sociale ne parvenait pas plus à passer dans les faits qu'un chameau par le chas d'une aiguille.

Nous avons franchi le Rubicon, à mes yeux du moins, lorsque nous avons été obligés de considérer tour à tour trois objets qui

33. Cf. le cas typique présenté dans J. FARLEY et L. GEISON, « Le débat entre Pasteur et Pouchet » (1991) ; ainsi que G.G. GEISON, *The Private Science of Louis Pasteur* (1995), B. LATOUR « Pasteur et Pouchet » (1989) et la critique dans D. RAYNAUD, *Sociologie des controverses scientifiques* (2003).

n'étaient pas clairement sociaux jusque-là (des microbes, des coquilles Saint-Jacques et des massifs de coraux), et qui pourtant s'obstinaient à occuper la position étrange d'être *associés* aux formes sociales déjà répertoriées que nous nous efforcions d'expliquer³⁴. De deux choses l'une : ou bien faute de faire partie des membres bien documentés de la société, ils étaient rejetés hors de la théorie sociale, ou bien ils y étaient accueillis, mais alors, dans ce cas, il fallait modifier profondément le concept même du « social ». La sociologie de l'acteur-réseau est née, pourrait-on dire, quand il fut décidé de suivre la seconde solution.

Quand les coquilles Saint-Jacques deviennent des acteurs à part entière

Michel Callon décrit dans son article de 1986, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs en baie de Saint-Brieuc » (*L'Année sociologique*, 36, p. 169-208), l'une de ces disputes écologiques devenues maintenant si fréquentes : la pêche à la coquille Saint-Jacques est l'objet de vigoureux conflits à la fois sur la connaissance précise du mode de reproduction de ces coquillages par les océanographes du CNEXO, sur l'exploitation par les marins-pêcheurs de la ressource en voie de disparition, sur l'organisation très complexe d'un marché saisonnier. La tentation était grande à l'époque, en utilisant les ressources disponibles, de considérer que, pour étudier un tel cas, il fallait d'abord « soigneusement distinguer » les « aspects » biologiques, techniques, culturels, économiques et enfin sociaux de ces controverses, même si l'enquête montrait un enchevêtrement des institutions savantes, des organisations de pêcheurs, des dispositifs permettant la formation des prix, etc. Or Callon décide, au contraire, de voir à quoi ressemblerait son terrain a) si l'on n'attachait aucun privilège particulier au vocabulaire social — « principe d'agnosticisme » — ; b) si l'on s'efforçait d'utiliser les termes qui servent à décrire les humains pour décrire

34. Voir B. LATOUR, *Les microbes, guerre et paix* (1984) ; J. LAW, « On the Methods of Long-Distance Control Vessels Navigation and the Portuguese Route to India » (1986b) ; et, bien sûr, l'article de Michel Callon sur les coquilles Saint-Jacques, « Éléments pour une sociologie de la traduction » (1986), que je résume dans l'encart p. 20 et ici les deux paragraphes suivants.

aussi les coquilles et vice versa — principe de symétrie —, et enfin c) si on laissait les associations se déployer librement sans les interrompre sous prétexte qu'elles mêlent des genres d'êtres qui n'auraient pas dû se mélanger — « principe de libre association ». On dit des pêcheurs qu'ils sont « attachés » à leur métier, peut-on dire des coquilles qu'elles « s'attachent » plus ou moins aux collecteurs que les scientifiques, inspirés par les méthodes japonaises, ont essayé d'implanter ? Inversement, peut-on faire migrer les termes utilisés pour désigner des états de la nature afin de définir les stratégies des pêcheurs ou celles des chercheurs ou celles des personnes morales ? Les étoiles de mer dévorent les coquilles ; certes, mais les marins aussi et les amateurs encore plus. Le but n'est pas de réduire tous les actants à un vocabulaire unique, mais de tester la résistance relative des frontières que le bon sens croit devoir établir et qui peut-être, au lieu d'éclairer la question, l'obscurcissent profondément.

Pour prendre cet exemple devenu rapidement célèbre, on peut concevoir qu'il existe certaines *relations* entre les pêcheurs, les océanographes, les satellites et les coquilles Saint-Jacques de la baie de Saint-Brieuc, ces relations *font faire* aux autres des choses inattendues — c'est la définition d'un médiateur que nous avons déjà rencontrée à plusieurs reprises. Y a-t-il un élément dans cette concaténation que l'on puisse désigner comme « social » ? Non. On ne saurait clarifier ni le fonctionnement des satellites, ni les mœurs des coquilles Saint-Jacques en *ajoutant quelque chose de social* à la description. Le social des sociologues apparaît ainsi comme ce qu'il a toujours été, à savoir quelque chose de superflu, un arrière-monde totalement redondant qui n'ajoute rien au monde réel, si ce n'est des questionnements artificiels — tout comme l'éther, avant la théorie de la relativité, permettait aux physiciens de re-décrire la dynamique sans rien lui ajouter sinon des difficultés supplémentaires. C'est la première étape : le social — au sens n° 1 — a disparu.

D'un autre côté, on peut se demander s'il existe un seul élément dans la chaîne ainsi déployée dont on puisse dire qu'il est *non social*, au sens où il appartiendrait à un monde distinct de celui des associations, par exemple un monde « matériel objectif », ou un monde « symbolique subjectif », ou encore un domaine de « pures pensées ». Non, bien évidemment. Les

coquilles Saint-Jacques *font faire* des choses aux pêcheurs, de même que les filets immergés en mer offrent aux coquilles une occasion de s'y attacher, ou que l'océanographe rassemble les coquilles Saint-Jacques et les pêcheurs en collectant des données. Les trois premières incertitudes nous ont appris que l'étude de toutes ces relations peut se révéler difficile d'un point de vue empirique, mais qu'elle n'est plus interdite *a priori* par des « objections évidentes » comme de dire que « les choses ne parlent pas » ou que « seuls les humains sont doués d'intentions ». Par conséquent, le social ne se trouve dans *aucun maillon* de la chaîne en particulier, il n'est pas une chose parmi d'autres choses, mais il peut circuler *partout* comme un mouvement qui met en relation des éléments non sociaux. C'est la deuxième étape : le social — au sens n° 2 — est de retour sous la forme de l'association.

Nous ne savons pas encore comment tous ces acteurs sont connectés, mais nous pouvons désormais adopter comme réglage par défaut, avant que l'enquête ne commence, le principe selon lequel tous les acteurs que nous allons déployer peuvent se trouver *associés* de telle sorte qu'ils *font agir les autres*. Ils y parviennent, non pas à titre d'intermédiaires fidèles transportant une force qui resterait tout du long *semblable à elle-même*, mais en entraînant des *transformations* manifestées par les nombreux *événements* inattendus déclenchés chez les autres médiateurs qui les *suivent* tout au long de la chaîne. C'est ce que j'ai appelé le « principe d'irréduction », qui résume la signification philosophique de la sociologie de l'acteur-réseau : une concaténation de médiateurs ne dessine pas les mêmes connexions et ne requiert pas le même type d'explications qu'un cortège d'intermédiaires transportant une cause³⁵.

Lorsque les sociologues des sciences, en suivant ce principe, entreprennent de rendre compte de la théorie de la relativité d'Einstein, de la bactériologie de Pasteur ou de la thermodynamique de Lord Kelvin, ils doivent tracer des connexions entre des entités qui sont totalement différentes de ce que l'on considérerait jusque-là comme une chaîne d'explications sociales. Ces auteurs affirment qu'un facteur est un *acteur* au sein d'une

35. Rappelons que le livre sur Pasteur et ses microbes était suivi d'une seconde partie, hélas peu lue, *Irréductions* (1984), mais qui élaborait la philosophie de ces réseaux.

concaténation d'acteurs, et non pas une *cause* suivie par une *chaîne* d'intermédiaires. Dès qu'ils adoptent cette position, à leur plus grande surprise, les détails pratiques du cas d'étude se mettent à expliquer en partie le contexte qui était supposé expliquer celui-ci ! Soudain, à travers le nouveau traceur de maladies infectieuses, c'est la bactérie de Pasteur qui semble expliquer ce que pouvait vouloir dire, dans la France du Second Empire, être « socialement connecté » : on ne pratique plus du tout la même solidarité avec des gens contagieux qu'avec des pauvres car un pauvre porteur de microbes peut vous tuer, vous et vos enfants, quelle que soit, par ailleurs, la dureté de votre cœur. La direction de la causalité entre ce qui doit être expliqué et ce qui fournit une explication n'est pas simplement inversée, mais tout bonnement subvertie : c'est la contagion elle-même qui redessine l'espace social... L'Empire britannique n'est pas seulement « derrière » les expériences télégraphiques de Lord Kelvin : celles-ci lui fournissent une capacité de projection, un temps de réaction plus rapide et une durabilité qu'il n'aurait jamais eus sans les frêles câbles posés au fond des océans. La science de Kelvin crée en partie l'Empire, qui n'est plus relégué à l'arrière-plan comme une entité mystérieuse qui le manipulerait à son insu, mais qui doit une portion de son existence composite à des câbles télégraphiques transformés en véritables médiateurs³⁶. C'est ce renversement de la causalité dont la sociologie de l'acteur-réseau s'est efforcée de prendre acte, d'abord dans le domaine de la science et de la technologie, puis partout ailleurs³⁷. Et c'est là qu'elle a glané l'idée étrange selon laquelle le social était ce qu'il fallait expliquer, et non ce qui constituait l'explication. Nous avons tous alors commencé à nous poser des questions : à force de multiplier les médiateurs, il n'y aurait bientôt plus besoin d'une société qui se tiendrait « derrière » eux³⁸.

36. Voir C. SMITH et N. WISE, *Energy and Empire* (1989) ; ainsi que D.R. HEADRICK, *The Tentacles of Progress* (1988).

37. Une fois encore, en histoire, en anthropologie, en histoire de l'art et dans la *business history*, tout le monde faisait la même chose. Pour un exemple extraordinaire de respect vis-à-vis de la métaphysique d'un meunier, voir C. GINZBURG, *Le fromage et les vers* (1992). Pour une analyse de la croissance des entreprises qui ne présuppose pas d'échelle, voir A. CHANDLER, *La main visible des managers* (1989).

38. Si nous avions eu connaissance de Gabriel Tarde plus tôt, nous nous serions épargné bien des efforts, ou du moins n'aurions-nous pas eu à prétendre que nous avions inventé une nouvelle théorie sociale.

Comme je l'ai dit dans l'introduction, l'usage du terme « social » pour désigner un tel processus est justifié par l'étymologie la plus reculée du mot *socius* : « quelqu'un qui suit quelqu'un d'autre », un « compagnon de route », un « associé ». Pour désigner cette chose qui n'est ni un acteur parmi d'autres, ni une force qui se tient derrière tous les acteurs et qui serait transportée par certains d'entre eux, mais une connexion qui véhicule, pour ainsi dire, des transformations, nous utilisons le terme de *traduction* — le terme délicat de « réseau » sera défini au chapitre suivant comme ce qui est *tracé* par ces traductions dans les comptes rendus des chercheurs³⁹. Le terme de traduction acquiert ainsi un sens technique : une relation qui ne véhicule pas de causalité, mais qui induit la coexistence de deux médiateurs. S'il apparaît qu'une forme de causalité est transportée de façon routinière et prévisible, c'est la preuve que d'autres médiateurs ont été mis en place afin de rendre ce déplacement fluide et prévisible (comme nous le verrons dans la seconde partie). Je ne saurais exprimer plus clairement le but de cette sociologie des associations : il n'y a pas de société, de domaine social ni de liens sociaux, *mais il existe des traductions entre des médiateurs susceptibles de générer des associations qui peuvent être tracées*. Nous allons apprendre dans ce qui suit à accentuer le contraste entre un compte rendu qui utilise le « social » dans son acception traditionnelle, et celui qui vise à déployer des chaînes de médiateurs. Se familiariser avec la sociologie de l'acteur-réseau n'est rien d'autre que se sensibiliser aux différences entre les dimensions littéraire, scientifique, morale, politique et empirique des deux types de comptes rendus.

L'expérience mène plus loin

Ce qui peut sembler réellement choquant dans cette définition de l'association n'est pas seulement l'étrange signification qu'elle assigne au terme « social », mais aussi la place inhabituelle qu'elle accorde aux objets dits « naturels ». Et pourtant, il faut dissoudre simultanément les deux extrémités de cette chaîne, le social comme le naturel. Ceux qui définissent la

39. M. Callon se réfère explicitement à M. SERRES, *La traduction (Hermès III)* (1974).

Durkheim contre le pragmatisme

Personne n'offre de preuve aussi saisissante du lien étroit entre la définition de la société et la théorie de la science que Durkheim, lorsqu'il entreprend de critiquer le pragmatisme, qui représentait alors une philosophie nouvelle. Voici comment il entamait sa première leçon de 1914⁴⁰ :

« Quelles sont les raisons qui m'ont amené à choisir le sujet de ce cours ? Pourquoi l'ais-je intitulé « Pragmatisme et Sociologie » ? C'est d'abord l'actualité du Pragmatisme, qui est à peu près la seule théorie de la vérité actuellement existante. C'est ensuite qu'il y a dans le Pragmatisme un sens de la vie et de l'action qui lui est commun avec la Sociologie ; les deux tendances sont filles d'une même époque.

Et pourtant, pour les conclusions du Pragmatisme, je n'ai qu'éloignement. Il y a donc intérêt à marquer les positions respectives des deux doctrines. Le problème soulevé par le Pragmatisme est en effet fort grave. Nous assistons de nos jours à un assaut contre la Raison, à une véritable lutte à main armée [citation probable de James : le Pragmatisme se dresse tout armé dans une attitude de combat contre les prétentions et contre la méthode du Rationalisme]. De sorte que l'intérêt du problème est triple :

1° C'est d'abord un intérêt général. Mieux que toute autre doctrine, le Pragmatisme est capable de nous faire sentir la nécessité de rénover le Rationalisme traditionnel ; car il nous montre ce que celui-ci a d'insuffisant.

2° C'est ensuite un intérêt national. Toute notre culture française est à base essentiellement rationaliste. Ici le XVIII^e siècle prolonge le Cartésianisme. Une négation totale du Rationalisme constituerait donc un danger : ce serait un bouleversement de toute notre culture nationale. C'est tout l'esprit français qui devrait être transformé si cette forme de l'irrationalisme que représente le Pragmatisme devait être admise.

3° C'est enfin un intérêt proprement philosophique. Ce n'est pas seulement notre culture, c'est tout l'ensemble de la tradition philosophique, et cela dès les premiers temps de la spéculation des

40. Je remercie Bruno Karsenti d'avoir attiré mon attention sur ce texte. Depuis que je l'ai lu, je ne souffre plus de la lenteur des Français à absorber les leçons de la sociologie des sciences : tout est dit par Durkheim : la République, la France, la science et le rationalisme marchent du même pas... Pour une étude récente de ce champ scientifique, J.-M. BERTHELOT, O. MARTIN et C. COLINET, *Savoirs et savants* (2005).

philosophes, qui — à une exception près dont il sera question tout à l'heure (la Sophistique) — est à tendance rationaliste. Ce serait donc aussi à un renversement de toute cette tradition qu'il faudrait procéder si le Pragmatisme était valable [...]. »

(*Pragmatisme et sociologie*, cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914 et restitué par Armand Cuvillier d'après des notes d'étudiants, Vrin, Paris, p. 27-29.)

sociologie de l'acteur-réseau comme une sociologie « étendue aux non-humains » comprennent rarement cette symétrie — comme si les non-humains n'avaient pas eux-mêmes subi une transformation aussi profonde que celle qui touche les acteurs sociaux. En effet, si on n'écarte pas le social aussi bien que la nature, notre travail de terrain resterait vain : quelles que soient les nouvelles connections que nous tracerions, certaines agences s'arrogeraient le label « social » et d'autres le label « naturel », leur incommensurabilité retrouvée rendant le dessin de ce que nous appelons des connexions sociales impossible à tracer. La façon dont elles sont *associées* sera perdue pour de bon : les coquilles Saint-Jacques replongeront dans les profondeurs océaniques des faits naturels, matériels, objectifs et non intentionnels, tandis que les pêcheurs se rassembleront dans la baraque miteuse à l'entrée de laquelle il est écrit « réservé aux humains dotés d'intentionnalité ». Pendant ce temps, les sociologues reviendront bredouille de leur terrain, avec leurs données altérées par une dichotomie qui contredit la pratique même dont ils essayaient de rendre compte : les poissons et les pêcheurs ne s'opposent pas comme le « naturel » et le « social », l'« objet » et le « sujet », le « matériel » et le « symbolique » — et les océanographes encore moins. Il ne faut pas confondre la théorie sociale et le kantisme.

Pour rendre cela possible, il nous faut libérer les états de faits de leur réduction par la « Nature », tout comme il nous faut libérer les objets et les choses de leur « explication » par la société. Sans ce double mouvement, notre argument n'est guère plus qu'un retour au matérialisme classique, qui s'apparente à une « sociologie des ingénieurs » à laquelle il ne manque même pas son « déterminisme technique ». Le problème est que, s'il est déjà difficile de prouver que le social est un artefact produit par

l'application d'un concept inadapté de causalité, il est plus délicat encore de montrer qu'il faut aussi se débarrasser de la « Nature ». Les réactions de stupéfaction plus ou moins indignées qu'a suscitées au fil des années la sociologie de l'acteur-réseau démontrent que ce point est difficile et les chances de réussir assez minces.

C'est à ce niveau que la quatrième source d'incertitude peut nous venir en aide. Si nous acceptons de tirer aussi les leçons des controverses portant sur les non-humains, nous nous rendons vite compte que les faits indiscutables (ce que l'anglais nomme d'un terme difficile à traduire : *matters of fact*) ne décrivent pas plus ce dont le monde naturel est peuplé que les termes « social », « symbolique » et « discursif » ne définissent les acteurs humains ni les multiples *formes d'existence* qui les font agir. Cela n'a rien d'étonnant, puisque la « Société » et la « Nature » ne décrivent pas des domaines de la réalité ; ce sont plutôt deux *collecteurs* inventés simultanément, pour des raisons largement polémiques, au XVIII^e siècle⁴¹. L'empirisme, conçu comme une distinction nette entre d'une part les impressions des sens et d'autre part la faculté de juger, ne peut certainement pas prétendre fournir une description complète de ce à quoi « il nous faut être attentifs dans l'expérience⁴² ».

Heureusement, afin de poursuivre notre projet, nous n'avons pas à aborder de front ces grandes questions ; il nous faut seulement faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit lorsque les associations que nous suivons nous forceront à rencontrer des êtres appartenant à l'ancien répertoire de la nature. À notre grande surprise, une fois que la frontière artificielle séparant le social du naturel est abolie, les entités non humaines se montrent capables de revêtir des apparences surprenantes. Si frapper à

41. Sur cette longue histoire, je ne peux qu'orienter le lecteur vers S. SHAPIN et S. SCHAFFER, *Le Léviathan et la pompe à air* (1993). Le lien entre la sociologie et la modernisation est si fort qu'il est impossible de démêler ces notions. Voir U. BECK, A. GIDDENS et S. LASCH, *Reflexive Modernization* (1994) ; Z. BAUMAN, *Postmodernity and its Discontents* (1997) ; P. WAGNER, *Liberté et discipline* (1996) et B. KARSENTI, *L'Homme total* (1997).

42. L'expression est de Whitehead. Cf. W. JAMES, *Traité de psychologie* (2003) ; J. DEWEY, *Reconstruction in Philosophy* (1930 [1982]) ; I. STENGERS, *Penser avec Whitehead* (2002). Le fait que l'empirisme n'a jamais concerné les seuls faits est merveilleusement montré dans L. DASTON, « The Factual Sensibility » (1988), et J. RISKIN, *Science in the Age of Sensibility* (2002).

coups de pierre peut se révéler utile pour faire revenir un idéaliste à la raison, *en géologie* les roches ont une histoire plus variée, plus incertaine, et plus ouverte ; elles déploient des formes d'existence beaucoup plus complexes que le rôle étroit que leur assignent les comptes rendus empiristes⁴³. Les bureaux en acier offrent une bonne occasion aux réalistes en colère de frapper du poing sur la table au nom des « contraintes matérielles » afin de ramener les sociologues à la réalité, mais *en métallurgie* l'acier laminé est à l'origine de casse-tête si nombreux sur le calcul de sa résistance matérielle qu'il n'existe presque aucun rapport entre ce que les philosophes positivistes et les scientifiques matérialistes appellent la « matière » et ce qu'en disent les véritables matériologues⁴⁴. Le cours inflexible du déterminisme génétique permet peut-être aux socio-biologistes de ridiculiser le rêve socialiste d'une humanité meilleure, mais, *pour la biogénétique*, les gènes jouent des rôles si contradictoires, obéissent à des signaux si opposés et sont « faits » d'influences si nombreuses qu'il est bien difficile de les limiter à la seule fonction de river définitivement le bec à un adversaire⁴⁵. Les ordinateurs peuvent certainement servir de réclame à ce qu'il y a de plus branché, il n'empêche qu'*en informatique* les processeurs ont besoin d'institutions gigantesques pour que leurs performances soient à la hauteur de leur réputation de « machines formelles⁴⁶ ». Partout, la multiplicité empirique d'agents auparavant « naturels » déborde la limite exigüe des *matters of fact*. Pour le dire autrement, il n'existe aucune relation directe entre le fait d'être réel et le fait d'être indiscutable.

Aux yeux de l'acteur-réseau, l'empirisme n'apparaît plus comme le socle de granit sur lequel reposerait tout le reste, mais comme le rendu au fond très pauvre de l'expérience. C'est pourquoi il serait un peu absurde de vouloir « dépasser » cette pauvreté en *s'éloignant* de l'expérience matérielle au profit, par exemple, de la « riche subjectivité humaine ». Au contraire, on

43. Cf. le chapitre consacré aux roches dolomitiques dans I. HACKING, *Entre science et réalité* (2001).

44. Voir P. JENSEN, *Entrer en matière* (2001). Le terme de « matériologie » est de François Dagognet.

45. Voir E. FOX-KELLER, *Le siècle du gène* (2003) ; S. HOUDART, « *Et le scientifique tint le monde* » (2000), ainsi que R. LEWONTIN, *La triple hélice* (2003).

46. B. CANTWELL-SMITH, *On the Origins of Objects* (1997).

ne dépasse les limites de l'empirisme qu'en se *rapprochant* des formes d'existence variées dont témoignent les matériaux⁴⁷. Nous ne sommes donc plus obligés de combattre le réductionnisme en « ajoutant » à la description quelque « aspect » humain, symbolique, subjectif ou social, puisque le réductionnisme, pour commencer, ne rend pas justice aux faits objectifs. Ce qu'on peut appeler le « premier » empirisme est parvenu, pour des raisons politiques, à obscurcir les nombreux tours et détours de l'objectivité, et à réduire les non-humains à l'ombre d'eux-mêmes. Loin de « posséder l'objectivité », les positivistes ressemblent plutôt à ces propriétaires absentéistes qui ne savent que faire de leurs latifundia. Or il se trouve que nous, en sociologie des sciences, nous savons très bien quoi en faire...

Telle est la grande chance de la sociologie de l'acteur-réseau : les nombreux plis de l'objectivité deviennent visibles. En tout cas, on ne peut plus les ignorer dès qu'on s'approche un peu plus *près* de l'endroit où l'on oblige ces nouvelles formes d'existence à se manifester, à savoir les laboratoires scientifiques ou, à défaut, ces points de contact de plus en plus fréquents par où les laboratoires entrent en relation intime avec la vie quotidienne. Décidément, les positivistes n'ont pas été très inspirés de faire des « faits » les composantes élémentaires à partir desquelles construire leur cathédrale de certitude. Ils ont cru qu'il s'agissait là du matériau le plus primitif, solide, irréfutable et indiscutable, auquel tout le reste pouvait se réduire, alors qu'il y a plus d'un problème dans la matière solide qu'ils ont prise pour fondation⁴⁸. L'étymologie elle-même aurait déjà dû les faire frémir : comment un fait pourrait-il être aussi solide, s'il est aussi construit ? Comme le montre l'enquête la plus sommaire dans les laboratoires les plus primitifs, et comme Ludwik Fleck l'a démontré il y a longtemps, les faits sont

47. Le cas improbable des betteraves a permis à François Mélard de fournir l'un des meilleurs exemples de ce qui arrive à la société quand on y fait entrer les choses. Voir F. MÉLARD, « L'autorité des instruments » (2001).

48. Durkheim ne fut pas plus chanceux lorsqu'il proposa de traiter « les faits sociaux comme des choses », puisque ce qui est social, ce qu'est un fait et ce qu'est une chose, voilà certainement les trois concepts les plus controversés, incertains et mal établis de la philosophie !

certainement la construction la moins primitive, la plus complexe, la plus élaborée et la plus collective qui soit⁴⁹ !

L'intérêt de la sociologie de l'acteur-réseau ne consiste pas seulement à libérer les acteurs humains de la prison du social, mais aussi à fournir aux objets naturels l'occasion d'échapper au confinement étroit auquel le premier empirisme condamne les *matters of fact*⁵⁰. C'est ce que j'ai toujours trouvé si rafraîchissant dans la sociologie des sciences : avant sa naissance, la conversation entre les philosophes, les sociologues et les politologues au sujet de la délimitation adéquate de la « Nature » et de la « Société » prenait toujours pour exemple des objets vieux comme le monde — des cailloux, des paillassons, des vases, des tasses et des marteaux —, des choses devenues communes depuis le Néandertal, tout à fait respectables bien sûr, mais, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, nous y sommes tellement habitués qu'elles ne laissent plus de trace et ne peuvent donc plus réapparaître sous la forme de médiateurs⁵¹.

La discussion prend un tout autre rythme lorsqu'on introduit non pas des faits indiscutables (des *matters of fact*) mais ce que j'appellerai désormais des *faits disputés* (pour traduire l'anglais *matters of concern*). Ces formes d'existence réelles, objectives, atypiques, discutées, encore incertaines et, surtout, *intéressantes*, doivent être saisies moins comme des objets que comme des *rassemblements*⁵². On ne peut pas traiter de calculs complexes comme des pots à eau ; on ne peut pas faire avec les organismes génétiquement modifiés sur la paille des laboratoires ce qu'on fait avec des paillassons ; on ne peut pas traiter la phrase : « Le Gulf Stream risque de disparaître » comme l'énoncé « L'eau bout à 100 degrés »⁵³. Et c'est de ce contraste que se nourrit justement la quatrième source d'incertitude : la cartographie des controverses scientifiques portant sur les faits

49. Voir L. FLECK, *Genèse et développement d'un fait scientifique* (2005) ; et L. FLECK, R.S. COHEN, et T. SCHNELLE, *Cognition and Fact. Materials on Ludwik Fleck* (1986).

50. Sur la notion de *matters of concern* voir B. LATOUR, « Why Has Critique Run out of Steam ? » (2004) et surtout B. LATOUR, P. WEIBEL, *Making Things Public* (2005).

51. Sauf bien entendu entre les mains expertes des archéologues et des ethnographes. Voir P. LEMONNIER, *Technological Choices* (1993).

52. M. HEIDEGGER, *Qu'est-ce qu'une chose ?* (1971). Sur la relecture de cet argument, voir G. HARMAN, *Tool-Being* (2002).

53. Voir P. GALISON, *Image and Logic* (1997) ; ainsi que A. PICKERING, *The Mangle of Practice* (1995).

Fleck au sujet de la réaction de Wasserman
dépistant la syphilis ⁵⁴

Médecin du ghetto de Lwów pendant la guerre, forcé par les nazis à travailler sur un vaccin contre le typhus, déporté à Auschwitz, émigré en Israël après la guerre, passionné autant par la recherche en science que sur les sciences, l'auteur se prête plutôt mal à l'accusation de « relativisme » qui sert d'habitude à clore toute discussion sur « l'influence du contexte social » sur la science. Non seulement il sait de quoi il parle, mais rien dans sa démarche ne se prête à une critique du caractère assuré, indubitable, indiscutable des résultats de la recherche biologique. Loin d'être le précurseur de l'explication sociale des sciences, Fleck invente, en tâtonnant, ce qu'on pourrait appeler un *empirisme collectif*. « Si l'on comprend par "fait" quelque chose de fixe, de prouvé, alors on ne trouve de fait que dans la science des manuels » (p. 217). « Les trois quarts au moins, la totalité peut-être, du contenu de la science sont conditionnés et peuvent être expliqués par l'histoire de la pensée, la psychologie et la sociologie de la pensée » (p. 44). Mais c'est malheureusement ce que les sciences sociales se gardent de saisir : « Tous ces penseurs formés à la sociologie et aux humanités [il cite Lévi-Bruhl] — aussi avancées que soient leurs réflexions — commettent cependant une erreur caractéristique : ils ont un trop grand respect, une sorte de déférence religieuse pour les faits scientifiques » (p. 87).

Et pourtant, Fleck s'intéresse très peu au contexte social (une seule note de trois lignes sur la Première Guerre mondiale !) : c'est pour expliquer le *contenu* et pas le contenant des sciences qu'il a besoin du terme « collectif de pensée ». « Une théorie de la connaissance ne doit pas considérer l'acte cognitif comme une relation binaire entre le sujet et l'objet, entre celui qui connaît et ce qui est à connaître. Parce qu'il est un facteur fondamental de toute nouvelle connaissance, l'état du savoir du moment doit être le troisième terme de cette relation » (p. 72-73). Nous sommes tellement intoxiqués par le sociologisme, que nous ne pouvons nous empêcher de lire une telle phrase comme l'irruption d'une contrainte, d'un biais, d'une œillère qui *empêcherait* le sujet de percevoir

54. Je reprends quelques mots de la postface à la traduction française. Sur la situation historique de Fleck voir la copieuse préface de Ilana LOWY, « Fleck dans son temps, Fleck dans notre temps », p. I à XLII.

directement l'objet. Si seulement il n'y avait pas de société, comme nous saurions davantage et surtout plus rapidement !

Or, ce n'est pas du tout la leçon que tire Fleck : « *Si nous définissons un collectif de pensée comme la communauté des personnes qui échangent des idées ou qui interagissent intellectuellement, alors nous tenons en lui le vecteur du développement historique d'un domaine de pensée, d'un état du savoir déterminé et d'un état de la culture, c'est-à-dire d'un style de pensée particulier. C'est ainsi que le collectif de pensée apporte l'élément manquant de la relation cherchée* » (p. 74). Fleck fait du collectif l'« élément manquant » qui assure la qualité des résultats. Le collectif n'entre pas en scène comme ce qui vient biaiser les données immédiates des sens, mais comme ce qui permet, au contraire, de les authentifier. Dans la phrase suivante : « *Le sens et le caractère véridique de la connaissance produite par Schaudinn [l'un des découvreurs du spirochète responsable de la syphilis] reposent donc dans la communauté de personnes qui, en interagissant intellectuellement et en ayant un passé intellectuel commun, ont rendu son acte possible, puis qui l'ont accepté* » (p. 75-76), c'est l'adjectif « véridique » qui compte ainsi que l'expression « rendu possible ».

Au lieu de mettre le monde social au débit et les faits empiriques au crédit de la connaissance objective, Fleck élabore une comptabilité tout à fait différente en mettant au crédit ce qu'il appelle les « liens actifs » et au débit les « liens passifs » : le collectif est toujours présent, toujours nécessaire, mais la nuance que l'on va d'habitude chercher dans « la » différence entre rationnel et irrationnel se trouve dans « les » différences entre activités et passivités, « *comme s'il [le chercheur] était conscient que seule la circulation de la pensée à l'intérieur du collectif pouvait faire émerger la certitude des incertitudes précautionneuses* » (p. 207). Oui, c'est bien de certitude qu'il s'agit. Jamais il ne viendrait à l'esprit de Fleck de brandir le collectif pour réduire ou rabaisser l'activité scientifique.

disputés devrait nous permettre de renouveler de fond en comble la scène même de l'empirisme — et par conséquent la délimitation du « naturel » et du « social ». Un monde naturel composé de *faits disputés* ne ressemble pas à un monde fait de *faits indiscutables*, et on ne peut donc pas l'utiliser aussi aisément comme toile de fond sur laquelle se détacherait l'ordre social « symbolique-humain-intentionnel ». C'est pour cette raison que ce qu'on pourrait

appeler le « deuxième » empirisme ne ressemble pas du tout au premier : sa science, sa politique, son esthétique et sa morale ne sont pas celles du passé. Il reste tout aussi réel et objectif, mais il est plus animé, plus loquace, plus actif, plus diversifié et surtout moins immédiat que l'autre.

Il n'y a cependant rien de radical ou de révolutionnaire dans le passage du premier empirisme au deuxième. Le passage d'un monde à l'autre n'a pas exigé des praticiens de l'acteur-réseau beaucoup d'ingéniosité, de courage ou d'originalité : dans leurs laboratoires, c'est tous les jours que les scientifiques et les ingénieurs rendent la production des faits *plus* visible, *plus* risquée, *plus* coûteuse, *plus* discutable, *plus* intéressante, et d'une *plus* grande pertinence pour le public. Il suffit de jeter un simple coup d'œil sur n'importe quel périodique technique pour le comprendre : les ci-devant faits indiscutables pouvaient bien rester silencieux, se contenter de servir de supports muets à des exclamations comme « les faits sont là ! », mais les faits disputés, eux, ne cessent pas de produire des données en tous genres et nous ne risquons pas de manquer de terrains pour suivre leur transformation. Si quelque chose peut décourager les sociologues des associations, ce n'est pas le profond silence d'une « Nature » muette qui rendrait leurs enquêtes impossibles et les obligerait à s'en tenir au domaine « symbolique », mais le flot d'informations, dans le monde contemporain, sur les différentes modalités d'existence des faits disputés. La question est plutôt de savoir comment nous pouvons nous montrer à la hauteur de la tâche qui nous attend et rendre justice à cette masse toujours croissante de données.

Une liste pour nous aider à déployer les faits disputés

Une fois encore, la solution consiste à apprendre comment se nourrir des incertitudes, et non à décider à l'avance à quoi doit ressembler l'ameublement du monde. L'enquête peut se prolonger aussi longtemps que nous apprenons à décontaminer le concept de Nature, comme nous l'avons fait pour le concept jumeau de Société⁵⁵. Dans cette notion composite, nous avons

55. Encore une fois, ce travail développé dans B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999), a été effectué en fait après le développement de l'acteur-réseau.

maintenant appris à bien séparer les associations — le social n° 2 que nous avons gardé — d'une substance faite d'un matériau social — le social n° 1 que nous avons rejeté. De même, dans la notion aussi composite de « nature », nous allons détacher d'un côté sa fonction de déploiement de la réalité — que nous allons conserver — et rejeter cette autre prétention à unifier prématurément et sans débat l'ensemble des faits indiscutables, des *matters of fact*. L'opération est la même : si nous avons appris à ne pas tirer de l'idée d'association cette conséquence erronée que les phénomènes sociaux seraient faits d'un matériel lui-même social, nous n'aurons pas de peine à comprendre que l'on ne doit pas tirer de la présence des non-humains dans toutes nos relations la conséquence qu'ils sont des faits indiscutables — lesquels ne sont rien qu'une pâle copie des faits disputés, comme n'importe quelle étude de sociologie des sciences suffirait à le prouver.

Prenons quelques exemples de ce contraste. Les spermatozoïdes étaient jusqu'ici considérés comme des petits machos obstinés qui nageaient vigoureusement vers un ovule complètement passif ; ils sont désormais attirés, enrégimentés et séduits par un œuf dont la forme d'existence devient actuellement si subtile qu'il peut distinguer le bon sperme du mauvais afin de le sélectionner — ou du moins cela fait-il aujourd'hui l'objet de *débats* en physiologie du développement⁵⁶. Les gènes étaient censés transporter l'information servant au codage des protéines, mais on considère aussi qu'ils sont en concurrence les uns avec les autres pour s'approvisionner en nourriture, ce qui rend totalement caduque la métaphore du transfert d'information — ou du moins cela fait-il l'objet de *débats* chez certains généticiens⁵⁷. On pensait que les chimpanzés étaient d'aimables partenaires sociaux conformes à l'image rousseauiste du bon sauvage, mais ils apparaissent aujourd'hui comme des créatures farouchement compétitives, capables d'élaborer des complots machiavéliques et même coupables d'assassinats — ou du moins cela fait-il l'objet de *débats* en primatologie⁵⁸. La couche arable était

56. Voir, dans S. STRUM et L. FEDIGAN, *Primate Encounters* (2000), le chapitre de Z. TANG-MARTINEZ, « Paradigms and Primates », p. 260-274.

57. J.-J. KUPIEC et P. SONIGO, *Ni Dieu ni gène* (2000) ; E. FOX-KELLER, *Le rôle des métaphores dans les progrès de la biologie* (1999).

58. F. DE WAAL, *La politique du chimpanzé* (1982 [1995]).

jusqu'ici censée se composer d'une masse compacte de matière inerte organisée en horizons de différentes couleurs que les pédologues apprenaient à cartographier ; aujourd'hui, elle grouille d'un si grand nombre de micro-organismes que seuls les micro-zoologues peuvent expliquer cette jungle miniature — ou du moins cela fait-il l'objet de *débats* chez certains pédologues⁵⁹. On pensait que les ordinateurs étaient de stupides machines numériques, mais il semble maintenant qu'ils acquièrent cette capacité à travers un ensemble saisissant de signaux matériels analogiques qui n'ont aucun rapport avec le calcul formel — ou du moins cela fait-il l'objet de *débats* chez certains théoriciens du calcul informatique⁶⁰.

Une telle multiplicité ne veut pas dire que les scientifiques ne savent pas ce qu'ils font et que tout n'est que fiction, mais plutôt que la sociologie des sciences a su décomposer avec exactitude ce que la notion de faits indiscutables avait amalgamé trop vite par une unification hâtive : à savoir la réalité, l'unité et l'indiscutabilité⁶¹. Lorsqu'on cherche la première, on n'obtient pas automatiquement les deux autres. Et cela n'a rien à voir avec la « flexibilité interprétative » qui permettrait de posséder sur la « même » chose de « multiples points de vue » : *c'est la chose elle-même à qui on laisse déployer sa multiplicité* — ce qui permet de l'appréhender à partir de différents points de vue, avant qu'elle ne soit éventuellement unifiée plus tard, selon les capacités du collectif⁶². Il y a plus de formes d'existence dans le « plurivers », pour reprendre la belle expression de William James, que ne l'imaginaient les philosophes et les savants.

D'un point de vue éthique, scientifique et politique, l'argument principal est que lorsque nous passons du monde des faits objectifs au chantier des faits disputés, de la science faite aux sciences en action, nous ne pouvons plus nous contenter ni de l'*indifférence* vis-à-vis de la réalité qui accompagne les multiples représentations « symboliques » de la « même » nature, ni de

59. A. RUELLAN et M. DOSSO, *Regards sur le sol* (1993).

60. A. LOWE et S. SCHAFFER, *N0Ise* (1999).

61. C'est la leçon décisive que j'ai tirée de M. BERG et A. MOL, *Differences in Medicine* (1998), et A. MOL, *The Body Multiple* (2003).

62. Telle est la ligne de séparation entre le postmodernisme, qui croit devoir ajouter de la multiplicité à un monde unifié outre mesure par des « grands récits », et la sociologie de l'acteur-réseau, qui considère la multiplicité aussi comme une propriété des choses, et pas seulement des humains qui interprètent les choses.

l'*unification prématurée* que fournit la notion de « nature ». En faisant entrer les nombreux résultats scientifiques dans le zoo des formes d'existence qui sont simultanément à l'œuvre dans le monde, nous avons franchi un autre Rubicon, celui qui mène de la *métaphysique* à l'*ontologie*⁶³. Si la théorie sociale traditionnelle refusait de s'avancer dans la première, elle rechignera probablement encore plus à s'enfoncer dans la seconde, qui lui rappelle trop sa propre enfance philosophique. Et pourtant, si nous voulons continuer notre voyage, il nous faut apprendre à nager aussi dans ces eaux tourmentées.

Passer de la métaphysique à l'ontologie implique de soulever à nouveau la question de savoir ce dont le monde *réel* est *réellement* composé. Tant que nous restons dans la métaphysique, nous courons le risque de déployer *trop facilement* les mondes — au pluriel — des acteurs, dans la mesure où ils pourraient passer pour autant de *représentations* de ce qu'est le monde au singulier. Mais si nous acceptons d'en rester là, fût-ce par ouverture d'esprit, nous n'aurions pas avancé d'un centimètre, et nous nous retrouverions à la case départ de l'explication sociale — c'est-à-dire dans l'idéalisme kantien.

On ne saurait trop souligner ce danger, surtout si l'on remarque qu'une bonne dose de condescendance peut souvent imprégner la tolérance des chercheurs envers les croyances les plus folles. L'ouverture d'esprit dont font preuve, par exemple, les anthropologues au sujet des cosmologies « des autres » est largement due à cette solide conviction que ces représentations n'ont aucun véritable rapport au monde des *matters of fact*. Il peut exister, dira-t-on, des milliers de façons d'imaginer comment les liens de parenté peuvent faire naître des enfants, mais il n'y a qu'*une seule* physiologie du développement capable d'expliquer comment les bébés se forment dans l'utérus. Il y a des milliers de façons de concevoir un pont et de décorer ses travées, mais la pesanteur n'exerce ses forces que d'une seule manière. Selon cette vision traditionnelle, la *multiplicité* des représentations, voilà le domaine des sciences sociales ; l'*unité*

63. Je ne prétends aucunement suivre des définitions standard, étant donné l'histoire longue et mouvementée de ces termes : dans ce qui suit, l'« ontologie » est la même chose que la « métaphysique », à ce petit détail près qu'on y ajoute la question de l'unité et donc de la vérité.

du monde réel, voilà le royaume des sciences naturelles. Le relativisme culturel n'est possible que grâce à l'absolutisme éprouvé des sciences naturelles. Si les sciences sociales admettent si facilement de mettre au pluriel le terme de cosmologies, c'est parce qu'elles savent bien, en leur for intérieur, qu'il n'y a en réalité qu'une cosmologie, la leur, ou plutôt celle des sciences naturelles. Telle est la position sur laquelle retombent toujours les débats sans fin qui ont cours entre, par exemple, géographie humaine et physique, anthropologie physique et culturelle, psychiatrie biologique et psychanalyse, archéologie matérielle et archéologie interprétative, et ainsi de suite : *multi-culturalisme* d'un côté, *mono-naturalisme* de l'autre.

Or, c'est précisément cette solution de bon sens que la sociologie de l'acteur-réseau souhaite rendre intenable⁶⁴. Avec une telle séparation — d'un côté, une réalité unifiée et, de l'autre, de multiples interprétations de cette réalité —, la continuité et la commensurabilité de ce que nous appelons les associations disparaîtraient immédiatement : le multiple suivrait le cours mouvementé de l'histoire, tandis que la réalité resterait intacte, vierge, et à l'écart de toute histoire humaine. Et pourtant, passer des objets sociaux aux objets naturels n'implique aucunement le passage d'une multiplicité vertigineuse à une unité pacifiante. En franchissant ce seuil interdit par tant de sciences sociales entre nature et société, nous allons d'un répertoire appauvri d'intermédiaires à un ensemble controversé de médiateurs. Il se trouve en effet que les controverses portant sur les ontologies sont tout aussi intéressantes et tout aussi disputées que les controverses métaphysiques, à cette différence près : a) que la *question de la vérité* (comment le monde est-il vraiment fait ?) *ne peut être ignorée* en adoptant l'attitude blasée du relativisme commun ; et b) ne peut pas non plus être *simplifiée d'avance* en tapant vigoureusement du poing sur la table pour montrer que « les faits sont là » et qu'il n'y a plus à discuter⁶⁵. Même une fois que la réalité a fait son entrée en scène, la question de son unité reste ouverte :

64. Le secours de l'anthropologie moniste de Descola est venu, tout récemment, apporter un énorme changement dans le poids relatif de ces termes : P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture* (2005).

65. Je garde le pluriel « ontologies » afin de rappeler au lecteur que cette unité n'est pas le résultat de ce qu'est le monde au départ, mais de ce que le monde pourrait être s'il était regroupé et assemblé en un « commun ».

encore faut-il rassembler et composer le monde commun. Autrement dit, malgré l'expression courante, « les faits ne sont pas encore là »... Comme nous le verrons à la fin de cet ouvrage, c'est en ce point que les sciences sociales pourront regagner la pertinence politique qu'elles semblent avoir perdue en abandonnant l'éther du social et l'usage automatisé du répertoire critique qu'il rendait disponible. Il n'existe pas d'arrière-monde qui puisse faire office de tribunal où comparaitrait ce bas monde ; c'est dans ce dernier, dans ce seul monde, que se tiennent en réserve de nombreux autres mondes qui peuvent aspirer à devenir un — ou qui ne le deviendront jamais, selon le travail politique et scientifique d'assemblage que nous serons capables de faire.

Heureusement, pour faire notre travail de sociologues, nous n'avons pas à résoudre d'un coup toutes ces questions épineuses. Nous n'avons pas même à déployer l'ensemble des formes d'existence qui se manifestent à travers les faits en chantier. Il nous faut simplement nous assurer que leur diversité n'est pas prématurément refermée par une version *hégémonique* d'un type spécifique de faits établis qui voudrait se faire passer pour les données réelles de l'expérience — et cela vaut bien sûr pour le « pouvoir », la « société », aussi bien que pour la « matière » ou la « nature ». Une fois encore, la sociologie de l'acteur-réseau passe d'abord par un apprentissage négatif.

Une liste des choses à faire nous aidera à recouvrer la prise empirique dont nous avons besoin, au moment où les difficultés considérables que présente cette théorie pourraient nous amener à perdre notre chemin.

Premièrement, repérer les lieux de controverses où s'élabore la recherche scientifique et technique possède le grand avantage d'attirer notre attention sur la fabrication des faits, comme l'étymologie l'indique, et sur la présence, au même moment, de proto-faits qui cohabitent sous des formes et des degrés d'achèvement très différents⁶⁶. Tandis qu'on occultait ces différences sans aucun scrupule lorsque ces faits étaient utilisés comme les « matériaux de construction élémentaires » du « monde » au singulier, elles fournissent des masses d'informations dès qu'on

66. B. LATOUR, *La science en action* (1987 ; 2005), ouvrage dont j'attends toujours qu'il soit enfin démodé...

les réintroduit dans leurs « fabriques », à savoir les laboratoires et les instituts de recherche. La sociologie des sciences offre désormais de nombreuses procédures qui permettent de suivre les faits au cours de leur production et de multiplier les sites où ils ne sont pas encore devenus des *matters of fact* froides et routinières.

Deuxièmement, ces sites ne se limitent plus aux laboratoires : c'est la grande vertu des sciences et des techniques contemporaines. Elles se sont étendues à de si nombreux contextes, dans une intimité toujours plus étroite avec la vie quotidienne et les préoccupations ordinaires, qu'il est difficile aujourd'hui de suivre un processus quelconque dans les sociétés industrielles sans tomber sur un de leurs effets⁶⁷. Plus la science et la technologie s'étendent, plus elles permettent de *tracer* physiquement, avec une facilité et une précision toujours plus grandes, les liens sociaux. Nous n'avons pas simplement le World Wide Web pour matérialiser les relations : nous sommes au milieu d'une infrastructure matérielle qui nous facilite énormément le travail, à nous autres sociologues des sciences, et qu'on pourrait appeler le World Wide Lab.

Troisièmement, les expériences et les controverses que suscitent les sciences et les techniques offrent une occasion unique de vérifier en continu ce que peut vouloir dire pratiquement, pour des chercheurs à la paillassé, la différence entre ce que j'ai appelé la métaphysique et l'ontologie. L'organisation même de la science — à travers les recherches de financement, les expéditions internationales, les congrès de sociétés savantes, les publications, les controverses médiatisées, les conférences de consensus — fournit à l'observateur une source d'information continue sur la façon dont se pose la question de l'ontologie : comment passer de la multiplicité des positions à l'unité⁶⁸ ? C'est dans les institutions scientifiques que nous pouvons accéder avec le plus de *facilité* à ce que peut vouloir dire une enquête comme la nôtre, qui a pour ambition d'accroître la gamme des formes d'existence et d'explorer des théories de

67. Et ce point fut noté dès le début de l'argument sur la sociologie de la traduction, M. CALLON (sous la dir.), *La science et ses réseaux* (1989).

68. Voir, sur le débat concernant les déchets nucléaires, l'immense difficulté pour fermer ou au contraire pour laisser ouvertes les options, Y. BARTHE, *Le pouvoir d'indécision* (2006).

l'action alternative, sans abandonner pour autant la quête de l'unité⁶⁹. Pour le dire autrement, la pratique scientifique est comme la drosophile de la théorie sociale : elle nous offre une version amplifiée de ce qu'on peut ensuite étudier dans des domaines beaucoup plus inaccessibles ; en apprenant à respecter le va-et-vient des ontologies dans les sites scientifiques, on peut ensuite s'attaquer à des sujets *plus difficiles*, pour lesquels la question de la réalité a été tout simplement étouffée par le poids des explications sociales⁷⁰. Contrairement au préjugé commun des sciences sociales, comparée à d'autres domaines, la science est d'un abord plus aisé, puisque les débats concernant les détours de l'objectivité y sont plus aisément traçables.

Quatrièmement, sans que les sociologues des sciences y soient pour quelque chose, l'intensité croissante des controverses portant sur les « choses naturelles » a rendu publiquement visible la différence entre les faits établis et les faits en chantier, les *matters of fact* et les *matters of concern*. La différence entre la réalité et l'unité devient tangible, par exemple, lorsque des tribunaux doivent juger à partir des savoirs contestés des experts ; lorsque des chefs d'État doivent prendre des décisions portant sur des phénomènes naturels ; lorsque des conférences de consensus sont organisées afin de stabiliser une controverse géopolitique ; lorsque des scientifiques reprochent par voie de presse à leurs pairs de ne pas avoir suivi les protocoles appropriés ; lorsque des discussions publiques portent sur l'évolution future du Gulf Stream, etc. Alors que, pour parler des sciences, il fallait auparavant choisir entre réalisme et constructivisme, entre réalité et fiction, comme si c'était la seule question intéressante, il est désormais possible de distinguer deux types de procédures : celles qui produisent des réalités — maintenant au pluriel — et celles qui mènent à la stabilité et à l'unité⁷¹. Pour utiliser les riches connotations de cette étymologie souvent oubliée : les objets sont clairement et publiquement redevenus

69. I. HACKING, *Concevoir et expérimenter* (1989) ; P. GALISON, *Ainsi s'achèvent les expériences* (2002) ; B. LATOUR, *L'espoir de Pandore* (2001).

70. On trouvera une illustration utile dans une étude de la religion qui prend le Dieu catholique comme une instance d'acteur-réseau ! Voir A. PIETTE, *La religion de près* (1999).

71. Cf. M. CALLON, P. LASCOUMES, et Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain* (2001) ; U. BECK, *La société du risque* (2003).

des choses, c'est-à-dire des sujets de dispute au centre d'assemblées virtuelles⁷².

J'en ai assez dit, je crois, pour montrer que ce qui a limité jusqu'ici les enquêtes sur les sciences n'est pas le manque de données ou les difficultés techniques, mais les présupposés qui les rendaient *a priori* impossibles. Même si ces obstacles semblaient formidables, dans la mesure où ils portent sur les deux principaux défauts des sciences sociales — le concept du « social » et le concept de « science » —, nous avons prouvé que, une fois ajoutée une quatrième source d'incertitude aux trois premières, ces objections n'étaient que des tigres de papier. Ce qui est certain, c'est que le domaine empirique ainsi dévoilé est si vaste, si gratifiant et si varié qu'on a peine à croire que les sciences sociales se sont interdit d'y pénétrer. Si la troisième source d'incertitude leur a permis de se mettre au niveau des « humains anatomiquement modernes » qui ont partagé leur existence avec des artefacts depuis des centaines de milliers d'années, il est peut-être temps, grâce à la quatrième incertitude, que les sociologues renouent avec un monde que les dernières révolutions scientifiques et industrielles ont rempli de faits disputés.

En tout cas, si nous devons définir le contrôle qualité d'une description faite selon les principes de l'acteur-réseau, nous devrions nous assurer a) qu'aucune entité nouvelle n'est introduite dans le récit comme un fait indiscutable, mais toujours d'abord comme un fait disputé ; b) que si la controverse continue, cela n'est pas dû à un affaiblissement de la prise empirique ou à une forme paresseuse de relativisme, mais plutôt à la complexité même des faits en train de naître ; c) que l'assemblée, l'institution ou l'instrument qui en assurent la stabilisation durable sont clairement signalés ; enfin, d) que l'on repère bien les procédures qui permettent de suivre le passage de la multiplicité — ce que j'ai appelé la métaphysique — à son unification progressive — l'ontologie.

Hélas, s'il ne faut que quelques heures pour se débarrasser des obstacles que dresse la sociologie du social (le temps de lire les

72. Ce jeu étymologique a été bien développé par Heidegger mais de façon plus élégante par M. Serres in *Statues* (1987) et systématiquement scénographié in B. LATOUR et P. WEIBEL, *Making Things Public* (2005).

chapitres précédents !), le plus difficile reste à faire. Ce n'est que lorsque les obstacles conceptuels sont levés que les véritables difficultés apparaissent : comment *rédiger un compte rendu* qui soit à la hauteur des perspectives que se donne la sociologie des associations. Tel est le nouveau défi — le dernier, espérons-le — qu'il nous faut maintenant relever avant de nous mettre en route pour de bon.

Cinquième source d'incertitude

Rédiger des comptes rendus risqués

CETTE introduction à la sociologie de l'acteur-réseau commence à ressembler à une nouvelle illustration du paradoxe de Zénon, comme si chaque segment était chaque fois divisé par une nouvelle série de médiateurs dont chacun demanderait à être pris en compte. « Nous n'arriverons jamais à bon port ! Comment pouvons-nous absorber autant de controverses ? Nous pouvons profiter d'une source d'incertitude, peut-être de deux, mais certainement pas de quatre d'un coup ! » La tentation est grande d'abandonner par désespoir et de se rabattre sur des théories sociales plus raisonnables qui feraient la démonstration de leur bon sens en ignorant la plupart des sources d'incertitude que nous avons parcourues. Malheureusement, je n'ai encore trouvé aucun moyen d'accélérer les choses : *ce* type de science pour *ce* type de social doit être aussi lent que la multiplicité d'objections et d'objets dont il faut rendre compte en suivant les chaînes d'associations ; aussi coûteux qu'il le faudra pour suivre les médiateurs qui prolifèrent à chaque pas ; aussi réflexif, ajusté et sophistiqué que les acteurs qui collaborent à l'élaboration de tous ces liens nouveaux. Cette discipline nouvelle doit se montrer capable d'enregistrer les différences, d'absorber les multiplicités, et de remettre l'ouvrage sur le métier à chaque fois qu'elle aborde un nouveau cas. Non, décidément, il n'y a pas d'autre choix : il nous faut encaisser avec courage les quatre sources d'incertitude, l'une après l'autre, chacune ajoutant aux

précédentes son type particulier de difficultés. Si l'on se privait d'une seule d'entre elles, c'est tout notre projet qui s'écroulerait.

Je confesse pourtant mon embarras : n'est-il pas finalement contre-productif d'abandonner le raccourci commode des explications sociales, de couper indéfiniment les cheveux en quatre sur ce qui constitue un groupe ? De ruser avec les intermédiaires pour qu'ils se comportent comme des médiateurs ? De prendre acte des idiosyncrasies les plus bizarres chez les acteurs les plus humbles ? De dresser la longue liste des objets prenant part à l'action ? Enfin d'abandonner l'arrière-plan solide des faits indiscutables pour les sables mouvants des faits controversés ? N'est-il pas ridicule d'affirmer que les enquêteurs doivent « suivre les acteurs eux-mêmes », alors que les acteurs en question s'égaillent dans toutes les directions comme un essaim d'abeilles qu'un enfant capricieux serait venu dérangé ? D'ailleurs, quel acteur faut-il préférer ? Lequel faut-il suivre, et pendant combien de temps ? Et si chaque acteur est lui-même constitué d'un autre essaim d'abeilles se dispersant dans toutes les directions, où diable faut-il arrêter ? Rien ne saurait être aussi stupide qu'une méthode qui met un point d'honneur à être si méticuleuse, si radicale, si étendue et si « orientée objet » qu'elle en devient totalement impraticable. Ce n'est plus de la sociologie, c'est une course de lenteur, une grève du zèle ! Les maîtres zen peuvent méditer sur les nombreuses énigmes de leur discipline austère, mais pas l'auteur d'un traité de sociologie : ou bien le projet qu'il propose est faisable et abordable, ou bien il faut le traîner en justice pour publicité mensongère...

Nous écrivons des textes, nous ne regardons pas à travers une vitre

Heureusement, il existe une solution pour nous tirer de toutes ces difficultés, une solution qui, comme toutes celles que j'ai proposées jusqu'à maintenant, est pragmatique : nous ne parviendrons à retomber sur nos pieds qu'en continuant à nous nourrir d'incertitudes. Si nous voulons avoir une chance de mettre de l'ordre dans toutes les controverses déjà mentionnées, il nous faut ajouter une cinquième et dernière source d'incertitude, qui concerne cette fois *la démarche d'analyse elle-même*.

L'idée est tout simplement de faire passer au premier plan le travail qui consiste à écrire des rapports. Comme le lecteur l'aura désormais compris, la solution aux crises du relativisme est d'aller toujours plus loin dans la relativité — c'est-à-dire, nous l'avons maintenant compris, dans l'établissement de relations. Toutes choses étant égales par ailleurs, il faut accepter pour notre programme le modèle d'Einstein, lorsqu'il décida d'aborder, non pas la noble question de l'éther, mais le problème apparemment limité et banal de savoir comment une personne équipée d'une règle et d'un chronomètre pouvait intercepter un signal émis par une autre personne équipée d'une règle et d'un chronomètre. On ne demande pas l'impossible, comme s'il fallait que le lecteur passe, d'un seul saut périlleux, de ses représentations mentales aux quatre sources d'incertitude précédentes : demandons-nous plutôt à quelle activité nous nous livrons lorsque nous affirmons tracer des connexions sociales. Ne sommes-nous pas, tout simplement, en train d'écrire des comptes rendus ?

Mais qu'est-ce qu'un compte rendu¹ ? Il s'agit le plus souvent d'un *texte*, d'une petite rame de papier épaisse de quelques centimètres et noircie par un rayon laser. Il peut être composé de 10 000 mots et il arrive qu'il ne soit lu que par quelques personnes, souvent une douzaine, ou quelques centaines si nous sommes vraiment chanceux. Une thèse de quelque 50 000 mots sera lue par une demi-douzaine de personnes (si vous avez de la chance, même votre jury de thèse en aura lu des parties !), et lorsque je dis « lue », cela ne signifie pas « comprise », « utilisée », « reconnue », mais plutôt « feuilletée », « vaguement regardée », « mentionnée », « citée », « remise quelque part dans une pile ». Au mieux, nous ajoutons un compte rendu à tous ceux qui sont émis au même moment dans le domaine que nous avons étudié. Et, bien sûr, une telle étude n'est jamais complète : nous commençons au beau milieu des choses, *in medias res*, poussés par nos collègues, contraints

1. C'est ici que la sociologie de l'acteur-réseau croise les ressources de l'ethnométhodologie — y compris la notion de « rendre des comptes » (*accountability*) — avec celles de la sémiotique. Paradoxalement, malgré toute l'attention qu'il prête à la pratique, Garfinkel ne souligne jamais la pratique qui consiste à écrire — ce qui pourrait contribuer à expliquer son style ! Après avoir enseigné des années en Angleterre et aux États-Unis, j'ai dû reconnaître que la sémiotique ne supporte pas la traversée : l'attention au texte en tant que texte reste une obsession continentale.

par nos demandes de subventions, sans financement adéquat, étranglés par les échéances ; nous avons ignoré ou mal compris la plupart des choses que nous avons étudiées ; nous avons pris le film en train, et il continuera lorsque nous aurons déjà quitté la salle. Ce que nous pouvons bien faire sur le terrain — mener des entretiens, faire remplir des questionnaires, prendre des notes et des photos, tourner des vidéos, parcourir de la documentation, se traîner d'un air gauche — n'est pas clair pour les personnes avec qui nous n'aurons partagé qu'un bref instant. Ce qu'attendent de nous les clients (centres de recherches, administrations, conseils d'administration, ONG) qui nous y ont envoyés reste entouré de mystère tant est sinueux le chemin qui a conduit au choix de tel investigateur, de tel sujet, de telle méthode, de tel site, etc. Même lorsque nous nous trouvons enfin au cœur des activités, avec nos yeux et nos oreilles grands ouverts, nous passons à côté de l'essentiel... : on nous explique le lendemain que nous avons tout raté, que des événements cruciaux se sont produits quelques minutes auparavant, juste à côté, après que nous sommes partis fourbus, notre magnétophone inerte faute de batteries. Même quand nous travaillons assidûment les choses ne vont pas mieux : après quelques mois, nous voilà submergés par un flot de données, de rapports, de transcriptions, de tableaux, de statistiques et d'articles. Comment donner un sens à ce capharnaüm au fur et à mesure qu'il s'entasse sur notre bureaux, qu'il remplit d'innombrables disquettes ? Hélas, le rapport *reste* à écrire, et nous faisons tout pour retarder cette délicate opération. Le compte rendu d'enquête pourrait sur pied tandis que nous essuyons les remontrances des directeurs de thèse, des financeurs et des clients, les plaintes de nos proches et de nos enfants qui nous voient farfouiller dans cette sombre masse de données dans l'espoir d'éclairer le monde. Et lorsqu'on commence vraiment à écrire, et à trouver finalement une certaine satisfaction, il faut sacrifier d'énormes quantités de données qui ne sauraient trouver place dans les quelques pages qu'on nous offre pour publication. Oui, la recherche est frustrante !

Et pourtant, n'est-ce pas la voie de toute chair ? Aussi grandiose que soit la perspective, aussi scientifique que soit la démarche, aussi sévères que soient les exigences, aussi avisé que soit le directeur de thèse, le résultat de l'enquête — dans 99 % des cas — sera un rapport préparé sous les contraintes les plus

extrêmes, portant sur un sujet imposé par certains collègues pour des raisons qui resteront, pour l'essentiel, inexplicables². Et c'est très bien ainsi, parce qu'il n'y a pas de meilleure façon de procéder. Les traités méthodologiques peuvent bien rêver d'un autre monde : un ouvrage sur la sociologie de l'acteur-réseau écrit par des chercheurs du type termite pour d'autres termites n'a pas d'autre but que de les aider à creuser de petites galeries dans la terre poussiéreuse — la seule dont nous disposons.

Faire passer au premier plan la manière d'écrire des rapports irritera probablement ceux qui affirment savoir ce dont le social est fait. Ils préféreraient de loin ressembler à leurs collègues des sciences « dures » et s'efforcer de comprendre l'existence d'un phénomène donné sans avoir à prendre en considération la matière écrite du rapport. Comme ils aimeraient entrer en contact direct avec la chose étudiée en ne passant que par le médium transparent d'un idiome technique clair et dénué d'ambiguïtés ! Mais nous autres qui avons été formés à la sociologie des sciences, nous n'avons pas besoin de faire semblant d'ignorer l'importance qu'il faut donner à l'épaisseur d'un texte donné, à ses embûches, à ses dangers, à son opacité, sa résistance, sa mutabilité, son tropisme, à cette façon retorse qu'a le travail d'écriture de vous faire dire les choses que vous ne vouliez pas dire et de vous empêcher de dire les choses que vous vouliez... Nous savons trop bien que, même dans les sciences « dures », les auteurs s'essaient maladroitement, eux aussi, à mettre par écrit des faits controversés qui ne cessent de leur échapper. Il n'y a aucune raison plausible pour que nos comptes rendus à nous soient plus transparents, plus directs, plus immédiats que les rapports en provenance des laboratoires de sciences exactes³. Puisque nous savons maintenant que la fabrication et l'artificialité ne sont pas contraires à la vérité et à l'objectivité, nous n'avons aucune raison d'hésiter à faire passer au premier plan la médiation même du texte. Mais, pour cette même raison, nous

2. J'emploie le terme de « rapport » dans un sens générique. Il peut s'agir d'un article, d'un fichier, d'un site web, d'un poster, d'une présentation PowerPoint, d'une performance, d'un examen oral, d'un documentaire ou même d'une installation artistique.

3. Pour un recueil d'essais, voir F. BASTIDE, *Una notte con Saturno : scritti semiotici sul discorso scientifico* (2001). Voir aussi F. BASTIDE, « Iconographie des textes scientifiques » (1985) ; C. LICOPPE, *La formation de la pratique scientifique* (1996) ; F. HALLYN, *Les structures rhétoriques de la science* (2004).

n'avons pas à abandonner, sous prétexte que nous accordons beaucoup d'attention à la machinerie textuelle, le but traditionnel des sciences d'atteindre l'objectivité. Comme ceux que rédigent nos collègues des sciences exactes, nos textes doivent être à la fois artificiels *et* précis : *d'autant plus* précis qu'ils sont artificiels. La différence ne passe pas donc entre ceux qui savent avec certitude et ceux qui écrivent des textes, entre les esprits « scientifiques » et « littéraires », entre l'« esprit de géométrie » et l'« esprit de finesse », mais entre ceux qui écrivent de *mauvais* textes et ceux qui en écrivent de *bons*⁴. Au lieu d'opposer sciences naturelles et sociales, mieux vaut nous demander : quel est le bon montage expérimental, quel est le bon compte rendu d'expérience ? Loin d'être superficielles ou superflues, ces questions sont décisives pour toute science du social. Pour le dire de façon provocatrice : la bonne sociologie doit être bien écrite ; faute de quoi, *elle sera incapable de faire paraître le social*.

La question n'est donc pas de savoir s'il faut opposer des textes « objectifs » à des textes « subjectifs ». Il existe des textes qui font semblant d'être objectifs parce qu'ils feignent d'imiter ce qu'ils croient être le secret des sciences naturelles ; et il existe d'autres textes qui sont bel et bien objectifs parce qu'ils retracent des objets avec assez de soin pour que ceux-ci puissent *objecter* à ce qu'on dit sur eux. C'est parce que la sociologie de l'acteur-réseau prétend rafraîchir la signification de ce qu'est une science et de ce qu'est le « social », qu'elle doit aussi renouveler notre conception de ce qu'est un compte rendu *objectif*. L'adjectif ne renvoie pas ici aux faits indiscutables (avec leurs prétentions à l'« objectivation » froide et désintéressée) mais aux sites actifs, intéressants et controversés où se construisent les faits disputés (*les matters of concern*). Il y a donc au moins deux façons pour un texte de prétendre à l'objectivité : soit par l'intermédiaire d'un style objectiviste — quand bien même il ne mettrait sous les yeux aucun objet ! —, soit par l'assemblage de nombreux *objecteurs* — même sans la moindre intention de parodier le style objectiviste...

4. Dans un livre par ailleurs fascinant sur l'écriture de l'histoire (*Histoire, rhétorique, preuve* [2003]), Carlo Ginzburg essaie encore de réconcilier les deux contraires que sont la rhétorique et la référence, sans saisir cette autre différence fondamentale.

C'est pourquoi je me permets de demander pourquoi les textes de sciences sociales sont souvent si mal écrits. J'y vois deux raisons : d'abord, parce que les chercheurs en sciences sociales croient devoir redoubler d'efforts pour imiter les écrits mal ficelés des scientifiques ; ensuite, parce que, *contrairement à ces derniers*, ils se gardent bien de convoquer dans leurs rapports des acteurs assez récalcitrants pour venir interférer avec leur écriture bâclée.

En effet, quel que soit leur manque de qualité littéraire, les chercheurs en sciences naturelles seront toujours forcés de prendre en considération au moins certaines des bizarreries de leurs objets récalcitrants. Mais, à l'inverse, il semble que seuls les sociologues du social — tout spécialement les sociologues critiques — soient capables de recouvrir complètement le comportement de leurs informateurs sous leur propre métalangage. Même si les scientifiques des sciences dites dures se donnent un mal fou pour être aussi illettrés que possible, les faits disputés inondent leurs écrits de si belle manière qu'ils finissent par transformer des articles prétendument ennuyeux de physique, de biologie et d'histoire naturelle en de fascinants opéras — comme l'ont si bien montré les études littéraires sur l'écriture scientifique⁵. Les sociologues, quant à eux, parviennent très souvent, au prix d'immenses efforts, à être ennuyeux pour de bon ! Paradoxalement, il semble qu'il faille traiter les humains avec beaucoup plus de délicatesse que les non-humains parce qu'il est *plus difficile* d'enregistrer leurs nombreuses objections, les personnes ayant l'étrange faculté d'obéir à ce qu'on dit d'elles, ce qui n'est jamais le cas des objets matériels⁶. C'est peut-être là la seule véritable différence entre les sciences « dures » et les sciences « molles » ou plutôt « souples » : on ne peut jamais étouffer tout à fait la voix des non-humains, mais celle des humains, oui... Voilà pourquoi la question de ce qui fait un bon compte rendu revêt pour les sciences sociales une

5. Désormais, il existe une association scientifique, « Science and Literature », qui se consacre en partie à cette tâche. Voir sa publication *Configurations*.

6. Cela est d'autant moins surprenant que les *matters of fact* sont une invention politique, une sorte de citoyenneté idéale inventée au XVII^e siècle afin de convoquer l'assemblée de la nature. Les humains peuvent vouloir se conformer à ce rôle politique, mais pourquoi les non-humains le feraient-ils ? I. STENGERS, *La volonté de faire science* (1992) ; V. DESPRET, *Quand le loup habitera avec l'agneau* (2002).

importance beaucoup plus grande que pour les sciences naturelles. Si le fait d'introduire l'expression « compte rendu textuel » dans un discours de la méthode peut sembler de la dynamite, ce n'est pas parce qu'il fait voler en éclats les prétentions des chercheurs à l'objectivité : c'est parce qu'il détruit à jamais le droit des sociologues à mal écrire, sous le prétexte de rédiger « comme les vrais scientifiques ». Dans la mesure où les sociologues des sciences ont pu repérer à de nombreuses reprises la lente émergence de l'objectivité dans les écrits scientifiques, ils se sont libérés d'un grand fardeau : la pompe de la prose prétendue objectivante⁷. C'est parce qu'ils ne vivaient pas dans l'ombre d'une objectivité d'emprunt qu'ils ont pu explorer d'autres façons de rendre l'objet rétif à leurs comptes rendus écrits.

Mettre au premier plan la dimension textuelle des activités scientifiques n'est pourtant pas sans danger. En effet, pour les gens peu familiers avec la sociologie des sciences ou avec la sémiotique, dire d'un compte rendu que c'est un texte, c'est paraître confesser qu'il s'agit d'une « histoire », d'un « simple récit ». Contre cette attitude sceptique et blasée, j'utilise au contraire l'expression *compte rendu* pour désigner un texte qui a justement refusé de *laisser de côté* la question de sa véracité⁸. Je sais que je vais contre le sens commun. La tentation est forte, en effet, de confondre la notion de compte rendu et de « simple récit », et ce d'autant plus qu'on trouve même des chercheurs — si l'on peut utiliser pour eux ce terme honorable — pour affirmer que les sciences sociales ne génèrent « que » des récits, en ajoutant parfois : « comme en littérature »⁹. Un peu comme

7. On ne manquera probablement pas de dénoncer ici un autre exemple de mon chauvinisme envers la sociologie des sciences, mais notre domaine de recherches se caractérise par le fait que le jargon des sciences sociales en est remarquablement absent.

8. L'écho que trouve ce terme dans la notion d'« *accountability* » (le fait de rendre des comptes) chez Garfinkel mais aussi dans les « livres de comptes » ne me pose aucun problème, dans la mesure où le lien ténu mais essentiel entre la comptabilité et l'économie a constitué l'un des domaines les plus fertiles — et les plus inattendus — de la sociologie des sciences. Cf. A. DESROSIÈRES, *La politique des grands nombres* (1993) ; M. POWER, *Accounting and Science* (1995). Pour un cas encore plus étonnant, voir P. QUATTRONE, « Accounting for God » (2004).

9. Ceux dont il est question dans L. WATERS, *Enemies of Promise* (2004), ont souvent pris exemple sur le « postmodernisme » français, sans réaliser que les Français versés dans Bachelard et Canguilhem n'ont jamais pensé un instant étendre leurs arguments à la Science. En France, on peut être naïvement rationaliste et un déconstructionniste bon

des joueurs de football qui marqueraient un but contre leur propre camp, ces humanistes sophistiqués ont commencé à utiliser les mots « récits » et « discours » pour dire qu'il n'y a pas d'écriture véridique. Comme si l'absence d'un Texte absolu voulait dire que tous les textes sont *également* relatifs ! Et, bien sûr, tous ceux qui veulent dénigrer les sciences sociales ont sauté sur l'occasion, puisque c'est ce qu'ils n'avaient cessé de prétendre : « Les sociologues ne font que raconter des histoires ; il est temps que certains l'avouent enfin. » Or, affirmer que les sciences sociales rédigent des comptes rendus écrits est une chose (toutes les sciences de cette Terre font la même chose et c'est pour cela qu'elles se finissent toutes par un suffixe en -logie ou -graphie) ; mais ce lieu commun ne permet à personne de conclure qu'on ne peut écrire que des histoires *fictives*.

D'abord, une telle appréciation trahit une totale ignorance du dur labeur des auteurs de fictions. Ceux qui, en anthropologie, en sociologie ou dans les *cultural studies*, se targuent d'« écrire des récits fictifs » seraient bien inspirés de se montrer au moins aussi disciplinés, aussi captifs de la réalité, aussi obsédés par la qualité du texte que de bons écrivains. Ils ne voient pas que si les sciences sociales étaient de toute façon « des fictions », elles devraient se soumettre à des épreuves plus exigeantes encore que celles qu'ils attribuent aux sciences expérimentales. Si vous objectez : « Mais qu'est-ce qu'un bon écrivain ? », je vous demanderai : « Qu'est-ce qu'un bon scientifique ? » À ces deux questions, il n'existe pas de réponse toute faite.

Il y a plus grave : un compte rendu qui se satisfait d'être « une histoire » est un compte rendu qui a perdu sa principale source d'incertitude : il ne se soucie plus d'être précis, fidèle, intéressant ou objectif : il a abandonné tout projet de traduire les quatre sources d'incertitude que nous avons passées en revue jusqu'à présent. Et pourtant, aucun chercheur en sciences sociales ne peut se prendre pour un *scientifique* et éviter le *risque* d'écrire un rapport *vrai et complet* sur son sujet d'étude. Ce n'est pas parce que vous devenez attentifs à l'écriture que vous devez abandonner la recherche de la vérité. À l'inverse, ce n'est pas parce qu'un texte est fade et ennuyeux qu'il est fiable. Les sociologues

teint. Une fois transportées de l'autre côté de l'Atlantique, ces deux innocentes passions se transforment en une redoutable bombe binaire....

croient trop souvent qu'un « style objectif » — par quoi ils entendent d'habitude quelques trucs grammaticaux comme la forme passive, le « nous » de majesté, et de nombreuses notes de bas de page — parviendra miraculeusement à déguiser l'absence d'objets et d'objecteurs. La sauce épaisse du « style objectif » ne peut occulter très longtemps l'absence de viande ; mais si vous en avez la chair, alors vous pouvez à volonté choisir ou non de l'assaisonner...

Les comptes rendus textuels sont les laboratoires des sciences sociales et, si l'on doit se fier à ce parallèle, c'est justement *en raison* de la nature artificielle des laboratoires qu'on peut parvenir à l'objectivité — à condition d'être constamment et obsessionnellement attentif à la détection des artefacts. Par conséquent, affirmer qu'un rapport de sciences sociales est un compte rendu textuel ne veut pas dire que l'on souhaite affaiblir son rapport à la réalité mais, au contraire, que l'on souhaite *accroître* le nombre de précautions qu'il faut prendre, ainsi que les compétences exigées des enquêteurs. Comme on l'aura compris, je l'espère, depuis le début de ce livre, toute l'opération consiste à rendre la production d'objectivité plus difficile et non pas moins. Il n'y a aucune raison pour que les sociologues des associations abandonnent cette contrainte lorsqu'ils abandonnent la sociologie du social et lorsqu'ils introduisent dans la discussion cette cinquième source d'incertitude : le processus d'écriture propre à leurs enquêtes. En fait, c'est l'inverse : si le social est un fluide qui circule selon certaines modalités — le social n° 2 —, et non un arrière-monde que seul le regard désintéressé d'un savant extralucide peut percer à jour — le social n° 1 —, alors il peut être *transmis* par certains dispositifs bien choisis — *y compris* des textes, des rapports, des comptes rendus, ou des traceurs quelconques. Plus exactement : le social peut être transmis *ou ne pas l'être*. Comme cela arrive souvent pour les expériences de laboratoire, les comptes rendus textuels peuvent eux aussi échouer¹⁰.

À lire les sociologues du social on a trop souvent l'impression qu'ils essaient simplement de « fixer un monde sur le papier »,

10. Les épistémologues épris du principe de falsifiabilité de Popper seraient bien avisés de l'étendre au texte lui-même, et de rendre explicites les conditions sous lesquelles leur travail d'écriture peut lui aussi échouer.

comme si une telle activité ne risquait jamais d'échouer. Mais alors, comment pourraient-ils réussir ? Si l'on ignore ou, pire, si l'on dénie la médiation si traîtresse et si particulière de l'écriture, le monde qu'ils cherchent à saisir restera toujours invisible. Quels que soient les efforts qu'ils aient pu prodiguer au cours de leurs enquêtes pour être aussi rigoureux que possible, leur compte rendu textuel se soldera par un échec : rien, en effet, ne parviendra à faire miraculeusement sauter le réel dans le texte. Les sociologues des associations se livrent à une expérience bien différente. Pour eux la question devient la suivante : la matérialité d'un rapport écrit, d'une histoire, ou plutôt d'une fiction — il n'y a aucune raison dorénavant pour s'abstenir d'utiliser un terme si proche de la fabrication des faits —, peut-elle *prolonger un peu plus* l'exploration des connexions sociales ? Autrement dit, le sort du compte rendu écrit est en continuité avec celui de tous les médiateurs et non pas — comme avec l'autre école — en complète rupture. Une chaîne n'est jamais plus forte que son maillon le plus faible : si le social est une série de traces, alors on peut le *re-tracer* ; s'il est une assemblée, on peut le *ré-assembler*. Alors qu'il n'existe aucune continuité matérielle entre la société du sociologue et son compte rendu textuel — d'où les contorsions sur la méthode, la vérité et l'engagement politique —, on peut mettre en *continuité* ce que fait le social — au sens n° 2 — et ce que peut faire un texte — du moins un *bon* texte.

Mais qu'est-ce qu'un réseau, à la fin ?

Comment définir un bon texte ? Ce qui nous préoccupe ici n'est pas le beau style. Quelle que soit l'attention que nous mettons à écrire, nous resterons toujours, hélas, de simples sociologues ; nous ne serons jamais capables que d'imiter de loin le talent des écrivains, des poètes, des auteurs de théâtre et de roman. Nous avons donc besoin d'une pierre de touche moins délicate. Chose étrange, c'est précisément la recherche de cette pierre de touche qui va nous aider à définir enfin le terme le plus déroutant de tous ceux que nous avons utilisés jusqu'ici. Je dirais qu'un bon compte rendu est un compte rendu qui *trace un réseau*.

Une précision terminologique au sujet des réseaux

Le terme de « réseau » est si ambigu que nous aurions dû l'abandonner il y a bien longtemps même si nous l'utilisons dans une tradition qui ne devrait pas être confondue avec deux autres directions de recherches. L'une est, bien entendu, celle qui se réfère à des réseaux techniques : réseau électrique, ferroviaire, canalisations, internet, etc. La seconde est utilisée en sociologie des organisations pour introduire une différence entre les organisations, les marchés et les États (R. Boyer, « The Rediscovery of Networks — Past and Present — An Economist's Perspective » [2004]). Dans ce cas, les réseaux constituent une façon informelle d'associer des agents humains (M. Granovetter, « Economic Action and Social Structure : The Problem of Embeddedness » [1985]).

Lorsque M. Castells utilise le terme (M. Castells, *La société en réseaux* [2001]), les deux acceptions se trouvent confondues puisque le réseau devient un mode d'organisation privilégié grâce à la portée même des technologies de l'information. C'est aussi en ce sens que L. Boltanski et E. Chiapello l'utilisent pour définir une nouvelle tendance du mode de production capitaliste (L. Boltanski et E. Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* [1999]).

Mais l'autre tradition, à laquelle nous nous sommes toujours référés, est celle de Diderot dans *Le rêve de d'Alembert* (1769), qui compte vingt-sept occurrences du terme « réseaux ». C'est là que l'on peut trouver une variété très particulière de matérialisme actif et distribué dont Deleuze, à travers Bergson, est le représentant le plus récent¹¹. Voici un exemple :

« Bordeu. — Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci. Une femme tomba à la suite d'une couche dans l'état vaporeux le plus effrayant ; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher ; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle tantôt c'était le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte ; on la

11. Sur la philosophie réticulaire de la nature chez Diderot, cf. W. ANDERSON, *Diderot's Dream*, 1990.

portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie ; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui semblait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets ; elle la sentait arriver » (Diderot [1769] 1976).

Il est clair que le terme « réseau » n'a rien à voir avec le sens n° 1 du mot social, qu'il ne se limite pas aux liens humains et se rapproche de la définition de la « société » et des « rayons imitatifs » chez Tarde (B. Karsenti, « L'imitation : Retour sur le débat entre Durkheim et Tarde » [2002]).

J'entends par là une chaîne d'actions où chaque participant est traité à tous égards comme un médiateur. Pour le dire très simplement : un bon compte rendu, dans notre optique, est un récit, une description ou une proposition dans lesquels tous les acteurs *font quelque chose* au lieu, si j'ose dire, de rester assis à ne rien faire, de transporter des effets sans les transformer. Chaque maillon du texte peut devenir une bifurcation, un événement, ou l'origine d'une nouvelle traduction. Dès que les acteurs sont traités non plus comme des intermédiaires, mais comme des médiateurs, ils rendent le mouvement du social visible aux yeux du lecteur. Grâce aux procédés d'écriture, aussi nombreux et inventifs qu'on voudra, le social peut ainsi redevenir cette entité circulante — le social n° 2 —, et non plus la liste toujours répétée des entités déjà répertoriées dans les définitions antérieures de la société¹². Dans notre version des sciences sociales, un texte est donc un test, ou plutôt le test crucial, qui porte a) sur le *nombre* d'acteurs que l'auteur est capable de traiter en médiateurs, et b) sur la distance le long de laquelle il parvient à *mener* le social rendu de nouveau visible aux yeux des lecteurs.

Ainsi, le réseau ne désigne pas une chose qui se trouverait là et qui aurait vaguement la forme d'un ensemble de points interconnectés, comme le « réseau » téléphonique, le « réseau » autoroutier ou le « réseau » des égouts. Ce n'est rien d'autre qu'*un indicateur de la qualité d'un texte* rédigé au sortir d'une enquête

12. C'est ce qu'on appelle des « objets de valeur ». Cf. A.J. GREIMAS, *Sémantique structurale* (1968 [1986]) et son étude sur *Maupassant, la sémiotique du texte* (1976).

sur un sujet donné¹³. Un réseau qualifie le degré d'objectivité d'un récit, c'est-à-dire la capacité de chaque acteur à *faire faire* des choses inattendues aux autres acteurs. Un bon texte met au jour des réseaux d'acteurs lorsqu'il permet à celui qui l'écrit de tracer un ensemble de relations définies comme autant de traductions.

À l'inverse, comment définir un mauvais compte rendu textuel ? Dans un mauvais texte, seule une poignée d'acteurs seront désignés comme les causes de tous les autres, lesquels n'auront d'autre fonction que de servir d'arrière-plan ou de relais pour des séries causales. Ils auront beau gesticuler pour faire office de personnages, ils n'auront aucun rôle dans le scénario, puisqu'ils n'agiront pas (souvenons-nous que si un acteur n'introduit aucune différence, ce n'est pas un acteur). Se contenter de véhiculer une force venue d'ailleurs et simplement transportée d'un point à un autre ne suffit donc pas à engendrer des acteurs. Un mauvais compte rendu réduit les traductions à de simples déplacements sans transformation ; il ne fait que transporter des causalités à travers de simples intermédiaires. Ainsi est sûrement mauvais un compte rendu qui n'a pas été produit d'une manière originale, *ajustée* à ce cas et à lui seul, rendant compte à des lecteurs particuliers de l'existence d'informateurs particuliers¹⁴. Il est standard, anonyme, général ; il ne s'y passe rien ; on n'y trouve que des clichés reprenant ce qui a déjà été assemblé sous la forme *passée* du social.

C'est à ce niveau que le contraste littéraire entre la sociologie de l'acteur-réseau et la sociologie du social — et, mieux encore, la sociologie critique — est le plus accentué. Aux yeux de la première, un compte rendu composé de quelques causes globales qui engendrent une masse d'effets sera considéré comme un compte rendu faible et impuissant, qui se borne à répéter et à transporter une force sociale déjà assemblée, sans chercher à savoir de quoi elle est faite et sans trouver les véhicules supplémentaires qui permettraient de les transporter. Le

13. En ce sens, c'est l'équivalent de la notion d'« adéquation unique » que l'on trouve chez les ethnométhodologues, à la différence que la notion de compte rendu a été enrichie sous la forme de « compte rendu *textuel* ».

14. Dire que c'est un acteur-réseau veut dire qu'il est spécifique, qu'on rend visibles les principes de son expansion, et qu'on s'est acquitté en totalité du prix de son déploiement.

texte a beau invoquer des kyrielles d'agents sociaux, c'est comme si rien ne se passait, puisque le principe de leur assemblage reste inconnu et le prix de leur expansion n'a pas été payé. Quelle que soit leur figuration, ils n'agissent pas. Dans la mesure où le texte n'a pas permis de tracer le ré-assemblage de nouveaux agrégats, *tout se passe comme si le monde social n'avait pas accédé à l'existence*. Et, bien que la définition courante du social semble s'afficher partout — le social n° 1 —, *notre* définition du social n'a pu faire son apparition. À l'inverse, la définition courante du social doit d'abord disparaître pour que nous puissions retracer la nôtre — le social n° 2. Il est difficile d'imaginer un contraste plus saisissant : *ou la société, ou un réseau*.

La notion de réseau permet ainsi pour nous de vérifier la quantité d'énergie, de mouvement et de spécificité que nos comptes rendus d'expérience sont parvenus à saisir. Le réseau est un concept, et non une chose ; c'est un outil qui aide à décrire quelque chose, et non ce qui est décrit. Pour emprunter à l'histoire de l'art une comparaison, il entretient avec le sujet traité la même relation que le quadrillage de la perspective entretient avec un tableau figuratif : les lignes que le peintre esquisse en premier vont en effet lui permettre de projeter ensuite un objet tridimensionnel sur la surface à deux dimensions de la toile ; mais elles ne sont pas *ce qu'il* faut peindre, seulement ce qui a permis au peintre, avant qu'il les efface ou les recouvre, de donner l'impression de profondeur en trois dimensions sur une surface en deux dimensions. De la même façon, un réseau n'est pas *ce qui* est représenté dans le texte, mais ce qui prépare le texte à prendre le relais des acteurs considérés comme des médiateurs. C'est pourquoi il est très possible de rendre compte en termes d'acteur-réseau de sujets qui n'ont aucunement la forme d'un réseau au sens technique du terme — une symphonie, une législation, un rocher ramené de la lune, une gravure — et, malheureusement, à l'inverse, on peut parfaitement écrire à propos de réseaux techniques — télévision, téléphones, satellites, réseau commercial — sans fournir le moins du monde un bon compte rendu en termes d'acteur-réseau.

On m'objectera que j'exagère quelque peu d'utiliser le mot « réseau » pour définir la qualité littéraire d'un compte rendu. Je concède qu'il ne ressemble pas à d'autres termes que j'ai pu utiliser jusqu'ici, tels que groupe, acteur, actant, fluide ou

non-humain, délibérément choisis en raison de leur absence totale de signification. Celui-ci, au contraire, est beaucoup trop riche ! Si une certaine confusion a pu avoir lieu — et c'est entièrement de notre faute —, c'est parce que certains objets précédemment décrits par notre sociologie étaient des réseaux au sens technique du terme (la métrologie, le métro, les téléphones), et parce que, lorsque ce terme fut introduit il y a vingt-cinq ans, Internet n'avait pas encore frappé — pas plus qu'Al-Qaida... Si bien que le mot « réseau » constituait alors une nouveauté qu'il était loisible d'opposer à « société », « institution », « culture », « champs », etc., autant de notions souvent conçues comme des surfaces, des chaînes de causalités alignant des faits indiscutables les uns derrière les autres. Aujourd'hui, cependant, les réseaux sont devenus la règle, et les surfaces l'exception : la notion a donc perdu de son tranchant. Et pourtant il faut bien faire émerger le contraste entre ce qui fait proliférer les médiateurs — le réseau au sens de l'acteur-réseau — et ce qui transporte sans effort apparent des ensembles stabilisés d'intermédiaires — le réseau au sens banal ¹⁵.

Quel que soit le terme que nous retenons, il faut qu'il puisse désigner des flux de traductions. Pourquoi ne pas utiliser le terme « réseau », puisqu'il est déjà établi et dorénavant solidement relié par un trait d'union au mot « acteur » tel que je l'ai précédemment redéfini ? De toute façon, en dehors de l'usage, aucun vocable n'est adéquat. Par ailleurs, la métaphore matérielle initiale, celle de Diderot, recouvre trois aspects importants que je veux maintenir en recourant à cette expression : a) un ensemble de points se trouvent connectés, ces connexions sont physiquement traçables, on peut les suivre empiriquement ; b) entre les connexions il y a des *vides*, comme le sait tout pêcheur qui jette son filet à l'eau ¹⁶ ; c) entretenir ces connexions entraîne une dépense, un effort, comme le sait tout pêcheur qui répare son filet sur le quai.

15. Si je me fiais au jargon et si *worknet* ou *action net* avaient une chance de prendre, je les proposerais comme substituts afin de souligner l'opposition entre les réseaux techniques (*networks*) et les *worknets*, ceux-ci permettant au sociologue de comprendre ceux-là. L'expression « *action nets* » est proposée par B. CZARNIAWSKA, « On Time, Space, and Action Nets » (2004).

16. Cet argument deviendra encore plus important à la fin de la seconde partie, lorsque nous aurons affaire à la notion de « plasma », p. 348. Le vide est un indice essentiel lorsqu'on longe les rares conduits où circule le social.

Si l'on veut que ce terme soit conforme à nos intentions, il nous faut ajouter une quatrième caractéristique qui, je le concède, bouscule quelque peu la métaphore initiale : nos réseaux ne sont pas fait de câbles de nylon, de mots, ou de quelque substance durable ; ils ne sont que la trace que laisse derrière lui le déplacement d'un véhicule, d'une traduction, d'une circulation. Autrement dit, vous pouvez suspendre vos filets à poisson pour qu'ils sèchent, mais vous ne pouvez pas suspendre un acteur-réseau sur une corde à linge...

La faiblesse de la notion de réseau est en partie due au fait qu'elle a donné lieu à des représentations visuelles assez pauvres. La représentation graphique des réseaux, perçus comme des embranchements rayonnants d'où partent des lignes qui les relie à d'autres points qui ne sont eux-mêmes rien d'autre que de nouvelles connexions, a fourni un équivalent grossier mais fidèle de ces associations¹⁷. Elle avait pour avantage de définir la spécificité non pas en termes de contenu substantiel, mais à travers une liste d'associations : plus un point est connecté, plus il est individualisé. Ces graphiques avaient cependant l'inconvénient d'être sommaires d'un point de vue visuel, et de ne pouvoir appréhender les mouvements. Pourtant, ces limites possèdent un avantage certain : la pauvreté de la représentation graphique empêche l'enquêteur de confondre son infralangage avec les riches objets ainsi représentés ; la carte n'est pas le territoire. Au moins ne court-on pas le risque d'imaginer que le monde se compose de points et de lignes, tandis que les sociologues du social semblent trop souvent croire que le monde est fait de groupes sociaux, de sociétés, de cultures, de règles, alors que ces termes désignent le plus souvent les dispositifs de représentation graphique qu'ils ont mis au point pour donner sens à leurs données.

En tout cas, pour apprendre à tracer un acteur-réseau, il faut ajouter, aux nombreuses traces laissées par le fluide social, cette

17. C'est le cas des premiers outils Leximappe dans M. CALLON, J. LAW et A. RIP, *Mapping the Dynamics of Science and Technology* (1986). Il existe pourtant aujourd'hui de nombreux autres dispositifs graphiques. Cf. A. CAMBROSIO, P. KEATING et A. MOGOUTOV, « Mapping Collaborative Work and Innovation in Biomedicine » (2004). Considérée comme une représentation, cette vision du réseau est naïve ; conçue comme une théorie, elle constitue une aide formidable à l'abstraction. Pour un des premiers usages auxquels elle a donné lieu, cf. G. TEIL, « Candide » (1991).

nouvelle source de médiateurs : le compte rendu écrit, qui va permettre ou non de rendre le social à nouveau visible. Dans un compte rendu en termes d'acteur-réseau, la proportion relative des médiateurs vis-à-vis des intermédiaires augmente. J'appelle une telle description un compte rendu *risqué*, dans la mesure où il peut très bien échouer — il échoue d'ailleurs la plupart du temps — puisqu'il ne peut *écarter ni l'artificialité complète de l'entreprise, ni son ambition de parvenir à la précision et à la véracité*. Quant à sa pertinence politique et à l'utilité qu'il peut avoir pour les acteurs eux-mêmes, elles sont moins certaines encore, comme nous le verrons en conclusion. Autrement dit, toute la question est de savoir si l'événement du social peut s'étendre jusqu'à l'événement de la lecture pour le lecteur à travers la médiation d'un texte. Tel est le prix à payer pour parvenir à l'objectivité — terme que j'aimerais redéfinir comme le rassemblement virtuel des producteurs d'objections.

Retour aux fondamentaux : une liste de carnets

À ce stade, la meilleure façon de procéder et de se nourrir de cette cinquième source d'incertitude est tout simplement de tenir un journal de tous nos mouvements, y compris de ceux qui concernent la production même du compte rendu. Ce n'est ni pour les beaux yeux de la réflexivité épistémique, ni par une sorte d'indulgence narcissique, mais parce que désormais *tout fait partie des données* : tout, depuis le premier coup de téléphone à un informateur potentiel, le premier rendez-vous avec le directeur de thèse, les premières corrections qu'un client a apportées à un projet de financement, le premier usage d'un moteur de recherche, la première liste d'éléments à cocher dans un questionnaire. Conformément à la logique de notre intérêt pour les rapports et la comptabilité écrite, il peut être utile d'énumérer les différents carnets qu'il faut tenir à jour — et peu importe désormais qu'ils soient manuels ou numériques¹⁸.

Le premier carnet devra faire office de *carnet de bord* de l'enquête. C'est la seule façon de documenter les transformations

18. J'utilise le terme de « carnets » de façon plutôt métaphorique, puisqu'ils peuvent aujourd'hui prendre la forme de fichiers, de films, d'interviews ou de sites web.

que l'on subit en se déplaçant au cours des terrains. Les rendez-vous, les réactions des autres vis-à-vis de l'enquête, la surprise éprouvée face à l'étrangeté du terrain, etc., tout cela devra être consigné aussi régulièrement que possible. Sans cela, on perdra de vue l'expérience artificielle qui consiste à aller sur le terrain et à se mettre en présence d'une nouvelle situation. Il faut que, même des années plus tard, il soit possible de savoir comment l'étude a été conçue, quelles personnes ont été rencontrées, quelles sources ont été consultées, etc., le tout étant précisément daté.

Il faut consacrer un second carnet à la collecte de l'information, de telle sorte qu'il soit possible de classer toutes les entrées par ordre chronologique *tout en* les rassemblant dans des catégories destinées à évoluer vers des fichiers et des sous-fichiers de plus en plus raffinés. Il existe aujourd'hui de nombreux logiciels qui satisfont cette exigence contradictoire, mais les anciens comme moi ont énormément appris du travail ennuyeux consistant à reporter des données sur des fiches bristol... Quelle que soit la solution retenue, le passage d'un cadre de référence à l'autre se trouve grandement facilité si les données peuvent rester inaltérées tout en étant susceptibles d'être reclassées de multiples façons. C'est la seule manière de procéder pour qu'elles soient aussi flexibles et articulées que la question qu'il s'agit d'affronter.

Il faut toujours avoir à portée de main un troisième carnet, destiné aux essais d'écriture *ad libitum*. On ne saurait parvenir à déployer de façon adéquate des imbroglios complexes sans un flot continu d'esquisses et de brouillons. Il serait maladroit de croire que le travail se divise en une première période, au cours de laquelle on se contenterait d'accumuler des données, suivie d'une seconde, au cours de laquelle on commencerait à écrire. La rédaction d'un rapport est une affaire trop risquée pour se plier à une distinction entre l'enquête et la rédaction. Ce qui se sort spontanément du clavier d'ordinateur, ce sont des généralités, des clichés, des définitions à tout faire, des comptes rendus remplaçables, des idéal-types, des explications puissantes, des abstractions, bref, les matériaux qui permettent de rédiger sans le moindre effort les textes de la sociologie du social¹⁹. Pour

19. Voir d'utiles précisions sur ce point dans H.S. BECKER, *Les ficelles du métier* (2002).

contrer cette tendance, il faut redoubler d'efforts pour enrayer cette écriture automatique. Il n'est pas plus facile de découvrir le bon compte rendu que de savoir quel est, dans une expérience de laboratoire, le bon protocole. Mais les idées, les paragraphes, les métaphores et les astuces littéraires peuvent surgir de façon inattendue au cours d'une étude ; si on ne leur réserve pas une place ou un débouché, ils seront perdus ou, pire, ils viendront gâcher le dur labeur d'accumulation des données en mélangeant le métalangage des acteurs et celui de l'observateur. C'est par conséquent une bonne habitude que de réserver un espace séparé aux nombreuses idées susceptibles de nous passer par l'esprit, même si elles ne trouveront un usage que des années plus tard.

Il n'est pas mauvais non plus de tenir soigneusement un quatrième type de carnet de bord pour consigner les effets que le compte rendu rédigé a produits sur les acteurs dont le monde a été déployé ou unifié. Cette seconde expérience, qui s'ajoute au travail de terrain à proprement parler, est décisive si l'on veut évaluer la façon dont un compte rendu contribue à assembler le social. L'étude peut bien être terminée, mais l'expérience continue : le nouveau compte rendu ajoute son action performative à toutes les autres, ce qui produit aussi des données. Cela ne veut pas dire que ceux qui ont fait l'objet de l'étude ont le droit de censurer ce que l'on a écrit à leur propos, ni que le sociologue s'arroge le privilège formidable d'ignorer ce que ses « informateurs » rétorquent au déploiement des forces invisibles qui les font agir. Cela signifie plutôt qu'une nouvelle négociation s'engage pour décider des ingrédients qui entreront ou non dans la composition du monde commun²⁰. Dans la mesure où un compte rendu risqué peut ne s'avérer pertinent que beaucoup plus tard, il faut soigneusement conserver les traces qu'il laisse dans son sillage.

Le lecteur sera peut-être déçu de voir que les grandes questions que nous avons étudiées jusqu'à présent sur la formation des groupes, les formes d'existence qui nous font agir, la métaphysique et l'ontologie doivent être abordées à l'aide de

20. Dans le cas de l'expérience menée par la sociologie des sciences, il n'y a qu'à voir le laps de temps qui s'est écoulé entre les premières publications et la « guerre des sciences ». Et pourtant, comme je l'ai montré dans le chapitre précédent, toute cette expérience serait passée par pertes et profits si elle n'avait pas été minutieusement consignée.

ressources aussi prosaïques que des petits carnets qu'il faut avoir sur soi pendant la procédure totalement artificielle du travail de terrain et des enquêtes. Mais il a été averti au préalable : il n'y a rien à découvrir de plus grandiose, et il n'existe pas de raccourci. Après tout, Archimède n'avait besoin que d'un point fixe pour soulever le monde ; Einstein n'équipa ses observateurs que d'une règle et d'un chronomètre, pourquoi aurions-nous besoin d'un équipement plus lourd pour ramper à travers les conduits sombres et étroits tracés par des termites aveugles ? Si vous ne souhaitez pas prendre de notes et vous appliquer à les écrire, la sociologie n'est pas pour vous : ce sont les seules façons d'accéder à un peu plus d'objectivité. Si l'on me dit que ces comptes rendus textuels ne sont pas « suffisamment scientifiques », je répliquerai en disant que s'ils n'ont pas l'air scientifiques, parce qu'ils diffèrent des clichés véhiculés par cet adjectif, ils sont susceptibles d'être rigoureux selon la seule définition qui m'intéresse ici : ils s'efforcent d'appréhender avec la plus grande précision possible des objets récalcitrants à travers un dispositif artificiel, même si cette entreprise peut très bien se révéler vaine. Si seulement une fraction de l'énergie dépensée dans les sciences sociales pour commenter nos éminents prédécesseurs était convertie en description de terrain ! Comme nous l'a appris Garfinkel : il s'agit toujours de pratiques « *all the way down* ».

Déploiement, non pas critique

Allonger de façon désordonnée le compte rendu désordonné d'un monde désordonné apparaîtra difficilement comme une activité grandiose. Mais nous ne recherchons pas la grandeur : le but est de produire une science du social qui soit adaptée à la spécificité du social, tout comme les autres sciences ont dû mettre au point des stratagèmes nouveaux et artificiels afin de capturer fidèlement les phénomènes qu'elles souhaitaient saisir. Si le social est quelque chose qui circule et qui ne devient visible que lorsqu'il se reflète à travers la concaténation de médiateurs, c'est cela que nos comptes rendus textuels doivent répliquer, cultiver, induire et exprimer. Le travail consiste à *déployer* les acteurs *en tant que* réseaux de médiations — d'où le trait d'union

dans l'expression « acteur-réseau ». Le déploiement n'est pas la même chose qu'une « simple description », ni que le « dévoilement » des « forces sociales à l'œuvre » derrière les acteurs ; il ressemble plutôt à l'amplification d'un petit échantillon d'ADN par la méthode dite PCR ²¹.

Et d'ailleurs qu'y a-t-il de mal avec les « simples descriptions » ²² ? Un bon texte n'est jamais un portrait sans médiations de ce qu'il décrit — pas plus qu'un portrait, du reste ²³. Il s'inscrit toujours dans une expérience artificielle visant à répliquer et à accentuer les traces déclenchées par des épreuves au cours desquelles les acteurs deviennent des médiateurs, ou les médiateurs se transforment en intermédiaires fiables. De toute façon, rien n'est moins naturel que d'aller sur le terrain pour y devenir aussi invisible qu'une mouche sur un mur, distribuer des questionnaires, dessiner des cartes, exploiter des archives, enregistrer des entretiens, jouer le rôle d'un observateur participant, compiler des statistiques, ou s'embarquer sur Google afin de trouver son chemin sur Internet. Décrire, inscrire, raconter et écrire des rapports de fin d'enquête sont des opérations aussi peu naturelles, aussi complexes et aussi exigeantes que de disséquer des drosophiles ou d'envoyer un télescope dans l'espace. Si les expériences de Faraday vous semblent étranges et artificielles, qu'en est-il des expéditions ethnographiques de Lévi-Strauss ? Si vous trouvez que le laboratoire de Lord Kelvin est artificiel, *quid* de Marx rédigeant des notes de bas de page dans la British Library ; de Freud demandant à des gens de se laisser aller aux associations d'idées sur son divan viennois ; ou de Howard Becker apprenant le jazz afin de pouvoir prendre des notes sur les musiciens de jazz ? Le simple fait de consigner quelque chose sur papier représente déjà une immense transformation, qui exige autant d'adresse et d'artifice que de peindre un paysage ou de provoquer une réaction biochimique complexe. Aucun chercheur

21. Cf. J. LAW, *After Method* (2004), p. 112. Voir aussi la terminologie utilisée par Mol (« *enactment* ») et Cussins (« chorégraphie ») dans C. CUSSINS, « Ontological Choreography » (1996).

22. La notion utile de « description riche » a le mérite d'attirer l'attention sur les détails, mais pas nécessairement sur le style. La « richesse » devrait aussi inclure la question : « Ai-je assez assemblé ? » et, de plus, conférer une signification politique au terme « assemblage », comme nous le verrons en conclusion.

23. Cf. J.L. KOERNER, *The Moment of Self-Portraiture* (1997).

ne devrait se sentir humilié de s'en tenir à la description : elle est, au contraire, la plus haute et, surtout, la plus rare des réalisations.

Malgré cela, je crains qu'on ne trouve pas suffisant de s'en tenir à la description, tant que nous ne lui avons pas « ajouté » cette autre chose que l'on appelle souvent une « explication » de ce qui a été décrit. Et pourtant, l'opposition entre description et explication appartient, elle aussi, à ces fausses dichotomies qu'il conviendrait d'abandonner — surtout lorsque ce sont les « explications sociales » qu'on veut tirer hors de leurs maisons de repos... Soit les réseaux qui rendent possible une situation donnée sont pleinement déployés — et, dans ce cas, ajouter une explication serait superflu —, soit nous « ajoutons une explication » qui fera intervenir un autre acteur ou un autre facteur, auquel cas cela signifie qu'il faut *étendre* la *description* un peu plus loin. Autrement dit, si une description a besoin d'une explication, c'est une mauvaise description ! La seule exception concerne les situations relativement stables où certains acteurs jouent en effet le rôle d'intermédiaires pleinement déterminés — et par conséquent pleinement « expliqués » — et, dans ces cas simples, en effet, le cadre traditionnel, pré-relativiste, suffit tout à fait. S'il faut être si méfiant envers les explications « ajoutées » à la description, c'est parce qu'elles fournissent l'occasion à la sociologie du social d'introduire subrepticement ses causes redondantes. Dès qu'un site donné est replacé « à l'intérieur d'un cadre de référence », tout devient beaucoup trop vite rationnel, les explications commencent à affluer trop facilement. Le danger est d'autant plus grand que c'est souvent le moment que choisissent les sociologues critiques, toujours à l'affût, pour prendre le contrôle des explications sociales et remplacer les objets dont il s'agit de rendre compte par des « forces sociales » à tout faire, que les acteurs seraient trop niais pour voir ou dont ils ne pourraient supporter le dévoilement. Il en va donc des sciences sociales comme des « rapports protégés » : s'en tenir strictement à la description garantit contre le risque de transmettre des explications....

Là encore, les sciences sociales sont victimes de leur propre effort pour se conformer à une vision faussée des sciences naturelles, comme si la description était toujours trop particulière, trop idiosyncrasique, trop localisée. Et pourtant, contrairement

au proverbe scolastique, il n'y a de science que du particulier²⁴. S'il faut établir des connexions entre des sites, cela doit se faire à travers *plus* de descriptions, et non en s'embarquant soudain sur des véhicules tout-terrain comme la Société, le Capitalisme, l'Empire, les Normes, l'Individualisme, les Champs, et ainsi de suite. Un bon texte devrait provoquer chez un bon lecteur la réaction suivante : « Plus de détails, s'il vous plaît, je veux plus de détails. » Dieu est dans les détails, comme tout le reste — y compris le Diable ! C'est le caractère même du social que d'être spécifique. Tout le jeu consiste à viser non pas la réduction, mais l'irréductibilité. Comme Gabriel Tarde ne se lasse jamais de le dire : « Exister, c'est différer. »

On l'aura compris, « déployer » signifie que, dans le rapport qui conclut l'enquête, le nombre d'acteurs augmente ; l'éventail d'actants s'élargit ; le nombre d'objets qui contribuent à stabiliser les groupes et les agences est multiplié ; les controverses portant sur les faits disputés sont enfin cartographiées. Seuls ceux qui n'ont jamais essayé d'écrire sur les médiateurs plutôt que sur les intermédiaires diront que c'est là une tâche aisée, quelque chose qui se résume à la « simple description ». Pour nous, au contraire, chaque nouvel objet exige au moins autant d'inventivité qu'une expérience menée en laboratoire — et la réussite y est tout aussi rare. Si nous y parvenons — ce qui n'est pas automatique et ce qui ne s'obtient pas simplement en ajoutant « docteur en sociologie » au bas d'une signature —, un bon compte rendu fera sortir le social d'une *performance*, au sens où certains participants, à travers la médiation controversée de l'auteur, seront *assemblés* ou *rassemblés*. Un tel résultat, malgré les apparences, est loin d'être négligeable.

Le problème est que les sociologues passent trop souvent de l'*hubris* — chacun d'entre eux rêvant d'être le Newton des sciences sociales ou le Lénine du changement social — au désespoir : ils se reprochent de simplement accumuler des rapports, des récits et des statistiques que « personne ne lit ». Mais le choix

24. Les monographies en sciences sociales sont l'une des contributions de G. TARDE, *Les lois sociales* (1999 réédition). Dans la vision générale des sociétés qui est celle de Tarde, les sociétés humaines se distinguent par le fait qu'elles mobilisent un petit nombre d'agents, contrairement à la biologie ou à la physique qui ont affaire à des millions, voire des milliards d'éléments. C'est donc bien à la particularité et non à la généralité que renvoie le fait d'être en présence du social — n° 2.

entre la maîtrise totale et le manque de toute pertinence est un choix superficiel. Désespérer de ses propres textes n'a pas plus de sens que de vouloir, lorsqu'on est responsable d'un laboratoire de chimie, être utile aux médecins. Comme toujours, se rendre pertinent pour d'autres, c'est le résultat d'un travail très particulier d'intéressement. Un rapport est intéressant ou non en fonction de la quantité de travail investie dans le but d'intéresser, c'est-à-dire de le placer entre les besoins, les désirs, les volontés d'autres agents²⁵. Or, rien ne prouve *a priori* que la sociologie ne soit pas intéressante pour d'autres ; pourquoi partir perdant ? Au contraire, c'est ce que révèle le cumul des cinq sources d'incertitude que nous avons passé en revue : De quoi le social est-il fait ? Qu'est-ce qui agit lorsque nous agissons ? À quel type de regroupement appartenons-nous ? Que voulons-nous ? Quel type de monde sommes-nous prêts à partager ? Toutes ces questions ne sont pas soulevées uniquement par les chercheurs, mais aussi par ceux qu'ils étudient. Et s'il est arrogant de penser que nous, les sociologues, connaissons la réponse dissimulée aux acteurs, il serait stupide de croire que eux, les fameux « zacteurs-zeux-mêmes », la connaissent. Le fait est que *personne* n'a les réponses — et c'est pourquoi elles doivent être mises en scène, stabilisées et révisées par cette collectivité virtuelle qui ne peut être convoquée que par des sciences sociales énergiques et constamment rafraîchies²⁶. Ceux qui se désespèrent de leur inutilité ne comprennent pas que les sciences sociales sont indispensables au travail de réassemblage du social. Sans elles, nous ne saurions pas ce que nous avons en commun, nous ne connaîtrions pas les liens qui nous associent, nous n'aurions aucun moyen de savoir comment vivre dans le même monde.

Par conséquent, devant l'ampleur de la tâche, tout artifice visant à découvrir les réponses à ces questions sera le bienvenu, y compris cette modeste contribution que peut apporter le document d'un sociologue. L'échec n'est pas plus sûr que la réussite et il vaut certainement la peine d'essayer. C'est précisément parce que les cinq sources d'incertitude sont enchâssées les unes

25. La sociologie des sciences a étudié bien des stratégies de pertinence propres aux sciences dures et nombre de leurs échecs. Cf. M. CALLON, *La science et ses réseaux* (1989) ; J. LAW, *Aircraft Stories. Decentering the Object in Technoscience* (2002).

26. C'est le sens même de l'enquête en science sociale pour ce pragmatiste qu'est John Dewey, voir par exemple J. DEWEY, *Experience and Nature* (1958).

dans les autres qu'un rapport écrit par un modeste collègue qui ne porte même pas de blouse blanche peut faire une différence. Rien ne prouve en effet qu'il ne peut pas offrir une mise en scène provisoire des connexions qu'il est parvenu à déployer ni fournir un site artificiel (le compte rendu textuel risqué) susceptible de répondre pour un auditoire particulier à la question du monde commun. Rassemblés autour du « laboratoire » textuel, les auteurs comme les lecteurs peuvent commencer à rendre visibles les deux mécanismes que nous apprendront plus tard à distinguer : celui qui porte sur le nombre d'entités à prendre en compte — combien sommes-nous ? ; celui qui porte sur l'unification du monde à habiter — pouvons-nous cohabiter²⁷ ? Bien sûr, ce n'est qu'un texte fait de feuilles de papier maculées par un jet d'encre ou brûlées par un rayon laser ; mais, en même temps, il s'agit d'une précieuse petite institution qui représente, ou plus exactement qui présente à *nouveau* le social à tous ses participants, qui le *performe*, qui lui donne une forme. Ce n'est peut-être pas beaucoup, mais demander plus signifie souvent qu'on se contentera de moins. Beaucoup de « puissantes explications » peuvent se révéler moins convaincantes que des explications plus faibles.

S'inquiéter de l'efficacité potentielle des textes sociologiques revient à afficher soit un manque de modestie soit un manque d'ambition. À tout prendre, le succès de la diffusion mondiale des sciences sociales est au moins aussi frappant que l'expansion des sciences naturelles et des dispositifs technologiques. Peut-on surestimer le changement que représente le fait, pour chacun d'entre nous, d'appartenir désormais à un « genre », grâce aux textes écrits par les chercheuses féministes ? Que saurions-nous au sujet de l'« Autre » sans les comptes rendus des anthropologues ? Qui pourrait se mesurer à son passé sans les archéologues et les historiens ? Qui pourrait naviguer sans les géographes ? Qui aurait un inconscient sans les psychologues ? Qui saurait qu'il y a réalisation de profit ou non sans les comptables ? Certes, les comptes rendus écrits semblent offrir des passerelles bien fragiles pour aller d'un cadre de référence à l'autre, et pourtant leur efficacité ne saurait être égalée par les explications sociales plus grandioses et plus puissantes qui sont

27. Ces deux fonctions appartiennent à la définition de la politique, B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999). Voir la conclusion.

Une recommandation ultime

À la dernière page de son dernier livre, lequel portait justement sur la sociologie de la science, Pierre Bourdieu définit la difficulté, pour le sociologue, d'atteindre le fameux point de vue de Dieu, après s'être purifié de toutes les perspectives singulières grâce à l'application extrême de la réflexivité. Il s'agit probablement de la version la plus honnête jamais formulée du rêve de la sociologie critique.

« Comme il [le sociologue] doit se garder d'oublier aussi que si, comme n'importe quel autre savant, il s'efforce de contribuer à la construction du point de vue sans point de vue de la science, il est, en tant qu'agent social, pris dans l'objet qu'il prend pour objet et qu'à ce titre il a un point de vue qui ne coïncide ni avec celui des autres ni avec le point de vue en survol et en surplomb de spectateur quasi divin qu'il peut atteindre s'il accomplit les exigences du champ. Il sait par conséquent que la particularité des sciences sociales lui impose de travailler (comme j'ai essayé de le faire pour le cas du don et du travail dans *Les Méditations pascaliennes*) à construire une vérité scientifique capable d'intégrer la vision de l'observateur et la vérité de la vision pratique de l'agent comme point de vue qui s'ignore comme tel et s'éprouve dans l'illusion de l'absolu » (Bourdieu [2001], p. 222).

censées les humilier. Ce n'est pas parce que le sociologue ne peut occuper la place du Dieu omniscient des sciences sociales qu'il doit rester prisonnier dans la cellule obscure de son point de vue. Nous n'avons pas à choisir entre le paradis et l'enfer. Il suffit de parcourir un paysage d'Afrique pour se convaincre que la leçon des termites va droit au cœur des praticiens de l'acteur-réseau : sans quitter les étroites galeries qu'elles mâchonnent dans la glaise, elles vont pourtant très loin...

Que faire de l'acteur-réseau ?

Interlude sous forme de dialogue*

UN bureau à la London School of Economics en fin d'après-midi, par un sombre mardi de février, avant d'aller prendre un verre au *Beaver's Retreat*** . On entend frapper à la porte un coup discret mais insistant. Un étudiant se faufile dans le bureau.

L'Étudiant : — Je vous dérange ?

Le Professeur : — Pas du tout. De toute façon, ce sont mes heures de permanence. Entrez, asseyez-vous.

E : — Merci.

P : — Eh bien... J'ai l'impression que vous êtes un peu perdu ?

S : — Oui, c'est vrai. Je dois vous avouer que j'ai des difficultés à appliquer la théorie de l'acteur-réseau à mon étude de cas sur les organisations.

P : — Pas étonnant — elle ne peut s'appliquer à quoi que ce soit !

E : — Mais on nous avait appris... je veux dire... ça a l'air d'être le dernier cri. Vous voulez dire qu'elle est réellement *inutile* ?

* Cet interlude a fait l'objet d'une publication dans *La Revue du MAUSS*. Nous avons repris pour l'essentiel la traduction d'Alain Caillé et Philippe Chaniel, en y apportant quelques modifications (NdT).

** Pub situé au quatrième étage de la LES.

P : — Non, elle peut être utile, mais seulement si elle ne s'« applique » pas à quelque chose.

E : — Désolé. Vous n'êtes pas en train de me jouer un tour zen, ou quelque chose comme ça, non ? Je dois vous avertir, je ne suis qu'un simple doctorant en sciences des organisations, alors n'attendez pas de moi... Et en plus, toutes ces théories françaises, ce n'est pas trop mon truc : j'ai juste lu un bout de *Mille Plateaux* mais je n'ai pas réussi à comprendre grand-chose.

P : — Désolé. Je ne voulais pas faire le malin, juste vous dire que l'ANT* constitue avant tout un argument *négatif*. Elle ne dit rien positivement sur quoi que ce soit.

E : — Mais alors qu'est-ce qu'elle peut faire pour moi ?

P : — La meilleure chose qu'elle peut faire pour vous, c'est de vous obliger à dire quelque chose du genre : « Lorsque vos informateurs mêlent dans une même phrase organisation, hardware, psychologie et politique, ne commencez pas par trouver qu'ils ont tort de tout mélanger ; essayez au contraire de suivre les *associations* qu'ils font entre ces éléments qui vous auraient semblé totalement incompatibles les uns avec les autres si vous aviez suivi la définition usuelle du *social*. » C'est tout. L'ANT ne peut pas vous dire positivement en quoi consiste le lien en question.

E : — Mais alors pourquoi est-ce qu'elle s'appelle « théorie » si elle ne dit rien des choses que nous analysons ?

P : — C'est une théorie — et même, je pense, une théorie solide — mais une théorie qui porte sur la *façon* d'étudier les choses ou, mieux, sur la façon de *ne pas* les étudier. Ou encore sur la façon de laisser aux acteurs un certain espace pour s'exprimer.

E : — Vous voulez dire que les autres théories sociales ne permettent pas cela ?

P : — Oui, d'une certaine façon. Et cela en raison même de ce qui fait leur force : elles sont excellentes pour dire des choses *positives* sur ce qui constitue le monde social. Dans la plupart des cas, c'est parfait, les ingrédients sont connus, leur nombre peut rester suffisamment limité. Mais ça ne marche pas lorsque les choses changent rapidement, lorsque les associations nouvelles

* Comme le dialogue se déroule en Angleterre, j'ai gardé l'acronyme anglais ANT par lequel est connu l'*actor network theory*.

sont trop surprenantes et, j'ajouterais, ça ne marche justement pas dans les domaines dont on s'occupe ici, les théories de l'organisation, les sciences de l'information, le marketing, les études sur l'entreprise, la sociologie des sciences et des techniques. Là, les frontières sont trop floues. C'est pour ces *nouveaux* domaines que vous avez besoin de l'ANT.

E : — Mais mes agents, mes acteurs, je veux dire les gens que j'étudie dans l'entreprise, ils forment un grand nombre de réseaux. Ils sont connectés avec beaucoup d'autres choses, ils sont partout à la fois...

P : — C'est justement le problème. Vous n'avez pas besoin de la sociologie de l'acteur-réseau pour dire cela : n'importe quelle théorie sociale peut le faire aussi bien. Vous perdriez votre temps en reprenant cette argumentation exotique simplement pour dire que vos informateurs sont pris dans un réseau social de relation, d'influence, d'échange.

E : — Mais ils le sont bel et bien ! Ils forment un réseau ! Regardez, j'ai tracé sur ce schéma les différentes connexions qui les relie : puces informatiques étalons, éducation, argent, récompenses, pays, cultures, salles de réunion, tout, quoi. Je n'ai pas décrit un réseau, selon vous ?

P : — Pas nécessairement. Je vous accorde que tout cela est terriblement confus, et c'est largement de notre faute — le terme que nous avons inventé est assez horrible... Mais vous ne devez pas confondre le réseau tel qu'il est représenté dans la description que vous en donnez et le réseau qui est utilisé pour faire cette description.

E : — Pardon ?

P : — Mais oui ! Vous serez d'accord pour dire que dessiner *avec* un crayon, ce n'est pas la même chose que de dessiner la *forme* d'un crayon. C'est pareil avec ce terme ambigu de « réseau ». Avec la sociologie de l'acteur-réseau, vous pouvez décrire quelque chose qui ne ressemble pas du tout à un réseau — l'état mental d'un individu, la musique baroque, un personnage de fiction ; à l'inverse, vous pouvez décrire un réseau — de métro, d'égout, de téléphone — qui n'est pas du tout dessiné en termes d'acteur-réseau. Vous confondez tout simplement l'objet et la méthode. L'ANT est une méthode, et une méthode essentiellement négative ; elle ne dit rien sur la *forme* de ce qu'elle permet de décrire.

E : — C'est déroutant ! Mais les cadres supérieurs de mon entreprise, à IBM, est-ce qu'ils ne forment pas un beau réseau, révélateur et significatif ?

P : — Peut-être, je veux dire sûrement, oui — et alors ?

E : — Alors, je peux les étudier avec l'ANT !

P : — Encore une fois, peut-être que oui, peut-être que non. Cela dépend entièrement de ce que vous permettez de faire à vos acteurs, ou plutôt à vos actants. Être connecté, interconnecté, être hétérogène, ce n'est pas suffisant. Tout dépend du type d'action qui se déploie entre les uns et les autres. En anglais, c'est plus clair : dans « *network* » il y a « *net* », le filet, et « *work* », le travail. En fait, nous aurions du dire « *worknet* » au lieu de « *network* ». C'est sur le labour, le mouvement, le flux et les changements qu'il faut mettre l'accent. Mais nous sommes coincés avec ce terme de « réseau » et tout le monde pense que nous parlons de l'Internet, du Web ou de quelque chose comme ça.

E : — Vous voulez dire qu'une fois que j'ai montré que mes acteurs sont liés les uns aux autres sous la forme d'un réseau, je n'ai pas pour autant mené une recherche conformément à la sociologie de l'acteur-réseau ?

P : — C'est exactement ce que je veux dire. L'ANT c'est davantage le nom d'un crayon ou d'un pinceau que celui d'un objet qu'il faudrait dessiner ou peindre.

E : — Mais lorsque je vous ai dit que l'ANT était un outil et que je vous ai demandé s'il pouvait être appliqué, vous vous êtes exclamé que vous n'étiez pas d'accord !

P : — Parce qu'il ne s'agit pas d'un outil — ou plutôt parce que les outils ne sont jamais de « simples » outils prêts à l'usage : ils modifient toujours les objectifs que vous avez à l'esprit. C'est ce que le terme « acteur » signifie. La sociologie de l'acteur-réseau (je vous accorde que ce terme est bizarre) vous permet de produire certains *effets* qu'aucune autre théorie sociale ne vous aurait jamais permis d'atteindre. C'est tout dont je peux me porter garant. C'est une expérience très commune : essayez de dessiner avec un crayon à mine ou avec un morceau de charbon, vous sentirez la différence ; cuire une tarte au four à gaz ou au four électrique, ce n'est pas la même chose.

E : — Mais ce n'est pas ce que veut mon directeur de thèse ! Il veut un cadre dans lequel mettre mes données.

P : — Si vous voulez stocker davantage de données, achetez un plus gros disque dur...

E : — Il dit toujours : « Il vous faut un cadre. »

P : — Alors, comme ça, votre directeur fait donc dans le commerce de tableaux ? C'est vrai que les cadres, c'est joli : doré, blanc, sculpté, baroque, en aluminium, etc. Mais avez-vous déjà rencontré un peintre qui aurait commencé son chef-d'œuvre en choisissant d'abord le cadre ? Ça paraîtrait un peu étrange, non ?

E : — Vous jouez avec les mots. Par « cadre », je veux dire une théorie, un argument, une perspective générale, un concept — quelque chose qui permette de donner un sens aux données. On en a toujours besoin.

P : — Mais non, ce n'est pas vrai ! Dites-moi : si un cas X est un simple exemple de Y, qu'est-ce qui est le plus important à étudier : X, le cas spécifique, ou Y, la règle générale ?

E : — Probablement Y... mais X aussi, pour vérifier s'il est bien une application de... en fait, les deux, j'imagine.

P : — Moi je parierais sur Y, dans la mesure où X ne vous apprendra rien de nouveau. Si quelque chose n'est rien d'autre qu'un « exemple » d'une loi générale, étudiez plutôt directement cette loi générale... Une étude de cas qui a besoin d'être complétée par un cadre explicatif, c'est une étude de cas qui a été mal choisie au départ !

E : — Mais il faut toujours placer les choses dans leur contexte, non ?

P : — Je n'ai jamais compris ce que ça veut dire, un contexte. Un cadre rend une peinture plus agréable à regarder, il peut aider à mieux diriger le regard, à accroître la valeur du tableau, mais il ne lui ajoute rien. Le cadre, ou le contexte, c'est précisément l'ensemble des facteurs qui ne changent rien aux données, ce qui relève d'une connaissance commune à leur sujet. Si j'étais vous, je me passerais de cadre, quel qu'il soit. Décrivez simplement l'état de fait sous la main.

E : — « Décrivez seulement » ! Excusez-moi, mais n'est-ce pas terriblement naïf ? N'est-ce pas là exactement cette sorte d'empirisme, ou de réalisme, contre laquelle on nous a mis en garde ? Je pensais que votre argument était, comment dire... plus sophistiqué que cela.

P : — Parce que vous pensez que décrire, c'est facile ? Vous devez confondre description et succession de clichés. Pour cent livres de commentaires, d'argumentation, de gloses, il y a seulement un ouvrage de description. Décrire, être attentif aux états de choses concrets, trouver le seul compte rendu adéquat d'une situation donnée — j'ai toujours trouvé cela incroyablement exigeant. N'avez-vous jamais entendu parler d'Harold Garfinkel ?

E : — Là, je dois dire que je suis perdu. On nous a expliqué qu'il y avait deux sortes de sociologie, une sociologie interprétative et une sociologie objectiviste. À l'évidence, vous ne voulez pas dire que vous appartenez au type objectiviste ?

P : — Bien sûr que si, j'en suis ! Oui, et à tous points de vue !

E : — Vous ? Mais on nous avait pourtant dit que vous étiez une sorte de relativiste ! Vous avez été cité comme affirmant que même les sciences naturelles ne sont pas objectives... Donc, de toute évidence vous êtes favorable à une sociologie interprétative, à la multiplicité des points de vue et des perspectives, bref à tout cela.

P : — Pourquoi perdre son temps avec les sociologies interprétatives ? Non, au contraire, je crois fermement que les sciences naturelles ou sociales sont objectives — comment pourrait-il en être autrement ? Elles traitent toutes d'objets, non ? Je dis simplement que ces objets peuvent être un peu plus compliqués, multiples, complexes, enchevêtrés que ce que les « objectivistes », comme vous les appelez, aimeraient qu'ils soient.

E : — Mais c'est exactement ce qu'affirment les sociologies « interprétatives », non ?

P : — Oh non, pas du tout. Elles diraient que les désirs *humains*, les significations *humaines*, les intentions *humaines*, etc., introduisent une « flexibilité interprétative » dans un monde d'objets inflexibles, de « relations purement causales », de « connexions strictement matérielles ». Ce n'est pas du tout ce que je dis. Moi, j'affirme que cet ordinateur-là, sur ce bureau, cet écran, ce clavier, en tant qu'objets, cette institution où nous sommes, sont constitués de multiples niveaux, exactement comme vous l'êtes vous-même qui êtes assis ici : votre corps, votre langage, vos questions. C'est l'objet lui-même qui ajoute de la multiplicité, ou plutôt la chose, l'« assemblage ». Lorsque

vous parlez d'herméneutique, quelles que soient les précautions que vous prenez, vous pouvez toujours parier que, quelques minutes plus tard, quelqu'un ajoutera inévitablement : mais, bien évidemment, il existe *aussi* des choses « naturelles », « objectives » qui, elles, « ne sont pas interprétées ».

E : — C'est exactement ce que j'allais dire ! Il n'y a pas seulement des réalités objectives, il y en a aussi de subjectives ! C'est pourquoi nous avons besoin des deux types de théories...

P : — Vous voyez ! C'est fatal : « non seulement mais aussi ». C'est toujours le même piège. Soit vous généralisez cet argument à toutes choses, mais alors il devient inutile — « interprétation » devient un synonyme d'« objectivité » —, soit vous ne l'appliquez qu'à une seule dimension de la réalité, sa dimension humaine, et là vous êtes coincé, dans la mesure où l'objectivité est toujours de l'autre côté de la barrière. Et peu importe alors le côté qu'on préfère, puisque de toute façon il est hors de portée.

E : — Mais vous n'iriez pas jusqu'à nier que vous vous placez toujours à un certain point de vue, que la sociologie de l'acteur-réseau est elle aussi située, que vous ajoutez un autre niveau d'interprétation, une perspective ?

P : — Non, pourquoi je le « nierais » ? Mais quelle importance ? Ce qui est essentiel avec un point de vue, c'est précisément que l'on peut en changer ! Pourquoi en rester prisonnier ? De la position qu'ils occupent sur la Terre, les astronomes ont une perspective limitée, par exemple à Greenwich, l'Observatoire en bas de la rivière en partant d'ici — vous devriez y aller, c'est fabuleux. Eh bien, en changeant de perspective grâce à divers instruments, télescopes, satellites, ils sont désormais capables de tracer la carte de la distribution des galaxies dans tout l'univers. Pas mal, non ? Montrez-moi un point de vue, et je vous montrerai trente-six manières d'en changer. Écoutez : pourquoi vous ne laissez pas tomber toute cette opposition entre « point de vue » et « vue de nulle part » ? Et aussi cette différence entre « interprétatif » et « objectiviste » ? Laissez tomber l'herméneutique et revenez à l'objet — ou plutôt à la chose.

E : — Mais je suis toujours limité par mon point de vue situé, par ma perspective, par ma propre subjectivité ?

P : — Vous êtes vraiment obstiné ! Qu'est-ce qui vous fait penser qu'« adopter un point de vue » signifie « être limité » ? ou être spécialement « subjectif » ? Lorsque vous faites du tourisme

et que vous suivez le panneau « Belvédère à 3 km » ou « Panorama » ou « Bella Vista », lorsque vous atteignez enfin ce site à vous couper le souffle, dans quelle mesure cela constitue-t-il une preuve de vos « limites subjectives » ? C'est la chose elle-même, la vallée, les sommets, les routes, qui vous offre cette prise, cet accès, cette saisie. La meilleure preuve en est que deux mètres plus bas, vous ne verriez rien à cause des arbres ; même chose deux mètres plus haut à cause du parking. Et, néanmoins, vous avez la même « subjectivité » limitée, vous avez exactement le même « point de vue » ! Si vous pouvez avoir différents points de vue sur une statue, c'est parce que la statue elle-même est en trois dimensions et vous permet, oui, *vous permet* de tourner autour. Si une chose rend possible cette multiplicité de points de vue, c'est qu'elle est très complexe, intriquée, bien organisée, et belle, oui, *objectivement* belle.

E : — Mais rien, à l'évidence, n'est objectivement beau. La beauté doit être subjective... Les goûts et les couleurs... Je suis encore perdu. Pourquoi passons-nous tant de temps, dans cette École, à combattre l'objectivisme, alors ? Ce que vous dites ne peut pas être vrai.

P : — C'est parce que les choses que les gens appellent « objectives » ne sont le plus souvent qu'une série de clichés. Je vous ferais remarquer que nous manquons toujours tragiquement de descriptions ; nous ne savons toujours pas ce que sont un ordinateur, une routine informatique, un système formel, un théorème, une entreprise, un marché. Nous ne savons presque rien de cette chose que vous êtes en train d'étudier, l'*organisation*. Comment pourrions-nous être capables de la distinguer de la subjectivité ? Autrement dit, il y a deux façons de critiquer l'objectivité : la première consiste à s'éloigner de l'objet pour adopter le point de vue subjectif humain. Mais moi, ce dont je parle, c'est le mouvement inverse : *du retour à l'objet*. Pourquoi laisserions-nous le droit de définir l'objectivité à des idiots ? ! L'objectivité n'est pas la propriété privée des positivistes. La description d'un ordinateur est bien plus riche et plus intéressante si elle est faite par Alan Turing que par *Wired Magazine*, non ? Comme nous l'avons vu en cours hier, une usine de savon décrite par Richard Powers dans *Gain* est beaucoup plus vivante que celle que vous pouvez lire dans les études de cas de la

Harvard Business School. Je vous l'ai dit, le but du jeu, c'est de revenir à l'empirisme.

E : — Mais je suis quand même toujours limité par ma propre perspective.

P : — Bien sûr que vous l'êtes, mais encore une fois : et alors ? Ne croyez pas à toutes ces foutaises sur le fait d'être « limité » à votre propre perspective. Toutes les sciences ont inventé des moyens pour se *déplacer* d'un point de vue à un autre, d'un cadre de référence à un autre. Pour l'amour du Ciel, c'est ce que l'on appelle la relativité.

E : — Ah ! Vous avouez donc que vous êtes un relativiste !

P : — Naturellement, qu'est-ce que je pourrais être d'autre ? Si je veux être un scientifique et atteindre l'objectivité, je dois être capable de naviguer d'un cadre de référence à l'autre, d'un point de vue à l'autre. Sans de tels déplacements, je serais limité pour de bon dans mon point de vue étroit.

E : — Vous associez donc objectivité et relativisme ?

P : — Plutôt « relativité », oui, bien sûr. Toutes les sciences font la même chose. Les nôtres aussi.

E : — Mais alors en quoi consiste *votre* façon de changer de point de vue ?

P : — Je vous l'ai dit, notre business à nous, ce sont les descriptions. Tous les autres font du trafic de clichés. Enquêtes, sondages, travail de terrain, archives, documentaires, tous les moyens sont bons — on y va, on écoute, on apprend, on pratique, on devient compétent, on modifie nos conceptions. C'est vraiment très simple : ça s'appelle le travail de terrain. Un bon travail de terrain produit toujours de nombreuses descriptions nouvelles.

E : — Mais j'ai déjà des tas de descriptions ! Je me noie dedans. C'est justement mon problème. C'est pourquoi je suis perdu et que je croyais qu'il serait utile de venir vous voir. Est-ce que l'ANT peut m'aider avec cette masse de données ? J'ai besoin d'un cadre explicatif !

P : — « Mon Royaume pour un cadre explicatif ! » C'est très émouvant. Je crois que je comprends votre désespoir. Mais non, l'ANT est parfaitement inutile pour cela. Elle a pour principe que ce sont les acteurs eux-mêmes qui font tout, même leurs propres cadres explicatifs, leurs propres théories, leurs propres contextes, leurs propres métaphysiques et même leurs propres ontologies...

Bref, la seule direction à suivre, j'en ai peur, c'est : encore plus de descriptions.

E : — Mais les descriptions, c'est trop long. Je veux aussi *expliquer*.

P : — Vous voyez ? C'est là où je suis en désaccord avec la formation dispensée en sciences sociales.

E : — Vous ne croyez pas que le rôle des sciences sociales ce soit d'offrir une explication des données qu'elles accumulent ? Et vous vous dites scientifique et objectiviste !

P : — Je dirais que si votre description a besoin d'une explication, c'est que ce n'est pas une bonne description, voilà tout. Seules les mauvaises descriptions ont besoin d'une explication. C'est vraiment très simple. En quoi consiste une « explication », le plus souvent ? À ajouter un acteur afin d'apporter aux acteurs déjà décrits l'énergie nécessaire qui leur manque pour agir. Mais si vous avez ainsi besoin de rajouter un acteur, c'est que votre réseau n'était pas complet, et si les acteurs déjà assemblés n'ont pas assez d'énergie pour agir, alors ce ne sont pas des « acteurs », des médiateurs, mais plutôt des intermédiaires, des dupes, des marionnettes. Ils ne font rien, donc ils ne devraient pas figurer dans la description. Je n'ai jamais vu une bonne description qui aurait *ensuite* besoin d'une explication. Par contre, j'ai lu un grand nombre de mauvaises descriptions auxquelles une addition massive d'« explications » n'avait rien ajouté. Et là, l'ANT n'est d'aucun secours...

E : — C'est très perturbant. J'aurais dû m'en douter — les autres étudiants m'avaient prévenu qu'il valait mieux ne pas toucher à toutes ces histoires d'ANT, même avec des pincettes... Et maintenant vous êtes en train de me dire que je ne devrais même pas essayer d'expliquer quoi que ce soit.

P : — Je n'ai pas dit ça. J'ai simplement dit : soit votre explication est pertinente et, en pratique, cela revient à faire entrer en jeu un nouvel acteur dans la description — et c'est simplement que le réseau est plus étendu que vous ne le pensiez —, ou alors cet acteur postiche ne change rien, et c'est que vous vous êtes simplement trompé en ajoutant quelque chose qui n'avait pas à être là, qui n'aide ni à la description ni à l'explication. Et si c'est le cas, laissez-le tomber.

E : — Mais tous mes camarades se servent d'expressions telles que « la culture d'entreprise IBM », ou « l'isolationnisme

britannique », ou « les contraintes du marché », ou « l'intérêt individuel » ou « le capital culturel ». Pourquoi est-ce que moi je devrais me priver de toutes ces explications contextuelles ?

P : — Eh bien ! Gardez-les si ça vous amuse, mais je ne crois pas qu'elles expliquent quoi que ce soit — utilisez-les comme décorations... Au mieux elles valent pour tous les acteurs, elles sont donc superfétatoires puisqu'elles ne permettent pas de faire apparaître une différence entre eux. Au pire, elles noient tous les acteurs qui présentent vraiment de l'intérêt dans un déluge d'acteurs sans intérêt. En règle générale, le contexte ne vaut rien. C'est juste une manière d'arrêter la discussion quand on est fatigué ou qu'on a la flemme de la continuer.

E : — Mais c'est exactement mon problème : m'arrêter. Il faut que je finisse cette thèse. Je n'ai plus que huit mois. Vous n'arrêtez pas de me dire : « encore plus de descriptions », mais c'est comme Freud et ses séances : l'analyse interminable. Quand est-ce qu'on s'arrête ? Mes acteurs, j'en ai partout ! Jusqu'où est-ce que je dois les suivre ? C'est quoi, une description complète ?

P : — Voilà une bonne question parce que c'est une question pratique. Comme je le dis toujours : « une bonne thèse est une thèse finie ». Mais il y a une autre manière d'en finir que d'« ajouter une explication » ou de « replacer dans un cadre ».

E : — Laquelle, alors ?

P : — Vous vous arrêtez quand vous avez écrit vos 50 000 mots, ou je ne sais plus combien ici à la LSE, j'oublie toujours ce qu'on vous demande.

E : — Oh ! Bravo ! Donc, ma thèse est finie quand elle est terminée... Ça, c'est vraiment utile, merci infiniment ! Je me sens vraiment soulagé...

P : — Ravi de vous l'entendre dire ! Non, sérieusement, vous n'êtes pas d'accord sur le fait que toute méthode dépend de la taille et du type de texte que vous vous êtes engagé à rendre ?

E : — Mais ça, c'est une limite *textuelle*, ça n'a rien à voir avec la méthode.

P : — Ah bon ? C'est là où je suis en total désaccord avec la façon dont on forme les doctorants en sciences sociales. Écrire des textes a *tout à voir* avec la méthode. Ce dont il s'agit, c'est écrire un texte de tant de mots, en tant de mois, pour tel montant d'allocation, appuyé sur tant d'entretiens et tant d'heures

d'observation, tant de documents. C'est tout. Vous n'avez rien de plus à faire.

E : — Mais bien sûr que si : j'apprends, j'étudie, j'explique, je critique, je...

P : — Mais tous ces objectifs grandioses, vous les réalisez par l'écriture, non ?

E : — Bien sûr, mais c'est juste un outil, un moyen, une manière de m'exprimer moi-même.

P : — Il n'y a pas d'outils, pas de moyens. Un texte a une épaisseur. Ça, c'est vraiment un précepte de base de l'ANT.

E : — Je suis désolé, professeur, mais, je vous l'ai dit, je n'ai jamais beaucoup investi dans toutes ces histoires avec les Français chics. Je peux écrire des lignes de programme en C et même en C ++, mais je ne donne pas dans Derrida, la sémiotique ou ce genre de trucs. Je ne crois pas du tout que le monde soit fait avec des mots, avec des récits.

P : — Pas la peine d'être sarcastique. Ça ne sied pas à l'ingénieur qui est en vous. Et, de toute manière, je ne crois pas à tout ça non plus. Vous me demandez comment on fait pour s'arrêter, et je vous dis juste que le mieux que vous puissiez faire, en tant que doctorant, est d'*ajouter* un texte à une situation donnée, un texte qui, en l'état, sera lu par le jury de thèse, et peut-être par quelques-uns de vos informateurs, et deux ou trois autres doctorants. Rien de bien extravagant dans tout ça. C'est juste du gros bon sens. La première solution pour s'arrêter est d'ajouter un « cadre » ou une « explication ». L'autre, c'est d'écrire le dernier mot du dernier chapitre de votre fichue thèse.

E : — J'ai une formation de scientifique ! Je suis ingénieur en systèmes d'information — je ne suis pas venu étudier les organisations pour laisser tomber tout ça. Je suis simplement prêt à ajouter à ma formation d'ingénieur des institutions, des gens, des mythes, du social, quoi. Je suis même prêt à appliquer le principe de « symétrie », comme vous dites, à tout ça. Mais ne me dites pas que la science, ça consiste à raconter des belles histoires. C'est ça qui est difficile avec vous. Un jour vous êtes complètement objectiviste, et même d'un réalisme naïf — « juste décrire » —, et le lendemain vous vous montrez complètement relativiste — « racontez de belles histoires et filez ». C'est vraiment terriblement français, non ?

P : — Et vous, vous seriez terriblement quoi ? Ne soyez pas sot. Qui vous a parlé de « belles histoires » ? Pas moi en tout cas. Je vous ai dit que vous étiez en train d'*écrire* une thèse de doctorat. Vous ne pouvez pas dire le contraire ? Et après, je vous ai dit que cette thèse de tant de mots — qui sera le seul résultat palpable de votre séjour parmi nous — a de l'épaisseur.

E : — C'est-à-dire ?

P : — C'est-à-dire que ce n'est pas une vitre transparente, qui ferait passer sans déformation l'information sur ce que vous étudiez. Il n'y a jamais d'information mais seulement de la transformation, ou de la traduction si vous préférez. Je suppose que vous êtes d'accord avec cette devise de mon cours ? Eh bien, ça doit être vrai également pour votre thèse, non ?

E : — Peut-être, mais en quoi est-ce que ça peut m'aider à être plus scientifique, c'est ce que je voudrais savoir ? Je ne veux pas abandonner les contraintes de la science.

P : — En cela que ce texte, selon la manière dont il est écrit, saisira ou ne saisira pas le réseau d'acteurs que vous voulez étudier. Dans notre discipline, le texte n'est pas une histoire, une belle histoire, c'est l'équivalent fonctionnel du laboratoire. C'est là où on fait des tests, des expériences et des simulations. Selon ce qui s'y passe, il y a acteur ou non, il y a réseau ou non. Et ça dépend entièrement de la manière précise dont il est écrit — et chaque sujet nouveau exige d'être traité d'une manière nouvelle par un texte spécifique, complètement spécifique. La plupart des textes en sciences sociales sont mortellement plats. Il ne s'y passe rien.

E : — Mais le programme de notre École doctorale ne parle jamais de « textes ». On nous dit qu'il faut étudier les organisations, mais pas d'écrire sur elles.

P : — C'est bien ce que je vous dis : vous êtes mal formés ! Ne pas apprendre aux doctorants à *écrire* leur thèse, c'est comme de ne pas apprendre aux chimistes à faire des expériences. C'est pourquoi je n'enseigne plus rien d'autre que le travail d'écriture. Je ne cesse de répéter la même chose : « Décrivez, écrivez, décrivez, écrivez. »

E : — Le problème, c'est que ce n'est pas du tout ce que veut mon directeur de thèse... Il veut que mes études de cas soient généralisables. Il ne veut pas de « simple description ». Donc, même si je fais ce que vous dites, j'aurai une belle description

d'un état de choses donné, et après ? Après, il faudra toujours que je resitue le tout dans un cadre, que je trouve une typologie, que je compare, que j'explique, et que je généralise. C'est pour ça que je commence à paniquer.

P : — Il n'y aurait à paniquer que si les acteurs ne faisaient justement pas ça toute la journée, activement, réflexivement, obsessionnellement : eux aussi ils comparent, ils produisent des typologies, ils fixent des normes, eux aussi ils répandent leurs machines ou leurs organisations, leurs idéologies ou leurs états d'esprit. Vous voulez être le seul à faire des choses intelligentes, alors qu'eux ne seraient qu'une bande de demeurés. Vous avez à décrire ce qu'ils font pour se développer, se mettre en relation, comparer et s'organiser. Il ne s'agit pas d'une nouvelle couche qu'il faudrait rajouter à la « simple description ». N'essayez pas de basculer de la description à l'explication ; contentez-vous de *prolonger* la description. Faites du Tarde. De toute façon, ce que vous pensez de votre entreprise n'a que peu d'intérêt par rapport à la question de savoir comment cette compagnie est parvenue à se développer.

E : — Mais si les gens que j'observe n'agissent pas, s'ils ne se font pas de comparaisons actives, de standardisation, d'organisation, de généralisations, qu'est-ce que je fais ? Je serai coincé ! Je ne pourrai pas ajouter de nouvelles explications.

P : — Vous êtes vraiment extraordinaire ! Si vos acteurs n'agissent pas, ils ne laisseront pas de trace ; vous n'aurez aucune information et donc, de toute façon, vous n'aurez rien à dire...

E : — Vous voulez dire que s'il n'y a pas de trace, je ne peux rien dire d'eux ?

P : — Incroyable ! Il n'y a que les sociologues pour réagir comme ça. Est-ce que vous vous poseriez ce genre de question en chimie, en biologie, en archéologie ? Elle paraîtrait complètement idiote. Il faut vraiment appartenir aux sciences sociales pour s'imaginer qu'on peut donner une explication même quand il n'y a aucune information ! Est-ce que vous êtes vraiment prêt à inventer des données ?

E : — Non, bien sûr, mais quand même, je voudrais...

P : — Bon. Vous êtes quand même plus raisonnable que beaucoup de nos collègues. S'il n'y a pas de trace et pas d'information, alors il n'y a pas de description et on se tait. Ne faites pas de

remplissage. C'est comme la carte d'un pays au XVI^e siècle : personne n'y a été, ou personne n'en est revenu ; alors, au nom du Ciel, laissez-la en blanc : *Terra incognita*.

E : — Mais, et les entités invisibles qui agissent de manière cachée ?

P : — Si elles agissent, elles laissent une trace ou une autre, donc vous avez de l'information et donc vous pouvez en parler. Sinon, bouclez-la.

E : — Mais si elles sont réprimées, déniées, réduites au silence ?

P : — Il n'y a rien au monde qui puisse vous autoriser à dire qu'elles sont là sans apporter la *preuve* de leur présence. Cette preuve peut être indirecte, exigeante, compliquée, mais elle est indispensable. Les choses invisibles sont invisibles. Point. Si elles font bouger d'autres choses et que vous pouvez le montrer, alors elles sont visibles. Point, encore une fois.

E : — La « preuve », la « preuve ». Qu'est-ce que c'est qu'une preuve, de toute façon ? Est-ce que tout ça n'est pas terriblement positiviste ?

P : — Mais j'espère bien ! À quoi sert-il d'affirmer qu'il existe des choses actives mais dont on ne peut pas prouver qu'elles font quelque chose ? J'ai bien peur que vous ne preniez la théorie sociologique pour une théorie du complot — même si, je suis d'accord, c'est à peu près le niveau où sont tombées, aujourd'hui, la plupart des théories critiques en sciences sociales.

E : — Mais si je n'ajoute rien, je me borne à répéter ce que disent les acteurs.

P : — À quoi ça vous avancerait d'ajouter des entités invisibles qui agissent sans laisser de traces et qui ne modifient en rien un état de choses ?

E : — Mais il faut bien que j'apprenne aux acteurs quelque chose qu'ils ne savaient pas ! Sinon, à quoi bon les étudier ?

P : — Vous, les sociologues du social, vous me sidérerez toujours. Si vous étudiez les fourmis plutôt qu'IBM, est-ce que vous vous attendriez à ce que votre étude apprenne quoi que ce soit aux fourmis ? Bien sûr que non ; elles savent, et vous pas ; ce sont elles les professeurs, et vous l'étudiant. C'est à vous-même que vous expliquez ce qu'elles font, pour votre propre bénéfice ou pour celui des autres entomologistes, pas pour elles, qui s'en moquent comme de l'an quarante. Qu'est-ce qui vous fait croire

qu'une étude est toujours censée apprendre quelque chose aux gens étudiés ?

E : — Mais c'est tout le projet des sciences sociales ! C'est pour ça que je suis ici, à la LSE : pour critiquer l'idéologie managériale, pour dégonfler tous les mythes des technologies de l'information, pour acquérir une posture critique sur la technique et sur l'idéologie du marché. Sans cela, croyez-moi, je serais toujours dans la Silicon Valley et je me ferais bien plus de blé — enfin, peut-être pas en ce moment, parce que la bulle internet est en train d'exploser... mais, bon, en tout cas il faut que je puisse fournir un peu de compréhension réflexive aux gens...

P : — ... qui, bien sûr, avant que vous n'arriviez, n'étaient pas réflexifs !

E : — En un sens, oui. Non ? Ils faisaient des choses, mais sans savoir pourquoi. Qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ?

P : — Ce qui ne va pas, c'est que ça ne vous coûte rien. Quand les sociologues parlent de « réflexivité », ça consiste simplement, le plus souvent, à poser des questions complètement à côté de la plaque à des gens qui se posent d'autres questions auxquelles le chercheur n'a pas le plus petit début de commencement d'une réponse. La réflexivité n'est pas un droit inné que vous posséderiez juste parce que vous êtes à la LSE ! Vous et vos informateurs, vous avez des préoccupations différentes. Quand elles se recourent, c'est un miracle, et, comme vous le savez peut-être, les miracles sont rares...

E : — Mais si je n'ai rien à ajouter à ce que disent les acteurs, comment est-ce que je pourrais être critique ?

P : — Bigre ! Tantôt vous voulez expliquer et jouer au savant, et aussitôt après vous voulez démystifier, critiquer et jouer au militant...

E : — J'allais dire : tantôt vous êtes un réaliste naïf — retour à l'objet —, et aussitôt après vous dites que vous voulez juste écrire un texte qui n'ajoute rien, et qui se contente d'être à la traîne de vos fameux « acteurs eux-mêmes ». C'est complètement apolitique. Je ne vois rien de critique là-dedans.

P : — Dites-moi donc, monsieur le Démystificateur, comment donc allez-vous obtenir un point de vue critique sur vos acteurs ? Je suis impatient de le savoir.

E : — Seulement si j'ai un cadre explicatif. C'est ce que j'étais venu chercher ici, mais, manifestement, ce n'est pas la sociologie de l'acteur-réseau qui me le donnera.

P : — Et je m'en réjouis... Votre cadre, je suppose qu'il est caché aux yeux de vos informateurs et que votre étude va le leur révéler ?

E : — Oui, bien sûr. C'est ce qui doit faire toute la valeur de mon travail — du moins, je l'espère. Ce n'est pas la description, puisque tout le monde sait cela de toute façon, mais l'explication, le contexte qu'ils n'ont pas le temps de voir, la typologie... Vous voyez, ils sont trop occupés pour avoir le temps de réfléchir. Ils ont le nez sur le guidon. Voilà ce que je peux apporter, et, au fait, je ne vous l'ai pas dit, mais la boîte, IBM, est intéressée et prête à me laisser accéder à ses dossiers et à me payer pour ça !

P : — Tant mieux pour vous... Ce que vous êtes en train de me dire, c'est qu'avec vos six mois de terrain vous êtes capable, à vous tout seul, juste en écrivant quelques centaines de pages, de produire plus de connaissances que les 340 ingénieurs et la direction que vous avez étudiés ?

E : — Peut-être pas « plus » de connaissances, mais différentes, oui, je l'espère. N'est-ce pas ce que je devrais viser ? N'est-ce pas pour ça que je suis dans ce métier ?

P : — Je ne suis pas sûr de bien comprendre dans quel type de métier vous êtes, mais en quoi le savoir que vous produisez est-il *différent* du leur ? C'est toute la question.

E : — C'est le même type de savoir que dans toutes les sciences, la même manière d'expliquer les choses : en remontant du cas particulier à la cause et, une fois que je connais la cause, je peux générer l'effet comme une conséquence. Qu'est-ce qui ne va pas là-dedans ? C'est comme se demander ce qui va arriver à un pendule qui a quitté sa position d'origine ; si je connais la loi de Galilée, je n'ai même plus besoin de m'intéresser à un pendule concret ; je sais exactement ce qui va se passer — à condition d'omettre les perturbations, bien sûr.

P : — Bien sûr, bien sûr ! Donc, ce que vous espérez, c'est que votre cadre explicatif soit à votre étude de cas ce que la loi de Galilée est au mouvement du pendule — moins les perturbations...

E : — Oui, j'imagine, quelque chose dans ce genre, même si c'est moins scientifiquement rigoureux, naturellement. Pourquoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

P : — Non. Ça serait superbe. Mais est-ce faisable ? Cela suppose que, quoi que fasse un pendule concret, il n'apportera aucune information nouvelle à la loi de la chute des corps. La loi contient *in potentia* tout ce qu'il y a à savoir sur l'état de chose que représente le pendule. Pour parler comme les philosophes, le cas concret n'est donc que la réalisation d'une potentialité qui était déjà là.

E : — Est-ce que ce n'est pas là une explication idéale ?

P : — C'est précisément le problème : c'est un idéal, et au carré. C'est l'idéal d'une explication idéale. Je doute sérieusement que les employés de votre entreprise se conduisent de la sorte. Et je suis bien persuadé que vous ne pourrez pas définir la loi de leur comportement qui vous permettrait de présenter tout ce qui se passe comme la réalisation *in concreto* de ce qui était déjà là à titre de potentialité.

E : — Moins les perturbations...

P : — Oui, oui, oui, cela va sans dire... votre modestie est admirable...

E : — Vous vous moquez de moi ? Pourtant, chercher ce type de cadre me semble faisable...

P : — Et, même si ça l'était, est-ce que ça serait souhaitable ? Ce que vous êtes en train de me dire, en réalité, c'est que les acteurs ne comptent tout simplement pas dans votre description. Ils ont seulement réalisé une potentialité — à quelques déviations près. Ce qui veut dire qu'ils ne sont pas des acteurs du tout, mais simplement les porteurs de forces qui passent à travers eux. Et, donc, vous avez perdu votre temps à décrire des gens, des objets, des lieux qui ne sont rien d'autre, en effet, que des intermédiaires passifs, puisqu'ils ne font rien par eux-mêmes. Le temps que vous avez passé sur le terrain n'a servi à rien. Vous auriez dû aller directement à la cause.

E : — Mais c'est à ça que sert la science. Justement à ça : découvrir la structure cachée qui explique la conduite des agents, qui semblent agir mais qui en fait ne sont que les doublures de quelque chose d'autre.

P : — Ah, vous êtes donc structuraliste ! Enfin sorti du placard... Des « doublures », c'est comme ça que vous appelez

vos acteurs ; et vous prétendez en même temps appliquer, comme vous dites, la sociologie de l'acteur-réseau. C'est pousser l'éclectisme un peu loin !

E : — Et pourquoi est-ce que je ne pourrais pas faire les deux ? Si l'ANT a le moindre contenu scientifique, il faut bien qu'elle soit structuraliste.

P : — Est-ce que vous avez remarqué que dans « acteur-réseau » il y a le mot *acteur* ? Pouvez-vous me dire quel type d'action mènent les figurants dans les explications structuralistes ?

E : — Oui, bien sûr. Ils remplissent une fonction, c'est ce qui est vraiment rigoureux avec le structuralisme, si j'ai bien compris. Tout autre agent dans la même position serait obligé de faire la même chose...

P : — Ainsi, par définition, un figurant est entièrement *remplaçable* par un autre ?

E : — Oui, c'est ce qui fait la force de cette explication.

P : — Mais c'est aussi sa faiblesse, comment ne le voyez-vous pas ? Et ce qui la rend radicalement incompatible avec l'ANT. Un acteur qui est remplaçable ne compte pas. Pour moi ce n'est tout simplement pas un acteur. Si les mots ont un peu de sens, un acteur c'est précisément ce qui ne peut pas être *remplacé* par qui que ce soit, c'est un événement unique, irréductible à tout autre. Sauf, naturellement, si vous le rendez commensurable à un autre grâce à une procédure de standardisation — mais même cela suppose *un troisième* acteur, un troisième événement.

E : — Donc, ce que vous êtes en train de me dire, c'est que l'ANT n'est pas une science !

P : — Pas une science structuraliste, ça c'est sûr.

E : — Ça revient au même. Toute science...

P : — Non ! Les sciences de l'organisation, la sociologie des sciences et des techniques, la gestion, les sciences de l'information, la sociologie, la géographie, l'anthropologie, quelle que soit la discipline, elle ne saurait, par définition, s'appuyer sur une explication structuraliste, puisque l'information, c'est de la transformation.

E : — « Des systèmes de transformation », c'est exactement ce dont s'occupe le structuralisme.

P : — En aucune manière, mon ami, puisque, dans le structuralisme, rien n'est réellement transformé, traduit. Combiné oui, pas transformé. Vous n'avez pas l'air de mesurer la distance abyssale qu'il y a entre une structure et un réseau. Une structure, c'est juste un réseau sur lequel on ne possède qu'une information très rudimentaire. C'est très utile quand on est pressé par le temps, mais ne me dites pas que c'est plus scientifique. Si je veux qu'il y ait des acteurs dans mon compte rendu, alors il faut qu'ils fassent des choses, ils ne peuvent pas se contenter d'être des figurants ou des doublures. Et s'ils font quelque chose, il faut que ça fasse une différence. Si leur introduction dans le récit ne fait pas de différence, laissez-les tomber et recommencez la description à nouveaux frais. Ce que vous voulez, c'est une science sans objet.

E : — Vous et vos récits... Des histoires pleines de rebondissements, c'est ça que vous voulez ! Moi je parle d'explication, de savoir, de posture critique, pas d'écrire des scripts pour un épisode de *Friends*.

P : — Parlons de rebondissements, justement. Vous voulez que vos quelques centaines de pages fassent une différence, non ? Bon, dans ce cas, il vous faut faire la preuve que votre description de ce que font les gens, lorsqu'ils en auront connaissance, fasse une différence dans leur manière de faire les choses. C'est cela que vous appelez une position critique ?

E : — Je suppose que oui.

P : — Bien ! À quoi cela peut-il leur servir, je voudrais que vous me l'expliquiez, si vous leur parlez de causalités qui ne changent rien à ce qu'ils font parce qu'elles sont trop générales ?

E : — À rien, bien sûr. Je veux parler de causalités *réelles*.

P : — Mais ça ne leur servira à rien non plus, parce que si ces causes réelles existaient, ce dont je doute fort, elles n'auraient pas d'autre effet que de transformer vos informateurs en doublures d'autres acteurs, que vous appelez fonction, structure, etc. Ils ne seraient donc plus des acteurs mais des dupes, des marionnettes — et même moins que des marionnettes, parce que les marionnettes forcent les marionnettistes à faire plein de choses inattendues. Au mieux, vous leur permettez d'introduire une légère perturbation, comme le pendule concret qui n'ajoute que de petits frottements.

E : — ...

P : — Maintenant, expliquez-moi donc où est la grandeur politique qui consiste à transformer les gens que vous avez étudiés en figurants inoffensifs et inactifs des fonctions cachées que vous seul êtes à même de détecter ?

E : — Hum, vous avez une telle manière de renverser tout ce qu'on dit... je ne suis plus trop sûr, maintenant. Si les acteurs prenaient conscience des déterminations qu'on leur impose... s'ils devenaient plus conscients... plus réflexifs... leur degré de conscience ne serait pas un peu plus élevé ? Ils pourraient alors prendre leur sort en main. Ils y verraient plus clair, non ? Et si c'est le cas, alors, oui, je crois que je peux le dire maintenant, grâce à moi, au moins en partie, ils seront davantage acteurs, disons plus pleinement acteurs.

P : — Bravo, *bravissimo* ! Ainsi, un acteur, c'est pour vous une sorte d'agent totalement déterminé, plus l'occupant d'une fonction, plus un zeste de perturbation, plus un peu de conscience fournie par des sociologues éclairés ? C'est horrible, tout simplement horrible... Et ces gens veulent faire de l'ANT ! Après les avoir déçus de leur rang d'acteurs pour en faire des figurants, vous voulez leur donner le coup de grâce en apportant généreusement à ces pauvres gaillards la réflexivité qu'ils possédaient avant et que vous leur avez ôtée en les assaisonnant à la sauce structuraliste. Superbe ! Ils étaient des acteurs *avant* que vous ne veniez avec votre « explication » — ne me dites pas que c'est votre étude qui va les rendre tels. Beau travail, monsieur l'étudiant ! Un bourdieusien n'aurait pu faire mieux...

E : — Vous n'aimez peut-être pas Bourdieu, il n'empêche que c'était un véritable scientifique, et qu'il était pertinent en politique. Manifestement, vous n'êtes ni l'un ni l'autre...

P : — Merci. Voilà à peu près trente ans que j'étudie les liens entre science et politique, alors je ne me laisse pas facilement intimider par des discours qui prétendent établir quelle science est « politiquement pertinente ».

E : — J'ai appris à ne pas me laisser impressionner par des arguments d'autorité, alors vos trente ans d'étude...

P : — Touché. Mais votre question était : « Qu'est-ce que je peux faire avec la sociologie de l'acteur-réseau ? » J'ai répondu : pas de l'explication structuraliste. Les deux entreprises sont complètement incompatibles. Ou bien vous avez des acteurs qui réalisent des potentialités et ce ne sont pas du tout des acteurs, ou

alors vous avez des acteurs qui actualisent des virtualités (ce sont des expressions empruntées à Deleuze, soit dit en passant), mais alors cela exige des textes tout à fait spécifiques. Les rapports que vous entretenez avec ceux que vous étudiez exigent des rencontres très rares pour devenir efficaces — je suppose que c'est ce que vous voulez dire lorsque vous parlez de « posture critique » et de « pertinence politique » ?

E : — Mais alors nous sommes d'accord ? Vous aussi, vous voulez avoir une posture critique.

P : — Oui, peut-être, mais je suis sûr d'une chose : ce n'est pas automatique et, la plupart du temps, ça risque d'échouer. Comment voulez-vous qu'une étude, que deux cents pages d'entretiens et d'observations fassent la différence, d'un coup, juste comme ça ? Pour devenir pertinent, il faut tout un ensemble de circonstances, extraordinaires. C'est un événement. Pour cela, il faut mettre au point un protocole incroyablement original. Et ça, c'est aussi peu automatique que l'expérience de Galilée avec son pendule, ou que celle de Pasteur avec le virus de la rage.

E : — Et qu'est-ce que je dois faire ? Prier en attendant un miracle ? Sacrifier un poulet ?

P : — Mais pourquoi donc voulez-vous que ceux qui pourraient être concernés par votre petit texte minuscule le trouvent nécessairement plus pertinent que, disons, un gigantesque laboratoire de physique ? Regardez tout ce qu'il faut pour que, je ne sais pas, moi, les puces de la compagnie Intel™ deviennent indispensables dans les téléphones portables. Et vous voulez que tout le monde puisse avoir le label « LSE™ inside » ou « sociologie critique inside » sans fatigue. Pour devenir pertinent il faut travailler.

E : — Juste ce dont j'ai besoin : encore plus de travail !

P : — Mais tout est là. Si une argumentation est automatique, prête à l'avance, bonne à tout faire, alors il est impossible qu'elle soit scientifique. Elle est tout simplement hors de propos. Si une étude est réellement scientifique, il faut qu'elle ait pu échouer. Relisez Popper.

E : — Voilà qui est rassurant, vraiment. C'est gentil à vous de me rappeler que ma thèse pourrait rater !

P : — Vous confondez science et position de maîtrise. « Être en mesure de perdre le phénomène est essentiel à la pratique

scientifique¹. » Dites-moi : pouvez-vous seulement imaginer un seul sujet auquel la sociologie de Bourdieu, par exemple, dont vous êtes si friand, pourrait *ne pas* s'appliquer ?

E : — Mais je ne peux pas imaginer un seul sujet auquel l'ANT puisse s'appliquer !

P : — Formidable, vous avez raison, c'est exactement ce que je pense...

E : — Je ne vous disais pas ça comme un compliment...

P : — Mais moi je le prends pour un vrai compliment ! Rendre une explication en sciences sociales pertinente pour ceux qu'on étudie, c'est aussi rare qu'une bonne expérience en sciences naturelles.

E : — Puis-je respectueusement vous faire remarquer que, avec toute votre philosophie de la science, si vertigineusement subtile, vous ne m'avez toujours pas dit comment finir ma thèse...

P : — Vous étiez si pressé d'ajouter des cadres explicatifs, du contexte global et de la structure sous-jacente à vos « simples descriptions » que vous ne pouviez guère m'écouter.

E : — Mais quelle est la différence entre un bon et un mauvais texte ANT ?

P : — Ah ! ça c'est une bonne question.

E : — Enfin ?

P : — Enfin ! Réponse : la même qu'entre un bon et un mauvais laboratoire, ni plus ni moins.

E : — Bien, d'accord ! hum... merci... C'était gentil à vous d'accepter de me parler. Mais, tout compte fait, plutôt que l'ANT... je crois plutôt que je vais utiliser la théorie systémique de Luhmann comme cadre théorique sous-jacent — ça a l'air bien, l'*autopoiesis* et tout ça. Ou peut-être un peu des deux...

P : — ...

E : — Vous n'aimez pas Luhmann ?

P : — À votre place, je ne m'en servirais pas comme « cadre sous-jacent », non.

E : — Mais j'ai l'impression que votre type de « science » implique de rompre avec toutes les règles qu'on nous apprend en sciences sociales.

1. Cf. H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002), p. 264.

P : — Je préfère rompre avec elles et suivre mes acteurs. Au bout du compte, comme vous le disiez, je suis un réaliste naïf, un positiviste.

E : — Vous savez ce qui serait vraiment bien ? Puisque personne ici n'a l'air de comprendre l'ANT, vous devriez écrire un guide. Comme ça on serait sûrs que nos professeurs savent de quoi il s'agit et... je ne veux pas être mal élevé... ils hésiteraient davantage peut-être à nous pousser là-dedans... si vous voyez ce que je veux dire.

P : — C'est aussi grave que ça ?

E : — Enfin, moi, vous savez, je suis juste un doctorant. Vous, vous êtes professeur. Vous avez beaucoup publié, vous pouvez vous permettre de faire des choses que je ne peux pas faire. Il faut bien que j'écoute ce que me dit mon directeur de thèse. Je ne peux pas vous suivre trop loin.

P : — Pourquoi venir me voir, alors ?

E : — J'avoue que, depuis une demi-heure, je me pose la même question...

II

*Comment retracer
les associations ?*

Introduction

Pourquoi le social est-il si difficile à dessiner ?

CELA devrait être la chose la plus facile du monde : nous sommes tous pris dans des interactions sociales ; nous vivons tous en société ; et nous sommes tous des animaux culturels : et pourtant ces liens restent élusifs. Dans les pages qui précèdent, j'ai avancé comme raison que l'adjectif « social » s'est mis à désigner deux phénomènes radicalement différents : une *substance*, un type de matériau — ce que j'ai appelé le social n° 1 —, et un *mouvement* qui relie des ingrédients qui ne sont pas (en tout cas pas encore) de nature sociale — c'est ce que j'ai appelé le social n° 2¹. Dans les deux cas, le social disparaît : si on le considère comme un solide, il perd sa capacité à s'associer ; si on le considère comme un fluide, il disparaît à nouveau parce qu'il ne se laisse apercevoir que brièvement, au cours du bref instant où de nouvelles associations viennent assembler le collectif. Si l'objet des sciences sociales semble facile à localiser, à première vue, en raison de l'omniprésence massive et évidente de l'ordre social, il semblerait maintenant que l'opposé soit vrai : il n'y a rien de plus difficile à saisir que les connections sociales : elles ne se laissent détecter que lorsqu'elles sont modifiées. Il en est

1. Je rappelle que j'ai réservé l'étiquette de « social n° 3 » aux interactions face à face, le fonds commun de sociabilité que nous partageons toujours avec les grands singes mais qui ne suffit pas à définir les deux autres. À la fin de cette partie, nous apprendrons à reconnaître un quatrième sens de l'adjectif, le plasma.

du social comme de la perception pour les physiologistes : pour ressentir quelque chose, il faut qu'il y ait de constants mouvements et ajustements : cela est vrai de la vue et de l'ouïe, mais aussi du goût, de l'odorat et du toucher². Si par exemple vous tenez la main de quelqu'un en restant parfaitement immobile, au bout de quelque temps vous ne sentirez rien de plus qu'un engourdissement assez déplaisant — quand bien même ce serait la main d'un être cher : pas de mouvement, pas de sensation. On peut dire la même chose du « sens du social » : pas de nouvelle association, pas de prise.

C'est pourquoi il m'a fallu opposer deux différents types de méthodes pour réactiver la perception et l'enregistrement des liens sociaux. La première, que j'ai appelée « sociologie du social », tente de maintenir aussi fermement et aussi longtemps que possible l'unité d'éléments qui sont composés, d'après elle, d'un matériel homogène. L'autre, que j'ai baptisée la « sociologie des associations », s'efforce d'explorer les controverses portant sur le nombre d'éléments hétérogènes qui peuvent être associés dans un cours d'action donné. Dans le premier cas, nous savons plus ou moins de quoi est fait le monde social — il est fait « de » social. Dans l'autre, il nous faut toujours commencer en *ne sachant pas* de quoi il se compose. Ainsi, comme le *pharmakon* des Grecs, la quête du social devient soit un remède, soit un puissant poison, en fonction de son dosage et de sa posologie : distillée en petites doses administrées avec discernement, elle permet à l'observateur de détecter les nouvelles associations qui doivent constamment se redéfinir pour assembler un collectif toujours menacé de disparition ; mais si vous laissez les éléments rassemblés dépasser leur « date de péremption », ils commenceront à moisir et, si vous vous obstinez à les ingérer, vous risquez l'empoisonnement... C'est que vous avez confondu l'établissement d'une relation avec un type de matériau spécifique : le social expliquerait le social. Vous êtes entré dans un monde qui n'est plus empiriquement saisissable, un monde qui court le risque d'être rapidement envahi par les fées, les dragons, les héros et les sorcières de la sociologie critique.

2. Voir la très belle expérience menée sur le mouvement rapide des yeux et son application au portrait dans R.C. MIALI et J. TCHALENKO, « A Painter's Eye Movements : A Study of Eye and Hand Movement during Portrait Drawing » (2001).

Mais comment se fait-il que le même adjectif puisse avoir deux significations totalement opposées ? Je crois pouvoir l'expliquer par le fait que les sciences sociales ont poursuivi simultanément trois objectifs différents : a) rendre compte des différentes manières dont le social est ingénieusement construit par ceux qui y prennent part ; b) mettre fin aux controverses portant sur le social en limitant la gamme d'entités à l'œuvre dans le monde ; et c) essayer de résoudre la « question sociale » en offrant une sorte de prothèse à l'action politique. Il n'y a rien à redire à ces objectifs, dans la mesure où la sociologie, la « science de la vie ensemble », doit en effet s'acquitter des trois tâches suivantes :

a) déployer toute la gamme des controverses sur les associations possibles ;

b) montrer par quels dispositifs pratiques ces controverses se trouvent stabilisées dans l'espace et le temps ;

et enfin c) définir les procédures acceptables pour composer le collectif en se rendant utile à ceux qui ont fait l'objet de l'étude.

Si ces trois tâches sont légitimes, il est en revanche impossible de les réaliser toutes les trois de front : il faut respecter strictement l'ordre de leur succession. Si vous confondez la deuxième avec la première, par exemple, vous allez vous autoriser à croire que votre principal devoir consiste à restreindre — à l'avance et à la place des acteurs — le nombre d'incertitudes dans lesquelles vous craignez que les gens ordinaires ne se perdent. Cela veut dire que vous vous chargez vous-même de réduire le nombre de regroupements possibles, de limiter le nombre d'actants, d'exclure autant d'objets non humains qu'il vous plaira, de vous en tenir à une stricte division du travail entre les sciences sociales et les sciences naturelles et, enfin, de croire fermement que la sociologie est une discipline scientifique autonome. Après un tel traitement, il n'est plus possible de tracer les cinq sources d'incertitude dont nous venons de mesurer l'importance. Les choses se corsent lorsque vous confondez le troisième objectif — l'utilité politique — avec les deux autres. Pour des raisons certes parfaitement respectables liées aux nécessités de la modernisation, à un projet d'émancipation et aux vraies difficultés de l'enquête empirique, vous vous mettez à substituer à la composition du collectif par les acteurs eux-mêmes votre propre

définition de ce qui doit les tenir rassemblés. Vous commencez à décider ce qu'est une société et dans quelle direction elle doit évoluer. Bien que je sois certain qu'une telle stratégie intellectuelle ait été féconde du temps de Comte, de Spencer, de Durkheim ou de Parsons, elle est aujourd'hui désastreuse : lorsqu'une explication sociale est avancée, il n'y a plus aucun moyen de savoir si c'est par suite d'une véritable avancée empirique, d'une standardisation rendue nécessaire, d'une tentative d'ingénierie sociale, ou par simple paresse intellectuelle. Avec la confusion des trois tâches successives que les sciences sociales doivent bien avoir à cœur d'assurer, le social est devenu opaque au moment même où il semble généreusement fournir autant d'explications qu'on en voudra, et à des prix imbattables.

Si nous voulons rester fidèles au projet d'une *science du social* — maintenant que les termes « science » et « social » ont été tous deux revus et corrigés —, il nous faut dépasser cette confusion sans abandonner aucun des trois objectifs initiaux. Après avoir montré, dans la première partie, comment nous pouvions déployer la capacité des acteurs à produire des mondes, et avant d'affronter dans la conclusion la délicate question de l'intérêt politique, je me propose maintenant de montrer qu'il est possible de suivre la résolution des controverses sans confondre une telle enquête avec les deux autres. Oui, les controverses sont closes et les incertitudes sont limitées, mais, là aussi, par les acteurs eux-mêmes laissant derrière eux de nombreuses traces empiriques qui ne demandent qu'à être relevées avec plus ou moins de rigueur. Dès que nous laissons aux acteurs le soin de résorber, pour ainsi dire, leur propre désordre, il devient possible de discerner un certain ordre qui n'a plus rien à voir avec les efforts de l'observateur pour limiter à l'avance l'étendue des disputes.

Malheureusement, s'il est déjà si difficile de déployer les cinq sources d'incertitude, il est encore plus délicat de suivre les moyens mis en œuvre pour les stabiliser. Au cours de cette nouvelle recherche, plus encore qu'auparavant, je cours le risque d'être encore plus injuste avec la « sociologie traditionnelle » : c'est en effet l'existence même de la société ou, plus généralement, d'un domaine ou d'une sphère du social, qui, d'après moi, a rendu le social indétectable. Cette fois, cependant, le problème ne vient pas de l'ambiguïté du terme « social », mais d'une

confusion, entretenue dès les débuts de la sociologie, entre *l'assemblage du corps politique* et *l'assemblage du collectif*. Même si les deux opérations ont de nombreux points communs, elles doivent, pour réussir, être soigneusement distinguées.

Pour le dire de façon très grossière, la société, cette invention du XIX^e siècle, est une étrange figure de transition qui mêle le Léviathan du XVIII^e siècle et le collectif du XXI^e siècle³. Placée devant l'exigence de remplir deux tâches à la fois, c'est-à-dire de rendre le collectif traçable et de jouer le rôle d'un substitut de la politique, la notion de société n'a jamais pu s'acquitter convenablement ni de l'une ni de l'autre. L'existence supposée de la société a empêché l'émergence d'un collectif bien assemblé et a déjoué les efforts visant à définir l'étrange espèce de corps institué que les activités politiques devraient être capables de générer.

Même si elle ne deviendra claire qu'à la fin de cet ouvrage, il est possible de formuler simplement la raison de cette injonction contradictoire : en vertu de sa nature, on doit toujours supposer que le corps politique, bien que *virtuel* et *total*, est au fond *toujours déjà là*. Il n'y a là rien que de très normal, puisqu'il doit résoudre le problème insoluble de la *représentation* politique, en faisant en sorte que le multiple devienne un et que l'un se fasse obéir de la multitude. Seule l'action politique est capable de tracer, par un mouvement circulaire continu, cette assemblée virtuelle et totale qui se trouve constamment en danger de se dissoudre complètement⁴. C'est ce que Walter Lippman a désigné sous le terme parfaitement approprié de *fantôme*, de Public Fantôme⁵. Au moins depuis le mythe du contrat social, le

3. Sur l'invention de la notion de société, voir B. KARSENTI, « Autorité, pouvoir et société » (2003) et M. FOUCAULT, « Il faut défendre la société » (1997).

4. Sur le « mouvement giratoire » propre à l'énonciation politique, voir B. LATOUR, « Et si l'on parlait un peu politique ? » (2002) et bien sûr l'ouvrage classique de B. MANIN, *Principes du gouvernement représentatif* (1995) ainsi que le très beau texte, apparemment uniquement disponible en anglais et sur le web de Foucault, sur la *parrhesia*, M. FOUCAULT, *Discourse and Truth ; the Problematization of Parrhesia* (1983).

5. W. LIPPMAN, *The Phantom Public* (1993 [1927]). Je m'inspire ici du travail de Noortje Marres sur les philosophies politiques de Dewey et de Lippman. Voir N. MARRES, « No Issue, no Politics » (2005). De ce livre capital, non traduit en français, on lira les utiles fragments rassemblés dans L. BLONDIAUX, D. REYNIÉ, *L'opinion publique* (2002). La fragilité des personnages politiques est l'une des grandes leçons du livre d'Ernst Kantorowicz, *Les deux corps du roi* (1989). C'est pour cette raison que

corps politique a toujours été un *problème*, pour reprendre l'expression utilisée par John Dewey dans sa réponse à Lippman, un fantôme perpétuellement au bord de la dissolution complète. Il n'a jamais été conçu pour devenir une substance, un être, un domaine *sui generis* qui aurait existé en deçà, derrière et au-delà de l'action politique. Tous les lecteurs de Hobbes ont été frappés, à la lecture de son projet de Léviathan, par la fragilité de ce « dieu mortel » et par la rapidité avec laquelle il pouvait se décomposer. Comme chacun pouvait le voir, ce géant avait des pieds d'argile.

Mais, dès que vous faites du mode d'existence du Public — au sens de Dewey — celui de la société afin de vous épargner la tâche délicate et contradictoire qui consiste à la constituer par des moyens politiques, on ne saisit plus sa *fragilité* comme un problème compris et visible par tous⁶. Le corps politique métamorphosé en société est supposé tenir par ses propres forces, *même en l'absence* de toute activité politique⁷. Bien qu'il reste invisible, le corps politique géant est désormais censé avoir les pieds solidement ancrés dans un robuste piédestal. Toutes les difficultés que l'on rencontre en essayant de saisir le social proviennent de cet improbable tour de force métallurgique : prétendre couler dans le bronze la forme mouvante du Public Fantôme !

Alors que le corps politique devait sans cesse être tracé par la forme si particulière d'énonciation politique, la société est toujours déjà là, quoi qu'on fasse et qu'on le veuille ou non. Et le pire, c'est que, au lieu d'y voir une contradiction ou une impossibilité technique, les sociologues ont vu dans cette présence fantomatique la meilleure preuve du mystère de son existence. Ce qui n'était qu'un fantôme assez innocent est devenu alors un vampire ; le Léviathan s'est transformé en Hydre. Et pourtant, il n'est pas très difficile de voir qu'une entité dont l'existence est toujours donnée d'avance est exactement le

l'État est toujours le produit d'une épreuve d'État au sens défini dans l'importante thèse de D. LINHARDT, « La force de l'État en démocratie » (2004).

6. J'ai décidé de suivre l'intuition pénétrante de Bauman au sujet de l'invention de la sociologie comme substitut du politique. Cf. Z. BAUMAN, *Intimations of Postmodernity* (1992).

7. Cf. J. DEWEY, *Le public et ses problèmes* (2002), et sa critique de l'hégélianisme en politique.

contraire de ce qu'il faut pour assembler le collectif : si elle est déjà là, les moyens pratiques mis en œuvre dans sa *composition* ne sont plus traçables ; si elle est totale, les moyens pratiques mis en œuvre pour la *totaliser* ne sont plus visibles ; si elle est virtuelle, les moyens pratiques mis en œuvre pour la *réaliser*, la *visualiser* et la *rassembler* ont disparu du champ de vision. Aussi longtemps que l'ombre de la société obscurcira le collectif, et dissimulera celle, plus ancienne encore, du Léviathan, aucune science du social ne saurait se développer⁸. Pour le dire de façon plus grossière : *soit vous avez la société, soit vous avez la sociologie*. Les deux ne peuvent coexister, comme Gabriel Tarde l'avait bien vu en voyant sa discipline naissante évoluer dans une mauvaise direction, qu'il associait clairement à l'école de Durkheim.

Naturellement, tous les sociologues sont parfaitement conscients de cette faiblesse intrinsèque de la notion de société, et c'est pour cela qu'ils se sont efforcés, chacun à sa façon, d'en limiter le danger⁹. Ils affirmeront tous que la société est une réalité virtuelle, une *cosa mentale*, une hypostase, une fiction. Mais, en laissant le concept à sa place, fût-ce pour en faire la critique, ils n'ont jamais pu faire autre chose que de s'aménager une petite niche à l'intérieur du corps virtuel et total dont ils affirmaient la non-existence ! Ainsi, par un étrange retournement du destin, la société est-elle devenue à la fois ce qui était *toujours soumis à la critique* en tant que fiction et ce qui était *toujours déjà là* en tant qu'horizon indépassable de toutes les discussions sur le monde social¹⁰. Quelle que soit la solution, elle a toujours échoué, ou plutôt elle s'est échoué comme une

8. « L'idéal démocratique n'a jamais défini la fonction du public. Il a considéré le public comme l'exécutant immature et fumeux de toutes choses. La confusion, profonde, est installée dans une notion mystique de la société » W. LIPPMAN, *The Phantom Public* (1993 [1927]), p. 137.

9. Pour une analyse récente de l'état actuel des choses, voir N. GANE, *The Future of Social Theory* (2004).

10. Grâce à la puissance d'illusion propre à la dialectique, cette nature contradictoire est ce que l'on prend parfois pour la définition circulaire de la société elle-même. Cela apparaît dans C. CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, mais aussi dans la notion d'autotranscendance développée par Jean-Pierre DUPUY (*Introduction aux sciences sociales* [1992]) et dans l'argument de Luhmann concernant la notion d'*autopoiesis* proposée par H.R. MATURANA et F.J. VARELA (*Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living* [1980]). Bien qu'ils puissent tous dessiner des cercles, le corps politique, la société et les organismes ne portent pas les mêmes entités et ne sont pas transportés par les mêmes véhicules.

baleine sur la plage — oui, un Léviathan à l'intérieur duquel les sociologues ont tenté, comme Jonas, de s'aménager un abri de fortune : depuis quelque temps, l'odeur de ce monstre en putréfaction est devenue insupportable. Il n'y aura pas moyen de renouveler la théorie sociale aussi longtemps qu'on n'aura pas nettoyé la plage et qu'on ne se sera pas complètement débarrassé de la malencontreuse notion de société. Pour ce faire, il nous faut extraire, de cette notion mal formée, aussi bien le corps politique qu'elle a usurpé, que le collectif dont elle n'a fait jusqu'ici que ralentir l'émergence¹¹.

Pour nous qui nous occupons de sociologie des sciences, il n'y a rien de surprenant à ce que la société se dresse sur le chemin de la sociologie comme de la politique, puisque nous avons détecté précédemment comment la nature jouait un rôle exactement semblable et symétrique. Les deux monstres sont nés au cours de la même saison et pour la même raison : la nature assemble les non-humains en les séparant des humains ; la société rassemble les humains en les séparant des non-humains. Comme je l'ai montré longuement ailleurs, tous deux sont des monstres jumeaux mis au monde pour étouffer dans l'œuf la possibilité même d'une composition vertueuse du collectif¹². Mais, paradoxalement, s'il est relativement facile de montrer l'histoire politique de la nature, dans la mesure où la différence entre les faits indiscutables et les faits disputés saute aux yeux, la société possède une sorte de présence plus massive, plus assurée, plus obvie. Il semble que le gouffre entre le social comme association — social n° 2 — et le social comme substance — social n° 1 — soit plus difficile à détecter. Le monde social paraît vouloir régner là où le monde naturel a dû renoncer à une grande part de sa souveraineté. À tel point qu'on a même pu voir, dans mes propres efforts visant à réduire le pouvoir de la nature, un projet pour renforcer celui de la société ! D'où le malencontreux succès de la notion de « construction sociale » que j'ai examinée plus haut. Et pourtant, il n'y a pas

11. Pour expliquer pourquoi cette façon de résumer le social exerce une fascination si puissante sur l'imagination, je me référerai par la suite à la notion de « panorama ». Cf. p. 267.

12. Même si je ne traite pas ici la question de la nature de façon aussi complète (voir *Politiques de la nature*), l'argument que j'avance ici perd son efficace si l'on ne garde pas à l'esprit la symétrie entre nature et société.

d'échappatoire : après la nature, c'est la société qui doit disparaître, sans quoi nous ne serons jamais capables de réassembler le collectif.

Comment pouvons-nous avancer et rendre le social à nouveau traçable ? En suivant la même stratégie que dans la première partie. Dans notre quête du social, nous allons devoir déployer toute la gamme des controverses, au lieu de décider nous-mêmes du meilleur point de départ. Une fois encore, il nous faudra être plus abstraits et plus relativistes que nous ne nous y attendions. Mais, cette fois, je prendrai comme point de départ la difficulté que semblent rencontrer les sociologues eux-mêmes lorsqu'ils cherchent à faire débiter leurs enquêtes au bon endroit. En choisissant cette voie détournée, nous allons découvrir que les deux collecteurs qu'ils ont choisis sont tout simplement absents, dans la mesure où ils ont confondu un problème spécifique — comment résoudre les relations politiques de l'Un et du Multiple — avec un autre : comment composer le collectif. Cette découverte nous permettra d'échapper une bonne fois pour toutes à l'obscurité que projette encore une notion de société en voie de déshérence et, avec un peu de chance, nous parviendrons à rendre le fluide social enfin reconnaissable.

Le monde social est plat !

LES usagers des sciences sociales ont l'air de trouver très simple d'assembler, d'invoquer, de convoquer, de mobiliser et d'expliquer le social par le social ; les praticiens des sciences sociales, au contraire, savent combien c'est difficile et coûteux, ardu et surprenant. Le social « facile » est celui qui est déjà regroupé, tandis que le social « difficile » est celui qui doit encore apparaître, se faire jour en rassemblant des éléments qui ne relèvent pas (en tout cas pas encore) du répertoire habituel. En fonction des traceurs que nous décidons de suivre, nous nous embarquerons pour des voyages très différents. Il semble qu'avec *leur* définition du social les sociologues du social aient délimité un vaste domaine qui n'entretient aucune relation avec la carte dont nous allons avoir besoin pour *notre* définition du social. Je ne dis pas seulement que les cartes disponibles sont incomplètes, mais qu'elles désignent des territoires aux contours si différents qu'elles ne se superposent même pas : c'est à croire qu'il s'agit d'une autre planète ! La tâche qui nous attend ne consiste pas à nous rendre en des lieux moins touristiques que l'on rejoindrait en suivant des sentiers moins rebattus, mais à dessiner un paysage totalement différent. Il va sans dire que cela ne va pas accélérer nos déplacements : la course de lenteur commencée dans la première partie va se ralentir encore...

Puisque l'enjeu n'est autre que la topographie même du social, il n'y a aucun moyen de décider de notre itinéraire sans

comprendre le principe de projection que les sociologues du social ont utilisé pour dessiner leurs cartes. Ce n'est qu'en saisissant les causes de leurs dérives que nous comprendrons pourquoi ils ont proposé de lui donner de si improbables contours. Lorsque nous commençons à poser cette question, nous réalisons à quel point leur périple a dû être ardu : tout se passe en effet comme si quelque chose les avait obligés à se déplacer constamment entre deux sortes de sites — l'interaction locale et le contexte global — dont chacun se révélait si peu accueillant qu'ils devaient le quitter aussi vite que possible. Adam et Ève n'ont été chassés que d'un seul paradis, mais les sociologues du social, moins chanceux que leurs ancêtres, ont dû quitter successivement deux aires de repos, chacune située aux antipodes de l'autre, pour ne plus cesser de passer de l'une à l'autre. Nous devons comprendre la dynamique de cette double expulsion si nous voulons échapper à leur destin.

Tout sociologue sait très bien que les interactions sociales face à face — le social n° 3 — ne forment pas un bon point de départ, du moins pour les humains. Lorsque, pour une raison ou pour une autre, vous entrez sur la scène d'une interaction quelconque, vous vous rendez très vite compte que ce n'est pas vous l'auteur de la pièce, que vous voilà embarqué dans une vaste production qui vous dépasse tout à fait. Un enfant qui apprend à parler découvre un langage déjà constitué dans l'usage compétent qu'en fait sa mère ; un plaignant convoqué devant le juge découvre un édifice juridique solidement établi et un Palais de Justice aussi vieux que Paris ; un ouvrier qui se tue au labeur toute la journée dans un atelier découvre assez rapidement que son destin a été scellé par des agents invisibles qui se cachent derrière les murs d'un bureau situé à l'autre bout des locaux ; un marcheur souffrant d'une entorse découvre dans le cabinet de son médecin les particularités de son ossature et de sa physiologie, bien antérieures à son accident ; aiguillonné par les questions d'un ethnologue, un « informateur » local découvre que la plupart de ses habitudes de pensée viennent de lieux et d'agents sur lesquels il n'a aucun contrôle. Et ainsi de suite. Les interactions ne sont pas un pique-nique où toute la nourriture aurait été apportée par les participants, mais plutôt une réception donnée par des mécènes anonymes qui ont tout organisé jusque dans les

moindres détails — les places elles-mêmes pouvant être assignées par un majordome attentif ou autoritaire.

Il est donc tout à fait exact de dire que toute interaction donnée semble *déborder* d'éléments déjà inscrits dans la situation, provenant d'un autre *temps*, d'un autre *lieu*, et générés par une autre *forme d'existence*. Cette intuition forte est aussi vieille que les sciences sociales. Comme nous l'avons observé auparavant, l'action est toujours disloquée, articulée, déléguée, traduite. Par conséquent, si un observateur veut rester fidèle à la direction indiquée par ce débordement, son regard sera *détourné* de toute interaction donnée et dirigé vers *d'autres lieux*, *d'autres temps* et *d'autres formes d'existence* qui semblent avoir façonné l'interaction. Tout se passe comme si un fort courant d'air chassait toute personne qui aurait voulu demeurer sur la scène locale de l'interaction face à face.

Le problème est de savoir comment procéder à partir de là. C'est à ce carrefour que la confusion entre le corps politique et la société menace de nous faire dévier de notre course. Bien qu'il y ait toujours, dans toute interaction, la marque des pointillés qui pourraient nous mener vers l'entité virtuelle, totale et préexistante qui semble expliquer l'interaction qu'il nous a fallu quitter, c'est justement ce chemin qu'il ne faut pas prendre : si cette entité est virtuelle, qu'elle le reste ! Les sociologues devraient s'abstenir d'aller là où l'action politique doit poursuivre sa route. Oui, les interactions sont débordées par d'autres acteurs ; non, ces acteurs ne forment pas un contexte qui les entourerait.

Comme nous l'avons vu en maintes occasions, il y a souvent un gouffre béant entre les intuitions correctes des sciences sociales et les solutions étranges qu'elles proposent. C'est encore la même chose ici : on a confondu la projection du Public — notion de politique — et la prééminence de la société — notion de science sociale. Il est vrai que l'un comme l'autre jouissent d'une existence virtuelle, mais pas de la même façon. Le Public représente une exhortation constante à reprendre la tâche impossible de la politique, tandis que la société n'est rien d'autre qu'une façon de dissimuler le travail de composition en faisant comme s'il était déjà achevé : la société est là, au-dessus de nos têtes. Si bien que, lorsque les enquêteurs commencent à se détourner des sites locaux, puisque, de toute évidence, la clé des interactions ne s'y trouve pas — ce qui est tout à fait vrai —, ils

croient devoir diriger leur attention sur le « cadre » au sein duquel les interactions sont supposées s'insérer — et c'est là que les choses commencent à prendre une mauvaise tournure. En partant d'un bon réflexe — éloignons-nous des interactions locales ! — ils finissent, pour reprendre le célèbre titre de Samuel Butler, au pays d'Erewhon, c'est-à-dire de Nullepart.

Cette dynamique a été si profondément enracinée par cent cinquante ans de sciences sociales qu'elle prend aujourd'hui les airs d'une migration de masse sur des autoroutes construites à grands frais et balisées de signalisations sur lesquelles on peut lire : « Contexte, 15 km. Prochaine sortie. » L'habitude de se rendre au Contexte, une fois déçu par les interactions locales, est devenue si instinctive qu'il est difficile de voir qu'elle est sans issue. Après un bref trajet sans encombres, ces autoroutes se volatilisent sans prévenir. À Contexte, on ne trouve pas de place pour se garer... Peut-on vraiment remonter de l'acte de langage qui est celui de l'enfant à la « structure » du langage ? De la plainte déposée au « système » du droit ? De l'atelier d'usine au « mode de production capitaliste » ou à l'« empire » ? De l'entorse du patient à la « nature » du corps ? Du carnet de l'ethnologue à la « culture » de tel peuple particulier ? Dès qu'on soulève ces questions, la réponse devient une série embarrassée de « non, oui, peut-être ».

Certes, la structure du langage n'est parlée par personne en particulier, et pourtant c'est à partir d'elle que sont générés tous les actes de parole, bien que la façon dont la parole croise la langue soit restée, depuis l'époque de Saussure, un mystère insondable¹. Le système du droit ne se tient nulle part en particulier, et pourtant il est invoqué de façon non moins mystérieuse à chaque procès, même si l'on reconnaît à chaque fois qu'il doit représenter une totalisation toujours recommencée². Le capitalisme est certainement le mode de production dominant, mais personne n'imagine qu'il existe un *homunculus* aux commandes, même si de nombreux événements semblent obéir à une stratégie

1. Pour un exemple parmi d'autres d'un cas où la pragmatique grignote les éléments structurels du langage, cf. A. DURANTI et C. GOODWIN, *Rethinking Context* (1992).

2. Cf. N. LUHMANN, *A Sociological Theory of Law* (1985) ; en français on pourra lire « L'unité du système juridique » (1986).

implacable³. La connaissance du corps est ce qui permet de diagnostiquer des pathologies spécifiques, bien qu'il soit évident que c'est à partir du cas singulier que l'information devient pertinente⁴. Une culture est à la fois ce qui fait agir les gens, une abstraction complète créée par le regard de l'ethnologue, et ce qui est généré au cours des interactions par l'inventivité inépuisable des participants⁵. Même si elles sont bien ce que toute enquête se doit d'atteindre pour donner sens aux interactions locales, les structures semblent offrir une aire de repos aussi confortable qu'un talus d'orties...

D'où la réponse gênée que l'on obtient sur ces fameux « contextes » : il existe quelque chose qui rend l'interaction possible en apportant sur la scène la plupart des ingrédients nécessaires, mais ce « quelque chose » est à la fois *présent en coulisses* et *bien trop abstrait* pour en faire quoi que ce soit. La structure est à la fois très puissante pour expliquer et pourtant beaucoup trop faible et trop lointaine pour avoir une quelconque efficacité. Ce dont on attend qu'elle donne la véritable source de tout ce qui est « réel » et « concret » semble manquer tout à fait de réalité ! C'est pour cela que les sociologues, comme s'ils étaient parvenus au bout d'un élastique étiré aussi loin que possible, se retrouvent soudain propulsés dans la direction opposée, fuyant les « aspects structurels profonds » pour se précipiter à nouveau vers les interactions plus « réelles » et plus « concrètes ». Un second courant d'air, un second tourbillon, non moins violent que le premier, *éloigne* maintenant tout visiteur du contexte et le ramène inexorablement aux sites locaux de la pratique. L'histoire récente des sciences sociales n'a-t-elle pas été en grande partie une oscillation pénible entre des pôles opposés, l'un plus structurel et l'autre plus pragmatique⁶ ?

Malheureusement, s'efforcer, au retour, de coller à la scène locale n'offre aucune solution, puisque les forces qui avaient repoussé les enquêteurs, à l'aller, sont toujours présentes : il est

3. Cf. P. MIROWSKI, *Machine Dreams* (2001) ; M. CALLON, « Essai sur la notion de cadrage-débordement » (1999).

4. Cf. S. HIRSCHAUER, « The Manufacture of Bodies in Surgery » (1991) ; A. MOL, *The Body Multiple* (2003).

5. Sur la production dynamique de culture, voir M. SAHLINS, *Culture in Practice* (2000) ; M. STRATHERN, *Property, Substance and Effect* (1999).

6. Le paradigme de cette alternance est probablement celui de Parsons qui engendre Garfinkel ; pour chaque structuraliste, un nouvel interactionniste vient au monde.

toujours aussi évident que ce qui est « réel » et « concret » n'est pas entièrement contenu dans ces interactions face à face. Tirailé dans deux directions opposées, l'enquêteur se trouve dans une situation impossible : lorsqu'il s'en tient aux interactions, il se trouve dans l'obligation de s'en éloigner et de « replacer les choses dans leur contexte » ; mais lorsqu'il atteint finalement ce contexte structurant, on lui demande de quitter ce niveau abstrait pour revenir vers la « vie réelle », l'« échelle humaine », les sites « vécus ». Mais si la « structure » est une abstraction, l'interaction en est une autre ! Si l'une est plus réelle et plus concrète, l'autre l'est aussi — l'*autre* pôle, toujours l'*autre* pôle. Cette injonction contradictoire serait assez troublante pour égarer n'importe quel enquêteur. Platon affirmait qu'il fallait s'élever depuis les ombres illusives et matérielles vers les idées réelles et immatérielles. Mais que se passerait-il si, avec tout autant de raison, un anti-Platon vous conduisait dans l'autre direction, depuis les idées abstraites vers le monde local, réel et matériel ? Vous seriez écartelé par cette alternance brutale entre un cadre au sein duquel il faut situer les interactions — dans la société — et un mouvement violent visant à en finir avec les « grands cadres de référence » et à revenir à l'environnement local et individuel dans lequel les choses « se passent vraiment » et sont « vraiment vécues ». Le va-et-vient d'une balançoire est amusant, mais seulement un moment, et certainement pas au point d'être pris de nausée...

Si seulement ce balancement vertigineux pouvait s'arrêter. On a appelé cette alternance continue le « problème de l'acteur et du système » ou le « débat micro/macro ». La question est de savoir si l'acteur est « dans » un système ou si le système est « fait » d'acteurs qui interagissent. D'habitude, la stratégie consiste à poliment prendre acte du problème, déclarer qu'il s'agit d'une question artificielle, pour ensuite s'aménager une niche confortable à l'intérieur de ce qu'on prétend n'être qu'un débat académique en imaginant un compromis raisonnable entre les deux positions⁷. Mais si vous découvrez le juste milieu entre deux positions également absurdes, comment vous assurer que

7. Parmi les nombreuses tentatives, voir : P. BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972) ; A. GIDDENS, *La constitution de la société* (1987) ; E. FRIEDBERG, *Le pouvoir et la règle* (1993).

cette tierce position n'est pas encore plus inconsistante ? Faut-il rechercher un nouveau compromis entre acteurs et système, ou chercher ailleurs ?

À première vue, l'« acteur-réseau » semble constituer un bon candidat au compromis : la solution toute prête consisterait à prendre en considération à la fois l'acteur et le système dans lequel il est enchâssé — ce qui expliquerait le trait d'union. Cette solution paresseuse viendrait s'ajouter à toutes celles qui ont déjà été proposées pour réconcilier les deux principales exigences des sciences sociales : les interactions sont débordées par des structures qui leur donnent leur forme ; ces structures restent elles-mêmes trop abstraites aussi longtemps qu'elles n'ont pas été situées dans des exemples, mobilisées, réalisées ou incarnées dans quelque interaction locale et vécue. La tentation est d'autant plus grande que la dialectique, comme les sirènes d'Ulysse, offre généreusement toute sa gamme de boucles pour emballer et ficeler de tels compromis ; on dira simultanément des acteurs qu'ils sont tenus par le contexte et qu'ils le maintiennent en place ; du contexte qu'il est à la fois ce qui fait agir les acteurs et ce qui est constitué en retour par l'action des acteurs. Avec des gestes circulaires des deux mains, chacune tournant de plus en plus vite dans la direction opposée à l'autre, il est ainsi possible de donner l'apparence d'un argument raisonnable en imaginant une connexion entre deux sites dont l'existence demeurera pourtant aussi problématique qu'avant ! Les penseurs dialectiques ayant le chic pour faire disparaître les artefacts en affirmant que les contradictions ont été « dépassées » — leur parole magique pour dire « camouflées » ou « escamotées ». Encore une fois, il n'est pas difficile de voir pourquoi ils restent malgré tout si convaincants, bien que leurs mains relient des sites sans consistance : il est bien vrai qu'on ne peut dessiner la notion politique du Public que par un mouvement de boucle qui ressemble au cercle dialectique⁸. Mais ce « lasso » indispensable pour dessiner le lien paradoxal qui unit les citoyens à leurs représentants perd toutes ses vertus lorsqu'on le confond avec la relation d'un acteur au système « à l'intérieur » duquel il se trouverait. La question de l'acteur et du système n'est que la projection

8. Cf. B. CASSIN, *L'effet sophistique* (1995). Sur la notion clé d'« autophuon », voir B. LATOUR, *L'espoir de Pandore* (2001), les chapitres 7 et 8.

maladroite, sur le plan de la théorie sociale, des relations paradoxales que les citoyens entretiennent avec leur république.

C'est pourquoi la solution envisagée par la sociologie de l'acteur-réseau, malgré son appellation quelque peu malencontreuse, n'a rien à voir avec une quelconque tentative de proposer un nouveau compromis entre le niveau micro et le niveau macro, ou l'acteur et le système — et moins encore avec une tentative de pousser la balançoire si fort que sa trajectoire finira par décrire des cercles dialectiques ! Pour suivre le cours de notre argument, il est au contraire essentiel de ne *pas* essayer de finasser en trouvant un équilibre encore plus sophistiqué entre les deux clichés des sciences sociales. Nous ne disons pas que les interactions n'existent pas vraiment tant qu'elles n'ont pas été « replacées » dans un contexte, ni que le contexte n'existe jamais vraiment parce qu'il est toujours « exemplifié » à travers la pratique individuelle. Non, nous disons que la difficulté même que l'on éprouve lorsqu'on essaie de s'en tenir à un lieu considéré comme local ou à un lieu considéré comme le contexte du précédent révèle un autre mouvement, entièrement différent de celui que l'on suit d'habitude. Notre solution consiste à prendre au sérieux l'*impossibilité* de rester très longtemps dans l'un ou dans l'autre de ces deux sites. Là encore, il nous faut nous montrer aussi bornés, aussi littéraux, aussi positivistes et aussi relativistes que possible. S'il n'y a pas moyen de rester sur ces lieux, cela veut simplement dire qu'on ne peut pas s'y rendre, soit parce qu'ils n'existent pas, soit parce qu'ils existent mais ne peuvent être atteints avec le véhicule que fournit usuellement la sociologie.

De même que nous avons décidé dans la première partie de tirer profit des controverses au lieu de les trancher, il devrait être possible de tirer profit de cette oscillation incessante des sciences sociales entre des pôles opposés et d'apprendre ainsi la véritable topographie du social. La sociologie de l'acteur-réseau n'est autre que cette décision de saisir le « Grand Problème » des sciences sociales comme une ressource. Elle suppose que le réflexe d'évitement affiché à deux reprises par les sociologues — en passant du local au global, puis du niveau macro au niveau micro — n'est pas le symptôme de quelque malheureuse faiblesse de leur part, mais un symptôme très important de ce que ces lieux ne sont que le reflet d'un phénomène entièrement

différent. De même qu'un cheval peut sentir l'approche d'une falaise avant son cavalier, il nous faut suivre l'intuition des sociologues, mais non la solution qu'ils ont proposée avec leur définition du social. Une fois encore, la sociologie de l'acteur-réseau entend rester fidèle à la tradition tout en la libérant du poison qui l'a tant affaiblie.

Bien que le corps politique soit une ombre, un fantôme, une fiction produite par le mouvement en boucle de l'action politique, cela ne signifie pas que le monde social offre le même aspect éthéré. Comme nous le verrons par la suite, la politique n'est qu'un moyen de composer le collectif ; elle ne saurait fournir le schéma général d'une sociologie des associations. Mais, comme les observateurs ont utilisé la société pour court-circuiter la politique, ils n'ont jamais été en mesure de distinguer les différents paysages dessinés par ces divers traceurs. Obsédés par l'idée d'accéder au tout en court-circuitant les tâches politiques, ils ont rendu beaucoup plus difficile la composition du collectif. Comme la nature, la société est un assemblage prématuré : il faut situer les tâches de composition, non pas derrière nous et en amont, mais devant nous et en aval.

Contrairement à ce que dit Platon dans la *République*, il n'y a donc pas un, mais au moins trois « Gros Animaux » : le Corps Politique, la Société, le Collectif. Mais pour rendre visibles ces différentes bêtes, pour distinguer leurs mouvements, suivre leur éthologie, identifier leur écologie, il faut encore une fois refuser d'être intelligent. Il faut rester aussi aveugle qu'un termite afin de soigneusement « mésinterpréter » les sens habituels du terme « social ». Il nous faudra voyager à pied et nous en tenir à la décision de refuser d'emprunter tout véhicule plus rapide. Oui, nous devons suivre l'idée que les interactions sont débordées par bien d'autres ingrédients déjà en place, provenant d'autres temps, d'autres lieux et d'autres actants ; oui, nous devons nous faire à l'idée de nous déplacer vers d'autres sites afin de découvrir les participants d'une interaction. Mais, dès que nous nous éloignerons de celle-ci, nous devons *ignorer* les panneaux géants annonçant « Vers le Contexte » ou « Vers la Structure » ; il nous faudra tourner à angle droit, quitter les autoroutes, et nous résigner à emprunter un petit sentier aussi étroit qu'une piste muletière.

Bien que les sociologues soient fiers d'avoir ajouté du volume à la platitude des interactions, il semble qu'ils aient été trop vite en besogne. En tenant pour acquise cette troisième dimension — ne serait-ce que pour en critiquer l'existence —, ils ont retiré de l'enquête le principal phénomène des sciences sociales : la production même de localités, de dimensionnements et d'échelles. Il s'agit en vérité d'une question de cartographie. À cause de la présence sous-jacente du corps politique, les sociologues ont pensé que la société offrait une troisième dimension *dans laquelle* toutes les interactions devaient trouver leur place. Cela explique leur consommation immodérée d'images tridimensionnelles : sphères, pyramides, monuments, systèmes, organismes, organisations. Pour résister à cette tentation d'ajouter une troisième dimension, je vais proposer une projection en seulement deux dimensions, en m'efforçant d'*aplatir* autant que possible l'espace social. Pour filer la métaphore topographique, tout se passe comme si nous devons reproduire dans la théorie sociale le merveilleux livre *Flatland*, qui s'efforce de nous faire vivre, nous qui sommes des animaux en trois dimensions, dans un monde bidimensionnel uniquement constitué de lignes : aussi étrange que cela puisse sembler, nous devons, en théorie sociale, croire à la théorie de la Terre Plate⁹ ! C'est la seule façon de voir comment les dimensionnements sont produits et comment ils sont maintenus. Tout se passe comme si les cartes que nous a léguées la tradition avaient été froissées et mises en boule : il nous faut les extraire de la corbeille à papier et les aplatir du revers de la main jusqu'à ce qu'elles redeviennent lisibles et utilisables. Si cette « remise à plat » peut sembler paradoxale, elle constitue la seule façon de déplier ce qui était plié, de mesurer à nouveau la distance réelle que doit tracer chaque association.

Le but de cette seconde partie est de pratiquer une sorte de gymnastique corrective. Nous allons procéder en trois étapes :

a) nous allons d'abord *resituer* le global afin de mettre un terme aux automatismes qui mènent de l'interaction au « Contexte » ;

9. J'utilise ici l'expression pour faire allusion au livre d'Edwin ABBOTT, *Flatland* (1996).

b) nous allons ensuite *redistribuer* le local afin de comprendre pourquoi l'interaction est toujours une totale abstraction ;

et, enfin, c) nous allons *connecter* les sites que les deux étapes précédentes auront mis au jour, en montrant les différents *véhicules* qui définissent le social comme association¹⁰.

Une fois que nous aurons esquissé cette topographie alternative, il sera finalement possible de discuter de la pertinence politique de la sociologie sans confondre la société déjà constituée avec le cercle toujours à reprendre du Public. Ce n'est qu'à ce moment que le collectif aura finalement assez d'espace pour se réassembler et que nous aurons été tour à tour fidèles aux trois tâches successives de la sociologie.

10. Pour suivre cette seconde partie, il peut être utile de lire B. LATOUR et E. HERMANT, *Paris ville invisible* (1998) ou, mieux, de consulter le site de *Paris ville invisible brunolatour.net* où l'on trouvera de nombreuses illustrations des mêmes phénomènes d'« aplatissement ».

Premier mouvement

Localiser le global

LE premier exercice de notre petite gymnastique corrective est assez simple : il nous suffit d'établir quelles sont les connexions continues qui mènent d'une interaction locale jusqu'aux lieux, aux moments et aux actants par l'intermédiaire desquels un site local donné a été *mis en action*. Autrement dit, il nous faut suivre le chemin tracé par le processus de délégation ou de traduction présenté dans la première partie. Comme nous l'avons appris dans les pages qui précèdent, ce déploiement peut prendre la forme d'un réseau, à condition de vérifier à chaque fois que la distance qui sépare un site de l'autre soit bien « payée », si l'on peut dire, par une série de transformations ou de traductions, qu'elle soit assurée par d'authentiques médiateurs et non par de simples intermédiaires. Ainsi, nous rendrons visibles, maillon après maillon, les longues chaînes d'acteurs qui relient un site à l'autre. C'est peut-être difficile du point de vue empirique, mais nous ne devrions plus rencontrer à ce stade d'obstacle théorique majeur.

Malheureusement, ce serait sans compter sur la difficulté de trouver la bonne direction une fois parvenus au carrefour dont j'ai parlé plus haut : les deux routes, nous le savons, ont le même point de départ — éloignons-nous des interactions locales, le social n° 3 —, mais n'ont pas le même point d'arrivée, puisque l'une mène au Contexte, à la Structure, alors que c'est le social n° 2 que nous voulons atteindre. Comment faire ? Le Petit

Chaperon rouge parviendra-t-il à bon port ? Comment peut-on cheminer en sécurité d'un médiateur à l'autre sans être avalé tout cru par le Grand Méchant Loup du Contexte Social ? Il nous faut trouver un stratagème pour faire diverger les deux théories sociales, en laissant la sociologie du social poursuivre son chemin tandis que la sociologie des associations devrait parvenir à dessiner des cartes routières de plus en plus précises.

Point n'est besoin d'avoir une grande culture en topologie pour réaliser que les deux sociologies ne diffèrent pas seulement par leur point d'arrivée, mais aussi par le type de déformation qu'elles autorisent : lorsque vous remplacez un site local « à l'intérieur » d'un cadre plus large, vous êtes obligé de *faire un bond* puisque vous introduisez désormais une discontinuité, une rupture entre le contenant et le contenu, entre le local et le global. Que se passerait-il si nous nous interdisions toute rupture, toute déchirure, pour permettre uniquement les courbures, les étirements et les compressions ? Pourrions-nous alors nous rendre *sans solution de continuité* de l'interaction locale aux nombreux acteurs qui délèguent leur action ? Le point de départ, ainsi que tous les autres points qui ont une action sur lui, se trouverait désormais *côte à côte* : une connexion apparaîtrait sous la forme d'un *pli*.

Ce qui importe pour notre projet, c'est que, dans une topographie faite de plis et non plus d'emboîtements, toute action doit être transportée d'un site à l'autre et donc, de toute évidence, a besoin d'un véhicule pour la transporter de même qu'un chemin pour s'y rendre. Dans l'autre paysage, le contexte et l'acteur qui s'y trouvait inséré étaient si incommensurables, la brèche qui les séparait si difficile à combler qu'il n'y avait aucun moyen de déceler le mystérieux véhicule par l'intermédiaire duquel l'action pouvait se transporter¹. Si l'on permet qu'un site soit « enchâssé » « à l'intérieur » d'un autre site, on autorise alors l'ajout de la troisième dimension, celle de la société, et c'est tout le château de Merlin qui surgira de nouveau du lac. C'est pour être sûr de mettre fin à cette magie que nous devons nous assurer qu'aucune dimension supplémentaire ne viendra s'ajouter à notre carte. C'est pour cela qu'il faut continuer obstinément à

1. Sauf à inventer l'une des solutions hybrides que j'ai justement rejetées, comme celle, efficace, de l'habitus.

aplatir le paysage. Si un site donné doit subir l'influence d'un autre site, il doit trouver les ressources pour cela ; la tyrannie de la distance apparaît à nouveau très clairement. Comme chaque connexion doit s'acquitter de l'intégralité des coûts du déplacement, les acteurs sont maintenant *comptables* de leurs actes et donc visibles. Pour révéler ce paysage inédit, il nous faut inventer une série de *prises* pour maintenir le territoire bien à plat et obliger tout candidat à un rôle plus « global » à se tenir à côté du site « local » qu'il prétend expliquer, plutôt que de le voir sauter par-dessus ou par-derrière dans une autre dimension. Je vais me contenter dans ce qui suit de faire un inventaire sommaire de ces instruments permettant d'accroître, si j'ose dire, la parfaite « platitude » de ma théorie...

Les manuels de sociologie sont organisés autour de différents sujets — la famille, les institutions, les États-nations, les marchés, la santé, la déviance, etc. — qui résument les nombreuses décisions prises par les sociologues sur la liste standardisée des ingrédients nécessaires au monde social (listes qu'on révisé de temps en temps seulement). En revanche, tous les termes que je vais proposer ne sont rien d'autre que des stratagèmes spécifiques pour résister à la tentation de rejoindre d'un bond le niveau global. En raison de la nature corrective de notre gymnastique, les vertus de ces concepts sont d'abord négatives ; ils appartiennent à notre *infralangage*, comme les termes volontairement vides de « groupes », d'« acteurs », d'« agence », de « traduction » et de « fluide ». Comme la notion de réseau, ils ne désignent pas *ce qui* est cartographié, mais la *façon* de cartographier quelque chose à partir d'une nouvelle définition du territoire ; ils font partie de l'équipement étalé sur le bureau du géographe qui lui permet de projeter des formes sur le papier. C'est pour cela que les notions que je vais passer en revue ne diront rien de substantiel de l'espace social ; elles ont pour seule fonction de permettre aux sociologues de pouvoir à nouveau réassembler le fluide social, de la même façon que les entomologistes apprennent à construire des petits ponts où doivent passer les fourmis pour pouvoir les compter sans interférer avec leurs déplacements².

2. Voir J. PASTEELS et J.-L. DENEUBOURG, *From Individual to Collective Behavior in Social Insects* (1987) ; D. GORDON, *Ants at Work* (1999).

Du panoptique à l'oligoptique

La myopie volontaire des praticiens de l'acteur-réseau leur donne une certaine supériorité sur les observateurs dont le regard perçant embrasse tout l'horizon. Non seulement ils peuvent poser des questions bêtes et grossières, mais ils peuvent le faire collectivement et avec obstination. Le premier type d'outil est celui que l'on obtient en posant la question naïve : « Où sont les structures ? » Je suis conscient du fait que cette question géographique trahit une terrible absence de bonnes manières mais, en tant que sociologue des sciences, je suis habitué à toujours fournir les conditions de production indispensables à chaque savoir scientifique³. Même les linguistes, par exemple, ont besoin d'un bâtiment, d'un bureau, d'une institution, d'un département, de boîtes d'archives, d'un hébergement, d'une cafetière et d'une photocopieuse pour pouvoir rassembler tous les éléments, extraits de milliers d'interactions locales et de millions d'actes de langage, qui leur permettent de s'appliquer à la reconstruction d'une structure linguistique⁴. Et on peut dire la même chose des juristes : le système du droit est compilé grâce à des classeurs, des bibliothèques, des réunions, etc⁵. Il n'y a pas jusqu'à Karl Marx, assis dans la British Library, qui n'ait besoin d'un coin de table pour assembler les formidables forces du capitalisme. Pas plus que le langage ou le droit, la physiologie ne vit une existence mystérieuse et éthérée : elle est toujours produite quelque part, dans tel ou tel laboratoire de l'INSERM, dans un manuel dont l'édition a été récemment révisée, dans le cabinet d'un médecin, après qu'une conférence de consensus a modifié la procédure standard pour soigner les foulures de cheville. La culture n'agit pas subrepticement dans le dos des acteurs : cette production des plus sublimes est manufacturée dans des lieux et des institutions spécifiques, qu'il s'agisse des bureaux désordonnés du dernier étage de la maison de Marshal Sahlins sur le

3. Pour une tentative récente de spatialiser la science, cf. D.N. LIVINGSTONE, *Putting Science in Its Place* (2003).

4. S. AUROUX, *La raison, le langage et les normes* (1999).

5. M. MUNDY et A. POTTAGE, *Law, Anthropology and the Constitution of the Social* (2004) ; B. LATOUR, *La fabrique du droit* (2002).

campus de l'Université de Chicago, ou des énormes Area Files déposés au laboratoire du Collège de France⁶.

Il se peut que les autres sociologues choisissent d'ignorer ces sites de production comme autant d'intermédiaires transparents, puisque, d'après leur épistémologie, ils ne jouent d'autre rôle que celui de révéler les « structures fondamentales » des actions humaines. Mais les historiens et les sociologues des sciences leur accordent toute leur attention. Depuis que nous avons décidé de voir comment les différentes disciplines produisaient leurs faits disputés, nous devons prendre en considération toutes les modalités pratiques par lesquelles on produit des savoirs sur les actions d'autrui. Est-ce du relativisme ? Je l'espère bien, et même de la relativité ! Si aucun signal ne voyage plus vite que la lumière, aucun savoir ne voyage sans scientifiques, sans laboratoires ni sans fragiles chaînes de références. L'intérêt que nous portons à ces humbles moyens n'est pas dicté par un soupçon sur la véracité de ces structures ou par quelque vain désir de réflexivité : ils offrent les parfaits *traceurs* pour découvrir le type de relations entre le niveau micro et le niveau macro. S'il a fallu reconfigurer la totalité de l'espace et du temps physiques après avoir découvert que deux signaux ne sont jamais émis de façon absolument simultanée, imaginez les transformations de l'espace et des temps sociaux une fois que nous aurons replacé chaque structure à l'intérieur de ses conditions locales de production...

Dès qu'on souligne l'importance des sites *locaux* où sont élaborées les structures dites *globales*, c'est toute la topographie du monde social qui s'en trouve modifiée. « Macro » ne désigne plus un site *plus large* ou *plus vaste* dans lequel le niveau « micro » serait enchâssé comme une poupée russe, mais un autre lieu, tout aussi local, tout aussi « micro », qui se trouve *connecté* à d'autres par un véhicule précis qui transporte un type précis de traces. D'aucun site on ne peut dire qu'il est « plus grand » qu'un autre, mais on a le droit d'affirmer que certains bénéficient de connexions beaucoup plus fiables avec beaucoup *plus* de sites. Ce changement de perspective a pour effet salutaire

6. Pour une analyse matérialiste de la fabrication de l'anthropologie, voir les travaux classiques de G.W. STOCKING, *Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork* (1983) ; P. BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1972) ; J. GOODY, *La raison graphique* (1979).

de préserver la platitude du paysage, puisque ce que la sociologie pré-relativiste situait auparavant « au-dessus » ou « en dessous » se trouve maintenant côte à côte et au même niveau que les autres sites qu'on prétendait avant « surplomber » ou « inclure ». Ce qui ressort maintenant beaucoup plus clairement, ce sont toutes les connexions, tous les conduits, tous les moyens de transport et tous les véhicules reliant entre eux les différents sites. C'est ce qui fait leur force, mais aussi, comme nous allons le voir, leur fragilité⁷. Si vous coupez le lien qui attache une structure à son application, rien ne se passe : elle restera intacte, précieusement repliée dans son mystérieux empyrée ; mais si vous coupez les connexions d'un site structurant à un site structuré, il s'arrêtera tout simplement de structurer quoi que ce soit !

Parvenus à ce stade, n'essayez pas de vous montrer intelligents, ne sautez aucune étape, ne changez pas de véhicule : si vous le faites, vous allez manquer l'embranchement et vous ne pourrez pas tracer le nouveau paysage. Gardez le nez collé aux pistes et suivez-les. Termites vous êtes, termites vous resterez ! Si vous vous en tenez obstinément à la décision de retracer une piste continue plutôt qu'une piste discontinue, une nouvelle chaîne de montagnes se dessinera peu à peu, un massif qui va partager tout autrement les précédents sites de l'« interaction locale » et du « contexte global ».

Ce massif, lui aussi, a ses sommets, ses vallées, ses failles et ses pentes vertigineuses, mais si vous voulez vous rendre d'un site à l'autre, c'est là toute la différence, vous devez payer le prix de la relation, de la connexion, du déplacement et de l'information : pas d'ascenseurs, pas d'accélérateurs, pas de raccourcis. Par exemple, les millions d'actes de langage qui composent un dictionnaire, une grammaire ou une structure linguistique à l'intérieur d'un département de linguistique ont été extraits d'actes de langage singuliers qu'il a bien fallu enregistrer, transcrire, classer de mille façons, en utilisant à chaque fois des technologies intellectuelles différentes⁸. Que la structure de la langue n'agisse sûrement pas en douce « derrière » chaque acte de parole ne signifie pas qu'elle soit l'invention arbitraire de

7. Il n'y a pas jusqu'aux « immenses » grands récits qui ne sauraient être produits sur ces sites « locaux ». Cf. M. LYNCH et D. BOGEN, *The Spectacle of History* (1996).

8. S. WINCHESTER, *The Meaning of Everything* (2003).

linguistes « locaux » enfermés dans leurs bureaux : cela veut seulement dire que la structure de la langue est une inscription *reliée*, connectée, associée à tous les actes de langage selon des modalités que l'enquête se doit de découvrir. Oui, bien sûr, il peut y avoir une certaine relation entre le bureau du linguiste et ce qui est parlé « en dehors », mais comment pouvez-vous imaginer que cette relation existe sans connexions et sans coûts, sans un va-et-vient constant le long des conduits qui mènent vers le bureau des linguistes et qui en ressortent ? Ces relations à double sens sont d'ailleurs d'autant plus fortes et d'autant plus fréquentes que la structure de la langue est devenue l'un des équipements de base de tous les locuteurs : n'est-ce pas l'apprentissage de la grammaire qui permet à chaque mère scolarisée de corriger les fautes de français de ses enfants ? On voit bien que tous les lieux de travail universitaire — la tanière de l'anthropologue, le laboratoire du physiologiste, la bibliothèque du juriste, le bureau du sociologue, le studio de l'architecte, le cabinet du consultant — commencent à prendre, dans le compte rendu de l'observateur, une forme en étoile : de nombreuses lignes et conduits convergent vers un centre ou rayonnent à partir de lui. Le Grand Méchant Loup du Contexte croyait pouvoir avaler une interaction, mais pas ces formes en réseau : il s'emmêlerait dans les plis et les replis de ce filet de rétiaire !

À partir du moment où nous suivons cette piste sans dévier, nous voyons apparaître une nouvelle relation topographique entre ce que nous appellions précédemment le niveau « micro » et le niveau « macro ». Le macro n'est ni « au-dessus » ni « en dessous » des interactions : il vient *s'ajouter* à elles comme une *autre* connexion, qui les alimente et qui s'en nourrit. On ne connaît pas d'autre façon de parvenir à des *changements d'échelle relative*. Et cette même façon de voir produira le même « aplatissement » quel que soit le « macrosite » choisi : à chaque fois le travail de terrain révélera la présence de situations locales qui deviendront autant de réseaux de connexions en étoile à travers lesquels voyagent différents véhicules (transportant divers types de documents, d'inscriptions ou de matériaux).

Ce qui était vrai des comptes rendus écrits des sociologues à la fin de la première partie est aussi vrai de tous les autres producteurs de structure : ils jettent tous de petits ponts destinés à combler la distance introduite par des cadres de référence

disparates. La nature exacte de ces entités mobiles n'a pas d'importance à ce stade : l'enquête statuera dans chaque cas quels sont les véhicules et quels sont les documents particuliers. Ce qui compte, c'est la possibilité pour l'enquêteur d'enregistrer cette forme réticulaire partout où cela est possible, au lieu d'avoir à trier les données pour en faire deux amas distincts : l'un qui serait local, et l'autre, global — pour ensuite les concilier par des compromis plus ou moins habiles. Raconter une histoire d'acteur-réseau signifie qu'on est devenu capable de capturer ces nombreuses connexions sans les bousiller dès le départ en décidant *a priori* ce qu'est la « véritable dimension » d'une interaction ou d'un agrégat social. Comme cela devrait être clair à présent, cette théorie est avant tout un principe de *projection* abstrait permettant de déployer *toute* forme, et non une décision arbitraire stipulant *le type de forme* que la carte devrait enregistrer.

Ce que j'ai appelé autrefois les *centres de calcul* fournit une illustration saisissante de cette forme en étoile⁹. Il se peut que le capitalisme, par exemple, soit une entité insaisissable dotée d'un « esprit » propre, mais une salle de marché à Wall Street se trouve bien reliée au « monde entier » par des conduits aussi expéditifs qu'étroits qui transportent des milliards de bits d'information par seconde, qui, une fois digérés par les traders, sont instantanément répercutés sur les écrans Reuters ou Bloomberg qui enregistrent toutes les transactions, avant d'être renvoyés au « reste du monde » (du moins le monde connecté) afin de déterminer la valeur nette de quelque portefeuille¹⁰. Une fois ces conduits pris en compte, nous avons le choix entre deux itinéraires : nous pouvons continuer à croire que le capitalisme fonctionne subrepticement comme « infrastructure » de toutes les transactions du monde et, si tel est le cas, il nous faut sauter de l'évaluation locale de la valeur d'une entreprise particulière à son « contexte » en changeant de véhicule en cours de route, en

9. Pour une définition du terme, voir B. LATOUR, *La science en action* (1989).

10. Cf. K. KNORR-CETINA et U. BRUEGGER, « Global Microstructures : The Virtual Societies of Financial Markets » (2002) ; F. MUNIESA, « Des marchés comme algorithmes » (2004) ; D. MACKENZIE, *An Engine, not a Camera* (à paraître) ; V. LÉPINAY, « Les formules du marché » (2003) ; P. MIROWSKI, *Machine Dreams* (2001) ; A. LEYSHON et N. THRIFT, *MoneySpace* (1996) ; et bien sûr, quoique publié il y a un siècle, G. TARDE, *Psychologie économique* (1902).

passant les vitesses, et en nous envolant vers des considérations stratosphériques. Ou nous pouvons décider de continuer à pied le travail en étudiant cette même salle de marché de Wall Street *sans* changer de véhicule, ne serait-ce que pour voir où va nous mener une telle décision. Le paysage qui se dessinera sera complètement différent en fonction du choix qui sera fait et de la définition des traceurs.

Il en ira de même pour la marge de manœuvre dont nous disposerons : le capitalisme de la première théorie n'a pas d'ennemi plausible puisqu'il est « partout », mais une *salle de marché* à Wall Street a de nombreuses concurrentes à Shanghai, Francfort ou Londres ; une panne d'ordinateur, le coup sournois d'un concurrent, un résultat inattendu, une variable négligée dans une formule de fixation de prix, une procédure de comptabilité risquée : il n'en faut pas plus pour qu'un profit obscène bascule dans des pertes spectaculaires. Oui, la place de Wall Street est connectée à de nombreux endroits et, en ce sens, mais en ce sens seulement, elle est « plus envahissante », plus puissante, plus englobante. Mais, non, ce n'est pas un site plus vaste, plus grand, moins local, moins interactif ou moins intersubjectif que le centre commercial de Moulins, ou que les étals bruyants et odorants du marché de Bouaké, en Côte d'Ivoire. Ne restez pas obsédés par le capitalisme, mais ne restez pas non plus rivés à l'écran de la salle de marché : suivez les connexions ; c'est cela : « Suivez les acteurs eux-mêmes. » Même là, à Wall Street, à la Corbeille, aucune objectivation froide n'a eu lieu, aucune raison supérieure n'a pris le dessus. Partout, des termites aveugles s'affairent à mouliner des données : continuez à suivre leurs galeries, aussi loin que cela vous conduira.

On retrouve le même changement de topographie lorsque vous remplacez une structure mystérieuse par des sites pleinement visibles et empiriquement traçables. Une organisation n'est en aucun cas « plus grande » que ceux qu'elle organise. De même que Bill Gates n'est pas physiquement plus grand que l'ensemble de ses employés, la grande entreprise Microsoft elle-même n'est pas un grand bâtiment où s'abriteraient de petits agents individuels. Il y a en revanche un certain type de *mouvements* qui les traversent tous, dont quelques-uns seulement

commencent et finissent dans le *bureau* de M. Gates¹¹. C'est parce qu'une organisation s'apparente encore moins que le corps politique à une société qu'elle ne se compose que de mouvements, reliés par la circulation constante de documents, d'histoires, de comptes rendus, et de passions. Ce n'est pas parce qu'un bureau est traversé par des connexions plus longues, plus rapides et plus intenses qu'il est plus spacieux pour autant¹². Suivre des pistes continues n'est pas la même chose que franchir d'un bond la distance qui nous sépare de la structure. S'en tenir à ce qui est visible et saisissable ne revient pas à se repaître d'agences invisibles. Rester à bord d'un seul type de véhicule tout du long n'est pas la même chose qu'accepter de s'embarquer dans des modes de transport plus rapides et plus exotiques. Il n'existe aucun lieu dont on puisse dire qu'il n'est pas local. Si l'on dit de quelque emplacement qu'il est « délocalisé », cela veut dire qu'il est passé d'un lieu à un *autre* lieu, et non de quelque part à *nulle* part. « N'est-ce pas là du bon sens ? » murmure le termite de l'acteur-réseau qui continue de suivre sa piste avec résolution et aveuglement.

On peut dire qu'une étude trace un acteur-réseau si, au lieu d'ordonner les acteurs en termes de niveau macro et de niveau micro, on décide, quelle que soit leur taille, de remplacer les acteurs par des sites locaux *et* reliés entre eux. Les deux arguments sont essentiels, et justifient pleinement la présence du trait d'union : le premier (l'acteur) manifeste l'espace confiné dans lequel tous les grandioses ingrédients qui composent le monde commencent leur incubation ; le second (le réseau) doit pouvoir enregistrer les véhicules, les traces, les pistes, les types d'information par le biais desquels le monde est amené à *l'intérieur* de cet espace, et expliquer comment, après y avoir été transformés, ils sont renvoyés à *l'extérieur* de ces murs étroits. C'est pourquoi le « réseau » accolé par le trait d'union ne figure pas ici la présence subreptice du contexte, mais désigne ce qui relie les

11. Paradoxiquement, cela est vrai des bâtiments eux-mêmes, malgré la métaphore de la structure, puisque aucun bâtiment n'est jamais visible *in toto* au cours de sa construction ou de son utilisation. Cf. E. ROBBINS, *Why Architects Draw* (1994) ; et, pour une ethnographie des mises en échelle, A. YANEVA, « Scaling Up and Down » (2005).

12. Un parfait exemple de la fécondité de cette approche est l'étude d'un aéroport conçu par Goodwin et Suchman. Voir F. BRUN-COTTAN *et al.*, *The Workplace Project* (1991) ; C. GOODWIN et M. GOODWIN, « Formulating Planes » (1996).

acteurs entre eux. Au lieu d'ajouter, comme le fait la notion de contexte, une dimension supplémentaire qui donne du volume à une description sans cela trop restreinte et trop plate, la notion de réseau permet à toutes les connections de rester bien à plat côte à côte et de s'acquitter, si l'on peut dire, de la totalité des « coûts de transaction » nécessaires à l'établissement d'une liaison. Il n'y a donc pas à ajouter une macrosociologie à une microsociologie ; il existe plutôt deux façons totalement différentes d'envisager la relation micro-macro : la première engendre une série de poupées russes — ce qui est petit est contenu dans ce qui est plus grand ; la seconde mesure le nombre des connections — est petit ce qui est peu connecté, est grand ce qui l'est davantage.

Ce n'est pas un hasard si la sociologie de l'acteur-réseau a commencé avec l'étude de la pratique scientifique. Dès que l'on veut trouver un exemple éclairant de ce que l'abandon de la distinction micro/macro permet à la théorie sociale, les sciences offrent d'excellents modèles. Non seulement, comme je l'ai dit plus haut, elles sont plus faciles à tracer, mais elles donnent l'exemple le plus extrême de la façon dont de minuscules innovations peuvent devenir, en fin de parcours, une caractéristique « macro » du monde « entier »¹³. Les sciences n'ont pas de dimension, ou, plutôt, s'il y a une chose qui explique assez mal leur puissance, c'est bien leur toute petite taille. Ce n'est donc pas fortuitement que Tarde, lorsqu'il voulait donner de sa théorie des « rayons imitatifs » une illustration frappante, se tournait vers la sociologie des sciences (qui pourtant à l'époque n'existait pas) : on peut, disait-il, suivre sans interruption les liens *indirects* et pourtant *assignables* entre le cabinet florentin de Galilée au XVI^e siècle et ce que chaque écolier apprend lorsqu'on lui enseigne à ne pas se fier à ses sens quand ceux-ci lui suggèrent que le soleil se couche au crépuscule¹⁴. L'échelle qui permet de

13. C'est dans un bureau de l'École de Mines qu'ont vu le jour les premières tentatives des Schlumberger pour détecter du pétrole. Sur cette histoire extraordinaire, voir G. BOWKER, *Science on the Run* (1994). Sur la puissance de l'expansion des réseaux, le compte rendu classique reste celui de T.P. HUGHES, *Networks of Power* (1983). Voir aussi les très beaux exemples de colonialisme indien dans D.R. HEADRICK, *The Tentacles of Progress* (1988).

14. « Mais quand un jeune paysan, devant un coucher de soleil, ne sait s'il doit croire la parole de son maître d'école qui lui assure que la chute du jour est due à un mouvement de la Terre et non du Soleil, ou le témoignage de ses sens qui lui dit le contraire, dans ce cas, il n'y a qu'un seul rayon imitatif, qui, par son maître d'école, le rattache à Galilée.

juger de l'impact d'un laboratoire est, *potentiellement*, infiniment petite ou immensément grande. C'est pourquoi l'analyste commettrait une grave erreur s'il se mettait à fixer par avance et pour de bon l'échelle et les niveaux de son étude. Si toutes les disciplines scientifiques, et même ces « sciences camérales » souvent méprisées telles que la comptabilité, le management, l'organisation, offrent des exemples si étonnants, c'est que, comme les drosophiles des généticiens, elles donnent à voir une version exagérée de ce qui se passe partout ailleurs de façon moins facile à retracer. Comme nous l'avons vu dans la première partie, plus la science et la technologie se développent, plus il devient facile de repérer physiquement les liens sociaux. Tout se passe comme si les satellites, les fibres optiques, les calculateurs, les flux de données, les réseaux internet, par le développement même de leur équipement matériel, avaient passé au crayon rouge des lignes en pointillé qu'on discernait mal auparavant¹⁵. Ce qui est vrai des laboratoires et des bureaux est aussi vrai de tous les autres sites liants ou structurants : le passage progressif du niveau micro au niveau macro est devenu traçable sans qu'on ait à changer pour autant de méthode.

Pour désigner la première catégorie de ces points de repère, je propose d'utiliser le mot *oligoptique* comme terme générique, en réservant l'expression « centres de calcul » aux sites où des *calculs*, au sens littéral et non seulement métaphorique, sont rendus possibles par le format mathématique ou du moins arithmétique des documents qui y arrivent et en repartent¹⁶. Comme le sait tout lecteur de Michel Foucault, le « panoptique », cette prison idéale permettant une surveillance totale des détenus imaginée au début du XIX^e siècle par Jeremy Bentham, est resté une utopie, c'est-à-dire un lieu de nulle part qui a surtout servi à

N'importe, cela suffit pour que son hésitation, son opposition interne et individuelle, soit sociale par sa cause. » G. TARDE, *Les lois sociales*, p. 87-88.

15. Les outils quantitatifs rendent cela encore plus vrai aujourd'hui. Voir P. KEATING et A. CAMBROSIO, *Biomedical Platforms* (2003).

16. L'étude serrée du formalisme permet de distinguer les deux situations. Voir C. ROSENTHAL, *La trame de l'évidence* (2003) ; D. KAISER, *Drawing Theories Apart* (2005) ; et, d'autre part, l'étude des dossiers et des bureaucrates réalisée par C. JACOB, *L'empire des cartes* (1992). Suchman utilise l'expression « centres de coordination » pour insister sur les aspects pratiques du lieu de travail, qu'elle considère comme un espace hybride fait de formes, de calculs, de techniques d'organisation et d'interactions. Voir F. BRUN-COTTAN *et al.*, *The Workplace Project* (1991).

nourrir la double pathologie de la paranoïa totale et de la mégalomanie absolue¹⁷. Or ce n'est pas l'utopie que nous recherchons, mais des lieux bien concrets susceptibles d'être complètement étudiés. C'est précisément le cas des oligoptiques puisqu'ils font exactement l'opposé des panoptiques : ils ne voient que *trop peu* de choses pour alimenter la mégalomanie de l'inspecteur ou la paranoïa de l'inspecté, mais ce qu'ils voient, *ils le voient bien* — d'où l'usage de ce terme grec pour désigner un ingrédient qui est à la fois indispensable et disponible en petites quantités (comme dans les « oligo-éléments » des magasins bio). Les oligoptiques disposent de vues parfaites mais étroites sur la totalité (connectée) — à condition que les connexions tiennent le coup. Il semble que rien ne puisse menacer les vues totales que l'on rêve d'avoir depuis les panoptiques, et c'est pour cela qu'elles sont tant prisées par les sociologues qui rêvent apparemment d'occuper le centre de la prison de Bentham ; mais, en revanche, il suffit de la plus petite bestiole pour obstruer la vue qu'on a depuis les oligoptiques.

On peut parfois identifier assez facilement ces sites, quand les connexions physiques en assurent le traçage, comme dans les laboratoires : il est par exemple évident qu'un centre de commandement militaire n'est pas « plus grand » et « plus englobant » que la ligne de front, à des milliers de kilomètres, où les soldats risquent leur vie. Mais il est clair qu'un tel quartier général ne peut tout commander et contrôler — comme son nom l'indique — qu'autant qu'il reste connecté au théâtre des opérations à travers une circulation incessante d'informations dans les deux directions. Dans ce cas, la bonne topographie ne consiste donc pas à inclure les lignes de front « à l'intérieur » d'une sorte de pouvoir surplombant, mais de localiser les deux et de les connecter à l'aide de diverses sortes de câbles bien alimentés (ce qu'on appelle justement logistique ou « connectique »)¹⁸. Tout soldat, tout commandant, tout historien militaire

17. Il est clair que Bentham était lui-même largement sujet aux deux maladies. Cf. J. BENTHAM et M. FOUCAULT, *Le Panopticon* (1977). Cela est moins clair dans l'usage ironique de l'utopie du panoptique que fait Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975).

18. On peut trouver de nombreux exemples de cette fragilité dans A. BARRY, *Political Machines* (2001). Pour une analyse du fonctionnement de la bureaucratie dans la perspective de la sociologie des sciences, voir A. CAMBROSIO, C. LIMOGES et D. PRONOVOST, « Representing Biotechnology » (1990).

savent à quel point ce n'est pas une tâche facile¹⁹. Ce que j'entends par « aplatir le paysage », c'est prendre conscience de la fragilité de ces connexions.

Il arrive parfois que ces formes en étoile soient plus difficiles à détecter : le bureau d'un rédacteur en chef ressemble à un centre de commandement militaire, mais un peu seulement, puisque tout ce qui y entre et en sort n'est pas aussi formaté et contraignant qu'un ordre ou une règle d'engagement²⁰. Dans d'autres cas encore, les connexions sont à peine visibles : ainsi lorsqu'on demande dans quel bureau ont été produits le « complexe d'Œdipe », la « gouvernance », le « re-engineering » ou le « capital social ». Et pourtant, là encore, on pourrait suivre des pistes et dessiner une carte, comme par exemple celle des diverses théories sociales contradictoires qui voyagent à travers Paris. Même si elles semblent immatérielles, elles sont physiquement transportées à travers le travail de terrain, les questionnaires, les bureaux de statistiques, les polémiques universitaires, les articles de journaux, les conversations de café et les demandes de subvention, avant de revenir par le biais d'éditoriaux, de manuels, de représentants des partis politiques, de comités de grévistes et de cellules de crise, où certains participants en font usage pour décider qui ils sont et à quel type de groupes ils appartiennent. Comme nous l'a appris la première source d'incertitude, il est difficile aujourd'hui de faire partie d'un groupe sans l'aide d'un sociologue, d'un statisticien ou d'un éditorialiste. Que sait-on du « capital culturel », de l'« individualisme méthodologique », de l'« inertie organisationnelle », du « *downsizing* », du « genre », du « principe de précaution » sans passer d'abord par un centre de recherches²¹ ? Lorsqu'on a affaire à des traceurs aussi évanescents, il peut s'avérer plus

19. Pour une démonstration faite de main de maître, voir J. KEEGAN, *The Mask of Command* (1987). Le récent débat au sujet des armes de destruction massive offre un exemple frappant des limites auxquelles se heurtent toutes les métaphores du « regard » et de la « vision ». Cf. H. BLIX, *Disarming Iraq* (2004). Le chef-d'œuvre littéraire reste cependant *Guerre et paix* de Tolstoï.

20. Pour des exemples classiques, cf. pour les journaux, W. LIPPMAN, *Public Opinion* (1922) ; pour les entreprises, A. CHANDLER, *La main visible des managers* (1989) ; et, pour la comptabilité, P. MILLER, « The Factory as Laboratory » (1994).

21. L. Boltanski et E. Chiapello en donnent un bon exemple dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (1999), lorsqu'ils utilisent la littérature du management comme un guide qui leur permet de comprendre comment les entreprises utilisent les nouvelles théories sociales — y compris la sociologie de l'acteur-réseau !

difficile de dessiner la carte, puisque les traces peuvent être moins marquées, et les connexions souvent interrompues. Mais cela vaut pourtant la peine au moins d'essayer, afin de ne pas donner l'impression que nous pourrions être « placés dans une catégorie » à peu de frais²².

Pour en finir avec ce premier type de prise : même si la question semble vraiment bizarre à première vue — pour ne pas dire de mauvais goût ! —, le premier réflexe de l'acteur-réseau, lorsque quelqu'un parle de « système », d'« aspect global », de « structure », de « société », d'« empire », d'« économie mondiale », d'« organisation », c'est de demander : « Dans quel bâtiment ? Dans quel bureau ? Par quel couloir peut-on y arriver ? Quels collègues ont été mis au courant ? Comment l'a-t-on compilé²³ ? » S'ils acceptent de suivre ce conseil, les enquêteurs seront surpris par le nombre de sites et de conduits qui apparaissent dès que des questions aussi vulgaires sont soulevées : le paysage social se met à rapidement changer. Et, comme les voyageurs ne manqueront pas de le remarquer, on n'a pas du tout la même impression quand on pénètre à l'intérieur de pyramides d'une hauteur vertigineuse dont on ne comprend pas le dimensionnement — le social n° 1 — et que l'on parcourt ces surfaces plates où les tentatives pour établir des connexions rares et fragiles en modifiant leur échelle relative — le social n° 2 — se repèrent aussitôt. C'est cette différence topographique qui expliquera (dans la conclusion) pourquoi les deux théories sociales n'aspirent pas non plus au même type de pertinence politique.

Panoramas

Et pourtant, on ne peut nier que l'ombre d'une énorme pyramide sociale s'étend bien au-dessus de nos têtes. La réaction est automatique, c'est un réflexe pavlovien : dès que nous parlons de société, nous imaginons une sphère ou un monument massif,

22. Voir L. BOLTANSKI, *Les cadres* (1982) ainsi que les premiers travaux de Thévenot sur la fabrication des catégories socio-économiques, en particulier l'article, devenu classique, « Les investissements de forme » (1986).

23. A. HEESEN, « Things that Talk : News, Paper, Scissors » (2004).

quelque chose en tout cas d'aussi gros qu'un énorme cénotaphe. Quelles que soient mes critiques de ce genre de topographie, on dira toujours qu'il existe bien quand même une troisième dimension, une hiérarchie verticale. Il n'y a rien à faire : j'aurai beau multiplier les prises, relocaliser tant que je veux les oligoptiques, aussitôt, sans aucun effort, on se mettra à « resituer » les localités dont je parle « à l'intérieur » d'un cadre plus vaste, aussi sûrement qu'une lettre dans un casier à courrier. Il n'existe aucun moyen de combattre directement ce préjugé, dans la mesure où il constitue, depuis plus de deux siècles, la position par défaut de nos systèmes d'exploitation : de quelque manière qu'on la conçoive, quand on pense à la société, c'est qu'on pense quelque chose à plus grande échelle. Et pourtant, c'est précisément cette position par défaut qui rend impossible le déploiement d'une sociologie relativiste.

Le problème est que les sociologues utilisent la notion d'échelle comme l'une des nombreuses variables dont ils ont besoin pour configurer leur enquête *avant* qu'elle ne débute, tandis que l'échelle est ce à quoi parviennent les acteurs en *s'échelonnant*, en *s'espaçant* et en *se contextualisant* mutuellement grâce au transport incessant de traces spécifiques par des véhicules spécifiques²⁴. Il n'y aurait pas grand intérêt à s'échiner depuis le début à respecter ce que font les acteurs eux-mêmes si, en fin de parcours, nous refusions de leur accorder leur principal privilège : la capacité de définir l'échelle relative des mondes dans lesquels ils sont impliqués. Le travail de l'observateur n'est pas d'imposer une échelle absolue. Comme le sait tout lecteur de la théorie de la relativité, les cadres de référence absolus n'engendrent que d'horribles déformations, ruinant tout espoir de superposer des documents dans un format lisible, tandis que les « mollusques de référence » (c'est le terme utilisé par Einstein), justement parce qu'ils sont « mous », permettent aux physiciens de se déplacer d'un cadre de référence à l'autre sinon confortablement, du moins sans solution de continuité²⁵. Soit le

24. La nature de ces traces sera spécifiée dans le troisième mouvement. Encore une fois, on demande au voyageur de faire preuve de patience.

25. Comme on me l'a assez reproché, j'ai toujours considéré Einstein aussi comme un théoricien social, c'est-à-dire comme un théoricien des associations et bien sûr du dimensionnement relatif. Cf. B. LATOUR, « A Relativist Account of Einstein's Relativity » (1988b).

sociologue se montre inflexible, et le monde devient un véritable capharnaüm ; soit il est assez souple, et le monde finit par se mettre en ordre. Là encore, les tâches du relativisme empirique s'apparentent à celles de la morale.

C'est parce qu'il semble impossible d'éradiquer le préjugé qui veut que nous vivions au sein d'un cadre de référence absolu que j'ai dû inventer un second type de prise artificielle. Tant que nous ne dénichons pas les officines où le « sommet », la « base », la « totalité » et la « globalité » sont mis en scène de façon aussi convaincante, la tentation de sauter d'un bond dans le « contexte » ne diminuera pas et l'activité des acteurs qui consiste à engendrer des échelles n'aura jamais assez de place pour se déployer ; le paysage social ne sera jamais assez plat pour rendre pleinement visible le coût de la connexion entre divers véhicules. On croira toujours que la société peut se maintenir sans être constamment produite, assemblée, collectée ou maintenue, qu'elle se tient, pour ainsi dire, derrière nous plutôt que devant nous, comme une tâche qui nous attend, que ce gros animal n'a besoin d'aucun fourrage pour se maintenir en vie...

Comme nous l'avons vu au début de ce livre, ce n'est pas au sociologue de décider, en se substituant aux acteurs, quels sont les groupes qui composent le monde ni quelles forces les font agir. Son travail consiste à mettre au point une expérience artificielle — un rapport, une histoire, un récit, un compte rendu — dans laquelle cette diversité peut être pleinement déployée. Même si cela peut sembler étrange à première vue, il en va de même avec l'échelle : il ne revient pas au sociologue de décider si une interaction donnée se situe au niveau « micro », et une autre au niveau « meso » ou « macro ». Les acteurs investissent trop d'ingéniosité et dépensent trop d'énergie dans la modification de l'échelle relative de tous les autres acteurs pour que des sociologues puissent s'accorder sur un standard établi une fois pour toutes. S'il y a une chose qu'on ne peut pas faire à la place des acteurs, comme l'ont montré L. Boltanski et L. Thévenot, c'est bien de décider où ceux-ci se situent sur une échelle qui va du plus petit au plus grand, parce que, à chaque étape de leurs nombreuses tentatives pour justifier leur comportement, ils peuvent soudain mobiliser l'humanité tout entière, la France, le capitalisme et la Raison, tandis qu'une minute plus tard ils sont

capables de négocier un compromis local²⁶. Pour l'enquêteur confronté à des changements d'échelle si brusques, la seule solution consiste à faire de *ce changement lui-même* sa principale donnée et à établir quels sont les moyens pratiques qui permettront ensuite d'étendre, par un processus coûteux de standardisation, la validité toujours relative de cette « mesure absolue ».

Le changement d'échelle est donc une prouesse qu'il faut laisser à l'acteur. Bien que ce soit la contribution la plus ancienne et, selon moi, la plus décisive de la sociologie de l'acteur-réseau²⁷, je n'ai jamais rencontré personne qui accepte de jeter ne serait-ce qu'un coup d'œil sur le paysage ainsi dévoilé — pas plus, si l'on me permet de faire ce parallèle, que Galilée n'a pu convaincre ses « chers et respectés collègues » de regarder à travers son télescope de fortune²⁸... S'il en est ainsi, c'est parce que nous avons tendance à considérer l'échelle — les niveaux macro, meso, micro — comme un *zoom* bien réglé. C'est un peu comme dans ce livre superbe mais superbement trompeur, *Les puissances de dix*, où chaque page est illustrée d'une photographie d'un ordre de magnitude inférieur à celui de la précédente, depuis la Voie lactée jusqu'aux brins d'ADN, avec, à mi-distance, la photo reconnaissable de deux jeunes gens en train de pique-niquer sur un pré quelque part au bord du lac Supérieur²⁹. Une microseconde de réflexion suffit à réaliser que ce montage est trompeur — où faudrait-il placer un appareil photo pour qu'il puisse encadrer toute la galaxie ? Où est le microscope capable d'être mis au point sur cette cellule d'ADN particulière plutôt que sur celle-là ? Quelle règle permettrait d'espacer les images de façon si régulière ? L'assemblage est beau mais tout le monde sera d'accord qu'il induit en erreur. Or, on peut dire la

26. L. BOLTANSKI et L. THÉVENOT, *De la justification* (1991).

27. Cf. M. CALLON et B. LATOUR, « Unscrewing the Big Leviathan » (1981).

28. Tarde a eu la même expérience, lui dont on a cru que l'argument anti-zoom revenait au psychologisme et à l'individualisme alors qu'il mettait le doigt sur la contre-évidence de toute théorie sociale : « Remarquez le postulat énorme impliqué par ces notions courantes sur lesquelles s'appuie expressément M. Durkheim pour justifier sa chimérique conception ; ce postulat, c'est que le simple rapport de plusieurs êtres peut devenir lui-même un être nouveau souvent supérieur aux autres. Il est curieux de voir des esprits qui se piquent d'être avant tout positifs, méthodiques, qui pourchassent de partout l'ombre même du mysticisme, s'attacher à une si fantastique notion. » G. TARDE, « Les deux éléments de la sociologie » (1889), p. 75-76. En un siècle, rien n'a bougé : le grand inclut le petit.

29. P. MORRISON, *Les puissances de dix* (1985).

même chose des effets de zoom dans le domaine social, à ceci près que, dans ce cas, ils n'apparaissent plus comme un joli procédé artistique, mais comme l'injonction la plus naturelle, validée par le plus solide bon sens ! N'est-il pas évident que l'entreprise IBM est « plus grande » que sa force de vente ? Que la France est « plus vaste » que l'École des Mines, qui est elle-même « plus grande » que moi ? Et si nous imaginons qu'IBM et la France ont la même forme en étoile que la salle de commandement dont il était question auparavant, qu'allons-nous faire des organigrammes représentant la structure d'IBM, de la *carte* de France, de l'*image* du globe terrestre ? Est-ce qu'ils ne représentent pas, de toute évidence, le « cadre » tellement plus vaste dans lequel il convient de « situer » les « éléments de plus petite taille » ? N'est-il pas parfaitement sensé de dire que l'Europe est plus grande que la France, qui est plus grande que Paris, qui est plus grand que la rue Danton, qui est elle-même plus grande que mon appartement ? Ou de dire que le *xx^e* siècle est le cadre « à l'intérieur duquel » la Seconde Guerre mondiale a « eu lieu » ? Que la bataille de Waterloo, dans *La Chartreuse de Parme*, est un événement beaucoup plus important que la perception qu'en a Fabrice del Dongo ? Même si les lecteurs pouvaient prêter une oreille bienveillante à notre sociologie lorsqu'elle prétend proposer une nouvelle topographie, ils ne voudront plus en écouter davantage si elle se met à offenser aussi stupidement le bon sens. Y a-t-il rien de plus raisonnable que de vouloir « remettre les choses dans leur cadre » ?

Je suis bien d'accord qu'il s'agit de se régler sur le sens commun ; je suis également bien d'accord que les acteurs eux-mêmes ne cessent de replacer les choses dans leur contexte : je dis seulement qu'il faut mettre au premier plan cette activité d'« encadrement » et de contextualisation, et que cela ne saurait se faire tant qu'on prend pour argent comptant un tel effet de zoom. Déterminer à l'avance l'échelle reviendrait à s'en tenir à une mesure unique et à un cadre de référence absolu : mais ce que nous voulons mesurer, c'est le travail de *mesure* lui-même ; ce que nous voulons suivre à la trace, c'est ce travail de *déplacement* d'un cadre de référence à l'autre. Une fois encore, les sociologues du social ne sont pas assez abstraits ; ils croient devoir s'en tenir au bon sens, alors que, s'il y a quelque chose qui démontre un manque total de bon sens, c'est bien d'imaginer un

« zoom social » comme si, lors du tournage d'un film, on voulait faire un traveling sans caméra, sans rails, sans plateau sur roues, sans le travail de coordination de toute une équipe. Un zoom qui vise à ordonner les choses dans une hiérarchie continue, comme l'emboîtement de poupées russes, est toujours le résultat d'un script soigneusement mis au point par quelque régisseur. Si vous en doutez, allez visiter le parc d'attractions d'Universal Studios à Hollywood. Les « hauts » et les « bas », le « local » et le « global » ne sont jamais donnés, toujours produits. Rien d'extraordinaire là-dedans, puisque nous avons le fréquent spectacle de situations où la taille relative s'est trouvée renversée en l'espace d'un instant — par des grèves, des révolutions, des coups d'État, des crises, des innovations, des découvertes. Les événements diminuent ou s'élargissent sans prévenir ; ils rétrécissent ou se relâchent à une vitesse fulgurante. Ils ne ressemblent jamais à des vêtements bien rangés dont les tailles s'aligneraient proprement de S à XL en passant par M et X. Et pourtant, il semble que nous ne soyons jamais prêts à tirer les conséquences de nos observations quotidiennes, obsédés que nous sommes par le geste qui consiste à « replacer les choses dans leur contexte ».

Et, au fond, pourquoi ne pas rendre compte très scrupuleusement de ce geste lui-même ? Avez-vous jamais remarqué, lors des conférences de sociologie, des meetings politiques et des discussions de comptoir, le mouvement des mains que font les gens lorsqu'ils invoquent le « tableau général » dans lequel ils se proposent de replacer ce dont vous venez de parler de sorte que cela « colle » avec des entités aussi faciles à saisir que le « capitalisme tardif », le « développement de la civilisation », l'« Occident », la « modernité », l'« histoire humaine », le « post-colonialisme » ou la « globalisation » ? Leurs gestes ne sont jamais plus amples que s'ils caressaient la courbe généreuse d'une citrouille ! Je vais enfin vous montrer la véritable taille du « social » dans toute sa grandeur : eh bien, il n'est pas si gros que ça... Il ne le devient que sous l'effet de ce mouvement quelque peu grandiloquent et du ton doctoral avec lequel il est fait référence au « tableau général ». S'il y a une chose qui ne relève *pas* du bon sens, c'est bien de prendre une citrouille, serait-elle de taille respectable, pour la « société tout entière ». Les douze coups de minuit ont sonné pour ce type de théorie

sociale, et la belle calèche s'est à nouveau transformée en ce qu'elle aurait toujours dû rester : un membre de la famille des *Cucurbitaceae*. Je suis odieux, je le sais, mais avec la bienveillance d'un chirurgien qui incise prestement quelque douloureuse verrue...

Il ne faut pas confondre la taille et le zoom avec la *connectivité*. Soit ce site de taille modeste est relié à de nombreux autres sites par de nombreuses connexions, de la même façon qu'une salle de marché de Wall Street vient d'un ensemble d'éléments qui finissent par tisser des économies d'envergure mondiale — et, dans ce cas, je veux être convaincu que ces connexions existent, je veux, comme saint Thomas, en toucher les canaux, éprouver leur solidité, tester leur réalisme ; ou ce site n'est relié à rien et, dans ce cas, s'il y a une chose que ce geste menaçant ne saurait faire, c'est bien de m'obliger à croire que ma petite description « locale » a été « encadrée » par quelque chose de « plus grand ». Cet argument, c'est vrai, je ne peux pas, comme on dit, « l'encadrer », mais je suis prêt à étudier très scrupuleusement l'encadrement lui-même, et à transformer cette ressource automatique en un sujet d'enquête nouvelle et fascinante. C'est par la scénarisation de cet effet de zoom que le social des sociologues a fait son entrée sur scène ; c'est par elle qu'il a acquis ce pouvoir de procurer le cadre dans lequel les interactions locales seraient « enchâssées » ; c'est par elle qu'il finit par exercer cette puissante fascination sur l'esprit de chaque acteur. Si puissante que, lorsqu'une théorie alternative se propose de nous débarrasser de cette emprise, c'est comme si Dieu était mort une seconde fois — et il y a d'ailleurs plus d'un point commun entre ce Dieu dont on nous annonce toujours la mort et la position que le sociologue démiurgique rêve parfois d'occuper.

Car, en fait, le Grand Récit n'est rien de plus qu'un récit ; ce que les Anglais invoquent quand ils demandent « *Where is the big picture ?* » n'est en effet qu'une *picture*, une image, un film. On est alors en droit de se demander dans quelle galerie ce tableau est *exposé* ; dans quel cinéma ce film est *projeté* ; à quel public il *s'adresse*. En soulevant obstinément de telles questions, je propose d'appeler *panoramas* ce nouveau type de prises empiriques. Contrairement aux oligoptiques, les panoramas voient *tout*, comme le suggère l'étymologie, mais, d'un autre côté, ils ne voient *rien* puisqu'ils se contentent de *montrer* une image peinte

(ou projetée) sur le mur d'une salle entièrement *fermée* sur l'extérieur. La métaphore provient de ces sortes de fresques inventées au début du XIX^e siècle, dont les descendantes aujourd'hui sont les salles de cinéma Omnimax qu'on rencontre parfois près des musées des Sciences ou des centres commerciaux³⁰. Le mot grec *pan*, « tout », ne veut pas dire que ces images embrassent « le tout », mais, au contraire, qu'elles viennent recouvrir un mur dans une pièce aveugle, sur lequel une scène paraît *totale*ment cohérente parce qu'elle est projetée sur un écran circulaire de 360°. La cohérence totale est leur grande force ; c'est aussi leur talon d'Achille.

Où pouvons-nous les trouver, ces panoramas, maintenant que ceux que Walter Benjamin a rendus célèbres ont été presque tous détruits ? Partout : chaque fois qu'un éditorialiste de poids fait le tour de la « situation générale » ; qu'un livre propose à nouveau le récit des origines du monde, depuis le Big Bang jusqu'au président Bush ; qu'un manuel de sociologie offre une vue cavalière de la modernité ; que le P-DG d'une grande entreprise réunit ses actionnaires ; qu'un scientifique célèbre passe en revue, à l'attention du grand public, l'« état actuel de la science » ; qu'un militant explique à son compagnon de cellule la « longue histoire de l'exploitation » ; qu'une architecture puissante — une place, un gratte-ciel, un escalier monumental — vous remplit d'admiration et d'effroi³¹. Parfois, ce sont des réalisations splendides, comme le *Palazzo della Ragione* à Padoue (oui, le Palais de la Raison !), grand hall municipal entièrement recouvert d'une fresque qui déploie toute la mythologie classique et chrétienne ainsi qu'un calendrier de tous les événements civiques et de tous les corps de métier. Parfois, ce ne sont que des amoncellements de clichés, comme dans les intrigues complexes des théoriciens de la conspiration. Il arrive qu'ils offrent des programmes entièrement nouveaux, comme lorsqu'on propose un autre Grand Récit sur la « fin de l'histoire », le « choc des civilisations » ou la « société du risque ». Il arrive aussi qu'ils aient eux-mêmes sur l'histoire

30. Sur l'histoire de ce média du XIX^e siècle, voir S. GERTERMAN, *The Panorama : History of a Mass Medium* (1997) ; B. COMMENT, *Le XIX^e siècle des panoramas* (1993) ; et bien sûr W. BENJAMIN, *The Arcades Project* (2002).

31. Sur le lien entre l'architecture et le pouvoir, voir J.-P. HEURTIN, *L'espace public parlementaire* (1999).

universelle une influence décisive, lorsqu'ils proposent une relecture complète du *Zeitgeist*, comme avec la *Phénoménologie de l'esprit* ou le *Manifeste du Parti communiste*.

Toute la puissance de ces dispositifs vient de qu'ils résolvent astucieusement la question de la mise en scène de la totalité, de la mise en ordre des hauts et des bas, de l'enchâssement des niveaux « micro », « meso » et « macro ». Mais ils ne le font pas en multipliant les connexions à double sens avec d'autres sites — comme c'est le cas avec les salles de commandement, les centres de calcul et, plus généralement, les oligoptiques³². Ils obtiennent la cohérence en dessinant une image sans lacunes qui donne au spectateur l'impression saisissante d'être pleinement immergé dans le monde réel sans aucune médiation artificielle, sans aucun flux d'information coûteux en provenance ou à destination de l'extérieur. Alors que les oligoptiques ne cessent de révéler la fragilité de leurs connexions et leur manque de contrôle sur ce qui se trouve hors de leur portée dans les interstices du réseau qu'ils dessinent, les panoramas donnent l'impression d'un contrôle total sur ce qui est surveillé, même s'ils sont totalement aveugles et si rien n'entre ou ne sort de leurs murs — sauf des spectateurs intéressés ou déconcertés. Les confondre avec les oligoptiques reviendrait à confondre un épisode de bataille géré depuis un centre de commandement de l'armée américaine à Tampa, en Floride, avec le même épisode relaté sur TF1, où l'on peut voir un général à la retraite pontifier sur les nouvelles du front. Le premier compte rendu, réaliste, est taraudé par la conscience aiguë de pouvoir devenir irréel, pour peu que les communications soient interrompues ; le second, même s'il est marqué par un grand sens des réalités, n'a aucun moyen de nous faire voir s'il est fictif ou non. La plupart du temps, c'est cet excès de cohérence qui trahit l'illusion.

Bien qu'il ne faille pas prendre ces panoramas trop au sérieux, dans la mesure où des comptes rendus aussi totalisants et complets peuvent devenir les points de vue les plus aveugles, les plus locaux et les plus partiels, il n'en faut pas moins les étudier très attentivement puisqu'ils offrent la seule occasion de voir « toute l'histoire » justement *comme une totalité*. Il ne faut pas

32. P. Sloterdijk a décrit de nombreux panoramas, appelés « globes », dans P. SLOTERDIJK, *Sphären*, volume 2 : *Globen* (1999) (en voie de traduction en français).

considérer avec mépris les visions globalisantes de ces Grands Récits comme des actes de mégalomanie professionnelle, mais il faut les *ajouter*, comme tout le reste, à la multiplicité des sites que nous souhaitons déployer par nos enquêtes³³. Loin d'être le lieu où tout se noue, comme dans les rêves de leurs metteurs en scène, ce sont d'autres sites locaux qu'il faut additionner à tous les autres sites locaux qui ponctuent le paysage aplati que nous essayons de cartographier. Mais, même après une telle réduction, leur rôle peut se révéler décisif, puisqu'ils permettent aux spectateurs, aux auditeurs et aux lecteurs d'être *équipés d'un désir de totalité et de centralité*. Ce sont ces puissantes histoires qui nous livrent les métaphores que nous utilisons pour désigner ce qui nous « lie tous ensemble », les passions que nous sommes censés partager, le contour général de l'architecture sociale, les Grands Récits qui ont donné sens à notre vie collective. C'est dans les limites étroites qui sont les leurs que nous nous rangeons au bon sens qui veut que les interactions prennent place au sein d'un contexte « plus large » ; qu'il y ait un « haut » et un « bas » ; qu'il y ait un niveau « local » enchâssé dans un niveau « global » ; et qu'il y ait peut-être un *Zeitgeist* dont l'esprit, justement, reste à trouver.

Ainsi le statut de ces panoramas est étrangement ambigu : ils sont à la fois ce qui devrait vacciner contre les tentations de la totalisation — puisqu'ils sont bien évidemment locaux et confinés dans des pièces aveugles — et, en même temps, ce qui offre un avant-goût d'un monde plus unifié. Ils recueillent, ils encadrent, ils ordonnent, ils structurent, ils organisent ; ils sont à l'origine de ce qu'on entend par un zoom bien réglé. Ainsi, même s'ils nous prennent au piège, ils nous préparent néanmoins au travail politique qui nous attend. Grâce à leurs nombreux effets spéciaux, ils offrent comme une avant-première du collectif avec lequel il s'agit pourtant de ne pas les confondre. Comme nous commençons à nous en rendre compte, il y a

33. John Tresch a montré le nombre de tels dispositifs de collecte susceptibles d'exister dans une situation historique donnée et comment ils peuvent produire ce qu'il appelle des cosmogrammes. Cf. J. TRESCH, « Mechanical Romanticism : Engineers of the Artificial Paradise » (2001). Cette multiplicité disparaît dès qu'on les replace à l'intérieur d'un *Zeitgeist* cohérent, au lieu de suivre les voies contradictoires de leur circulation — cf. la section sur les énoncés collectifs. Voir son bel article « Cosmogram » (2005) dans le curieux livre du même nom.

néanmoins toujours un risque de prendre la construction de ces panoramas pour la tâche politique beaucoup plus difficile qui consiste à composer progressivement le monde commun. Voir les théories sociales projetées sur les écrans de ces salles Omnimax est une chose ; faire de la politique en est une autre. La « société *sui generis* » de Durkheim, les « systèmes autopoïétiques » de Luhmann, l'« économie symbolique » de Bourdieu ou la « modernité réflexive » de Beck sont d'excellents récits s'ils nous préparent, une fois la projection terminée, aux tâches politiques de la composition. Ils nous fourvoieraient si nous les prenions comme autant de descriptions de ce qu'est vraiment le monde commun. Au mieux, les panoramas offrent une vision prophétique du collectif ; au pire, ils n'en sont que des substituts très éloignés. L'une des ambitions de la sociologie de l'acteur-réseau est de continuer à profiter de la tendance prophétique qui a toujours été associée aux sciences sociales, mais d'escorter à nouveau les Grands Récits à l'intérieur des salles où ils sont projetés et d'où il ne faut plus les laisser sortir³⁴.

Là encore, par conséquent, le praticien de l'acteur-réseau se fait volontairement aveugle afin de continuer à poser les mêmes questions brutales et vulgaires, à chaque fois qu'une hiérarchie parfaite entre différentes échelles se trouve mise en scène : « Dans quelle salle ? Dans quel panorama ? À travers quel médium ? Qui est le metteur en scène ? Combien ça a coûté ? » Dès qu'on soulève cette seconde série d'interrogations, on verra surgir à chaque étape une multitude de sites actifs et complexes, parfois d'une grande beauté. Si vous en doutez, essayez, à titre d'exercice, de localiser les endroits, les salles, les scènes où l'on projette ce film à grand spectacle : la « mondialisation ». Vous vous apercevrez bientôt que la globalisation n'est qu'une forme de provincialisme vantard partagé par un petit nombre de gens grâce à la prolifération d'un nombre inconsidéré de « globaliverses »³⁵...

34. La critique des Grands Récits et l'invocation de la multiplicité, de la fragmentation et des petits récits deviennent superflues dès qu'on ajoute les panoramas au paysage : la multiplicité n'est pas une denrée rare. Vouloir encore « en rajouter » dans la déconstruction, c'est avoir abandonné la tâche d'assemblage. Voir conclusion.

35. Sur la localisation du global, voir notamment le travail de S. HARRISON, S. PILE et N. THRIFT, *Patterned Ground* (2004).

Comment retracer les associations ?

Après l'injonction « Ralentissez », notre sociologie en propose désormais deux autres : « Bottes de sept lieues interdites » ; « Remettez tout à plat » ! Ces trois conseils se renforcent mutuellement, puisque c'est seulement lorsqu'on aura mesuré toute la distance qui sépare différents points d'un territoire que l'on connaîtra les coûts de transaction dont il faut s'acquitter pour les rejoindre. Comment un marcheur pourrait-il évaluer à l'avance le temps qu'il lui faudra pour atteindre le sommet d'une montagne si des lignes isométriques n'ont pas été tracées au préalable, une par une, sur la carte ? Comment pourrions-nous prendre la mesure de la tâche politique qui nous attend si l'on n'a pas, au préalable, pris la mesure des *distances* qui séparent des points de vue incommensurables ?

Deuxième mouvement

Redistribuer le local

EN équipant les enquêteurs de différents instruments (les oligoptiques et les panoramas), nous leur avons permis de localiser le global et de le reconfiner dans les circuits au sein desquels il se déplace dans les deux sens. Dorénavant, dès que le besoin de s'éloigner des interactions locales se fera sentir, au lieu de bondir par quelque *salto mortale* vers l'arrière-monde invisible du contexte social, j'ai proposé que l'on se mette en chemin vers les nombreux sites où le global, le structurel et le total sont assemblés avant de s'étendre à l'extérieur par l'entremise de câblages, de conduits, de logistiques spécifiques. Si l'on persévère dans ce travail, les effets de hiérarchie et d'asymétrie resteront bien toujours sensibles, mais on verra désormais par quels procédés ils émergent de localités assignables reliées entre elles par des chaînes également reconnaissables empiriquement. Rien ne nous empêche d'ailleurs d'utiliser maintenant l'expression critiquée plus haut de « contexte », puisque les effets de contextualisation sont désormais identifiés à l'intérieur des oligoptiques et des panoramas. Les véhicules qui transportent les effets de contexte ou de structure sont maintenant, si j'ose dire, munis de plaques d'immatriculation et flanqués de signalétiques claires, un peu comme s'ils étaient des camions de déménagement... Et nous savons aussi que, de temps en temps, les contextes sont collectés, additionnés et mis en scène à l'intérieur de salles spécifiques, sous la forme de panoramas cohérents qui ajoutent

leurs nombreux effets structurants et contradictoires aux sites qui doivent être « contextualisés » et « structurés ».

Il va sans dire qu'il n'existe aucun endroit où peuvent s'additionner tous ces sites — du moins pas encore. Il serait donc stupide de demander « à quelle » super-mega-macro-structure ils appartiennent — de la même façon qu'il est devenu vain, après la théorie de la relativité, de vouloir détecter le vent d'éther « à travers lequel » la Terre se déplacerait. Il n'existe aucun lieu globalisant et totalisant où, pour prendre au hasard quelques exemples, la salle de commandement du Strategic Air Command, le parterre de Wall Street, la carte de la pollution aquatique, le Bureau du recensement, la salle de presse de la diplomatie vaticane et les Nations unies se trouveraient réunis et additionnés. Et si quelqu'un s'y essayait — comme je suis en train de le faire dans ce paragraphe —, il n'aboutirait qu'à *un autre* site — ce paragraphe lui-même —, auquel on ne peut accéder que par un autre parcours indirect, et qui n'est connecté aux autres que de façon lâche, sans pouvoir en aucun cas prétendre les « enchâsser » ou les « surplomber ». Si un lieu entend dominer tous les autres pour de bon, il n'y a rien à redire, mais qu'il se prépare alors à payer tous les accessoires nécessaires pour atteindre chacun des autres sites qu'il prétend inclure et englober, et pour établir avec eux ces sortes de relation continue, onéreuse et à double sens qui permettent le dimensionnement — et s'il prétend le faire sans s'acquitter de la facture jusqu'au dernier centime, c'est qu'il s'agit d'un panorama. Même si Leibniz ne l'a jamais précisé, il faut faire quelques heures supplémentaires pour qu'une monade puisse se mettre à refléter la sourde présence de toutes les autres.

Mais re-contextualiser le contexte n'est qu'un aspect de l'exercice de gymnastique corrective qui doit nous réapprendre à marcher dans ce paysage que je souhaite volontairement aplatir. Il nous faut maintenant comprendre pourquoi les interactions locales constituent malgré tout un point de départ aussi insatisfaisant puisque, comme nous l'avons vu dans l'introduction de cette partie, la plupart des ingrédients qui le composent semblent venir d'ailleurs et se trouver déjà en place. Même s'il allait dans la mauvaise direction, le réflexe qui a poussé les sociologues à s'éloigner des interactions pour aller voir derrière, au-dessus ou en dessous d'elles d'où pouvaient bien provenir les

composants de l'action, n'en provenait pas moins d'une intuition valide. Par conséquent, si le premier mouvement que nous venons de faire ne faisait que privilégier les « interactions locales », nous n'aurions pas beaucoup avancé.

C'est que nous n'avons encore fait que la moitié du chemin ; ce n'est pas en nous agrippant au slogan « localiser le global » que nous expliquerons ce qu'est le « local », surtout si, comme nous l'avons vu à maintes reprises, l'action se trouve toujours « dis-loquée », c'est-à-dire « déplacée » ou « traduite ». Au contraire, nous aurions tout perdu si, après avoir reconfiguré ce qui faisait figure de « contexte global », il nous fallait retomber sur cet autre site favori des sciences sociales : les interactions face à face entre des êtres humains individuels, intentionnels et réflexifs — cette sociabilité de base que nous avons appelée le social n° 3. Si l'aller simple qui mène des interactions au contexte n'aboutit nulle part, comme nous l'avons vu, il n'y a aucune raison pour que le retour aux sites locaux se révèle plus fécond. Loin de faire toucher le sol aux « hypostases sociales », nous n'aurions fait que passer d'un artefact à un autre ¹. Si le global n'a pas d'existence concrète — si ce n'est lorsqu'on le raccompagne dans ses petits conduits et sur les nombreuses fresques où il est projeté —, le local n'en a pas non plus. Si bien qu'il nous faut maintenant nous poser la même question qu'auparavant, mais à l'envers : *Comment le local lui-même est-il engendré ?* Cette fois, ce n'est plus le global qui doit être localisé, c'est le local qui doit être *re-dispatché et redistribué*.

S'il est si important de mener cette opération symétrique, c'est que, fois ces deux gestes de gymnastique corrective accomplis tour à tour, un phénomène entièrement différent pourra venir enfin occuper le premier plan : notre attention commencera à se porter sur les « connecteurs » qui pourront

1. Il est assez étonnant de voir que même Garfinkel maintient cette distinction entre le formel et l'informel : « Selon le mouvement mondial des sciences sociales et l'état du corpus de ses bibliographies, il n'y a aucun ordre dans la concrétude des choses. Les entreprises de recherche en sciences sociales échouent sur des détails écrasants des activités quotidiennes qui semblent désespérément circonstanciels — le plein, l'abondance, le *plenilunium* (*sic*). À titre de remède, les sciences sociales ont mis au point des politiques et des méthodes d'analyse formelle. Celles-ci reconfigurent les détails concrets des activités ordinaires comme détails des instruments analytiques et des méthodes qui garantissent l'usage de ces instruments. » Et il ajoute que l'ethnométhodologie « apporte la preuve du contraire ». H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002), p. 95.

alors, et alors seulement, circuler librement sans jamais se trouver tirillés entre les lieux improbables du « contexte » ou de l'« interaction »². Lorsque ces deux mouvements seront accomplis simultanément, le monde social commencera à se transformer pour de bon. Il prendra une forme nouvelle et plus plausible ; une forme qui nous permettra peut-être de voyager sans secousses, sans rupture brusque, sans changement de véhicule ou de méthode ; une forme qui permettra enfin le travail d'assemblage, de collecte et de composition.

Articulateurs et localisateurs

Dire que chaque interaction locale est « formatée » par de nombreux éléments qui sont déjà en place ne nous dit rien sur l'origine de ces éléments. Et pourtant, nous savons déjà d'où ils *ne viennent pas* : ils ne proviennent pas d'un contexte global, d'un cadre totalisant, ou d'une structure profonde. Nous venons justement d'y aller : il n'y a rien à voir là-bas, si ce n'est l'ombre du corps politique — qu'il nous faut laisser de côté pour plus tard. Bien qu'il soit purement négatif, ce résultat permet de défricher le chemin qu'il va nous falloir parcourir. Nous sommes maintenant libres de chercher un autre cheminement, plus continu et plus facile à enregistrer empiriquement, afin d'atteindre les lieux d'où semblent provenir les ingrédients nécessaires aux interactions. Certes, si aucune étiquette, aucun code barre, aucun label rouge, aucune appellation contrôlée ne nous aident à suivre les « acteurs eux-mêmes », il existe ce qu'on appelle dans le domaine industriel une excellente *traçabilité* entre les sites de production des interactions locales, à condition que nous n'oublions pas la leçon de la première partie et que nous utilisions à bon escient les cinq sources d'incertitude.

Les sentiers sinueux qu'empruntent la plupart des composants d'une interaction donnée sont tracés, nous l'avons appris plus haut, par la multiplication, la mobilisation, l'implication et l'incorporation d'acteurs non humains. Si l'on ne permet pas à

2. Le projet de sphérologie de Peter Sloterdijk est une autre façon de poursuivre cette mise en situation et cette relocalisation ; en particulier P. SLOTERDIJK, *Écumes. Sphères III* (2005).

l'enquêteur d'exercer une sorte de droit de poursuite sur les multiples formes d'existence qui composent une interaction, la question du local et du global redevient insoluble. Mais, dès que les agents non humains entrent dans l'équation, on voit apparaître un ensemble de connections qui sont aussi différentes de celles que nous avons déployées dans la section précédente que la circulation sanguine l'est du système nerveux³. L'intuition exacte qui suggère que les ingrédients de la situation se trouvent « déjà » en place tandis que nous ne faisons qu'« occuper » une position prédéterminée « à l'intérieur » d'un ordre préformaté, est toujours produite, par, littéralement, d'*autres choses* : d'autres sites, d'autres moments, d'autres acteurs, d'autres agents qui sont su mobiliser, par des changements parfois subtils, parfois radicaux, un vaste répertoire de formes d'existence qui ne sont pas (pas encore) sociales. Autrement dit, les actions d'autrui continuent de se dérouler à distance, mais par le biais de nouveaux types de médiateurs. Paradoxalement, ce n'est qu'à condition de laisser le social traverser des formes d'existence *non* sociales qu'on va pouvoir le rendre visible.

Ce processus de délégation, de dislocation et de traduction n'est jamais plus clair que dans le cas des objets matériels — à partir du moment où nous comprenons la « matière » dans le sens large élargi que j'ai donné plus haut (voir p. 157). D'ailleurs, lorsque nous parlons sans y penser de l'« architecture d'une société », des « piliers de l'ordre public », de l'« infrastructure économique », du « cadre légal », du « tissu social », etc., nous utilisons des termes empruntés à l'architecture, à la métallurgie, à l'industrie textile ou aux arts plastiques. Pourquoi ne pas prendre littéralement ce que signifie le fait qu'une interaction *encadre*, *structure* ou *en localise* une autre ? Tant que nous utilisons ces métaphores de façon figurée, nous ne voyons pas ce qui pourrait relier un lieu à un autre par l'intermédiaire d'un étalonnage, d'un formatage ou d'un patron. Nous pourrions continuer à croire que le seul moyen de délaissier la scène locale consiste à sauter dans le contexte, ou, inversement, qu'il faut improviser sur-le-champ, et uniquement à partir de la sociabilité

3. Dans son étude sur la politique des eaux, J.P. LE BOURHIS, *La publicisation des eaux* (2004), montre parfaitement à quel point il est important de ne pas considérer comme donnée la taille relative des entités.

ordinaire — le social n° 3 —, tous les ingrédients qui entrent dans la composition des interactions face à face⁴. Mais, dès que nous activons pour de bon les métaphores techniques, la connexion entre les sites locaux devient visible, même si elle provient d'un grand nombre de matériaux différents. De toute façon, cette hétérogénéité ne représente plus pour nous une difficulté de principe, puisque nous avons appris à rendre commensurables ces matériaux incommensurables : nous savons que les objets ont l'étrange capacité d'être à la fois compatibles avec les compétences sociales à certains moments décisifs, et, le moment suivant, totalement étrangers au répertoire de l'action humaine — c'est ce que nous avons appris en suivant la troisième source d'incertitude. Ce renversement rend l'enquête plus difficile, certes, mais pas au point de rompre la trame du social que nous suivons comme notre fil d'Ariane. En effet, ce qu'on appelle une « interaction locale » est en réalité l'assemblage de toutes les *autres* interactions locales distribuées ailleurs dans le temps et dans l'espace, interactions qui font sentir leur influence sur la scène dans la mesure où elles sont relayées par le truchement d'acteurs non humains. Ce sont ces effets de présence de certains lieux transportés dans d'autres que j'appelle des *articulateurs* ou des *localisateurs*⁵.

Prenons un exemple parfaitement banal : si vous vous trouvez dans un amphithéâtre, assis sur une chaise et entouré d'étudiants assis en rangs bien ordonnés en train de vous écouter, je n'aurai besoin que d'une demi-journée de travail dans les archives de l'université pour découvrir que, quinze ans auparavant et à deux cents kilomètres de là, un architecte dont j'aurai retrouvé le nom et dont j'aurai déniché les modèles préparatoires a déterminé au centimètre près les *spécifications* de ce lieu. Il n'avait pas la moindre idée du fait que vous tiendriez aujourd'hui un séminaire, et pourtant il a plus ou moins anticipé un aspect du *script* auquel une telle scène devrait obéir : il faudra qu'on puisse entendre la

4. C'est là l'une des solutions qu'ont trouvée les interactionnistes symboliques pour donner une certaine marge de manœuvre à l'agent individuel intentionnel sans toutefois modifier le cadre général de la théorie sociale « dans lequel » il s'insère.

5. Dans le jargon informatique, l'expression « localiseur » pourrait quelque peu nous induire en erreur puisqu'elle désigne en fait l'effet d'une standardisation encore plus générale, de sorte que le local est défini comme une simple variation d'une combinatoire plus abstraite. Nous aborderons la question de la standardisation dans le prochain chapitre.

voix de l'orateur ; il sera placé sur une estrade ; il devra pouvoir faire face à des étudiants dont le nombre maximum, les besoins d'espace, et d'autres exigences de poids, de taille et de cubage d'air, auront dû être pris en considération. Rien d'étonnant à ce que, quinze ans plus tard, lorsque vous pénétrez sur cette scène, vous ayez le sentiment que vous ne l'avez pas totalement créée et que la plupart des choses dont vous avez besoin pour agir se trouvent déjà *sur place*⁶. Rien d'étonnant puisque cet espace a bien été conçu à « vos » mesures — un « vous » générique, certes, mais n'est-ce pas quand même une large partie de vous ?

Certes, aucun aspect de cette structure — et je peux maintenant utiliser ce terme sans hésitation car il ne contient plus rien de caché ni de discontinu — ne « détermine » ce que vous allez dire, ni même l'endroit où vous allez vous asseoir. Vous pourriez décider de vous lever, de marcher en long et en large entre les tables, ou de jouer le rôle du professeur soixante-huitard en rassemblant les chaises afin de former un cercle moins « autoritaire » : aucune architecture d'intérieur, si bien conçue qu'elle soit, n'empêchera les étudiants de s'endormir dès que vous aurez ouvert la bouche... Mais le fait que des éléments matériels sur place ne « déterminent » pas une action ne permet pas de conclure qu'ils ne produisent aucun effet. Nous nous sommes désormais familiarisés avec une gamme d'actions beaucoup plus variées que les deux extrêmes ontologiques de l'être et du néant. Prenez une minute pour jauger tout ce qui permet à un professeur d'interagir avec ses étudiants sans avoir à trop subir le bruit de la rue ou des foules qui se massent dans le couloir en attendant le cours suivant. Si vous doutez de la capacité de transport qui permet à tous ces humbles médiateurs de rendre cet endroit *local*, ouvrez les portes et les fenêtres et voyez donc si vous pouvez continuer à enseigner quoi que ce soit. Si vous n'êtes pas convaincus, essayer de tenir un séminaire au milieu d'une foire artistique avec des enfants qui crient et des haut-parleurs qui crachent de la musique techno... Le résultat s'impose : si vous n'êtes pas rigoureusement « encadré » par d'autres actants qui ont été amenés silencieusement sur la scène, ni vous ni vos étudiants ne pouvez vous concentrer ne serait-ce qu'une minute

6. Je reprends là le bel argument de M. AKRICH, « Comment décrire les objets techniques » (1987).

sur ce qui est supposé se passer « localement ». En d'autres termes, qu'arriverait-il si l'on obtenait *pour de bon* l'intersubjectivité — le social n° 3 — en enlevant, les unes après les autres, toutes les traces d'*interobjectivité* — le social n° 2 ?

Dans la plupart des cas, il est assez facile de rétablir les connexions horizontales, continues et vérifiables entre les rêves, les projets de *quelqu'un d'autre* habitant une *autre* époque et un *autre* lieu, et la situation locale de face-à-face où vous vous trouvez maintenant, vos étudiants et vous. C'est un autre lieu qui a permis au site de devenir une *localité*, à travers la médiation désormais silencieuse de plans, de spécifications, de bois, de ciment, d'acier, de vernis et de peinture ; à travers le travail des nombreux ouvriers et artisans qui ont depuis longtemps abandonné la scène, parce qu'ils ont laissé aux objets le soin de prolonger leur action *in absentia* ; à travers l'action de sponsors dont les généreuses donations sont peut-être commémorées par quelque plaque de bronze. Les localités sont *localisées* ; les places sont *placées* ; les sites sont *situés*⁷. Et pour qu'ils le demeurent, pour que vous puissiez avec vos étudiants *demeurer dans* ce lieu, il faut que, derrière les portes, des myriades de personnes continuent d'assurer la maintenance du bâtiment. Par conséquent, loin de voir dans l'interaction face à face une autochtonie primordiale qui serait « tellement plus concrète » que des « contextes abstraits », il faut au contraire la considérer comme le terminus d'un grand nombre de formes d'existence qui convergent sur elle.

À la relation intersubjective entre le professeur et les étudiants, il faut ajouter l'interobjectivité qui a déplacé les actions à tel point que *quelqu'un d'autre*, habitant un autre lieu et une autre époque, continue d'y agir à travers des connexions souvent indirectes mais pourtant pleinement traçables⁸. Cela ne veut pas dire que ce site éloigné appartient à quelque mystérieux contexte, mais qu'on est parvenu à faire saillir entre ces deux lieux — le studio de l'architecte et la salle de cours

7. R. KOOLHAS et B. MAU, *Small, Medium, Large, Extra-Large* (1995).

8. À condition qu'il existe des archives bien tenues. Les archéologues doivent se donner beaucoup plus de peine pour reconstruire les connexions. Encore une fois, c'est cette traçabilité plus marquée qui explique, contrairement au préjugé, la plus grande facilité des études sur les sciences et les techniques. Pour une étude de cas détaillée, voir B. LATOUR, *Aramis, ou l'amour des techniques* (1992).

d'aujourd'hui — un autre circuit à travers lequel des masses d'entités commencent à circuler. Bien qu'il n'existe aucune « structure cachée sous-jacente », cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de *gabarits structurants* qui circulent à travers des réseaux repérables, et dont les techniques sont les manifestations matérielles les plus évidentes — les techniques de papier et, plus généralement, les technologies intellectuelles jouant d'ailleurs un rôle aussi capital que les engrenages, les leviers ou les réactions chimiques. Plus encore qu'après le premier mouvement de rectification, ce sont désormais les véhicules, les mouvements, les déplacements et la traduction *entre* les lieux plutôt que les lieux eux-mêmes qui occupent désormais le premier plan. Si les sites locaux ne constituent pas un bon point de départ, c'est parce que chacun d'eux est encadré et localisé par d'autres — y compris, bien sûr, le studio de l'architecte que j'ai choisi comme l'origine provisoire de mon exemple. Nous comprenons maintenant pourquoi il nous a fallu commencer, pour reprendre la fameuse expression d'Horace : *in medias res*, « au beau milieu des choses ». La circulation est première, tandis que le paysage « dans lequel » circulent les agents et les modèles de toutes sortes vient après. C'est probablement la plus ancienne intuition des sciences sociales, ce qui les a poussées à proclamer que les phénomènes sociaux étaient objectifs, transcendants, omniprésents et *sui generis*. Comme d'habitude, l'intuition était juste, mais il était difficile d'en prendre acte tant que la circulation du social était confondue avec l'émergence de la société — elle-même confondue par erreur avec le corps politique.

Le fait que l'échelle ne dépende pas de la taille absolue, mais du nombre et des qualités des distributeurs et des articulateurs est quelque chose que j'ai appris il y a bien des années, lorsque j'ai eu la chance de suivre Shirley Strum et ses singes. Quand je l'ai rencontrée à la première « conférence sur les babouins » jamais organisée, dans un luxueux manoir près de New York, elle n'était qu'une jeune scientifique qui était parvenue à habituer des singes sauvages à marcher quotidiennement au milieu des chercheurs. Auparavant, les enquêteurs qui observaient les babouins de loin et dans l'habitacle sécurisant d'une Jeep avaient relevé de nombreuses caractéristiques intéressantes, mais ils avaient situé les face à face agonistiques « à l'intérieur » de structures absentes — appliquant ainsi au babouin le b.a.-ba de la

sociologie humaine. À cette époque, les sociétés animales étaient, par exemple, censées posséder une hiérarchie de dominance rigide « dans laquelle » les mâles devaient « trouver leur place ». Or, au cours de ce colloque, Shirley parvint à démontrer que les babouins ne cherchaient nullement à se situer dans une « hiérarchie » de dominance, mais se posaient plutôt une *question* que tous les animaux cherchaient à résoudre en s'éprouvant les uns les autres à travers des face à face agonistiques soigneusement contrôlés⁹. En d'autres termes, la question de la genèse des effets structurants était soulevée à la fois par Strum et par les jeunes mâles explorant la nature du groupe qu'ils souhaitaient rejoindre¹⁰. Et, chose étrange, aussi bien les mâles immigrants que Shirley découvraient progressivement, à travers une série d'épreuves, que c'étaient les femelles et non les mâles qui, à travers leurs interactions quotidiennes, finissaient par créer une sorte de hiérarchie de dominance assez durable qui était restée jusque-là invisible au regard des observateurs (essentiellement mâles), trop éloignés pour détecter ces épreuves subtiles. Le résultat, c'est que, en suivant Shirley suivant ses babouins, je me retrouvais, au milieu des splendides paysages du Kenya, à prendre une leçon de théorie sociale : comme une sorte de Garfinkel des singes, Shirley essayait de comprendre les babouins qu'elle libérait progressivement de leur rôle sempiternel d'« idiots culturels », afin qu'ils puissent passer au stade de « membres » capables d'actions réflexives. En un mot, les babouins étaient compétents, socialement compétents¹¹.

S'il y a une erreur de théorie sociale à ne pas commettre, c'est de faire comme si les babouins avaient trouvé un rôle au sein d'une structure préexistante — le social n° 1 —, mais il serait tout aussi erroné de supposer qu'ils se contentent d'interagir les uns avec les autres au sens du social n° 3. Tout se passe plutôt comme si ces petits animaux à fourrure parvenaient à mouliner autant de social que leurs observateurs et vivaient dans un monde

9. S. STRUM, « Agonistic Dominance among Baboons : an Alternative View » (1982) ; voir aussi l'encadré p. 100.

10. C'est l'épisode spectaculaire rapporté dans S. STRUM, *Presque humain* (1990).

11. Depuis ses premiers travaux, c'est devenu la règle pour une foule d'autres animaux. Voir R. BYRNE et A. WHITEN, *Machiavellian Intelligence* (1988) ; S. STRUM et L. FEDIGAN, *Primate Encounters* ; V. DESPRET, *Naissance d'une théorie éthologique* (1996) ; et V. DESPRET, *Quand le loup habitera avec l'agneau* (2002).

tout aussi complexe — le social n° 2. Et pourtant, il y a clairement une différence d'*équipement* : alors que chez les babouins tout se fait par le truchement des compétences sociales elles-mêmes — ce que les primatologues appellent des « outils sociaux » —, cette même tâche fondamentale pour tester, réaliser et engendrer la vie sociale, l'observateur humain la pratique avec un lourd appareillage de technologies intellectuelles. Alors que les primates doivent déchiffrer le sens des interactions avec pour seuls outils les interactions elles-mêmes ; qu'ils doivent décider qui est ami et qui est ennemi, qui est proche et qui est lointain, qui est mené et qui est meneur, sans utiliser d'autre ressource que les mimiques, les grognements, les liens complexes de toilettage ; qu'ils n'ont, autrement dit, que leur corps pour marquer les autres corps, la situation est bien différente pour la primatologue qui essaie de faire sens des mêmes comportements : elle inscrit les noms propres qu'elle a donnés de chaque babouin dans des carnets de note, dresse des tableaux statistiques, accumule de la documentation, prélève des échantillons sanguins, des empreintes génétiques, bref, elle profite de toutes sortes d'aides visuelles et matérielles¹². Les babouins comme la primatologue font le même travail : faire tenir un ordre social, mais, il faut bien le reconnaître, avec d'autres ressources. Quelle est donc la différence entre les singes et les humains, une fois rejeté le gouffre entre nature et culture, l'instinct et la réflexivité, l'« idiot culturel » et l'agent intentionnel compétent ? Dans les descriptions qu'en faisait Shirley, les babouins s'apparentaient dangereusement aux humains, et pourtant je n'étais pas prêt, malgré le titre de son livre, à me considérer « presque » comme un babouin. Ou plutôt, tout dépendait désormais de ce qu'on entend par ce « presque ».

On pourrait dire, de façon assez superficielle, que la différence la plus évidente passe par la technique. Les babouins ne sont pas complètement privés d'instruments de stabilisation, mais le fait est que, même si les mâles dévoilent leurs formidables canines, si les femelles exhibent leurs arrière-trains irrésistibles (au moins pour les mâles babouins !), ils n'ont pas

12. Je rappelle que c'est cette intuition qui fut à l'origine des arguments sur l'acteur-réseau, voir M. CALLON, B. LATOUR, « Unscrewing the Big Leviathans » (1981) ; B. LATOUR, S. STRUM, « Human Social Origins » (1986).

d'autres outillages, pour maintenir leurs compétences sociales, qu'un *surcroît* de compétences sociales. Les chimpanzés disposent de certains outils¹³, mais les babouins n'ont que des « outils sociaux », à savoir leur corps lentement transformé par des années de séduction, de toilettage et d'apprentissage journalier de la vie commune. En un sens, les bandes de babouins pourraient véritablement fournir l'occasion d'une expérience naturelle idéale permettant de vérifier ce qui se produit lorsque les compétences sociales se limitent strictement aux compétences sociales — le social n° 3. Dans ce cas, les participants ne disposent d'aucune technique qui leur permettrait de « construire » la « superstructure » de leur « société ». Dans la mesure où ces termes architecturaux sont entièrement métaphoriques pour eux aussi bien que pour les observateurs, les babouins doivent consacrer un temps apparemment excessif à réparer constamment le fragile « édifice » social, à établir sans cesse ses hiérarchies boiteuses, à déterminer tous les jours qui mène le groupe dans la quête chaque jour recommencée pour la nourriture. Ils ne peuvent jamais se reposer, ni agir les uns sur les autres à *distance*. Lorsqu'il leur arrive de le faire, c'est par l'entremise hautement *complexe* de coalitions intersubjectives plus subtiles encore. Si les différentes façons qu'ont les babouins de remédier chaque matin au rapide déclin de leur ordre social restent visibles, c'est en raison du plus petit nombre d'outils qu'ils ont à leur disposition. Les babouins font tenir le social grâce à des interactions sociales plus complexes, alors que nous recourons à des interactions qui sont légèrement *moins sociales*, et d'une certaine manière légèrement moins complexes, même si elles peuvent être plus *compliquées*, c'est-à-dire faites d'un plus grand nombre de *plis*¹⁴.

Mais il y a une autre façon d'utiliser ce merveilleux exemple des primates non humains pour en faire une sorte d'étalonnage des théories du social. L'une des conclusions qu'on peut en tirer est que l'interaction face à face — le social n° 3 — n'est jamais le bon point de départ si l'on veut tracer les liens sociaux, que ce

13. W. C. MCGREW, *Chimpanzee Material Culture* (1992).

14. Sur la différence entre le compliqué et le complexe, voir S. STRUM et B. LATOUR, « The Meaning of Social » (1987). Pour la définition des outils sociaux, voir H. KUMMER, *Vies de singes* (1993).

soit dans le cas des humains comme dans celui des singes : dans tous les cas, en effet, d'autres formes d'existence ne cessent d'*interférer* avec ces connexions. Dans tous les cas, l'action est disloquée, diffractée, re-configurée, redistribuée, sans parler du fait qu'elle doit recourir à des couches successives de médiations qui s'ajoutent les unes aux autres. Les babouins recourent eux aussi à une sorte de « technologie intellectuelle », que les travaux récents en primatologie ne cessent de multiplier : leur territoire, le cours de chaque interaction, la trajectoire des amitiés et des coalitions, la variation programmée de la taille, du sexe, des caractéristiques anatomiques, etc. C'est cette interférence constante de la part des actions d'autrui qui fait de la vie dans un groupe de singes un environnement secondaire tout aussi difficile, aussi sélectif et aussi exigeant que l'environnement primaire, celui des ressources et de la compétition des prédateurs. Un singe qui ne démontre pas assez d'intelligence sociale est exclu tout aussi rapidement que s'il ne parvenait pas à trouver de la nourriture ou à s'accoupler. Les humains ont eux aussi vécu dans un environnement aussi exigeant, aussi sélectif et aussi difficile, mais constitué d'un plus grand nombre de médiateurs, d'aiguillages et de « dislocateurs » qui rendent les interactions locales encore moins locales¹⁵. On l'aura maintenant compris, si le contexte constituait un point de départ si improbable, il en est exactement de même des interactions face à face. La différence ne passe plus entre des singes « simples » et des humains hautement « complexes », mais plutôt entre des singes *complexes* qui se sont, si j'ose dire, liés, roulés ou *plissés* au sein de nombreuses entités — paysage, prédateurs, groupes — et des humains *compliqués* qui se sont, quant à eux, liés, roulés et *plissés* au sein d'entités plus nombreuses encore, certaines d'entre elles ayant le grand avantage de rester en place, et donc de simplifier, tout au moins localement, le travail de mise en ordre. Chez les humains plus que chez les singes, l'interférence, la re-direction, la délégation et l'articulation deviennent visibles et nous offrent ainsi un bien meilleur point de départ que les interactions face à face.

15. Cette approche de la technologie comme seconde nature est au cœur de A. LEROI-GOURHAN, *Le geste et la parole* (1964) ; L. MUMFORD, *Le mythe de la machine* (1973) ; T. HUGUES, *Human-Built World* (2004).

Le lieu improbable des interactions face à face

Chose étrange, à cause du préjugé qui nous pousse à croire que les interactions locales seraient « plus concrètes » que le contexte, il se peut que le lecteur ait plus de facilité à se débarrasser du global que du local. Pour lutter contre ce préjugé, nous devons revenir à la notion de figuration que j'avais introduite en examinant la seconde source d'incertitude : le même actant, rappelons-le, peut recevoir des figurations différentes (voir p. 78). Bien que l'habitude de lire des histoires puisse nous amener à accorder plus de plausibilité à des personnages individualisés, figurer un personnage requiert exactement autant de « travail sémiotique », si on peut dire, que figurer un concept ou une personne morale. C'est pour cette raison que, même si nous devons rester sensibles aux petites différences de figuration, il ne faudrait pas oublier que nous devons, en bons relativistes, rester indifférents à l'échelle. Et pourtant, la croyance en l'existence d'individus est si profondément enracinée, du moins sous nos latitudes occidentales, que nous pourrions continuer à croire que la critique à laquelle je viens de me livrer doit épargner le *moi* : « Critiquons le contexte, d'accord, mais pas l'individu¹⁶. » Il serait donc prudent, à cause de cette réaction d'apparent bon sens, de consacrer plus de gymnastique correctrice à la redistribution du local qu'à la localisation du global. C'est pourquoi je vais rapidement lister tout ce que l'interaction individuelle, malgré ce qu'on attend d'elle, ne peut aucunement fournir. Là encore, la leçon de l'acteur-réseau sera exclusivement négative, dans la mesure où je cherche seulement à déployer suffisamment le social pour qu'on puisse à nouveau l'assembler.

1°) Aucune interaction locale n'est *isotopique* : ce qui agit au même moment dans un lieu donné provient, nous l'avons compris, de nombreux autres lieux, de nombreux autres moments, et d'actants hétérogènes. Si nous voulions projeter sur une carte géographique classique les connexions qui relient un amphithéâtre universitaire à tous les autres sites qui y agissent au même moment, il nous faudrait dessiner un dense faisceau de flèches pour inclure par exemple la forêt d'où proviennent les

16. Cet enracinement de l'individu atteint son paroxysme dans la mythologie du choix rationnel, puisqu'elle inclut aussi une psychologie et une cognition stabilisées.

meubles, le bureau administratif chargé de l'attribution des salles, l'atelier qui a imprimé le plan grâce auquel nous avons trouvé l'amphi, l'appariteur qui veille au bon usage des lieux, et ainsi de suite¹⁷. Et cette carte ne serait pas un exercice futile, puisque chacun de ces sites éloignés continue bien, d'une façon irremplaçable, à anticiper et préformater cet amphithéâtre, en transportant à travers toute une variété de médiums la masse des gabarits qui en ont fait un endroit spécifique — et qui continuent à le faire tourner.

2°) Aucune interaction n'est *synchronique* : il est possible que le bois du bureau provienne d'un arbre planté dans les années 1950 et abattu il y a deux ans ; le vêtement de l'enseignant a été tissé il y a cinq ans, tandis que l'agitation neuronale remonte à une milliseconde, et que l'aire de son cerveau consacrée à la parole existe depuis une centaine de milliers d'années (ou peut-être moins : il s'agit d'une question vivement disputée parmi les paléontologues). Quant aux mots qu'il utilise, certains sont d'origine étrangère et ont été introduits en français il y a quatre siècles, tandis que telle règle de grammaire sera plus ancienne encore ; la métaphore qu'il choisit n'a que six ans, mais tel trope rhétorique remonte à Cicéron ; en revanche, le clavier de l'ordinateur sur lequel il a préparé son intervention a été tout récemment défourné de chez Apple, bien que certains métaux lourds qui rendent possible le bon fonctionnement de certains de ses contacts durent autant que l'univers. Autrement dit, le temps est toujours plissé¹⁸, si bien que l'idée d'une interaction synchronique où tous les ingrédients auraient le même âge et le même rythme est dénuée de sens — même pour les babouins. L'action ne peut jamais se dérouler qu'en déléguant le fardeau des connexions à des entités dotées d'autres formes de temporalité.

3°) Les interactions ne sont pas *synoptiques* : en tout point d'un cours d'action, seules quelques-unes des entités qui y participent sont visibles à un moment donné. L'enseignant peut croire

17. Je suis ici un exemple pédagogique simple, mais on peut aussi se reporter au chapitre 3 de B. LATOUR et E. HERMANT, *Paris, ville invisible* (1998). C'est exactement ce type de carte que Cronon est parvenu à dessiner dans sa superbe étude de Chicago (W. CRONON, *Nature's Metropolis* [1991]) et que Hutchins a su déployer avec son étude de la navigation. Voir aussi ce que Law a pu faire avec l'aéronautique dans J. LAW, *Aircraft Stories : Decentering the Object in Technoscience* (2002).

18. M. SERRES, *Éclaircissements* (1992).

qu'il occupe le devant de la scène, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autres formes d'existence à l'œuvre : cela veut seulement dire qu'il n'est pas possible de les additionner. Le meuble de bureau ne fait pas partie du cours jusqu'à ce que le professeur le prenne comme un exemple de design ; et pourtant, ce meuble, il faisait bien quelque chose avant qu'on le pointe du doigt : il donnait forme à l'interaction, il la cadrait. Et cette affiche qui annonce le séminaire en précisant le lieu et l'heure, même si personne n'y a fait référence, elle aussi agit, puisqu'elle a mené les étudiants en ce lieu. Et pourtant, si nous voulions recenser tous les ingrédients de cette scène, nous serions bien incapables de le faire, dans la mesure où il n'existe aucun moyen de tous les souligner en même temps, soit parce qu'ils sont trop nombreux, soit parce qu'ils font partie de machineries compliquées qui sont nécessairement soustraites au regard quand elles remplissent efficacement leur rôle d'intermédiaires. Combien d'entités distinctes devrait-on compter dans ce microphone ? Et dans le corps de l'enseignant ? Et dans l'organisation de cette école ? Quoi que vous fassiez, quel que soit le nombre de fois que vous refassiez le compte, jamais vous n'obtiendrez le même chiffre, parce qu'à chaque fois des agents différents deviendront visibles tandis que d'autres seront retournés à leur incognito.

4°) Les interactions ne sont pas *homogènes* : nous l'avons bien compris, puisque les relais qui assurent le déroulement de l'action n'ont jamais la même qualité matérielle tout au long. Regardez à travers combien de formes d'existence il a fallu passer pour aller du cabinet de l'architecte, il y a quinze ans, à la salle de cours d'aujourd'hui. Lorsqu'on projette des diapositives sur un écran, à travers combien de composants successifs faut-il passer depuis le clavier numérisé d'un PowerPoint, le signal analogique du projecteur, avant que tout cela soit de nouveau transformé en bouillie par les ondes cérébrales d'étudiants à demi assoupis ? Alors que les sociologues trouvent tellement gratifiant de parvenir enfin, grâce aux interactions individuelles, au face-à-face des humains entre eux, c'est le contraire qui devrait constamment nous surprendre : la multitude de participants non humains, non subjectifs et non locaux qui s'assemblent pour contribuer au déroulement de l'action à travers des canaux qui ne ressemblent en rien à un lien social, même s'ils sont tous des associations.

5°) Si l'on me permet de recourir à la métaphore des lignes de pression que nous voyons sur les cartes météo, les interactions ne sont pas *isobariques* : certains participants imposent leur présence avec force, exigent d'être entendus, pris en considération, tandis que d'autres ne sont plus que des routines relayées par des habitudes corporelles sans aucune visibilité. D'autres encore font figure de boîtes noires et prennent la forme de dispositifs matériels que seuls connaissent des ingénieurs de quelque lointaine usine d'Asie et, un peu plus vaguement, un des techniciens de l'équipe de maintenance quelque part sur le campus, que l'on appelle en cas de difficulté. Nous savons d'ailleurs que les médiateurs et les intermédiaires n'exerceront pas la même pression : alors que les intermédiaires ajoutent de la prévisibilité à un cours d'action, les médiateurs peuvent brusquement le faire bifurquer de façon inattendue. Les situations changent aussi rapidement que la pression barométrique : une panne quelconque, le micro qui ne marche plus, l'ordinateur qui tombe en panne, l'enseignant qu'un virus indispose, et la distribution relative des acteurs de premier et de second plan se modifie aussitôt. On ne contrôle jamais une situation beaucoup mieux que le climat.

Pas étonnant que les sociologues aient eu l'intuition que les interactions débordaient de toute part : c'est vrai ! Et pourtant cela ne veut pas dire qu'elles sont tenues en place par un contexte quelconque qui les surplomberait et les placerait sous l'emprise de quelque force structurelle cachée. Cela veut simplement dire qu'elles sont constamment travaillées par un nombre vertigineux de participants, qui disloquent le tracé net de leurs frontières de multiples façons, les redistribuent et empêchent de prendre pour point de départ un emplacement dont on pourrait dire qu'il serait « local ».

On l'aura compris : la relativité en sciences sociales resterait une affaire relativement simple si nous n'avions qu'à localiser le global ; mais elle ne devient véritablement pertinente que lorsque c'est la terre ferme du local qui s'évapore elle aussi. Dans la plupart des situations, l'action est déjà soumise à l'interférence d'entités hétérogènes qui n'ont pas toutes la même présence locale, qui n'appartiennent pas à la même temporalité, qui ne sont pas toutes visibles au même moment et qui n'exercent pas la même poussée sur l'action. Le terme d'« interaction » n'était pas mal choisi, si ce n'est qu'on a largement sous-estimé

le nombre et le type d'« actions » ainsi que l'envergure de leurs « inter »-relations. Étendez n'importe quelle interaction individuelle : vous déploierez à coup sûr un acteur-réseau.

Il y a bien sûr une exception : c'est lorsqu'on revient à un langage moins rigoureux et qu'on abandonne la tâche difficile qui consiste à suivre, pour les besoins d'une enquête, toutes les interférences. Dans ce cas, il est parfaitement acceptable de parler de « structure » et d'« interaction face à face » : nous avons affaire à des situations plus routinières ; nous recourons à un cadre de référence pré-relativiste. Dans cette sorte de raccourci, de sténographie, on dira qu'une « structure » est simplement un acteur-réseau au sujet duquel nous n'avons que peu d'informations et dont les participants sont si tranquilles qu'aucune nouvelle information n'est nécessaire ; qu'une « interaction » est si nettement encadrée par des localisateurs qui se comportent en intermédiaires qu'on peut considérer, sans faire de difficultés, qu'elle « a lieu localement ».

À force de parcourir la liste de ce que les interactions face à face ne sauraient offrir, ce n'est pas sans une certaine suspicion qu'on regarde les efforts pour enraciner la sociologie dans les relations intersubjectives, les calculs individuels, ou l'intentionnalité personnelle¹⁹. Il doit être maintenant assez clair que la notion d'interaction locale n'est pas plus fondée en réalité que celle de structure globale. Rétrospectivement, un tel résultat rend plus bizarres encore les tentatives, si fréquentes dans l'histoire des sciences sociales, de parvenir à une sorte de compromis entre le contexte global et l'interaction, dans l'espoir de négocier une « troisième voie », plus subtile encore, entre l'« acteur » et le « système ». Ces projets ont autant de sens que ceux des compilateurs de la Renaissance qui s'efforçaient sincèrement de calibrer les dates de la mythologie grecque sur celle de la Bible : le juste milieu entre deux mythologies reste une mythologie...

Mais, si nous suivons les traces laissées par les acteurs non humains, nous comprenons d'où vient l'impression parfaitement exacte d'être « pris dans un cadre ». Chaque site local est

19. C'est pour cela que l'individualisme dit méthodologique, malgré les tentatives de Raymond Boudon depuis R. BOUDON, *Traité de sociologie* [1992], apparaît comme un point de départ si peu plausible, surtout pour des raisons méthodologiques.

bien *localisé* en effet par une nuée de localisateurs, de distributeurs, de déviateurs, d'articulateurs — peu importe le terme que l'on retiendra. Le rôle de l'interobjectivité est bien d'introduire dans les interactions locales une dislocation fondamentale. Quel sens aurait l'échelle *relative* sans l'interobjectivité ? Comment aurions-nous conscience d'être des petits participants à l'intérieur d'un ordre des choses « plus général » si, par exemple, nous n'avions pas l'habitude, comme à New York, de déambuler le long de rues aussi sombres et profondes que des canyons, qu'on dirait creusées à même la masse des gratte-ciel ? *Se sentir petit* dépend largement du nombre d'autres personnes, distribuées dans le temps et dans l'espace, qui ont préformé un site à l'attention du visiteur anonyme en train de se déplacer. La taille est relative, en effet — relative au soin avec lequel elle *a été* conçue et avec lequel elle *reste encore* entretenue. Mais cela ne signifie pas que nous sommes réellement des « petits » participants « à l'intérieur » d'un quelconque cadre. Combien de fois faudra-t-il qu'on nous rappelle cette pénible leçon ? La plus consternante des preuves expérimentales en a récemment été apportée lorsqu'un groupe de fanatiques, équipés uniquement de quelques cutters et d'un manuel de navigation aérienne, ont défait ce que d'autres avaient si soigneusement construit, de telle sorte que les ombres allongées et parfois oppressantes que les Tours jumelles projetaient sur les avenues étroites de Manhattan ont disparu en l'espace de quelques heures, bien que l'ombre obscure de la mort continue de hanter les lieux sur lesquels se tenaient les bâtiments qui ont été détruits. Après un tel événement, ne devrions-nous pas être extraordinairement sensibles à la fragilité des échelles relatives ?

La construction de l'échelle revêt une signification radicalement différente si nous n'y voyons qu'une vague métaphore qui « exprime », « reproduit » et « reflète » la « structure sociale » toujours présente, ou si, à l'inverse, on reconnaît que rien ne saurait être plus grand, au sens littéral, que ce que l'on peut construire au moyen de l'architecture et de la technologie — au sens large. Dans la tradition sociologique, la société est forte et rien ne saurait la détruire, puisque son existence est assurée *sui generis* ; dans l'autre version de la théorie sociale, elle est si fragile qu'elle doit être construite, réparée, dépannée et, surtout, faire l'objet de soins. Ces deux cartes du social dessinées à l'aide

de traceurs sociaux différents — outre qu'ils donnent lieu à des comptes rendus impossibles à superposer — débouchent sur des esthétiques, des éthiques et des politiques bien distinctes.

Comment se défaire du milieu social

« Il y a un fétiche, un *deus ex machina*, dont les nouveaux sociologues font usage comme d'un *Sésame ouvre-toi*, chaque fois qu'ils sont embarrassés, et il est temps de signaler cet abus qui réellement devient inquiétant. Ce talisman explicatif, c'est le milieu. Quand ce mot est lâché, tout est dit. Le milieu, c'est la formule à toutes fins dont l'illusoire profondeur sert à recouvrir le vide de l'idée. Aussi n'a-t-on pas manqué de nous dire, par exemple, que l'origine de toute évolution sociale doit être exclusivement demandée aux propriétés "du milieu social interne". — Or, qu'est-ce que cela peut bien être, les propriétés du milieu social interne ou externe, si ce n'est tout ce qui est contenu de notions et de souvenirs, d'aptitudes et d'habitudes au fond des cerveaux réunis en société ? Certainement, je le sais, par le seul fait que les hommes agissent en masse et non *ut singuli*, dans le cas de la foule impulsive notamment, du régiment montant à l'assaut, et aussi bien dans le cas où la pensée des autres hommes en bloc et non individuellement envisagés se présente à l'esprit de l'individu et l'impressionne comme telle — dans tous ces cas, c'est-à-dire à chaque instant de la vie sociale, la notion de milieu social a une réelle signification. Mais il faut entendre par là que chacun de ceux qui sont actionnés et impressionnés par le milieu fait partie du milieu qui actionne et impressionne ses semblables. Quant à ce milieu-fantôme, que nous suscitons à plaisir, à qui nous prêtons toutes sortes de merveilleuses vertus, pour nous dispenser de reconnaître l'existence des génies réels et réellement bienfaisants par qui nous vivons, en qui nous nous mouvons, sans qui nous ne serions rien, expulsons-le au plus vite de notre science. Le milieu, c'est la nébuleuse qui, de près, se résout en étoiles distinctes, de très inégale grandeur. J'aperçois bien des individus qui mutuellement s'influencent ou dont les uns se modèlent sur les autres ; nulle part je ne les vois nager ensemble dans cette sorte d'atmosphère subtile et imaginaire qu'on appelle ainsi, et qui, comme l'éther en physique, mais avec beaucoup moins de raison, serait le *factotum* en sociologie. » (G. Tarde [1898],

« Les deux éléments de la sociologie », in *Études de Psychologie sociale*, Paris, Giard et Brière, p. 79-80)²⁰.

Plug-ins

Aucun endroit n'est suffisamment dominant pour être global, ni assez ramassé sur lui-même pour être local. Tant que nous nous efforçons d'utiliser les interactions locales ou la structure, ou une sorte de compromis entre les deux, nous n'avons aucune chance de tracer les associations — et plus le compromis est intelligent, pire sera le résultat, puisque nous ne ferions que prolonger la croyance en deux concepts vides de sens. C'est pourquoi je m'oblige à me montrer aussi borné que possible en multipliant les prises qui nous permettront de résister à la tentation de répartir ce que font les acteurs en deux boîtes — le local et le global —, ce qui mettrait immédiatement un terme au déploiement de leurs itinéraires pleins de tours et de détours. Si nous plaçons un nombre suffisant de ces prises, nous commençons à dessiner sur notre carte un tout autre relief, qui coupe à angle droit les cheminements qui faisaient précédemment l'aller et le retour du local au global, comme si, par quelque étrange opération cartographique, nous avons lentement métamorphosé la carte d'un bassin hydrographique : tout se passe comme si nous nous efforcions de faire couler du nord au sud quelque rivière qui s'écoulait jusque-là de l'est vers l'ouest.

Ce qui frappe le plus dans ce bouleversement topographique, c'est que les éléments qui faisaient auparavant figure de « local » et de « global » ont tous maintenant pris une forme en étoile — sur notre grille de projection, bien sûr, et non pas « dans la réalité ». Les sites où s'élabore le contexte ressemblent désormais aux intersections de nombreuses pistes sur lesquelles des documents vont et viennent, mais les sites de construction du local prennent eux aussi l'aspect de multiples carrefours vers lesquels les modèles et les formats circulent. Si nous prenons au

20. Je remercie Eduardo Vargas de m'avoir fait connaître cet article, dont cette partie semble, rétrospectivement, un simple commentaire (voir E. VARGAS « La polémique Tarde vs Durkheim » (2006).

sérieux ces deux formes réticulaires, alors l'ancien paysage s'aplatit pour de bon, puisque ces deux formes étoilées ne peuvent être ordonnées verticalement à l'intérieur d'une structure tridimensionnelle. Elles se trouvent maintenant côte à côte, chaque mouvement obligeant l'observateur à en suivre les contours sans aucune interruption ou solution de continuité, tout comme dans l'espace bidimensionnel imaginé par Edwin Abbott dans son *Flatland*. Les mouvements et les déplacements sont premiers ; les sites et les formes ne viennent qu'en second. Si bien qu'à la fin l'opération qui consiste à localiser le global et à redistribuer le local n'est pas aussi difficile qu'elle semblait l'être à première vue. Après quelques minutes pour s'y habituer, le nombre de traces devient si élevé qu'ils vous faudrait être aveugle pour ne pas les suivre. Les sites ne diffèrent plus par la forme ou la taille, mais par la direction des mouvements de va-et-vient et, comme nous le verrons, par la *nature* de ce qu'ils transportent : information, traces, marchandises, plans, formats, modèles, liens, etc. Ce sont désormais les sites mythiques du local et du global qu'il devient difficile de situer sur une carte. « Où donc ces îles enchantées pouvaient-elles bien se situer ? » Nous demandons-nous avec surprise.

La raison pour laquelle il est si important d'apprendre à naviguer dans cet espace plat est que, dès que nous parvenons mieux à nous concentrer sur ce qui circule, nous identifions de nombreuses entités dont les déplacements étaient à peine visibles auparavant puisqu'elles n'étaient pas censées circuler du tout ; nous allons devenir capables d'examiner des phénomènes beaucoup plus subtils qu'il fallait auparavant entreposer dans le sanctuaire de la subjectivité, en raison même de leur apparente évanescence. De même qu'un paysage à découvert, bien sec et couvert d'une couche de poussière révèle les traces laissées par les animaux qui l'ont traversé, nous sommes peut-être en mesure de détecter des entités mobiles qui, dans les fourrés touffus de la sociologie du social, ne laissaient aucune trace.

Parmi ces traces, nous allons pouvoir accorder une importance particulière à ce qui permet aux acteurs d'*interpréter* l'environnement dans lequel ils sont placés. Quel que soit le nombre de cadres que déversent les localisateurs et qui permettent de formater un environnement, quel que soit le nombre de documents qui vont et viennent entre cet environnement et les

oligooptiques, la distance reste infranchissable qui sépare les acteurs *génériques* préformatés par ces mouvements et le déroulement d'une action menée par des participants *individualisés* et pleinement impliqués. Nous faisons tous cette expérience banale lorsque nous essayons de comprendre même le mieux rédigé des modes d'emploi. Quel que soit le nombre de personne *génériques* pour lesquelles il a été conçu, vous commencerez certainement à grommeler, après avoir passé quelques heures sur le schéma d'assemblage de tel ou tel appareil numérique, que vous n'avez pas été prévu, vous personnellement, dans la liste de ceux pour qui ce produit a été dessiné ! En mesurant la distance qui vous sépare d'instructions qui ne s'adressent à personne en particulier, vous avez péniblement pris conscience de ce que Don Norman a appelé l'« abîme de l'exécution »²¹. Il serait donc vain d'ignorer que l'intuition était juste qui voyait dans les interactions face à face quelque chose de plus « concret », qui se déroule à l'échelle de la « réalité vécue », et qui mobilise des individus personnalisés.

Bien entendu, cette sensation disparaît aussitôt lorsque les sociologues du social substituent à cette saine intuition l'action occulte de quelque structure invisible — et d'ailleurs, à ce stade, *personne* en particulier n'agit de quelque manière que ce soit ! Mais elle disparaît également lorsque les interactionnistes prétendent s'appuyer sur un acteur intentionnel et personnalisé, mais sans pour autant dissoudre le cadre « dans lequel » les participants seraient censés déployer leur compétence. À leurs yeux, il faut qu'un *agent humain* rende intelligible un monde d'objets par eux-mêmes *dénués* de toute signification. Dans les deux cas, nous revenons à la case départ, puisqu'il nous faut choisir entre un sens dénué d'objet et un objet dénué de sens. Mais, il faut bien l'avouer, cette intuition serait également perdue si les acteurs étaient simplement localisés par des forces émanant d'autres sites et par l'entremise de techniques matérielles ou intellectuelles, sans être eux-mêmes capables d'interpréter et de comprendre les propositions faites par leur environnement²².

21. D. NORMAN, *The Psychology of Everyday Things* (1988) ; M. AKRICH et D. BOULLIER « Le mode d'emploi : genèse et usage » (1991) ; voir aussi H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002), chapitre 6.

22. C'est le déplacement que Boltanski et Thévenot ont introduit dans la théorie des champs de Bourdieu : les acteurs sont parfaitement capables de se justifier et ne cachent

C'est pourquoi nous devons devenir sensibles à des traceurs plus élusifs que ceux que nous avons examinés jusqu'ici.

Reprenons l'exemple un peu banal de la salle de cours que nous avons utilisé plus tôt. Quel qu'ait pu être le soin apporté à sa conception, il n'en demeure pas moins nécessaire pour les enseignants et les étudiants d'y apporter beaucoup d'eux-mêmes s'ils veulent savoir ce qu'ils vont y faire. S'ils n'y transportaient pas avec eux un certain équipement, les acteurs humains resteraient incapables d'interpréter ce qui est donné, même au milieu du cadre le mieux conçu. Ils resteraient aussi indifférents à la signification du site, comme disait Malraux, « qu'un singe rôdant sur le temple d'Angkor ».

Il nous faut donc ajouter quelque chose, mais quoi et comment ? Nous savons déjà ce que nous devons éviter de faire si nous voulons continuer à « aplatir » le paysage tout du long : nous ne devons pas franchir d'un bond la distance qui nous sépare d'un autre « niveau » ou d'un autre « type » de ressource. Et pourtant, ce serait là la stratégie la plus sûre, la plus aisée, la plus raisonnable. Mais, comme le lecteur l'aura désormais compris à ses dépens, je ne cherche pas à être raisonnable ! Je cherche à mener une expérience de pensée qui ne se révélera payante que si elle est menée jusqu'au bout : pouvons-nous maintenir tout du long un point de vue qui s'abstient de jamais recourir aux répertoires du local/global et de l'acteur/système ? Est-il possible de résister à la tentation ? Une fois encore, je n'essaie pas de décrire de façon substantielle ou positive ce qu'est le paysage, mais simplement de trouver des moyens de résister à la tentation d'interrompre la description.

D'habitude, pour combler l'« abîme de l'exécution », la solution consiste à changer de vitesse et à introduire brusquement la « subjectivité », l'« intentionnalité » et l'« intériorité », ou du moins à invoquer une sorte d'« équipement mental ». Si l'encadrement social « de l'extérieur » n'est pas suffisant pour achever un cours d'action donné, alors il faut bien que les ressources restantes proviennent de « l'intérieur » ou de l'interaction des participants humains localement assemblés. À ce stade, le positivisme cède la place à l'herméneutique et les sociologues passent

pas leurs véritables motivations. Cf. L. BOLTANSKI, *L'amour et la justice comme compétences* (1990).

le relais aux psychologues et aux cognitivistes, tandis que les sociologues structuraux basculent pour un temps dans la sociologie interprétative. Mais si l'on tolère ce saut méthodologique, la piste que l'on s'est efforcé de suivre sans rupture depuis le début sera soudainement interrompue ; la carte aplatie sera à nouveau froissée ; la scène de l'acteur subjectif individuel disposant « d'une certaine marge de manœuvre » « à l'intérieur » d'un système le dépassant de beaucoup sera réactivée ; les deux territoires mythiques du local et du global seront à nouveau redessinés ; le château de Merlin surgira à nouveau du lac. Si bien qu'en accord avec notre myopie volontaire nous devons continuer à tâtonner dans l'obscurité jusqu'à ce que nous trouvions une autre prise.

La question que nous devons nous poser est donc la suivante : où sont les autres véhicules transportant l'individualité, la subjectivité, la personnalité et l'intériorité ? Si nous avons pu montrer que les sites tant célébrés du local et du global étaient faits d'entités en circulation qui allaient ailleurs et venaient d'ailleurs, pourquoi ne pas postuler que les subjectivités, les justifications, les pulsions inconscientes, les individualités et les personnalités *circulent* elles aussi²³ ? Or, dès que nous soulevons cette question tout à fait étrange mais inévitable, de nouveaux types de prises se multiplient qui permettent de reprendre l'enquête. On pourrait les appeler des *subjectiveurs*, des *personnalisateurs* ou des *individualisateurs*, mais je préfère le terme plus neutre de *plug-ins*, merveilleuse métaphore empruntée à notre nouvelle vie sur le Web. Lorsque vous atteignez un site du cyberspace, il arrive souvent que vous ne voyiez rien apparaître à l'écran, jusqu'au moment où un avertissement amical vous suggère que vous « ne disposez pas des *plug-ins* requis » ; on vous demande alors de « télécharger » un bout de logiciel, qui, une fois installé sur votre système, vous permettra d'*activer* ce que vous étiez incapable de voir auparavant²⁴. Si cette

23. M. AKRICH, M. B. PASVEER, *Comment la naissance vient aux femmes* (1996), A. MOL, *The Body Multiple* (2003) ; C. CUSSINS, « Ontological Choreography » (1996), et M. WINANCE, « Thèse et prothèse » (2001) montrent chacun à leur façon l'équipement requis pour devenir un sujet et l'étendue de sa fragilité.

24. J'ai souvent l'impression que mes lecteurs se plaindraient beaucoup moins de mes écrits s'ils pouvaient télécharger la version 6.5 de la sociologie de l'acteur-réseau plutôt que d'avoir affaire à la version bêta !

métaphore du *plug-in* est pour moi si parlante, c'est parce que la compétence ne vous est plus donnée d'un bloc, mais qu'elle vous parvient par morceaux et par paquets d'information. Point n'est besoin d'imaginer un humain « en gros », doté d'intentionnalité, faisant des calculs rationnels, se sentant responsable de ses fautes, ou angoissé par sa destinée mortelle. Au contraire, vous réalisez que, pour obtenir des acteurs humains « complets », il faut plutôt les *composer* à partir de nombreuses *couches* successives, dont chacune est empiriquement distincte de la suivante. L'acteur compétent se compose désormais de *pelotes* ou, pour emprunter à nouveau la terminologie du cyberspace, de *patches* et d'*applets*, dont on peut localiser l'origine précise grâce à un moteur de recherche avant de les télécharger et de les enregistrer un à un²⁵.

Comme nous l'avons vu à de nombreuses reprises au cours de ce livre, les technologies de l'information nous permettent de tracer les associations d'une façon qui était impensable auparavant. Non pas parce qu'elles subvertissent la vieille société concrète des « humains », en nous transformant en cyborgs formels ou en fantômes « posthumains », mais précisément pour la raison opposée : elles rendent *visible* ce qui auparavant n'était présent que de façon virtuelle. À des époques plus reculées, la compétence était une affaire assez mystérieuse qui se laissait difficilement tracer ; pour cette raison, il fallait la commander, pour ainsi dire, d'un seul tenant et en gros. Dès que la compétence se laisse compter en bauds et en bytes dans des modems et des routeurs, dès qu'elle peut être épluchée couche après l'autre, elle s'ouvre au travail de terrain. Chaque pellicule laisse derrière elle une trace qui dispose désormais d'une origine, d'un label, d'un véhicule, d'un circuit, parfois même d'une facture, d'un copyright et d'un prix²⁶. Grâce aux techniques de

25. Cette multiplicité apparaît clairement dans la métaphore de l'équipement dont Thévenot dresse la liste. Cf. L. THÉVENOT, « Which Road to Follow » (2002).

26. La digitalisation massive de nombreux types de documents pourrait offrir à Tarde une revanche posthume. La pauvreté des statistiques disponibles à la fin du XIX^e siècle ne permettait pas de valider ses exigences d'une « épidémiologie » point à point. Il est intéressant de constater qu'une sociologie quantitative tardienne est aujourd'hui possible puisque nous disposons désormais d'outils quasi quantitatifs qui nous permettent de suivre, dans les mêmes termes, les rumeurs, les informations, les opinions, les fantasmes et les faits. Cf. R. ROGERS, *Information Politics on the Web* (2005). Sur le traçage de

l'information, nous pouvons comprendre que produire l'équipement d'un humain n'est jamais une question de tout ou rien, mais plutôt le résultat provisoire de tout un assemblage de *plug-ins* aux provenances les plus diverses. Former un tout réaliste n'est pas un point de départ incontestable, mais la réalisation provisoire d'un assemblage composite²⁷.

De même que la division du travail par les industries et les bureaucraties a aidé Durkheim et Weber à tracer leur propre définition des liens sociaux, les technologies de l'information nous aident à prendre la mesure du travail impliqué dans la fabrication de l'acteur. Il est maintenant beaucoup plus facile de ne pas le considérer comme un sujet doté d'une sorte d'intériorité primordiale, portant son regard sur un monde objectif fait de choses brutes auxquelles il devrait résister ou à partir desquelles il devrait concocter quelque brouet symbolique. Nous pouvons désormais observer empiriquement comment un corps anonyme et générique est transformé en personne : plus les offres de subjectivité s'abattent sur vous avec intensité, plus vous obtenez de l'intériorité²⁸. Les sujets ne sont pas plus autochtones que les interactions face à face. Ils dépendent eux aussi d'un flux d'entités qui leur permettent d'exister. Être un « acteur », c'est se retrouver finalement désigné par un regroupement artificiel et empiriquement traçable : ce qui auparavant n'était vrai que du Léviathan vaut désormais pour chacun de ses « composants » individuels. Ce résultat aura plus tard son importance pour notre définition de la politique.

Certains *plug-ins* se laissent assez facilement tracer : il en va ainsi de tous ces documents officiels et juridiques qui « vous »

nouveaux *quanta*, voir M. CALLON, « Les méthodes d'analyse des grands nombres » (2001).

27. Personne n'a autant insisté sur ce point que D. HARAWAY, *How Like a Leaf* (2000). Mais c'est probablement dans la théorie queer que la notion de couches multiples et de construction artificielle s'applique le mieux, cf. F. CUSSET, *Queer Critics* (2002). Malgré une certaine idéologie posthumaine et des masses de sociologie critique, elle offre un riche terrain d'expérimentation sur le nombre d'éléments qui peuvent être détachés et mis en circulation. Pour un point de vue différent, voir S. HIRSCHAUER, « Performing Sexes and Genders in Medical Practice » (1998).

28. L'imagerie de synthèse offre une superbe allégorie de cette constitution des acteurs par couches successives. Les colloques « Siggraph » consacrent des sessions entières à chacune de ces couches : une matinée est dédiée à la brillance du nylon, un après-midi à la réfraction de la lumière sur les cheveux roux, une soirée au « rendu réaliste » des coups, et ainsi de suite. Comme d'habitude, la réalité prétendument « virtuelle » est une rematérialisation de ce qui était naguère requis par la réalité « matérielle ».

désignent comme étant *quelqu'un*. Si vous doutez de la capacité de ces humbles techniques de papier à produire en partie des *quasi-sujets*, essayez de vivre dans une grande ville européenne comme un « étranger sans papiers » ou de vous soustraire aux griffes du FBI à la suite d'une erreur d'orthographe dans votre nom. D'autres véhicules, il est vrai, laissent une trace si frêle qu'ils semblent presque immatériels mais, si nous ne dévions pas de notre course, nous parviendrons à les suivre quand même : essayez de compter combien de clichés en circulation il vous faut absorber avant de disposer de la compétence nécessaire à l'expression d'une opinion au sujet d'un film, d'une connaissance, d'une dispute ou d'une position politique. Si vous commencez à sonder l'origine de chacune de vos idiosyncrasies, ne serez-vous pas capables de déployer, là encore, la même forme en étoile qui vous obligera à vous reporter sur une multitude de lieux, de personnes, d'époques et d'événements que vous aviez complètement oubliés ? Telle inflexion de la voix, telle expression inhabituelle, telle démarche, telle posture, tels tics, ne peut-on pas les tracer eux aussi, un à un²⁹ ? Et puis il y a la question de vos sentiments. Ne vous ont-ils pas été donnés ? « Qui saurait aimer s'il n'avait pas lu de romans ? » Comment sauriez-vous à quel groupe vous appartenez sans télécharger constamment certains des clichés culturels dont tout le monde vous bombarde³⁰ ? Sans la lecture avide d'innombrables magazines de mode, sauriez-vous faire un gâteau, mettre un préservatif, consoler votre amante, faire un brushing, défendre vos droits, ou choisir les bons vêtements ? Oui, les magazines sont décidément bien utiles. Mais, bien sûr, si vous prenez chaque rubrique comme l'« expression » d'une obscure force sociale, leur efficacité disparaît. D'un autre côté, si vous vous souvenez qu'il n'y a rien au-delà ni en dessous, qu'il n'y a pas d'arrière-monde du social, alors n'est-il pas juste de dire que toutes ces rubriques composent une partie de votre si précieuse intimité ? Nous avons désormais une certaine familiarité avec ce phénomène, qui ne devrait plus apparaître comme un paradoxe : c'est

29. Cf. J.C. SCHMITT, *La raison des gestes dans l'Occident médiéval* (1990) ; J. BREMMER et H. ROODENBURG, *A Cultural History of Gesture* (1992) ; G. CALBRIS, *The Semiotics of French Gesture* (1990).

30. C'est la principale raison qui explique l'impact durable de la psychologie extériorisée de L. S. VYGOTSKI, *Mind in Society* (1978).

précisément lorsque la société dans son ensemble disparaît que l'on peut faire passer au premier plan tout ce qui circule « en dehors » et nous vient « de l'extérieur ».

À condition que nous ajoutions un autre flux, un autre circuit, à travers lequel les *plug-ins* fournissent aux acteurs des outils supplémentaires — oui, littéralement, matériellement, des *suppléments d'âme* — qui sont nécessaires à l'interprétation d'une situation donnée³¹. Ainsi un supermarché vous a-t-il pré-formaté pour devenir un consommateur, mais seulement un consommateur générique. Pour vous transformer en consommateur actif et intelligent, vous devez aussi être équipé d'une faculté de *calcul* et de *choix*. La sociologie du social ne disposait que de deux sources pour expliquer ces compétences : soit vous étiez né avec cet équipement qui faisait de vous un être humain — comme si l'évolution darwinienne avait préadapté les humains, depuis l'aube des temps, à faire du shopping dans des supermarchés en optimisant les calculs de prix —, soit c'était l'emprise puissante de quelque infrastructure économique qui faisait de vous un consommateur averti. Mais, avec la nouvelle topographie que nous esquissons, il devient possible d'indiquer une autre source de compétence qui se trouve à portée de main : il existe des *plug-ins* qui circulent et auxquels vous pouvez *souscrire*, que vous pouvez télécharger en un instant afin d'*acquérir* une compétence locale et provisoire — comme la carte à puce rechargeable de votre téléphone portable.

Si vous concevez les supermarchés de cette façon, une gamme d'outils vertigineuse commence à prendre du relief, chacun de ces outils vous permettant de faire des calculs de façon plus compétente. Même lorsqu'il s'agit de prendre une décision aussi banale que de choisir un type de jambon en tranches, vous avez à votre disposition des douzaines d'instruments de mesure qui feront de vous un consommateur averti — les étiquettes, les marques, les codes barre, les chaînes de poids et de mesure, les indices, les prix, les journaux de consommateurs, les conversations avec d'autres chalands, les publicités, etc.³². L'essentiel est

31. C'est pourquoi la notion d'*habitus* proposée par Bourdieu, une fois qu'elle est émancipée de la théorie sociale à laquelle elle appartient, demeure un si excellent concept.

32. F. COCHOY, *Une sociologie du packaging* (2002).

que vous maintenez cette compétence mentale et cognitive aussi longtemps que vous *souscrivez* à cet équipement. Vous ne l'emportez pas avec vous ; elle ne vous appartient pas. Il se peut que vous l'ayez quelque peu assimilée mais, même pour parvenir à ce tour de force, il vous faudra télécharger un autre *plug-in* ! Si vous essayez de faire un calcul rationnel en vous tenant à *distance* de cet équipement — en décidant par exemple d'acheter Universal Panoramas afin de devenir la World Company —, il se peut que vous n'ayez rien d'autre à votre disposition pour prendre cette « macro-décision » que des estimations grossières gribouillées sur le dos d'une enveloppe ; vous n'aurez plus en votre *possession* la compétence vous permettant d'être un tant soit peu rationnel³³. Là encore, il est beaucoup plus sensé et réaliste de contourner les deux sites que sont les forces du marché et l'agent individuel.

Les facultés cognitives ne résident pas « en nous », mais elles se trouvent distribuées à travers l'environnement formaté, qui n'est pas seulement constitué de localisateurs, mais aussi de nombreuses propositions capables de produire, sur le tas, des compétences grâce à de nombreuses petites technologies intellectuelles³⁴. Bien qu'elles nous viennent du dehors, elles ne sont pas dérivées de quelque mystérieux contexte : chacune d'entre elles a une histoire que l'on peut tracer empiriquement, avec plus ou moins de difficulté. Chaque patch arrive avec son propre

33. Comme le montre l'histoire économique récente, les grandes décisions sont parfois moins rationnelles que les petites, parce qu'elles sont bien moins équipées. Il existe un lien direct dans les travaux de MacKenzie entre les études qu'il a précédemment consacrées aux théorèmes et son travail actuel sur les marchés. Cf. D. MACKENZIE, *Mechanizing Proof* (2001) ; ainsi que D. MACKENZIE, *An Engine, not a Camera*. On peut voir la même tendance à l'œuvre dans les travaux de Karin Knorr, qui se sont développés à partir des sciences de laboratoire (K. KNORR-CETINA, *Epistemic Cultures* [1999]) pour ensuite aborder la « rationalité » du marché (K. KNORR-CETINA et U. BRUEGGER, « Global Microstructures » [2002]). Pas d'équipement, pas de rationalité.

34. Cette propagation est au cœur du champ de la cognition distribuée : « L'intériorisation a longtemps connoté quelque chose se déplaçant en franchissant une frontière. Les deux éléments de cette définition nous induisent en erreur. Ce qui se déplace n'est pas une chose, et la frontière à travers laquelle se produit le mouvement est une ligne qui, si elle est tracée trop fermement, brouille notre compréhension de la nature de la compréhension humaine. À l'intérieur de cette unité d'analyse élargie, ce qui apparaissait comme un processus d'intériorisation prend désormais la forme d'une *propagation graduelle* de propriétés fonctionnelles organisées à travers un ensemble de media malléables » E. HUTCHINS, *Cognition in the Wild* (1995), p. 312 (c'est nous qui soulignons). Voir, en français, de cet auteur très important : E. HUTCHINS, « Comment le cockpit se souvient de ses vitesses » (1994).

**Marcel Mauss définit l'« habitus »
et trace le même social que Tarde**

« Une sorte de révélation me vint à l'hôpital. J'étais malade à New York. Je me demandais où j'avais déjà vu des demoiselles marchant comme mes infirmières. J'avais le temps d'y réfléchir. Je trouvai enfin que c'était au cinéma. Revenu en France, je remarquai, surtout à Paris, la fréquence de cette démarche ; les jeunes filles étaient françaises et elles marchaient aussi de cette façon. En fait, les modes de marche américaine, grâce au cinéma, commençaient à arriver chez nous. C'était une idée que je pouvais généraliser. La position des bras, celle des mains pendant qu'on marche forment une idiosyncrasie sociale, et non simplement un produit de je ne sais quels agencements et mécanismes purement individuels, presque entièrement psychiques. Exemple : je crois pouvoir reconnaître aussi une jeune fille qui a été élevée au couvent. Elle marche, généralement, les poings fermés. Et je me souviens encore de mon professeur de troisième m'interpellant : "Espèce d'animal, tu vas tout le temps tes grandes mains ouvertes !" Donc il existe également une éducation de la marche. » Marcel Mauss, « Les techniques du corps » (1936).

véhicule, dont on peut cartographier la forme, le coût et la circulation — comme l'ont si bien montré les historiens de la comptabilité, les anthropologues et les psychologues cognitivistes. S'il y a quelque chose qui ne se trouve pas « dans » l'agent, ce sont bien ces nombreuses couches de générateurs de compétence qu'il nous faut sans cesse télécharger afin d'acquérir provisoirement une sorte de fragile faculté d'agir. Voilà ce qui devrait être l'avantage d'un paysage aussi aplati : lorsque j'avance une telle affirmation, cela ne veut plus dire qu'il me faut recourir à l'autre solution, symétrique, et dire que, « bien sûr », c'est un « contexte social » qui les fait tenir. Au contraire, dire qu'elles circulent à travers leurs propres conduits signifie qu'elles ne viennent plus ni du contexte, ni de la subjectivité de l'acteur, ni, en l'occurrence, d'un astucieux compromis entre les deux.

Mais qu'en est-il de moi, de moi-même, enfin de mon *ego* ? Ne suis-je pas, au fond de mon cœur, dans les circonvolutions de mon cerveau, dans le sanctuaire de mon âme, dans la vivacité de

mon esprit, un « individu » ? Bien sûr que j'en suis un, mais seulement à partir du moment où j'ai été individualisé, spiritualisé, intériorisé. Il est vrai que la circulation de ces « subjectivateurs » s'avère souvent difficile à tracer. Mais, si vous partez à leur recherche, vous les trouverez partout : des flots, des pluies, des essaims de ce qu'on pourrait appeler des psychomorphes, dans la mesure où ils vous donnent littéralement la *forme* d'un psychisme. Considérez par exemple les conversations amoureuses. Si vous doutez de l'efficacité de ce genre de transport, faites l'expérience : essayez un peu de vivre sans elles et voyez avec quelle rapidité ce « vous » — oui, le « vous » primordial — déperira³⁵. Non, décidément, il n'y a pas jusqu'à l'amour — l'amour surtout — qui ne puisse être conçu comme ce qui provient de l'extérieur, comme ce présent miraculeux qui vous fait le don d'une précieuse intériorité. Et c'est bien de toute évidence cette façon de survenir de l'extérieur comme un don immérité qui est constamment repris dans les poèmes, les chansons et les tableaux, pour ne pas parler du cortège ininterrompu d'anges, de chérubins, de putti, de flèches et de carquois dont l'existence objective — oui, *objective* — doit elle aussi être prise en compte. Même l'amour doit avoir son propre véhicule, ses techniques spécifiques, ses circuits, ses équipements, tout autant qu'une salle de marché, un quartier général ou une usine. Bien sûr, le médium sera différent, de même que la nature de *ce qui* est transporté, mais la forme générale abstraite sera la même — et c'est cette forme purement théorique que je souhaite pour l'instant saisir.

Pour reconfigurer entièrement les frontières entre la sociologie et la psychologie, il n'y a qu'une solution : faire venir de l'extérieur chaque entité qui habitait auparavant l'ancienne intériorité, non pas comme une contrainte négative « limitant la subjectivité », mais comme un *offre* positive de subjectivation³⁶. Dès que nous procédons de la sorte, ce qui était jusqu'ici un acteur, un participant, une personne, un individu — peu

35. Il existe sur ce sujet un corpus littéraire restreint mais significatif, depuis l'ouvrage classique de D. DE ROUGEMONT (*L'amour et l'Occident* [1972]) jusqu'à ceux d'U. BECK et E. BECK-GERNSHEIM (*The Normal Chaos of Love* [1995]) et de S. CHALVON-DEMERSAY, *Mille scénarios* (1986).

36. Les derniers travaux de Foucault illustrent parfaitement la fécondité de cette façon de penser, bien que la construction de la psyché humaine s'y trouve quelque peu voilée

importe son nom — prend la forme en étoile que nous avons déjà observée lorsque nous avons relocalisé le global et redistribué le local. Il faut assembler un grand nombre de formes d'existence pour qu'un acteur *devienne* tantôt un individu, une personne, tantôt un pion, une non-entité. Chaque compétence logée dans les tréfonds silencieux de votre intériorité doit d'abord provenir de l'extérieur, avant de se sédimenter lentement dans une cave soigneusement construite, dont les portes doivent être scrupuleusement scellées³⁷. Rien de tout cela ne constitue un donné. Les intériorités sont construites d'une façon tout aussi compliquée que la chambre d'Horus placée au cœur de la pyramide de Cheops. La vieille devise empiriste n'était pas si déplacée : *nihil est in intellectu, quod non sit prius in sensu* (l'esprit ne conçoit rien qui ne se trouve auparavant dans les sens), même s'il faut en modifier quelque peu le sens, justement : un sujet ne possède rien qui ne lui ait d'abord été donné. D'une certaine façon, n'est-ce pas là la plus ancienne intuition des sciences sociales : « N'avons-nous pas été façonnés de l'extérieur ? » Seulement voilà, dans cette question énigmatique, tout dépend ce qu'on entend par le terme apparemment innocent d'« extérieur ».

Des acteurs aux attachements

N'avons pas subrepticement dérivé de Charybde en Scylla ? Que veut-on dire en affirmant que tout ce qui individualise, ce que j'ai appelé les psychomorphes, vient de l'extérieur ? Ai-je combattu si farouchement la dichotomie global/local pour finir par la réinstaurer sous sa forme la plus ancienne : l'opposition rebattue entre l'intériorité et l'extériorité ? Quel immense pas en

par le thème plus démodé de la « mort du sujet ». Malgré ce qu'en dit Foucault, les deux sont parallèles, et non contradictoires. Mais aucun de ses ouvrages n'a épluché les couches successives d'équipements nécessaires mieux que son *Histoire de la sexualité* (1984).

37. Durkheim a montré comment toutes les catégories logiques et personnelles de l'intériorité étaient d'une façon ou d'une autre la traduction et l'intériorisation de l'extériorité. Mais on a pris à tort cette extériorité pour une société, ce qui a donné naissance, malgré les avertissements de Tarde, au débat creux qui a opposé la psychologie et la sociologie. Il est passionnant de comparer, sur ce point, les deux sources de la sociologie : G. TARDE (*La logique sociale* [1893]) et E. DURKHEIM et M. MAUSS, « De quelques formes primitives de classification » ([1903] 1968).

arrière : retomber sur le fonds de commerce qui alimente la dispute entre la psychologie et la sociologie ! Est-ce que nous voulons vraiment revenir à l'époque où les acteurs étaient considérés comme autant des marionnettes, manipulées malgré elles par autant de ficelles invisibles ? À quoi bon nous être débarrassés des structures globales et des interactions face à face si c'est pour noyer la subjectivité la plus intime dans des champs de forces anonymes ? L'action sans acteurs ! La subjectivité sans sujets ! Retour aux glorieuses années 1960 ! Qu'aurions-nous à y gagner ? Eh bien, c'est précisément là que la sociologie de l'acteur-réseau peut se révéler avantageuse. À force d'aplatir le paysage social, comme je viens de le faire, la signification de l'extériorité elle-même a beaucoup changé : elle n'est plus constituée par la société — ni, rappelons-le, par la nature. En se débarrassant à la fois d'une subjectivité insaisissable et d'une structure inassignable, il devient peut-être possible, enfin, de mettre au premier plan le flux des *autres* conduits, plus subtils, qui nous permettent de *devenir* des individus et d'*acquérir* une intériorité³⁸.

Lorsque l'on suit ces espèces de médiateurs « porte-sujet » ou psychomorphes, la difficulté vient du fait que, dans la mesure où ils proviennent de l'« extérieur », ils semblent transporter les *mêmes types de contraintes* que celles que les sociologues du social attribuaient à leur définition de la société³⁹. Et en effet, étant donné ce qu'ils entendent par « extériorité », à savoir la force contraignante du contexte ou la détermination causale de la nature, il n'y avait pas la moindre chance pour que ces médiations puissent déposer quoi que ce soit de *positif* à l'intérieur de l'acteur. Les forces structurelles devaient faire le gros du travail — à quelques ajustements marginaux près, laissés aux individus. Dans leur théorie fantastique de l'action, c'était la seule façon que les sociologues avaient imaginée pour que la ficelle du marionnettiste puisse activer la marionnette. Mais nous n'avons plus aucune raison de nous laisser intimider par cette

38. Avec son ouvrage en trois volumes sur les différents types de sphères, Peter Sloterdijk nous offre une métaphore à la fois puissante et novatrice pour échapper à la dichotomie intérieur/extérieur. Cf. P. SLOTERDIJK, *Écumes. Sphères III* (2005).

39. Voir les travaux maintenant classiques initiés par A.-N. PERRET-CLERMONT, *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale* (1979), ainsi que sa critique du lien que fait Piaget entre la théorie sociale et l'épistémologie.

étrange façon de concevoir l'importation d'une force extérieure, puisque nous avons décelé deux erreurs successives dans la notion de sociologie du social : un, la définition de la cause ; deux, le véhicule qui devait transporter l'effet. Nous avons également appris à corriger ces deux erreurs : nous savons que les médiateurs ne sont pas des causes, et que, sans transformations ou traductions, un véhicule ne saurait transporter aucun effet. La relation entre les marionnettistes et leurs marionnettes est beaucoup plus subtile⁴⁰ : le long des ficelles, il se passe quelque chose qui permet aux marionnettes de bouger.

La stérile division du travail entre la psychologie et la sociologie peut commencer à se modifier une fois qu'on a dissous la définition de l'« extériorité » et qu'on l'a remplacée par la circulation des *plug-ins*. Si aucun d'entre eux ne dispose d'un pouvoir de détermination, ils peuvent en revanche *faire faire* quelque chose à quelqu'un. Nous sommes désormais en mesure de réunir ces deux points et de reconfigurer de fond en comble la notion d'extériorité : l'« extérieur » n'est plus situé au même endroit et son influence s'exerce à travers une théorie de l'action totalement différente. L'extériorité n'est pas un contexte « fait de » forces sociales et il ne « détermine » pas l'intériorité.

La conséquence la plus calamiteuse de la notion de contexte venait de ce qu'elle nous obligeait à adopter un système de comptabilité à double entrée, de telle sorte que tout ce qui provenait de l'extérieur était *déduit* de la somme totale d'action assignée aux agents et à leur « intériorité ». La conclusion de ce bilan comptable était inévitable : plus vous ajoutiez de fils vous *faisant agir* de l'extérieur, *moins* vous agissiez *vous-même*. Et, si vous souhaitiez, pour quelque raison morale ou politique, sauver l'intention, l'initiative et la créativité de l'acteur, la seule façon de faire consistait à accroître la somme totale d'action en provenance de l'intérieur en *coupant certains fils*, refusant ainsi tout rôle à ce qui était perçu comme autant de « chaînes », de « contraintes extérieures », de « limites à la liberté », etc. Soit vous étiez un sujet libre, soit vous viviez dans un assujettissement abject. Et, bien évidemment, les sociologues critiques ont renforcé cette tendance puisqu'ils ne pouvaient pas parler de

40. Voir note p. 86, ainsi que B. LATOUR « Facture/Fracture. De la notion de réseau à celle d'attachement » (2000).

« force extérieure » du social, si ce n'est en se complaisant à dénoncer les « contraintes étroites » que le « poids anonyme de la société » faisait subir à la « liberté individuelle ». Mais cet étrange paysage n'a plus de raison de nous déprimer. L'extériorité ne ressemble jamais à ce véritable désert de Gobi qu'avaient inventé les sociologues du contexte, pas plus qu'elle n'est simplement peuplée de faits indiscutables. L'intériorité ne ressemble jamais à un sanctuaire reculé entouré par les eaux glacées des forces sociales, comme une île déserte encerclée par des requins affamés⁴¹. L'intérieur et l'extérieur, comme le haut et le bas, sont des résultats et non des causes ; le travail du sociologue ne consiste pas à leur fixer des limites à l'avance⁴².

La différence entre les deux théories ne tient pas seulement au nombre d'attachements, mais aussi à la théorie de l'action qui relie ces attaches. Nous avons déjà vu que si la métaphore des marionnettes n'était pas appropriée, ce n'est pas parce qu'elles étaient activées par de nombreuses ficelles tenues d'une main ferme par des marionnettistes, mais en raison de l'argument improbable selon lequel ces ficelles ne faisaient que *répercuter* la domination sans aucune traduction. Bien sûr que les marionnettes sont soumises à des attachements ! Mais cela ne signifie en aucun cas que, pour les affranchir, il faudrait couper toutes les cordes... La seule façon de « libérer » les marionnettes consiste, pour le marionnettiste, à être un *bon* marionnettiste. De la même façon, ce n'est pas le *nombre de connexions* qu'il nous faut diminuer pour atteindre finalement le sanctuaire de la subjectivité. Au contraire, comme William James l'a magnifiquement démontré, c'est en multipliant les connexions avec l'extérieur que l'on a une chance de comprendre la façon dont notre intériorité a été constituée⁴³. Il vous faut souscrire à un grand nombre de subjectivités pour devenir un sujet, vous devez télécharger bien des individualisateurs pour devenir un individu — de la même façon qu'il nous fallait, au chapitre précédent, un grand nombre de

41. Ce déplacement vient compléter celui je faisais subir à l'« extériorité » de la nature dans le chapitre 5 de B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999).

42. Que la lecture individualisante et psychologique de Tarde par Durkheim soit complètement erronée, on le voit à ceux qui se réclament de Tarde justement pour leur épidémiologie généralisée, voir par exemple D. SPERBER, *La contagion des idées* (1996).

43. L'ouvrage classique sur ce processus d'« extériorisation » demeure W. JAMES, *Traité de psychologie* (2003).

localisateurs pour obtenir un lieu singulier, et un grand nombre d'oligooptiques pour arriver à faire d'un site le contexte qui « dominait » d'autres sites.

Ce n'est que lorsqu'on parvient à ignorer complètement l'alternative entre l'acteur et le système — attention : je ne dis pas dépasser, réconcilier ou résoudre mais bien ignorer — que l'objet le plus important de la sociologie se laisse enfin discerner. Telle a été la plus grande contribution de Tarde, à la fois contre l'organicisme de Spencer et la société de Durkheim. Il a clairement énoncé l'obligation, pour le sociologue, de faire naître une *intra*-psychologie à travers les nombreuses médiations offertes par l'*inter*-psychologie, celle-ci étant conçue comme la tête de pont de celle-là⁴⁴. Nous ne parvenons à un « intra-psychisme » qu'en établissant des relations avec beaucoup d'« extra-psychismes », ou ce que l'on pourrait appeler des substances génératrices d'esprit, des *psycho-tropes*, ou encore — pour employer une autre expression désignant les entités génératrices d'âme — des *psycho-gènes*⁴⁵. Si vous traitiez ce qui provient de l'extérieur comme autant de médiateurs donnant à l'agent une occasion de se comporter comme un médiateur, toute la scène constituée par l'intériorité et l'extériorité pourrait se transformer pour de bon. Le marionnettiste tiendrait encore de nombreuses ficelles dans sa main, mais chacun de ses doigts ne demanderait qu'à se déplacer dans une direction indiquée par *la marionnette*. Plus les marionnettes ont de ficelles, plus elles deviennent articulées⁴⁶.

Nous voilà finalement libérés de tout un ensemble de discussions portant sur le « poids relatif » de la « liberté individuelle » par rapport à la « détermination structurelle » : chaque médiateur ponctuant une chaîne d'action est un événement individualisé parce qu'il est connecté à de nombreux autres événements individualisés. Voilà qui nous offre une bonne occasion de faire nos adieux à la notion d'« acteur » que j'ai utilisée jusqu'ici

44. Malheureusement, il n'avait pas à sa disposition l'allégorie offerte par les technologies de l'information pour matérialiser ce réseau de connections, et dut, au lieu de cela, recourir à la métaphore vague des « rayons imitatifs ». Sur les limites de Tarde, voir B. KARSENTI, « L'imitation. Retour sur le débat entre Durkheim et Tarde » (2002).

45. Cf. E. GOMART, « Surprised by Methadone » (1999) ; E. GOMART, « Methadone : Six Effects in Search of a Substance » (2002).

46. En témoigne l'effet saisissant que produisent sur le public les marionnettes tenues par des manipulateurs visibles dans le théâtre japonais *bunraku*.

comme un figurant provisoire. Si ce terme laisse à désirer, ce n'est pas parce qu'il se réfère aux humains — nous avons appris à ignorer cette limite — mais parce qu'il désigne une *source* d'initiative ou un point de départ, en tout cas l'origine d'un vecteur orienté vers une fin. Bien entendu, lorsque la sociologie du social était dominante, il était important d'insister sur les acteurs, l'activité, l'initiative, l'interprétation, l'improvisation, la justification, les interactions, et ainsi de suite, parce que la seule activité que le contexte rendait possible était celle d'une cause à la recherche de conséquences, d'un médiateur cherchant des intermédiaires passifs pour répercuter fidèlement ses forces propres. Mais tel n'est plus le cas avec la sociologie de l'acteur-réseau : la théorie de l'action elle-même est différente, puisque nous nous intéressons maintenant à des médiateurs *faisant faire* des choses à d'autres médiateurs. « Faire faire » n'est pas la même chose que « causer » ou « faire » : l'expression recèle en son sein une duplication, une dislocation, une traduction qui modifient d'un coup tout l'argument. Il était auparavant impossible de relier un acteur à ce qui le faisait agir, sans être accusé de le « dominer », le « limiter » ou l'« asservir ». Ce n'est plus le cas. Plus il a d'*attachements*, plus il existe ; plus il y a de médiateurs, mieux c'est⁴⁷.

C'est l'acteur, qui est resté jusqu'à présent un point, un atome, une source, qu'il faut désormais aplatir et obliger à prendre lui aussi la même forme en étoile. Comment nommer ce nouvel élément « aplati » et « redistribué »⁴⁸ ? Ce qui est « amené à agir » ; ce dont le « déclenchement déclenche l'action⁴⁹ » ? Pourquoi ne pas parler d'acteur-réseau ? Je sais que cette expression demeure étrange parce qu'elle pourrait tout aussi bien désigner l'opposé, à savoir une solution au dilemme acteur/système que nous venons de rejeter. Mais l'expression est déjà prête à l'emploi, et, après tout, elle n'est pas si mal conçue :

47. Attache est un autre terme désignant ce que j'ai essayé de saisir en recourant à l'expression de fortune « faitiche ». B. LATOUR, *Petite réflexion* (1996). Cf. E. GOMART et A. HENNION, « A Sociology of Attachment » (1998).

48. On trouvera dans Greimas, en particulier sa théorie des modalités (le faire-faire n'étant que l'une des modalités possibles) (voir A.J. GREIMAS, A. J. et J. COURTÈS (1979), *Sémiotique* (1979), ainsi que dans les recherches de Ducrot, un feuilletage fouillé bien que seulement linguistique du même problème dont la sociologie peut s'inspirer avec un immense profit. O. DUCROT, *Le dire et le dit* (1984).

49. Cf. F. JULLIEN, *Traité de l'efficacité* (1996).

un acteur-réseau est ainsi ce qui est amené à agir par un vaste réseau étoilé de médiateurs qui le traversent. Il doit son existence à ses nombreux liens : les attaches sont premières, les acteurs viennent en second. Certes, une telle expression sent le « sociologisme », mais seulement dans la mesure où nous attachons trop d'importance à l'« être » et pas assez à l'« avoir ». Comme Tarde l'a souligné il y a longtemps, la famille du verbe « avoir » est beaucoup plus riche que la famille du verbe « être » parce que, avec cette dernière, vous ne connaissez ni les frontières, ni la direction : posséder est aussi être possédé ; être attaché signifie à la fois tenir et être tenu⁵⁰. La possession et tous ses synonymes sont des expressions tout à fait appropriées pour redéfinir ce que serait une « marionnette sociale ». Les ficelles sont toujours là, mais elles véhiculent de l'autonomie ou de l'assujettissement en fonction de la façon dont elles sont tenues⁵¹. À partir de maintenant, lorsque nous parlerons d'acteur, nous devons toujours ajouter le vaste réseau d'attaches le faisant agir. Quant à l'émancipation, elle ne signifie pas « affranchi des liens », mais *bien* attaché.

En dépit des critiques que j'ai adressées à la notion de société — par opposition à ce que j'appelle le collectif —, une solution plus radicale encore consisterait à considérer ces faisceaux d'acteurs-réseaux de la même façon que Whitehead considérerait le terme de « société ». Pour lui, les sociétés ne sont pas l'assemblage de liens sociaux — comme Durkheim ou Weber pouvaient les imaginer — mais des faisceaux d'entités composites qui *persistent* dans le temps et dans l'espace⁵². Pour reprendre ses propres termes, une société a besoin de nouvelles associations

50. « Toute la philosophie s'est fondée jusqu'ici sur le verbe *Être*, dont la définition semblait la pierre philosophale à découvrir. On peut affirmer que, si elle eût été fondée sur le verbe *Avoir*, bien des débats stériles, bien des piétinements de l'esprit sur place auraient été évités. De ce principe *je suis*, impossible de déduire, malgré toute la subtilité du monde, nulle autre existence que la mienne ; de là la négation de la réalité extérieure. Mais posez d'abord ce postulat : "*J'ai*" comme fait fondamental, l'*eu* et l'*ayant* sont donnés à la fois comme inséparables. » G. TARDE, *Monadologie et sociologie* (1999 [1895]), p. 86.

51. Tarde encore : « Un être est d'autant plus individuel, d'autant plus réel, qu'il est plus riche en déterminations multiples et variées, impossibles à prévoir et à formuler d'avance. » G. TARDE, « La réalité sociale », p. 463.

52. « Tout le sens d'une "société", comme le terme est employé ici, est qu'elle se suffit à elle-même ; en d'autres termes, qu'elle est à elle-même sa propre raison », A.N. WHITEHEAD, *Process et réalité* (1995), p. 168. Voir D. DEBAISE, « Un empirisme spéculatif » (2006).

pour persister dans son être. Et, bien entendu, un tel travail requiert le recrutement, la mobilisation, l'enrégimentement et la traduction de bien d'autres associations — et peut-être de tout l'univers. Si cette définition généralisée des sociétés est saisissante, c'est parce qu'elle reconfigure entièrement le sens de la subjectivité et de l'objectivité : un sujet, c'est ce qui *est* présent ; un objet, ce qui *était* présent. De telle sorte que tout assemblage payant le prix de son existence dans la devise forte de la mobilisation et de l'extension est, ou plutôt *a* une subjectivité. Cela est vrai d'un corps, d'une institution, et même d'un événement historique, toutes choses qui sont pour Whitehead des « organismes ». La subjectivité n'est pas une propriété des âmes humaines mais du fait même d'être rassemblé — à supposer que le rassemblement perdure, bien sûr. Si nous pouvions adopter cette signification très étendue du terme « société », alors nous serions à nouveau en mesure de comprendre ce que Tarde avait à l'esprit lorsqu'il disait « que toute chose est une société, que tout phénomène est un fait social ⁵³ ».

53. G. TARDE, *Monadologie et sociologie*, p. 58.

Troisième mouvement

Connecter les sites

DÉCIDÉMENT, il faudrait reprendre la fable du lièvre et du tortue pour en faire celle du lièvre et du termite... Le premier personnage saute, court, bondit, dort, se réveille et fait des cabrioles, sûr qu'il est de gagner la course et de remporter le prix ; l'autre ne dort jamais, chemine sans cesse, mâchonnant tout du long, ne s'autorise aucune pause et continue de creuser de minuscules galeries qu'il parcourt dans tous les sens et dont les parois ne sont rien d'autre qu'un mélange de glaise et de salive. Et pourtant, n'est-il pas raisonnable de dire que le termite, au grand dam du lièvre, va gagner ? En nous en tenant obstinément à la notion d'un paysage plat et en nous donnant des prises chaque fois que se fait sentir la tentation de donner du volume au social, nous avons mis en lumière des types de connexions dont l'existence se dérobaient jusque-là au regard — même si tout le monde sentait qu'il fallait bien qu'elles existent. En refusant de rejoindre le contexte d'un bond, de nous enfermer dans le local ou d'occuper toute position intermédiaire, notre compte rendu n'est-il pas en train de restituer une vision du social rarement vue auparavant ?

Dans l'introduction de la seconde partie, nous avons vu que l'alternance abrupte entre le niveau micro et le niveau macro, l'acteur et le système, n'était pas une caractéristique centrale de la sociologie, mais plutôt l'ombre que le corps politique projetait sur la notion de société. C'est pour écarter ce piège que nous avons imaginé deux solutions pour mettre un terme à l'impulsion

qui déportait l'observateur soit de l'interaction locale vers le global, soit de la structure abstraite vers la pratique située. Le premier déplacement replaçait le global, le contextuel et le structurel à l'intérieur de sites confinés, nous permettant ainsi d'identifier les circulations à double sens qui permettent à ces sites de se rendre importants pour d'autres sites. Le second mouvement transformait chaque site en terminus provisoire d'autres sites distribués dans le temps et dans l'espace, chaque localité devenant ainsi la résultante de formes d'existence agissant à distance. À plusieurs reprises, le lecteur a été prévenu : ce n'est que lorsque ces deux exercices de gymnastique corrective auront été pratiqués avec assiduité qu'un troisième phénomène apparaîtra, le seul qui mérite les efforts d'abstraction que nous avons dû faire jusqu'ici.

Il est temps pour le termite de venir décrocher sa récompense. Que se passe-t-il lorsque nous pratiquons les deux gestes — localiser le global et distribuer le local — *simultanément* ? Chaque fois qu'il faudra établir une connexion, nous devons d'abord établir un nouveau conduit pour qu'il transporte un nouveau type d'entités qui devront circuler « à l'intérieur » des canaux, transportant, si l'on peut dire, le « dimensionnement » d'autres lieux. Dès qu'un site prétendra porter sur un autre site, il aura besoin d'un moyen de transport pour véhiculer ces moyens d'action sur toute la distance à parcourir ; pour continuer à agir, il faudra qu'il maintienne une connexion plus ou moins durable. Inversement, chaque lieu pourra être considérée comme le terminal de nombreux moyens de transport, le carrefour de nombreux conduits, le dépôt provisoire d'un grand nombre de véhicules. Transformés pour de bon en acteurs-réseaux, les localités passent maintenant à l'arrière-plan : ce sont les chemins, les moyens de transport et les connexions qui occupent le premier plan. Nous nous retrouvons devant une superposition de différents types de liaisons, tout aussi entremêlés et diversifiés que ceux qu'un anatomiste pourrait voir en coloriant simultanément tous les conduits nerveux, veineux, lymphatiques et hormonaux qui maintiennent l'organisme vivant. « Réseaux admirables » (*retia mirabilia*) est l'expression que les histologistes emploient pour décrire ces formes extraordinaires révélées par le microscope. Le social ne semble-t-il pas, désormais, aussi admirable que le corps humain ? La science sociale ne pourrait-elle pas, comme la

philosophie chez Whitehead, non seulement commencer mais aussi *finir* par l'étonnement ?

Il est clair, je l'espère, que cet aplatissement volontaire ne signifie pas que le monde des acteurs se trouve lui-même aplati. Au contraire, ils disposent finalement d'assez d'espace pour déployer leurs propres opérations contradictoires : le changement d'échelle, le zoom, l'enchâssement, la « mise en panorama », l'individualisation, etc. La métaphore du monde plat n'était qu'une façon pour les observateurs de ne pas confondre leur travail avec le labeur de ceux qu'ils suivaient. Si le sociologue se charge de décider à l'avance et *a priori* de l'échelle dans laquelle s'inscrivent tous les acteurs, alors l'essentiel du travail qu'ils doivent faire afin d'*établir* des connexions va se dérober au regard ; ce n'est qu'en se forçant à parcourir un espace sans rupture que l'observateur pourra détecter et enregistrer l'activité nécessaire pour engendrer des différences de taille. Si la métaphore géographique est désormais un peu usée, la métaphore comptable fera tout aussi bien l'affaire — même si j'en ai peut-être déjà trop abusé. Il va devenir possible de s'acquitter intégralement des coûts de transaction encourus pour déplacer, connecter et assembler le social, et de résister à la tentation de croire que la mise à l'échelle, l'emboîtement et l'effet de zoom s'obtiennent sans dépenser d'énergie, sans recruter d'autres entités, sans établir de connexions coûteuses.

Quelles que soient les métaphores, leur rôle consiste seulement à nous aider à compenser le poids de l'inertie sociale : elles ne font partie, rappelons-le, que de notre infralangage. Une fois encore, tout se passe comme si la sociologie de l'acteur-réseau ne situait pas la théorie au même niveau que les sociologues du social. Ce que ces derniers appellent théorie, c'est une vision positive, substantielle et synthétique des composants du social — et il arrive souvent que ces comptes rendus soient d'une grande force suggestive. Avec la sociologie de l'acteur-réseau, nous poussons la théorie à un niveau supérieur d'abstraction : elle devient une grille négative, vide, relativiste, qui nous permet de *ne pas* synthétiser les composants du social à la place de l'acteur. Dans la mesure où elle n'est jamais substantielle, elle ne possède jamais la puissance explicative des autres types de comptes rendus, mais, précisément, tout est là : les explications sociales sont de nos jours devenues trop compactes, trop

automatiques ; elles semblent avoir dépassé, et de loin, leur date de péremption — les explications critiques depuis plus longtemps encore. On a emballé tellement d'ingrédients dans les notions de société, d'individu, de cognition, de marché, d'empire, de structure, d'interactions face à face, qu'il est devenu aussi impossible de les déballer que de lire les centaines de milliers de lignes de codes qui composent le système d'exploitation d'un ordinateur — sans parler de le réécrire ! C'est pourquoi nous devons nous assurer que toutes les entités ont bien été redistribuées, démêlées et, si l'on peut dire, « dé-socialisées » — au sens du social n° 1 — afin que l'on puisse entreprendre pour de bon le travail qui consistera plus tard à les réassembler de nouveau — au sens du social n° 2. L'intérêt de cette gymnastique, c'est de faire passer le lecteur, pour continuer les métaphores pédestres, de l'automobile à la marche à pied : oui, en effet, nous devons réapprendre à mettre un pied devant l'autre, et recommencer... sans jamais être autorisés à sauter ou à courir, sans nous laisser prendre en douce en auto-stop, et cela jusqu'au bout ! Je tâcherai de montrer dans la conclusion pourquoi cette habitude de procéder pas à pas revêt une importance particulière non seulement pour la science, mais aussi pour la politique.

Nous sommes maintenant en position d'aborder trois nouvelles questions :

1°) la première consiste à détecter le type de connecteurs qui permettent de convoier des formes d'existence sur de grandes distances et à comprendre pourquoi ils formatent le social de façon si efficace ;

2°) la deuxième question porte sur la nature des actants ainsi transportés et nous incite à donner un sens plus précis à la notion de médiateur que j'ai utilisée jusqu'ici ;

enfin, 3°) si l'argument concernant les connexions et les connecteurs est juste, il devrait être possible d'affronter une conséquence logique qui n'aura pas manqué d'intriguer le lecteur : Qu'est-ce qui se tient *entre* ces connexions ? Quelle est l'étendue de notre ignorance au sujet du social ? En d'autres termes, quelle est l'étendue de la *terra incognita* que nos cartes devront laisser vierge ?

Des normalisations aux énoncés collectants

Après nous être trop souvent lamentés du fait que le social des sociologues était si mal emballé, qu'il n'était pas possible d'inspecter sa composition, de vérifier la fraîcheur de ses ingrédients, il est temps de considérer positivement les efforts déployés jusqu'ici par les sciences humaines pour rendre le social reconnaissable. Mais, avant d'aller plus loin, procédons à un petit test pour voir si nous sommes capables d'aborder un sujet impliquant de toute évidence la notion d'échelle, *sans* préjuger nous-mêmes des dimensions respectives d'aucun des agents situés le long de la chaîne. Cela nous permettra de vérifier si l'agilité que nous avons acquise par nos exercices nous donne maintenant assez de souplesse pour éviter le local autant que le global.

Considérez par exemple une série de photos qui représentent une électricienne, appelons-la Alice, depuis le moment où elle se prépare à aller voter aux élections législatives de 1997, puis entre dans l'isoloir, met son bulletin dans l'urne, assiste au dépouillement par les scrutateurs, assiste à la séance des chaînes de télévision pour regarder enfin, aussi surprise que ravie, le camembert qui présente le résultat sur son écran¹. Il s'agit d'aller de la première à la dernière en essayant de déterminer si l'une est plus locale ou plus globale que les autres. Sur la première, on voit Alice lire les articles du *Monde* afin de déterminer le parti pour lequel elle va voter. On ne saurait considérer que cette photo est « locale » pour la seule raison qu'Alice est en train de lire le journal, seule, en prenant son petit déjeuner : la même édition du quotidien est lue au même moment par des centaines de milliers de personnes ; Alice est bombardée par un flot de clichés, d'arguments, d'éditoriaux et d'opinions à partir desquels elle doit se faire un avis. Mais on ne saurait non plus dire que la dernière image, qui résume les résultats de la journée électorale, soit globale, sous prétexte que la répartition des sièges qui apparaît à la télévision montre un précipité de « la France entière » (avec le résultat surprenant, souvenons-nous, d'une victoire de la

1. Pour un développement plus ample, voir B. LATOUR et E. HERMANT, *Paris, ville invisible* (1998) et sur le web www.bruno-latour.net chapitre 2, plan 28. On peut tenter l'expérience sur de nombreux autres chapitres de ce site.

gauche) : sur la télévision dans l'appartement d'Alice, cet éventail n'est large que de quelques centimètres. Ainsi, dès que nous prenons conscience qu'aucune des images qui s'enchaînent dans ce photomontage n'est plus petite ou plus grande qu'une autre, la caractéristique principale de leur *connectivité* devient pleinement visible — bien qu'une mise en page unique ne permette pas de la saisir² ! Il y a bien quelque chose qui circule ici de la première image à la dernière : dans l'isoloir, l'opinion d'Alice se transforme en un bout de papier certifié par sa signature puis, en présence d'assesseurs, placé dans une urne où il devient nombre entier dans le décompte des scrutateurs dont la somme est transmise au bureau central du ministère de l'Intérieur afin d'être ajoutée à d'autres additions après des procédures de double vérification. Quelle est la relation entre la « petite » Alice et la « France entière » ? *Ce chemin*, ouvert par *cet* instrument, rend physiquement possible le fait de collecter, à travers la circulation de technologies de papier, un lien entre Alice et la France, un lien dont la traçabilité méticuleuse a été lentement mise au point au cours de deux siècles d'histoire politique violente et de réformes contestées du droit de vote³. Créer un abîme artificiel entre l'« interaction » et le « contexte » occulterait la machinerie complexe qui établit des connexions continues entre les sites, dont aucun n'est de soi-même grand ou petit.

Maintenant que nous avons validé sur cet exemple que nous savions suivre les mouvements sans plus passer par le petit ou par le grand, nous pouvons nous concentrer sur ce qui circule de site en site : les premiers véhicules à prendre une grande netteté sont ceux qui répondent au nom trop banal de *formes*⁴. Peu de termes sont plus ambigus, et pourtant il s'agit là du type de questions que notre sociologie nous permet de considérer sous un nouveau jour puisque, d'habitude, on donne du formalisme une description formelle et non matérielle⁵. Attention : si vous

2. C'est le principal argument de B. LATOUR et P. WEIBEL, *Iconoclash* (2002) : on ne remédie au défaut des images que par des flots d'images.

3. Cf. B. LATOUR et P. WEIBEL, *Making Things Public* (2005) ; J.-P. HEURTIN, *L'espace public parlementaire* (1999).

4. Gardons à l'esprit que le terme « site » ne doit pas être considéré comme un synonyme du « local », que nous avons abandonné dans le chapitre précédent.

5. J'ai proposé l'expression d'« inscriptions » dans B. LATOUR et S. WOOLGAR, *La vie de laboratoire* (1988). Sur ces questions de descriptions non formelles du formalisme, voir par exemple l'introduction de M. SERRES dans *Éléments d'histoire des sciences*

oubliez que les bottes de sept lieues sont interdites dans ce monde que j'ai volontairement aplati, le formalisme devient à lui-même sa propre description : vous allez vous mettre à donner une description formelle du formalisme — et Dieu sait si de tels efforts ont été nombreux ! Mais, dès que vous observez que chaque site doit s'acquitter d'un coût pour se connecter à un autre site à travers un déplacement, la notion de forme revêt une signification très concrète et très pratique : une forme est tout simplement ce qui permet à quelque chose d'être transporté d'un site à un autre. La forme devient alors l'un des plus importants types de traduction.

Ce déplacement de l'idéal au matériel peut s'étendre à la notion, devenue si importante aujourd'hui, d'*information*. Fournir une information, comme l'étymologie l'indique assez, consiste à mettre quelque chose en forme⁶. Mais le terme prend désormais une connotation matérielle et pratique : il peut s'agir d'une coupure de journal, d'un document, d'un rapport, d'un compte rendu, d'une carte, de n'importe quelle chose qui réalise ce tour de force de transporter un site dans un autre sans déformation mais à travers des transformations massives⁷. Regardez, dans le cas d'Alice, combien de métamorphoses a connues son opinion : et pourtant elle a bien été fidèlement comptée — en supposant qu'il n'y ait pas eu de fraudes quelque part le long de la chaîne. C'est pour prendre acte de ces exigences contradictoires du formalisme que j'ai proposé, il y a longtemps, l'expression de « mobiles immuables⁸ ». Une fois encore, l'activité

(1989) et bien sûr les premiers travaux de Derrida, J. DERRIDA, *De la grammatologie* (1967).

6. La langue française offre le grand avantage de faire résonner dans le terme *forme* la même étymologie que dans le mot *fromage*, ce dernier étant littéralement du lait fermenté qui est mis en *forme* ou, plus exactement, en *fourme*. La gastronomie et l'épistémologie sont proches !

7. Il existe une abondante littérature sur la « matière de la forme ». Citons en particulier F. DAGOGNET, *Écriture et iconographie* (1974) ; E. EISENSTEIN, *La révolution de l'imprimé* (1991) ; J. GOODY, *La raison graphique* (1979). Pour des travaux récents sur le formalisme, voir E. LIVINGSTON, *The Ethnomethodological Foundations of Mathematical Practice* (1985) ; D. MACKENZIE, *Mechanizing Proof* (2001) ; H. MIALET, « Reading Hawking's Presence » (2003) ; C. ROSENTAL, *La trame de l'évidence* (2003) ; B. ROTMAN, *Ad infinitum* (1993) ; ainsi que A. WARWICK, *Masters of Theory* (2003). Derrida n'a jamais cessé de méditer sur l'étrange destin de la matérialité qu'impliquent les archives — cf. J. DERRIDA, *Mal d'archive* (1995).

8. Une expression que j'ai introduite dans B. Latour, *La science en action* (1989), pour décrire non pas évidemment un déplacement sans transformation, mais un déplacement

scientifique offre de nombreux exemples de transport par transformation : depuis le travail sale et puant des taxidermistes « naturalisant » des spécimens rares⁹, jusqu'aux tâches plus nobles, mais tout aussi pratiques, d'écrire des équations, en passant par la construction d'appareils statistiques ou même la modeste collecte de coupures de journaux ou d'archives de toutes sortes. On sait aujourd'hui donner du formalisme une description matérielle qui nous permet de prendre très au sérieux, quel que soit le médium, la capacité des formes — conçue d'une façon aussi physique que possible — d'établir des connections, sans pour autant verser dans l'idée que les formalismes sont eux-mêmes passibles d'une description formelle¹⁰.

Première conséquence importante de l'attention apportée à la traçabilité matérielle des mobiles immuables : elle va nous aider à localiser ce que la sociologie du social considérait comme si important depuis ses origines et nous permettre ainsi de faire amende honorable pour la façon cavalière avec laquelle j'ai traité mes aînés et mes maîtres. Je peux maintenant confesser que, tout au long de ce livre, ce n'est pas sans scrupule que je me suis montré si critique de la manière dont les sciences sociales abordaient la question du formatage. En vérité, la sociologie du social a été une réussite admirable : elle nous a permis à tous d'« avoir » une société dans laquelle nous puissions vivre¹¹. Bien que ces sociologies offrent souvent une mauvaise théorie du social qui interrompt le travail d'assemblage du social — n° 2 —, je savais depuis le début que c'est précisément la raison pour laquelle elles parviennent si bien à le *performer*, c'est-à-dire à *formater* les relations. Leur faiblesse est précisément ce qui fait leur force, ou, plutôt, la force avec laquelle elles *interviennent* sur le social est ce qui les rend si peu maniables lorsqu'il s'agit de le *réassembler*. Par conséquent, tout bien considéré, les critiques de la sociologie du social sont déplacées si elles oublient de considérer leur extraordinaire efficacité

qui *passent* par des transformations. Voir l'article fondateur de L. THÉVENOT, « Les investissements de forme » (1986) qui relie standardisation, économisation et formatage.

9. S.L. STAR et J. GRIESEMER, « Institutional Ecology » (1989).

10. H. COLLINS, *Artificial Expert* (1990) ; dans *Mechanizing Proof* (2001), MacKenzie offre de nombreux exemples très suggestifs de la richesse d'une re-description du formalisme, tout comme P. GALISON, *Image and Logic* [1997]).

11. Voir A. DESROSIÈRES, *La politique des grands nombres* (1993) ; T.M. PORTER, *Trust in Numbers* (1995) ; N. WISE, *The Values of Precision and Exactitude* (1995).

quand il s'agit de produire un type particulier de liaisons : le stock d'associations stabilisées qui, à tout moment, constitue ce que j'ai appelé le social n° 1 et que nous pouvons maintenant sans danger remettre, littéralement, à sa place.

Il n'y a rien de mal à former, formater ou informer le monde social¹². Reprocher aux sciences sociales d'être formelles reviendrait à critiquer un dictionnaire parce qu'il range les mots de A à Z, ou un pharmacien parce qu'il met des étiquettes sur ses bocaux et ses fioles. Stabiliser les cinq sources d'incertitude est un travail aussi important que celui qui consiste à les laisser ouvertes. Autant il serait périlleux de confondre ces deux tâches, autant il serait ridicule, sous prétexte que l'on a complété la première, de ne pas mener à bien la seconde. Au contraire, une fois que le travail de déploiement des controverses portant sur le monde social est pleinement amorcé — comme c'était le cas dans la première partie —, il faut reconnaître l'importance décisive de la seconde tâche : assurer des frontières, établir des catégories, stabiliser les arrangements¹³. Si le fait de limiter à l'avance et à la place de l'acteur la gamme des entités susceptibles d'habiter le monde social constituerait une grave erreur méthodologique, il serait tout aussi pathétique d'ignorer les efforts constants que les acteurs déploient pour restreindre justement le répertoire des actants et limiter la gamme des controverses. Une fois encore, même s'il ressemble à une scie, le seul slogan viable c'est : « suivre les acteurs eux-mêmes »... Oui, il faut les suivre lorsqu'ils *multiplient* les entités, mais aussi lorsqu'ils les *raréfient*.

Nous devons maintenant apprendre à respecter les formalisateurs, les classificateurs, les catégorisateurs et les comptables de toutes sortes de quantités, tout comme il nous a fallu auparavant apprendre à les rejeter parce qu'ils interrompaient prématurément le travail d'association et de composition. Je reconnais que cette nouvelle gymnastique corrective peut nous donner des

12. C'est pour cela qu'il n'y a aucune raison de déplorer l'emprise de ce que Garfinkel appelle, de façon un peu méprisante, l'AF, c'est-à-dire l'« analyse formelle » du « mouvement social mondial ». « Penser comme un sociologue exige de s'engager à croire qu'il n'y a pas d'ordre dans la concrétude de la vie quotidienne. » H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002), p. 136.

13. Ceci est une reformulation du principe d'irréduction défini dans B. LATOUR, *Les microbes* (1984) partie II.

courbatures, mais personne n'a dit que la pratique des sciences sociales serait indolore ! Si les acteurs s'affairent à plusieurs choses en même temps, ne devons-nous pas nous montrer aussi souples, aussi flexibles et aussi agiles qu'eux ? Si les sciences sociales *per-forment* le social, alors il faut suivre ces formes avec autant de soin que les controverses. Cela est tout particulièrement vrai maintenant que nous ne courons plus le risque de confondre une telle étude du formalisme avec sa propre description formelle. Les formalismes n'ont « perdu » aucune richesse ; ils n'ont « oublié » aucune dimension humaine, concrète ou vécue ; ils ne sont ni « froids » ni « sans cœur », pas plus qu'ils ne sont privés d'un « visage humain ». Suivre l'élaboration, le perfectionnement, la dissémination et la maintenance des mobiles immuables ne nous éloignera pas une seconde des galeries étroites de la pratique¹⁴. S'il y a une opposition qui ne nous retient plus, c'est celle qui tenterait d'opposer la sociologie positive à la sociologie interprétative. Une fois qu'elles ont été soigneusement resituées, leurs intuitions révèlent deux aspects successifs des assemblages sociaux¹⁵.

Nous suivrons avec beaucoup plus de facilité la stabilisation des controverses si nous faisons passer au premier plan la notion cruciale de *normalisation* : on pourrait dire que la sociologie du social circule de la même façon que les normes physiques ou, encore plus précisément, on pourrait comparer les sciences sociales et la *métrologie*. Avant la sociologie des sciences et, en particulier, la sociologie de l'acteur-réseau, la standardisation et la métrologie constituaient des spécialités poussiéreuses et dédaignées. Rien d'étonnant à cela, puisque leurs merveilleuses réalisations étaient rendues parfaitement invisibles par le fossé séparant le local et le global, fossé dont nous savons désormais

14. Pour un exemple significatif, voir G.C. BOWKER et S.L. STAR, *Sorting Things out* (1999). Reprocher à ceux qui formatent d'être abstraits constituerait un exemple de « concrétude déplacée ». C'est la limite de J. LAVE, *Cognition in Practice* (1988), qui démontre par ailleurs une attention bienvenue à la pratique du calcul.

15. Lorsque nous aurons affaire au plasma, nous reconsidérerons de nouveau le grand avantage de la position de Garfinkel : « L'ethnométhodologie appréhende cette réalité objective des faits sociaux comme étant une réalisation pratique continue de chaque société, procédant uniquement et entièrement, toujours et partout, du travail de ses membres, une réalisation naturellement organisée et naturellement descriptible, produite localement et de manière endogène, sans relâche et sans possibilité d'évasion, de dissimulation, d'esquive, d'ajournement ou de désintéressement. » H. GARFINKEL, « L'ethnométhodologie et le legs oublié de Durkheim » (2001), p. 443.

qu'il est artificiel. Dès que les sites mythiques du local et du global s'évanouissent, apparaissent en plein milieu de la scène l'importance décisive des étalons, des normes, des standards, des *benchmarks*, et les avantages immenses que nous tirons de la métrologie — au sens le plus large du terme.

Prenons par exemple le cas du kilo de platine que le Bureau international des Poids et mesures conserve jalousement dans un profond caveau dans le Pavillon de Breteuil, au parc de Sèvres. Est-ce une convention ? Oui. Est-ce un objet matériel ? Oui. Est-ce une institution internationale ? Une fois encore, oui. Représente-t-il l'extrémité d'une chaîne métrologique, le modèle idéal auquel sont comparées toutes les autres copies de qualité inférieure au cours d'une cérémonie solennelle qui se tient tous les deux ans ? À nouveau, oui. Il n'y a aucun doute qu'il s'agit là d'un hybride. Et pourtant, ce sont précisément ces entités déroutantes qui permettent aux réseaux métrologiques du monde entier d'avoir une définition commune des « poids et mesures ». Une référence métrologique comme le kilogramme est-elle locale ou globale ? Locale, puisqu'elle réside toujours quelque part et qu'elle circule à l'intérieur de boîtes spéciales, grâce à des signaux spécifiques, à certains moments déterminés, en suivant des protocoles spécifiques¹⁶. Est-elle globale ? Bien sûr, puisque sans les unités métrologiques comme le watt, le newton, l'ohm, l'ampère, c'est-à-dire sans le Système international d'unités, il n'y aurait rien de global, dans la mesure où on ne disposerait nulle part du « même » temps, de la « même » distance, du « même » poids, de la « même » intensité du courant électrique, des « mêmes » réactifs chimiques, des « mêmes » matériaux biologiques de référence, etc. Il n'y aurait aucun fondement, aucun repère ; tous les sites seraient véritablement incommensurables.

Cette fameuse question de la relativité qui semble intimider tant de monde, les normes et la métrologie la résolvent fort

16. Il existe désormais une riche littérature sur l'extension pratique des réseaux à travers les standards. Voir K. ALDER, « A Revolution to Measure » (1995) ; R. CANNING COCHRANE, *Measures for Progress* (1976) ; A. MALLARD, *Les instruments dans la coordination de l'action* (1996) ; F. MÉLARD, « L'autorité des instruments dans la production du lien social » (2001) ; et J. O'CONNELL, « Metrology : the Creation of Universality by the Circulation of Particulars » (1993). Voir les travaux décisifs de Simon Schaffer : S. SCHAFFER, « Astronomers Mark Time » (1988) ; S. SCHAFFER, « A Manufactory of OHM » (1991b).

pratiquement : pouvons-nous obtenir une sorte d'accord universel ¹⁷ ? Bien sûr que oui ! À condition de parvenir à brancher notre instrument local sur l'une des nombreuses chaînes métrologiques dont il est possible de décrire intégralement le réseau matériel, et dont on peut même déterminer assez précisément le coût ¹⁸. À condition qu'il n'y ait aucune interruption, aucune rupture, aucun fossé ni aucune incertitude tout au long de la transmission : toute l'affaire de la métrologie, c'est précisément la *traçabilité* ! L'interdiction de toute discontinuité — ce que demande obstinément la métrologie —, c'est exactement ce dont la sociologie de l'acteur-réseau a besoin pour tracer la topographie sociale... Notre théorie sociologique a fait de la métrologie l'exemple paradigmatique de ce qu'est une *extension universellement locale* — en évitant pourtant de jamais passer ni par le local ni par l'universel. Les conditions pratiques requises par l'extension de l'universalité s'offrent désormais à l'examen empirique. Il n'est pas fortuit que les historiens des sciences aient consacré autant de travaux à l'extension située et matérielle des universels. Étant donné tout ce que les modernisateurs avaient investi dans la notion d'universalité, c'est là un véritable tour de force.

Dès que l'on prend l'exemple de la métrologie scientifique et de la standardisation comme une référence pour suivre la circulation des universaux, on peut procéder de la même manière pour des formes de circulation moins traçables et moins matérialisées : la plupart du temps, les agents parviennent à une forme de coordination à travers la dissémination de *quasi-standards*. La métaphore se laisse aisément filer pour de nombreux types de traces : dans quel état serait l'activité économique sans les codes comptables et les modèles pratiques ? Si vous passez par exemple du format comptable nord-américain au format de l'Union européenne, vous offrez aux investisseurs des équipements différents pour les aider à faire leurs calculs : des entreprises européennes rentables vont passer dans le rouge, tandis

17. Dans *Inventing Accuracy* (1990), Donald MacKenzie fournit un exemple saisissant de l'usage de la métrologie dans le débat sur la course aux armements.

18. Voir le numéro spécial de *Science*, volume 306, n° 5700, 19 novembre 2004. Malheureusement, à ma connaissance, rien n'est venu mettre à jour l'article fabuleux de P. HUNTER, « The National System of Scientific Measurement » (1980).

que d'autres passeront dans le vert¹⁹. Bien entendu, ceux qui croient que l'économie est une infrastructure ne se laisseront pas impressionner par cette « petite différence » de comptabilité ; ils diront qu'elle est négligeable comparée à l'« impact réel » des forces économiques et, comme on dit, des « fondamentaux ». Mais ceux d'entre nous qui ont compris ce que veut dire effectuer un calcul, externaliser certains éléments et en internaliser d'autres afin, littéralement, d'en *rendre compte*, vont prendre très au sérieux les moindres détails de cette « dispute technique » : expliquer ce qu'est un profit, un chiffre d'affaires ou un bénéfice dépend entièrement de ce genre de subtilités²⁰. Si les *économies* (en tant que chose) sont la résultante de l'*économie* (en tant que discipline), comme Michel Callon l'a soutenu, les modestes instruments de papier qui permettent la coordination vont passer au premier plan.

D'autres modes de circulation des standards peuvent sembler plus ténus, même si leur traçabilité reste assez bonne aussi longtemps que l'observateur ne laisse pas l'irruption des « explications sociales » couper son fil d'Ariane. Comment pourriez-vous connaître votre « catégorie sociale » sans l'énorme travail effectué par les institutions statistiques qui contribuent à calibrer, sinon à standardiser, les catégories de revenus ? Comment peut-on se reconnaître comme un membre des « classes moyennes aisées », un « yuppie », un « bobo » ou une « racaille » sans lire les journaux et sans regarder la télévision ? Comment pourriez-vous connaître votre « profil psychologique » sans un surplus d'études statistiques, de réunions professionnelles, de conférences de consensus ? Comment un psychiatre peut-il placer tel ou tel patient dans une catégorie sans le DSM²¹ ? Il ne sert à rien de dire que ces catégories sont

19. Cf. les standards de l'International Accounting Standards Board (IASB — Conseil des normes comptables internationales), une organisation privée siégeant à Londres, à laquelle l'Union européenne a délégué une partie du travail. On trouvera dans le journal *Accounting, Organizations and Society* de nombreux exemples saisissants de la façon dont les techniques comptables « micro » influencent les conséquences « macro » du profit et des théories économiques. Voir aussi T. SUSUKI, « The Epistemology of Macroeconomic Reality » (2003).

20. Cf. A. MINVIELLE, « De quoi une entreprise est-elle capable ? » (en cours). Sur toutes ces questions de l'« extension » dans le temps et dans l'espace à travers la « fabrication » de temps et d'espace, voir le numéro spécial de la revue *Organizations*, et tout particulièrement G. JONES, C. McLEAN et P. QUATRONE, « Spacing and Timing » (2004).

21. S.A. KIRK et H. KUTCHINS, *Aimez-vous le DSM ?* (1998).

arbitraires, conventionnelles, floues ou, au contraire, délimitées de façon trop stricte ou trop irréaliste : elles résolvent de façon pratique le problème de l'extension locale généralisée d'une standardisation à travers la circulation d'un document traçable — même si la métaphore de l'inscription finit, je le confesse, par s'estomper quelque peu. N'allons pas critiquer les catégories, en disant qu'elles sont injustes parce que les puissants s'en servent pour mutiler l'« ineffable intériorité » des « personnes réelles ». C'est plutôt la circulation de quasi-standards qui permet à des actants anonymes et isolés de devenir progressivement, couche après couche, *comparables* et *commensurables* — ce qui rend certainement compte, pour une grande partie, de ce que peut signifier « être humain ». Cette mesure commune dépend bien sûr de la *qualité* de ce qui est transféré. La question n'est pas de combattre les catégories, mais plutôt de se demander : « Cette catégorie contribue-t-elle à vous assujettir ou à vous *subjectiver* ? » Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre précédent, la liberté ne consiste pas en l'*absence* d'attachements mais à s'affranchir des *mauvais* attachements.

Dès qu'on la considère de cette façon, nous commençons à percevoir les services considérables que la sociologie du social peut rendre à notre enquête, fût-ce à son insu. Elle a rendu traçable cette portion du social — le social n° 1 — qui va se trouver stockée et stabilisée, tout à fait de la même manière que les nouvelles techniques de l'information, la métrologie, les bureaucraties et, de façon plus générale, la dissémination des standards de toutes sortes ont rendu visible le coût de la production d'universalités. C'est pourquoi les sciences sociales sont tout autant une partie du problème qu'une solution : elles ne cessent de brasser le collectif. Les étalons qui définissent, pour le bénéfice de chacun, ce dont est fait *le social lui-même* peuvent être tenus, mais il n'en sont pas moins puissants. Les théories qui disent ce qu'est ou ce que doit devenir une société ont joué un rôle très important en aidant les acteurs à définir leurs positions, leurs identités, les façons dont ils doivent se justifier, et le type de forces auxquelles ils peuvent se soumettre. Si les sciences naturelles comme la physique ou la chimie ont transformé le monde, les sciences sociales n'ont-elles pas transformé plus encore ce que signifie pour les humains le fait d'être connectés *socialement* les uns aux autres ? Les acteurs peuvent télécharger

ces théories aussi aisément que des fichiers mp3. Et, bien entendu, l'idée que « nous sommes membres d'une société », que nous devons « rendre des comptes », que nous avons une « responsabilité juridique », que « le genre est différent du sexe », que « nous avons une responsabilité à l'égard de la prochaine génération », que nous avons « perdu du capital social », etc., circule à travers des conduits que les historiens des idées peuvent reconstruire presque aussi précisément que leurs collègues le font pour l'heure internationale, l'ohm, le mètre, la comptabilité en partie double, ou l'extension des standards ISO-9000. Les théories sociologiques ne sont pas derrière ou en surplomb : elles occupent au contraire le tout premier plan ; chacune s'efforce de s'étendre ou, comme Tarde l'avait observé, « rêve comme Alexandre la conquête du monde ». Même si une théorie sociologique donnée atteignait une position hégémonique, elle ne serait jamais plus universelle que le mètre et, comme lui, elle ne survivrait pas une minute de plus que les chaînes métrologiques sur lesquelles il repose²².

Dès que nous acquérons cette nouvelle compétence cartographique, nous pouvons l'utiliser pour aborder d'autres conduits, qui ne sont pas matérialisés de façon continue par des appareils d'État mais dont les mouvements produisent néanmoins le même effet. Les *énoncés collectants* jouent exactement le même rôle, à condition que nous ne les utilisions pas simplement comme s'ils « représentaient » ou « déformaient » des forces sociales existantes. Ainsi, l'expression médiévale *Vox populi, vox Dei* ne se contente pas d'« exprimer » une croyance populaire largement répandue en la sagesse éternelle du peuple. Comme l'a montré Alain Boureau, il est possible de rendre compte de la plupart des occurrences de cet acte de langage au cours du Moyen Âge, de dessiner la forme réticulaire de ses usages, et de montrer que, chaque fois qu'il a été prononcé, il a modifié, ne serait-ce que légèrement, la distribution des rôles et des pouvoirs entre *Deus, populus, vox* et *rex*²³. La première source d'incertitude nous a

22. Aucun tour de force réflexif n'est nécessaire pour appliquer ce principe à la sociologie de Tarde et à la sociologie de l'acteur-réseau elle-même. Aucune position privilégiée, aucun cadre de référence absolu ne sont exigés pour avancer cet argument.

23. En plus de A. BOUREAU, « L'adage *Vox populi, vox Dei* » (1992) et son magnifique « *Quod omnes tangit* » (1990), voir l'exemple moderne offert par le terme « environnement » dans F. CHARVOLIN, *L'invention de l'environnement en France* (2003). Pour une

appris que même un léger changement dans les façons de parler des groupes véhiculait une théorie sociale différente, comme c'est le cas avec cette expression hautement instable qui implique, comme un relief à la surface d'un camée, toute une interprétation des liens entre la théologie et la politique.

Ces énoncés collectants ne sont pas des cas rares et exotiques. Songez à ce qui se passe lorsqu'un Américain s'exclame fièrement « Ici, c'est un pays libre ! » ou lorsqu'un Français réplique « On est en République, quand même ! ». Considérez le nombre de positions qui se trouvent modifiées lorsque les bureaucrates européens invoquent le « principe de précaution » contre la définition américaine de la prise de risque²⁴. Songez aux réactions d'un public du Moyen-Orient lorsque vous parlez d'« axe du Mal » ou qu'un islamiste plaide en faveur de la « réouverture des portes de l'interprétation²⁵ ». Non seulement les énoncés collectants tracent de nouvelles connexions, mais ils offrent de nouvelles théories, hautement élaborées, de ce que connecter veut dire²⁶. Ils performant le social au point de proposer aussi des théories réflexives du social lui-même. Tel est le pouvoir des « justifications » analysées par Boltanski et Thévenot : elles n'ont pas de grandeur propre, mais elles laissent dans leur sillage des « échelles de grandeur », dans la mesure où elles permettent aux gens de se situer dans des hiérarchies et d'y classer les objets de la discorde. Chaque fois qu'une expression est utilisée pour justifier une action individuelle, non seulement elle formate le social, mais elle offre aussi une description de second ordre portant sur la façon dont les mondes sociaux devraient être

théorie générale des macro-acteurs, voir F. COOREN, *The Organizing Property of Communication* (2001). Dans une veine différente, voir J.-P. FAYE, *Langages totalitaires* (1972), qui illustre une autre façon de prendre au sérieux la puissance connective d'énoncés spécifiques. Sur l'usage des outils socio-linguistiques, voir L. MONDADA, *Décrire la ville* (2000).

24. Voir le travail de Jim Dratwa sur l'expression « principe de précaution » dans les instances européennes : J. DRATWA, « Taking Risks with the Precautionary Principle » (2003).

25. R. ASLAN, *No god but God : The Origins, Evolution, and Future of Islam* (2005).

26. Pour un superbe exemple de la capacité connective des arguments, voir M. BAXANDALL, *Formes de l'intention* (1991). Timothy MITCHELL (*Rules of Experts* [2002]) offre l'un des meilleurs exemples de la fécondité d'une approche qui consiste à étudier, outre le « développement » des énoncés collectants, le pouvoir de formatage des technologies intellectuelles.

formatés²⁷. C'est précisément parce que l'échelle n'est pas une caractéristique fixée du social que ces énoncés collectants jouent un rôle si important. Dès qu'on leur permet ne serait-ce que de représenter, réifier ou objectiver quelque chose d'autre — par exemple le contexte social qui se trouve derrière eux —, leur efficacité cesse d'être visible. Mais dès qu'ils sont à nouveau pris comme autant de standards circulant le long de frêles chaînes métrologiques, ils deviennent la source de ce que nous appelons « être en société ». Sans énoncé collectant, comment pourrait-on jamais réassembler le collectif ?

Les médiateurs, enfin

Maintenant que nous savons comment naviguer à travers un paysage aplati tout en repérant avec soin la circulation des formats émis en partie par la sociologie du social, la prochaine étape s'avère difficile mais logique : le pouvoir métrologique des sciences sociales — social n° 1 — est précisément ce qui les empêche d'aborder le social entendu comme associations — le social n° 2. C'est justement parce qu'il parvient si bien à calibrer et à canoniser des définitions *stabilisées* du social qu'il rencontre les plus grandes difficultés pratiques à se saisir des nouveaux entrants qui sont constamment importés dans le cours des controverses. Plus vous parvenez à définir le social « ancien », moins vous parvenez à encaisser le « nouveau ». La situation est tout à fait identique dans les domaines techniques de la métrologie : bien qu'ils permettent à tous les autres laboratoires de coordonner leurs dispositifs, ils ne sont pas par eux-mêmes à l'origine de très nombreuses découvertes — même s'ils s'empressent d'utiliser toute avancée pour améliorer de quelques nouvelles décimales la précision de leurs chaînes d'instruments²⁸. Heureusement, la sociologie du social ne représente pas

27. L. BOLTANSKI et L. THÉVENOT, *De la justification* (1991). La sociologie de Boltanski se compose pour une moitié de philosophie kantienne, et pour l'autre moitié d'une nouvelle attention portée aux énoncés circulants. Aucune difficulté ne s'oppose à ce qu'on resitue la seconde moitié et qu'on se déleste de la première.

28. Voir R.C. COCHRANE, *Measures for Progress* (1976) et le bel exemple de Poincaré dans P. GALISON, *L'empire du temps* (2005).

plus toute la sociologie que la métrologie n'est toute la science : le social n° 1 dont la société est faite ne représente qu'une partie des associations — le social n° 2 — dont se compose le collectif. Si nous voulons réassembler le social, il est nécessaire de détecter, outre la circulation et le formatage des liens sociaux tels qu'ils sont traditionnellement conçus, la circulation d'autres types d'entités.

Cette détection devient déjà plus aisée si nous savons comment ne pas confondre le social déjà assemblé avec le travail de réassemblage, et lorsque nous apprenons à ne pas remplacer les entités que nous recherchons par quelque chose qui serait lui-même *en ou fait de* social. En localisant la circulation, la production, le formatage et la métrologie du social à l'intérieur de conduits étroits, expansifs et coûteux, nous avons à tout le moins ouvert un espace dans lequel d'autres types d'entités peuvent commencer à circuler plus librement.

Mais, si nous souhaitons profiter de cette petite « fenêtre d'opportunité », il nous faut modifier le réglage par défaut de nos enquêtes. Nous ne devons pas partir du principe suivant : « Confrontés à un objet, ignorons son contenu pour considérer plutôt les aspects sociaux qui doivent l'entourer », mais de celui-ci : « Confrontés à un objet, portons d'abord notre attention sur les associations dont il se compose, et considérons, dans un deuxième temps, les diverses manières dont elles peuvent avoir éventuellement renouvelé le répertoire standardisé des liens sociaux. » En d'autres termes, ce qu'il nous faut comprendre, c'est pourquoi les sociologues sont si timides lorsqu'il s'agit de rencontrer les entités non sociales qui viennent composer le monde social, alors que cette rencontre, bien que troublante, est néanmoins quotidienne. Tout se passe comme si nous ne pouvions supporter de regarder en face ces phénomènes surprenants qui ne cessent de proliférer dès que nous sentons que la vie collective est en train de se déliter. Pourquoi faut-il que, confrontés, par exemple, à un nouveau mouvement religieux, nous ayons tendance à limiter notre enquête à ses « dimensions sociales », considérant même comme une vertu scientifique le fait de *ne pas* étudier la religion *elle-même* ? Confrontés à la science, pourquoi notre première réaction est-elle de nous en tenir poliment aux « idéologies qui viennent la biaiser » au lieu de prendre en compte *l'objectivité* elle-même ? Pourquoi faut-il

que, en enquêtant sur l'art, nous nous limitons à « ce qui est social » dans l'appréciation d'un chef-d'œuvre, sans considérer les autres sources d'où sa valeur pourrait bien provenir ? Lorsque nous étudions l'économie, pourquoi hésitons-nous tant à plonger au cœur de notre attachement passionné pour les biens et nous limitons-nous poliment, en sociologues, à cette « dimension sociale » dans laquelle les calculs « purement rationnels » semblent « encastrés » ? Et ainsi de suite. Tout se passe comme si notre première réaction consistait à n'accueillir les associations que si elles ont été préalablement drapées d'un manteau de liens sociaux ; comme si nous ne pouvions jamais accepter de parler aux véritables personnages, mais seulement aux forces sociales qui en seraient les mandants. À une époque qui n'est pas réputée pour sa chasteté, une telle pruderie est assez extraordinaire : « Avant de vous aventurer plus loin dans le palais des sciences sociales, dissimulez vos appâts derrière le tchador des explications sociales » ; « Cachez, cachez, s'il vous plaît, ces associations que je ne saurais voir ! »...

Bien que nous soyons inondés quotidiennement par de nouveaux entrants qui sont, de toute évidence, candidats à l'existence commune, pourquoi nous obstinons-nous à ne conserver que la liste étroite des membres bien documentés ? Une telle limitation avait un sens au temps de la modernisation : il était logique, afin de marquer une rupture avec le passé, de limiter à l'avance les composants de la société à un petit nombre de *personae gratae*. Mais cela ne signifie pas que la sociologie ait accepté pour toujours d'être *privée* d'objets, c'est-à-dire une discipline scientifique, la seule de son espèce, *sans objet*. Respecter la puissance de formatage de la sociologie du social est une chose, mais se restreindre à la métrologie en délaissant la découverte de nouveaux phénomènes en est une autre. Comment pourrions-nous appeler « empirique » une discipline qui ne retient des données que celles qui sont susceptibles d'être emballées dans des « explications sociales » ? Il n'y a pas besoin d'avoir beaucoup de courage ou d'imagination pour voir que, une fois l'hypothèse du modernisme écarté, une telle attitude n'a plus aucun sens scientifique, politique ou même moral.

Considérez par exemple ce qui se produirait si vous abordiez l'étude de la religion tout en maintenant l'ancien réglage par défaut. Les âmes pieuses font malheureusement preuve d'une

mystérieuse obstination à parler comme si elles étaient liées à des esprits, des divinités, des voix, des fantômes, etc. qui les font agir. Bien entendu, toutes ces entités n'ont aucune existence dans le projet de l'observateur, puisqu'elles n'appartiennent pas au social n° 1, ce répertoire limité des êtres dont l'existence a été établie au départ. Que faire alors de ce que les acteurs ne cessent obstinément de désigner comme des « êtres réels » ? On ne peut que les affubler de guillemets, mettre leur existence entre parenthèses, et chercher d'autres sources qui ne peuvent, de toute évidence, que provenir de l'esprit du croyant. Puisque ces entités n'existent pas mais sont néanmoins « prises pour » une réalité, elles doivent donc provenir de l'intérieur du cerveau ou de l'esprit individuel de ceux qui croient en ce qui n'existe pas pour des raisons qui restent à découvrir... Voilà qu'on invente une première fantasmagorie : on a littéralement *inventé la croyance*²⁹ !

Mais les divinités, les esprits et les voix réduits au for intérieur semblent mener, malgré l'observateur, une vie bien étriquée. Ces êtres sont trop précis, trop techniques, trop innovants ; ils se déplacent de façon trop sauvage ; ils débordent de toute évidence la capacité individuelle d'invention, d'imagination et d'auto-illusion. Et les acteurs ordinaires continuent d'affirmer avec insistance qu'ils sont poussés à agir par ces entités réelles qui continuent à exister « en dehors » d'eux ! Les prétendus croyants insistent, et s'enferment, et s'obstinent : non, non, on ne peut les réduire à de simples objets de croyance : il faut, après tout, que ces entités viennent de l'extérieur et non pas du for intérieur. Faut-il pour autant accepter leur existence réelle ? Mais non, puisqu'elles n'existent pas — c'est apparemment, dans toute cette enquête, le seul « fait avéré ». Quelle est donc la seule réalité qui soit extérieure à l'individu tout en ayant le pouvoir de donner l'apparence de l'existence à des phénomènes qui n'existent pas ? La réponse, nous ne le savons, hélas, que trop bien, c'est bien sûr : la société, ce social fait de matériau social, ce social n° 1. À ce stade, une seconde fantasmagorie, encore plus folle que la première, sort de la méthode même de l'étude en

29. L'idée que la croyance est une institution moderne née de la pensée critique est l'un des aspects importants de l'étude de l'iconoclasme et de tout le répertoire des gestes critiques. Cf. B. LATOUR et P. WEIBEL, *Iconoclasm* (2002).

cours : cette société qui n'existe pas, c'est elle qui est néanmoins chargée de donner de la chair à toutes ces entités qui, elles non plus, n'existent pas mais auxquelles croient pourtant tous ces malheureux induits en erreur sur l'existence des dieux... Quelle comédie. Et tout cela au nom de la bonne science et du sérieux universitaire ! Pendant ce temps, les personnes ordinaires s'obstinent tranquillement à affirmer qu'elles sont poussées à agir par des entités réelles dont la vie est extérieure à la leur...

Toute science doit mettre au point des instruments risqués et artificiels pour rendre l'observateur sensible à de nouveaux types de phénomènes. N'est-il pas évident qu'il est empiriquement absurde de refuser de rencontrer les formes d'existence qui poussent les gens à agir ? Pourquoi ne pas prendre au sérieux ce que les gens s'obstinent à dire ? Pourquoi ne pas suivre la direction qu'ils indiquent lorsqu'ils montrent du doigt ce qui les « fait agir » ? Un proverbe chinois (certainement apocryphe) dit que « lorsque le sage montre la lune du doigt, l'idiot regarde le doigt ». Je n'arrive pas à accepter l'idée qu'on puisse avilir les sciences sociales au point de créer des disciplines entières pour rendre les chercheurs volontairement idiots... Pourquoi ne pas accepter de dire que ce qui compte dans la religion, c'est l'existence d'un type d'êtres qui font agir les gens, comme tout croyant n'a jamais cessé de l'affirmer³⁰ ? Ce réglage de l'enquête ne serait-il pas plus empirique, peut-être plus scientifique, en tout cas plus respectueux, et surtout beaucoup plus économique, que l'invention de deux domaines qui n'existent pas : l'esprit du croyant d'une part, et, d'autre part, le royaume illusoire du social qui n'aurait de solidité qu'en s'appuyant sur d'autres illusions ? Qu'y a-t-il de si scientifique dans le fait de croire à la « croyance » ?

Si l'on accepte de modifier les réglages par défaut, et de prendre dorénavant en considération d'abord l'objet, et seulement ensuite le social standardisé, il y a bien sûr une difficulté. Je ne suis pas suffisamment naïf pour croire que la théorie de l'acteur-réseau puisse échapper au destin de toute théorie : la pensée ne résout jamais les problèmes, elle les reconfigure. Pour qu'une telle rencontre avec des objets puisse avoir lieu, pour que l'objet des sciences sociales soit enfin visible, il faudrait accorder

30. E. CLAVERIE, *Les guerres de la Vierge* (2003).

un minimum de droits civils à d'autres modes d'existence, en acceptant de les laisser siéger, eux aussi, au côté des membres plus anciens. Mais, si l'on faisait preuve d'un tel laxisme ontologique, ce serait l'indignation chez les sociologues du social, une « sainte colère » saisirait les sociologues critiques : ne sont-ils pas justement fiers d'avoir dissous tous les objets réels qui ne sont pas sociaux, d'avoir déniés les croyances illusoire des acteurs ? « Faut-il vraiment que nous invoquions de nouveau les dieux lorsqu'il est question de religion ; les chefs-d'œuvre lorsqu'on analyse l'art ; les faits objectifs lorsqu'on étudie la science ? N'est-ce pas là précisément l'obstacle que les sciences sociales se targuent d'avoir enfin surmonté ? Invoquer l'existence d'autres modes d'existence, c'est la démarche la plus réactionnaire, la plus rétrograde, la plus archaïque ! » C'est parvenu en ce point que la sociologie de l'acteur-réseau passe ou casse : pouvons-nous anticiper une science sociale *qui prenne au sérieux les êtres qui font agir les gens* ? La sociologie peut-elle devenir *empirique*, au sens où elle respecterait l'étrange nature de ce qui est « donné dans l'expérience », comme les zoologues le font avec les zoos et les botanistes avec leurs herbiers ? Pouvons-nous tracer les liens sociaux qui passent d'un être non social à un autre, au lieu de remplacer toutes les entités qui peuplent le monde par des ersatz « taillés dans » un matériau social ? Plus simple encore : les sciences sociales peuvent-elles avoir un objet *réel* ?

Avant de répondre avec satisfaction « bien sûr que non ! », prenez une minute pour imaginer l'effet qu'aurait sur la sensibilité de nos instruments le fait de changer leur réglage par défaut en considérant que les objets, oui, les êtres qui nous font agir, sont premiers, au lieu de filer en douce leur chercher des explications sociales. Comparez ensuite cette démarche à la façon dont la religion a été maltraitée dans l'exemple que je viens de mentionner. Prenez par exemple les chefs-d'œuvre³¹. La religion mise à part, aucun domaine n'a été autant saccagé et massacré par la sociologie critique que la sociologie de l'art. On a expliqué chaque sculpture, chaque tableau, chaque plat de la haute cuisine, chaque rave party et chaque roman par le néant des facteurs

31. J'ai déjà montré dans la première partie quel effet une telle démarche a eu pour la sociologie des sciences.

sociaux qui se « cachent derrière » eux. Par une triste inversion de l'allégorie platonicienne de la Caverne, tous les objets que les amateurs ont appris à admirer ont été remplacés par des marionnettes projetant des ombres sociales supposées être la seule « réalité vraie » qui se tiendrait « derrière » ou « dessous » l'appréciation de l'œuvre d'art. Nulle part l'explication sociale n'a autant joué le rôle d'un roi Midas inversé, transformant l'or, l'argent, le diamant en poussière. Et pourtant, dans le cas de l'art comme dans le cas de la religion, si l'on écoute ce que disent les amateurs ordinaires, on verra qu'ils prennent le temps d'expliquer pourquoi et comment ils sont profondément *attachés, mus et affectés* par les œuvres d'art qui leur « font » sentir des choses. Impossible ! Interdit ! Être affecté ne peut être qu'une simple affectation³². Que devrions-nous donc faire si nous devons garder les anciens réglages ? Eh bien, là encore, comme pour la religion, comme pour la science, comme pour la politique, l'emprise « scientifique » des sciences sociales forcerait les gens à s'être bercés d'illusions à propos d'œuvres sans contenu : une fois de plus, les voilà transformés en croyants ! Et à nouveau, comme toujours, certains d'entre eux, rendus furieux par l'irrévérence des « explications sociales », vont s'avancer pour défendre le « caractère sacré » de l'œuvre d'art contre les barbares de la sociologie. Et malheureusement — car la pente est raide et l'issue inévitable — nous finirons par osciller mollement entre le point de vue « interne » et le point de vue « externe », l'esthétique et les explications sociales, jusqu'à finir comme des bébés dans le bac à sable³³.

32. Je m'inspire ici de A. HENNON, *La passion musicale* (1993).

33. Un lecteur m'accusait d'exagérer, quand j'eus la surprise de jeter les yeux sur la première phrase d'un livre tout récent de Nathalie Heinich (N. HEINICH, *L'élite artiste* [2005]) : « Ce livre a trait à l'art (peinture et sculpture, littérature, musique) mais on n'y trouvera *rien* sur la création artistique et les œuvres : seul nous intéressera le statut des créateurs. Il s'agit d'une question sociologique à part entière, qui n'a pas à être subordonnée, *ni même articulée*, à des problématiques esthétiques, comme cela a été le cas pour une grande partie de la sociologie de l'art, réduite à une branche de l'esthétique, donc centrée sur la question des œuvres et de la valeur esthétique. Que ceux, donc, qui ne s'intéresseraient qu'aux œuvres d'art en soient prévenus : ce livre les décevra. Les romans n'y sont traités *que* comme des documents sociologiques, et la question de l'art comme un indicateur — particulièrement éclairant — des valeurs *générales* d'une société » (souligné par moi). On voit pourquoi l'alternative enfantine accule forcément à la « déception ». Heureusement, l'auteure ajoute : « d'autres lectures en sont évidemment possibles » et c'est bien, en effet, vers ces possibles qu'il faut se diriger.

Toute cette prétention scientifique n'a bien sûr pas la moindre prise empirique, puisque les êtres auxquels nous sommes attachés par la médiation des œuvres d'art, s'ils ne ressemblent jamais au social des sociologues, *ne ressemblent pas plus* à l'« objet » isolé de l'esthétique avec son « noyau intrinsèque » d'« ineffable beauté ». Tandis que l'ancien paradigme supposait un jeu à somme nulle — tout ce que perdait l'œuvre d'art était gagné par le social, tout ce que perdait le social venait s'ajouter à la « valeur intrinsèque » de l'œuvre d'art —, le nouveau paradigme rend possible une situation gagnant/gagnant : plus il y a d'attachements, mieux on se porte³⁴. N'est-ce pas là une expérience des plus communes ? Vous sortez d'un film ; un de vos amis attire votre attention sur un aspect que vous n'aviez pas relevé ; vous êtes ainsi *amené à voir* quelque chose que vous n'auriez pas vu *sans* votre ami. Qui a donc relevé cet aspect subtil ? Est-ce vous ou votre ami ? La question est absurde. Qui serait assez stupide pour *déduire* de la somme totale d'actions l'influence qui consiste à *faire voir* quelque chose ? Plus d'influences il y a, mieux c'est. Et si vous parvenez petit à petit à faire ressentir l'influence cumulée de la qualité des éclairages, des procédures du marché, du jeu des acteurs, des goûts des producteurs, etc., la qualité « interne » de l'œuvre n'en sera pas diminuée pour autant : elle s'en trouvera au contraire renforcée³⁵. Plus il y a d'« affluence », mieux c'est³⁶. Il est contre-intuitif de vouloir distinguer « ce qui vient des observateurs » et « ce qui vient de l'objet », quand la réponse est évidemment de se « laisser emporter par le courant ». L'objet et le sujet peuvent bien exister, mais tout ce qui est intéressant se produit en amont et en aval ; il suffit de suivre le courant. Oui, décidément, suivez les acteurs eux-mêmes, ou plutôt ce qui les fait agir, à savoir les modes d'existence.

La définition pré-relativiste du social faisait passer au premier plan le participant humain puis, après qu'on eut nettement sauté

34. Voir A. HENNION et G. TEIL, « Le goût du vin. Pour une sociologie de l'« attention » » (2003). On trouvera dans le maître livre de J.-L. KOERNER, *The Reformation of the Image* (2004), une réflexion aussi profonde que détaillée sur ce que peut devenir l'histoire de l'art quand elle prend au sérieux les métaphysiques des acteurs.

35. Le traitement que certains historiens de l'art (ainsi S. ALPERS, *L'atelier de Rembrandt* [1991]) réservent aux chefs-d'œuvre offre un excellent modèle de traitement du social, même pour ceux qui ne se laissent aller à aucune théorie sociologique.

36. J'emprunte ce néologisme à A. YANEVA, « L'affluence des objets » (2001).

dans une autre dimension, dans un autre niveau, le monde social qui se tenait toujours au-delà. Rien ne pouvait interférer avec les humains qui n'était pas composé de liens sociaux au sens n° 1. Telle était l'étiquette de cette étrange diplomatie. Avec notre nouvelle définition, c'est tout l'inverse : les participants humains comme le contexte ont basculé dans l'arrière-plan et ce qui prend désormais du relief, ce sont les médiateurs dont la prolifération engendre, parmi d'autres entités, ce qu'on pourrait appeler des quasi-objets et des quasi-sujets. Pour reprendre en l'inversant une analogie astronomique plutôt malheureuse et déjà fragilisée par l'usage que Kant en a fait, plutôt que d'avoir des objets tournant autour d'agrégats sociaux comme dans la sociologie pré-relativiste, nous voyons maintenant divers types d'attachement qui occupent désormais le centre de l'univers social. Peu importe les limites de la métaphore : c'est à un tel changement de perspective que la sociologie de l'acteur-réseau souhaite contribuer : les objets, les modes d'existence, les contenus et les attachements, voilà les composants qui doivent occuper le centre du monde social, et non l'agent, la personne, le membre ou le participant — pas plus que la société ou l'un de ses avatars. N'est-ce pas là une meilleure façon de rendre la sociologie, pour reprendre une autre expression de Kant, enfin capable de « marcher sur la voie sûre d'une science » ?

Le lecteur se souviendra peut-être que, dans les toutes premières pages de ce livre, lorsqu'il m'a fallu esquisser la différence entre la sociologie du social et la sociologie des associations, j'ai dit, en suivant Tarde, que la première avait tout simplement confondu l'*explanans* avec l'*explanandum* en prenant la société pour la cause des associations bien qu'elle ne soit que leur conséquence. Au moment où je l'ai formulée, cette distinction tranchée ne pouvait convaincre puisqu'elle se contentait d'inverser la direction de l'efficacité causale. Je peux maintenant donner une définition plus précise : il existe bien d'autres façons de retracer l'ensemble des associations en dehors de la définition étroite qu'en donnent les liens sociaux standardisés.

Je pourrais bien sûr me contenter encore de la version simplifiée de cet argument et affirmer, par exemple, ce que j'ai souvent fait, que ce ne sont pas les facteurs sociaux qui expliquent la science, mais le *contenu* scientifique qui explique la forme de son propre *contexte* ; que ce n'est pas la domination sociale qui

explique le droit, mais les pratiques juridiques qui définissent ce qu'*être obligé* veut dire ; que ce n'est pas la technologie qui est « déterminée socialement », mais plutôt les techniques qui rendent les *liens* sociaux durables et étendus ; que les calculs économiques ne sont pas « encastrés » dans les relations sociales, mais que ce sont les calculs des économistes qui donnent aux acteurs la faculté de se comporter de façon économique, et ainsi de suite. Bien que chacune de ces inversions soit acceptable du point de vue de la sociologie de l'acteur-réseau, elles resteraient cependant partielles, dans la mesure où elles laisseraient intactes les positions respectives de ce qui explique et de ce qui doit être expliqué, se contentant de substituer l'une à l'autre. Comme je l'avais indiqué au début : ce n'est pas le social — n° 1 — qui rend compte des associations, mais les associations qui expliquent le social.

Or, maintenant que nous avons l'habitude de voyager à pied dans ce paysage volontairement aplati, ces deux positions ont disparu en même temps que le besoin même d'avancer une explication sociale qui viendrait piocher dans le stock de liens sociaux stabilisés : le social n'est pas un lieu, une chose, un domaine ou un type de matériau, mais le mouvement provisoire qui va d'associations en nouvelles associations. Ce changement de topographie nous permet maintenant de présenter les mêmes arguments sous un jour plus intéressant, même s'il paraît nettement plus risqué. Nous pouvons commencer à ménager, pour ainsi dire, des pistes d'atterrissage permettant à d'autres formes d'existence d'entrer à leur tour dans le collectif, des modes d'existence *tout aussi complets, omniprésents, respectables et empiriques* que le social des sociologues, mais que ces derniers n'ont pas l'habitude de suivre avec assez d'obstination.

Il ne s'agit pas seulement de dire que le droit, par exemple, ne saurait être expliqué par l'influence des forces sociales qui s'exercent sur lui ; car il ne serait pas non plus exact de dire que le droit doit expliquer à son tour ce qu'est la société, puisqu'il n'y a pas de société à expliquer... Le droit a bien mieux à faire : il doit circuler à travers le paysage pour associer des entités *d'une façon juridique*. La science, bien entendu, ne saurait s'expliquer par son contexte social, mais il n'y a pas non plus à l'utiliser pour expliquer les composants des relations sociales. Elle aussi a bien d'autres choses à faire : l'une d'entre elles consiste à circuler

partout, en liant des entités *d'une façon scientifique*. Et, bien qu'il serait vain d'expliquer la religion comme une allégorie fantastique de la société, faire le contraire ne serait guère mieux, puisque la religion ne vise pas même à expliquer la forme de la société. Elle aussi a des choses beaucoup plus importantes à faire : elle doit en l'occurrence rassembler les mêmes entités que le droit ou la science mais les relier *de façon religieuse*. Puisque le fait d'expliquer la politique par le pouvoir et la domination est un argument oiseux, il n'y aurait guère de sens à se contenter de l'inverser : la politique doit s'acquitter de tâches bien plus fondamentales, et notamment tracer sans cesse le contour paradoxal du corps politique *d'une façon politique*. Et on pourrait dire la même chose d'autres espèces de *connecteurs* qui sont maintenant sur le devant de la scène, dans la mesure où ce sont leurs déplacements qui tracent les connexions sociales — expression qui, comme nous le savons, ne signifie pas « des connexions faites de social », mais de nouvelles associations entre des éléments non sociaux.

Nous arrivons à la partie la plus difficile : déplacement, oui, mais de *quoi* ? Que veut-on dire lorsque l'on parle de « façons » religieuses, scientifiques, techniques, économiques et politiques d'engendrer des associations ? Et comment cela pourrait-il être comparable avec les traces laissées par les définitions calibrées des liens sociaux ? C'est ici que l'analogie avec la révolution copernicienne peut paraître un euphémisme ; c'est ici que se produit la véritable rupture avec toute sorte de science « sociale » si nous ne modifions pas pour de bon le sens de cet adjectif — et c'est ici que les quelques lecteurs que je suis parvenu à garder jusqu'à maintenant vont sûrement décider d'abandonner à jamais cette théorie monstrueuse³⁷. Pour comprendre ce que je considère comme le but ultime de la sociologie de l'acteur-réseau, il nous faut lâcher hors de leurs cages des entités auxquelles on avait jusqu'ici strictement interdit d'entrer sur scène, et leur

37. C'est aussi ici que je dois finalement prendre congé de Tarde, qui n'a jamais cru nécessaire de distinguer les différents types de fils avec lesquels il tissait sa définition du monde social. En ce sens précis, Tarde a maintenu une définition substantielle et non relativiste de la sociologie.

permettre de rôder à nouveau de par le monde³⁸. Quel nom pourrais-je leur donner ? Entités, êtres, objets, choses ; peut-être faut-il s'y référer comme à des invisibles³⁹. Je leur donne le nom technique de modes d'existence ou encore de régimes d'énonciation. Mais, comme c'est l'objet d'un autre livre et que je n'ai pas heureusement à défendre cet argument ici de façon positive, je peux me contenter d'en signaler la direction et d'indiquer pourquoi nous continuons à minimiser nos chances d'être « objectifs » lorsque nous nous fions trop à la sociologie du social.

Aucune âme pieuse n'a jamais accepté de se voir réduite au statut de simple « croyant », alors pourquoi agir comme si la croyance était la seule façon d'expliquer la religion ? Aucun amateur d'art n'a jamais oscillé entre la « subjectivité » et l'« objectivité », alors pourquoi entraîner toute la sociologie de l'art dans cette impasse artificielle ? Aucun ingénieur n'a jamais distingué pour de bon l'assemblée de ses machinations et l'assemblage de ses machines, alors pourquoi expliquer les choses comme s'il fallait d'abord bien séparer la société et la technologie ? Aucun chercheur de laboratoire n'a jamais été confronté à un objet « donné » indépendamment du travail nécessaire pour le « rendre visible », alors pourquoi faire comme si l'alternative que représentent le « réalisme » et le « constructivisme » était intéressante ? Aucun juriste n'a jamais eu affaire à la seule domination, alors pourquoi prétendre que la distinction entre les procédures formelles et les forces sociales réelles est importante ? Si le terme « empirique » signifie « fidèle à l'expérience », alors pourquoi diable ne pas respecter une bonne fois ce qui est donné le plus couramment dans l'expérience la plus ordinaire ?

J'ai peut-être recouru trop souvent à la métaphore de la relativité, mais le parallèle est saisissant : abandonner l'explication sociale est comme abandonner l'éther ; rien n'est perdu sinon un artefact qui rendait impossible le développement d'une science

38. Il se peut qu'une telle démarche soit hors de portée pour les sciences sociales et qu'elle mène à la philosophie. Mais j'ai appris d'A. Mol comme de Dewey que la « philosophie empirique » pouvait être une autre manière de faire de la science sociale.

39. Si l'accusation de positivisme a pu planer sur moi lorsque je rejetais toute force cachée (*cf.* la deuxième source d'incertitude), il est maintenant clair qu'il ne s'agissait que d'une impression passagère.

en obligeant les observateurs à inventer des entités aux attributs contradictoires et en les rendant aveugles à celles qui existent. Il me semble que le principal avantage de l'étrange démarche que je propose est qu'elle permet aux sociologues de saisir empiriquement ce que font tous les participants. Ce n'est qu'après avoir replacé les explications sociales dans la fabrication et la dissémination de standards que l'on peut finalement mettre en exergue les autres modes d'existence qui rassemblent le collectif à leur façon. Les médiateurs nous ont finalement révélé leur véritable nom : « Nous sommes des modes d'existence, des êtres qui rassemblent et assemblent le collectif de façon aussi extensive que ce que vous avez appelé jusqu'ici le social en vous limitant à une seule version standardisée des assemblages ; si vous voulez suivre les acteurs eux-mêmes, alors vous devez nous suivre nous aussi. » Lorsque vous commencez à vous rapporter aux médiateurs de façon si scrupuleuse, vous vous rendez compte que seul un petit nombre d'entre eux peuvent se satisfaire du répertoire ontologique qu'offraient les deux collecteurs précédents — la société et la nature. Le droit, la science, la religion, les économies, les psychologies, les moralités, la politique, la technique et les organisations sont tous susceptibles d'avoir leurs propres modes d'existence et leur propre mode de circulation. La pluralité des mondes habités peut bien être une hypothèse hasardeuse, mais la pluralité des modes d'existence dans notre monde est tout simplement un donné⁴⁰. Y a-t-il une seule raison pour que la sociologie continue à l'ignorer⁴¹ ?

Le problème est que les sciences sociales n'ont jamais osé être réellement empiriques, parce qu'elles croyaient toujours que leur premier devoir était de s'engager simultanément dans le vaste projet de la modernisation. Chaque fois qu'une enquête commençait un peu sérieusement, elle se trouvait suspendue à mi-course par le besoin d'acquérir une certaine pertinence politique. C'est pour cette raison qu'il est si important de séparer ce

40. C'est ce qui rend si intéressantes des philosophies comme celle d'Étienne Souriau (*Les différents modes d'existence* [1943]). Je me propose de les définir et de les explorer dans mon prochain projet, que je pourrais décrire comme une enquête sur les modes d'existence ou les régimes d'énonciation.

41. La tentative grandiose de N. Luhmann visant à respecter les différences à travers la notion de sphères autonomes a malheureusement été gâchée par son obstination à décrire toutes ces sphères dans un métalangage emprunté à une certaine biologie.

que j'ai appelé auparavant les trois objectifs successifs des sciences sociales : a) le déploiement des controverses ; b) la stabilisation de ces mêmes controverses, et c) la recherche d'efficacité politique. Mais, avant que nous n'abordions cette dernière question, celle de l'épistémologie politique, je dois souligner un dernier aspect surprenant, celui qui m'a probablement poussé à écrire cet ouvrage. Contrairement à toutes les autres prises que je suis parvenu à mettre en place dans ce chapitre, celle-ci va mettre un terme à la continuité des réseaux, à la *terra ferma* des traces et des inscriptions. Elle va nous ramener à la mer, à l'océan de notre ignorance.

Plasma : les masses manquantes

Quel soulagement ! Nous ne sommes pas « en » société — pas plus que nous ne sommes « dans » la nature. Le social n'est pas un horizon impalpable à l'intérieur duquel viendrait s'inscrire chacun de nos gestes ; la société n'a pas cette présence omniprésente, omnisciente qui surveille chacun de nos mouvements et sonde chacune de nos pensées les plus secrètes, comme le Dieu omnipotent des anciens catéchismes. Lorsque nous acceptons de dessiner le paysage aplati pour lequel j'ai proposé une liste d'accessoires, de trucs, de grilles et de prises, le social — ou du moins la fraction du social calibrée, stabilisée et standardisée, le social n° 1 — se met à circuler à l'intérieur de conduits étroits, qui sont susceptibles de s'étendre grâce à un supplément d'instruments, un surcroît de dépense et une multiplication des canaux. La totalité, c'est-à-dire le systématique et le structurel, n'est pas ignorée, mais plutôt soigneusement accompagnée à l'intérieur de l'une des nombreuses salles Omnimax qui offrent des panoramas complets de la société — et nous savons désormais que plus le spectacle est impressionnant, plus il a fallu refermer soigneusement la salle sur elle-même. La société n'est pas ce grand tout « dans lequel » tout le reste se trouve enchâssé, mais ce qui voyage « à travers » tout le reste, en calibrant des connexions et en offrant aux entités qu'elle rencontre une occasion de commensurabilité. Nous devrions maintenant apprendre à nous « raccorder » aux canaux sociaux comme nous raccordons

notre télévision au câble. La société ne couvre pas tout, pas plus que le World Wide Web n'est véritablement « *worldwide* ».

Mais la question suivante devient alors si simple, le prochain pas si inévitable, la conséquence si logique que je suis certain que chaque lecteur parvenu à ce point les a déjà anticipés. S'il est vrai, comme l'affirme la sociologie de l'acteur-réseau, que le paysage social relève de cette topographie réticulaire et plate, que les ingrédients qui constituent la société circulent à l'intérieur de conduits étroits, *qu'y a-t-il entre* les mailles d'un tel circuit ? C'est là, en dépit de ses nombreux défauts, que la métaphore du réseau demeure si puissante : contrairement à la substance, à la surface, au domaine et aux sphères qui remplissent chaque centimètre de ce qu'ils relient et délimitent, les filets ou les réseaux laissent tous les éléments qu'ils ne relient pas dans un état de *non-connexion*. Une toile, un filet ne sont-ils pas faits en premier lieu d'espaces vides ? Une fois qu'on est parvenu à faire circuler à travers le paysage, à l'instar d'un métro ou d'un oléoduc, quelque chose d'aussi englobant, d'aussi enveloppant que le « contexte social », on ne peut éviter de se poser la question suivante : qu'est-ce qui n'est *pas* raccordé à ces formes étroites de circulation ? Dès que la question est soulevée, tout se passe comme si l'on avait affaire à un renversement complet du fond et de la forme, du premier et du second plan. Dès que l'on replace l'ensemble du monde social à l'intérieur de ses propres chaînes métrologiques, on voit surgir l'immensité d'un nouveau paysage. Si le savoir du social se limite aux galeries de termites dans lesquelles nous avons voyagé, que savons-nous de ce qui se trouve *en dehors* ? Pas grand-chose.

D'une certaine façon, c'est la conséquence de notre décision de donner une description matérielle du formalisme. Si le formalisme ne saurait donner une description complète de lui-même, cela implique que, pour compléter tout acte de formalisme, vous devez lui *ajouter quelque chose* qui viendra d'ailleurs et qui, par définition, ne sera pas formel. C'est la grande leçon de Wittgenstein : impossible de décrire par un ensemble de règles ce qui est impliqué dans le fait de suivre des règles. Comme d'habitude, c'est Garfinkel qui offre la définition la plus forte de l'« en-dehors » auquel nous devons faire référence pour compléter tout cours d'action : « Le domaine des choses dont on ne saurait rendre compte en termes d'AF [analyse formelle] est

d'une envergure astronomique massive, tant en termes de dimensions que de variété⁴². » Même s'il n'a pas pris la mesure de l'importance véritable de la standardisation, la métaphore que propose Garfinkel n'est pas une exagération : le rapport de ce que nous savons formater sur ce que nous ignorons est en effet astronomique. Le social tel qu'on le conçoit habituellement ne représente que quelques petits points comparé au nombre d'associations nécessaires pour réaliser ne serait-ce que le geste le plus infime⁴³.

On trouve le même étonnement dans de nombreux courants de la théorie sociologique : *l'action ne tombe jamais juste*. C'est par exemple la grande vertu, pour ne pas dire le charme, de la façon dont Howard Becker rend compte des pratiques sociales. Ses descriptions ont beau rester toujours incomplètes, ouvertes, hésitantes, commencer au milieu des choses et se terminer sans aucune raison particulière, ce n'est pas là une faiblesse de sa part, mais le résultat de l'attention extrême qu'il porte aux aléas de l'expérience⁴⁴. Pour apprendre une mélodie, diriger un orchestre, il faut prendre la mesure d'un grand nombre de fragments d'actions non acquis et non coordonnés. C'est aussi la raison pour laquelle, pour citer une autre école de pensée, Laurent Thévenot a dû multiplier les différents régimes d'action pour seulement commencer à aborder les comportements les plus simples. Dès qu'il faut fournir une description non formelle du formalisme, chaque penseur devient un nouveau Zénon et doit multiplier les étapes intermédiaires *ad infinitum*. C'est aussi pour cela que John Law, lorsqu'il s'efforce de donner sa propre définition de l'acteur-réseau, souligne que « la métaphysique alternative suppose que l'en-dehors est débordant, excessif,

42. H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program* (2002), p. 104.

43. Dans un passage stupéfiant de son dernier livre, Garfinkel affirme que « tous les sujets les plus grandioses de l'ordre hérité des sciences sociales au cours de son histoire intellectuelle — les questions de la logique, du sens, de la méthode, de la raison, de l'action rationnelle, de l'ordre, du temps, de l'espace, du lieu, de la position, de la conscience, de la démonstration, de l'observation de la preuve, de la collection et de la comparaison » ne sont jamais d'une autre étoffe que « de demander dans la rue "Où est la boulangerie ?" et la réponse (avec un léger mouvement du menton) "Juste là !" »... Même Tarde n'eût pas osé ce léger mouvement du menton ! H. GARFINKEL, *Ethnomethodology's Program*, p. 217.

44. Cf. H. BECKER, *Outsiders* (1985) ; ainsi que H. BECKER, *Art Worlds* (1982).

énergétique, un ensemble de potentialités non déterminées et un flux qui, en dernière analyse, reste indécidable⁴⁵ ».

Mais on ne s'étonnera pas que ce soit Tarde qui ait formulé de la façon la plus radicale cette intuition sur le fond nécessaire à l'émergence de toute activité⁴⁶. C'est la conséquence de son inversion des liens entre le grand et le petit, à laquelle j'ai déjà fait référence dans les chapitres précédents : le grand (les États, les organisations, les marchés) est une amplification, mais aussi une *simplification* du petit. Seul Tarde pouvait subvertir autant le sens commun en disant tranquillement : « Il y a en général plus de logique dans une phrase que dans un discours, dans un discours que dans une suite ou un groupe de discours ; il y en a plus dans un rite spécial que dans tout un credo ; dans un article de loi que dans tout un code, dans une théorie scientifique particulière que dans tout un corps de science ; il y en a plus dans chaque travail exécuté par un ouvrier que dans l'ensemble de sa conduite⁴⁷. » Avec ce principe, nous ne devons pas considérer que le niveau macro inclut le niveau micro, mais que le micro est constitué d'une prolifération d'entités incommensurables — ce qu'il appelle des « monades » — qui ne prêtent qu'un seul de leurs attributs, une « façade d'elles-mêmes », à la constitution d'une totalité provisoire. Le petit fait tenir le grand. Ou, plutôt, le grand pourrait à tout moment sombrer à nouveau dans le petit dont il a émergé et auquel il ne pourra que retourner. Quelle que soit l'expression que l'on retient, il semble qu'on ne puisse accéder à aucune compréhension du social n° 2 si l'on ne prête pas attention à une autre série de phénomènes non formatés. Tout se passe comme si, à un certain moment, il vous fallait quitter la terre ferme et vous aventurer en mer⁴⁸.

J'appelle cet arrière-plan le *plasma*, c'est-à-dire ce qui n'est pas encore formaté, pas encore mesuré, pas encore socialisé, pas encore engagé dans des chaînes métrologiques, et pas encore

45. J. LAW, *After Method : Mess in Social Science Research* (2004), p. 144.

46. G. TARDE, *Psychologie économique* (1902), p. 220.

47. G. TARDE, *Lois sociales* (1999), p. 115.

48. Avec sa philosophie de l'explicitation des enveloppes dans lesquelles nous sommes tous contenus — bien qu'elle soit très différente de la circulation des réseaux, métaphore qu'il trouve d'ailleurs « anémique » ! — P. Sloterdijk fournit une description nouvelle et forte de ce qui manque toujours à chaque compte rendu.

couvert, surveillé, mobilisé ou subjectivé⁴⁹. Quelle en est l'étendue ? Prenez un plan de Londres et imaginez que le monde social que nous avons visité jusqu'ici n'occupe pas plus de place que le métro. Le plasma serait tout le reste de la ville, tous ses bâtiments, ses habitants, ses climats, ses plantes, ses chats, ses palais, sa garde à cheval. Oui, Garfinkel a raison, cela est « d'une envergure astronomique massive, tant en termes de dimensions que de variété ».

Une fois que nous avons pris la mesure de toute l'étendue couverte par le plasma, nous pouvons remettre à la place qui leur revient les deux intuitions opposées de la sociologie positiviste et de la sociologie interprétative : oui, il nous faut tourner notre attention vers l'en-dehors afin de rendre compte de n'importe quelle action, et, oui, il existe une flexibilité indéfinie des interprétations que l'on peut donner de ces actions. Mais cet en-dehors n'est pas taillé dans un matériau social — c'est tout l'inverse — et l'interprétation n'est pas une caractéristique aux individualités humaines — bien au contraire.

Pour interpréter un comportement, il nous faut y ajouter quelque chose — ce qui ne veut pas dire que nous devons chercher un cadre social pour que l'addition tombe juste. Les sociologues avaient bien sûr raison de rechercher un « en-dehors », mais celui qui nous intéresse ici ne ressemble en rien à ce qu'ils s'attendaient à trouver, puisqu'il est privé de toute trace d'habitant social calibré. Ils avaient raison de chercher « quelque chose qui se cache derrière », mais ce quelque chose ne se trouve pas derrière, pas plus qu'il n'est simplement caché. Il s'agit d'une réalité *interstitielle* qui n'est pas faite d'un matériau social. Ce quelque chose n'est pas caché, mais simplement *inconnu*. Il ne serait pas mauvais de lui donner l'étiquette de « social n° 4 » et de l'ajouter ainsi aux trois autres. Cela ressemble à un vaste arrière-pays fournissant les ressources nécessaires au déroulement de chaque action, un peu à l'image de la campagne qui fait vivre les habitants des villes, ou, mieux encore, des masses manquantes dont le cosmologue doit postuler l'existence afin d'équilibrer dans ses calculs le poids de l'univers.

49. Voir E. DIDIER, « De l'échantillon à la population » (2001), pour un exemple remarquable du plasma avant qu'il ne soit transformé en chiffres.

Si nous voulons interpréter un comportement, nous devons donc nous montrer capables d'en accepter un grand nombre de versions différentes, ce qui ne veut pas dire qu'il faut revenir aux interactions locales — le social n° 3. J'ai critiqué à plusieurs reprises les phénoménologues, et peut-être aussi les humanistes, pour leur tendance à croire que les interactions face à face, les agents individuels et les acteurs intentionnels fournissaient un site plus réaliste et plus vivant que les vaines abstractions de la société. Bien qu'ils aient eu raison d'insister sur les incertitudes, ils se sont trompés lorsqu'ils ont voulu localiser leurs sources. Les humains capables d'intention, les personnes douées d'intimité, les âmes dotées d'individualité ne sont pas les seuls agents interprétatifs dans un monde de faits indiscutables privés de toute signification. Ce que l'on entend ici par « interprétations », « flexibilité » et « fluidité » n'est qu'une façon de prendre acte du vaste en-dehors que toute action doit invoquer afin de se dérouler — ce social n° 4. Cela n'est pas vrai des seules actions humaines, mais de toute activité. L'herméneutique n'est pas un privilège des humains mais, pour ainsi dire, une propriété du monde lui-même. Ce dernier n'est pas un continent solide de faits ponctué de quelques lacs d'incertitudes, mais un vaste océan d'incertitudes parsemé de quelques îlots de formes calibrées et stabilisées.

En savons-nous véritablement si peu ? Nous en savons moins encore. Paradoxalement, cette ignorance « astronomique » explique beaucoup de choses. Pourquoi de redoutables armées disparaissent-elles en une semaine ? Pourquoi des empires entiers, comme l'empire soviétique, s'évanouissent-ils en quelques mois ? Pourquoi des entreprises qui s'étendent sur toute la surface du globe font-elles faillite après la publication de leurs dernières prévisions trimestrielles ? Pourquoi les mêmes entreprises passent-elles en moins d'un an d'une situation alarmante à des profits énormes ? Pourquoi des citoyens tranquilles se transforment-ils en foules révolutionnaires, ou pourquoi de mornes rassemblements de masse deviennent-ils soudain de joyeuses assemblées de citoyens libres⁵⁰ ? Pourquoi arrive-t-il

50. Voir le stupéfiant documentaire de Harun FARUCKI, *Videograms of a Revolution*, 1991 et l'article d'Ana Miljacki dans B. LATOUR et P. WEIBEL, *Making Things Public* (2005).

qu'un individu sans qualités passe soudainement à l'action après avoir reçu quelque obscure information ? Comment se fait-il qu'un musicien si platement académique soit soudain possédé par le rythme le plus frénétique ? Les généraux, les éditorialistes, les dirigeants, les observateurs et les moralistes disent souvent que des changements si abrupts ont quelque chose d'impalpable et de labile. C'est très exactement l'étymologie du terme « plasma⁵¹ ». Cela ne veut pas dire que l'architecture robuste de la société soit en train de s'effondrer, ni que le Grand Léviathan ait des pieds d'argile, mais que la société comme le Léviathan circulent à l'intérieur de canaux étroits ; qu'afin d'être efficacement activés, il leur faut recourir à un nombre indéfini d'ingrédients extraits du plasma qui les entoure. Jusqu'ici, j'ai trop insisté sur la continuité — le social n° 2 —, qui ne peut s'obtenir qu'à travers des connexions traçables qu'il faut toujours considérer par rapport à un arrière-plan beaucoup plus vaste fait de discontinuités — le social n° 4. Ou, pour le dire autrement, il faut faire naître une sociologie dont les intuitions contradictoires seraient maintenues : nous devons nous montrer capables de prendre en compte à la fois l'inertie formidable des structures sociales et la fluidité incroyable qui leur permet d'exister : mais celle-ci est le véritable milieu qui permet à celle-là de circuler.

Pour chaque action que j'ai pu décrire jusqu'ici, il faut ajouter un immense répertoire de *masses* manquantes. Elles sont nécessaires à l'équilibrage des comptes rendus, mais elles sont *manquantes*. La bonne nouvelle est que tout l'attirail social n'occupe pas beaucoup de place ; la mauvaise est que nous ne savons pas beaucoup de choses sur cet en-dehors. Et pourtant, pour chaque action formatée, localisée et continue dont on puisse rendre compte, il existe une réserve, une armée de réserve, un territoire immense — quoi qu'il ne s'agisse ni d'un territoire ni d'une armée — où elle se déroule. Le lecteur comprend maintenant peut-être pourquoi j'ai critiqué avec tant d'obstination la sociologie du social : elle forme un paquet dont le contenu ne se laisse pas aisément inspecter. Si j'ai tant insisté pour qu'on ne confonde pas le social en tant que société avec le social comme association, c'était pour que cette réserve devienne finalement

51. Voir l'index dans B. CASSIN, *L'effet sophistique* (1995).

mobilisable. Comment une action politique serait-elle possible si elle ne puisait pas dans ces virtualités en attente ?

Il se peut qu'il existe des lois du monde social, mais elles occupent une place très différente de celle que la tradition leur assignait. Elles ne se cachent pas *derrière* la scène ou *au-dessus* de nos têtes, elles n'existent pas *avant* l'action mais *après* elle, elles se situent *en dessous* des participants et *au premier plan*. Elles ne couvrent pas, n'incluent pas, ne rassemblent pas, n'expliquent pas : elles circulent, elles formatent, elles standardisent, elles coordonnent, elles doivent être expliquées. Il n'y a pas de société ou, plutôt, la société n'est pas le nom par lequel on peut désigner l'intégralité du terrain. Nous pouvons reprendre tout depuis le début et recommencer à explorer le vaste paysage dans lequel les sciences sociales se sont jusqu'ici contentées d'établir quelques têtes de pont. L'ère des grandes explorations peut donc s'ouvrir à nouveau pour la sociologie, à condition que nous gardions à l'esprit ce mot d'ordre : *ne pas faire de remplissage*. Pourquoi devrions-nous nous montrer impatients avec cette discipline ? La sociologie est une science nouvelle, la dernière-née d'une famille nombreuse composée de nombreux frères et sœurs plus âgés. On peut comprendre qu'elle ait d'abord tenté d'imiter leur réussite en reprenant leur définition de la science et du social. Il faut du temps pour trouver sa voie.

Conclusion

De la société au collectif

— peut-on réassembler le social ?

L'ALTERNATIVE que j'ai proposée dans ce livre est tellement simple qu'on pourrait la résumer par une brève énumération : a) la question du social émerge lorsque les liens dans lesquels nous sommes pris commencent à se défaire ; b) ce sont les mouvements inattendus d'une association à l'autre qui permettent de détecter le social ; c) ces mouvements peuvent être suspendus ou, au contraire, repris ; d) lorsqu'ils sont suspendus de façon prématurée, apparaît le social tel qu'on le conçoit d'habitude — n° 1 —, stock de participants déjà agréés, « acteurs sociaux » ou « membres » d'une « société » ; e) lorsque que le mouvement vers le collectif reprend son cours, il trace le social (au sens n° 2) à travers de nombreuses entités non sociales qui sont susceptibles, par la suite, de devenir des membres régulièrement enregistrés ; f) s'il est prolongé de façon systématique, ce suivi peut aboutir à la définition partagée d'un monde commun — ce que j'ai appelé un collectif ; mais g) si l'on ne met en place aucune procédure pour le rendre commun, cet assemblage peut très bien échouer ; enfin, h) la sociologie se laisse mieux définir comme l'une des disciplines par lesquelles les participants s'engagent explicitement à réassembler le collectif.

Malgré le ton très général de cet ouvrage, l'objectif que je m'étais fixé au début demeure malgré tout restreint : en tirant les leçons de la sociologie des sciences, après avoir modifié aussi

bien le sens du mot « social » que celui du mot « science », peut-on reprendre le projet d'une *science du social* ? Comme j'en avais averti le lecteur au début, je n'ai pas essayé dans ce livre d'être juste et impartial : j'ai voulu tirer de façon aussi cohérente que possible toutes les conséquences de mon étrange point de départ.

Nous sommes maintenant arrivés au terme de notre voyage. Nous pouvons déjà conclure que le social n° 1, tel qu'on le définit d'habitude, n'est qu'un moment particulier dans la longue histoire des assemblages, une forme transitoire suspendue entre la quête du corps politique d'une part et, de l'autre, l'exploration du collectif. Le grand projet qui procura son impulsion à la sociologie du social, depuis ses origines au milieu du XIX^e siècle jusqu'à la fin du siècle dernier, est désormais à bout de souffle. Mais il n'y a aucune raison de désespérer. Au contraire, cela veut simplement dire qu'un autre projet, aussi ambitieux que le précédent, doit prendre le relais. Puisque la sociologie du social n'est qu'une façon parmi d'autres de parvenir au collectif, la sociologie des associations reprend la mission de collecter ce que l'idée du social a laissé en suspens. Afin de rendre justice aux efforts de nos prédécesseurs et de rester fidèles à leur tradition, nous devons faire nôtre leur objectif, comprendre pourquoi ils ont pu penser qu'il avait été prématurément atteint, et voir comment il peut être poursuivi avec de meilleures chances de succès.

Si j'ai pu sembler injustement sévère avec les anciennes définitions du social, c'est seulement parce qu'elles ont eu récemment plus de difficultés à reprendre le travail d'exploration du monde commun. Le problème vient de ce qu'il est très difficile, une fois de nouvelles associations stockées et emballées sous la forme des forces sociales, d'inspecter leur contenu, de contrôler leurs dates de péremption, et de vérifier qu'elles possèdent réellement les véhicules et l'énergie nécessaires pour transporter sur toute la distance ce qu'elles prétendent expliquer. Comme nous l'avons vu au cours du chapitre précédent, il ne s'agit pas pour autant de nier le pouvoir de formatage des sciences sociales. Au contraire, c'est précisément parce qu'elles parviennent si bien à calibrer le monde social qu'elles se prêtent mal à suivre les associations nouvellement tracées par des entités non sociales. Le répertoire qui se révèle si commode lorsqu'il s'agit de trouver

son chemin à travers l'état stable d'une société est celui-là même qui vous paralyse en temps de crise. La tentation est trop grande de s'en tenir alors au répertoire des membres de la société ayant des documents en règle et d'éliminer des données celles qui ne cadrent pas. Or, en reprenant le projet des sciences sociales, en le ramenant à l'étonnement originaire, on peut redevenir sensibles à des types d'assemblages inusités. Lorsque nous pensions être modernes, nous pouvions nous contenter des deux collecteurs de la société et de la nature. Mais il nous faut aujourd'hui nous pencher à nouveau sur ce dont nous sommes faits, en étendant le répertoire des liens ainsi que le nombre d'associations bien au-delà des listes dans lesquelles les explications sociales se contentent de puiser. À tout moment, la science, la religion, la politique, le droit, l'économie, les organisations, etc., offrent des phénomènes que nous devons à nouveau laisser nous *intriguer* si nous voulons comprendre le type d'entités dont les collectifs sont susceptibles de se composer à l'avenir. Puisqu'il semble désormais que les deux collecteurs ne sont plus assez vastes pour nous contenir, il est temps de remettre l'ouvrage sur le métier.

Bien que l'idée de reprendre le travail de traçage des connexions pour le rediriger vers tous les objets que les sociologues du social avaient cru raisonnable de laisser de côté puisse susciter chez ces derniers un certain embarras, j'ai pourtant maintenu la continuité avec la sociologie de l'acteur-réseau. Il y aura peut-être des désaccords méthodologiques et quelques grincements de dents, mais la compatibilité logicielle, comme on dit sur le marché des programmes, a été maintenue.

Le cas de la sociologie critique est différent. Comme on le sait, j'ai réservé cette étiquette à ce qui se passe lorsqu'on ne se contente pas de se limiter au contexte social en délaissant les contenus, comme les autres écoles, mais lorsqu'on assure en plus que les contenus eux-mêmes ne sont faits *que* de liens sociaux. Ce courant devient d'autant plus inquiétant lorsque c'est la réaction indignée des acteurs qui est prise, non pour l'occasion de saisir ce qu'une telle réduction a forcément d'inexact, mais comme la meilleure preuve qu'il s'agit là de la seule démarche scientifique possible... Si les objets ne sont faits que de liens sociaux, et si l'on suspend cette source de falsification — les objections de ceux qu'on croit avoir « expliqués » —, il est alors difficile de maintenir quelque compatibilité que ce soit avec la

sociologie de l'acteur-réseau. Malgré ses prétentions à la scientificité et à l'objectivité, la sociologie critique ne peut être une sociologie — au sens que je donne maintenant à ce terme — puisqu'elle semble ne disposer d'aucun moyen de renouveler son équipement afin d'assurer un suivi des éléments non sociaux. Confrontée à de nouvelles situations et à de nouveaux objets, elle risque simplement de répéter qu'ils sont tissés à partir du même petit nombre de forces déjà répertoriées : le pouvoir, la domination, l'exploitation, la légitimation, la fétichisation, la réification, l'objectivation. Le droit est peut-être socialement construit, mais la religion aussi, l'économie, la politique, le sport, la moralité, l'art ; tout ce qui se compose du même matériau : seul varie le nom du « champ ». Le problème, avec la sociologie critique, c'est qu'elle ne peut jamais manquer d'avoir raison.

Parvenu à la conclusion, je dois néanmoins affronter cette façon de faire de la critique sociale, dans la mesure où derrière la question apparente de ce qui fait la bonne science se cache celle, beaucoup plus délicate, de la pertinence politique. Si la première suscite des passions, la seconde laisse libre cours à la rage — et la rage aussi doit être respectée.

Comme il est apparent dans la structure même de ce livre, j'ai dit que, si nous voulions nous montrer fidèles à l'expérience du social, nous devons mener à bien, et *successivement*, trois objectifs distincts : le déploiement d'abord, la stabilisation ensuite, et enfin la composition. Il nous faut d'abord apprendre a) à déployer les controverses afin de jauger le nombre de ceux qui pourraient participer à tout assemblage futur (Première Partie) ; b) nous devons ensuite coller à la façon dont les acteurs eux-mêmes stabilisent ces incertitudes en construisant des formats, des standards et des métrologies (Deuxième Partie) ; enfin, c) nous voulons voir comment les assemblages ainsi constitués peuvent renouveler notre sentiment d'appartenance au même collectif. Je devais repousser jusqu'à la fin le moment d'indiquer comment cette troisième tâche pouvait être menée à bien : il est temps d'affronter cette question d'épistémologie politique.

Quel type d'épistémologie politique ?

Après avoir fait amende honorable pour avoir traité trop légèrement la sociologie du social en relocalisant son formidable pouvoir de formatage, il me faut maintenant revoir le jugement que j'ai porté sur la sociologie critique. Son erreur n'était pas d'attaquer les croyances des acteurs, mais de le faire au mauvais moment, avant que les autres tâches de la sociologie n'aient été menées à bien. Je reproche à la sociologie critique d'avoir confondu la société et le collectif. Son erreur n'était pas de viser à la politique, ni de confondre la science et la politique, mais de donner une définition de la science et de la politique qui ne pouvait qu'échouer, puisqu'elle ne se souciait pas de commencer par évaluer le nombre d'entités à assembler. En s'obstinant à dire que le social ne se compose que de quelques types de participants, les sociologues critiques ont sous-estimé la difficulté du rassemblement comme de la composition. Ils n'ont pas pris le soin d'observer que la politique avait peu de chances de succès si la liste des membres habilités à composer le monde social se trouvait à l'avance drastiquement réduite.

Au fil des pages, j'ai montré à plusieurs reprises qu'on ne pouvait pas multiplier le nombre d'entités, suivre leur métaphysique sophistiquée, prendre la mesure de leurs controverses tout en s'efforçant simultanément d'exclure la plupart d'entre elles sous prétexte qu'elles seraient imaginaires, arbitraires, obsolètes, archaïques, idéologiques ou trompeuses. Née sous des auspices peu favorables, la sociologie s'est efforcée d'imiter les sciences naturelles alors que celles-ci étaient au sommet de leur scientisme, et de court-circuiter le processus politique afin de répondre aux appels urgents en faveur d'une solution à la question sociale. Mais, en réalisant une fusion prématurée de la science et de la politique, elle n'est jamais parvenue à expliquer de quel matériau non social le social se composait, et elle n'a jamais eu le loisir d'élaborer sa propre conception de la science. Les sociologues n'avaient pas tort d'agir ainsi ; ils ont simplement pensé qu'utiliser « le social » et, en particulier, la société pour définir le monde commun les rapprochait de la solution. Ils voulaient avoir leur mot à dire sur les questions politiques de leur temps, intervenir dans le progrès rapide de la modernisation, ou

pour le moins appliquer les lois de leurs sciences à l'ingénierie sociale.

Aussi respectables que puissent sembler ces raisons, elles ne doivent cependant pas suspendre le travail de déploiement et de collecte des associations. Si l'on ne commence pas par ouvrir, défragmenter et inspecter ce qui doit être assemblé, on ne parviendra plus à l'assembler. Pas besoin de talents hors du commun ou d'une grande lucidité politique pour réaliser que si vous devez combattre une force invisible, intraversable, omniprésente et totale, vous serez impuissant et rapidement défait. On ne peut espérer modifier une situation donnée que si les forces sont constituées de liens plus petits, dont on peut tester la résistance en les prenant un par un. Pour le dire sans détours : s'il existe une société, *alors aucune politique n'est possible*¹. Si bien que, contrairement à l'impression première, il existe une tension forte entre la recherche de pertinence politique et la production d'explications sociales. Ou, pour le moins, rien ne garantit que la sociologie critique vous donnera automatiquement un certain tranchant.

Comme je l'ai signalé plusieurs fois, le grand danger de la sociologie critique est qu'elle n'échoue jamais dans ses explications, et c'est pour cette raison qu'elle court toujours le risque de devenir empiriquement vide et politiquement oiseuse. Il est important de laisser ouverte la possibilité de l'échec, puisque c'est la seule façon de maintenir la qualité de la démarche scientifique et la possibilité qu'elle devienne politiquement pertinente. La définition de la sociologie que j'ai proposée ici en m'inspirant de la sociologie des sciences devrait pouvoir revendiquer non seulement une prise empirique renouvelée sur le réel, dans la mesure où elle se rend partout où vont les nouvelles associations, au lieu de s'arrêter à la frontière du social tel qu'on l'entend habituellement ; mais elle doit pouvoir aussi se révéler politiquement pertinente dans la mesure où elle affronte à nouveau la question de l'assemblage entre les nouveaux participants et tous les nouveaux candidats à l'existence commune qu'elle est parvenue à déployer. Ce changement requiert un réglage

1. Je généralise ici l'argument de Baumann, pour qui la société a été inventée afin de remplacer la politique révolutionnaire. Cf. Z. BAUMANN, *Postmodernity and its Discontents* (1997).

simultané de la science et de la politique puisque l'étude de la science *et* de la société nous a appris à ne pas « voir double ² ». L'idée n'est pas de rechercher désespérément une science objective du social, ni non plus, en abandonnant le rêve d'une science désintéressée, de laisser les sciences sociales s'engloutir à jamais dans la cuisine politique. Le projet consiste plutôt à tenter une autre distribution des rôles entre science et politique. Toute la difficulté consiste en ceci : que veut dire étudier quelque chose si cela ne consiste plus à osciller entre le rêve du désintéressement et le rêve opposé de l'engagement ?

À ce stade, il n'est pas inutile de souligner qu'on a reproché à la sociologie de l'acteur-réseau de commettre deux fautes symétriques et contradictoires : la première est d'avoir mis de la politique partout, y compris dans le sanctuaire inviolé de la science et de la technologie ; la seconde est de se montrer si indifférente aux inégalités et aux luttes de pouvoir qu'elle n'offrirait aucun levier critique — se contentant d'une collusion avec les pouvoirs en place ³. Bien que ces deux accusations devraient s'annuler mutuellement — comment peut-on étendre à tel point le règne de la politique et en même temps faire si peu pour elle ? —, elles ne sont pas nécessairement contradictoires. Dans la mesure où la gauche a toujours eu recours à la science pour renforcer son projet d'émancipation, politiser la science revient en effet à priver les exploités de leur seul moyen de redresser l'équilibre en convoquant l'objectivité et la rationalité ⁴. Bien qu'il faille dénoncer les fausses sciences quand elles ne sont rien d'autre que de l'idéologie mal déguisée, les sciences objectives, une fois purifiées, peuvent offrir, dit-on, la seule cour d'appel capable d'arbitrer toutes les disputes. Seuls les réactionnaires se réjouiraient d'un affaiblissement des pouvoirs de la raison ; sans elle,

2. C'est l'expression qu'utilisent S. Shapin et S. Schaffer dans *Le Léviathan et la pompe à air* (1993). L'épistémologie politique décrit la répartition des pouvoirs entre la science et la politique, tandis que l'épistémologie est une théorie de la science coupée de la politique. Sur la définition de tous ces termes, voir B. LATOUR, *L'espoir de Pandore* (2001).

3. Cf. A.D. SOKAL et J. BRICMONT, *Impostures intellectuelles* (1997) ; L. WINNER, « Upon Opening the Black Box and Finding It Empty » (1993) ; P. MIROWSKI et E. NIK-KHAH, « Markets Made Flesh » (2004).

4. Au cours des épisodes parfois un peu ridicules de la « guerre des sciences », ce fut surtout au nom de la gauche que fut mené le combat contre la sociologie des sciences et notamment la sociologie de l'acteur-réseau. Cf. M. NANDA, *Prophets Facing Backward* (2003).

les parias sont livrés aux « purs » rapports de domination — et, à ce petit jeu, les agneaux se feront dévorer beaucoup plus vite que les loups. En remettant aux puissants les clefs d'une science politisée, la sociologie de l'acteur-réseau se résume à une « sociologie d'ingénieurs » ou, pire, à un groupe de consultants apprenant à ceux qui ont été affranchis du pouvoir disciplinaire de la raison à devenir encore plus machiavéliens, encore plus cyniques, encore plus indifférents à la distinction de la science et de l'idéologie. Au nom de l'extension des réseaux, on s'empresse de recouvrir du dernier prêt-à-porter l'empereur dont il faudrait au contraire dénoncer bien haut la nudité⁵. La sociologie de l'acteur-réseau n'est rien d'autre qu'une forme élargie de machiavélisme.

Ces critiques m'ont toujours laissé songeur. Il me semble au contraire que les tenants du progrès ne devraient pas s'enfermer dans la théorie sociale la moins apte à accommoder leurs divers projets d'émancipation. S'il n'y a aucun moyen d'inspecter et de défragmenter le contenu des forces sociales, si elles restent inexplicables ou écrasantes, on reste dans l'impuissance. Répéter que derrière les différents enjeux se cache la présence indiscutable du même système, du même empire, de la même totalité m'a toujours semblé un cas extrême de masochisme, une façon perverse de s'assurer une défaite certaine tout en savourant le sentiment doux-amer d'une supériorité politiquement correcte. Nietzsche avait brossé le portrait immortel de l'« homme du ressentiment » : il visait un chrétien ; un sociologue critique ferait tout aussi bien l'affaire.

N'est-il pas évident que seul un écheveau de liens faibles, de connexions construites, artificielles, assignables, descriptibles et surprenantes offre la seule façon d'envisager un combat ? Quant à la Totalité, on ne peut que se prosterner devant elle ou, ce qui est moins avouable, rêver d'occuper sa position de pouvoir absolu. Je crois qu'il serait beaucoup plus prudent de dire que l'action n'est possible que sur un terrain qui a été ouvert, mis à plat et redimensionné de telle sorte que les formats, les structures, la globalisation et les totalités y circulent à l'intérieur de

5. La proximité entre la notion de réseaux et le capitalisme « artiste » et « fluide » que décrivent L. BOLTANSKI et E. CHIAPELLO dans *Le nouvel esprit du capitalisme* (1999) rend le rapprochement encore plus tentant.

conduits étroits, et où, pour chacune de leurs applications, ces éléments doivent toujours faire appel à une foule de ressources qui peuvent à tout moment leur manquer. Sans cela, il n'y a pas de politique possible, puisqu'on n'a jamais gagné aucune bataille sans recourir à de nouvelles combinaisons et sans profiter d'occasions totalement inattendues. Nos propres actions ne peuvent « faire la différence » *que dans un monde fait de différences*. Mais n'est-ce pas là, précisément, la topographie du social qui se dessine lorsque nous pratiquons les trois mouvements que j'ai proposés dans la deuxième partie ? Lorsque nous attirons l'attention sur le « plasma », ne découvrons-nous pas une armée de réserve dont la taille est « astronomiquement supérieure », comme H. Garfinkel le disait, à ce qu'elle doit combattre ? Mais alors les chances de l'emporter sont plus importantes — et les occasions de nourrir le masochisme se font plus rares... Ce n'est pas la distance critique que nous devons rechercher, mais la *proximité* critique⁶.

Il me semble que s'il a été difficile de spécifier en quoi consiste le projet politique de l'acteur-réseau — et par conséquent ses manquements, ainsi que la façon d'y remédier —, c'est parce qu'il faut modifier en même temps la définition de ce que signifie pour une science sociale le fait de devenir politiquement pertinente⁷. La politique est une affaire bien trop sérieuse pour être laissée aux mains de ceux qui prétendent décider, par quelque privilège de naissance, de ce qu'elle doit être.

Une discipline parmi d'autres

En affirmant que la sociologie critique a confondu la science et la politique, la dernière chose que je souhaite est évidemment de revenir à la séparation classique de la politique et de l'épistémologie. Une telle chose serait d'ailleurs tout à fait étrange de la part d'un sociologue des sciences ! Je ne peux donc pas prétendre

6. Voir, M. WALZER, *La critique sociale* (1996).

7. Voir M. CALLON, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage » (1999). Pour un cas extrême de non-participation, voir M. CALLON et V. RABEHARISOA, « La leçon de Gino » (1999). On trouvera l'essentiel de l'argumentaire développé contre la figure française traditionnelle de l'« intellectuel engagé » dans une interview émouvante de Michel FOUCAULT (*Dits et écrits (1954-1970) tome 1* [1994], p. 306).

que se munir d'un projet politique n'est pas l'affaire d'une science respectable — même si les deux héros que j'ai choisis, G. Tarde et H. Garfinkel, ne sont pas connus, c'est vrai, pour leur ferveur militante⁸... Toutefois, l'opposition entre une science détachée, désintéressée et objective, et une action engagée, militante et passionnée perd tout son sens dès que l'on considère le formidable pouvoir de *collecte* de toute discipline scientifique — et le fait qu'elle soit « naturelle » ou « sociale » n'y change rien. À tout prendre, ce sont les sciences sociales qui devraient s'efforcer d'imiter le pouvoir d'assemblage des sciences naturelles. L'épistémologie politique n'est pas une façon d'éviter que des « considérations politiques mesquines » viennent « polluer » la bonne science, ni d'empêcher les positivistes de « se cacher derrière l'objectivité ». Dans la mesure où personne ne sait ce qui relie des acteurs confrontés aux cinq incertitudes examinées dans la première partie, il nous faut certainement, pour engendrer le collectif, un effort concerté, artificiel, original et ambitieux en recourant à un ensemble spécifique de disciplines. Mais il faut comprendre ces disciplines de la même façon que la chimie, la physique, la mécanique, etc., c'est-à-dire comme autant de tentatives de rassembler d'une façon systématique les nouveaux candidats à la formation du monde.

À ce stade, on ne peut éviter le parallèle avec les sciences naturelles, car les deux types de science doivent refuser l'idée que le travail d'assemblage a déjà été mené à bien. Dans un autre ouvrage, j'ai montré que la nature partage cette caractéristique avec la société⁹. Sous la même « réalité extérieure », la nature réalise en fait la fusion de deux fonctions différentes : d'une part, la *multiplicité* des êtres qui composent le monde ; et, d'autre part, l'*unité* de ceux qui sont assemblés au sein d'une totalité unique et indiscutée. Invoquer le réalisme n'est jamais suffisant, puisque cela implique de mettre dans le même sac de multiples faits disputés mélangés à des faits indiscutables préalablement et prématurément unifiés. Si bien que, lorsque les gens doutent de l'existence de la « nature » et de la « réalité extérieure », vous ne savez jamais s'ils s'en prennent à l'unification prématurée des

8. Sur la politique de Tarde, voir toutefois L. SALMON, *La pensée politique de Gabriel Tarde* (2004) et « Gabriel Tarde et l'affaire Dreyfus » (2005).

9. Je résume ici la solution proposée dans B. LATOUR, *Politiques de la nature* (1999).

faits disputés sous l'hégémonie des *matters of fact*, ou s'ils refusent de prendre en compte la multiplicité des entités révélées par les sciences. Autant le premier cas de figure est indispensable, autant le second est tout simplement stupide.

Pour déballer ce paquet-cadeau de la nature et permettre un examen public de son contenu, j'ai proposé de distinguer deux questions : la première qui concerne la multiplication des entités avec lesquelles nous devons coexister — *combien sommes-nous ?* — et la seconde, rigoureusement distincte, qui consiste à décider si les agrégats assemblés forment ou non un monde vivable — *pouvons-nous vivre ensemble ?* Les scientifiques, les hommes politiques, les artistes, les moralistes, les économistes, les législateurs doivent mettre leurs divers talents à contribution et affronter ces deux questions. Ces différents rôles ne se distinguent pas par les *domaines* auxquels ils s'appliquent, mais seulement par les différentes *compétences* qu'ils appliquent au *même* domaine, à l'image de différents corps de métier — électriciens, charpentiers, maçons, architectes et plombiers — qui travailleraient successivement ou en parallèle à l'édification du même bâtiment. Tandis que la tradition distinguait le bien commun (une question qui occupait les moralistes) du monde commun (un donné naturel), j'ai proposé de remplacer la « politique de la nature » par *la composition progressive d'un monde commun*. Après les diverses crises écologiques, cela m'apparaissait comme la seule façon de redéfinir la science et la politique, et de mener à bien les tâches de l'épistémologie politique.

Nous pouvons maintenant voir ce que les deux collecteurs de la société et de la nature ont de semblable : l'un comme l'autre offrent l'exemple de tentatives prématurées pour collecter un monde commun au sein de deux assemblées opposées¹⁰. C'est ce que j'ai appelé, en recourant à une métaphore juridique pour décrire les réalisations conjointes de l'épistémologie politique, la *Constitution moderne*. Il faut donc appliquer la redéfinition de la politique comme composition progressive d'un monde commun aux assemblages précédents de la société et à ceux de la nature.

10. La politique des espèces sauvages offre un exemple merveilleux de la nécessité d'une approche symétrique. Cf. C. THOMPSON, « When Elephants Stand for Competing Philosophies of Nature » (2002).

La difficulté tient au fait qu'une rupture de symétrie intervient ici, et c'est la raison pour laquelle il serait tout à fait délétère de confondre cette nouvelle définition de la politique avec la sociologie critique.

Tandis que les objets récalcitrants du ci-devant domaine naturel demeurent en plein milieu de la scène quoique les scientifiques puissent dire à leur sujet, les *sujets* récalcitrants de la ci-devant société semblent se prêter très bien au domptage : ils se plaignent rarement lorsqu'une « explication » suffit à régler leur cas, ou du moins il est rare que leurs plaintes soient aussi scrupuleusement enregistrées que celles des objets¹¹. Bien plus que le domaine des sciences naturelles, c'est le domaine des sciences sociales qui a trop souvent tendance à ressembler au paysage imaginé par les scientifiques : morne et vide, peuplé de *matters of fact* et parcouru par de rigoureuses chaînes de causalités ! Et pourtant, dans un cas comme dans l'autre, ce qu'il faut rassembler — à savoir les membres des anciens assemblages de la nature et de la société que j'ai appelés des médiateurs, des objets et des modes d'existence — ne ressemble ni aux faits indiscutables de la nature, ni aux acteurs sociaux de la société.

Pour bien comprendre cela, nous devons garder à l'esprit le fait que se comporter comme un fait indiscutable, une *matter of fact*, n'est pas un mode d'existence « naturel » mais, de façon assez étrange, un *anthropomorphisme*¹². Les choses, les chaises, les chats, les tapis et les trous noirs ne se comportent jamais comme des faits ; mais, en revanche, il arrive que les humains le fassent, pour des raisons politiques, afin de *résister* aux enquêtes. Si bien qu'il est absurde de vouloir « traiter les humains comme des choses ». Au pire, cela reviendrait à les placer sur un *pied d'égalité* avec d'autres faits disputés, ceux de la physique, de la biologie, de l'informatique, etc. Mais alors on ne fera qu'ajouter de la complexité à de la complexité. Loin

11. Pour une comparaison du caractère rétif des entités humaines et non humaines, voir V. DESPRET, *Naissance d'une théorie éthologique* (1996), et I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes* (1993) ; pour un bon résumé de ces thèses, voir I. STENGERS, *La Vierge et le neutrino* (2006).

12. Rappelons que l'« inanimisme » est une figuration au même titre que l'« animisme » — sur la notion de figuration, voir précédemment p. 76. Pour une enquête splendide sur la distribution de ces diverses fonctions dans le monde, voir P. DESCOLA, *Par-delà nature et culture* (2005) — en particulier le chapitre démontrant le caractère anthropocentrique du naturalisme !

d'être « abaissés d'un niveau », les « humains objectivés » se trouveront au contraire *élevés* au niveau des fourmis, des chimpanzés, des microprocesseurs et des particules ! Comme nous sommes désormais en mesure de le voir, être « traité comme une chose » ne consiste pas à se trouver « réduit » à de simples *matters of fact*, mais à être autorisé à vivre une vie aussi délurée que celle des faits disputés. Le réductionnisme n'est pas un péché dont on devrait s'abstenir, ni une vertu à laquelle il faudrait se tenir avec résolution : c'est une impossibilité pratique, dans la mesure où les éléments auxquels un « niveau supérieur » se trouve réduit seront tout aussi complexes que le « niveau inférieur ». Si seulement les humains placés entre les mains des sociologues critiques pouvaient être traités *aussi bien* que les baleines en zoologie, les gènes en biochimie, les babouins en primatologie, les sols en pédologie, les tumeurs en cancérologie, ou les gaz en thermodynamique ! Au moins, on respecterait leur métaphysique complexe, on reconnaîtrait qu'ils sont récalcitrants, leurs objections trouveraient à se déployer, et leur multiplicité serait acceptée. Oh oui, s'il vous plaît, traitez les humains comme des choses ; offrez-leur au moins le degré de réalisme que vous êtes prêt à accorder aux humbles faits ; matérialisez-les et, oui, *réifiez-les* autant qu'il vous est possible !

À l'inverse, sous sa forme naturelle ou sociale, réactionnaire ou progressiste, le positivisme n'a pas tort, dans la mesure où il oublie la « conscience humaine » et décide de s'en tenir aux « données brutes ». Il a tort d'un point de vue politique. Il a *trop rapidement* réduit les faits disputés à l'état de *matters of fact*, et cela *sans procès équitable*. Il a confondu les deux tâches du réalisme : la multiplicité et l'unification. Il a brouillé la distinction entre le fait de déployer les associations et celui de les rassembler en un collectif. C'est ce qu'ont senti à juste titre les défenseurs d'une sociologie herméneutique, mais sans savoir comment se sortir du piège, tant leurs idées sur les sciences naturelles et le monde matériel étaient bizarres. Comme les réductionnistes, ces ennemis qu'ils adorent haïr, ils n'ont pas compris ce que peut signifier pour une science — sociale ou naturelle — d'avoir un projet politique. D'où la fausse alternative entre, d'un côté, être un scientifique « désintéressé » et, de l'autre, être « socialement engagé ». C'est pour cette raison qu'il est étonnant de voir qu'on a souvent accusé la sociologie des associations

d'être « uniquement descriptive » et « privée de tout projet politique », alors que c'est au contraire la sociologie du social qui n'a cessé d'osciller fébrilement entre une science désintéressée qu'elle n'a jamais pu produire, et un engagement politique qu'elle n'a jamais pu réussir.

Pour sortir de ce faux dilemme, il faut plutôt convoquer deux autres ensembles de procédures : un premier ensemble qui rend visible le déploiement des acteurs ; et un second qui rend l'unification du collectif en un monde commun acceptable aux yeux de ceux qui vont s'y trouver unifiés. C'est à cause du premier ensemble que la sociologie de l'acteur-réseau ressemble à une science désintéressée qui combat le besoin qu'a la sociologie de légiférer à la place de l'acteur ; c'est à cause du second qu'on devrait s'apercevoir qu'elle s'apparente à un engagement politique, dans la mesure où elle critique la production d'une science de la société supposée invisible aux yeux des « informateurs », ainsi que les prétentions d'une avant-garde à détenir le vrai savoir. Nous souhaitons nous montrer *plus désintéressés* que ne le permettait le projet d'ingénierie sociale de la sociologie traditionnelle, puisque nous poursuivons les controverses beaucoup plus loin qu'elle ; mais nous voulons aussi être beaucoup *plus engagés* que ne le permettait le rêve scientifique d'un regard désintéressé. Et pourtant, le déploiement des quatre sources d'incertitude que nous avons examinées précédemment permet quelque chose qui se rapproche du désintéressement, tandis que l'engagement est rendu possible par la cinquième source d'incertitude, qui contribue à assembler en partie le collectif, c'est-à-dire à lui donner une arène, un forum, un espace, une représentation, à travers le médium — souvent très modeste — d'un compte rendu risqué qui n'est la plupart du temps qu'une intervention fragile, souvent réduite à la légère institution d'un texte.

Ainsi, étudier revient toujours à faire de la politique, au sens où cette activité collecte ou compose ce dont le monde commun est fait. La question délicate est de découvrir quelle sorte de collecte et quelle sorte de composition sont nécessaires. C'est là où il faut encore accentuer le contraste entre la sociologie de l'acteur-réseau et la sociologie du social. Nous affirmons qu'il ne revient pas aux sociologues de résoudre les controverses qui portent sur les matériaux dont le monde social est composé, mais à ses futurs participants, et qu'à tout moment le « paquet » que

forment les liens sociaux existants doit pouvoir faire l'objet d'une inspection publique. Cela signifie que les deux tâches qui consistent à *prendre en compte* et à *mettre en ordre* doivent être rigoureusement séparées. Le test consiste maintenant à voir quelles sciences sociales parviennent à maintenir cette distinction.

De la géographie à l'anthropologie, de la comptabilité à la science politique, de la linguistique à l'économie, toutes les disciplines commencent comme autant de façons de juxtaposer les ingrédients du collectif, avant d'en faire un tout cohérent. « Étudier » quelque chose n'est jamais l'équivalent de porter un regard désintéressé sur l'objet pour ensuite, en conformité avec les principes dévoilés par les résultats de la recherche, s'engager dans l'action. Chaque discipline contribue plutôt à *étendre* la gamme des entités à l'œuvre dans le monde, tout en *transformant* simultanément certaines d'entre elles en intermédiaires stables et fiables¹³. Ainsi, les économistes ne se contentent pas de décrire quelque infrastructure économique qui existerait depuis la nuit des temps : ils révèlent que les acteurs disposent de facultés de calcul dont ils n'avaient pas eux-mêmes conscience, et ils s'assurent que certaines de ces nouvelles compétences se fondent dans le sens commun par l'intermédiaire d'un grand nombre de dispositifs pratiques, tels que les comptes courants, les droits de propriété, les tickets de caisse et d'autres *plug-ins*. Comme nous l'avons vu, les sociologues du social ne se sont pas seulement contentés de « découvrir » la société ; ils se sont toujours activement engagés dans la multiplication des connexions entre des acteurs qui ne savaient pas auparavant que des « forces sociales » les reliaient les uns aux autres, et ils ont aussi fourni à ces derniers de nombreuses façons de se regrouper. Les psychologues peuplent le psychisme de centaines de nouvelles entités — les neurotransmetteurs, l'inconscient, les modules cognitifs, les perversions, les habitudes — en même temps qu'ils en stabilisent certaines sous la forme d'éléments routiniers de notre sens commun. Les géographes sont à la fois capables de représenter une variété irréductible de rivières, de montagnes ou de villes, et de créer un espace habitable à l'aide de cartes, de concepts, de lois, de territoires et de réseaux. On voit

13. Tel est évidemment le point central de M. FOUCAULT, *L'ordre du discours* (1971).

apparaître ces mêmes activités instrumentales dans la langue des linguistes, l'histoire des historiens, la diversité culturelle des anthropologues, etc. Autrement dit, sans la discipline économique, pas d'économie ; sans la sociologie, pas de société ; sans la psychologie, pas de psychisme ; sans la géographie, pas d'espace. Que saurions-nous du passé sans les historiens ? Comment aurions-nous accès à la structure du langage sans les grammairiens ? Tout comme la toile tissée par l'araignée, l'*économisation* est ce qui est produit par les économistes, la *socialisation* ce qui est produit par la sociologie, la *psychologisation* ce qui est produit par la psychologie, et la *spatialisation* ce qui est produit par la géographie.

Cela ne signifie pas que ces disciplines ne sont que de pures fictions qui inventeraient leur matière à partir de rien. Cela veut simplement dire qu'elles sont, comme leur nom l'indique, des *disciplines* : chacune a choisi de déployer un type de médiateur spécifique et a privilégié un certain type de stabilisation, ce qui les amène à peupler le monde de différents types d'habitants biens rodés et pleinement formatés. Quoi que fasse un chercheur qui écrit son compte rendu, il est déjà pris dans cette activité. Cela ne constitue pas un *défaut* des sciences sociales, comme s'il était dommage qu'elles ne puissent s'extraire de cette boucle infernale, mais qu'elles sont comme toutes les autres sciences : engagées dans l'activité de multiplier les formes d'existence et de soumettre certaines d'entre elles à une discipline. En ce sens, plus une science est désintéressée, plus elle est engagée et politiquement pertinente. L'activité constante que déploient les sciences sociales pour faire exister le social et pour façonner le collectif en un tout cohérent représente l'essentiel de ce qu'« étudier » le social veut dire. Chaque compte rendu qui vient s'ajouter à cette masse représente une décision sur ce que le social devrait être, c'est-à-dire sur ce que devraient être les nombreuses métaphysiques et l'ontologie singulière du monde commun. On compte aujourd'hui peu de processus de constitution de groupes qui ne soient équipés d'instruments fournis par les économistes, les géographes, les anthropologues, les historiens et les sociologues, qui espèrent apprendre comment les groupes sont constitués, quelles sont leurs frontières et leurs fonctions, et quelle est la meilleure manière de les maintenir en existence. Il serait absurde pour une science sociale de vouloir

échapper à ce travail incessant. En revanche, il est fort sensé de s'efforcer de le faire *bien*.

Une autre définition de la composition politique

Mais, à la fin, quel est donc le projet politique de l'acteur-réseau ? Dans la mesure où cette petite école n'est rien d'autre qu'une tentative compliquée de revenir à la surprise que l'on éprouve lorsque le social se délite, la seule façon de prendre acte de ce que nous entendons par politique est de se tenir au plus près de cette expérience initiale — expérience à laquelle nous nous étions peu à peu désensibilisés du fait de l'histoire récente des sciences sociales.

Il est facile de voir comment, au cours du XIX^e siècle, ce sentiment était constamment réveillé par l'émergence inattendue des masses, des foules, de l'industrie, des villes, des empires, de l'hygiène, des médias et des inventions de toutes sortes. Paradoxalement, cette sensation aurait dû être plus forte encore au cours du siècle suivant, avec ses catastrophes et ses innovations, ses massacres de masse et ses crises écologiques, la présence obstinée des grands nombres. S'il n'en a pas été ainsi, c'est à cause des définitions mêmes de la société et des liens sociaux, qui s'efforçaient d'absorber quelques éléments tout en excluant une foule de candidats. Là où régnait le modernisme, il était très difficile d'examiner un tant soit peu la composition du social de façon sérieuse¹⁴. La sociologie de l'acteur-réseau n'a pas d'autre but, une fois les deux collecteurs de la nature et de la société simultanément écartés, que de se rendre à nouveau sensible à la difficulté d'assembler des collectifs composés d'un si grand nombre de membres.

On pourrait maintenant reformuler ainsi le sentiment de crise que les sciences sociales tentent toujours d'enregistrer : une fois que vous étendez la gamme des entités, les nouvelles associations ne forment pas un assemblage viable. C'est là où la politique entre à nouveau en scène, à partir du moment où elle se

14. J'ai essayé de saisir cette difficulté dans B. LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes* (1991). Chose étrange, le modernisme a toujours eu de la peine à être « de son temps ».

définit comme l'intuition que la seule prolifération des associations ne suffit pas, qu'une autre tâche commence, qu'elles doivent aussi être *composées* afin de *dessiner un monde commun*¹⁵. Pour le meilleur ou pour le pire, contrairement à sa sœur l'anthropologie, la sociologie ne s'est jamais satisfaite de la pluralité des métaphysiques : elle a aussi besoin d'aborder la question ontologique de *l'unité* de ce monde commun. Cette fois, cependant, elle doit le faire non plus à l'intérieur des panoramas que j'ai décrits plus haut, mais à l'extérieur et pour de bon. Il est donc parfaitement justifié de dire que la sociologie ne saurait se satisfaire de « simplement décrire » des associations, et qu'elle ne saurait se contenter du spectacle de la pure multiplicité des nouvelles connexions. Elle doit s'acquitter d'un autre devoir pour mériter pleinement l'appellation, pour reprendre encore une fois le résumé de L. Thévenot, de « science de la vie ensemble » : expression bien paradoxale car, si la sociologie est une science, qu'a-t-elle donc à voir avec la « vie ensemble » ? ; s'il faut cohabiter, qu'avons-nous besoin d'une science¹⁶ ? Réponse : à cause du nombre de nouveaux candidats à l'existence commune et des limites étroites des collecteurs que l'on avait imaginés jusqu'ici pour rendre cette cohabitation vivable.

Dans l'interlude, l'étudiant de la LSE tant intrigué par l'acteur-réseau avait raison de rechercher la pertinence politique ; il en va de même pour tous les jeunes gens qui s'inscrivent, pleins d'espoir, dans les départements de sciences politiques, de sociologie des sciences, d'études féministes et de *cultural studies*, désireux de développer une démarche critique, de « faire la différence », et de rendre le monde plus viable. Leurs propos sont peut-être naïfs, mais il est difficile d'imaginer comment on peut se prétendre sociologue et, en même temps, faire comme s'ils ne nourrissaient qu'un rêve d'adolescents. Se moquer de ceux qui veulent, fût-ce dans les cafés, « changer la société », voilà le plus sûr signe qu'on a perdu son âme de chercheur. Dès lors que le désir d'engagement politique ne se confond plus avec les deux autres tâches ; dès lors que le recrutement de nouveaux candidats à la vie collective n'est plus

15. Voir le numéro 8 de *Cosmopolitiques*, « Pratiques cosmopolitiques du droit » (2004).

16. L. THÉVENOT, « Une science de la vie ensemble dans le monde » (2004).

interrompu, le désir brûlant de détecter, d'accueillir et d'héberger de nouvelles entités n'est pas seulement légitime, il est probablement la seule cause scientifique et politique qui vaille la peine d'être défendue. Faut-il donc changer la société ? Oui, mais dans tous les sens de cet infinitif.

Les termes « social » et « nature » recouvraient deux projets totalement différents qui traversaient ces assemblées mal convoquées : le premier traçait des connexions entre des entités inattendues, et le second cherchait à emballer ces connexions dans un ensemble un peu robuste. L'erreur ne consistait pas à essayer de faire deux choses à la fois — toute science est aussi porteuse d'un projet politique — mais à interrompre le premier projet en raison de l'urgence imposée par le second. La sociologie de l'acteur-réseau est simplement une façon de dire que la tâche consistant à assembler un monde commun ne saurait être menée à bien si l'on ne poursuit pas aussi l'autre tâche bien au-delà des limites étroites imposées par la *clôture* prématurée de la sphère sociale.

J'ai toujours eu de la peine à croire qu'il fallait absorber aujourd'hui exactement les mêmes types d'acteurs, le même nombre d'entités, les mêmes espèces d'êtres, et les mêmes modes d'existence, dans les mêmes types de collecteurs que ceux de Comte, de Durkheim, de Weber ou de Parsons — d'autant que la science et la technologie me paraissaient avoir massivement multiplié les participants qu'il fallait fondre dans ces creusets. Oui, la sociologie est la science des masses d'immigrants, mais que faites-vous lorsque vous avez affaire simultanément à des électrons et des électeurs, des OGM et des ONG ? On ne met pas ces nouveaux vins dans ces vieilles outres. C'est la raison pour laquelle j'ai défini le collectif comme une *expansion* de la nature et de la société, et la sociologie des associations comme la *reprise* de la sociologie du social.

Voilà ce que je considère comme le projet politique de l'ANT, ce que j'entends par une quête de pertinence politique. Une fois menée à bien la tâche consistant à explorer la multiplicité des formes d'existence, on peut enfin soulever cette nouvelle question : Quelles *assemblées* pour ces nouveaux *assemblages* ?

Nous devons prendre garde à ne pas confondre cette formulation avec une autre, tout à fait similaire mais qui nous mènerait à un projet bien différent. Soulever une question politique revient,

la plupart du temps, à révéler la présence, derrière une situation donnée, de forces qui étaient jusque-là cachées. Mais vous risquez alors de retomber dans le piège des explications sociales que j'ai critiquées, et de faire exactement l'inverse de ce que j'entends ici par de la politique. Vous utiliseriez le même vieux répertoire de liens sociaux déjà regroupés pour « expliquer » les nouvelles associations. Bien qu'il puisse sembler que vous parliez *de* politique, vous ne parlez pas *politiquement* : vous ne faites qu'étendre plus loin encore le même petit répertoire de forces déjà standardisées. Vous prenez peut-être plaisir à formuler cette « explication forte », mais là me paraît justement le risque : votre plaisir même signale que vous souhaitez participer à *l'expansion* du pouvoir, et non à la *recomposition* de son contenu. Même si vos propos peuvent évoquer un discours politique, vous n'avez pas même commencé à affronter la tâche politique qui vous incombe, puisque vous n'avez pas tenté d'assembler les candidats au sein d'une nouvelle assemblée adaptée à leurs exigences spécifiques. « Ivre de pouvoir » est une expression qui ne sied pas seulement aux généraux, aux présidents, aux P-DG, aux savants fous et aux patrons. Elle peut aussi s'appliquer à ces sociologues qui confondent l'expansion des explications fortes et la composition du collectif. C'est pour cette raison que l'acteur-réseau a toujours eu pour slogan : « Abstenez-vous du pouvoir », c'est-à-dire abstenez-vous autant que possible d'utiliser la notion de pouvoir, au cas où, loin de toucher la cible que vous visiez, elle se retournerait contre vous et vos explications. Personne n'a le droit de proposer une explication puissante sans respecter la séparation et l'équilibre des pouvoirs¹⁷.

En dernière analyse, il y a donc un conflit — pourquoi le cacher ? — entre faire de la sociologie critique et être politiquement pertinent ; entre la société et le collectif. Retracer les liens d'airain de la nécessité ne suffit pas à explorer les possibles. Mais, pour peu que nous acceptions de nous désintoxiquer des explications fortes de la sociologie critique, la motivation

17. Pour un développement de ces arguments, et notamment pour une élaboration de la notion décisive d'« assemblée », voir B. LATOUR et P. WEIBEL, *Making Things Public* (2002). Si je vais trop vite dans cette conclusion, je me permets de renvoyer les lecteurs à ce livre et à *Politiques de la nature* ainsi qu'aux trois derniers chapitres de *L'espoir de Pandore*.

politique peut prendre un sens différent et plus spécifique : nous cherchons à prendre acte de la nouveauté des associations et à donner à leur assemblage une forme légitime.

Finalement, de façon assez étrange, seule la fraîcheur toujours renouvelée des résultats obtenus par les sciences sociales peut garantir leur pertinence politique. Jamais cet argument n'a été aussi bien défendu que lorsque John Dewey a posé sa propre définition du Public¹⁸. Pour qu'une science sociale devienne pertinente, elle doit avoir la capacité de se renouveler — une qualité qu'elle ne saurait acquérir si la société est censée se tenir « derrière » l'action politique. Elle doit aussi se montrer capable de passer du petit nombre au grand nombre, et inversement — un processus que l'on simplifie beaucoup en le décrivant en termes de représentation du corps politique¹⁹. Si bien que le test de l'intérêt politique devient un peu plus facile à surmonter : il faut pratiquer la sociologie de telle sorte que les ingrédients composant le collectif soient régulièrement renouvelés. Frayez un chemin au processus de composition pour qu'il puisse se dérouler jusqu'à son terme, puis parcourez-le à nouveau en vous assurant que le nombre, les modes d'existence et la résistance de ceux qui sont ainsi assemblés ne sont pas trop aisément mis de côté. Chaque lecteur est désormais en mesure de décider du type de théorie sociale le plus à même d'atteindre ces objectifs.

La touche distinctive que nous apportons consiste simplement à souligner les mécanismes de stabilisation, afin de contre-carrer la transformation prématurée des faits disputés en faits indiscutables, en *matters of fact*. La sociologie de l'acteur-réseau affirme qu'il est possible de mettre un terme à cette confusion, de distinguer le travail de déploiement de celui qui consiste à unifier, et d'énoncer les procédures pour un traitement en bonne et due forme, transformant ainsi ce que signifie, pour une science sociale, le fait d'être politiquement plus pertinente *et* plus scientifique²⁰. En ce sens, nous partageons le vif intérêt de nos prédécesseurs pour la science et la politique, bien que nous nous en

18. J. DEWEY, *Le public et ses problèmes* (2003) et l'important commentaire de J. ZASK, *L'opinion publique et son double* (2000).

19. J. DEWEY, *Experience and Nature* (1958). On voit à quel point la notion de réflexivité doit évoluer pour inclure la *reprise* par les sciences sociales des façons dont elle accompagne le mouvement même de réassembler le social.

20. M. CALLON, P. LASCOUMES et Y. BARTHE, *Agir dans un monde incertain* (2001).

écartions par les méthodes qui permettent le déploiement et le travail de collecte. Jusqu'ici, la sociologie du social ne s'est pas particulièrement souciee de proposer des procédures explicites permettant de *distinguer* les deux tâches du déploiement et du rassemblement. Nous prétendons seulement être un peu mieux équipés pour effectuer ces deux mouvements opposés et complémentaires, dans la mesure où l'émergence d'une sociologie des sciences têtue a modifié notre conception de ce qu'est la science et de ce qu'est la société. À force de demander : « Peut-on suivre les acteurs eux-mêmes ? » — règle de méthode sociologique —, nous allons finir par une règle politique ou, mieux, écologique : « Peut-on cohabiter *avec* les acteurs dans un même monde commun ? »

Il existe un lien, du moins à mes yeux, entre la fin de la modernisation et la définition de l'acteur-réseau à laquelle je me suis livré. Si nous avons été modernes, nous pourrions nous contenter d'ignorer tous ces examens de conscience et toutes ces subtilités. Nous pourrions reprendre à notre compte les tâches de la modernisation et nous efforcer de parvenir à une science désintéressée et/ou à une politique fondée sur la science. En effet, la sociologie du social a toujours été très liée à la supériorité de l'Occident — y compris, bien sûr, à la honte ressentie devant tant de puissance et d'hégémonie. Par conséquent, si vous pensez vraiment que le futur monde commun sera mieux composé en recourant aux collecteurs de la nature et de la société, la sociologie de l'acteur-réseau est tout à fait superflue. Elle ne peut devenir intéressante que si ce qu'on a appelé depuis quelques temps l'« Occident » décide de repenser la manière de se présenter au reste du monde, appelé à le dépasser bientôt en puissance. Après avoir pris acte de la faiblesse récente et soudaine de l'ancien Occident, et cherché par quels moyens il pourrait survivre un peu plus longtemps sous le soleil, nous devons établir avec les autres des connexions que les collecteurs « nature » et « société » ne sauraient plus assurer. Ou, pour utiliser un autre terme ambigu, nous devons nous mettre enfin sérieusement à la cosmopolitique ²¹.

21. Au sens où ce terme est développé par I. STENGERS, *Cosmopolitiques — Tome 1 : La guerre des sciences* (1996), et non au sens stoïque ou kantien, qui implique un cosmos déjà unifié.

J'ai bien conscience de ne pas en avoir assez dit pour fonder véritablement tous ces arguments. Ce livre n'est qu'une introduction visant à aider le lecteur intéressé à tirer les conséquences de la sociologie des sciences pour la théorie sociale. Il ne me revient pas de dire si quelqu'un finira par faire usage de ces savoir-faire dans un domaine ou dans un autre. Mais, au moins, personne ne pourra déplorer le fait que le projet de la sociologie de l'acteur-réseau n'a pas fait l'objet d'une présentation systématique... : j'en ai même volontairement fait une cible si facile qu'il n'y a pas besoin d'être un tireur d'élite pour l'atteindre ! En tout cas, je crois avoir tenu ma promesse, en me montrant suffisamment partial pour tirer toutes les conséquences d'une position de départ relativement improbable. Et pourtant, je ne parviens pas à me débarrasser totalement de l'impression que les positions extrêmes que j'ai adoptées tiennent quand même du sens commun : à une époque où la question de l'appartenance traverse une crise aiguë, il ne faut plus simplifier outre mesure les tâches de cohabitation. Les candidats qui frappent aux portes de nos collectifs sont désormais en si grand nombre, est-il si absurde de prétendre réviser l'équipement de nos disciplines pour les rendre à nouveau sensibles au tapage que font ces nouveaux entrants ? Est-il donc si vain de vouloir leur faire une place légitime ?

Bibliographie

- ABBOTT, Edwin (1996), *Flatland*, Denoël, Paris.
- AKRICH, Madeleine (1987), « Comment décrire les objets techniques », *Technique et culture*, 5/49-63.
- AKRICH, Madeleine (1992), « The De-Description of Technical Objects », in W. BIJKER, et J. LAW (dir.), *Shaping Technology-Building Society : Studies in Sociotechnical Change*, MIT Press, Cambridge, Mass., p. 205-224.
- AKRICH, Madeleine (1993), « A Gazogene in Costa Rica : An Experiment in Techno-Sociology », in LEMONNIER, P. (dir.), *Technological Choices : Transformation in Material Cultures since the Neolithic*, Routledge, London.
- AKRICH, Madeleine et BOUILLER, Dominique (1991), « Le mode d'emploi : genèse et usage », in CHEVALLIER, D. (dir.), *Savoir faire et pouvoir transmettre*, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 112-131.
- AKRICH, Madeleine et LATOUR, Bruno (1992), « A Summary of a Convenient Vocabulary for the Semiotics of Human and Non-Human Assemblies », in BIJKER, W. et LAW, J. (dir.), *Shaping Technology-Building Society : Studies in Sociotechnical Change*, MIT Press, Cambridge, Mass., p. 259-264.
- AKRICH, M. and PASVEER, B. (1996), *Comment la naissance vient aux femmes. Les techniques de l'accouchement en France et aux Pays-Bas*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- ALDER, K. (1995), « A Revolution to Measure : The Political Economy of the Metric System in France », in WISE, N. (dir.), *The Values of Precision*, Princeton University Press, Princeton, p. 39-71.
- ALPERS, S. (1991), *L'atelier de Rembrandt. La liberté, la peinture et l'argent*, Gallimard, Paris.
- ANDERSON, W. (1990), *Diderot's Dream*, John Hopkins University Press, Baltimore.
- AQUINO, P. D. (1998), « La mort défaite : Rites funéraires du candomblé », *L'Homme*, n. 147, p. 81-104.
- ASLAN, R. (2005), *No god but God : The Origins, Evolution, and Future of Islam*, Random House, New York.

- AUDREN, F. (2006), « Les juristes et les mondes de la science sociale en France — Deux moments de la rencontre entre droit et science sociale au tournant du XIX^e siècle et au tournant du XX^e siècle », Dijon, Université de Bourgogne, Faculté de droit et de science politique.
- AUROUX, S. (1999), *La raison, le langage et les normes*, PUF, Paris.
- BARNES, B. (1983), « Social Life as Bootstrapped Induction », *Sociology*, vol. 17, n. 4, p. 524-545.
- BARRY, A. (2001), *Political Machines : Governing a Technological Society*, Athlone Press, London.
- BARTHE, Y. (2006), *Le pouvoir d'indécision*, Economica, Paris.
- BASTIDE, F. (1985), « Iconographie des textes scientifiques : principes d'analyse », *Culture technique*, 14, p. 132-151.
- BASTIDE, F. (2001), *Una notte con Saturno : Scritti semiotici sul discorso scientifico* (trad. Roberto Pellerey), Meltemi, Rome.
- BASTIDE, F., CALLON, M. et COURTIAL, J. P. (1989), « The Use of Review Articles in the Analysis of a Research Area », *Scientometrics*, 15/5-6, p. 535-562.
- BASTIDE, F. et MYERS, G. (1992), « A Night with Saturne », *Science, Technology and Human Values*, 17/3, p. 259-281.
- BAUMAN, Z. (1992), *Intimations of Postmodernity*, Routledge, London.
- BAUMAN, Z. (1997), *Postmodernity and its Discontents*, Polity Press, London.
- BAXANDALL, M. (1991), *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, Jacqueline Chambon, Paris.
- BECK, U. (2003), *La société du risque : Sur la voie d'une autre modernité* (traduction par Laure Bernardi, préface de Bruno Latour), Flammarion, Paris.
- BECK, U. et BECK-GERNISHEIM, E. (1995), *The Normal Chaos of Love*, Polity Press, London.
- BECK, U., GIDDENS, A., LASH, S. (1994), *Reflexive Modernization : Politics, Tradition and Aesthetics in the Modern Social Order*, Stanford University Press, Stanford.
- BECKER, H. (1988), *Les mondes de l'art*, Flammarion, Paris.
- BECKER, H. (1985), *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, A.-M. Métailié, Paris.
- BECKER, H. S. (2002), *Les ficelles du métier*, La Découverte, Paris.
- BENJAMIN, W. (2002), *The Arcades Project*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- BENSAUDE-VINCENT, B. (1989), « Mendeleïev, histoire d'une découverte » in Michel SERRES (sous la dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris, p. 447-468.
- BENTHAM, J., FOUCAULT, M. (1977), *Le Panopticon précédé de L'œil du pouvoir : entretien avec Michel Foucault*, Belfond, Paris.
- BERG, M., MOL, A. (1998), *Differences in Medicine : Unraveling Practices, Techniques and Bodies*, Duke University Press, Durham.
- BERTHELOT, J.-M., MARTIN, O. et COLINET, C. (2005), *Savoirs et savants. Les études sur la science en France*, PUF, Paris.
- BIAGIOLI, M. (dir.) (1999), *The Science Studies Reader*, Routledge, London.
- BIJKER, W. (1995), *Of Bicycles, Bakelites, and Bulbs : Towards a Theory of Sociotechnical Change*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- BIJKER, W. et LAW, J. (dir.) (1992), *Shaping Technology-Building Society : Studies in Sociotechnical Change*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- BIJKER, W. E., HUGHES, T. P. and PINCH, T. (eds) (1987), *The Social Construction of Technological Systems : New Directions in the*

- Sociology and History of Technology*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- BLIX, H. (2004), *Disarming Iraq*, Pantheon Books, New York.
- BLONDIAUX, L., REYNIÉ, D. (2002), « L'opinion publique. Perspectives anglo-saxonnes », Numéro spécial, *Hermès*, 31.
- BLOOR, D. (1982), *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie* (traduction Dominique Ebnöther), Éditions Pandore, Paris.
- BLOOR, D. (1999), « Anti-Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, 30/1, p. 81-112.
- BOLTANSKI, L. (1982), *Les cadres : La formation d'un groupe social*, Minuit, Paris.
- BOLTANSKI, L. (1990), *L'amour et la justice comme compétences*, Métailié, Paris.
- BOLTANSKI, L. (1993), *La souffrance à distance*, Métailié, Paris.
- BOLTANSKI, L., THÉVENOT, L. (1991), *De la justification. Les économies de la grandeur*, Gallimard, Paris.
- BOLTANSKI, L., CHIAPELLO, E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris.
- BOLTANSKI, L., THÉVENOT, L. (1999), « The Sociology of Critical Capacity », *European Journal of Social Theory*, 2/3, p. 359-377.
- BOUDON, R. (dir.) (1992), *Traité de sociologie*, PUF, Paris.
- BOURDIEU, P. (1972), *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, Genève.
- BOURDIEU, P. (1975), « Le couturier et sa griffe : contribution à une théorie de la mode », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 1, p. 7-36.
- BOURDIEU, P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Raisons d'agir, Paris.
- BOURDIEU, P., CHAMBOREDON, J.-C., PASSERON, J.-C. (1968), *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Mouton, Paris.
- BOUREAU, A. (1990), « *Quod omnes tangit*. De la tangence des univers de croyance à la fondation sémantique de la norme juridique médiévale », *Le Gré des langues*, 1, p. 137-153.
- BOUREAU, A. (1992), « L'adage *Vox populi, vox Dei* et l'invention de la nation anglaise (VIII^e-XIX^e siècle) », *Annales ESC*, 4-5 : 1071-1089.
- BOWKER, G. (1994), *Science on the Run : Information Management and Industrial Geographics at Schlumberger, 1920-1940*, The MIT Press, Cambridge, Mass.
- BOWKER, G. C., STAR, S. L. (1999), *Sorting Things out : Classification and its Consequences*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- BOYER, R. (2004), « The Rediscovery of Networks — Past and Present — An Economist's Perspective », in 50th Annual Meeting of the Business History Conference, Le Creusot.
- BREMMER, J., ROODENBURG, H. (1992), *A Cultural History of Gesture : From Antiquity to the Present Day*, Polity Press, Cambridge.
- BRUN-COTTAN, F. et al. (1991), *The Workplace Project : Designing for Diversity and Change (Videotape)*, Palo Alto, CA., Xerox Palo Alto Research Center.
- BUCCHI, M. (2004), *Science in Society : An Introduction to the Social Studies of Science*, Routledge, Londres.
- BYRNE, R., WHITEN, A. (dir.) (1988), *Machiavellian Intelligence : Social Expertise and the Evolution of Intellects in Monkeys, Apes and Humans*, Clarendon Press, Oxford.
- BUTLER, S. (1872), *Erewhon*, Penguin Books, Harmondsworth, Middlesex.
- CALBRIS, G. (1990), *The Semiotics of French Gesture*, Indiana University Press, Bloomington.
- CALLON, M. (1981), « Struggles and Negotiations to Decide what is Problematic and what is not. The Sociologic Translation », in

- KNORR K., R. KROHN & R. WHITLEY, p. 197-220.
- CALLON, M. (1981), « Pour une sociologie des controverses techniques », *Fundamenta Scientiae*, 2/381-399.
- CALLON, M. (1986), « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs en baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 36, p. 169-208.
- CALLON, M. (dir.) (1989), *La science et ses réseaux : Genèse et circulation des faits scientifiques*, La Découverte, Paris.
- CALLON, M. (1998a), « An Essay on Framing and Overflowing : Economic Externalities Revisited by Sociology », in CALLON, M. (dir.), *The Laws of the Market*, Blackwell, Oxford, p. 245-269.
- CALLON, M. (dir.) (1998b), *The Laws of the Markets*, Blackwell, Oxford.
- CALLON, M. (1999), « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégage : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 1, p. 1-13.
- CALLON, M. (2001), « Les méthodes d'analyse des grands nombres », *Sociologie du travail : quarante ans après*, Elsevier, Paris, p. 335-354.
- CALLON, M., LASCOUMES, P., BARTHE, Y. (2001), *Agir dans un monde incertain : Essai sur la démocratie technique*, Seuil, Paris.
- CALLON, M., LATOUR, B. (1981), « Unscrewing the Big Leviathans : How Do Actors Macrostructure Reality », in KNORR, K. and CICOUREL, A. (dir.), *Advances in Social Theory and Methodology : Toward an Integration of Micro and Macro Sociologies*, Routledge, Londres, p. 277-303.
- CALLON, M., LATOUR, B. (1983), « Pour une sociologie relativement exacte », article resté inédit, disponible sur <http://www.ensmp.fr/~latour/articles/article/016.html>.
- CALLON, M., LATOUR, B. (dir.) (1985), *Les scientifiques et leurs alliés*, Pandore, Paris.
- CALLON, M., LATOUR, B. (dir.) (1991), *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise* (Nouvelle édition amplifiée et remaniée), La Découverte, Paris.
- CALLON, M., LATOUR, B. (1992), « Don't Throw the Baby out with the Bath School ! A Reply to Collins and Yearley », in PICKERING, A. (dir.), *Science as Practice and Culture*, University of Chicago Press, Chicago.
- CALLON, M., LAW, J., RIP, A. (dir.) (1986), *Mapping the Dynamics of Science and Technology*, Macmillan, Londres.
- CALLON, M. (1999), « La sociologie peut-elle enrichir l'analyse économique des externalités ? Essai sur la notion de cadrage-débordement » in FORAY, D. and MAIRESSE, J. (dir.), *Innovations et performances. Approches interdisciplinaires*, EHESS, Paris.
- CALLON, M., RABEHARISOA, V. (1999), *Le pouvoir des malades*, Presses de l'École nationale des Mines de Paris.
- CALLON, M., RABEHARISOA, V. (1999), « La leçon d'humanité de Gino », *Réseaux*, 95, p. 197-233.
- CAMBROSIO, A., KEATING, P., MOGOUTOV, A. (2004), *Mapping Collaborative Work and Innovation in Biomedicine : a Computer Assisted Analysis of Antibody Reagent Workshops*, *Social Studies of Science*, 34/3, p. 325-364.
- CAMBROSIO, A., LIMOGES, C. and PRONOVOST, D. (1990), « Representing Biotechnology : an Ethnography of Quebec Science Policy », *Social Studies of Science*, 20, p. 195-227.
- CANDOLLE, A. de (1873/1987), *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles d'après*

- l'opinion des principales académies ou sociétés scientifiques*, Fayard, Paris.
- CANGHUILHEM, G. (1977), *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Vrin, Paris.
- CASSIN, B. (1995), *L'effet sophistique*, Gallimard, Paris.
- CASTELLS, M. (2000), *The Rise of the Network Society*, Blackwell, Oxford.
- CASTORIADIS, C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris.
- CHALVON-DEMERSAY S. (1986), *Mille scénarios*, A.-M. Métailié, Paris.
- CHANDLER, A. D. (1989), *La main visible des managers : une analyse historique*, Economica, Paris.
- CHARVOLIN, F. (2003), *L'invention de l'environnement en France. Chroniques anthropologiques d'une institutionnalisation*, La Découverte, Paris.
- CHATEAURAYNAUD, F. (1991), « Forces et faiblesses de la nouvelle anthropologie des sciences », *Critique*, 529-530, p. 458-478.
- CLAVERIE, E. (2003), *Les guerres de la Vierge : Une anthropologie des apparitions*, Gallimard, Paris.
- COCHOY, F. (2002), *Une sociologie du packaging ou l'âne de Buridan face au marché*, PUF, Paris.
- COCHRANE, R. C. (1976), *Measures for Progress : A History of the National Bureau of Standards*, Arno Press, New York.
- COLLECTIF, *Cosmopolitiques, Cahiers théoriques pour l'écologie politique*, 2004 « Pratiques cosmopolitiques du droit », n° 8.
- COLLINS, H. (1985), *Changing Order : Replication and Induction In Scientific Practice*, Sage, Londres-Los Angeles.
- COLLINS, H. (1990), *Artificial Experts : Social Knowledge and Intelligent Machines*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- COLLINS, H. (2004), *Gravity's Shadow : The Search for Gravitational Waves*, University of Chicago Press, Chicago.
- COLLINS, H., KUSCH, M. (1998), *The Shape of Actions : What Human and Machines Can Do*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- COLLINS, H., YEARLEY, S. (1992), « Epistemological Chicken » in PICKERING, A. (dir.), *Science as Practice and Culture*, University of Chicago Press, Chicago, p. 301-326.
- COLLINS, H. M., PINCH, T. (1982), *Frames of Meaning : the Social Construction of Extraordinary Science*, Routledge and Kegan Paul, Londres.
- COLLINS, H., PINCH, T. (1994), *Tout ce que vous devriez savoir sur la science*, Seuil, Paris.
- COLLINS, R. (1998), *The Sociology of Philosophies : a Global Theory of Intellectual Change*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- COMMENT, B. (2003), *The Panorama*, Reaktion Books, Londres.
- CONEIN, B., DODIER, N., THÉVENOT, L. (dir.) (1993), *Les objets dans l'action : De la maison au laboratoire*, Éditions de l'EHESS, Paris.
- COOREN, F. (2001), *The Organizing Property of Communication*, John Benjamins Pub C^o, New York.
- CUSSET, F. (2002), *Queer Critics : La littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, PUF, Paris.
- CRONON, W. (1991), *Nature's Metropolis : Chicago and the Great West*, Norton, New York.
- CUSSINS, C. (1996), « Ontological Choreography : Agency through Objectification in Infertility Clinics », *Social Studies of Science*, 26/26, p. 575-610.
- CZARNIAWSKA, B. (1997), *A Narrative Approach to Organization Studies*, Sage, Londres.
- CZARNIAWSKA, B. (2004), « On Time, Space, and Action Nets », *Organization*, 16/6, p. 777-795.

- DAGOGNET, F. (1974), *Écriture et iconographie*, Vrin, Paris.
- DASTON, L. (1988), « The Factual Sensibility : an Essay Review on Artifact and Experiment », *Isis*, 79, p. 452-470.
- DE WAAL, F. (1982 [1995]), *La politique du chimpanzé*, Odile Jacob-Opus, Paris.
- DEBAISE, D. (2006), *Un empirisme spéculatif. Lecture de Procès et Réalité* (préface d'Isabelle Stengers), Vrin, Paris.
- DELEUZE, G. (1988), *Le pli. Leibniz et le baroque*, Minuit, Paris.
- DE ROUGEMONT D. (1972), *L'Amour et l'Occident*, Plon, Paris.
- DENZIN, N. K. (1990), « Harold and Agnes : A Feminist Narrative Undoing », *Sociological Theory*, 8/2, p. 198-285.
- DERRIDA, J. (1967), *De la grammatologie*, Minuit, Paris.
- DERRIDA, J. (1995), *Archive Fever : A Freudian Impression* (trans. Éric Prenowitz), University of Chicago Press, Chicago.
- DESCOLA, P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Gallimard, Paris.
- DESCOLA, P. and PALSSON, G. (eds) (1996), *Nature and Society : Anthropological Perspectives*, Routledge, Londres.
- DESPRET, V. (1996), *Naissance d'une théorie éthologique*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- DESPRET, V. (2002), *Quand le loup habitera avec l'agneau*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- DESROSIÈRES, A. (1993), *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, La Découverte, Paris.
- DEWEY, J. (1958), *Experience and Nature*, Dover Publisher, New York.
- DEWEY, J. (2003), *Le public et ses problèmes*, traduit de l'anglais et préfacé par Joelle Zask, Publications de l'Université de Pau/Léo Scheer.
- DEWEY, J. (2003), *Reconstruction en philosophie*, Publications de l'Université de Pau/Léo Scheer.
- DIDEROT, D. (1964), *Le rêve de d'Alembert*.
- DIDIER, E. (2001), « De l'échantillon à la population : sociologie de la généralisation par sondage aux États-Unis », Ph.D. thesis, École des Mines, Paris.
- DODIER, N. (2003), *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Presses de la MSH, Paris.
- DRATWA, J. (2003), « Taking Risks with the Precautionary Principle », Ph.D. thesis, École des Mines, Paris.
- DUBOIS, M. (1999), *Introduction à la sociologie des sciences*, PUF, Paris.
- DUCROT, O. (1989), *Logique, structure, énonciation*, Minuit, Paris.
- DUHEM, P. (1904), *La théorie physique : Son objet, sa structure*, Vrin, Paris.
- DUPUY, J. P. (1992), *Introduction aux sciences sociales : Logique des phénomènes collectifs*, Éditions Marketing, Paris.
- DURANTI, A., GOODWIN, C. (dir.) (1992), *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon (Studies in the Social & Cultural Foundations of Language)*, Cambridge University Press, Cambridge.
- DURKHEIM, E., MAUSS, M. ([1903] 1968), « De quelques formes primitives de classification » in MAUSS, M. (dir.), *Essais de sociologie*, Minuit, Paris, p. 162-230.
- DURKHEIM, E. (1955), *Pragmatisme et sociologie ; cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914 et restitué par Armand Cuvillier d'après des notes d'étudiants*, Vrin, Paris.
- DURKHEIM, E. ([1895]1988), *Les règles de la méthode sociologique*, Introduction par J.-M. Berthelot, Flammarion, Paris.

- EINSTEIN, A. (1920), *La relativité. La théorie de la relativité restreinte et générale*, Payot, Paris.
- EISENSTEIN, E. (1991), *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, La Découverte, Paris.
- EPSTEIN, S. (1996), *Impure Science : Aids, Activism and the Politics of Knowledge*, University of California Press, Berkeley.
- EWICK, P., SILBEY, S. S. (1998), *The Common Place of Law*, University of Chicago Press, Chicago.
- FARLEY, J., GEISON, G. (1991), « Le débat entre Pasteur et Pouchet : science, politique et génération spontanée au XIX^e siècle en France » in *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise* (Nouvelle édition amplifiée et remaniée, Callon, M. et Latour, B., eds), La Découverte, Paris, p. 87-146.
- FAVRET-SAADA, J. (1977), *Les mots, la mort, le sort*, Gallimard, Paris.
- FAYE, J.-P. (1972) *Langages totalitaires*, Hermann, Paris.
- FEUER, L.-S. (2005), *Einstein et le conflit des générations* (préface de Serge Moscovici ; traduction de Paul Alexandre), Complexe, Bruxelles.
- FLECK, L. (2005 [1934]), *Genèse et développement d'un fait scientifique* (traduit par Nathalie Jas, préface de Ilana Löwy, postface de Bruno Latour), Les Belles Lettres, Paris.
- FLECK, L., COHEN, R. S., SCHNELLE, T. (1986), *Cognition and Fact. Materials on Ludwik Fleck*, Reidel, Dordrecht.
- FONTANILLE, J. (1998), *Sémiotique du discours*, Presses de l'université de Limoges.
- FORNEL, M. de, OGIEN, A. et QUÉRÉ, L. (2001), *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, La Découverte, Paris.
- FOUCAULT, M. (1963) *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, PUF, Paris.
- FOUCAULT, M. (1971), *L'ordre du discours*, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT, M. (1975), *Surveiller et punir*, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT, M. (1984), *Histoire de la sexualité*, Tome III : *Le souci de soi*, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT, M. (1983), *Discourse and Truth ; the Problematization of Parrhesia*. <http://foucault.info/documents/parrhesia/>
- FOUCAULT, M. (1994), *Dits et écrits (1954-1970)*, Tome I, Gallimard, Paris.
- FOUCAULT, M. (2004), *Naissance de la biopolitique : cours au Collège de France (1978-1979)*, Seuil, Paris.
- FOUCAULT, M. (1997), « *Il faut défendre la société* » (cours de 1976 sous la direction de François Ewald et Alessandro Fontana), Le Seuil, Paris.
- FOX-KELLER, E. (2003), *Le siècle du gène* (Préface François Jacob ; traduction Stéphane Schmitt), Gallimard, Paris.
- FOX-KELLER, E. (1999), *Le rôle des métaphores dans les progrès de la biologie*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- FRIEDBERG, E. (1993), *Le pouvoir et la règle : Dynamiques de l'action organisée*, Seuil, Paris.
- GALISON, P. (1997), *Image and Logic : A Material Culture of Microphysics*, University of Chicago Press, Chicago.
- GALISON, P. (2002), *Ainsi s'achèvent les expériences. La place des expériences dans la physique du XX^e siècle* (traduction par Bertrand Nicquevert), La Découverte, Paris.
- GALISON, P. (2005), *L'empire du temps : Les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré* (traduit par Bella Arman), Robert Laffont, Paris.

- GANE, N. (dir.) (2004), *The Future of Social Theory*, Continuum, Londres.
- GARFINKEL, H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Prentice Hall, New Jersey.
- GARFINKEL, H. (2001), « L'ethnométhodologie et le legs oublié de Durkheim », in FORNEL, M. de, OGIEN, A. et QUÉRÉ, L. (dir.), *L'ethnométhodologie*, La Découverte, Paris, p. 440-444.
- GARFINKEL, H. (2001), « Le programme de l'ethnométhodologie », in FORNEL, M. de, OGIEN, A. et QUÉRÉ, L. (dir.), *L'ethnométhodologie*, La Découverte, Paris, p. 32-56.
- GARFINKEL, H. (2002), *Ethnomethodology's Program : Working out Durkheim's Aphorism* (edited and introduced by Anne Warfield Rawls), Rowman & Littlefield, Oxford.
- GARFINKEL, H., LYNCH, M., LIVINGSTON, E. (1981), « The Work of a Discovering Science Construed with Materials from the Optically Discovered Pulsar », *Philosophy of Social Sciences*, 11, p. 131-158.
- GEERTZ, C. (1996), *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Métailié, Paris.
- GEISON, G. G. (1995), *The Private Science of Louis Pasteur*, Princeton University Press, Princeton.
- GIBSON, J. G. (1986), *The Ecological Approach to Visual Perception*, Lawrence Erlbaum Associates, Londres.
- GIDDENS, A. (1987), *La constitution de la société*, PUF, Paris.
- GINZBURG, C. (1992), *Le fromage et les vers : l'univers d'un meunier du xvr siècle*, Flammarion, Paris.
- GINZBURG, C. (2003), *Rapports de force. Histoire, rhétorique, force*, Gallimard, Paris.
- GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : *La présentation de soi*, Palo Alto, Paris.
- GOMART, E. (1999), « Surprised by Methadone », Ph.D. thesis, École des Mines, Paris.
- GOMART, E. (2002), « Methadone : Six Effects in Search of a Substance », *Social Studies of Science*, 32/1, p. 93-135.
- GOMART, E., HENNION, A. (1998), « A Sociology of Attachment : Music Amateurs, Drug Users », in HASSARD, J., LAW, J. (dir.), *Actor Network Theory and after*, Blackwell, Oxford, p. 220-247.
- GOODMAN, N. (1992), *Manières de faire des mondes*, Jacqueline Chambon, Paris.
- GOODWIN, C., GOODWIN, M. (1996), « Formulating Planes : Seeing as a Situated Activity », in ENGESTROM, Y. and MIDDLETON, D. (dir.), *Cognition and Communication at Work*, Cambridge University Press, Cambridge.
- GOODY, J. (1979), *La raison graphique*, Minuit, Paris.
- GORDON, D. (1999), *Ants at Work : How an Insect Society Is Organized*, Free Press, New York.
- GRAMAGLIA, C. (2006), « La mise en cause environnementale comme principe d'association. Casuistique des affaires de pollution des eaux : l'exemple des actions en justice intentées par l'Association Nationale de Protection des Eaux et Rivières », Ph.D. thesis, École des Mines, Paris.
- GRANOVETTER, M. (1985), « Economic Action and Social Structure : The problem of Embeddedness », *AJS*, 91/3 : 481-510.
- GREIMAS, A. J. (1968 [1986]), *Sémiotique structurale*, PUF, Paris.
- GREIMAS, A. J. (1976), *Maupassant, la sémiotique du texte*, Seuil, Paris.
- GREIMAS, A. J. et COURTÈS, J. (dir.) (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris.

- GROSS, P. R., LEVITT, N., LEWIS, M. W. (dir.) (1997), *The Flight from Science and Reason*, New York Academy of Science.
- HACKING, I. (1992), « The Self-Vindication of the Laboratory Sciences », in PICKERING, A. (dir.), *Science as Practice and Culture*, University of Chicago Press, p. 29-64.
- HACKING, I. (1989), *Concevoir et expérimenter. Thèmes introductifs à la philosophie des sciences expérimentales*, Christian Bourgois, Paris.
- HACKING, I. (2001), *Entre science et réalité : la construction sociale de quoi ?*, La Découverte, Paris.
- HALLYN, F. (2004), *Les structures rhétoriques de la science*, Seuil, Paris.
- HANDLEY, S. (2000), *Nylon : The Story of a Fashion Revolution. A Celebration of Design from Art Silk to Nylon and Thinking Fibres*, John Hopkins University Press, Baltimore.
- HARAWAY, D. (2000), *How Like a Leaf : an Interview with Thyrza Goodeve*, Routledge, Londres.
- HARAWAY, D. J. (1991), *Simians, Cyborgs, and Women : The Reinvention of Nature*, Chapman and Hall, New York.
- HARMAN, G. (2002), *Tool-Being : Heidegger and the Metaphysics of Objects*, Open Court.
- HARRISON, S., PILE, S., THRIFT, N. (dir.) (2004), *Patterned Ground : Entanglements of Nature and Culture*, Reaktion Books, Londres.
- HEADRICK, D. R. (1988), *The Tentacles of Progress : Technology Transfer in the Age of Imperialism, 1850-1940*, Oxford University Press.
- HEESEN, A. T. (2004), « Things that Talk : News, Paper, Scissors. Clippings in the Sciences and Arts around 1920 », in DASTON, L. (dir.), *Things that Talk*, Zone Books, New York, p. 297-327.
- HEIDEGGER, M. (1971), *Qu'est-ce qu'une chose ?*, Gallimard, Paris.
- HEINICH, N. (2005), *L'élite artiste : Excellence et singularité en régime démocratique*, Gallimard, Paris.
- HENNION, A. (1993), *La passion musicale : Une sociologie de la médiation*, A.-M. Métailié, Paris.
- HENNION, A. (2003), « Ce que ne disent pas les chiffres... Vers une pragmatique du goût », in DONNAT, O., TOLILA, P. (dir.), *Le(s) public(s) de la culture. Politiques publiques et équipements culturels*, DEP/Ministère de la Culture/OFCE-Fondation nationale des sciences politiques, Presses de Sciences-Po, Paris, vol. I, p. 287-304.
- HENNION, A. TEIL, G. (2003), « Le goût du vin : Pour une sociologie de l'attention », *Terrain*.
- HEURTIN, J.-P. (1999), *L'espace public parlementaire : Essais sur les raisons du législateur*, PUF, Paris.
- HIRSCHAUER, S. (1991), « The Manufacture of Bodies in Surgery », *Social Studies of Science*, 21/2, p. 279-320.
- HIRSCHAUER, S. (1998) « Performing Sexes and Genders in Medical Practice », in BERG, M., Mol, A.-M. (dir.), *Differences in Medicine : Unraveling Practices, Techniques and Bodies*, Duke University Press, Durham, p. 13-27.
- HIRSCHMAN, A. O. (1977), *The Passions and the Interests*, Princeton University Press.
- HOUDART, S. (2000), « Et le scientifique tint le monde : Ethnologie d'un laboratoire japonais de génétique du comportement », Ph.D. thesis, Université de Paris-X, Nanterre, sous la direction de Laurence Caillet.
- HOUDÉ, O. (1997), *Rationalité, développement et inhibition : Un*

- nouveau cadre d'analyse, PUF, Paris.
- HUGHES, T. P. (1983), *Networks of Power : Electrification in Western Society, 1880-1930*, John Hopkins University Press, Baltimore.
- HUGHES, T. P. (1983), « L'électrification de l'Amérique », *Culture technique*, 13, p. 21-42.
- HUGHES, T. P. (1986), « The Seamless Web : Technology, Science, Etcetera, Etcetera », *Social Studies of Science*, 16/2, p. 281-292.
- HUGHES, T. (2004), *Human-Built World : How to Think about Technology and Culture*, University of Chicago Press.
- HUNTER, P. (1980), « The National System of Scientific Measurement », *Science*, 210, p. 869-874.
- HUTCHINS, E. (1995), *Cognition in the Wild*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- HUTCHINS, E. (1994), « Comment le cockpit se souvient de ses vitesses », *Sociologie du travail*, 4, p. 451-474.
- IHDE, D. SELINGER, E. (dir.) (2003), *Chasing Technoscience : Matrix for Materiality*, Indiana University Press, Bloomington.
- INGOLD, T. (2000), *Perception of the Environment : Essays in Livelihood, Dwelling and Skill*, Routledge, Londres.
- JACOB, C. (1992), *L'empire des cartes : Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Albin Michel, Paris.
- JAMES, W. (1892 [2003]), *Traité de psychologie*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- JEANNERET, Y. (1998), *L'affaire Sokal ou la querelle des impostures*, PUF, Paris.
- JENSEN, P. (2001), *Entrer en matière : Les atomes expliquent-ils le monde ?*, Seuil, Paris.
- JONES, G., McLEAN, C. and QUATRONE, P. (2004), « "Spacing and Timing" : Introduction to the Special Issue of Organization on "Spacing and Timing" », *Organization*, 11/6, p. 723-741.
- JULLIEN, F. (1997), *Traité de l'efficacité*, Grasset, Paris.
- JURDANT, B. (éd.) (1998), *Impostures intellectuelles : Les malentendus de l'affaire Sokal*, La Découverte, Paris.
- KAISER, D. (2005), *Drawing Theories Apart : The Dispersion of Feynman Diagrams in Postwar Physics*, University of Chicago Press.
- KANTOROWICZ, E. (1989), *Les deux corps du roi*, Gallimard, Paris.
- KARSENTI, B. (1997), *L'homme total : Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, PUF, Paris.
- KARSENTI, B. (2002), « L'imitation : Retour sur le débat entre Durkheim et Tarde » in CHAUVIRÉ, C. and OGIEN, A. (dir.) *La régularité*, Éditions de l'EHESS, Paris, p. 183-215.
- KARSENTI, B. (2003), « Autorité, pouvoir et société : La science sociale selon Bonald », in GULLHAUMOU, J., KAUFMANN, L. (dir.), *L'invention de la science sociale, XVIII^e et XIX^e siècle*, Éditions de l'EHESS, Paris.
- KARSENTI, B. (2006) *Politique de l'esprit : Auguste Comte et la naissance de la science sociale*, Hermann, Paris.
- KEATING, P. and CAMBROSIO, A. (2003), *Biomedical Platforms : Realigning the Normal and the Pathological in Late-Twentieth-Century Medicine*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- KEEGAN, J. (1987), *The Mask of Command*, Viking, New York.
- KIDDER, T. (1985), *House*, Houghton Mifflin Company, Boston.
- KIRK, S., KUTCHINS, H. (1998), *Aimez-vous le DSM ? Le triomphe*

- de la psychiatrie américaine*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- KITCHER, P. (2003), *Science, Truth, and Democracy*, Oxford University Press.
- KNORR-CETINA, K. (1999), *Epistemic Cultures : How the Sciences Make Knowledge*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- KNORR-CETINA, K. BRUEGGER, U. (2002), « Global Microstructures : The Virtual Societies of Financial Markets », *American Journal of Sociology*, 107/4, p. 905-950.
- KOERGTE, N. (dir.) (1998), *A House Built on Sand : Exposing Postmodernist Myths about Science*, Oxford University Press.
- KOERNER, J. L. (1993), *The Moment of Self-Portraiture in German Renaissance Art*, University of Chicago Press.
- KOERNER, J. L. (2004), *The Reformation of the Image*, Reaktion Books, Londres.
- KOOLHAAS, R., MAU, B. (1995), *Small, Medium, Large, Extra-Large*, Office for Metropolitan Architecture, Rotterdam.
- KUMMER, H. (1993), *Vies de singes. Mœurs et structures sociales des babouins Hamadryas*, Odile Jacob, Paris.
- KUPIEC, J.-J., SONIGO, P. (2000), *Ni Dieu ni gène*, Seuil, Paris.
- LAFAYE, C., THÉVENOT, L. (1993), « Une justification écologique ? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de Sociologie*, 34/4, p. 495-524.
- LATOUR, B. (2005), *La science en action — introduction à la sociologie des sciences* (réédition) (traduction Michel Biezunski), La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (1984), *Les microbes : guerre et paix (suivi de :) Irréductions*, Métailié, Paris ; nouvelle édition (2001), *Pasteur, guerre et paix des microbes*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (1988), « A Relativist Account of Einstein's Relativity », *Social Studies of Science*, 18, p. 3-44.
- LATOUR, B. (1989), « Pasteur et Pouchet : hétérogenèse de l'histoire des sciences » in SERRES, M. (dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris, p. 423-445.
- LATOUR, B. (1991), *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (1992), *Aramis, ou l'amour des techniques*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (1994), « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, 36/4, p. 587-607.
- LATOUR, B. (1996), *Petites leçons de sociologie des sciences*, Seuil, Paris.
- LATOUR, B. (1996), *Petite réflexion sur le culte moderne des dieux Faitiches*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- LATOUR, B. (1999), « For Bloor and Beyond — a Response to David Bloor's "Anti-Latour" », *Studies in History and Philosophy of Science*, 30/1, p. 113-129.
- LATOUR, B. (1999), « On Recalling ANT' », in Actor Network and After » (éds. Law, J. and Hassard, J.), Blackwell, Oxford, 15-25.
- LATOUR, B. (1999), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (2000), « Fracture/Fracture. De la notion de réseau à celle d'attachement » (Éd. Micoud, A.), éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 189-208.
- LATOUR, B. (2001), *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste*

- de l'activité scientifique, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (2002), « Gabriel Tarde and the End of the Social », in JOYCE, P. (dir.), *The Social in Question : New Bearings in the History and the Social Sciences*, Routledge, Londres, p. 117-132.
- LATOUR, B. (2002) *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'État*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B. (2002), « Et si l'on parlait un peu politique ? », *Politix*, 15/58, p. 143-166.
- LATOUR, B. (2003), « The Promises of Constructivism », in IHDE, D., SELINGER, E. (dir.), *Chasing Technoscience : Matrix for Materiality*, Indiana University Press, Bloomington, p. 27-46.
- LATOUR, B. (2004), « Why Has Critique Run out of Steam ? From Matters of Fact to Matters of Concern, Special Issue on the "Future of Critique" », *Critical Inquiry*, 30/2, p. 25-248.
- LATOUR, B. (2004), « How to Talk about the Body ? The Normative Dimension of Science Studies », a symposium edited by Madeleine Akrich and Marc Berg, « Bodies on Trial », *Body and Society*, 10/2/3, p. 205-229.
- LATOUR, B., HERMANT, E. (1998, 2004), *Paris ville invisible*, La Découverte-Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- LATOUR, B., LEMONNIER, P. (dir.) (1994), *De la préhistoire aux missiles balistiques — l'intelligence sociale des techniques*, La Découverte, Paris.
- LATOUR, B., STRUM, S. (1986), « Human Social Origins. Please Tell Us Another Origin Story ! » *Journal of Biological and Social Structures*, 9/169-187.
- LATOUR, B., WEIBEL, P. (dir.) (2002), *Iconoclasm : Beyond the Image Wars in Science, Religion and Art*, Mass, MIT Press, Cambridge.
- LATOUR, B., WEIBEL, P. (dir.) (2005), *Making Things Public : Atmospheres of Democracy*, MIT Press, Cambridge Mass.
- LATOUR, B., WOOLGAR, S. (1979/1986), *Laboratory Life : The Construction of Scientific Facts* (second edition with a new postword), Princeton University Press.
- LAVE, J. (1988), *Cognition in Practice : Mind, Mathematics and Culture in Everyday Life*, Cambridge University Press.
- LAW, J. (1986a), « On Power and Its Tactics : A View from the Sociology of Science », *The Sociological Review*, 34/1, p. 1-38.
- LAW, J. (1986b), « On the Methods of Long-Distance Control : Vessels, Navigation and the Portuguese Route to India », in LAW, J. KEELE (dir.), *Power, Action and Belief. A New Sociology of Knowledge ?*, Sociological Review Monograph, p. 234-263.
- LAW, J. (dir.) (1992), *A Sociology of Monsters : Essays on Power, Technology and Domination*, Routledge Sociological Review Monograph, Londres.
- LAW, J. (1993), *Organizing Modernities*, Blackwell, Cambridge.
- LAW, J. (2002), *Aircraft Stories : Decentering the Object in Technoscience*, Duke University Press, Durham.
- LAW, J. (2004), *After Method : Mess in Social Science Research*, Routledge, Londres.
- LE BOURHIS, J. P. (2004), « La publication des eaux : Rationalité et politique dans la gestion de l'eau en France (1964-2003) », thèse, Sorbonne-Paris I, Paris.
- LEMONNIER, P. (dir.) (1993), *Technological Choices : Transformation in Material Cultures since the Neolithic*, Routledge, Londres.
- LÉPINAY, V. (2003), « Les formules du marché. Ethno-économie d'une innovation financière : les produits

- à capital garanti », thèse, École des Mines, Paris.
- LEROI-GOURHAN, A. (1964), *Le geste et la parole*, Albin Michel, Paris.
- LEWONTIN, R. C. (2003), *La triple hélice : Les gènes, l'organisme, l'environnement*, Seuil, Paris.
- LEYSHON, A., THRIFT, N. (1996), *Money/Space : Geographies of Monetary Transformation*, International Library of Sociology, Routledge, Londres.
- LICOPPE, C. (1996), *La formation de la pratique scientifique. Le discours de l'expérience en France et en Angleterre (1630-1820)*, La Découverte, Paris.
- LINHARDT, D. (2004), « La force de l'État en démocratie : La République fédérale d'Allemagne à l'épreuve de la guérilla urbaine 1967-1982 », thèse, École des Mines.
- LIPPMANN, W. (1922), *Public Opinion*, Simon & Schuster, New York.
- LIPPMANN, W. (1927/1993), *The Phantom Public*, Transactions Publishers, New Brunswick.
- LIVINGSTON, E. (1985), *The Ethnomethodological Foundations of Mathematical Practice*, Routledge, Londres.
- LIVINGSTONE, D. N. (2003), *Putting Science in Its Place : Geographies of Scientific Knowledge*, University of Chicago Press.
- LOWE, A., SCHAFFER, S. (1999), *NOIse, 1999*. Exposition tenue simultanément à Kettle's Yard, The Whipple Museum of the History of Science, Cambridge, the Museum of Archaeology and Anthropology, Cambridge and the Wellcome Institute, Londres, Kettle's Yard, Cambridge.
- LUHMANN, N. (1985), *A Sociological Theory of Law*, Routledge, Londres.
- LUHMANN, N. (1986), « L'unité du système juridique », *APD*, 31, p. 163-188.
- LYNCH, M. (1985), *Art and Artifact in Laboratory Science : A Study of Shop Work and Shop Talk in a Research Laboratory*, Routledge, Londres.
- LYNCH, M. et BOGEN, D. (1996), *The Spectacle of History : Speech, Text and Memory at the Iran Contra Hearings*, Duke University Press, Durham.
- MCGREW, W. C. (1992), *Chimpanzee Material Culture. Implications for Human Evolution*, Cambridge University Press.
- MACKENZIE, D. (à paraître), *An Engine, not a Camera : Finance Theory and the Making of Markets*, MIT Press Cambridge, Mass.
- MACKENZIE, D. (1990), *Inventing Accuracy : A Historical Sociology of Nuclear Missile Guidance*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- MACKENZIE, D. (2001), *Mechanizing Proof : Computing, Risk, and Trust (Inside Technology)*, MIT Press Cambridge, Mass.
- MACKENZIE, D. and WAJCMAN, J. (1999), *The Social Shaping of Technology. Second Edition*, Open University Press, Milton Keynes.
- MADSEN, A. (1991), *Chanel : A Woman of Her Own*, Owl Books, New York.
- MALLARD, A. (1996), « Les instruments dans la coordination de l'action : pratique technique, métrologie, instrument scientifique », thèse, École des Mines, Paris.
- MANIN, B. (1995), *Principes du gouvernement représentatif*, Calmann-Lévy, Paris.
- MARIN, L. (1989), *Opacité de la peinture : Essais sur la représentation*, Usher, Paris.
- MARIN, L. (1992), *Des pouvoirs de l'image*, « Gloses », Seuil, Paris.
- MARIN, L. (2001), *On Representation*, Stanford University Press.

- MARRES, N. (2005), « No Issue, no Politics », Ph.D. thesis, Philosophy Department, Amsterdam.
- MARTIN, O. (2000), *Sociologie des sciences*, Nathan, Paris.
- MATURANA, H. R., VARELA, F. J. (1980), *Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living*, Boston Studies in the Philosophy of Science, Reidel, Dordrecht.
- MAUSS, M. (1936), « Les techniques du corps », in *Journal de psychologie*, XXXII, p. 3-4.
- MACNEILL, W. (1978), *Le temps de la peste : essai sur les épidémies dans l'histoire*, Hachette, Paris.
- MÉLARD, F. (2001), « L'autorité des instruments dans la production du lien social : le cas de l'analyse polarimétrique dans l'industrie sucrière belge », thèse, École des Mines, Paris.
- MERTON, R. K. (1973), *The Sociology of Science : Theoretical and Empirical Investigations*, University of Chicago Press.
- MIALET, H. (2003), « Reading Hawking's Presence : An Interview with a Self-Effacing Man », *Critical Inquiry*, 29/4, p. 571-598.
- MIALL, R. C., TCHALENKO, J. (2001), « A Painter's Eye Movements : A Study of Eye and Hand Movement during Portrait Drawing », *Leonardo*, 34/1, p. 35-40.
- MILET, J. (1970), *Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire*, Vrin, Paris.
- MILLER, P. (1994), « The Factory as Laboratory », *Science in Context*, 7/3, p. 469-496.
- MINVIELLE, A. (à paraître), « De quoi une entreprise est-elle capable ? Comptabilité sociale des entreprises », thèse, École des Mines, Paris.
- MIROWSKI, P. (2001), *Machine Dreams : Economics Becomes a Cyborg Science*, Cambridge University Press.
- MIROWSKI, P., NIK-KHAH, E. (2004), « Markets Made Flesh : Callon, Performativity, and a Crisis in Science Studies, augmented with Consideration of the FCC auctions »
- MITCHELL, T. (2002), *Rule of Experts : Egypt, Techno-Politics, Modernity*, University of California Press, Berkeley.
- MOL, A., LAW, J. (1994), « Regions, Networks, and Fluids : Anaemia and Social Topology », *Social Studies of Science*, 24/4, p. 641-672.
- MOL, A. (2003), *The Body Multiple : Ontology in Medical Practice (Science and Cultural Theory)*, Duke University Press.
- MONDADA, L. (2000), *Décrire la ville : La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Anthropos, Paris.
- MONSAINGEON, B. (1998) *Le chant possédé*, distribution Idéale Audience vidéo.
- MORRISSON, P. (1985) *Les puissances de dix — les ordres de grandeur dans l'univers*, Pour la Science, Paris.
- MUMFORD, L. (1973), *Le mythe de la machine*, Fayard, Paris.
- MUNDY, M. and POTTAGE, A. (2004), *Law, Anthropology and the Constitution of the Social : Making Persons and Things*, Cambridge University Press.
- MUNIESA, F. (2004), « Des marchés comme algorithmes : sociologie de la cotation électronique à la Bourse de Paris », thèse, École des Mines, Paris.
- NANDA, M. (2003), *Prophets Facing Backward : Postmodern Critiques of Science and Hindu Nationalism in India*, Rutgers University Press, New Brunswick, N.J.
- NAPOLI, P. (2003), *Naissance de la police moderne : Pouvoirs, normes, société*, La Découverte, Paris.

- NELSON, V. (2002), *The Secret Life of Puppets*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- NORMAN, D. A. (1988), *The Psychology of Everyday Things*, Basic Books/Doubleday, New York.
- NORMAN, D. A. (1993), *Things that Make Us Smart*, Addison Wesley Publishing Company, New York.
- O'Connell, J. (1993), « Metrology : the Creation of Universality by the Circulation of Particulars », *Social Studies of Science*, 23/1, p. 129-173.
- ØETERMANN, S. (1997), *The Panorama : History of a Mass Medium* (trans. Deborah Lucas Schneider), Zone Books, New York.
- PASTEELS, J. and DENEUBOURG, J.-L. (dir.) (1987), *From Individual to Collective Behavior in Social Insects*, Birkhauser Verlag, Bâle, Boston.
- PAVEL, T. (1986), *Univers de la fiction*, Seuil, Paris.
- Pavel, T. (2003), *La pensée du roman*, Gallimard, Paris.
- PERRET-Clermont, A.-N. (1979), *La construction de l'intelligence dans l'interaction sociale*, Peter Lang, Berne.
- PICKERING, A. (1995), *The Mangle of Practice : Time, Agency and Science*, University of Chicago Press.
- PIETTE, A. (1999), *La religion de près : L'activité religieuse en train de se faire*, Métailié, Paris.
- PIETZ, W. (2005), *Le fétiche. Généalogie d'un problème*, Kargo & L'Éclat, Paris.
- PIETZ, W. (1993), « Fetishism and Materialism : the Limits of Theory in Marx », in APTER, E. et PETZ, W. (dir.), *Fetishism as Cultural Discourse*, Cornell University Press, Ithaca, p. 119-151.
- POLANYI, K. (1983 [1945]), *La grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris.
- PORTER, T. M. (1995), *Trust in Numbers : The Pursuit of Objectivity in Science and Public Life*, Princeton University Press.
- POWER, M. (ed.) (1995), *Accounting and Science : Natural Inquiry and Commercial Reason*, Cambridge University Press.
- POWERS, R. (1995), *Galatea 2.2*, Farrar, Strauss and Giroux, New York.
- POWERS, R. (1998), *Gain*, Farrar, Strauss and Giroux, New York.
- QUATTRONE, P. (2004), « Accounting for God : Accounting and Accountability Practices in the Society of Jesus (Italy, 16th-17th centuries) », *Accounting, Organizations and Society*, 29/7, p. 647-683.
- RANCIÈRE, J. (1983) *Le philosophe et ses pauvres*, Fayard, Paris.
- RAYNAUD, D. (2003), *Sociologie des controverses scientifiques*, PUF, Paris.
- RISKIN, J. (2002), *Science in the Age of Sensibility : The Sentimental Empiricists of the French Enlightenment*, University of Chicago Press.
- ROBBINS, E. (dir.) (1994), *Why Architects Draw*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- ROGERS, R. (2005), *Information Politic on the Web*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- ROSENTAL, C. (2003), *La trame de l'évidence*, PUF, Paris.
- ROTMAN, B. (1993), *Ad Infinitum : The Ghost in Turing Machine. Taking God out of Mathematics and Putting the Body Back in*, Stanford University Press.
- RUELLAN, A., DOSSO, M. (1993), *Regards sur le sol*, Foucher, Paris.
- SAHLINS, M. (2000), *Culture in Practice*, Zone Books, New York.

- SALMON, L. (2004), *La pensée politique de Gabriel Tarde*, Économie, organisations, sociétés : Mémoire de DEA, Paris X.
- SALMON, L. (2005), « Gabriel Tarde et l'affaire Dreyfus », *Champ pénal*, décembre 2005 <http://champpenal.revues.org/document447.html>.
- SARTRE, J.-P. (1993), *Being and Nothingness* (trans. Hazel E. Barnes), Washington Square Press, xx.
- SCHAFFER, S. (1988), « Astronomers Mark Time : Discipline and the Personal Equation », *Science in Context*, 2/1, p. 115-145.
- SCHAFFER, S. (1991a), « The Eighteenth Brumaire of Bruno Latour », *Studies in History and Philosophy of Science*, 22, p. 174-192.
- SCHAFFER, S. (1991b), « A Manufactory of OHMS, Victorian Metrology and its Instrumentation », in COZZENS, S., BUD, R. (dir.) *Invisible Connections*, Bellingham Washington State, Spie Optical Engineering Press, p. 25-54.
- SCHMITT, J. C. (1990), *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Gallimard, Paris.
- SEARLE, J. (1998), *La construction de la réalité sociale*, Gallimard, Paris.
- SERRES, M. (1974), *La traduction (Hermès III)*, Minuit, Paris.
- SERRES, M. (1987), *Statues*, Bourin, Paris.
- SERRES, M. (dir.) (1989), *Éléments d'histoire des sciences*, Bordas, Paris.
- SERRES, M. (1992), *Éclaircissements. Cinq entretiens*, Bourin, Paris.
- SHAPIN, S., SCHAFFER, S. (1993), *Le Léviathan et la pompe à air — Hobbes et Boyle entre science et politique* (traduction Thierry Piélat), La Découverte, Paris.
- SIMONDON, G. (1989), *Du mode d'existence des objets techniques* (réédition avec postface et préface en 1989), Aubier, Paris.
- SLOTERDIJK P. (1999) *Sphären. Bd.2 Globen*, Suhrkamp, Munich, 1999.
- SLOTERDIJK, P. (2005), *Écumes. Sphères III* (traduit par Olivier Mannoni), Maren Sell, Paris.
- SMITH, B. C. (1997), *On the Origins of Objects*, MIT Press, Cambridge, Mass.
- SMITH, B. C. (2003), « The Devil in the Digital Details : Digital Abstraction and Concrete Reality », in LOWE, A. (dir.), *Digitality in Art Special Symposium Calcografía Nacional*.
- SMITH, C., WISE, N. (1989), *Energy and Empire : A Biographical Study of Lord Kelvin*, Cambridge University Press, Cambridge.
- SOKAL, A. D., BRICMONT, J. (1999), *Fashionable Nonsense : Postmodern Intellectuals' Abuse of Science*, Picador, New York.
- SOURIAU, E. (1943), *Les différents modes d'existence*, PUF, Paris.
- SPERBER, D. (1996), *La contagion des idées*, Odile Jacob, Paris.
- SPERBER, D., PREMACK, D. et PREMACK, A. J. (1996), *Causal Cognition : A Multidisciplinary Debate*, Oxford University Press.
- STAR, S. L., GRIESEMER, J. (1989), « Institutional Ecology, "Translations" and Boundary Objects : Amateurs and Professionals in Berkeley's Museum of Vertebrate Zoology, 1907-1939 », *Social Studies of Science*, 19, p. 387-420.
- STENGERS, I. (1991), *Drogues, le défi hollandais*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- STENGERS, I. (1992), *La volonté de faire science*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- STENGERS, I. (1993), *L'invention des sciences modernes*, La Découverte, Paris.
- STENGERS, I. (1996), *Cosmopolitiques — Tome 1 : La guerre des sciences*, La Découverte & Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- STENGERS, I. (2002), *Penser avec Whitehead : Une libre et sauvage création de concepts*, Gallimard, Paris.

- STENGERS, I. (2005), *La Vierge et le neutrino*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- STOCKING, G. W. (dir.) (1983), *Observers Observed : Essays on Ethnographic Fieldwork*, The University of Wisconsin Press, Madison.
- STRATHERN, M. (1999), *Property, Substance and Effect : Anthropological Essays in Persons and Things*, Athlone Press, Londres.
- STRUM, S. (1982), « Agonistic Dominance among Baboons an Alternative View », *International Journal of Primatology*, 3/2, p. 175-202.
- STRUM, S. (1990), *Presque humain. Voyage chez les babouins*, Eshel, Paris.
- STRUM, S. and FEDIGAN, L. (dir.), (2000), *Primate Encounters*, University of Chicago Press.
- STRUM, S., LATOUR, B. (1987), « The Meanings of Social : from Baboons to Humans », *Information sur les Sciences sociales/Social Science Information*, 26, p. 783-802.
- SUCHMAN, L. (1987), *Plans and Situated Actions : The Problem of Human Machine Communication*, Cambridge University Press.
- SUSUKI, T. (2003), « The Epistemology of Macroeconomic Reality : The Keynesian Revolution from an Accounting Point of View », *Accounting, Organizations and Society*, 28/5, p. 471-517.
- TANG-MARTINEZ, Z. (2000), « Paradigms and Primates : Bateman's Principles, Passive Females, and Perspectives from other Taxa », in STRUM, S. et FEDIGAN, L. (dir.), (2000), *Primate Encounters*, University of Chicago Press, p. 261-274.
- TARDE, G. (1893/1999) *La logique sociale*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- TARDE, G. (1901/1989), *L'opinion et la foule*, PUF, Paris.
- TARDE, G. (1902), *Psychologie économique*, Félix Alcan, Paris.
- TARDE, G. (1969), *On Communication and Social Influence, Selected Papers*, University of Chicago Press.
- TARDE, G. (1895/1999), *Monadologie et sociologie*, Les Empêcheurs de penser en rond, Paris.
- TARDE, G. (1898), « Les deux éléments de la sociologie », *Études de Psychologie sociale*, Giard et Brière, Paris.
- TAYLOR, J. R. (1993), *Rethinking the Theory of Organizational Communication : How to Read an Organization*, Ablex Publishing, Norwood, New Jersey.
- TEIL, G. (1991), « Candide™, un outil de sociologie assistée par ordinateur pour l'analyse quantitative de gros corpus de textes », thèse, École des Mines, Paris.
- THÉVENOT, L. (1986), « Les Investissements de forme », *Cahiers du Centre de l'emploi*, p. 21-71.
- THÉVENOT, L. (2002), « Which Road to Follow ? The Moral Complexity of an « Equipped » Humanity », in LAW, J., MOL, A. (dir.) *Complexities : Social Studies of Knowledge Practices*, Duke University Press, Durham, p. 53-87.
- THÉVENOT, L. (2004), « Une science de la vie ensemble dans le monde », *Revue du MAUSS*, 24, p. 115-126.
- THÉVENOT, L. (2006), *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, La Découverte, Paris.
- THOMPSON, C. (2002), « When Elephants Stand for Competing Philosophies of Nature : Amboseli National Park, Kenya », in LAW, J., MOL, A. (dir.) *Complexities : Social Studies of Knowledge Practices*, Duke University Press, Durham.

- TILES, M., PIPPIN, R. B. (dir.) (1984), *Bachelard : Science and Objectivity*, Cambridge University Press.
- TRESCH, J. (2001), « Mechanical Romanticism : Engineers of the Artificial Paradise », Ph.D. thesis, Department of History and Philosophy of Science, University of Cambridge, Cambridge.
- TRESCH, J. (2005), « Cosmogram » in OHANIAN, M., ROYOUX, J. C. (dir.) *Cosmograms*, Lukas and Sternberg, New York, p. 67-76.
- VARGAS, E. (2006) « La polémique Tarde vs Durkheim : Considérations actuelles sur une ancienne controverse », *Documents du CSI*, École des Mines (à paraître).
- VAUGHAN, D. (1996), *The Challenger Launch Decision : Risky Technology, Culture and Deviance at NASA*, University of Chicago Press.
- VINCK, D. (1995), *La sociologie des sciences*, Armand Colin, Paris.
- VYGOTSKI, L. S. (1878) *Mind in Society : The Development of Higher Cognitive Processes* (Texts edited by Michael Cole), Harvard U.P., Cambridge Mass.
- WAGNER, P. (1996), *Liberté et discipline. Les deux crises de la modernité*, Métailié, Paris.
- WALZER M. (1996) *La critique sociale au XX^e siècle*, A.M. Métailié, Paris.
- WARWICK, A. (2003), *Masters of Theory : Cambridge and the Rise of Mathematical Physics*, University of Chicago Press.
- WATERS, L. (2004), *Enemies of Promise : Publishing, Perishing, and the Eclipse of Scholarship*, Prickly Paradigm Press, University of Chicago Press.
- WEBER, M. (1971) *Économie et société*, Tome 1 (trad. sous la dir. de Jacques Chavy et Éric de Dampierre), Plon, Paris.
- WHITEHEAD, A. N. (1995), *Procès et réalité. Essai de cosmologie*, Gallimard, Paris.
- WILSON, E. O. (1975), *Sociobiology, the New Synthesis*, Harvard University Press, The Belknap Press, Cambridge, Mass.
- WINANCE, M. (2001), « Thèse et prothèse : Le processus d'habilitation comme fabrication de la personne. L'association française contre les myopathies, face au handicap », thèse, École des Mines, Paris.
- WINCHESTER, S. (2003), *The Meaning of Everything : The Story of the Oxford English Dictionary*, Oxford University Press.
- WINNER, L. (1993), « Upon Opening the Black Box and Finding It Empty : Social Constructivism and the Philosophy of Technology », *Science, Technology and Human Values*, 18/3, p. 362-378.
- WISE, N. (dir.) (1995), *The Values of Precision and Exactitude*, Princeton University Press.
- WOOLGAR, S. (1988), *Science. The Very Idea*, Tavistock, Londres.
- WOOLGAR, S. (1991), « The Turn to Technology in Social Studies of Science », *Science, Technology and Human Values*, 16/1, p. 20-50.
- YANEVA, A. (2001), « L'affluence des objets : Pragmatique comparée de l'art contemporain et de l'artisanat — 2001 », Ph.D. thesis, École des Mines, Paris.
- YANEVA, A. (2003), « When a Bus Meets a Museum : To Follow Artists, Curators and Workers in Art Installation », *Museum and Society*, 1/3, p. 116-131.
- YANEVA, A. (2005), « Scaling Up and Down : Extraction Trials in Architectural Design », *Social Studies of Science*.
- ZOURABICHVILI, F. (2003), *Le vocabulaire de Deleuze*, Ellipses, Paris.

Table

Remerciements	5
Introduction. Comment recommencer à suivre les associations ?	7
<i>I / COMMENT DÉPLOYER LES CONTROVERSESES SUR LE MONDE SOCIAL</i>	
Introduction : du bon usage des controverses	33
Première source d'incertitude : pas de groupes, mais des regroupements	41
Une liste des traces laissées par la formation de groupes	46
Pas de travail, pas de groupe	52
Médiateurs contre intermédiaires	55
Deuxième source d'incertitude : débordés par l'action	63
Un acteur n'agit pas : on le fait agir	67
Une enquête de métaphysique appliquée	73
	399

Une liste pour enregistrer les controverses sur les sources de l'action	76
Comment faire faire quelque chose à quelqu'un	84
Troisième source d'incertitude : quelle action	
pour quels objets ?	91
Élargir la gamme des acteurs	93
Les objets aussi participent à l'action	101
Les objets ne laissent de traces que par intermittence .	106
Une liste de situations pour rendre visible le rôle des objets	113
Qui a oublié les relations de pouvoir ?	118
Quatrième source d'incertitude :	
des faits indiscutables aux faits disputés	125
Constructivisme, pas constructivisme social	126
L'heureux naufrage de la sociologie des sciences	134
Se passer de toute explication sociale	143
Traduction contre transport	152
L'expérience mène plus loin	157
Une liste pour nous aider à déployer les faits disputés .	166
Cinquième source d'incertitude :	
rédiger des comptes rendus risqués	177
Nous écrivons des textes, nous ne regardons pas à travers une vitre	178
Mais qu'est-ce qu'un réseau, à la fin ?	187
Retour aux fondamentaux : une liste de carnets	194
Déploiement, non pas critique	197
Que faire de l'acteur-réseau ?	
Interlude sous forme de dialogue	205

*II / COMMENT RETRACER
LES ASSOCIATIONS ?*

Introduction : pourquoi le social est-il si difficile à dessiner ?	231
---	-----

Le monde social est plat !	241
Premier mouvement : localiser le global	253
Du panoptique à l'oligoptique	256
Panoramas	267
Deuxième mouvement : redistribuer le local	279
Articulateurs et localisateurs	282
Le lieu improbable des interactions face à face	292
<i>Plug-ins</i>	299
Des acteurs aux attachements	311
Troisième mouvement : connecter les sites	319
Des normalisations aux énoncés collectants	323
Les médiateurs, enfin	335
Plasma : les masses manquantes	348
Conclusion. De la société au collectif	
— peut-on réassembler le social ?	357
Quel type d'épistémologie politique ?	361
Une discipline parmi d'autres	365
Une autre définition de la composition politique	373
Bibliographie	381